This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 08187953 2

Digitized by Google

The New York
Public Library
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

TROIS ROYAUMES

Digitized by Google

ANGERS, IMPRIMERIE DE LAINÉ FRERES
RUE SAINT-LAUD, 9

Digitized by Google

San kwŏ che

SAN-KOUÉ-TCHY

ILAN KOUROUN-I BITKHÉ

HISTOIRE DES TROIS ROYAUMES

ROMAN HISTORIQUE

TRADUIT SUR LES TEXTES CHINOIS ET MANDCHOU
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE PARIS

PAR

THÉODORE PAVIE

TOME DEUXIÈME

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

PARIS
BENJAMIN DUPRAT, LIBRAIRE
DE L'INSTITUT DE FRANCE, DE LA BIBLIOTHÈQUE DE PARIS ET DE LA SOCIÉTÉ
ASIATIQUE DE LONDRES
RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT, 7

M DCCC LI

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Les écrivains chinois ont coutume de placer une préface ou au moins quelques lignes de prose poétique, en tête de chaque chapitre de leurs romans. Ce n'est pas pour les imiter que nous joignons nous-même quelques pages d'introduction à ce second volume du *San-Koué-Tchy*, c'est pour remettre le très petit nombre de lecteurs, qui peuvent y porter intérêt, au courant de cette publication commencée il y a plusieurs années. Dans ce roman, qui est presque de l'histoire, il se trouve une telle complication de noms propres, un nombre si considérable de faits, qu'il nous a paru nécessaire de faire précéder chaque volume d'une espèce de sommaire, destiné à en rendre la lecture moins fatigante. On ne peut pas faire moins en faveur du lecteur consciencieux qui ne recule pas devant un ouvrage traduit littéralement du chinois.

Digitized by Google

Le premier volume est presque entièrement rempli par les guerres civiles qui préparent la division de l'Empire en trois royaumes, et d'où sont sortis les principaux personnages du roman. Tsao-Tsao, qui l'emporte sur tous ses concurrents par la supériorité de son esprit et son habileté dans la guerre, tient l'Empereur en tutelle et fait face aux ennemis qui lui disputent le pouvoir. Sun-Tsé, jeune ambitieux que tourmente le besoin de l'indépendance, s'est établi hardiment à l'est du fleuve Kiang. Youen-Chao, que les vassaux ligués naguère contre le tyran Tong-Tcho avaient choisi pour leur chef, garde encore le premier rang parmi ceux qui refusent de se courber devant le ministre tout puissant. Il règne sur les provinces orientales de la Chine : de nombreuses armées lui obéissent; mais l'indécision et la faiblesse de son caractère l'arrêtent dans l'exécution de ses projets. Son frère Youen-Chu, plus entreprenant, cherche à se former un parti, à le consolider par des alliances, à prendre le rôle brillant qui revenait de droit à son aîné. Liu-Pou, guerrier redouté de tous, violent et cruel, soumet des villes, enlève des provinces, écoute les propositions de tous ceux qui feignent de le traiter en ami, donne dans tous les piéges et se tire de tous les embarras, la lance à la main. Enfin Hiuen-Té, le seul homme de bien de son époque, ne rêvant qu'une chose, le salut de l'Empereur et la restauration de la dynastie des Han; tantôt maître de quelques districts, tantôt vaincu et errant, toujours noble et dévoué, sans ambition personnelle, promène d'un bout à l'autre de

Digitized by Google

l'Empire son héroïque personne et sa mauvaise fortune.

Donc, six personnages principaux sont en scène à la fin du premier volume; dans le courant du second, nous les verrons se réduire à trois, lesquels correspondent à la division de l'Empire en Trois Royaumes. Voici les événements qui amènent le dénouement de ce second acte du drame historique.

Youen-Chu se déclare Empereur. Aussitôt Tsao-Tsao fait la paix avec Sun-Tsé et avec Hiuen-Té, puis les lance tous les deux contre l'usurpateur qu'il va lui-même attaquer à la tête d'armées nombreuses. Cependant, inquiet des mouvements de Liu-Pou qu'il est impossible de fixer dans aucun parti, le ministre songe à se défaire d'un si dangereux personnage; il entoure Liu-Pou de conseillers perfides qui le conduisent à sa perte, et l'on voit ce hardi aventurier, pareil à un tigre traqué par les chasseurs, tomber vivant entre les mains de Tsao-Tsao qui le met à mort. Cet épisode forme l'un des chapitres les plus animés du *San-Koué-Tchy*; l'action, bien que fort compliquée, marche rapidement, et le dialogue est semé de phrases fermes et claires qui ne manquent pas de grandeur.

La mort de Liu-Pou est bientôt suivie de la destruction de Youen-Chu. Mais au moment où Tsao-Tsao vient d'affermir sa puissance par un double succès, quand il triomphe au dehors, une conspiration de palais se forme contre lui. Dans une partie de chasse à laquelle il a convié l'Empereur, Tsao-Tsao s'essaie ouvertement au rôle d'usurpateur. Les grands indignés

Digitized by Google

rougissent de leur faiblesse; ils se sentent humiliés et opprimés dans la personne du Souverain. Le jeune prince qui a retrouvé dans Liéou-Hiuen-Té, — alors retiré à la capitale, — un parent et un ami fidèle, devine confusément le parti qu'il peut tirer de celui-ci contre le ministre arrogant qui convoite le trône. Le petit Empereur, longtemps éclipsé, reparaît sur la scène. Un rayon passager vient éclairer au fond du palais le groupe de mandarins loyaux qui conspirent avec le Souverain : triste spectacle que l'auteur chinois a su rendre touchant et dramatique, en opposant à la majesté inséparable de la personne impériale, les misères d'une cour abandonnée à la merci d'un ministre trop puissant.

La découverte du complot amène le supplice des conjurés, l'assassinat d'une des femmes de l'Empereur et la séquestration du Souverain lui-même. Par ses cruelles vengeances, Tsao-Tsao a épouvanté les grands; averti pour l'avenir, il s'entoure d'une garde particulière et se fortifie de toute l'autorité qu'il enlève au représentant des Han. Déjà Hiuen-Té a pris la fuite; après l'Empereur, dont la personne sacrée conserve encore une ombre de prestige, il est désormais le plus redoutable adversaire de Tsao-Tsao; celui-ci ne tarde donc pas à l'attaquer avec des forces considérables. Vaincu sur tous les points, Hiuen-Té se réfugie près de Youen-Chao qui a hésité à le secourir; ses compagnons d'armes se dispersent, et le plus héroïque d'entre eux, Yun-Tchang (nommé aussi Kouan-Kong), son premier frère adoptif, est réduit à se remettre aux

Digitized by Google

mains de Tsao-Tsao, lui et les deux femmes de Hiuen-Té confiées à sa garde.

Impitoyable envers ceux qui conspirent dans l'ombre contre lui, Tsao-Tsao se montre toujours généreux envers ses ennemis, quand ils l'attaquent au grand jour. Il accueille avec des égards extraordinaires et comble de présents le général vaincu. Mais la magnanimité intéressée du ministre usurpateur s'éclipse devant la grandeur d'ame et l'héroïsme plus pur de Yun-Tchang. L'écrivain chinois a fait de ce dernier le type du *chevalier sans peur* et *sans reproche*. L'honneur au point de vue de l'occident, la fidélité au souverain, à sa parole, à ses devoirs, l'ensemble des vertus qui recommandent à la fois le citoyen et le guerrier, et qu'on peut réduire à deux, l'abnégation et le désintéressement : tels sont les traits distinctifs du caractère de ce héros. En toute occasion il parle et agit d'après les idées que nous appelons chevaleresques ; et ce n'est pas sans une surprise mêlée de plaisir que nous retrouvons, à l'extrémité du monde, au fond de l'Asie orientale, ces saines notions du juste et du vrai, mêlées à tous les scrupules de la morale chinoise. Nous insistons sur ce point, parce que dans les livres de l'Orient, ce qui importe surtout ce sont les idées. Si dans le double épisode de la soumission de Yun-Tchang et de son retour près de Hiuen-Té, on se bornait à voir une série d'aventures romanesques, on serait conduit à le juger trop sévèrement, et l'on se ferait du livre en lui-même une fausse idée. Mais qu'on se place au point de vue de l'auteur chinois ; que l'on

Digitized by Google

cherche dans ce personnage extraordinaire le type du héros d'après les traditions du Céleste-Empire : Yun-Tchang cesse de ressembler à un *caballero andante* des romans de chevalerie les plus oubliés ; il se transforme et revêt quelques-uns des traits que l'histoire prête à Roland.

La même observation s'applique au récit de la mort de Sun-Tsé, récit qui, sous une forme dramatique, contient un exposé des croyances populaires de la Chine. De tout temps les sorciers ont eu le privilége d'exciter la curiosité et leur histoire se fait toujours lire. Le chapitre où l'auteur chinois nous montre Sun-Tsé luttant jusqu'à la mort contre l'influence supérieure d'un *esprit*, sera donc un de ceux que le lecteur accueillera le plus volontiers : nous n'avons pas besoin de le lui recommander ; seulement nous lui rappellerons qu'il sert en outre à lier les événements, à ramener dans le courant de l'histoire cette famille déjà puissante, qui doit, dans la personne de Sun-Kuen, fonder d'une façon définitive l'état indépendant de Ou.

Youen-Chao à qui son jeune frère (Youen-Chu mort quelques mois auparavant) a donné l'exemple, se décide enfin à se déclarer Empereur. Dès qu'il veut attaquer Sun-Kuen, devenu roi de Ou, Tsao-Tsao accorde à celui-ci des titres et des grades pour l'amener à rester neutre, et va en personne attaquer son rival. Affaibli par l'âge, incapable d'écouter un bon conseil, toujours prêt à punir ses plus fidèles conseillers, à châtier les hommes sages et prudents dont il devrait au contraire récompenser les mérites, Youen-Chao

Digitized by Google

prépare sa propre ruine Des défaites multipliées, de grands désastres exaspèrent ce vieux guerrier, qui a trop compté sur l'influence de son nom. Il meurt bientôt en laissant un trône mal affermi à son plus jeune fils Youen-Chang; Youen-Tan, l'aîné, appelle à son secours Tsao-Tsao qui attendait avec impatience l'occasion de s'immiscer dans cette querelle de famille. Le chef-lieu des provinces soumises aux Youen est assiégé; la garnison serrée de près chasse hors des murs toute la population inutile à la défense de la place, et Tsao-Tsao, qui veut se faire des partisans sur tous les points de l'Empire, distribue lui-même des vivres à ces vieillards, à ces femmes mourant de faim qui tombent à ses pieds en implorant sa miséricorde. A peine la ville est-elle livrée à Tsao-Tsao que la bonne intelligence entre Youen-Tan et lui cesse d'exister; Youen-Tan périt dans un combat qu'il a l'imprudence de présenter aux troupes victorieuses et aguerries de Tsao-Tsao.

Cependant Youen-Chang, après avoir quitté sa capitale prête à succomber, fuit vers les frontières du nord et va demander asile aux hordes tartares, où il est rejoint par son second frère Youen-Hy. Décidé à exterminer jusqu'au dernier rejeton de cette puissante famille, Tsao-Tsao va porter la guerre chez les barbares : campagne rapide, dans laquelle l'écrivain chinois donne de curieux détails sur ces pays lointains et sur les mœurs des populations cachées dans le désert de Gobi, derrière le Céleste-Empire. Les deux Youen périssent bientôt, assassinés par leurs alliés qui ne

Digitized by Google

veulent pas prendre parti dans cette grande guerre. Plus tard, nous aurons à suivre les armées chinoises dans des expéditions plus étendues et plus importantes chez ces mêmes barbares.

Mais il est temps de revenir à Hiuen-Té. A travers les grands événements que nous venons de signaler, il a paru comme à la dérobée, réfugié d'abord près de Youen-Chao, puis caché chez son parent Liéou-Piao (l'un des vassaux de l'ancienne ligue, établi dans le King-Tchéou) : il a eu bien des épreuves à subir, mais ses compagnons d'armes et ses deux frères adoptifs (Yun-Tchang et Tchang-Fey) sont restés fidèles à sa fortune. Honoré par les populations qui reconnaissent en lui le parent de l'Empereur et le représentant de la cause impériale partout trahie, il ne tarde pas à porter ombrage à Liéou-Piao, ou plutôt aux parents de celui-ci. Liéou-Piao, irrésolu et mal conseillé, flotte entre le désir qu'il éprouve de remettre aux mains de Hiuen-Té la direction de ses petits états et la défiance que parviennent à lui inspirer, contre ce héros, une femme ambitieuse et un beau-frère jaloux. Dans le palais même de Liéou Piao une conspiration se forme contre Hiuen-Té, qui échappe miraculeusement aux piéges dont il est environné. Après avoir été réduit à s'éloigner successivement de Liu-Pou, de Youen-Chao, de Tsao-Tsao qui l'avaient recueilli à diverses époques, Hiuen-Té a quitté le dernier asile qui lui restât : une trahison l'a chassé de chez son parent Liéou-Piao. Une quatrième fois il parcourt l'Empire en fugitif, en homme qui défie la mauvaise fortune, et les aventures

Digitized by Google

se multiplient sous ses pas ; comme pour grandir son héros au-dessus des proportions humaines, l'écrivain chinois se plaît à l'entourer d'un peu de merveilleux. De mystérieuses paroles prononcées par des sages qu'il rencontre dans la montagne, le mettent sur la trace de deux personnages classés parmi les êtres surnaturels à cause de leurs talents supérieurs, bien que dans la réalité ils appartiennent à l'histoire. Le plus fameux est le Tao-Ssé Tchu-Ko-Léang ; avec le secours d'un pareil conseiller, Hiuen-Té doit surmonter tous les obstacles et conquérir le titre d'Empereur, qu'il ne prendra cependant qu'après que les Tsao auront consommé leur usurpation, quand le dernier des Han de la branche régnante aura cessé de vivre.

L'entrée en scène de Tchu-Ko-Léang marque un point important dans l'histoire des Trois Royaumes ; voilà pourquoi nous avons fait entrer le 7me livre où elle est annoncée dans ce second volume. Nous voulions arriver jusqu'au moment où Hiuen-Té, qui depuis bien des années a l'air d'un proscrit, reprend un peu d'autorité et rassemble autour de lui les éléments de sa future grandeur ; il nous paraissait aussi à propos de montrer sur l'horizon cette figure singulière et importante de Tchu-Ko-Léang, personnage étrange, moitié sorcier et moitié saint, à qui la tradition attribue la découverte de la plupartdes machines de guerre usitées en Chine. Sa mémoire s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; un livre prophétique de la *Dynastie des Empereurs*, intitulé *Pey-Touy-Tchy*, dans lequel est marquée d'avance l'époque où les Tartares chassés du

Digitized by Google

trône feront place à la famille impériale chinoise aujourd'hui déchue (livre prohibé par la police du Céleste-Empire, mais lu avidement par les Chinois fidèles à leurs anciens princes), a pour auteur, dans l'esprit des peuples, ce même Tchu-Ko-Léang. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les prophéties de ce Tao-Ssé se sont vérifiées en ce qui regarde les dynasties précédentes; de là l'importance qu'on y ajoute pour tout ce qui se rapporte à l'avenir. Telle est, du moins, la ferme croyance des populations du Céleste-Empire.

Ce second volume contient quatre livres, c'est-à-dire un de plus que le premier. Nous l'avons traduit avec une scrupuleuse exactitude ; il nous a semblé que resserrer le texte c'était, sans le vouloir peut-être, éluder les difficultés, et surtout risquer de rendre trop nue une histoire qui se recommande par le soin des détails. Lequel vaut le mieux, d'un arbre émondé, dépouillé de ses fleurs, arrêté dans tous les élans de sa sève, ou d'un autre arbre touffu, surchargé de feuillage, qui malgré l'opacité de ses rameaux laisse tomber encore assez de jour pour éclairer celui qui vient se reposer sous son ombre ? Si l'on coupait les bras symboliques que les idoles de l'Inde ont de trop, pour les réduire à deux, obtiendrait-on une statue parfaite, un objet d'art d'un goût irréprochable ? Les Chinois, on le sait, ignorent les règles de la perspective dans la littérature comme dans le dessin ; ils aiment à détailler les objets les plus lointains, les faits qu'un écrivain plus habile reléguerait au troisième plan. Prenons-les

Digitized by Google

donc comme ils sont : le lecteur intelligent se rappellera que la langue chinoise, procédant d'une manière toute différente des autres idiomes anciens et modernes, a besoin, pour être claire, de recourir aux formes les plus simples du langage, et d'employer souvent le discours direct. Il n'oubliera pas que chaque peuple a son génie particulier ; il sait, comme nous, que la Chine reléguée aux confins du monde, n'a connu ni les règles d'Aristote, ni les préceptes d'Horace !

Il nous reste à expliquer pourquoi nous n'avons pas suivi, dans ce second volume, la même marche que dans le premier, en ce qui regarde la nature et la disposition des notes. A peine le premier volume avait-il paru, que M. le professeur Stanislas Julien, toujours empressé de prêter son appui à ceux qui s'honorent d'être au nombre de ses élèves, voulut bien nous faire présent d'un *San-Koué-Tchy*, en vingt petits volumes in-18. Cette version populaire de l'histoire des Trois Royaumes est rédigée sur le texte in-8°, chinois-mandchou, de la bibliothèque de Paris, que nous suivons ; elle en diffère donc en très peu de points. Ce sont les mêmes faits, les mêmes épisodes, les mêmes dialogues, et presque toujours les mêmes expressions ; seulement elle contient en plus grande quantité les *mots doubles*, les signes de temps et de cas, qui facilitent la lecture des passages difficiles. De plus, elle offre cela de particulier et d'important, qu'elle est accompagnée, non pas d'un commentaire, mais ce qui vaut mieux selon nous, d'une foule de notes, d'observations et de pièces de vers.

Digitized by Google

Nous avons cru devoir, çà et là, produire les pensées de l'éditeur chinois, afin d'initier le lecteur au jugement que les lettrés eux-mêmes portent sur les actions qui se déroulent dans le cours du récit. Tantôt nous les avons traduites textuellement, tantôt nous n'en avons donné que la substance, et sur le tout, nous avons choisi. Peut-être ne nous saura-t-on pas mauvais gré d'avoir introduit de temps en temps, entre l'auteur et le traducteur qui se tiennent étroitement unis, ce troisième personnage, ce lettré représentant l'école entière de Confucius et de Mencius, armé du pinceau avec lequel il marque, d'un signe de blâme ou d'approbation, les passages les plus remarquables du livre. Quant aux vers, nous n'y eussions pas fait grande attention, s'ils ne nous eussent paru propres à donner une idée de la poétique des Chinois, appliquée à l'histoire. D'une part ils prouvent que presque tous les personnages du San-Koué-Tchy ont vécu dans des légendes en vers; de l'autre ils fournissent aux sinologues, sous une forme précise, déterminée, quelques-uns de ces faits historiques auxquels il est souvent fait allusion dans les ouvrages de littérature et qu'on ne sait presque jamais où trouver. Et ces courtes notes, prose ou vers, il était naturel de les mettre au bas des pages, à côté des passages qu'elles expliquent ou développent; bien que limitées à un petit nombre de lignes, elles servent, nous le croyons du moins, à l'intelligence du texte. D'ailleurs, quand on traduit un ouvrage chinois, on doit tendre, le plus possible, à faire un de ces livres à l'aide desquels les sinologues les

Digitized by Google

moins exercés puissent comprendre le texte original : aider ceux qui commencent, telle doit être l'ambition (fort restreinte assurément) de quiconque se livre consciencieusement à l'étude des langues orientales.

Un grave reproche qu'on est en droit de faire à ce second volume, nous ne nous le dissimulons pas, c'est de paraître si longtemps après le premier. Nous répondrons qu'il était prêt à voir le jour vers la fin de février 1848..... S'il plaît à Dieu, le troisième volume se fera moins attendre ! Le courage ne nous manquera pas pour mener jusqu'au bout cette longue et pénible tâche, dussions-nous, à l'exemple des lettrés chinois qui vivaient aux époques pleines de troubles que retrace le San-Koué-Tchy, aller chercher *au pied des montagnes* ou *en un coin des plaines* le calme et le repos sans lesquels il n'y a pour l'esprit ni loisir ni liberté.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

TROIS ROYAUMES

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Projet d'alliance entre Youen-Chu et Liu-Pou.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 195 de J.-C.] Le général Yang prit la parole et dit : « Aujourd'hui que Hiuen-Té s'est retiré avec ses troupes dans la petite place forte de Siao-Pey, il tombera facilement en notre pouvoir; mais il a près de lui Liu-Pou, qui s'est jeté dans la province de Su-Tchéou dont il occupe le chef-lieu. Une fois déjà on lui a promis de l'or, des étoffes précieuses, des vivres, des chevaux, sans lui rien donner. Envoyons maintenant près de ce guerrier un émissaire qui le gagne à notre parti, en lui offrant des grains, des récompenses en argent et des tissus d'un grand prix [1]. Obtenons de lui qu'il ne prête point le secours de ses troupes à Hiuen-Té, et celui-ci ne résistera pas longtemps. Après nous être débarrassés de ce dernier, nous songerons à nous défaire de Liu-Pou. Tel est le moyen de remédier à ce premier malheur

[1] Voir l'histoire générale de la Chine, tome IV, page 7, ce qu'il y a d'accepté comme historique dans ce chapitre.

Digitized by Google

qui nous menace. » Plein de joie, Youen-Chu chargea aussitôt Han-Yn d'aller porter à Liu-Pou une lettre ainsi conçue :

« Jadis Tong-Tcho, en suscitant des troubles dans l'Empire, » causait la ruine de la dynastie; moi, Youen-Chu, je me » trouvai, ainsi que ma famille, enveloppé dans ces calamités » publiques. Je levai des troupes à l'est des Passages, mais je » n'avais pu me venger encore du tyran, que déjà vous, gé- » néral, vous lui aviez fait expier ses crimes ; vous présentiez sa » tête aux mandarins assemblés [1] ! En vous chargeant ainsi de » laver mon propre affront, général, vous m'avez permis de re- » lever la tête au milieu des hommes de mon siècle, de vivre » et de mourir sans honte. C'est là le premier de vos mérites.

» Autrefois Ky-Chang, arrivé devant Yen-Tchéou, mena- » çait la ville de Fong-Pou ; le premier ministre Tsao-Tsao, » rebelle à son prince, fut arrêté au milieu de ses succès et faillit » périr. Alors aussi vous vous emparâtes de la province de » Yen-Tchéou [2], et je pus enfin voir l'horizon libre autour de » moi. C'est là le second de vos mérites.

» Je verrais donc enfin devant moi un avenir tranquille, si » je n'avais appris qu'il existe sur la terre un certain Liéou- » Hiuen-Té, lequel a levé des troupes dans le dessein de » causer ma ruine ; je compte sur votre valeur indomptable, » général, pour triompher de cet ennemi ; ce sera là le troisième » de vos mérites, le troisième service que vous m'aurez rendu. » Je ne suis pas grand'chose par moi-même, mais en reconnais- » sance, je me donne à vous à la vie et à la mort. Après des » années de guerre et de campagnes, votre armée se trouve » sans doute à court de vivres; dès aujourd'hui je vous envoie » deux cent mille boisseaux de grain ; ils sont déjà en route ; » ma gratitude ira plus loin encore : à mesure que vous en aurez » besoin, je vous en expédierai de nouveau, ainsi que des » armes et des équipements de guerre, si vous en manquez » pour vos soldats. Quelque soit, grande ou petite, la quantité

[1] Voir vol. Ier, page 153.
[2] Voir vol. Ier, page 199.

Digitized by Google

» (de subsides et de secours) dont vous sentirez le besoin, vous
» n'aurez qu'à ordonner ! »

Liu-Pou, ayant achevé de lire la lettre, se réjouit beaucoup de posséder ce qu'elle lui annonçait, et il traita l'envoyé Han-Yn avec de grands égards. Dès que celui-ci eut rendu compte de sa mission à son maître, Youen-Chu fit partir vers Siao-Pey son général en chef Ky-Ling, avec Louy-Pou et Tchin-Lan pour lieutenants. Averti par un courrier de l'approche de l'ennemi, Hiuen-Té rassembla son conseil. Tchang-Fey (son frère adoptif) voulait qu'on prît l'offensive. — « Dans cette petite place, objecta Sun-Kien, nous n'avons que peu de vivres et une garnison insuffisante ! Pouvons-nous songer à attaquer ? Il vaut mieux écrire à Liu-Pou, l'avertir du danger qui nous menace. »

« Est-ce que le brigand viendra nous secourir, s'écria Fey ? — Dans ce cas, reprit Sun-Kien, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à quitter la ville, pour nous jeter dans les bras de Tsao-Tsao ! »

Fey ne pouvait se contenir ; mais Hiuen-Té, approuvant le conseil de Sun-Kien, écrivit à Liu-Pou la lettre suivante :

« Le général Liu-Pou, dans sa générosité, m'a permis de
» m'établir ici, à Siao-Pey ; je me prosterne avec reconnaissance
» devant ses vertus et ses talents, qui l'élèvent au-dessus des
» mortels. Aujourd'hui, Youen-Chu, entraîné par le désir de
» venger des inimitiés particulières, envoye menacer mon dis-
» trict par des troupes aux ordres de Ky-Ling ; ma perte est
» prochaine, et je n'ai d'espoir que dans le général Liu-Pou.
» Qu'il m'expédie donc bien vite une division qui puisse me
» porter secours, et m'arracher à cet imminent péril, me
» comblant ainsi d'un bonheur inexprimable ! »

« Me voilà sollicité en sens contraire par ces deux lettres, dit Liu-Pou, après avoir lu le message : l'une me demande du secours, l'autre m'exhorte à ne pas l'expédier ! — Pour l'instant, reprit le conseiller militaire Tchin Kong, Hiuen-Té est aux abois ; mais un jour, soyez-en sûr, il étendra au loin sa puissance et vous causera de l'embarras, général ! Croyez-moi, ne le secourez pas ! — Bien, mais après s'être défait de Hiuen-Té,

Digitized by Google

l'ambitieux Youen-Chu se trouvera à la tête de tous les généraux des provinces du nord, dans les monts Thay-Chan ; je n'aurai fait que servir ses projets. Non, non ; j'aime mieux soutenir Hiuen-Té ! » Cela dit, Liu-Pou se disposa à faire partir ses troupes.

Cependant Ky-Ling, arrivé devant la ville de Siao-Pey avec sa puissante armée, campait au sud-est des remparts ; ses bannières couvraient l'horizon [1]. Hiuen-Té ne comptait dans la place que cinq mille combattants ; cependant il sortit des murs et dressa ses tentes en rase campagne. Les troupes étaient rangées en bataille, et Tchang-Fey voulait commencer l'attaque ; Hiuen-Té l'en empêcha. Alors aussi un exprès vint dire que Liu-Pou faisait halte tout près de la ville, du côté du sud-ouest, à la tête d'une division. Ky-Ling, devinant que ce général amenait des secours à Hiuen-Té, se hâta de lui envoyer un autre message. Cette lettre, dont Liu-Pou brisa le cachet, contenait ce qui suit :

« Moi, Ky-Ling, j'ai entendu dire que les héros n'ouvrent » point leur cœur à deux inspirations à la fois ; qu'ils ne pour- » suivent qu'un but, afin d'arriver à la prompte réussite de » leurs desseins [2]. Ainsi jadis, pour obéir à leurs maîtres, Ky- » Sin [3] se fit tuer dans un combat contre les gens de Tchou, et » Tchouen-Chu périt de la main du roi de Ou. Vous, prince » de Ouen [4], vous avez déjà reçu des présents et des marques » d'estime de la famille Youen, et voilà qu'aujourd'hui, vous » vous laissez gagner par les discours artificieux de Liéou- » Hiuen-Té ! ce n'est pas là la conduite d'un héros. Si tout » d'abord vous faisiez tomber la tête de ce dangereux allié, si » vous vous unissiez à nous par un lien éternel, vous arrive- » riez un jour à être sous les auspices de mon maître, le premier » des vassaux ! Veuillez, par un mot de réponse qui nous

[1] Mot à mot, couvraient et illuminaient les monts et les plaines.

[2] Mot à mot, afin de faire promptement bouillir le vase qui est sur le feu.

[3] Allusion historique de deux personnages cités dans les annales historiques du Sse-Ky de Sse-Ma-Tsien.

[4] Ouen-Héou est le titre honorifique de Liu-Pou.

Digitized by Google

» comblera de joie, nous rassurer sur vos intentions futures. »

« Je sais un moyen de me ménager les bonnes grâces de Youen-Chu, et de ne pas m'attirer la colère de Hiuen-Té, dit Liu-Pou avec un sourire, après avoir lu cette lettre. — Quel est-il, demanda le général Kao-Chun ? — Vous le verrez par vos yeux ; l'expliquer par des paroles serait chose difficile ! »

Là-dessus, Liu-Pou envoya, dans les deux camps, un émissaire chargé d'inviter à un banquet les deux chefs venus pour se combattre. Le message fut reçu avec joie par Hiuen-Té, et il allait monter à cheval, quand ses deux frères adoptifs (Kouan-Kong et Tchang-Fey) essayèrent de le retenir, en disant : « N'allez pas, ô vous, notre aîné ; certainement Liu-Pou a quelque arrière-pensée ! — Non, reprit Hiuen-Té, j'ai déjà eu des preuves de sa magnanimité ; comment supposerais-je qu'il a contre moi de mauvais desseins? » Et sans hésiter il partit ; ses deux amis dévoués le suivirent.

Arrivé au camp, il se présente : « Ah ! s'écria Liu-Pou en l'apercevant, je suis venu tout exprès pour vous tirer d'un mauvais pas. Une autre fois, quand vous serez dans la prospérité, n'oubliez pas le service que je vous ai rendu ! » Hiuen-Té, s'inclinant, salua son allié à plusieurs reprises et s'assit à ses côtés ; Kouan et Fey se tenaient debout derrière lui, le sabre en main. Tout à coup on annonça l'arrivée de Ky-Ling dans le camp, et Hiuen-Té tout épouvanté voulait fuir.

« C'est moi qui vous ai ménagé cette entrevue à tous les deux, dit Liu-Pou ; soyez sans crainte. » Hiuen-Té, qui ne devinait pas la pensée de son hôte, avait bien de la peine à calmer ses inquiétudes. A son tour, quand Ky-Ling, mettant pied à terre, vit en entrant son ennemi assis sous la tente, il fit un pas en arrière pour se retirer ; mais les officiers de Liu-Pou l'arrêtèrent, et ce général lui-même s'avançant à sa rencontre le retint en le prenant par l'épaule, comme s'il eût attiré à lui un enfant.

« Général, s'écria Ky-Ling, vous voulez me faire périr ? — Pas du tout ! — Alors, vous voulez tuer ce brigand que voilà (et il désignait Hiuen-Té). — Pas davantage ! — De grâce, général, expliquez-vous, dites un mot qui me rassure.....

Digitized by Google

Hiuen-Té est mon jeune frère d'adoption [1] ; vos troupes allaient le serrer de près, et moi, j'ai dû voler à son secours. — Hélas, reprit Ky-Ling terrifié, plus de doute, je vais périr de vos mains ! — Ce serait un crime de vous tuer ; naturellement j'ai horreur des combats [2] ; il me plaît bien davantage de faire cesser vos querelles. — Et comment vous y prendrez-vous pour arriver à ce but ? — Je saurai vider le différent et ramener la paix ; j'ai trouvé un moyen ; vous vous en rapporterez à la volonté du ciel. — Alors, général, expliquez-vous ; permettez-moi d'entrer sous cette tente pour conférer à loisir. »

Ky-Ling fit quelques pas en avant et se trouva face à face avec Hiuen-Té ; les deux ennemis se saluèrent mutuellement, mais ils éprouvaient un embarras mêlé de crainte. Alors Liu-Pou s'assit entre eux, ayant le premier à sa gauche et le dernier à sa droite ; il fit verser du vin aux conviés, et quand la coupe eut plusieurs fois circulé à la ronde : « Seigneurs, leur dit-il, par égard pour moi, vous allez renvoyer vos troupes comme elles sont venues ! » Hiuen-Té ne répondit rien ; Ky-Ling objecta qu'ayant, par ordre de son maître (Youen-Chu), mis en campagne une armée de cent mille hommes, tout exprès pour détruire la puissance de Hiuen-Té, il ne lui convenait pas de s'en retourner sans coup férir. Là-dessus, Tchang-Fey, brandissant son glaive, s'écria avec l'accent de la colère : « Nous avons peu de troupes, j'en conviens, mais je me moque de vous, comme d'une armée d'enfants. Fussiez-vous un million de brigands, de Bonnets-Jaunes, ce ne serait pas une raison pour oser faire une insulte à notre frère aîné ! »

Kouan-Kong arrêta le bras de l'impétueux guerrier : « Tu vois bien, lui dit-il, que le général Liu-Pou tient ici une conférence, et que nous sommes chez lui [3] ; attends que chacun soit de

[1] Voir vol. Ier, page 220.

[2] Il y a de l'ironie dans ces paroles de Liu-Pou, qui est le plus guerroyant de tous les personnages du San-Koué-Tchy, après Tchang-Fey, le frère adoptif de Hiuen-Té.

[3] Le texte chinois dit seulement *fa-lou*, qui signifie *tractare aliquem ;* le tartare rend cette expression par le verbe *kamambi :* voir le dict. d'Amyot.

Digitized by Google

retour à son camp ; alors, sans plus tarder, tu pourras frapper avec ce glaive ! — Faites la paix, reprit Liu-Pou, faites la paix, je vous y engage ; ne parlez plus de combat ! »

D'un côté Ky-Ling contenait son impatience, de l'autre, Fey, qui voulait à toute force combattre, criait avec colère : « Prenons nos lances, marchons ! » Et il agitait sa fameuse pique[1] d'un air menaçant ; Ky-Ling et Hiuen-Té avaient pâli. « Je vous exhorte à ne pas recourir à la voie des armes, répéta Liu-Pou, mais à vous en rapporter à la décision du ciel. »

A ces mots il dit aux gens de sa suite d'aller placer une lance hors des portes du camp, à une assez grande distance de la tente[2] ; puis il prit son arc, le tendit, y ajusta une flèche et se tournant vers les deux chefs qu'il voulait concilier : « D'ici[3] à la porte du camp, reprit-il, il y a cent cinquante pas. Si je perce avec cette flèche la tige bien mince de la lance plantée là-bas, vous devrez renvoyer vos troupes. Si je manque le but, vous retournerez à vos camps respectifs pour vous attaquer ensuite. Mais celui qui ne se conformera pas à la décision que je lui impose, sera puni de mort ! »

Tous les assistants approuvèrent cette convention ; et Hiuen-Té implorant le ciel et la terre disait en lui-même : « Puisse-t-il frapper le but ! »

Liu-Pou fit asseoir tout le monde et verser de nouveau une coupe de vin aux conviés ; puis, ayant relevé sa manche, il plaça la flèche sur la corde, tendit l'arc jusqu'à l'arrondir et lâcha le trait en s'écriant : « Frappé ! » Le ciel avait exaucé les vœux de Hiuen-Té ; la flèche vibrait dans la tige si frêle de la lance.

A cette vue Liu-Pou jeta son arc, s'assit de nouveau, et se releva pour prendre une main de chacun des deux généraux :

[1] Voir vol. Ier, page 12, et la note, page 295.

[2] On sait que la porte du camp est représentée par deux chariots, qui se placent à l'endroit où se réunissent les deux points extrêmes du cercle que forment les palissades. Voir mémoire sur les Chinois, vol. VII.

[3] Littéralement : du milieu du camp à la porte, il y a. . . . . La tente du général se trouve toujours au centre du camp.

Digitized by Google

« Vous le voyez, leur dit-il, le ciel vous ordonne de renvoyer vos soldats et de renoncer à la guerre ! Aujourd'hui réjouissons-nous à ce banquet, et demain vous vous retirerez l'un et l'autre avec vos troupes ! — Général, reprit Ky-Ling, je n'ose résister à vos ordres, mais de retour auprès de mon maître, comment me ferais-je croire quand je lui raconterai ce qui vient de se passer ? » Liu-Pou promit de lui remettre une lettre ; quant à Hiuen-Té, il se sentit humilié ce jour-là.

La soirée fut remplie par le festin ; Ky-Ling, le lendemain, demanda la lettre promise et partit pour se rendre près de son maître. « Sans moi, mon jeune frère, dit Liu-Pou à Hiuen-Té, vous étiez mal dans vos affaires ! » Celui-ci s'inclina respectueusement devant son allié et s'en alla accompagné de ses deux frères d'armes, Kouan-Kong et Tchang-Fey. Le jour suivant, les les trois armées s'étaient dispersées ; Hiuen-Té rentra à Siao-Pey, Liu-Pou revint à Su-Tchéou, et Ky-Ling reparut à Hoay-Nan, devant Youen-Chu à qui il rendit compte de tout ce qui s'était passé.

Quand il produisit la lettre de Liu-Pou, à l'appui de la scène qu'il venait de raconter, Youen-Chu s'écria avec colère : « Après avoir reçu de moi tous les subsides que je lui envoyais, ce Liu-Pou me tourne le dos pour se rallier à Hiuen-Té ! Cette lance percée d'une flèche, ce n'est qu'un prétexte ; au fond, il m'a pris pour dupe ! Je veux aller à la tête des soldats de ma province châtier moi-même ces deux hommes (qui me bravent) ! — Seigneur, dit Ky-Ling, gardez-vous d'agir avec précipitation ! Liu-Pou est un des premiers hommes de guerre de son siècle ; avec cela il commande en maître dans le Su-Tchéou. Si Hiuen-Té fait cause commune[1] avec lui, il devient difficile de le réduire. Mais voici ce que j'ai appris : De sa femme (dont le nom de famille est Yen), Liu-Pou a eu une fille ; vous, seigneur, vous êtes père d'un fils ; chargez quelqu'un d'aller près du général négocier une alliance. Si la négociation

[1] Littéralement : si Liu-Pou et Hiuen-Té se réunissent de manière à former la tête et la queue (d'un seul corps).

Digitized by Google

est acceptée par lui, très certainement il consentira à vous débarrasser de Hiuen-Té en le tuant. Tel est le vrai moyen de former entre lui et vous une alliance indissoluble. »

Ce jour-là même, Youen-Chu choisit Han-Yn pour négociateur de cette alliance, et il le fit partir pour Su-Tchéou avec de beaux présents. En quelques heures Han-Yn, arrivé à sa destination, se présenta devant Liu-Pou. Quand il lui eut fait part du projet qu'avait son maître de contracter avec lui une alliance pareille à celle qui unissait jadis les deux royaumes de Tsin et Tçin [1], Liu-Pou reçut tout d'abord les présents; puis il alla vers sa femme pour conférer avec elle. « J'ai entendu dire, répliqua celle-ci dès qu'elle eut appris les projets de mariage, que ces Youen sont depuis bien longtemps établis dans le Hoay-Nan où ils possèdent des fiefs. Ils y perçoivent de gros revenus en argent et en vivres; un jour Youen-Chu sera empereur! si vous menez à bien cette grande affaire, notre fille a la perspective de devenir mère d'un prince régnant. Il nous reste à savoir combien il a de fils. — Un seul, rien qu'un, dit Liu-Pou! — Et vous hésiteriez un instant?.... Si notre fille n'est pas impératrice, à tout le moins, nous serons solidement établis dans cette province de Su-Tchéou! »

Dès-lors, la décision de Liu-Pou étant arrêtée, il invita Han-Yn à un banquet, dans lequel l'importante question du mariage fut réglée. Le négociateur s'en alla chercher les présents de noces qu'il apporta dans le palais de Liu-Pou, et celui-ci le festoya avec égards pour répondre à ses politesses: après le banquet, il l'installa dans l'hôtel des Postes, comme un hôte de distinction [2]. Dès le lendemain, le conseiller Tchin-Kong [3], instruit de l'arrivée de cet émissaire, alla le trouver dans le

[1] Cette alliance se fit la neuvième année du règne de Tchwang-Kong, roi de Lou (563 avant J.-C.), dans la ville de Hy; voir Tso-Kéou-Ming, K. V, p. 13.

[2] Ces mots: *comme un hôte de distinction*, ne sont pas dans le texte, mais ils sont compris dans l'idée de l'écrivain chinois, l'hôtel des Postes étant d'ordinaire affecté pour logement aux grands mandarins, aux inspecteurs, à tous les fonctionnaires qui voyagent.

[3] Voir vol. Ier, pages 78 et 191.

Digitized by Google

logement qui lui avait été assigné, et après avoir fait retirer tout le monde, il lui dit confidentiellement : « Qui donc a conçu ce projet ? En envoyant votre seigneurie nous proposer cette alliance, n'a-t-on pas eu l'idée de nous demander la tête de Hiuen-Té ? »

Han-Yn tout tremblant s'était jeté aux pieds de Tchin-Kong ; il lui avoua que telle était la pensée secrète de son maître. Tchin-Kong le releva : « Il y a longtemps que j'ai la même idée, ajouta-t-il ; pourquoi Liu-Pou ne veut-il pas la suivre ! Si cette affaire traîne en longueur, il se trouvera des gens qui la feront échouer. Je vais aller près du seigneur Liu-Pou, le presser d'emmener sa fille hors de cette ville, sinon ce mariage pourra être entravé ! — Vous me rendez la vie, s'écria Han-Yn avec l'accent de la reconnaissance ! Quand mon maître saura ce que vous faites pour lui, il vous en témoignera toute sa gratitude ! »

Tchin-Kong alla trouver Liu-Pou et lui dit : « J'apprends que la fille de votre seigneurie est promise au fils de Youen-Chu. Cette alliance était un de nos constants désirs ! Voilà le Su-Tchéou à l'abri de toute attaque, et votre principauté à jamais établie. Mais, dites-moi, seigneur, quel jour se célèbre cette union ? — Je ne l'ai point fixé encore, répondit Liu-Pou. — Les anciens avaient coutume de choisir le jour et l'heure, au moment même où ils recevaient les cadeaux du fiancé. Pour l'empereur, c'était un an après cette première cérémonie ; pour l'un des grands vassaux, six mois ; pour un seigneur feudataire, trois mois[1] ; pour une famille plébéienne, un mois. — Le seigneur Youen-Chu a reçu du ciel le sceau de jade, le sceau impérial, reprit Liu-Pou[2] ; un jour il sera empereur ; nous devons donc suivre la règle établie par les familles régnantes, et ajourner à un an la cérémonie nuptiale.... »

« Non, interrompit Tchin-Kong ! — Mais au moins imiterons-nous la conduite des grands vassaux ! — Pas davantage. — Pouvons-nous faire moins que de nous assimiler aux seigneurs

[1] Littéralement, une saison.
[2] Voir vol. Ier, page 264.

Digitized by Google

feudataires? je ne le pense pas..... — Je ne suis point encore de votre avis! — Mais enfin, si je ne suis maître du Su-Tchéou que par usurpation, s'il me manque d'être confirmé dans cette principauté par un édit impérial, voudriez-vous que je me conformasse aux usages des plébéiens? — Oh! non, ce serait une chose déraisonnable! — Eh bien, alors, que voulez-vous donc? »

« Écoutez : Aujourd'hui, dans tout l'Empire, chacun attaque son voisin. Votre bravoure, seigneur, vous a rendu puissant entre les quatre mers. Or, maintenant que vous contractez une alliance si intime avec Youen-Chu, de combien de seigneurs feudataires allez-vous exciter l'envie? Si vous fixez (dans un avenir plus ou moins éloigné) le jour, l'heure favorable à la conclusion de cette alliance, et qu'à moitié de la route (qui vous sépare de la résidence d'Youen-Chu), des soldats placés en embuscade par vos ennemis se lèvent pour vous arrêter, que pourrez-vous faire? Si le mariage n'est pas fixé, renoncez-y plutôt; s'il l'est, emmenez votre fille à l'insu de tous vos rivaux. Quand vous serez arrivé avec elle dans la demeure de son futur époux, Youen-Chu ne manquera pas de choisir le jour que le sort désignera comme favorable, et le mariage s'accomplira. »

Liu-Pou, enchanté de ces conseils, promit à Tchin-Kong de les suivre à l'instant; et sa femme, qu'il alla avertir de ses nouveaux desseins, s'écria : « Sans ce prudent mandarin, c'en était fait de l'avenir de notre fille! N'hésitez pas à suivre ses avis! » Aussitôt Liu-Pou remit au négociateur Han-Yn de l'or et des étoffes précieuses, comme présents de noces; il fit préparer les épingles et autres ornements de tête, les ustensiles de ménage, les chevaux richement enharnachés[1], le char nuptial dans lequel la fiancée devait faire son entrée, puis chargea

[1] Le texte chinois dit simplement *pao-ma*, cheval précieux; ce que le traducteur tartare rend par *pobai hatame araha enguemou sohohai morin*, c'est-à-dire cheval enharnaché d'une selle et d'une bride semées de pierres précieuses. Voir, sur les cérémonies du mariage, la description de la Chine, par l'abbé Grosier, livre XI.

Digitized by Google

deux de ses officiers (Song-Hien et Oey-So), d'escorter la jeune fille en compagnie de Han-Yn.

Le cortége partit de la ville au bruit de la musique ; or, à cet instant, Tchin-Kouey, l'ancien gouverneur de Siao-Pey, qui vivait retiré dans sa maison, entendit retentir jusqu'au ciel les tambours et les instruments joyeux. Il interroge les gens qui l'entourent, et apprend d'eux que la fille de Liu-Pou va épouser le fils de Youen-Chu. — « Et quel a été le négociateur de cette union, demanda-t-il ? — Han-Yn, ou du moins nous le croyons, car il y a trois jours qu'il est arrivé du lieu où réside Youen-Chu. — Une si étroite alliance, reprit le vieillard, aura pour résultat certain la perte de Hiuen-Té. » Et malgré ses infirmités, il alla trouver Liu-Pou.

« Vieillard, quelle cause vous amène, demanda celui-ci ? — La nouvelle de la mort de mon général Hiuen-Té, répliqua le vieux gouverneur ; j'ai appris qu'il n'est plus et je viens tout exprès pour vous faire une visite de deuil. — Que dites-vous là, reprit Liu-Pou tout surpris ? — Une fois déjà Youen-Chu vous a envoyé de l'or et des étoffes précieuses pour acheter de vous la mort de Hiuen-Té ; en perçant une lance avec une flèche, vous avez apaisé la querelle. Cette fois Youen-Chu vous demande votre fille ; c'est un gage qu'il veut tenir, et un jour il réclamera la tête de votre allié. S'il ne vous demande pas des subsides en argent et en vivres, il réclamera peut-être votre appui. Seigneur, vous ne le lui refuserez pas ! Tôt ou tard cet ambitieux lèvera l'étendard de la révolte ; et vous serez devenu, en tous points, l'allié, le parent d'un rebelle ! »

« Tching-Kong m'a trompé », s'écria Liu-Pou tout épouvanté ; et il ordonna à Tchang-Léao de courir avec ses troupes à la distance de trois milles sur les traces de sa fille, afin de la ramener au palais. Quand Tchin-Kong parut : « Allez, lui dit-il en le maudissant, vous avez voulu me déshonorer dans les siècles à venir ! » Le conseiller se retira sans rien répondre. « Maintenant, reprit le vieux gouverneur Kouey, retenez ici prisonnier l'émissaire de Youen-Chu, et envoyez dire à celui-ci que le trousseau de la jeune mariée n'étant pas prêt, elle n'a pu

Digitized by Google

partir, qu'elle ira vers lui dès que tout sera disposé. » Han-Yn fut immédiatement conduit en prison; on arrêta aussi les gens de sa suite, et Kouey conseilla encore à Liu-Pou d'envoyer à la capitale le prisonnier Han-Yn, que le premier ministre Tsao-Tsao serait enchanté de tenir sous sa main.

Kouey avait proposé d'expédier Han-Yn sous la conduite de son fils Tchin-Teng; mais Liu-Pou demanda à faire quelques réflexions, et plusieurs jours s'étaient passés sans qu'il se décidât, quand on vint l'avertir que Hiuen-Té (toujours retiré à Siao-Pey) avait réuni des soldats et enlevé des chevaux, dans le dessein d'une guerre qu'on ne devinait pas encore. « Le premier devoir d'un général, dit Liu-Pou, c'est de songer à son propre intérêt! » Et au même instant, les deux officiers qui avaient accompagné sa fille (Song-Hien et Oey-So), étant venus le saluer, il les chargea d'aller dans le Chan-Tong prendre de force des chevaux, et de lui en amener un certain nombre.

« Seigneur, répondirent-ils, on avait déjà enlevé environ trois cents bons chevaux, et comme on les ramenait, en passant sur les frontières du district de Siao-Pey, des brigands en ont pris la moitié. Nous savons que le voleur n'est autre que Tchang-Fey, l'un des officiers de Hiuen-Té; déguisé en brigand des montagnes, il nous a joué ce tour! »

A cette nouvelle, Liu-Pou, transporté de colère, voulut courir à la tête de ses troupes vers la ville de Siao-Pey, pour arracher la vie à Tchang-Fey, et combattre Hiuen-Té.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Révolte de Tchang-Siéou.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 197 de J.-C.] Singulièrement troublé par cette attaque imprévue, Hiuen-Té marcha au-devant de l'ennemi à la tête de ses troupes, et quand les deux armées furent en présence, poussant son cheval hors des rangs, il s'écria : « Mon frère aîné, quel motif vous excite à venir vers nous d'une façon si menaçante ? — Eh ! reprit Liu-Pou avec un geste et un accent injurieux, en perçant d'une flèche la lance fixée à la porte de mon camp, je vous ai sauvé d'un grand péril, et voilà que vous me volez mes chevaux ! — J'en manquais moi-même, répondit Hiuen-Té, et j'ai ordonné à mes gens d'en prendre de force dans la campagne ; en quoi me suis-je permis de vous dérober les vôtres ? — C'est votre Tchang-Fey qui a fait ce coup, répliqua Liu-Pou, et m'en a volé cent cinquante ; il vous sied bien de vous excuser ainsi ! »

La lance au poing, Tchang-Fey s'élança en tête des lignes : « Ces cent cinquante chevaux que j'ai volés, s'écria-t-il, savais-je qu'ils t'appartissent ? — Bandit aux yeux ronds, reprit Liu-Pou avec rage, oses-tu bien reparaître effrontément devant moi ? — Parce que j'ai volé quelques chevaux, voilà que tu te fâches, répliqua Tchang-Fey ; n'as-tu pas enlevé le Su-Tchéou à notre frère aîné [1], et tu comptes cela pour rien ! »

A ces mots, Liu-Pou se précipite au galop en dressant sa lance, et se jette sur Tchang-Fey ; cent fois ils s'attaquent avec

[1] Voir vol. Ier, page 257.

Digitized by Google

acharnement sans que la victoire se décide pour l'un ou pour l'autre. Mais Hiuen-Té, voyant que les troupes du chef ennemi s'avançaient peu à peu de tous côtés, craignit quelque malheur; il se hâta de faire battre la retraite sur les tambours d'airain, et rentra dans la ville avec son armée. Liu-Pou, partageant la sienne en quatre divisions, investit les quatre faces du rempart. Aussitôt Hiuen-Té appela Tchang-Fey et lui reprocha avec sévérité d'avoir attiré cette fâcheuse affaire en volant les chevaux de ce dangereux allié; dès que celui-ci eut avoué que ces animaux étaient tous renfermés dans un couvent de Tao-Ssé, il s'empressa de charger quelques-uns des siens de les reconduire au camp de Liu-Pou. Ce dernier paraissait satisfait de cette restitution, mais Tchin-Kong lui dit encore : « Si vous ne tuez pas aujourd'hui Hiuen-Té, c'est lui un jour qui vous tuera! Ne retirez pas vos troupes. »

Liu-Pou suivit ce perfide conseil et serra la ville de plus près. Se voyant réduit à la dernière extrémité, Hiuen-Té consulta ses plus fidèles officiers, My-Tcho[1] et Sun-Kien. « Seigneur, dit ce dernier, ce n'est pas à nous, c'est à Liu-Pou que Tsao en veut. Abandonner cette ville, courir droit à Hu-Tou, résidence de l'empereur, et nous jeter entre les bras du premier ministre Tsao-Tsao, puis lui emprunter des troupes pour battre et détruire Liu-Pou : voilà ce que nous avons de mieux à faire. — Bien, reprit Hiuen-Té; qui marchera à l'avant-garde pour nous ouvrir une route à travers cette masse d'ennemis? — Moi, votre jeune frère, s'écria Tchang-Fey; je suis prêt à combattre jusqu'à la mort! »

Fey obtint le commandement du premier corps d'armée; Kouan-Kong[2], celui du troisième, et Hiuen-Té se plaça au centre pour mieux protéger sa famille. Cette même nuit, à la troisième veille, profitant du clair de lune, ils simulèrent une sortie du côté de la porte de l'ouest, pour attirer les assiégeants de ce côté, et s'échappèrent par celle du nord. Deux divisions

[1] Voir vol. Ier, page 179 et suiv., l'histoire de My-Tcho.
[2] Il est souvent désigné dans le texte par son surnom de Yun-Tchang.

Digitized by Google

ennemies [1], qui se présentaient pour arrêter leur marche, furent culbutées par Tchang-Fey, chef d'avant-garde; Kouan-Kong en repoussa une troisième qui menaçait l'arrière-garde, et la petite armée gagna la campagne. Sur dix mille soldats qui défendaient les murs de Siao-Pey, il n'en sortit que la moitié. Liu-Pou, voyant Hiuen-Té hors des murs, ne s'occupa point de le poursuivre; il revint à sa principale ville de Su-Tchéou, laissant à son général Kao-Chun le soin d'occuper et de garder la place abandonnée.

Arrivé dans sa course rapide auprès de la capitale, Hiuen-Té campa hors des murs. De là il dépêcha vers le premier ministre son lieutenant Sun-Kien, pour l'informer des événements qui l'avaient chassé de sa retraite. « Hiuen-Té est pour moi comme un frère [2], répondit Tsao-Tsao; qu'il entre dans la capitale et je saurai lui procurer une position (égale à celle qu'il a perdue). » Le lendemain, laissant hors des remparts ses deux frères d'armes (Kouan-Kong et Tchang-Fey), mais accompagné de ses deux conseillers les plus intimes (Sun-Kien et My-Tcho), Hiuen-Té alla se prosterner devant le puissant ministre, qui le fit relever, le pria de s'asseoir et le traita avec les plus grands égards.

Quand Hiuen-Té lui eut appris ce que venait de faire Liu-Pou: « Sage frère cadet, répondit Tsao, c'est un homme sans foi; je m'entendrai avec vous pour le châtier sévèrement! » Plein de joie, Hiuen se confondit en remerciements; le premier ministre, après lui avoir donné un repas d'apparat, le reconduisit comme un hôte de distinction, et rentra dans son hôtel. « Seigneur, lui dit alors le conseiller Sun-Yo, ce Hiuen-Té est un des premiers hommes de nos temps par sa capacité et sa valeur personnelle;

[1] Les deux premières divisions étaient commandées par Song-Hien et Oey-So; la troisième, par Tchang-Léao. Les noms propres ont été supprimés pour ne pas embarrasser le récit.

[2] Littéralement: *un frère cadet*, ce qui implique l'idée de protection et d'accueil hospitalier, et aussi parce que Tsao occupait un poste plus élevé dans l'Empire.

Digitized by Google

si vous ne vous débarrassez pas de lui maintenant, un jour vous aurez lieu de vous en repentir ! »

Tsao ne répondit rien et le mandarin se retira; survint un autre conseiller, Kouo-Hia : « Sun-Yo m'exhortait tout à l'heure à faire périr Hiuen-Té, lui dit le ministre, qu'en pensez-vous ? — Qu'il ne faut pas suivre cet avis, répliqua Kouo ; vous avez levé des troupes au nom de la loyauté et de la fidélité, seigneur, vous avez chassé les tyrans pour sauver les cent familles ; c'est seulement en prenant pour base de votre conduite la stricte justice et la fidélité aux lois, que vous rallierez autour de vous les gens honnêtes et vertueux ; vous [1] devez tenir à les attirer tous. Désormais, ce Hiuen-Té jouit d'une grande réputation ; aujourd'hui qu'un malheur le force à se jeter entre vos bras, si vous lui ôtez la vie, on dira que vous êtes le fléau des gens de bien. Dès lors, les hommes recommandables par leur prudence dans le conseil et par leurs talents militaires, s'éloignant de vous, se choisiront un autre maître. De qui vous servirez-vous, seigneur, pour affermir et pacifier l'Empire ? Au désir de vous débarrasser d'un seul homme qui vous fait ombrage, vous sacrifiriez ainsi l'espérance d'être le premier dans le monde ! Non, sachez distinguer avec précision les circonstances qui peuvent affermir ou mettre en péril votre puissance ! »

« Sage conseiller, répondit Tsao avec empressement, vos vues sont d'accord avec les miennes ! » Dès le lendemain, il demanda à l'empereur d'accorder à Hiuen-Té le grade de gouverneur de Yu-Tchéou : mais un troisième conseiller, Tching-Yo, vint présenter aussi ses observations : « J'ai vu, dit-il à son tour, que ce Hiuen-Té a des talents extraordinaires ; il fait de grands progrès dans l'esprit du peuple ; à la fin, il ne se laissera plus commander. Le mieux serait de se débarrasser au plus vite de ce dangereux personnage. — Non, reprit Tsao, le temps est venu d'employer les hommes supérieurs ; par le meurtre d'un seul, je m'aliénerais l'esprit de tous. L'avis de Kouo-Hia est

[1] La phrase chinoise dit, sous une forme négative : seulement craignez qu'ils ne soient pas encore venus.

Digitized by Google

bien mieux d'accord avec mes propres sentiments. — Seigneur, répliqua le mandarin, vous êtes capable de gouverner l'Empire, et mes pensées ne s'élèvent point à la hauteur des vôtres ! »

Aussitôt Tsao fit entrer Hiuen-Té dans la capitale ; il lui donna trois mille soldats et dix mille grandes mesures de grains, en le chargeant de commander la province de Yu-Tchéou, de réunir des forces à Siao-Pey (où il se tenait auparavant), de rassembler et de rallier autour de lui ceux de ses anciens soldats qui s'étaient dispersés, et enfin de châtier Liu-Pou. A peine arrivé au lieu de sa destination, Hiuen-Té expédia des courriers à Tsao pour se concerter avec lui ; celui-ci, désireux d'en finir avec Liu-Pou, tenait ses troupes prêtes, et allait partir, quand arriva la nouvelle suivante. Tchang-Tsy, à la tête des soldats du Kouan-Tchong [1], étant allé attaquer la ville de Nan-Yang, avait été tué d'un coup de flèche. Le fils de son frère aîné, Tchang-Siéou, venait de rassembler ces soldats sans chef ; Kia-Hu l'accompagnait en qualité de conseiller militaire ; il s'était même réuni à Liéou-Piao [2], et concentrait ses forces dans la ville de Ouan-Tching, dans le but avoué de marcher sur la capitale, de s'en emparer et d'enlever l'Empereur.

Fort alarmé de cette révolte, Tsao voulait aller la comprimer en personne ; d'autre part, il prévoyait avec inquiétude que Liu-Pou, après avoir battu Hiuen-Té (abandonné à ses propres forces), ne manquerait pas de tenter un coup de main sur la capitale. « La chose est facile à arranger, lui dit Sun-Yo ; Liu-Pou n'a pas de ligne de conduite bien tracée et il ne consultera que l'appât du gain. Envoyez lui promettre des titres et de riches récompenses ; vous pouvez compter que son ambition se calmera ; il fera même encore la paix avec Hiuen-Té, si vous le voulez, et satisfait de sa position, il ne formera plus de projets qui vous inquiètent. » Le conseil plut beaucoup à Tsao ; il se hâta d'envoyer à Su-Tchéou, résidence de Liu-Pou, l'édit

[1] *Kouan-Tchong*, signifie en dedans des passages ; le siége de la révolte était donc assez rapproché de la capitale.

[2] Voir vol. Ier, livre II, chapitre II.

Digitized by Google

impérial qui nommait celui-ci inspecteur de l'armée, en y joignant l'ordre de se réconcilier avec Hiuen-Té. Cela fait, le ministre marcha contre le rebelle Tchang-Siéou, à la tête de cinq cents mille hommes partagés en trois corps d'armée. La première division, commandée par Hia-Héou-Tun, prit les devants; on était alors au cinquième mois de la deuxième année Kien-Ngan (198 de J.-C.)

Les troupes de Tsao-Tsao campèrent près de la rivière de Yu[1]; Kia-Hu, le conseiller de Tchang-Siéou, dit à celui-ci : « Le premier ministre a ici des forces bien imposantes; croyez-moi; allez lui faire votre soumission avec tous vos officiers. Vouloir résister à une pareille armée, ce serait tenter l'impossible et attirer de grandes calamités sur le peuple et sur vos soldats ! » Le chef rebelle, agréant cet avis, envoya celui qui le lui avait donné près de Tsao. Enchanté de la facilité de son élocution, Tsao[2] voulut à l'instant même en faire son propre conseiller. « Autrefois, répondit Kia-Hu, en m'attachant à Ly-Kio[3], je me suis rendu coupable envers l'Empereur et envers l'Empire; aujourd'hui, me voilà partisan de Tchang-Siéou qui écoute mes paroles et accepte les plans que je lui propose; je ne dois pas l'abandonner ! » Tsao applaudit à cette détermination; dès le lendemain, Kia-Hu lui ayant présenté son maître, il le traita avec de grands égards; puis il entra avec sa propre division dans la ville de Ouan, qui lui ouvrait ses portes. Le reste de l'armée campé hors des murs couvrait l'espace d'une lieue; Tchang-Siéou traitait jour et nuit le premier ministre dans de somptueux banquets.

Un soir, au retour d'un de ces brillants festins, Tsao-Tsao se

[1] Le mot *Yu* ne se trouve pas dans le dictionnaire de Basile de Glemona. Celui de Kang-Hy l'explique par : rivière qui sort du sud-est du mont Lou-Tchy dans le district de Hang-Nong, et se jette dans le fleuve *Mien* (Bas. 4,884). Le texte tartare dit: dans le lieu nommé *Yu-Chouy*, sans interpréter les deux caractères chinois.

[2] Littéralement: voyant qu'il répondait à ses questions comme l'eau qui coule.

[3] Voir vol. Ier, page 156.

Digitized by Google

penchant vers les gens de sa suite, leur demanda s'il n'y avait point dans cette ville quelques danseuses. Son neveu (Tsao-Ngan-Min, fils de son frère aîné) qui l'accompagnait dans cette campagne en qualité d'intendant de sa maison [1], devinant sa pensée, lui répondit : « Hier soir, auprès du palais, j'ai aperçu une jeune femme de la plus rare beauté, que l'on m'a dit être la veuve de Tchang-Tsy lui-même. » A ces mots, Tsao lui donna ordre de prendre avec lui cinquante hommes armés de cuirasses et d'aller l'enlever ; elle ne tarda pas à lui être amenée ; c'était en effet une personne extraordinairement belle. Comme elle se prosternait à ses pieds, le premier ministre lui demanda son nom. — « Je me nomme Tséou-Chy, répondit-elle; je suis veuve de Tchang-Tsy. — Et moi, savez-vous qui je suis ? — Depuis longtemps, seigneur, le bruit de vos exploits est arrivé jusqu'à moi; et ce soir je me sens heureuse de m'agenouiller devant vous. »

Tsao continua : « C'est par considération pour vous que j'ai accepté la soumission de votre neveu ; sans cela, je le faisais périr avec toute sa famille. — En vérité, seigneur, vous nous rendez la vie », s'écria la jeune femme en se prosternant de nouveau.

« Aujourd'hui, reprit Tsao, je remercie le ciel qui vous amène près de moi. Cette nuit, restez sous ma tente, vous m'accompagnerez à la capitale, et je ferai de vous la première de mes femmes ; je vous le promets. »

Tséou-Chy répondit à ses offres par des démonstrations de reconnaissance, et ne sortit point du pavillon [2]. « Seigneur, dit-elle à Tsao, j'habite cette ville depuis longtemps ; Tchang-Siéou se doutera certainement de quelque chose. Si on sait que je suis ici, cela fera naître des bruits désagréables. — Demain, répondit le ministre, vous me suivrez à mon camp. »

[1] Littéralement : qui gouvernait les affaires de ses vêtements et de sa nourriture.

[2] Il semblerait que Tsao-Tsao habitait la ville dans laquelle il avait placé une partie de ses troupes; cependant les deux textes disent expressément *sous la tente;* on doit donc supposer que le premier ministre campait dans les murs où il ne devait passer que quelques jours.

Digitized by Google

En effet, le lendemain matin il l'établit sous sa tente, et pour éviter tous les discours compromettants que cette conduite pouvait provoquer de la part de ses officiers, il chargea Tien-Wei [1] de se tenir près de l'entrée de sa tente. Il donna pour consigne aux deux cents soldats de sa garde, de ne laisser pénétrer personne sous peine de mort, à moins d'un ordre spécial. De cette façon, le pavillon du général en chef resta à l'abri de toute visite importune.

Tsao s'oubliait en joyeux festins avec la veuve de Tchang-Tsy, et ne songeait plus à retourner dans la capitale. Les gens de sa maison avertirent Tchang-Siéou de ce qui se passait. « Quoi ! s'écria celui-ci avec indignation, ce Tsao que je regardais comme un modèle d'humanité et de vertus, le voilà maintenant qui se plaît à me couvrir d'infamie ! » Et il consulta son conseiller Kia-Hu. « N'ébruitez point cette affaire, répondit le mandarin ; si vous faites voir que vous savez tout, nous sommes perdus ! Demain, j'attendrai que Tsao sorte de sa tente, et puis....., vous verrez. »

Le lendemain, Tsao étant assis devant son pavillon, Tchang-Siéou (averti par Kia-Hu de ce qu'il devait faire), s'approcha, et lui demanda la permission de conduire au camp ses propres soldats nouvellement soumis, lesquels désertaient en très grand nombre. « Bien volontiers », répondit Tsao ; Tchang les divisa en quatre groupes et les répartit parmi ceux du premier corps d'armée (au nombre duquel se trouvait la tente de Tsao), qui occupait un lieu nommé Tao-Ty. Ces espions recueillirent des nouvelles ; par eux il sut que près de la personne du général en chef veillait ce Tien-Wei, héros athlétique, toujours armé de deux piques de fer, du poids énorme de quatre-vingts livres ; il était donc fort difficile d'approcher de Tsao.

Cependant un des officiers de Tchang, nommé Hou-Tché, capable de porter cinq cents livres, de parcourir à pied soixante-dix milles en un jour, homme extraordinaire par sa vigueur, remarquant l'inquiétude de son maître, lui en demanda la

[1] Voir vol. Ier, page 171.

Digitized by Google

cause. Quand il la connut : « Général, lui dit-il, invitez ce Tien-Wei à boire; vous l'enivrerez complétement, et quand il vous quittera pour retourner à son poste, je pénétrerai avec lui jusque sous la tente, en me mêlant aux gardes dont il est le chef. Mon premier soin sera de lui enlever ses deux lances, et de la sorte il ne pourra plus se défendre. »

On juge de la joie de Tchang à cette proposition ; il commença par faire préparer des arcs et des flèches, des cuirasses, des armes de toutes sortes, et donna le mot à ses soldats répartis sur tous les points du camp. Envoyé par lui, le conseiller Kia-Hu alla inviter Tien-Wei à un souper, dans lequel on le traita magnifiquement. On mit tant d'empressement à le faire boire, qu'en effet il s'enivra. Quand il franchit la porte du camp de Tchang, la nuit était à peu près venue, et Hou-Tché, se mêlant aux gens de la garde, pénétra sur ses traces dans le camp principal où se trouvait le pavillon de Tsao. Cette même nuit, le premier ministre la passait à boire et à festoyer avec la femme qu'il aimait. Tout à coup, entendant des voix d'hommes, un bruit de chevaux qui le surprennent, il envoie des gens de sa suite s'informer de la cause de ce mouvement. « Seigneur, lui répondent-ils, ce sont les soldats de Tchang-Siéou qui font des patrouilles de nuit. » Ces paroles le rassurèrent complétement.

Vers la deuxième veille, on vint l'avertir qne de grands cris se faisaient entendre derrière le camp, et que les chariots à fourrages étaient en flammes. « Ce feu provient sans doute de la négligence des soldats, répondit Tsao-Tsao; il n'y a pas là de quoi se troubler beaucoup ! »

Tout à coup cependant, les flammes se manifestent aux quatre coins du camp; Tsao appelle Tien-Wei. Celui-ci, vaincu par l'ivresse, dormait près de son maître; à travers le sommeil que lui causent les vapeurs du vin, il entend le bruit des tambours et les cris des combattants. Vite il se lève et cherche ses deux lances auprès de sa couche, mais sans les trouver. On lui dit que les soldats rebelles sont déjà aux portes du camp; le héros s'arme d'un simple glaive de l'espèce de ceux qui pendent à la

Digitized by Google

ceinture des fantassins; des cavaliers ennemis en très grand nombre étaient là, en face de lui, devant la porte des retranchements, tous armés de longues piques et cherchant à franchir ce passage. Tien-Wei frappe brusquement devant lui avec son sabre; vingt de ces rebelles tombent morts à ses pieds. Les cavaliers reculent; les fantassins s'élancent à leur tour, et le héros est environné de piques qui l'entourent comme un faisceau de bambous.

Tien-Wei n'avait pas de cuirasse; percé de dix pointes acérées, il résiste seul en poussant des cris, en luttant jusqu'au dernier soupir. Son sabre, tout ébréché, n'est plus pour lui qu'une arme inutile; il le jette, saisit de ses robustes mains les deux premiers ennemis qui se présentent, et reprend l'offensive. Une dizaine de soldats tombent morts [1]; parmi ces rebelles, il n'en est plus un seul qui ose s'approcher de la porte du camp; de loin, ils font pleuvoir sur Tien-Wei une nuée de flèches qui l'enveloppent; mais le héros, tant qu'il lui reste un soufle de vie, défend le poste confié à sa garde.

Cependant, des deux côtés à la fois, les bandits se précipitent par derrière les retranchements; leurs longues lances atteignent le dos de Tien-Wei, qui rugit de colère, inonde la terre de son sang et expire. Bien qu'il eût cessé de vivre, aucun des rebelles n'osa franchir la porte.

Tandis que Tien-Wei arrêtait ainsi les traîtres à l'entrée du camp, Tsao-Tsao avait eu le temps de se jeter sur un cheval rapide [2] et de franchir, en le lançant au plein galop, les limites

[1] L'éditeur chinois d'une édition in-18 du San-Koué-Tchy, met en note: Et s'arma de deux hommes en guise de lance; on peut dire qu'il repoussa les ennemis avec ces mêmes ennemis (qui lui servaient d'armes).

[2] Il y a dans le texte chinois: *Ta-Youen ma*, mots que l'interprète tartare a omis de reproduire et d'expliquer: ils signifient: *un cheval du Ta-Youen*, pays situé à l'ouest de la Chine, à 1,250 milles (12,500 lys) de la capitale des premiers Han, selon le dictionnaire de Kang-Hy et celui de Basile (qui tous les deux prononcent *Youen* et non *Wan*). Au vol. Ier, page 200, des Mélanges asiatiques, M. Abel Remusat appelle ce royaume Fergana, et parle des chevaux merveilleux qu'on y élevait. Sans doute, ici ce mot n'a plus que la valeur d'une épithète.

Digitized by Google

du terrain envahi par les gens de Tchang-Siéou. Son neveu, Tsao-Min, le suivait seul et à pied; avant qu'il eût atteint le bord de la rivière Yu, une flèche lui perça l'épaule droite; trois autres traits blessèrent son cheval qui galoppait toujours. Les brigands, acharnés à sa poursuite, le joignirent sur la rive même; et Tsao-Min, serré de près, tomba, mis en pièces par mille coups de sabre. Tout épouvanté, Tsao-Tsao précipite son coursier dans la rivière; au moment où il gravit le bord opposé, l'animal reçoit dans l'œil une flèche qui le renverse et le tue. Tsao-Ngan (fils aîné du premier ministre) sauve la vie à son père en lui donnant une autre monture; mais il périt lui-même sous une grêle de traits. Le jeune héros et le cheval frappés à mort furent engloutis dans les flots de la rivière.

Cependant Tsao-Tsao échappe à l'ennemi; des généraux qu'il rejoint en fuyant lui apprennent qu'il doit son salut au dévouement de Tien-Wei. Tchang-Siéou le harcelait toujours à la tête des siens, et un nouvel incident vint ajouter aux inquiétudes que lui causait cette poursuite [1]. Les soldats du Tsing-Tchéou, incorporés dans la division commandée par Hia-Héou-Tun (l'un des meilleurs officiers de Tsao), ayant pillé et maltraité la population, un chef militaire de district, Yu-Kin, résolut de leur barrer le chemin, pour faire cesser les malheurs qui affligeaient les habitants. Aussitôt ces pillards revinrent vers Tsao-Tsao, et se jetant à ses pieds avec des larmes, lui dirent que Yu-Kin s'était aussi révolté, et qu'il les décimait en les poursuivant. Par bonheur, le premier ministre se vit bientôt entouré de ses principaux lieutenants, et il leur annonça cette fâcheuse nouvelle. Héou-Tun se mit en devoir de résister à Yu-Kin; mais celui-ci, voyant Tsao en personne devant lui, arrêta ses troupes; puis se contentant de les ranger en lignes et de faire lancer quelques flèches, il creusa un fossé pour se fortifier, et

[1] La phrase chinoise a été retournée pour établir une transition qui manque dans l'original. Le nom du district est Ping-Lou; les lieutenants sont Hia-Héou-Tun, Hu-Tchu, Ly-Tien, Yo-Tsin (voir vol. Ier, page 204, et *passim*). Cet incident, qui déjà embarrasse un peu le récit, est trop rempli de noms propres; il a fallu en rejeter quelques-uns dans les notes.

Digitized by Google

dressa son camp. Un de ses officiers l'avertit que les soldats châtiés par lui l'avaient accusé de s'être révolté ; puisque le premier ministre était là tout près, que n'allait-il se disculper, au lieu de commencer par établir son camp ? Cette dénonciation, faite par les pillards du Tsing-Tchéou, pouvait attirer sur lui la colère de Tsao ! « Pour l'instant, répliqua Yu-Kin, les brigands suivent nos traces ; tout à l'heure même ils seront sur notre dos. Si mon premier soin n'est pas de me mettre en état de les recevoir, comment résisterai-je à leurs attaques ? Me disculper est bien moins important que de repousser l'ennemi. »

A peine avait-il achevé de fortifier son camp, que le rebelle Tchang-Siéou l'assaillit des deux côtés à la fois ; il sortit en personne à la tête des siens pour lui résister, et le força à se retirer précipitamment. Quand ils virent leur chef s'exposer le premier, tous les officiers de Yu-Kin s'élancèrent au combat avec leurs divisions ; Tchang-Siéou, complétement battu, rejeté à dix milles en arrière, perdit toute son autorité ; ramassant les débris de son armée, il alla chercher un refuge auprès de Liéou-Piao. Au lieu de le poursuivre à son tour, Tsao se contenta de rallier ses troupes.

Alors Yu-Kin alla lui faire l'apologie de sa conduite, et expliquer à quel propos il avait châtié les soldats du Tsing-Tchéou, qui pillaient les habitants et les poussaient au désespoir. « Pourquoi campiez-vous avant de venir vous disculper », demanda Tsao ? Et comme Yu-Kin s'excusait par les faits mêmes, il ajouta : « Au passage difficile de la rivière Yu, j'ai failli périr. Vous, général, vous avez su au milieu du désordre rétablir la discipline parmi les soldats, châtier ceux qui commettaient des violences ; voilà l'exemple d'une fermeté que rien ne peut ébranler. Combien de généraux célèbres dans l'antiquité ont à peine atteint cette perfection ! » Cela dit, il fit présent à Yu-Kin d'un vase d'or, et lui décerna le titre de prince de Chéou-Ting ; quant à Héou-Tun, il lui reprocha la faute qu'il avait commise en ne contenant pas ses troupes dans les bornes de l'obéissance.

Tsao-Tsao se disposant à retourner dans la capitale, dit devant

Digitized by Google

tous ses officiers assemblés : « Ce n'est pas mon fils aîné ; ce n'est pas mon neveu que je pleure avec désespoir, non ! c'est Tien-Wei ! — Seigneur, répondirent les courtisans, votre affection envers les gens probes et dévoués s'élèvent au-dessus des sentiments d'un père pour son fils ! » De retour à la résidence impériale, il distribua des récompenses à toute son armée.

Cependant l'émissaire, chargé d'aller dans la ville de Su-Tchéou remettre à Liu-Pou le décret impérial, étant arrivé à sa destination, ce général vint au-devant de lui et le fit entrer dans son palais ; là, il ouvrit la lettre écrite au nom du souverain, par laquelle un haut grade militaire lui était accordé, prodigua à cette missive les honneurs habituels, et reçut le sceau de sa nouvelle fonction. Ivre de joie, le guerrier lut un billet particulier écrit par Tsao lui-même, et qui disait :

« L'Empereur n'a pas de bon or ; c'est avec de l'or pris » dans ma propre cassette, que j'ai fait fondre le sceau ci-joint. » L'Empereur n'a pas de belle soie ; celle que je vous envoie » est le cordon avec lequel je suspends mon propre sceau [1]. Je » veux par là montrer quels sont mes sentiments à votre égard ! » Général, faites la paix avec Liéou-Hiuen-Té, entendez-» vous avec lui pour abattre Youen-Chu, donnant ainsi un » grand exemple de fidélité à la dynastie.

» Dans une lettre on ne peut pas tout dire, général ; mais » je m'en rapporte à votre sagacité ! »

Dans sa conversation avec l'envoyé de la cour, Liu-Pou put se convaincre que le premier ministre (du moins en apparence) attachait un très grand prix à son alliance, et il combla d'égards le mandarin. Tout à coup cependant, la nouvelle arriva que Youen-Chu venait de dépêcher un nouvel émissaire. — « Eh bien, que veut-il ? demanda Liu-Pou en riant. — Seigneur, il est chargé de vous dire que Youen-Wang (l'empereur

[1] Sur le sceau des mandarins et des généraux, voir la note de la page 84, vol. Ier, page 316.

Digitized by Google

Youen), étant tout prêt à monter sur le trône impérial, désire décorer son fils du titre d'héritier présomptif [1]; l'officier qu'on annonce veut emmener, dans la capitale du nouveau souverain (à Hoay-Nan), la jeune épouse promise à son fils. — Ah! le brigand! s'écria Liu-Pou transporté de colère, il ose agir avec tant d'insolence! »

A l'instant même, il fit décapiter l'émissaire et tirer de prison, pour lui mettre la cangue, le précédent négociateur Han-Yn; puis il écrivit à Tsao une lettre de remerciement, qui fut confiée à Tchin-Teng [2]. Ce mandarin, chargé en même temps de livrer au premier ministre le malheureux Han-Yn en personne, partit pour la capitale avec celui qui avait apporté l'édit impérial, et se présenta devant Tsao-Tsao; charmé d'apprendre que Liu-Pou soumis à ses ordres venait de rompre l'alliance projetée, celui-ci ouvrit la lettre de réponse et y lut ce qui suit :

« Moi, Liu-Pou, depuis le jour où j'ai tué le tyran Tong-
» Tcho, je n'ai cessé d'éprouver toutes sortes d'infortunes.
» Réfugié dans le Chan-Tong [3], je désirais me rapprocher de
» l'Empereur; je savais que le seigneur Tsao-Tsao avait fait
» preuve de fidélité et de dévouement à son prince, et qu'il
» avait même ramené le souverain dans sa capitale. Mais au-
» paravant, ennemi du seigneur Tsao, j'ai combattu contre
» lui : aujourd'hui il est le ministre de Sa Majesté; moi, général
» d'une province située hors des limites du domaine impérial [4],
» si je me présentais devant lui accompagné de quelques
» troupes, je craindrais d'éveiller dans son esprit des soupçons

[1] Le premier soin du souverain qui monte sur le trône, est de déclarer celui de ses fils qui doit lui succéder, et de choisir une épouse à ce prince qui devient *Tay-Tseu*, c'est-à-dire *maximus filius;* on le désigne aussi en chinois par les mots de *Tong-Kong*, littéralement *palais de l'est*, que notre texte emploie ici, et que les dictionnaires ne donnent pas. Le texte tartare traduit ces mots par *Tay-Tseu*.

[2] Voir plus haut, page 13.

[3] Voir vol. Ier, page 191, le détail des aventures de Liu-Pou, depuis la mort de Tong-Tcho jusqu'à son arrivée près de Hiuen-Té.

[4] Voir vol. Ier, page 310, la note de la page 58.

Digitized by Google

» et des inquiétudes. Je suis à Su-Tchéou, attendant vos » ordres [1], n'osant prendre sur moi la responsabilité d'aucune » démarche; la grande faveur dont Sa Majesté vient de m'ho- » norer, me rend à la fois joyeux et confus. Si le seigneur » Tsao-Tsao a besoin de mes services pour dompter quelque » rebelle, il peut compter que j'y emploierai tous mes ef- » forts, dussé-je affronter la mort dix mille fois. — Requête » respectueuse. »

Tsao-Tsao fut enchanté de voir en quels termes respectueux ce bouillant soldat avait répondu à sa lettre; il se hâta de faire décapiter publiquement Han-Yn [2], et Tchin-Teng lui dit secrètement : « Seigneur, Liu-Pou est un loup, une bête féroce! Il a de la bravoure, mais ni réflexion ni prudence; il ne tient aucun compte des leçons du passé, et ne sait pas prévoir l'avenir; que ne vous débarrassez-vous de lui? — Je le connais bien, répondit le premier ministre; je sais qu'il est sauvage et féroce comme un loup, qu'on ne peut pas le tenir longtemps apprivoisé. Sans votre père et sans vous, je n'aurais aucun moyen de l'influencer dans sa conduite..... Voulez-vous seconder mes projets? — Oui », répondit le mandarin. Aussitôt Tsao le nomma gouverneur de Kwang-Ling, et assigna à son père un revenu de deux mille boisseaux de grains; puis le voyant prêt à prendre congé avec les politesses d'usage, il lui serra la main en ajoutant : « Je vous charge de diriger et de surveiller toutes les provinces de l'est! — Seigneur, répliqua Tchin-Teng, levez des troupes et j'agirai de concert avec vous. »

De retour à Su-Tchéou, le rusé mandarin se présenta devant Liu-Pou, et lui annonça les faveurs que le premier ministre lui avait accordées, ainsi qu'à son père : « Au lieu de demander à la cour que je sois confirmé dans la possession de cette province,

[1] Littéralement : j'attends le châtiment de ma faute.

[2] Cette barbare coutume de mettre à mort l'envoyé d'un prince ou d'un seigneur révolté avec lequel on n'est pas encore en hostilité, équivalait sans doute à une déclaration de guerre formelle.

Digitized by Google

s'écria Liu-Pou furieux, en tirant son glaive, voilà tout ce que vous rapportez de la capitale, des récompenses pour vous! Votre père et vous m'avez fait rompre l'alliance que j'allais conclure avec Youen-Chu, sans me procurer aucun avantage en compensation. Vous m'avez trahi, sacrifié tous les deux pour acquérir des places et des revenus! » Et il voulait décapiter Tchin-Teng; mais celui-ci reprit en riant : « Général, à quel propos fermez-vous ainsi les yeux à la lumière? — En quoi suis-je donc si peu clairvoyant? — Ecoutez; comme je causais avec Tsao dans une entrevue, la conversation tomba sur vous, général; je vous comparais à un tigre apprivoisé, auquel il faut donner de la chair à manger, pour l'empêcher de dévorer la main qui le nourrit. — Non, reprit gaiement Tsao, votre comparaison n'est pas juste; je tiens à bien traiter le prince de Ouan [1], comme on ferait d'un faucon dressé pour la chasse. Tant que le gibier, lièvres et renards [2], n'est pas entre les mains du chasseur, il ne doit pas donner à manger à ce noble oiseau de proie; car quand il a faim, il chasse; quand il est repu, il vole haut et s'enfuit. — Ces renards, ces lièvres auxquels vous faites allusion, lui demandai-je, quels sont-ils? — Les chefs qui se sont déclarés indépendants : à l'est du Kiang, Sun-Tsé, dans le Ky-Tchéou, Youen-Chao; dans le Hing-Siang, Liéou-Piao; dans le Y-Tchéou, Liéou-Tchang; dans le Han-Tchong,

[1] Titre honorifique de Liu-Pou.

[2] Le renard est un assez gros gibier pour un faucon; peut-être s'agit-il d'un oiseau plus grand, tel que le gerfaut. Les Tartares aiment beaucoup cette chasse à vol; ici l'interprète mandchou rend le mot chinois *Yang*, *s'envoler comme emporté au gré du vent*, par *Kalimbi*, *s'élever bien haut; ce qui se dit des oiseaux qui se sauvent et prennent leur vol bien haut pour éviter d'être pris*. La langue tartare est plus riche en termes de grande et de petite chasse, qu'en expressions abstraites et philosophiques. Remarquons aussi que cette phrase de notre texte est citée tout au long dans le dictionnaire de Kang-Hy, au mot *Yang* (Basile, 12,291), pour en bien expliquer le sens. Le passage est emprunté au livre intitulé *Oey-Tchy-Liu-Pou-Tchouen*. — Dans l'expression chinoise *ouey-sy*, le mot *sy* (Basile 2,846) doit peut-être se lire avec la *clef du feu* (Basile 5,500; Morrison, *seih*) pour mieux exprimer le sens du mandchou *ouatchira*.

Digitized by Google

Tchang-Lou[1] ! — Ah ! répondit Liu-Pou apaisé, en remettant son glaive dans le fourreau, comme ce Tsao me connaît bien !..... » Il fut interrompu par les courriers qui lui annonçaient que Youen-Chu marchait contre lui avec une armée ! Cette nouvelle le jeta dans une grande agitation.

[1] Ces personnages ont déjà figuré dans le vol. Ier, et ils doivent jouer un rôle dans la suite de l'ouvrage ; on ne pouvait donc supprimer cette énumération, d'autant plus que de la part de l'auteur, c'est un moyen d'appeler l'attention sur les événements qui se préparent.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Youen-Chu se déclare empereur et attaque Liu-Pou.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 198 de J.-C.] Établi à Hoay-Nan [1], au milieu d'une province vaste et abondante en grains, Youen-Chu avait empli ses trésors à force d'opprimer le peuple, et comme de plus il possédait le sceau de jade, laissé en gage entre ses mains par Sun-Tsé [2], il ne tarda pas à se déclarer Empereur. Quand tout fut prêt, le palais, le char d'apparat, le bonnet et les splendides habits, insignes du souverain pouvoir, il convoqua tous les grands de son nouvel empire, et leur dit : « J'ai vu dans l'histoire que le fondateur de la dynastie des Han n'était que le chef d'un petit village du Ssé-Chang; cependant il a assuré à sa postérité un règne de quatre siècles. Aujourd'hui, cette famille a fait son temps; les Liéou [3] n'ont plus ni force ni vertu; toute la terre est en proie à l'anarchie [4]. Depuis quatre générations, les Youen jouissent du rang de seigneurs feudataires de première classe [5]; ils ont sous leur

[1] Aujourd'hui le Yang-Tchéou dans le Kiang-Nan.

[2] Voir vol. Ier, page 264.

[3] Liéou est le nom de famille des Han; voir vol. Ier, page 336; et la vie du fondateur de la dynastie Liéou-Pang, au vol. III, page 51, des Mémoires sur les Chinois.

[4] Littéralement : *la marmite bout avec violence*, ou comme l'exprime l'interprète tartare, l'empire est tout entier en effervescence comme une eau qui bout. Les Chinois affectionnent ces comparaisons à l'antique, tirées des détails de la vie privée.

[5] C'est-à-dire la dénomination de *Kong*, la première des cinq classes de princes tributaires qui, aux temps anciens, recevaient des empereurs la tablette d'ivoire. Voir Hist. gén. de la Chine, tome Ier, pages 79 et 267.

Digitized by Google

patronage et dirigent par leur influence le peuple de l'Empire ; je veux donc répondre aux ordres du ciel qui m'appelle, me déclarer Empereur. Vous tous, vassaux ici présents, servez-moi avec la fidélité et le dévouement qu'on doit au souverain. »

« Seigneur, répondit le premier secrétaire, Yen-Hiang, gardez-vous d'agir ainsi. Jadis, les vertus surnaturelles de Héou-Tsy, aïeul [1] du fondateur de la dynastie des Han, s'étaient transmises à Wen-Wang qui, par ses mérites et ses talents, se fit un si grand nom. Cependant, il avait pour lui les deux tiers de l'Empire, qu'il obéissait encore au légitime souverain Chéou-Sin. Bien que votre famille depuis quatre siècles occupe un haut rang et jouisse d'un grand crédit, seigneur, vous n'en êtes pas encore rendu là ; d'un autre côté, si la famille des Han est déchue, elle n'est point tombée aussi bas que celle des Yn, sous le règne de son dernier représentant. Vous devez donc absolument renoncer à une pareille résolution ! »

« Ma famille tire son origine de celle de Tchin, dans le Chen-Sy [2], qui elle-même descendait du saint empereur Chun, répliqua Youen-Chu ; d'après les lois établies par le ciel, la terre et le feu se succèdent. Or, mon nom honorifique est *chemin public* [3], Kong-Lou, et dans le livre intitulé *Tsan*, on lit : « La famille des Han transmettra le trône à la *route élevée*. J'ai entre mes mains le sceau héréditaire des Empereurs, et si je ne me déclare pas souverain de la Chine, je m'oppose aux

[1] Allusion à la chute du dernier des Yn (1137 avant J.-C.), qui fut vaincu par Wou-Wang, fondateur de la dynastie des Tchéou, et fils de Wen-Wang. L'aïeul de ce dernier est proprement *l'esprit des céréales;* la fable le représente comme ayant appris l'agriculture aux Chinois.

[2] Le Chen-Sy a été le berceau du peuple et des premières dynasties de la Chine.

[3] Voir vol. Ier, note de la page 246. Chin-Nong qui régnait par le feu, céda le trône à Houang-Ty qui régna par la terre, selon le *Chou-King*. De là, cette allusion aux éléments qui se succèdent. *Lou*, caractère qui entre dans la composition du mot *Kong-Lou*, signifie *terre battue par le pied des passants; Tsan* veut dire *preuves*, *témoignages*. Nous ne cherchons point ici à éclaircir ces données fabuleuses, mais seulement à expliquer les mots assez obscurs de notre texte.

Digitized by Google

volontés manifestes du ciel. Mon dessein est irrévocablement arrêté ; si quelqu'un parmi vous s'obstine à le combattre, sa tête tombera. »

Il donna aux années de son règne le nom de Tchong-Chy, nomma des censeurs et des inspecteurs de provinces, monta sur un char aux armes du dragon et du phénix, offrit des sacrifices au Ciel et à la Terre (ce que les empereurs légitimes avaient seuls le droit de faire), et décora sa fille Fong-Chy du titre de princesse. Dans l'intérieur de son palais, il eut par centaines de belles jeunes filles vêtues de riches étoffes de soie brochées d'or et d'argent, se fit servir dans des vases d'or et de jade, et se nourrit des mets les plus recherchés. Enfin, quand il se fut conféré à lui-même tous les insignes de la royauté, il éleva son fils au rang d'héritier présomptif, et ce fut alors qu'il dépêcha vers Liu-Pou, pour lui demander sa fille et célébrer le mariage projeté, l'émissaire (dont nous avons parlé plus haut). Sur ces entrefaites lui arriva la nouvelle que le premier négociateur, Han-Yn, emprisonné d'abord, venait d'être livré à Tsao, qui lui avait fait trancher la tête ; on lui apprit aussi que Liu-Pou [1] avait reçu de la cour un grade élevé, et, dans sa colère, il nomma Tchang-Hiun général en chef de ses armées. A la tête de deux cents mille hommes, formant sept divisions, il résolut d'attaquer Liu-Pou et de se venger.

L'un de ses officiers, King-Chang (gouverneur civil de Yen-Tchéou), qu'il voulut élever au rang de premier ministre d'état, et nommer ordonnateur des vivres des sept divisions en campagne, ayant refusé d'accepter ces honneurs et ces charges, il le fit décapiter.

Cependant les sept divisions étaient en marche ; Ky-Ling eut ordre de s'y joindre en qualité de chef des troupes auxiliaires ; Youen-Chu avait pour lieutenants et sous ses ordres immédiats trois autres généraux, Ly-Fong, Liang-Kang et Yo-Tsiéou. Les éclaireurs envoyés par Liu-Pou revinrent lui

[1] Si on traduisait les quatre caractères qui forment le titre accordé à Liu-Pou, ils signifieraient : général chargé de pacifier les provinces orientales.

Digitized by Google

annoncer l'approche de cette formidable armée; chacune des sept divisions allait investir une ville de Su-Tchéou [1]; elles arrivaient à marches forcées, semant la désolation sur leur passage. Consterné à cette nouvelle, Liu-Pou fit appeler Tchin-Kouey et son fils Tchin-Teng, pour les consulter dans cette occurrence. « Seigneur, dit un autre mandarin du nom de Tçin-Kong [2], ce sont les deux conseillers ici présents qui ont attiré ce malheur sur votre province; par des flatteries, par d'adroits mensonges, ils ont obtenu de la cour des dignités et des titres et provoqué cette alliance avec le premier ministre, qui suscite contre vous la colère de Youen-Chu. Tranchez les têtes de ces deux misérables, envoyez-les à sa majesté Youen; elle sera satisfaite et retirera ses troupes! »

Dans sa rage, Liu-Pou allait faire décapiter les deux mandarins; Tchin-Teng lui dit en riant aux éclats : « Peut-on être poltron à ce point! Ces sept divisions si redoutables, sont pour moi comme autant de tas d'herbe pourrie! En vérité, il y a bien là de quoi s'inquiéter!... — Et quel moyen avez-vous de les repousser, demanda Liu-Pou? Il faut que vous en trouviez un, ou votre tête tombera avec celle de votre père! »

Kouey répondit : « Quels sont les chefs de cette armée, et combien sont-ils? » Liu-Pou les lui nomma l'un après l'autre. — « Et combien chaque général a-t-il d'hommes sous ses ordres? — Cinquante ou soixante mille au plus. — Bien que tout à fait inégaux en nombre, attaquons vîte sur tous les points avec nos soldats bien reposés, ces troupes harassées d'une longue marche, et la victoire sera facile! »

« Vous avez mérité plus que la mort, reprit Liu-Pou; et maintenant vous voulez ramener l'espérance dans mon cœur,

[1] Ky-Ling avait attaqué le Su-Tchéou, comme on l'a vu dans les précédents chapitres; il était donc en campagne. Déjà les divisions sont désignées par le nom de leur chef : Tchang-Hiun marchait sur le chef-lieu, Su-Tchéou; Kiao-Jouy sur Siao-Pey; Tchin-Ky sur Y-Tou; Louy-Pou sur Lang-Yé; Tchin-Lan sur Kié-Chy; Han-Sien sur Hia-Py; Yang-Fong sur Sun-Chan.

[2] Le vrai nom est Tchin-Kong; nous l'avons altéré ici pour le différencier des deux autres.

Digitized by Google

le disposer à la clémence pour échapper au châtiment qui vous menace !... — Mon fils et moi, dit Tchin-Kouey, nous sommes entre vos mains, général, comment pourrions-nous échapper à votre vengeance ? Mais, suivez les avis du vieillard qui vous parle, et vous pourrez sauver votre province. — Et bien, donnez vos raisons ! »

Kouey reprit : « Les deux généraux, Han-Sien et Yang-Fong, sur lesquels Youen-Chu s'appuie comme sur deux ailes, ont sous leurs ordres des soldats qui ne valent pas mieux qu'une volée de corneilles. Il n'y a en eux ni fidélité, ni envie de bien faire ; gardons la ville avec une moitié de nos gens, attaquons l'ennemi avec l'autre, et infailliblement nous remporterons la victoire. Je sais même un moyen excellent, non-seulement de défendre cette ville, mais encore de prendre Youen-Chu ! — Quel est ce moyen ? — Le voici : les deux généraux dont je vous parle suivent leur maître Youen-Chu, mais ils ne peuvent pas plus rester avec lui, que le phénix et la poule ne peuvent percher en même lieu ; Youen-Chu ne peut donc manquer d'être battu. Il a la sottise d'employer des hommes sur lesquels il ne doit pas compter [1]. Ces deux chefs, dont il a fait ses lieutenants, sont d'anciens serviteurs des Han ; la crainte que leur inspire Tsao-Tsao les a éloignés de la cour ; ils ont fui, et faute d'asile, ils sont venus rejoindre Youen-Chu qui, certainement, ne fait pas grand cas d'eux. Si par une petite lettre, vous obteniez de ces généraux qu'ils vous prêtassent leur appui, du milieu même de ce camp qui vous menace ; si vous ameniez Hiuen-Té à vous secourir aussi du dehors, assurément Youen-Chu serait bientôt à votre discrétion ! »

Liu-Pou voulut que Tchin-Teng allât porter lui-même la lettre à ces deux chefs ; celui-ci fut bientôt prêt. D'un autre côté, des cavaliers se dirigèrent avec un autre message vers Yu-Tchéou, où résidait Hiuen-Té.

Ce fut au camp de Han-Sien, que Teng, escorté de quelques

[1] Littéralement : il emploie des gens qui sont comme des tas d'herbes à brûler.

Digitized by Google

cavaliers se rendit d'abord, et quand il parut, ce général lui demanda : « Envoyé de Liu-Pou, quel sujet vous amène ? — Je suis un serviteur des grands Han, répondit le rusé mandarin avec un sourire ; pourquoi m'appelez-vous serviteur de Liu-Pou ! Je sais qu'en défendant la personne de Sa Majesté [1] dans le Kouan-Tchong, vous avez acquis une gloire immortelle, et que vous n'avez pas démérité du souverain. Vous êtes un héros pur et sans tache ; mais en prêtant le secours de votre bras à ce rebelle Youen-Chu, vous abandonnez la perle brillante pour saisir un tas de boue, vous rejetez le jade pour prendre le caillou ! vous vous faites le renom d'un homme déloyal, infidèle à ses devoirs ! vous vous déshonorez à tout jamais ! Général, j'en rougis pour vous.... Quoi ! Entraîné par un mouvement de mauvaise humeur, vous perdez une réputation glorieuse qui devait passer dans les siècles à venir. Et puis, ce Youen-Chu, il y a longtemps qu'il vous voit avec défiance ; un jour, croyez-le, il vous fera périr. — Hélas ! répliqua Han-Sien, je voudrais servir l'Empereur légitime ; mais l'occasion, le moyen me manquent. »

A ces mots, Teng tira la lettre de Liu-Pou et la montra à Han-Sien ; elle était ainsi conçue :

« Moi, Liu-Pou, j'ai appris que les deux généraux (Han-Sien » et Yang-Fong) ont acquis une gloire impérissable en secou- » rant l'Empereur dans sa retraite. Un mécontentement acciden- » tel les a portés à se jeter hors des passages (hors des lieux où » Sa Majesté commande). Quittez la mauvaise voie où vous [2] » marchez, pour entrer dans une autre moins dangereuse et plus » sûre ; abandonnez les hommes sans cœur, sans droiture, pour » vous rallier aux gens de bien ; joignez-vous à moi pour secourir » l'Empereur, pour anéantir de vils rebelles ; portant ainsi vos » vues vers l'avenir, acquérant une renommée qui se transmettra

[1] Voir vol. Ier, page 249.

[2] Littéralement : changer le vieux et établir le neuf ; abandonner ce qui ne vaut plus rien, le quitter pour s'affermir sur une base solide et non altérée. Les mots chinois *ké* et *ting*, dans le sens qu'ils ont ici, sont des expressions empruntées au Chou-King. Le tartare traduit ces mots par : changez une ancienne faute en une conduite nouvelle et bonne.

Digitized by Google

» sur la soie et sur le bambou [1] ! Je vous en prie, répondez-
» moi ; réfléchissez et considérez ce que je vous dis. »

« Très bien, dit Han-Sien, après avoir lu cette lettre ; allez tout d'abord trouver votre maître ; avertissez-le de ceci : mon collègue Yang-Fong et moi, nous devons attaquer cette nuit chacun de notre côté ; quand nous donnerons le signal en allumant un feu, que le prince votre maître vienne vers nous avec ses troupes. »

Teng rendit compte de sa mission à Liu-Pou qui, à l'instant même, dirigea un de ses généraux sur chacune des six villes de la province [2] menacée par l'ennemi, et marcha en personne avec le premier corps d'armée à la rencontre de Tchang-Hiun, laissant le reste de ses soldats dans le chef-lieu pour le garder. A trois milles de cette ville, il campa ; Tchang-Hiun qui (comme on l'a vu plus haut) avait ordre d'attaquer cette principale place, voyant Liu-Pou dans ses retranchements, ne jugea pas prudent de l'y attaquer ; il recula même l'espace de deux milles, pour attendre les deux divisions sur lesquelles il croyait pouvoir compter, et campa aussi. Au milieu de la nuit, le feu se manifeste sur la montagne ; ses troupes s'agitent en désordre ; les deux traîtres, arrivés au lieu convenu avec leurs divisions, donnaient le signal.

Tandis que Tchang-Hiun retient ses soldats dans le camp pour le protéger, Liu-Pou profite du moment, l'attaque, le met en pleine déroute et le poursuit jusqu'au jour. Ky-Ling se montre devant lui ; les deux armées vont en venir aux mains, quand Han-Sien et Yang-Fong assaillent à la fois ce général (dont ils ont abandonné la cause) ; Ky-Ling, battu à son tour, fuit devant Liu-Pou qui se lance sur ses traces. Mais au revers de la montagne, une division se présente ; au pied d'une bannière où brillent les cinq

[1] Le texte tartare dit simplement *soutouri*, l'histoire ; l'auteur chinois fait allusion aux livres anciens, aux antiques annales, qu'on écrivait sur des planchettes de bambou et sur des rouleaux de soie.

[2] Ces noms ont été supprimés ; Liu-Pou opposait un général et une division à chacun des chefs qui allaient attaquer une des villes désignées ci-dessus dans la note.

Digitized by Google

couleurs, sur laquelle sont figurés le dragon et le phénix, le soleil et la lune; ayant auprès de lui la masse d'armes en or [1], la grande hache d'argent, la petite hache jaune, ainsi que le drapeau blanc [2] (insignes du pouvoir suprême); à l'ombre d'un parasol au manche recourbé, fait de soie jaune et brodé d'or, paraît Youen-Chu, recouvert d'une armure du plus riche métal, portant à la ceinture deux cimeterres. Il injurie Liu-Pou en le traitant de brigand révolté, de vil esclave rebelle à son Empereur.

Plein de rage, celui-ci s'élance contre Youen-Chu la lance en arrêt; un des lieutenants de ce dernier, Ly-Fong, vole à sa rencontre; frappé d'un coup de pique à la main dès la troisième attaque, il laisse tomber son arme et s'enfuit. Deux autres chefs se précipitent hors des rangs, et harcellent Liu-Pou de deux côtés à la fois, sans pouvoir lui tenir tête [3]. Youen-Chu s'avance en personne avec son propre corps d'armée; mais les trois divisions qui le suivent sont bientôt en pleine déroute. Une immense quantité de chevaux, d'équipements militaires, de cuirasses, de casques, devient la proie des soldats de Liu-Pou.

Mis en fuite à son tour, Youen-Chu rencontre derrière la montagne une troupe qui l'arrête; elle a pour chef Kouan-Yu [4], le frère d'armes de Hiuen-Té, qui, accompagné de cinq cents fantassins portant des coutelas, lui crie d'une voix terrible : « Brigand, rebelle! tu n'as pas encore reçu le châtiment de tes crimes; où cours-tu ainsi? » Youen-Chu épouvanté, hors de lui, se sauve toujours; car son terrible ennemi se trouve face à face avec Ky-Ling qui l'arrête en combattant. Grâce à cette

[1] Le texte chinois emploie le caractère koua (clef 97), qui signifie citrouille, courge, et que l'interprète chinois rend par *maitou*, masse, bâton. Après cette peinture du faux empereur, l'éditeur chinois du texte in-18 ajoute cette note : pareil à un grand cerf qui se cache sous la peau du tigre.

[2] Ce drapeau, appelé *mao*, est fait d'une queue de vache.

[3] Dans ces combats, on a omis quelques noms propres et ajouté quelques épithètes pour éclaircir le texte.

[4] Il avait été envoyé par Hiuen-Té au secours de Liu-Pou, qui lui avait écrit une lettre, ainsi qu'on l'a vu plus haut. L'auteur chinois décline ici ses noms et surnoms, comme s'il paraissait pour la première fois.

Digitized by Google

rencontre, Youen s'esquive, échappe à la mort, rallie ses troupes et retourne se cacher à Hoay-Nan. De son côté, Liu-Pou victorieux rentre dans le Su-Tchéou, emmenant avec lui les deux généraux qui ont embrassé son parti (Han-Sien et Yang-Fong), ainsi que Kouan-Yu ; il les traita avec de grands honneurs, mais après le festin, ce dernier se retira près de son maître [1].

A chacun de ces deux nouveaux partisans, Liu-Pou accorda le gouvernement d'un district [2] et annonça ces nominations à la cour ; comme il avait l'intention de garder près de lui ces deux généraux, il en conféra avec Tchin-Kouey : « N'en faites rien, répondit celui-ci ; qu'ils s'établissent tous les deux dans le Chan-Tong, en moins d'un an, général, vous commanderez à toutes les villes grandes et petites de cette province. » Liu-Pou goûta ce conseil ; le jour suivant il distribua des récompenses à ses trois corps d'armées, et fit partir Han-Sien et Yang-Fong pour leurs districts respectifs, où ils devaient attendre les ordres de l'Empereur.

Tchin-Teng demanda alors à son père pourquoi il n'avait pas plus tôt tâché de faire rester les deux généraux dans le chef-lieu ; il aurait pu se servir d'eux pour détruire Liu-Pou. « Je m'en suis bien gardé, répondit Tchin-Kouey ; s'ils restaient ici auprès de Liu-Pou et qu'ils lui prêtassent leur appui, ils le rendraient trop puissant ! » Teng se soumit aux vues élevées de son père.

Rentré dans sa capitale avec la moitié à peine de ses armées, Youen-Chu envoya redemander à Sun-Tsé les soldats qu'il lui avait prêtés quelque temps auparavant [3]. Quand l'émissaire, arrivé dans le Kiang-Tong, fit entendre cette réclamation au jeune chef, celui-ci s'écria avec colère : « Brigand que vous

[1] Les deux frères adoptifs de Hiuen-Té, Kouan-Yu et Tchang-Fey, avaient un éloignement invincible pour Liu-Pou, dont la brutalité contrastait en toute occasion avec les vertus de leur maître.

[2] Il nomma Han-Sien gouverneur de Y-Tou, et Yang-Fong gouverneur de Ling-Yé, deux villes du Su-Tchéou mentionnées plus haut.

[3] Voir vol. Ier, page 264.

Digitized by Google

êtes, vous vous déclarez Empereur, vous vous révoltez contre le légitime souverain, et cela avec le sceau de jade que je vous ai laissé en gage ! Allez, vous n'êtes que des bandits sans foi... Je veux augmenter mes armées pour aller châtier vos crimes, et je consentirais à prêter du secours à des rebelles ! » Là-dessus pour expliquer son refus, il écrivit à Youen-Chu la lettre suivante [1].

« J'ai appris ceci : Dans le ciel, il y a l'esprit d'une planète » chargé de tenir le compte de nos fautes [2] ; les anciens et saints » Empereurs avaient placé à la porte de leur palais, un tam- » bour sur lequel on frappait pour demander justice [3] ; ce qui » facilitait le châtiment des crimes, et rendait plus promptes les » accusations à porter contre les délinquants. Et pourquoi en » était-il ainsi ? Parce que, en toute chose, s'il y a un côté vi- » sible, apparent, il y en a un aussi qui échappe au regard [4]. » L'hiver dernier, quand le bruit circula, à votre instigation, » que vous alliez monter sur un trône, chacun s'émut et douta ; » puis en vous voyant préparer tous les insignes du pouvoir » souverain, chacun fut forcé de croire à la vérité de cette nou- » velle.

» Maintenant voici ce que je vois : passant des paroles à » l'exécution, et fidèle à ce plan que vous poursuiviez déjà, vous » avez fixé le mois, le jour où vous vouliez le réaliser. Quant » à moi au contraire, j'en ai été affligé, je croyais encore que

[1] Cette lettre, écrite en style ancien, fort difficile et peu intéressante en elle-même, est traduite pour le lecteur consciencieux, qui s'étonnerait de voir supprimer un de ces morceaux auxquels les Chinois attachent un grand prix. Elle ne se trouve pas dans la petite édition in-18.

[2] Croyance propre aux Tao-Ssé; voir le livre des Récompenses et des Peines, traduit en français par M. Stanislas Julien.

[3] Voir le Ssé-Chou, édition impériale, K. Ier ; le vol. Ier de l'Histoire générale de la Chine, et les planches de l'ouvrage de M. Panthier, sur la Chine.

[4] Le texte chinois dit : « En toute chose, s'il y a ce qui est long, certes aussi il y a ce qui est court. » Nous avons traduit littéralement l'interprétation tartare, dans ce passage comme dans beaucoup d'autres; ce qui nous a obligé à paraphraser un peu des pensées exprimées en style concis et à peine intelligible.

Digitized by Google

» c'étaient de vains bruits ; mais puisqu'ils se confirment, qu'est-
» ce que le peuple doit attendre ? Jadis, levant des troupes au
» nom de la fidélité due au souverain, tous les grands, tous
» les gens recommandables de l'Empire se sont réunis en un
» instant. Tong-Tcho, interrompant brusquement le règne des
» lois, avait usurpé le pouvoir, déposé l'Empereur qu'il exilait
» avec l'Impératrice [1], déshonoré les femmes du palais, violé
» les sépultures des princes, et mis le comble à son extrava-
» gante tyrannie ; voilà pourquoi tous les grands, tous les héros,
» tous les hommes distingués de l'époque, instruits de ses
» violences, se rassemblèrent en prenant pour devise le mot
» *fidélité!* Quand, au dehors, une énergie inspirée par le ciel
» anima les cœurs, au dedans, le bandit Tong-Tcho perdit l'au-
» torité avec la vie ; quand les plus coupables d'entre ces bri-
» gands eurent été anéantis, le jeune Empereur revint dans la
» capitale de l'est [2]. Deux ministres d'état [3] publièrent des dé-
» crets pour établir les généraux au nord du fleuve Jaune ; ils
» se réunirent et tinrent conseil dans les monts Hé-Chan.

» Alors Tsao-Tsao opprima à l'est le Su-Tchéou; Liéou-Piao,
» au sud, mit le désordre dans le Hing-Tchéou ; Kong-Sun-
» Tsan exerça ses violences dans le Yen-Hing ; Liéou-Yao
» s'établit en maître sur les bords du Kiang ; Liéou-Hiuen-Té
» disputa les frontières du Hoay-Nan : ainsi personne ne se sou-
» mit à l'autorité impériale; chacun saisit l'arc et agita la lance [4].

» Aujourd'hui, Liéou-Yao [5] et Liéou-Hiuen-Té sont à bas ;
» Tsao-Tsao et les autres ne savent quoi devenir [6]; le moment est
» arrivé où il faut s'entendre dans l'Empire pour châtier tous les

[1] Voir vol. Ier, page 65.

[2] Voir vol. Ier, page 239.

[3] Le *Tay-Pao, conservateur en chef*, et le *Tay-Fou, intendant général.* Voir vol. Ier, page 301, note de la page 30, et le vol. Ier de l'Histoire générale de la Chine, page 181.

[4] Le texte mandchou emploie les mots *ahoura hatchoun*, armes offensives et défensives.

[5] Voir vol. Ier, page 268.

[6] Littéralement : Tsao-Tsao et les autres meurent de faim.

Digitized by Google

» rebelles. Hors de là, il n'y a aucun succès à espérer ; celui qui » ne pense qu'à s'agrandir par la rebellion, celui-là ne trouvera » rien dans tout l'Empire qui justifie ses espérances. — Premier » point.

» Autrefois, quand Tching-Tang renversa l'Empereur Kié, » il était autorisé par les crimes nombreux de ce dernier prince » de la famille des Hia ; quand Wou-Wang attaqua le dernier » prince de la dynastie des Yn [1], Chéou-Sin, il alléguait les » fautes graves commises par les Empereurs de cette race. Mal- » gré leur haute vertu et leurs grands talents, ces deux chefs » de dynasties n'auraient point régné dans leur siècle, s'ils n'a- » vaient rencontré l'heure marquée par le destin, et s'ils s'étaient » soulevés sans raison légitime. Or, notre jeune prince n'a point » péché à la face de l'Empire ; seulement, comme il compte » encore peu d'années, il est dominé par des mandarins puis- » sants et orgueilleux. Se révolter contre lui sans qu'il ait donné » de justes motifs de plainte, ce n'est point imiter Tching-Tang » et Wou-Wang (dont la conduite était justifiable). — Second » point.

» Si Tong-Tcho fut un brigand, s'il poussa la tyrannie jus- » qu'à déposer son souverain, au moins n'usurpa-t-il pas le » trône. L'Empire, qui connaissait ses forfaits et ses violences, a » cependant fini par se mettre en garde contre lui [2], et lui vouer » unanimement une haine à mort. Les troupes au dedans des » passages n'étaient pas exercées à combattre ; Tong-Tcho » appela les brigands plus habiles dans le métier des armes qui » vivaient sur les frontières, et il put se soutenir quelque temps » encore. Aujourd'hui, tous les hommes de toutes les provinces » ont appris à se battre, et la guerre est pour eux un jeu. Entre » les mains de nos ennemis, la victoire est un instrument de » désordre ; entre les nôtres, elle amène l'ordre ; ils sont des » rebelles et nous sommes des sujets soumis. A la vue des tristes

[1] Allusion à la chute des deux dynasties Hia et Yn ; voir l'Histoire générale de la Chine.

[2] Littéralement : retroussa sa manche d'un sentiment unanime.

Digitized by Google

» révolutions de ce siècle, celui qui veut faire de formidables » armements pour se mettre en évidence, court au devant des » plus grands malheurs. — Troisième point.

» Sur la terre, on ne doit pas se jouer des esprits ni profaner » les vases des sacrifices [1]; il faut que le ciel prête son secours » aux forces de l'homme. A la fin du règne des Yn, un faucon » blanc annonça les hautes destinées de Tching-Tang; à la fin » de la dynastie des Tchéou, un oiseau rouge merveilleux fut » le précurseur de Wou-Wang; le premier des Han, Kao-» Tsou, fut signalé par l'apparition d'un groupe d'étoiles, et » quand Kwang-Wou (de la même famille impériale) vint au » monde [2], on vit une grande clarté pareille à celle que répan-» drait un esprit. Dans ces divers cas, le peuple gémissait im-» patiemment sous le joug d'un Kié et d'un Chéou, il était » opprimé par les exactions d'un Chi-Hwang-Ty et d'un Wang-» Mang; ce fut donc là le motif qui porta ces grands hommes à » chasser des souverains iniques, et ils réussirent dans leurs » desseins. Mais aujourd'hui l'Empire n'a point de plaintes à » porter contre notre jeune Empereur; jusqu'ici on n'a point » vu de présage surnaturel qui désignât quelqu'un à l'Empire; » quel prétexte plausible peut-on avoir de monter tout à coup » sur un trône, de s'arroger subitement un titre si élevé! — » Quatrième point.

» Les honneurs de l'Empire, les richesses du monde, qui ne » désire les posséder? Mais la justice défend de se les appro-» prier; la droiture défend de s'en emparer. Jadis Tchin-Ching, » Hiang-Tsy, Wang-Mang, Kong-Sun-Chu [3], en se tournant

[1] On a vu plus haut que Youen-Chu sacrifiait au ciel et à la terre; cérémonies réservées au légitime souverain.

[2] Ces mots, *à la naissance de*, sont ajoutés par l'interprète tartare; *Pantchirédé*. Remarquons en passant que l'idiome mandchou n'a qu'un mot pour rendre l'idée de présage, *ferketchoun*, que le chinois exprime quatre fois de suite par des caractères différents. Dans les Mémoires sur les Chinois, on trouve les *portraits* de la plupart de ces célèbres Empereurs.

[3] Kong-Sun-Chu se révolta sous Kwang-Wou-Ty, l'an 30 de notre ère; Wang-Mang s'empara de la couronne l'an 14 de notre ère, au préjudice de Jou-Tseu-Yng.

Digitized by Google

» vers les provinces méridionales, se sont décorés du titre d'Em-
» pereur [1]; mais ils n'ont pas réussi à fonder des dynasties. On
» ne peut pas, pour obéir à un simple caprice, s'élever au rang
» suprême. — Cinquième point.

» Notre jeune prince n'est ni léger, ni dénué de réflexion;
» si l'on éloignait de lui ceux qui l'oppriment, si on chassait
» ceux qui font obstacle à l'exercice de son autorité, certai-
» nement il ferait renaître la morale du milieu de l'Empire.
» Celui qui le replacerait dans une situation aussi florissante
» qu'était celle de Tching-Wang des Tchéou, acquerrait une
» renommée égale à celle de Tchéou-Kong-Tan, et de Chao-
» Kong-Chy [2]; tel est le rôle auquel devait aspirer votre seigneu-
» rie. Si notre petit Empereur avait quelqu'un qui le tournât
» vers le bien, qui tînt ses regards attachés sur l'histoire, qui
» recherchât les bonnes qualités dans ceux qui l'entourent, on
» verrait se continuer la dynastie des Han, et s'affermir de nou-
» veau l'autorité de leur race. Celui (qui prendra ce rôle) doit
» s'attendre à voir ses glorieux services écrits sur l'or et sur la
» pierre, sa propre image conservée en peinture pour la posté-
» rité; son beau nom ne périra jamais; la musique perpétuera
» sa mémoire dans les chants historiques. Voilà ce à quoi vous
» renoncez! Quand on accomplit une chose difficile, si l'on
» considère l'éclat qui la suit, certainement on ne perdra pas
» patience! — Sixième point.

» Être ministre sous cinq règnes, c'est jouir d'un grand pou-
» voir, d'une grande autorité, avoir dans l'Empire une position
» qu'aucune autre n'égale. Être mandarin fidèle et probe, c'est
» demeurer nuit et jour attentif à ses devoirs, pour veiller au
» maintien d'une dynastie chancelante et soutenir dans le péril

[1] Le texte chinois dit seulement : se sont appelés eux-mêmes *l'orphelin*, mot par lequel l'Empereur se désigne lui-même quand il parle. Il y a un *moi* particulier, dans le style cérémonial de la Chine, à peu près pour toutes les classes.

[2] Voir sur Tchéou-Kong, la note du vol. Ier, page 311; sa vie est donnée très au long dans le vol. III des Mémoires sur les Chinois, page 34. Chao-Kong était frère et fut ministre de Wou-Wang.

Digitized by Google

» un trône menacé, se conformant ainsi aux exemples et aux » préceptes des ancêtres et des anciens sages, et manifestant » sa gratitude pour les bienfaits qu'on a reçus du prince. Mais, » c'est abandonner la voie qui conduit à la vérité, que de » poursuivre avec obstination la réalisation de ses plans ambi- » tieux, et de se dire : les hommes de l'Empire qui n'occupent pas » leurs places comme membres de ma famille, les tiendront de » mon patronage; quiconque ne m'obéira pas dans toute l'é- » tendue de l'Empire, je lui ferai la guerre ; quiconque ne sera » pas mon égal, mon allié, devra être mon serviteur. Qui donc » osera me tenir tête, quand, fort de l'autorité, de la puis- » sance dont je jouis par l'ancienneté et le rang de ma famille, » je lèverai des troupes pour le détruire? (Parler ainsi, ou te- » nir la conduite de ce sage ministre dont l'exemple vient d'être » montré), c'est suivre deux routes bien différentes ! Est-il pos- » sible de ne pas choisir la meilleure? — Septième point.

» Ce qui a fait la véritable gloire des saints et des sages, ça » été de discerner ce qui était opportun, de s'attacher à ne point » faire d'action inutile ou déplacée. S'il est difficile de lutter pour » arriver à la réalisation de ses plans, il n'est pas facile de jouir » paisiblement du succès. Susciter contre soi la colère d'une » foule d'ennemis, et s'attirer en même temps l'affection de la » multitude, avouez, seigneur, que c'est chose impossible ! Les » plans que l'on forme dans son intérêt particulier ne rapportent » aucun avantage, et les sages éclairés ne s'y arrêtent pas. — » Huitième point.

» Les hommes du siècle se laissent prendre à de belles paroles » qui les flattent; ils vont sottement à la suite les uns des autres; » ils abusent des noms et des textes de l'antiquité pour plaire à » leur maître. Mais, si à force de talent, on vient à bout de » séduire la multitude, un jour aussi on s'en repent ! Depuis » l'antiquité jusqu'à nos jours, il n'y a personne qui ne se soit » repenti d'avoir suivi une pareille voie. Il est impossible de ne » pas faire là-dessus de sérieuses réflexions, de ne pas méditer » ces exemples. — Neuvième point.

» Ces neuf considérations, veuillez les peser dans votre sa-

Digitized by Google

» gesse éclairée. Je n'ai eu d'autre intention, en les réunissant » ici, que de vous détourner de ces fatales pensées. Les paroles » sincères ne plaisent pas à l'oreille; puissiez-vous cependant » les écouter et les garder dans votre esprit. »

La lecture de cette lettre causa une vive indignation à Youen-Chu. « Quoi, s'écria-t-il avec le ton de l'injure, ce blanc-bec [1], ce petit écolier ose m'adresser une pareille lettre toute pleine de reproches ! Je veux d'abord lui enlever sa province du Kiang-Tong. » Et comme son premier secrétaire, Yang-Ta, se hasardait à lui faire quelques observations, il lui ôta sa charge. De son côté, après avoir écrit cette longue lettre, Sun-Tsé avait eu soin d'envoyer secrètement des troupes garder l'embouchure du fleuve Kiang. Tout à coup, un exprès de la capitale arriva, qui le décora, de la part de l'Empereur, du titre de gouverneur de Hoey-Ky, en lui donnant l'ordre de lever des troupes pour soumettre le rebelle Youen-Chu.

Sun-Tsé assembla son conseil et se mit en devoir d'obéir aux injonctions de la cour.

[1] Littéralement : *ce bec-jaune.*

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Tsao-Tsao marche contre Youen-Chu.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 198 de J.-C.] Sun-Tsé voulait marcher contre Youen-Chu ; mais son premier secrétaire, Tchang-Tchao, l'arrêta par ses représentations. Quoique sous le coup d'une défaite, l'ennemi avait encore bien des soldats et des généraux ; bien des vivres pour les hommes et des fourrages pour les chevaux. L'attaquer, serait courir le risque de se voir repoussé, exposer la province à de grands périls. Il valait mieux écrire à Tsao-Tsao, pour qu'il menaçât Youen-Chu du côté du midi et agir de concert avec lui. Pris entre ces deux armées, Youen-Chu serait infailliblement vaincu, et dans le cas d'un revers à peu près impossible, on aurait Tsao sur qui s'appuyer. L'avis plut à Sun-Tsé, qui se hâta d'envoyer un émissaire au premier ministre.

Or celui-ci, depuis son retour dans la capitale, songeant encore au fidèle Tien-Wei [1], fit élever à sa mémoire un temple dans lequel on devait offrir des sacrifices aux quatre saisons, donna à son fils Tien-Man un grade militaire, et le prit à sa charge dans son propre hôtel. Sur ces entrefaites, on lui annonça l'arrivée de l'émissaire chargé de lui présenter, de la part de Sun-Tsé, des présents et une lettre ; il voulait à l'instant même marcher contre Youen-Chu, quand des courriers lui apprirent que ce rebelle, commençant à manquer de vivres, avait envoyé des soldats fourrager dans le Tchin-Liéou. Confiant la garde de la capitale à son parent Tsao-Jin, le premier ministre partit avec

[1] Voir plus haut, page 23.

Digitized by Google

tous ses généraux ; il emmena trois cents mille hommes ; mille chariots suivaient l'armée portant les vivres et les fourrages. On était alors au neuvième mois de la deuxième année Kien-Ngan.

A peine ses troupes furent-elles disposées, que Tsao écrivit à Sun-Tsé, à Hiuen-Té et à Liu-Pou de le joindre, puis il marcha vers les frontières du Yu-Tchéou. Hiuen-Té, étant venu au-devant de lui, entra dans son camp et lui présenta deux têtes. « Quels sont ces deux hommes que vous avez décapités, demanda Tsao tout surpris ? — Han-Sien et Yang-Fong ! — Et qu'avaient-ils fait ? — Chargés par Liu-Pou de gouverner deux districts, ils se servaient de leurs troupes pour opprimer et piller le peuple, qui n'a pu supporter ces violences sans murmurer. Je les ai invités à un banquet sous prétexte de parler d'affaires, fait saisir et punir de mort. Leurs soldats sont sous mes ordres, et me voilà prêt à subir mon châtiment ! — Vous avez débarrassé l'Empire d'un grand fléau, reprit Tsao, et bien mérité du souverain ; en quoi donc seriez-vous coupable ? » Il récompensa Hiuen-Té, et ayant réuni ses troupes aux siennes, s'achemina vers les confins du Su-Tchéou.

Quand Liu-Pou vint à sa rencontre, il le flatta par de belles paroles, le nomma commandant de la gauche, et ce qui le combla de joie, il lui promit de changer son ancien sceau dès qu'il retournerait à la capitale. Le commandement de la droite, il le donna à Hiuen-Té, se réservant à lui-même celui de la principale division ; l'avant-garde obéissait à Héou-Tun et à Yu-Kin.

Instruit de l'approche des troupes impériales, Youen-Chu dirigea contre elles son général en chef, Kiao-Jouy, à la tête de cinquante mille hommes. Les deux armées se rencontrèrent près d'un lieu nommé Chéou-Tchun. Kiao perdit la vie presque à la première attaque, en combattant hors des lignes avec Héou-Tun ; Youen-Chu, mis en pleine déroute, alla s'enfermer dans la ville. De toutes parts on vint l'avertir que Sun-Tsé, ayant traversé le Kiang sur des bateaux [1], menaçait déjà la partie occidentale de

[1] Le texte mandchou dit plus explicitement : Sun-Tsé a pris des *troupes d'eau*, et traversant le Kiang, il attaque notre côté occidental.

Digitized by Google

la place, tandis que vers l'orient Liu-Pou arrivait avec ses divisions ; Liéou-Py paraissait déjà dans le midi ; suivi de trois cents mille hommes [1], Tsao marchait du côté du nord. Dans son trouble, Youen-Chu appela au conseil tous ses mandarins civils et militaires.

« Cette année, dit l'un des officiers (nommé Yang-Ta-Tsiang), les pluies ont manqué et la récolte est mauvaise ; le peuple n'a rien à manger. Entrer en campagne aujourd'hui, c'est vouloir mettre le comble aux calamités qu'il souffre. Si les habitants murmurent et se soulèvent, si des soldats arrivent de toutes parts, comment résisterons-nous à l'ennemi ? Voilà ce qu'il y a de mieux à faire : laissons ici des troupes pour garder la ville ; allons de l'autre côté du fleuve Hoey [2] chercher un refuge contre les assaillants, qui d'ailleurs, une fois leurs vivres épuisés, se retireront d'eux-mêmes. » Youen-Chu adopta ce plan ; il emmena sur des chars ses richesses, son or, ses pierres précieuses, et passa sur l'autre rive du Hoey avec deux cents mille hommes, laissant la ville de Chéou-Tchun sous la garde d'une division de cent mille soldats, aux ordres de quatre de ses lieutenants [3], promus au grade de généraux de première classe.

Cependant, les trois cents mille hommes de Tsao consommaient une grande quantité de vivres ; la disette devint si affreuse dans le pays, que les habitants se mangeaient les uns les autres. Les maisons abandonnées par leurs maîtres morts de faim tombaient en ruines, et les troupes ne trouvaient rien à piller.

[1] L'édition in-18 porte le nombre des soldats de Tsao-Tsao à 700,000, dans tous les passages où il est fait mention de son armée.

[2] Fleuve de la province du Kiang-Nan, dans laquelle Youen-Chu s'était déclaré Empereur. — Nous avons suivi, pour cette phrase, la construction plus logique de la version tartare. L'édition in-18 la développe mieux, et dit : « Au lieu de combattre, attendons que l'ennemi ait consommé tous ses vivres ; alors il se retirera de lui-même. Et vous, sire, vous traverserez le fleuve Hoey avec votre propre corps d'armée, ce qui vous procurera le double avantage de trouver des provisions et d'éviter les coups qui vous menacent. »

[3] C'étaient Ly-Fong, Yo-Tsiéou, Liang-Kang et Tchin-Ky. Il est utile de les nommer, au moins en note, parce qu'ils reparaîtront plus tard.

Digitized by Google

Combattre, porter un coup décisif, tel était le plus ardent désir de Tsao ; mais Ly-Fong et les autres chefs se tenant enfermés dans leurs murailles, après un mois de blocus, les troupes impériales n'eurent bientôt plus un grain de blé. Tsao en envoya emprunter à Sun-Tsé cent mille boisseaux, quantité insuffisante pour tant de monde. Ce que Liu-Pou et Hiuen-Té purent en fournir, était bien loin de répondre aux besoins de l'armée. L'intendant des vivres, Wang-Héou, fit aussitôt le relevé des provisions disponibles, et les ayant divisées par ration de chaque jour, il vint annoncer à Tsao qu'il n'y avait pas de quoi subvenir à la nourriture de chaque homme. — « Eh bien, répondit le premier ministre, prenez un boisseau plus petit ; c'est un moyen de se tirer d'affaire dans un cas si pressant. — Mais, si les soldats murmurent ?.... — Je sais ce que je ferai ! »

L'intendant obéit ; Tsao de son côté, ayant envoyé des espions dans le camp, sut par eux qu'il n'y avait pas un soldat qui ne se plaignît, et n'accusât le premier ministre de les tromper indignement. Ils éclataient tous en murmures, parce qu'on ne distribuait pas à chacun la ration convenue. Aussitôt Tsao appela en secret l'intendant et lui dit : « Je veux vous emprunter une certaine chose dont j'ai besoin pour calmer l'irritation des troupes ; vous avez une femme, des enfants, je les prends à ma charge. — Seigneur, quelle est cette chose ?..... — Votre tête ! il faut que je la montre à l'armée. »

« Seigneur, quel crime ai-je donc commis ? — Aucun, et je ne vous accuse de rien ; mais si je ne vous sacrifie pas, voilà trois cents mille hommes armés tout disposés à la révolte. » L'intendant balbutiait quelques mots ; Tsao le fit prendre, emmener hors de la tente et décapiter. Au-dessous de sa tête exposée à tous les regards, sur la pointe d'un bambou, on lisait cette inscription : « Mis à mort pour avoir employé une fausse mesure ! »

Trompés par ce faux acte de justice, les trois cents mille hommes cessèrent leurs plaintes [1].

[1] A ce propos, l'édition in-18 fait l'observation suivante : « Sun-Tsé a prêté des vivres ; ce n'est pas assez, il faut que l'intendant prête sa tête ! Des vivres, oui, cela se prête, mais une tête !... »

Digitized by Google

Quand il vit les provisions entièrement consommées, Tsao publia dans le camp que si, sous trois jours, la ville n'était pas enlevée, il décimerait les troupes. S'étant lui-même approché des remparts, il ordonna aux soldats d'apporter des pierres et de la terre pour combler les fossés. Deux officiers subalternes qui arrivaient au pied même de la muraille, effrayés de la grêle de traits et de cailloux qu'on leur lançait d'en haut, s'enfuirent précipitamment; Tsao leur abattit la tête, sauta à bas de son cheval et se mit à jeter lui-même de la terre dans les fossés. A cette vue tous les officiers, quel que fût leur grade, rivalisèrent de zèle; l'armée reprit courage, tandis que du haut du mur les assiégés regardaient ces préparatifs avec terreur. La nuit suivante, les soldats attaquant la place à l'envi les uns des autres, elle fut prise. Trois des généraux chargés de la défendre (Ly-Fong, Tchin-Ky et Liang-Kang), tombèrent vivants entre les mains du vainqueur qui les fit décapiter devant toute l'armée, et livra aux flammes le palais du faux Empereur.

Sans plus tarder, Tsao voulait poursuivre Youen-Chu sur l'autre rive du Hoey; mais son conseiller Sun-Yo l'arrêta par les représentations suivantes: « Dans cet espace étroit [1] où tant de gens sont réunis, la famine se fait sentir; une seconde campagne harassera les troupes et ruinera le peuple. En cas de revers, nous ne pourrons battre en retraite commodément; retournons donc à la capitale; au printemps prochain, une récolte plus abondante nous permettra d'approvisionner l'armée et d'accomplir de nouveaux projets. » Tsao hésitait encore à prendre ce parti, quand il y fut décidé par des événements imprévus que des courriers lui annoncèrent.

Tchang-Siéou s'étant intimement lié avec Liéou-Piao (qui lui avait prêté asile après sa défaite, comme on l'a vu plus haut), toutes les villes des provinces de Nan-Yang et de Tchang-Ling venaient de lever l'étendard de la révolte. Tsao-Hong (parent du premier ministre), plusieurs fois battu et hors d'état de se maintenir dans ces pays dont il était gouverneur, craignait que

[1] Littéralement: dans ces dix districts...., etc.

Digitized by Google

la capitale ne fût menacée, et il suppliait Tsao-Tsao de revenir. Celui-ci écrivit à Sun-Tsé de retraverser le Kiang, afin de tenir Liéou-Piao en respect, tandis que lui-même il attaquerait Tchang-Siéou pour couper le mal dans sa racine. Sans attendre au lendemain, il mit ses troupes en marche, après avoir recommandé à Hiuen-Té et à Liu-Pou de vivre en frères, de s'entre-secourir et de cesser tout empiétement sur le territoire l'un de l'autre ; puis quand ce dernier fut parti pour Su-Tchéou, il dit en secret à Hiuen-Té : « Je veux que vous occupiez la ville de Siao-Pey avec vos soldats ; creusez une fosse autour du tigre pour l'empêcher de sortir [1], et, en toute occasion, concertez-vous avec Tchin-Kouey. Soyez prudent ; au premier appel, je suis prêt à vous aider. » Et il se retira ; (Hiuen-Té de son côté rentra donc à Siao-Pey).

A peine arrivé à la capitale avec son armée, Tsao-Tsao apprit que Ly-Kio et Kouo-Ssé [2] venaient d'être mis à mort. Les généraux Touan-Oey et Ou-Sy, après avoir abattu les têtes de ces rebelles, avaient arrêté tous leurs parents au nombre de deux cents personnes ; le premier ministre les fit tous périr [3] sans distinction d'âge ni de sexe, à la grande satisfaction du peuple. Dès que ces brigands eurent été exécutés, il alla faire visite à l'Empereur. Tous les mandarins civils et militaires furent convoqués et réunis dans un festin de réjouissance. Touan-Oey et Ou-Sy, élevés au rang de commandants de districts, s'en allèrent avec leurs troupes garder l'ancienne capitale, Tchang-Ngan. Alors Tsao représenta au jeune souverain que, Tchang-Siéou portant la désolation parmi les habitants de la campagne et tyrannisant le

[1] L'intention de Tsao était de détruire l'un par l'autre ces deux hommes qui, sous des rapports bien différents, lui portaient ombrage. Liu-Pou passait pour l'un des héros de son temps à cause de sa bravoure, de sa témérité, et de sa force extraordinaire ; Hiuen-Té avait une grande influence sur les populations, parce qu'il était de la famille impériale des Han. Tsao cherchait à les réunir, quand il avait besoin d'eux, puis à les diviser pour les vaincre plus facilement ou les porter à s'attaquer l'un l'autre.

[2] Voir vol. Ier, livre III, chapitre III.

[3] Quand il s'agit de rebellion et de crime de lèse-majesté au premier chef, on punit de mort en Chine les parents du coupable jusqu'au neuvième degré.

Digitized by Google

peuple, il allait marcher contre lui ; Sa Majesté en personne, montée sur le char impérial, reconduisit le premier ministre hors du palais.

On était alors au quatrième mois de la troisième année de la période Kien-Ngan.

[Année 198 de J.-C.] Laissant dans la capitale son conseiller intime Sun-Yo, Tsao-Tsao se mit en campagne ; sur sa route, il vit que les moissons étaient jaunes ; mais le peuple qui voulait sauver ses vivres, se cachait et disparaissait dans les montagnes à l'approche des troupes. A peine Tsao eut-il dressé son camp, qu'il appela autour de lui tous ses généraux, fit venir tous les chefs de villages [1], tous les mandarins chargés d'administrer les petites villes, et leur dit : « Un ordre de Sa Majesté m'enjoint de châtier les rebelles qui oppriment la population ; voici le temps de la récolte, mais je dois obéir et marcher. Si l'un de mes officiers, quel que soit son grade, foule les moissons en traversant les champs, dérobe quoi que ce soit dans les maisons, il sera puni de mort. Les lois impériales n'ont égard ni aux rangs ni aux personnes ; on devra les respecter. Ainsi, que les habitants bannissent toute crainte et qu'ils ne prennent plus la fuite ; que chacun revienne à ses travaux habituels. » Dès ce moment, partout où passait le premier ministre, la population accourait se jeter à genoux devant lui, en l'appelant le saint, le vertueux ! Tout soldat qui traversait une terre ensemensée, mettait pied à terre et écartait les épis avec ses mains.

Un jour, Tsao passant dans un champ, une tourterelle partit tout à coup devant son cheval ; l'animal qui était ombrageux se jeta à l'écart et foula la moisson. Aussitôt il ordonna de camper, et, appelant le premier secrétaire chargé d'enregistrer ses proclamations, il lui dit : « N'ai-je pas établi une peine contre ceux qui gâtent les récoltes ? — Les paroles de votre excellence sont des ordres, reprit le mandarin, qui donc oserait ne pas s'y conformer ? — Moi, j'ai méconnu les lois que j'ai faites ; serais-je

[1] Ces chefs de villages sont des vieillards qui jouissent d'une certaine autorité parmi leurs concitoyens.

Digitized by Google

digne encore d'en dicter aux autres? Non !..... » Et il allait se couper la gorge avec son sabre. Ses officiers l'arrêtèrent, et le conseiller Kouo-Hia lui cita un texte du Tchun-Tsiéou [1] ainsi conçu : « La peine de mort et la torture ne sont jamais infligées aux gens de distinction. » Son excellence, qui commandait à toutes les armées de l'Empire, ne pouvait donc elle-même se punir d'un pareil supplice ! « Puisque ce livre vénérable m'autorise à ne pas me donner la mort, répondit Tsao, cependant il faut que je conserve un souvenir de ma faute ! » Coupant ses cheveux avec son sabre, il les jeta à terre et s'écria : « Cette chevelure, prenez que c'est ma tête [2] qui tombe ! » Émus et effrayés par cet exemple, les soldats et les officiers ne firent pas tort d'un grain de blé aux gens dont les habitations se trouvaient sur leur route.

Cependant Tchang-Siéou, averti de l'approche des armées impériales, appela à son secours Liéou-Piao; puis, vaincu une première fois, il alla se jeter dans la ville de Nan-Yang que Tsao assiégea [3]. Du haut des remparts, les machines de guerre et les arbalètes, lançaient en abondance des pierres et des flèches; un fossé large et profond entourait la place, et tous ces moyens de défense en rendaient les approches fort difficiles. Les soldats eurent

[1] De Confucius. — Il faut sous-entendre ici : excepté dans le cas de lèse-majesté ou de rebellion. Le texte chinois dit seulement *fa*, la loi criminelle; l'interprète tartare ajoute le mot *eroun*, qui correspond au chinois *hing*, supplice de toute sorte, torture, etc.

[2] Littéralement : couper mes cheveux, c'est comme si je coupais ma tête. A ce propos, l'édition in-18 dit en note : « Plus haut il a fait tomber la tête de l'intendant des vivres pour sauver la sienne; maintenant il coupe ses cheveux au lieu de sa tête; il a toujours quelque chose à mettre à la place de ce qu'il veut garder !.... C'est ce qui fait dire à un poète :

Cent mille soldats féroces et affamés, ce sont autant de volontés différentes;
Un seul homme qui commande à cette multitude a bien de la peine à la maintenir !
En coupant ses cheveux avec son sabre au lieu de sa tête,
Tsao-Tsao a fait voir qu'il était passé maître dans l'art d'éblouir et de tromper la [multitude. »

Ce même texte paraît croire dans une autre note, que Tsao met lui-même les paroles du Tchun-Tsiéou dans la bouche de son conseiller, pour éviter cette peine de mort qu'il faisait semblant de s'infliger de sa main.

[3] On a supprimé le détail du combat; pour la centième fois, c'était une armée en bataille, une provocation, une lutte entre deux chefs, etc.

Digitized by Google

ordre de combler les douves avec de la terre ; ils l'apportaient dans des sacs, en y jetant pêle mêle des fascines et de l'herbe, et préparaient des échelles pour l'assaut ; enfin, à l'aide d'une tour d'observation, on put voir ce qui se passait dans les murs [1]. Depuis trois jours déjà, Tsao faisait sans cesse à cheval le tour des remparts pour en découvrir l'endroit faible ; il hâtait surtout les préparatifs du siége le long des côtés du nord et de l'ouest. Le général assiégé interrogea son conseiller Hia-Hu ; celui-ci répliqua qu'il devinait les intentions de Tsao, et savait un moyen de le forcer à la retraite.

II [2].

Tchang-Siéou désira connaître le plan qu'il méditait; Hia-Hu répondit : « Du haut des murs, je vois depuis trois jours Tsao tourner autour de la ville ; il a découvert que sur les côtés de l'est et du sud, nous avons des palissades [3] inégales, vieilles, mal disposées et à moitié pourries. Cette nuit, il va donner l'assaut, et c'est pour détourner notre attention qu'il fait semblant de préparer l'attaque sur un autre point. — En ce cas, que devons-nous faire, demanda Tchang-Siéou ? — Quelque chose de très facile : déguiser en soldats les gens du peuple; les placer, pour tromper l'ennemi, sur le côté des murailles qu'il feint de menacer, et mettre en embuscade, là où se dirigera véritablement son attaque, de vrais soldats et des meilleurs. Au milieu de la nuit, cette populace travestie en combattants poussera de grands cris, une fois arrivée au lieu convenu ; l'ennemi donnera l'assaut et au

[1] Littéralement : échelle à escalader les nues. D'après le dessin qu'en ont donné les missionnaires, elle ressemble à une échelle de bibliothèque, faite sur des proportions gigantesques ; on employait aussi une espèce de mât garni de barreaux, pour arriver à une hune posée au sommet ; cet appareil portait, comme tous ceux de ce genre, sur quatre ou six roues en bois. Voir Mémoires sur les Chinois, vol. VIII, aux planches, les numéros 47, 50, 52, 140.

[2] Chapitre V, page 79, du texte chinois-mandchou.

[3] En chinois, *lo-kio*, cornes de cerfs ; ce qui signifie aussi quelquefois chevaux de frise. Voir Mémoires sur les Chinois, vol. VIII, planche XXIV.

Digitized by Google

signal, qui sera un coup de canon, les troupes cachées se démasqueront ; un homme en vaudra cent dans cette embuscade, et Tsao sera infailliblement battu ! »

Tchang-Siéou approuva cette ruse. Les hommes du peuple, revêtus d'armures, furent rangés sur les parapets des murailles. Ceux qui veillaient sur la tour des signaux vinrent dire à Tsao que des soldats se dirigeaient vers les côtés du nord et de l'ouest ; il crut que le chef assiégé avait donné dans le piége. Gardant près de lui ses troupes d'élite, il dit à celles qui devaient feindre une attaque de préparer leurs armes. Au jour, l'assaut commença vers la partie du nord et de l'ouest ; à la seconde veille, dans les murs et hors des murs, c'étaient des cris assourdissants, et Tsao, profitant de ce que le combat paraissait vivement engagé sur ce point, se porta avec les siens sur l'autre, où les palissades moins solides présentaient une défense incertaine. Il a bientôt traversé les fossés et renversé le faible obstacle ; son armée se jette en masse dans la ville...., aucun ennemi ne paraît. Seulement, là où se donnait la fausse attaque une grande clameur s'élève ; dans la partie que les troupes impériales occupent déjà, un feu subit répand une immense clarté. Les gens de Tsao se précipitent en avant ; menacés à droite et à gauche par les troupes embusquées qui se démasquent, ils veulent rétrograder au plus vite ; mais Tchang-Siéou arrive par derrière suivi de ses divisions et les arrête. Les portes de l'est et du sud étaient ouvertes ; les soldats choisis que Tsao avait entraînés sur ses pas s'y lancent pour échapper à l'ennemi ; culbutés et mis en pleine déroute, ils tombent dans les fossés et y trouvent la mort.

Le carnage dura jusqu'à la cinquième veille ; Tsao battit en retraite à un mille de la ville ; après lui avoir enlevé des armures, des chevaux, des vivres et des fourrages en abondance, Tchang-Siéou ramena dans les murs ses divisions victorieuses. Quand le premier ministre rassembla ses troupes mises en fuite, il reconnut qu'il avait perdu environ cinquante mille hommes ; deux de ses généraux étaient blessés [1].

[1] Liu-Kien et Yu-Kin.

Digitized by Google

A peine Tsao fut-il rejeté en désordre hors de la ville, que Hia-Hu écrivit à Liéou-Piao, pour l'avertir qu'il eût à lui couper la retraite ; celui-ci allait partir quand la nouvelle arriva que Sun-Tsé (d'après les ordres de Tsao, comme on l'a vu plus haut) occupait déjà l'embouchure de la rivière Hao [1]. Liéou-Piao n'osait se mettre en campagne ; cependant, son conseiller Kouay-Léang l'exhorta à profiter de l'affaiblissement que causait à Tsao une récente défaite, pour tomber sur lui et prévenir les maux que ce puissant ministre leur ferait un jour. « Son projet d'ailleurs n'avait-il pas toujours été de nous intimider par cette diversion, disait Léang ; il est battu lui-même, on peut le vaincre maintenant, lui porter le dernier coup. »

Sur cet avis Liéou-Piao, laissant son lieutenant Kouang-Tchong à l'entrée des défilés pour arrêter Sun-Tsé, se dirigea vers un lieu nommé Ngan-Tsong ; de son côté Tchang-Siéou, instruit de ce mouvement, s'élança avec Hia-Hu et ses propres divisions sur les pas de Tsao, espérant compléter sa victoire.

Tsao-Tsao se retirait lentement ; arrivé au bord de la rivière Yu, il se mit à pousser des sanglots sur son cheval, et comme ses officiers lui demandaient la cause de cette douleur : « Je me souviens que l'an passé, dans ce même lieu, j'ai perdu mon fidèle Tien-Wei [2], répondit-il ; et à cette pensée je n'ai pu retenir mes larmes ! » Tous ses capitaines pleurèrent aussi ; il fit faire halte, sacrifia sur le bord de cette fatale rivière un bœuf [3] et un cheval aux mânes du héros, s'inclina respectueusement à plusieurs reprises, versa des larmes abondantes et tomba évanoui dans l'excès de sa douleur. Ses officiers le relevèrent ; dans tout le camp il n'y avait pas un général, pas un soldat qui ne gémît à son exemple. Le premier sacrifice achevé, il en offrit un second et un

[1] Elle sort de Tao-Lin (la forêt de Pèchers), à l'est des monts Koua-Chan.

[2] Voir plus haut, page 23.

[3] Le chinois ne dit pas *immoler un bœuf et un cheval*, mais bien *égorger* un bœuf et *tuer* un cheval. Pour ce dernier animal il emploie un mot plus noble, le même dont il se servirait à l'égard d'un homme. La langue tartare, moins riche, n'a pas cette distinction.

Digitized by Google

troisième à la mémoire de son neveu et de son fils, morts dans la même circonstance, puis un autre [1] à l'ombre de son cheval qui avait péri en ce lieu d'un coup de flèche; enfin il fit des cérémonies pareilles en souvenir de tous les soldats que l'ennemi avait tués dans cette déroute. Le camp entier retentit des gémissements sans fin de l'armée; les troupes attristées ne pouvaient s'arracher de ce lieu funèbre.

Ce fut alors qu'un courrier [2] vint annoncer les mesures prises par Tchang-Siéou et Liéou-Piao, pour empêcher la retraite de l'armée impériale. A ce message Tsao répondit « que bien que l'ennemi l'eût laissé se retirer paisiblement pendant quelques milles, il savait qu'il serait poursuivi; en conséquence ses plans étaient déjà arrêtés, et il promettait de battre Tchang-Siéou, dès qu'il arriverait à Ngan-Tsong. Il n'y avait donc rien à craindre. »

A peine Tsao arrivait-il sous les murs de Ngan-Tsong, que Liéou-Piao s'y trouvait déjà à la tête de ses troupes, gardant le défilé, tandis que Tchang-Siéou paraissait derrière l'armée impériale qu'il poursuivait. Au milieu de la nuit, le ministre envoie ses soldats ouvrir des passages dans les lieux fourrés; dès que la route est libre, il y place du monde en embuscade. Le jour commençait vaguement à poindre, quand les deux généraux ennemis, voyant Tsao avec une petite armée, supposèrent qu'il allait fuir devant eux; ils se lancèrent en même temps dans l'étroit passage. Les gens placés en embuscade se précipitèrent sur eux; Tsao se trouva maître du défilé et campa. Au même instant, un autre courrier, dépêché de la capitale par Sun-Yo, lui remit une lettre ainsi conçue :

« Les gens arrivés tout récemment du Ky-Tchéou m'ont

[1] Cimon, père de Miltiade fit enterrer, devant sa propre tombe, ses chevaux qui avaient gagné trois fois les prix aux jeux olympiques. On connaît l'attachement d'Alexandre-le-Grand pour son cheval de bataille Bucéphale, en l'honneur duquel il fonda dans les Indes la ville de Bucéphalie; un empereur romain fit son cheval consul, mais c'est une idée toute chinoise d'offrir un sacrifice aux mânes d'un animal.

[2] Il était dépêché par Sun-Yo qui gardait la capitale.

Digitized by Google

» appris ce qui suit : Tien-Fong a dit à Youen-Chao [1] : Général, » vous avez des vivres en assez grande abondance, de fortes armées ; profitez de l'instant où Tsao-Tsao est allé soumettre les » rebelles du sud pour enlever la capitale ; vous contraindrez le » jeune prince à vous céder la direction de toutes les affaires » de l'Empire ; voilà un plan merveilleux ! Si vous perdez cette » occasion de détruire l'influence de Tsao, il vous détruira » lui-même un jour ; vous vous repentirez, mais trop tard ! » Youen-Chao hésite encore à suivre les avis de son conseiller. » Je pense que les deux ennemis qui vous occupent maintenant » ne peuvent pas être bien dangereux [2], et j'espère que votre » excellence rentrera au plus vite dans la capitale pour sauver » l'état en péril. »

Troublé par cette nouvelle, Tsao s'empressa de faire rentrer ses troupes ; Piao et Siéou avaient rassemblé leurs armées à Ngan-Tsong ; quand ils sûrent par leurs éclaireurs que le premier ministre venait de battre en retraite, ils se disposèrent à le poursuivre. Hia-Hu leur dit : « N'en faites rien, car vous seriez certainement repoussés avec perte ! — L'occasion est trop belle pour n'en pas profiter, » répondit Piao, et les deux chefs se lancèrent avec dix mille hommes sur les pas de Tsao qu'ils atteignirent à environ une lieue de là. Ils furent battus complétement ; au milieu du chemin Siéou rencontra le prudent conseiller suivi d'une dizaine de cavaliers, et lui dit : « Pour avoir méconnu vos avis, nous voilà en déroute ! — Eh bien, reprit ce dernier, remettez vos troupes en bon ordre et recommencez la poursuite. — Quoi, après avoir reçu cette leçon, nous irions..... — Oui ; les soldats ennemis n'ont plus maintenant la même ardeur ; attaquez vite et la victoire est à vous ; j'en réponds sur ma tête ! »

Siéou suivit ce conseil que rejetait Liéou-Piao, et les prédictions de Hia-Hu se réalisèrent ; les troupes de Tsao, battues à leur tour, jetaient en fuyant leurs cuirasses, leurs habits militaires, leurs lances et leurs sabres. Emporté sur leurs traces, Siéou se vit

[1] Voir vol. Ier, page 118.

[2] Littéralement : sont comme des démangeaisons vives, mais peu à craindre, qui ne suffisent pas à inquiéter beaucoup.

Digitized by Google

arrêter tout à coup par une division qui débouchait de derrière une montagne; il lui fallut rappeler ses soldats. De retour à Ngan-Tsong, il récompensa ses divisions victorieuses et témoigna sa reconnaissance à l'habile conseiller en lui offrant un splendide repas. Pendant le festin il lui dit : « Quand j'ai attaqué avec des troupes triomphantes une armée en fuite, vous m'avez présagé une défaite ; quand j'ai attaqué avec des troupes déjà repoussées une armée triomphante, vous m'avez promis la victoire ; et vos prédictions se sont réalisées. Expliquez-moi comment cela a pu arriver ainsi, contre toute probabilité. — C'est facile à comprendre, répondit Hia-Hu ; tout habile que vous êtes dans les combats, général, vous n'êtes pas de force à lutter contre Tsao ; celui-ci qui fuyait a deviné que vous le poursuiviez ; il est resté à l'arrière avec ses meilleurs soldats pour vous arrêter. Ceux que vous lanciez en avant étaient bons sans doute, mais ceux qu'il vous opposait valaient mieux encore ; j'en ai conclu que vous seriez défait sans aucun doute. Très certainement Tsao a quelque affaire pressante qui le rappelle à la capitale ; après nous avoir repoussés il ne pouvait manquer de hâter sa retraite, laissant à l'arrière-garde qu'il abandonnait, d'autres généraux incapables de vous tenir tête. Donc cette fois, j'ai deviné que vous auriez l'avantage. » Les deux chefs admirèrent la sagacité du mandarin ; toujours unis d'intérêt et prêts à se secourir, ils se retirèrent l'un (Liéou-Piao) dans le Hing-Tchéou, l'autre (Tchang-Siéou) dans la capitale du Hiang-Tchéou.

Voyant son arrière-garde en déroute, Tsao-Tsao se porta immédiatement de ce côté avec ses généraux. Les soldats mis en fuite lui dirent que sans l'arrivée inattendue d'une division rencontrée sur le chemin, c'en était fait d'eux. Comme il demandait avec empressement le nom de celui qui la commandait, un officier, sautant avec légèreté à bas de son cheval, se présenta devant lui.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Tsao-Tsao attaque et bat Liu-Pou.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 198 de J.-C.] C'était un homme maigre, nerveux et fortement constitué, qui avait rendu d'importants services à l'époque de la révolte des Bonnets-Jaunes; il se nommait Ly-Tong[1]. Tsao, après l'avoir récompensé et élevé en grade, le chargea d'occuper le Jou-Nan pour arrêter les deux rebelles.

Le premier ministre, reçu à l'entrée de la capitale par Sun-Yo (qui l'y avait rappelé), alla droit au palais impérial et fit valoir les services de Sun-Tsé devant Sa Majesté, qui nomma celui-ci général de premier rang[2] et prince de Ou, en lui ordonnant de réduire Liéou-Piao. L'envoyé chargé de porter cet ordre fut expédié vers le Kiang-Tong.

Quand Tsao-Tsao rentra dans son hôtel, tous ses officiers et ses conseillers s'empressèrent autour de sa personne; Sun-Yo lui demanda comment, arrivé à Ngan-Tsong, il avait été sûr de vaincre[3] : « L'ennemi nous suivait de près, répondit le grand capitaine, nous ne savions par où passer; il fallait donc combattre en désespérés. Voilà sur quoi je fondais mes secrètes espérances ;

[1] Son surnom Wey-Ta; il était de Ping-Tchun dans le Kiang-Hia, et avait le titre de gouverneur militaire du Tchen-Oey. Il se trouvait dans le Jou-Nan, quand, averti des combats livrés aux deux rebelles par Tsao, il s'empressa de lui porter ce secours inattendu. Tsao le nomma général en second et lui fit accorder le titre de prince de Kien-Kong.

[2] Littéralement : *général qui châtie les rebelles*, c'est-à-dire chargé d'une mission spéciale, hors des limites dans lesquelles un chef doit communiquer en toute occasion avec l'Empereur. Voir vol. Ier, page 316. Ce mot *Ou*, est le nom d'un ancien royaume que Sun-Tsé chercha à faire revivre.

[3] Voir plus haut, page 58.

Digitized by Google

d'ailleurs c'est un des préceptes de Sun-Tsé [1]; d'après cela je n'ai pas douté que je ne fusse victorieux. » Le conseiller s'inclina respectueusement et se retira.

Là-dessus entra Kouo-Kia : « Quelle affaire pressante vous amène, lui demanda Tsao? — Youen-Chao a envoyé vers votre excellence un émissaire, pour lui annoncer qu'étant prêt à marcher contre Kong-Sun-Tsan [2], il désire emprunter des vivres et des soldats. — Ah ! répliqua Tsao en riant, on m'avait dit qu'il méditait un coup de main sur la capitale; aujourd'hui qu'il m'y sait arrivé, le voilà qui veut soumettre un rebelle et nous demande à cet effet des renforts, des secours ! » Il lut la lettre de Youen-Chao; la trouvant hautaine et presque insolente, il fit conduire l'émissaire à l'hôtel des Postes et interrogea le conseiller Kouo-Kia : « Ce Youen-Chao n'est qu'un insolent qu'il faudrait mettre à la raison; je voudrais le châtier, mais je crains de n'en avoir pas la force ! — Le fondateur de la dynastie des Han, Kao-Tsou était moins fort que Pa-Wang qui s'était déclaré Empereur de Tsou [3]; votre excellence connaît ce fait. Pa-Wang grandit en puissance et Kao-Tsou le dompta; ce fut par la prudence qu'il sut triompher de son compétiteur. Or, en y réfléchissant bien, je m'assure qu'il y a dix infériorités dans Youen-Chao et dix supériorités en votre excellence [4]. Car si son armée est forte, il lui manque le talent.

[1] Auteur des Treize-Articles sur l'art militaire, traduits au tome VII des Mémoires sur les Chinois. A l'Art. VIII, intitulé *des neuf changements* (page 100), on reconnaît le passage auquel Tsao fait allusion dans ces lignes : « Si vous êtes dans un lieu de mort, cherchez l'occasion de combattre; j'appelle lieu de mort ces sortes d'endroits où l'on a aucune ressource, etc., etc..... Si vous vous trouvez dans de belles circonstances, hâtez-vous de livrer combat; je vous réponds que vos troupes n'oublieront rien pour se bien battre. »

[2] Voir vol. Ier, livre III, chapitre Ier.

[3] Voir, sur la lutte de ces deux compétiteurs, l'Histoire générale de la Chine, tome II, page 423; les portraits des Chinois célèbres, tome III des Mémoires sur les Chinois, pages 51 et 53; et la Chine de M. Panthier, p. 233.

[4] Les Chinois affectionnent cette manière dogmatique et un peu pédante de raisonner, ce qui tient à l'habitude qu'ils ont de subdiviser les idées philosophiques et toute sorte de doctrine, d'une façon un peu imaginaire; ainsi,

Digitized by Google

« 1° Youen-Chao s'entoure d'un cérémonial exagéré et tient trop à l'étiquette ; vous, seigneur, en toute occasion, vous savez agir avec convenance. Vous l'emportez par la raison.

» 2° Youen-Chao est un rebelle ; vous, seigneur, vous dirigez l'Empire sans cesser d'obéir au souverain. Vous l'emportez par la justice de votre cause.

» 3° La dynastie des Han, sur son déclin, se perd par excès de faiblesse ; Youen-Chao ne fait que suivre cet exemple et le pousse jusqu'à l'abus : aussi n'est-il guère respecté. Vous, seigneur, vous gouvernez avec autorité ; les grands et les petits reconnaissent la force des lois. Vous l'emportez par la manière de gouverner.

» 4° Tout en montrant des dehors de magnanimité, au fond Youen-Chao est défiant et envieux ; il redoute ceux dont il se sert, et ne se confie qu'à ses proches. Vous, seigneur, sous des dehors simples et ordinaires, vous cachez la ruse [1] et la sagacité. Vous ne prenez point d'ombrage de ceux qui vous servent ; s'ils ont du talent, vous les employez, qu'ils vous soient parents ou non. Vous l'emportez par la mesure de votre conduite.

» 5° Youen-Chao forme bien des plans, mais par son indécision il manque le but qu'il se propose. Vous, seigneur, à peine avez-vous formé un plan que vous le mettez à exécution ; les circonstances vous trouvent toujours prêt. Vous l'emportez par les ressources de l'esprit.

» 6° Youen-Chao, grâce au rang élevé qu'il tient de ses aïeux, s'est entouré d'une fausse auréole de gloire ; aussi beaucoup d'hommes aux paroles apprêtées, aux dehors prétentieux, s'attachent à lui. Vous, seigneur, vous montrez dans vos rapports

les *neuf changements*, les *neuf sortes de terrains*, le *plein et le vide* en art militaire, les *trois puissances* en théogonie, les *cinq relations* en morale, etc. De pareils morceaux sont trop dans le genre de la langue chinoise et dans le caractère de la nation, pour qu'on puisse les supprimer ; de plus, ils se rapprochent toujours du style ancien et, par conséquent, ils présentent des difficultés qu'on doit essayer de vaincre, et non pas éluder.

[1] Le lecteur a pu se convaincre que la ruse n'est pas prise en mauvaise part par les Chinois.

Digitized by Google

avec les hommes des sentiments plus élevés ; vous agissez dans des vues sincères, sans chercher une renommée qui serait vaine. Econome dans les petites circonstances, vous n'épargnez rien quand il s'agit de récompenser le mérite. Aussi les héros au cœur droit, ceux qui voient loin, ceux qui ont un vrai talent, demandent tous à servir sous vos ordres. Vous l'emportez par la vertu [1].

» 7° Si Youen-Chao voyait des hommes mourir de faim et de froid, la compassion se peindrait sur son visage; mais les misères dont il n'est pas témoin ne le touchent guère ; c'est ce qu'on appelle avoir de l'humanité à la manière des femmes ! Vous, seigneur, loin de prendre à cœur la plus petite chose qui se passe devant vos yeux, vous vous élevez jusqu'aux grandes affaires de tout l'Empire. Vos bienfaits s'étendent au-delà de la portée des regards ; des misères qui se dérobent à votre vue, il n'y en a aucune que vous ne soulagiez. Vous l'emportez en humanité.

» 8° Youen-Chao a autour de lui des mandarins qui se disputent le pouvoir; par des calomnies et des médisances, ils troublent le jugement de leur maître. Vous, seigneur, habile à maintenir vos inférieurs dans la droite voie, vous ne vous laissez point conduire par des paroles de médisance et de calomnie. Vous l'emportez en clairvoyance.

» 9° Youen-Chao ne sait point faire la différence du bien et du mal; vous, seigneur, vous savez honorer selon les rites ce qui est bien et punir selon les lois ce qui est mal. Vous l'emportez dans la science des livres anciens [2].

» 10° Youen-Chao se plaît à étaler une vaine puissance; il

[1] Le mot *té*, vertu, signifie aussi talent, capacité, qualités utiles à celui qui les possède autant qu'au reste des hommes. Rien n'est plus difficile que de traduire exactement les idées philosophiques des Chinois.

[2] Littéralement : par les talents civils, par opposition à ce qui suit. L'édition in-18 simplifie parfois le texte plus étendu que nous suivons ici ; elle fait suivre chaque paraphrase de notes tendant à prouver que Tsao ne mérite aucun de ces éloges. Cette réduction, moins classique, est empreinte d'un esprit critique assez curieux à observer : une grande animosité contre Tsao, ministre trop puissant, usurpateur de l'autorité impériale, sinon du trône des Han, s'y trahit à chaque page.

Digitized by Google

ignore l'art de tirer tout le parti possible de la force militaire. Vous, seigneur, aidé de peu de moyens, vous avez conquis la multitude en employant vos soldats avec un talent surnaturel. L'armée a mis sa confiance en vous; les ennemis vous redoutent. Vous l'emportez dans les connaissances de l'art militaire.

» Tels sont, seigneur, les dix points capitaux par lesquels vous lui êtes supérieur. Que peut espérer votre rival? — Ainsi donc, reprit Tsao en souriant, selon vous qui m'accordez tant de talents extraordinaires, je puis venir à bout de Youen-Chao; mais comment? — Ce Liu-Pou, établi dans le Su-Tchéou, est pour nous un cruel sujet d'inquiétude. Dès que Youen-Chao sera en marche contre Kong-Sun-Tsan, profitons d'une occasion aussi favorable, commençons par nous débarrasser de lui, pacifions les provinces de l'est et du sud. Après cela, nous songerons à prendre nos mesures contre Youen-Chao; il en sera temps encore. Si nous nous mettions maintenant en campagne dans le but de l'attaquer, Liu-Pou ne manquerait pas de se porter sur la capitale; ce qui serait un très grand malheur. »

Tsao approuva ce conseil; cette même nuit il appela dans ses appartements retirés son conseiller intime Sun-Yo, et lui dit: « Savez-vous ce que médite Youen-Chao? — Je sais seulement qu'il a envoyé aujourd'hui un émissaire, mais dans quel but, je l'ignore. » — Et Tsao lui ayant montré la lettre, Sun-Yo reprit: « Les expressions de Youen-Chao ne sont pas très modestes! — Eh bien, dit Tsao (pour sonder à son tour le conseiller Sun-Yo), je voudrais marcher contre lui; mais suis-je assez fort pour cela, je n'en sais rien! — Parmi les hommes de l'antiquité, répondit Sun-Yo, voyez ceux qui ont réussi et ceux qui ont échoué; avec du talent, le faible a fini par devenir fort; sans talent, le fort est devenu faible. Kao-Tsou de Han n'avait pas une grande puissance et pourtant il triompha; Pa-Wang de Tsou, bien plus redoutable (au début de la lutte), fut vaincu cependant. Aujourd'hui, seigneur, si vous avez un rival dans l'Empire, c'est Youen-Chao et nul autre; (là-dessus il énuméra tous les défauts de ce personnage ambitieux représentés chez Tsao-Tsao par les qualités

Digitized by Google

opposées, et conclut en disant)[1] : « Vous êtes ministre de l'Empereur ; au nom de la fidélité due au souverain, marchez contre le rebelle ; qui donc serait assez hardi pour ne pas vous obéir ? Non, ni Youen-Chao ni ses pareils ne doivent vous inspirer la moindre crainte ! — Puissé-je posséder véritablement les talents que vous m'accordez, reprit le premier ministre ! Les choses étant ainsi, il faut que je lève des troupes pour châtier le rebelle ?..... — Non, pas encore, répliqua le conseiller. Dans le Su-Tchéou, il y a Liu-Pou, toujours prêt à faire quelque méchante action ; si vous marchez contre Youen-Chao, très certainement il profitera de l'occasion pour vous nuire. Ecrivez plutôt à Youen une lettre qui le tranquillise ; nommez-le à quelque emploi élevé, promettez-lui des secours en vivres, et quand il sera bien occupé dans cette guerre avec Kong-Sun-Tsan, tombez tout d'abord sur Liu-Pou ; après cela vous en finirez d'un seul coup avec Youen-Chao. »

« Ah ! s'écria Tsao tout joyeux en frappant dans ses mains, Kouo-Kia par sa prudente sagacité, et vous par les ressources de votre esprit, vous surpassez Tchin-Ping et Tchang-Léang, si célèbres dans l'antiquité[2]. Bien, je cours attaquer Liu-Pou. — Auparavant, interrompit Sun-Yo, envoyez dire à Hiuen-Té qu'il se tienne prêt à vous seconder, et attendez sa réponse pour entrer en campagne. »

[1] Il le fit en des termes si pareils à ceux que venait d'employer l'autre conseiller Kouo-Kia, que les répéter ici ce serait pousser l'amour du texte jusqu'au fétichisme. Ce chapitre, presque tout en entier en dialogues (d'un fort beau style chinois), paraîtra au lecteur français assez long encore.

[2] Le texte dit : Les ressources de Fong-Sien et la sagacité de Wen-Yo ; ce sont les surnoms de Sun-Yo et de Kouo-Kia ; un supérieur qui parle familièrement à son inférieur, un ami qui cause avec un ami, s'appellent volontiers par cette dénomination qui entraîne avec elle une certaine intimité ; pour la même cause, en l'absence de quelqu'un, on s'en sert avec un sentiment de mépris ou de colère. — Tchin-Ping, l'an 205 avant J.-C., vint demander du service à Liéou-Pang, fondateur de la dynastie des Han, après avoir quitté son compétiteur Hiang-Yu ; Tchang-Léang, qui fut ministre de ce grand monarque, se rallia à sa cause la même année. Voir l'Histoire générale de la Chine, tome II, page 461 ; et les Mémoires sur les Chinois, tome III, page 56.

Digitized by Google

Tsao traita parfaitement l'envoyé de Youen-Chao, et, d'après ses nouveaux plans, il le chargea de porter à son maître les titres de gouverneur de quatre districts, de général de première classe et de ministre d'état [1], avec l'ordre de réduire Kong-Sun-Tsan, secrètement joint à la lettre et suivi de ces mots : « J'irai en personne joindre mes forces aux vôtres. » La joie de Youen-Chao fut grande à l'arrivée de l'envoyé ; il se hâta d'obéir.

Cependant Liu-Pou, toujours établi à Su-Tchéou, passait sa vie dans les festins. Un soir qu'il traitait Tchin-Kouey et son fils [2], ces deux personnages (attachés à sa perte) le flattaient par leurs discours. Tchin-Kong s'en irritait ; il trouva même l'occasion de dire tout bas à l'oreille de Liu-Pou : « Les deux hommes qui vous encensent, général, veulent vous perdre, j'en ai peur.... Prévenez leurs mauvais desseins, il le faut.... — Et vous, répliqua le guerrier d'une voix irritée, arrière avec vos calomnies, qui tendent à ruiner des mandarins fidèles et vertueux ! Qui d'eux ou de vous est le flatteur ? Si je n'avais égard à d'anciens services, je vous ferais décapiter à l'instant. — J'ai un cœur loyal et fidèle, reprit Kong en soupirant ; il ne veut pas y lire la vérité....; avant peu il sera puni de son aveuglement ! »

Kong était prêt à donner sa démission (à quitter ce maître aveugle et insouciant pour retourner près de Tsao) ; la [3] crainte de s'exposer à la risée de tout l'Empire l'arrêta. Plongé dans de tristes réflexions, silencieux, il s'en alla chasser du côté de la ville de Siao-Pey (ou résidait Hiuen-Té), emmenant avec lui une dizaine de cavaliers. Tout à coup passa devant lui un homme à cheval qui galoppait ventre à terre ; agité de quelques soupçons, Kong s'éloigne des chasseurs avec ses affidés, se jette sur les traces de ce courrier par une route écartée, et l'aborde en lui criant : « Pour le service de qui faites-vous cette course ? »

[1] Le mot ministre d'état est pris tel quel dans Morrison.

[2] Voir plus haut, page 34.

[3] Voir plus haut, page 10. Nous avons développé ici le sens du texte. Si Tchin-Kong craint de s'attirer la risée de ses contemporains, il lui passe donc dans l'esprit de retourner auprès de Tsao, qu'il a déja abandonné une fois (vol. Ier, page 79), et dont il a été plus tard fort mal reçu (vol. Ier, p. 174); enfin devant qui il ne peut reparaître sans honte.

Digitized by Google

A la vue d'un mandarin aux ordres de Liu-Pou, le messager se trouble et ne peut répondre un seul mot; ce qu'il portait, c'était la réponse de Hiuen-Té au premier ministre! Amené par Tchin-Kong près de Liu-Pou, il répondit aux questions de ce dernier: « Son excellence Tsao m'a envoyé porter, à Liéou-Hiuen-Té qui réside à Siao-Pey, un message dont je vais lui remettre la réponse; j'ignore de quoi il s'agit!...» Tchin-Kong, se doutant bien que cette mystérieuse correspondance cachait quelque important dessein, n'hésita pas à conclure qu'on devait briser le cachet; tout épouvanté de ce qu'il soupçonnait déjà, Liu-Pou donna la lettre au conseiller pour qu'il en fît lecture; voici ce qu'elle contenait:

« J'ai reçu les ordres de votre excellence; oserais-je ne pas » mettre tout le zèle possible à les exécuter!..... Seulement, » ayant trop peu de soldats et de généraux, je ne puis entrer » en campagne; et j'attends que votre excellence vienne me sou- » tenir à la tête des troupes impériales. Je marcherai en avant- » garde[1]; Liu-Pou est une bête fauve de l'espèce du tigre et du » loup; il faut se garder de l'attaquer sans précaution..... Mes » troupes sont prêtes, et j'attends les nouveaux ordres de votre » excellence! »

A cette lecture, Liu-Pou laissant éclater sa fureur, traita Tsao-Tsao de brigand effronté. Il fit décapiter le messager, et prit ses mesures pour aller attaquer Hiuen-Té à l'instant[2]. Celui-ci, voyant

[1] Le mot *impérial* est très significatif dans la bouche de Hiuen-Té, allié à la famille régnante et invariablement attaché à la dynastie par cette même cause. Remarquons que la petite phrase suivante est omise dans l'édition in-18; peut-être serait-il mieux de supposer que Hiuen, en écrivant une lettre confidentielle, n'a pas mis tout au long le nom de Liu-Pou, en y ajoutant une épithète injurieuse.

[2] Il dit à Tchin-Kong et à Tsang-Pa: allez rassembler les brigands des monts Tan-Chan, Sun Kouan, Ou-Tun, Yn-Ly, Tchang-Hy; et emparez-vous de la ville de Yen-Tchéou, dans le Chan-Tong. Les généraux, Kao-Chun et Tchang-Liéao, dûrent marcher contre la place forte de Siao-Pey, résidence de Hiuen-Té; Song-Hien et Oey-So, contre Jou-Hing; Liu-Pou en personne les seconderait à la tête du principal corps d'armée, partagé en trois divisions. — La multiplicité des noms propres nous a fait rejeter ce passage au bas de la page.

Digitized by Google

arriver Kao-Chun, général de Liu-Pou, se hâta de rassembler son conseil; Sun-Kien fut d'avis qu'on envoyât au plus vite un courrier au premier ministre, et que l'on mît les murs de la ville en état de résister jusqu'à ce qu'on eût une réponse. « Qui veut aller à la capitale porter le message, demanda Hiuen-Té? — Moi », répondit un officier en s'avançant au milieu de l'assemblée! C'était un homme d'un extérieur imposant, habile à parler, du nom de Kien-Yong [1]; depuis le jour où il avait embrassé sa cause, Hiuen-Té lui témoignait de grands égards. Il le chargea donc aussitôt de la difficile mission; quand la ville fut garnie de troupes capables de la défendre, et à l'abri d'un coup de main, Sun-Kien garda la porte du nord. Celles de l'ouest et de l'est furent confiées à Yun-Tchang et à Tchang-Fey, frères d'armes de Hiuen-Té, qui lui-même veillait à celle du sud. Le conseiller My-Tcho [2], et My-Fong, son frère cadet, avaient ordre de se tenir près du palais avec leurs troupes, pour protéger la famille de Hiuen-Té.

Déjà Kao-Chun entourait la ville; du haut des remparts Hiuen-Té lui cria: « Je n'avais avec Liu-Pou, votre maître, aucun sujet de querelle; pourquoi donc amenez-vous ici vos soldats? — Ah! reprit Kao-Chun, vous nouez des intrigues avez Tsao pour ruiner notre maître, mais le ciel vous a trahi! Osez-vous bien mentir encore? Sortez des murs; livrez-vous pieds et poings liés! » Hiuen-Té ne répondit rien.

Tout un jour, Kao-Chun provoqua les assiégés par ses injures; mais personne ne venait livrer bataille. Devant la porte de l'ouest se trouvait Tchang-Liéao; Yun-Tchang qui la gardait, lui dit: « Vous avez les traits, l'aspect d'un homme distingué; comment se fait-il que vous vous avilissiez au service d'un bandit? » Liéao baissa la tête sans répondre, et Yun comprit aussitôt qu'il y avait dans cet officier des sentiments de fidélité et de loyauté. Pendant le reste du jour, il se tint sous les armes en face de la

[1] Son surnom honorifique Hien-Ho; il était du même pays que Hiuen-Té.

[2] Il était beau-frère de Hiuen-Té, qui avait épousé sa sœur cadette. Voir l'histoire de My-Tcho, vol. Ier, page 179. La phrase qui précède a été retournée pour plus de clarté et de précision.

Digitized by Google

porte, sans tourmenter les assiégés par des paroles piquantes, sans donner aux siens l'ordre d'attaquer les remparts. Là-dessus, Yun envoya, vers la porte de l'est, des espions qui lui rapportèrent que Tchang-Fey (son frère d'armes), poussé à bout par les provocations, s'était lancé hors des murs et voulait se battre à outrance. Yun accourt sur les lieux; et voyant le bouillant capitaine aux prises avec Tchang-Liéao, il se hâte de faire rentrer les troupes dans les murailles. — « Frère, lui cria Tchang-Fey, Liéao avait peur de moi; il était en fuite, pourquoi m'avez-vous forcé de revenir? — Celui que vous poursuiviez, répondit Yun, est un héros qui ne le cède en rien ni à vous ni à moi; hier soir je lui ai dit de bonnes paroles, et j'ai vu qu'au fond de son cœur il incline à se ranger de notre parti. Voilà pourquoi j'ai empêché que le combat entre vous deux n'allât plus loin. »

Tchang-Fey calma son emportement et ne sortit plus des murs; d'un autre côté, Liu-Pou, ennuyé de voir que le siége n'aboutissait à rien, vint en personne conduire l'attaque. Du haut des murs, Hiuen-Té lui dit : « Je ne suis point coupable en tout ceci; son excellence m'a envoyé un ordre de Sa Majesté, et devant un pareil message que pouvais-je faire, sinon obéir? J'ai dû agir en dépit de mes propres intentions! » Ces paroles firent une certaine impression sur l'esprit de Liu-Pou; il se contenta de tenir la place bloquée sans plus presser l'assaut, et revint lui-même à Su-Tchéou [1].

Aussitôt il envoya Hou-Mong, l'un de ses mandarins, vers Youen-Chu, pour s'excuser d'avoir rompu l'alliance projetée et lui promettre de nouveau sa fille [2]. Son message ne fut pas accueilli; Hou-Mong rapporta la réponse suivante : Youen-Chu exigeait avant tout que la jeune épouse destinée à son fils lui fût amenée. Ceci embarrassa Liu-Pou et le rejeta dans ses perplexités.

Sur ces entrefaites, arrivait à la capitale Kien-Yong; il déclara

[1] On ne doit pas perdre de vue que l'auteur fait de Liu-Pou, en toute occasion, un guerrier turbulent, impétueux, incapable de se conduire par lui-même et obéissant aux impulsions qui lui viennent du dehors.

[2] Voir plus haut, page 10.

Digitized by Google

au premier ministre que Liu-Pou, après avoir décapité le courrier (arrêté sur la route), assiégeait la ville de Siao-Pey. A cette nouvelle, Tsao s'empressa d'assembler le conseil. « Ce n'est pas Youen-Chu qui me donne de l'inquiétude, dit-il aux mandarins réunis, ce sont Liéou-Piao et Tchang-Siéou; tant que j'ai derrière moi ces deux bandits, je n'ose marcher!... — Ils ont été récemment battus, répliqua Sun-Yéou; seront-ils assez hardis pour recommencer les hostilités? Liu-Pou est un homme entreprenant, redoutable; s'il s'allie à Youen-Chu, le voilà maître d'une partie de l'Empire [1]. Certainement les hommes de guerre se joindront à lui! profitons de cette agression inattendue qui nous met en droit d'agir, et puisque la multitude ne s'est pas encore déclarée pour lui, il faut au plus vite l'écraser avec nos troupes. »

Tsao, adoptant cet avis, détacha en avant-garde trois divisions (aux ordres de Hia-Héou-Tun, Liu-Kien et Ly-Tien), tandis qu'il les suivait en personne à la tête de tous ses généraux et de ses conseillers. L'envoyé de Hiuen-Té, Kien-Yong, retourna en sa compagnie vers la ville de Siao-Pey.

Quand Héou-Tun arriva devant Su-Tchéou avec cinquante mille hommes, Kao-Chun se hâta d'avertir Liu-Pou, qui fit avancer trois de ses officiers (Héou-Tching, Hou-Mong et Tsao-Seng) avec deux cents cavaliers, en leur ordonnant de soutenir Kao-Chun. Ce dernier, reculant à la distance de trois milles de Siao-Pey, rencontra l'armée impériale; ce mouvement rétrograde fit comprendre à Hiuen-Té que le premier ministre venait à son secours. Il s'élança donc hors des murs avec ses deux frères adoptifs (Yun-Tchang et Tchang-Fey), laissant la place sous la garde de Sun-Kien, et vint établir ses trois camps derrière Kao-Chun. Il commandait la gauche, et Yun-Tchang la droite; Tchang-Fey était à l'avant-garde.

Cependant, Héou-Tun sortait des rangs pour provoquer au

[1] Littéralement : il traverse en maître l'espace compris entre Hoay et Tsé. Ce sont deux rivières : la première coule dans le Kiang-Nan, la seconde dans le Chan-Tong; il y avait aussi deux provinces de ce nom.

Digitized by Google

combat les divisions de Liu-Pou ; Kao-Chun s'avança à cheval en l'injuriant, et Héou-Tun transporté de colère accepta le défi. Cinquante fois ils s'attaquèrent ; enfin, incapable de résister plus longtemps, Kao-Chun prit la fuite, et tourna autour des rangs, ne sachant par où se glisser au milieu des siens. Son ennemi le poursuivait toujours sans le lâcher, quand tout à coup un officier sortit des lignes de Liu-Pou ; c'était Tsao-Seng. Il lance son cheval au galop, tend son arc, y pose la flèche et le trait va percer l'œil gauche de Héou-Tun qui passait près de lui.

Héou-Tun arrache la flèche et avec elle la prunelle de son œil, puis il s'écrie à haute voix : « Ce qui a été formé du sang de mon père et de ma mère ne doit pas être perdu !.. » Il avale son œil, et cesse de poursuivre Kao-Chun, pour s'attacher à celui qui l'a blessé ; d'un coup de lance il le renverse expirant aux pieds de son cheval ; cela fait, il rentre dans les rangs.

Dans le combat que donna Liu-Pou avec toutes ses troupes, l'armée impériale fut complétement battue ; tandis que Hia-Héou-Youen suivait son frère si grièvement blessé, les généraux vaincus (Liu-Kien et Ly-Tien) allaient, avec leurs soldats en déroute, camper en un lieu nommé Tsy-Pé.

II [1].

Aussitôt Liu-Pou, revenant sur ses pas, attaqua le camp de Yun-Tchang, tandis que Tchang-Liéao et Kao-Chun attaquaient celui de Tchang-Fey. Hiuen-Té divisa ses troupes en deux corps pour secourir les deux points menacés ; mais les soldats de ses lieutenants étaient déjà en déroute ; lui-même, suivi de quelques cavaliers, il retourna vers sa ville de Siao-Pey. Liu-Pou, qui le suivait de près, arriva aussitôt que lui ; de sorte que quand il parut sous les murs de la place, et cria qu'on lui ouvrît les portes, ses gens n'osaient lancer des flèches d'en haut dans la crainte de le blesser lui-même, quelque envie qu'ils eussent de repousser l'ennemi. Profitant de cette occasion, Liu-Pou se jette aussi dans

[1] Chapitre VII, page 105, verso du texte chinois.

Digitized by Google

la ville, renversant et dispersant tous ceux qui en gardaient l'entrée, appelant ses soldats sur ses traces. Tout à coup Hiuen-Té voit derrière lui les flammes de l'incendie, il ne peut arriver jusqu'à sa propre maison; le voilà qui fuit et sort par la porte de l'ouest.

Quand Liu-Pou arriva devant la demeure de Hiuen-Té, My-Tcho (à qui la garde en était confiée) vint se précipiter à genoux à la tête de son cheval en lui disant: « Mon maître est le jeune frère adoptif de votre seigneurie [1]; j'ai entendu dire que les héros de l'antiquité ne faisaient point porter le poids de leur colère aux femmes et aux enfants d'un ennemi. Celui qui vous dispute l'Empire, c'est Tsao-Tsao; que vous fait Hiuen-Té? j'espère donc que vous vous montrerez clément. Mon maître se rappelle bien le service éminent que vous lui avez rendu, en perçant d'une flèche la tige de votre lance [2]; il ne l'a pas oublié!... — Oui, répliqua Liu-Pou, j'ai pour lui les sentiments d'un frère, et en souvenir de cette affection, je me garderai bien de maltraiter sa famille. Emmenez ses femmes, ses enfants, tous les siens; ils se retireront en paix dans ma ville de Su-Tchéou. Prenez ce sabre, et faites tomber la tête de quiconque voudra franchir le seuil de la maison. »

Sun-Kien (autre lieutenant de Hiuen-Té) avait pu aussi sortir de la ville; Liu-Pou y laissa ses généraux, Kao-Chun et Tchang-Liéao, se dirigeant lui-même vers Yen-Tchéou, chef-lieu du Chan-Tong. Déjà (les deux frères d'armes de Hiuen-Té), Yun-Tchang et Tchang-Fey, s'étaient jetés dans les montagnes avec les débris de leurs divisions; Hiuen-Té, qui fuyait seul à cheval à travers les défilés, aperçut un groupe de soldats galoppant sur ses traces; il se détourna et reconnut Sun-Kien. Se précipitant dans les bras l'un de l'autre, ils fondaient en larmes: « Ah! s'écria Hiuen-Té, que sont devenus mes frères d'adoption; qu'est devenue ma famille! C'en est fait de moi!.... — Reprenez courage, dit Sun-Kien; que n'allez-vous, seigneur,

[1] Voir vol. Ier, page 220.
[2] Voir plus haut, page 7.

Digitized by Google

chercher un refuge près de Tsao, en attendant l'occasion de former de nouveaux desseins? »

Décidé par ces paroles, Hiuen-Té s'acheminait vers la capitale; mais il n'avait rien à manger et, sur la route, il entrait dans les villages pour y demander un peu de riz: les habitants qui entendaient prononcer son nom, s'agenouillaient en lui présentant à boire et à manger. Un soir, à la nuit, il frappa à une porte et réclama un abri jusqu'au lendemain; un vieillard s'étant avancé avec respect, Hiuen-Té sut qu'il vivait du produit de sa chasse et se nommait Liéou-Ngan; il était donc de la même famille que lui [1]! Ce jour-là le vieillard avait parcouru et battu la plaine sans rien rapporter; il tua sa propre femme pour soulager la faim de Hiuen-Té [2]! « Quelle est cette chair, demanda Hiuen-Té? — C'est du loup.....», lui répondit le vieux chasseur; et ils soupèrent. Le lendemain, à l'aurore, Hiuen-Té prêt à partir, étant allé derrière la maison prendre son cheval dans l'écurie, s'aperçut qu'on avait tué en ce lieu un être humain, dont le corps portait des traces de coupures nombreuses. Les questions qu'il adressa à son hôte lui firent connaître la vérité, et les larmes aux yeux, il le supplia de le suivre. « J'ai ma vieille mère à soigner, il ne faut pas que je m'éloigne d'elle », répondit le chasseur; Hiuen-Té le salua affectueusement et continua sa route.

Arrivé près de Liang-Tching, il voit une grande poussière qui obscurcit le soleil, une armée nombreuse qui couvre la plaine et les montagnes, et distingue bientôt les bannières de Tsao-Tsao; courant à sa rencontre, il se jette à bas de son cheval et se prosterne devant lui. Le premier ministre mit aussi pied à terre pour le recevoir, et voulant récompenser le chasseur du dévouement

[1] On sait que le nom de famille de Hiuen-Té est Liéou-Pey; Liéou était le nom patronimique de la dynastie impériale des Han.

[2] Cet atroce épisode n'offusque pas les Chinois; Hiuen-Té est parent de l'Empereur; ce titre suffit pour qu'on se dévoue *jusqu'à la mort*, soi et les siens. L'édition in-18 fait là-dessus une foule de réflexions et rapproche le dévouement de cet homme, parent de son hôte, du crime commis par Tsao au temps de sa fuite, dans des circonstances à peu près analogues. (Voir vol. Ier, page 78). Hiuen-Té et Sun-Kien mangèrent seuls.

Digitized by Google

qu'il avait montré, il lui envoya par Sun-Kien cent pièces d'or. Hiuen-Té venait de raconter à Tsao tous ses malheurs et la tragique aventure de la veille.

Après leur défaite, deux lieutenants du premier ministre s'étaient retirés à Tsy-Pé; quand celui-ci approcha de leur camp, l'un d'eux, Héou-Youen, vint à sa rencontre avec tous les soldats de sa division, et lui dit que son frère Héou-Tun souffrait beaucoup de sa blessure à l'œil. Tsao alla lui-même voir le malade et voulut qu'on le ramenât aussitôt à la capitale, afin qu'il pût y être convenablement soigné.

Les espions, chargés de recueillir des nouvelles sur les mouvements de Liu-Pou, rapportèrent qu'il avait envoyé Tchin-Kong et Tsang-Pa rassembler les brigands des montagnes avec lesquels ils devaient menacer Yen-Tchéou. Mettant sous les ordres de (son parent) Tsao-Jin, trois mille hommes qui devaient lui servir à ressaisir la place de Siao-Pey, le premier ministre prit avec lui Hiuen-Té et une armée de deux cents mille soldats, pour aller attaquer Liu-Pou en personne. Dès son arrivée au passage fortifié de Siéou-Kouan [1], il le trouva gardé par une division de trente mille combattants, que commandaient quatre généraux; en un instant ce nombreux corps d'armée fut dispersé; un héros de l'armée impériale, Hu-Tou, avait à lui seul fait reculer les quatre chefs. Tsao-Tsao avança rapidement sur ses pas et parvint au pied même du passage; là il apprit que Liu-Pou était retourné dans son chef-lieu de Su-Tchéou.

Or ce dernier, voulant aller secourir son premier général Kao-Chun, confia la défense de sa principale ville à Tchin-Kouey, et emmena avec lui le fils de ce dernier, Tchin-Teng (les deux mandarins qui cherchaient à le perdre). « Autrefois, dit Kouey à son fils, son excellence Tsao vous a chargé de conduire les affaires

[1] Voir sur ces passages fortifiés la note du vol. Ier, page 316. Les quatre généraux de Liu-Pou sont Sun-Kouan, Ou-Tun, Yu-Y et Tchang-Hy; les détails du combat sont abrégés. Dans ce morceau, il n'y a de vraiment digne d'intérêt que la trahison de Tchin-Kouey et de son fils Tchin-Teng, opposée à la fidélité inébranlable de Tchin-Tong. Puisse la similitude d'une partie de ces noms doubles ne pas décourager et troubler le lecteur.

Digitized by Google

dans les provinces orientales [1]; en toutes choses il s'en est remis à vous. Liu-Pou approche du moment de sa ruine; voici l'occasion de lui porter le dernier coup? — Mon père, reprit Teng, je vais m'occuper des affaires du dehors; si Liu-Pou rentre ici après une défaite, dites à My-Tcho [2] de fermer les portes de la ville, et de lui en refuser l'entrée; quant à sortir moi-même de ces difficultés, j'en trouverai le moyen. — Toute la famille de Liu-Pou est dans ces murs; il doit avoir ici des partisans dévoués, et en grand nombre..... — J'ai un projet, laissez-moi faire! »

Déjà Liu-Pou se préparait à partir; Teng lui dit: « L'ennemi menace de toutes parts les murailles de cette ville; certainement Tsao nous attaquera à outrance. Croyez-moi, général, faites transporter vos trésors et vos vivres dans Hia-Pey. Si la ville de Su-Tchéou succombe, vous aurez au moins là un asile, une place approvisionnée où vous pourrez tenir encore. — Excellente idée [3], répliqua Liu-Pou; je vais y envoyer à l'instant ma propre famille! » Les généraux Song-Hien et Oey-Siéou eurent ordre de protéger, dans leur émigration, tous les parents de Liu-Pou; les grains et les fourrages, l'or et l'argent, les étoffes précieuses, furent transportés sur des bateaux à Hia-Pey.

Ces dispositions prises, Liu-Pou se mit en marche pour aller secourir le passage attaqué; à moitié chemin, Teng lui dit encore: « Laissez-moi courir en avant, afin que j'observe les démarches de Tsao; et vous, général, venez tout doucement derrière moi!.. — Pourquoi cela? — Parce que votre lieutenant Sun-Kouan et ses trois collègues ont d'assez mauvaises intentions; il ne faut guère se fier à ces gens-là! »

« Teng, mon ami, s'écria Liu-Pou, vous m'êtes bien utile; allez, allez! » Et il l'envoya aussitôt vers le passage. Bientôt

[1] Voir plus haut, pages 28 et 52.

[2] My-Tcho, surpris dans Siao-Pey où il protégeait la demeure et la famille de Hiuen-Té, avait été emmené à Su-Tchéou avec tous ceux qui étaient confiés à sa garde. Voir plus haut, page 73.

[3] Le petit nom de Tchin-Teng est Youen-Long; littéralement: « Les paroles de Youen-Long sont excellentes. »

Digitized by Google

celui-ci rencontra Tchin-Tong et Tsang-Pa : « Notre maître, leur dit-il [1], est indigné de ce que vous ne marchez pas bravement en avant; il arrive en personne pour vous châtier !.... — L'ennemi avait trop de monde, répliqua Kong, nous n'avons pas dû livrer un combat téméraire. Ce passage, nous le gardons de notre mieux ; notre maître ferait bien maintenant d'aller protéger la ville de Siao-Pey. »

Tchin-Teng monta sur les remparts qui fermaient le passage ; l'ayant vu entouré par les troupes impériales établies tout auprès, quand la nuit fut venue, il écrivit trois lettres qu'il attacha à une flèche et lança ainsi dans le camp de Tsao [2]. Le lendemain, comme il allait se retirer, Kong lui dit : « Notre maître n'a point à craindre pour ce passage ; il peut, en toute sûreté, retourner à Siao-Pey et défendre cette ville. »

Au grand galop, Teng revint auprès de Liu-Pou et lui murmura à l'oreille : « Seigneur, ceux à qui vous avez confié la garde de cet important défilé, ont l'intention de le livrer à Tsao ; j'ai cru devoir dire à Tchin-Tong d'aller plutôt au chef-lieu ; vous, seigneur, attaquez cette nuit les troupes impériales avec vigueur ! — Sans vous, répliqua Liu-Pou, sans vous, je donnais dans le piége de ces traîtres ! » Et il le dépêcha vers Tchin-Kong, pour dire à celui-ci qu'il eût à allumer un feu, signal convenu auquel Liu-Pou répondrait lui-même en soutenant sa sortie.

Arrivé près du passage, Teng au contraire donna ce faux avis : « Les soldats de Tsao ont pris un chemin détourné ; déjà ils sont dans le défilé ; j'ai peur que le chef-lieu ne tombe au pouvoir de

[1] Il y a dans le texte : Le prince de Ouan, titre honorifique de Liu-Pou. Tchin-Teng, qui était un traître, le désigne ici par son plus beau nom, afin de mieux simuler le zèle et l'obéissance. Ce sont là des nuances que l'auteur chinois fait toujours sentir; l'embarras que causent les noms propres dans une traduction ne permet pas de les exprimer, si ce n'est en note.

[2] Quand Artabaze assiégeait la ville de Potidée, Timoxène, stratège des Scionéens convint de lui livrer la place.... Toutes les fois que Timoxène et Artabaze voulaient correspondre l'un avec l'autre, ils attachaient la lettre à une flèche et l'entortillaient autour de son entaille, de façon qu'elle lui servît d'ailes; on tirait ensuite cette flèche dans un endroit convenu. Hérodote, Uranie, § CXXVIII.

Digitized by Google

l'ennemi ; retournez à Su-Tchéou, commandant, vous et vos collègues.... » Quittant aussitôt le passage, Kong obéit, et Teng montant sur le rempart, alluma le feu. Liu-Pou, qui comptait sur les ténèbres, s'avança avec ses troupes ; mais celles de Tsao (averti lui-même par la lettre de la veille) étaient déjà maîtresses du point fortifié. Les divisions de Sun-Kouan et de Ou-Tun, prises à l'improviste, se dispersent ; au milieu de l'obscurité, les soldats de Tchin-Kong, rencontrant ceux de Liu-Pou, ne les reconnaissent pas ; il s'en suit un combat acharné qui dure jusqu'au jour [1].

Ce fut alors que Liu-Pou vit clairement le piége dans lequel il était tombé ; il prit donc avec Tchin-Kong la route de Su-Tchéou. Mais quand il crie qu'on ouvre les portes, une grêle de flèches pleut sur lui du haut des remparts. My-Tcho, qui se tenait sur la plate-forme de l'une des portes, répond d'une voix indignée : « Tu as volé cette ville à mon maître ; aujourd'hui elle retourne à celui qui la possédait autrefois ! — Où est Tchin-Kouey, demanda Liu-Pou tout surpris ? — Le vieux brigand est mort, je l'ai décapité [2] ! — Mais, reprit Liu-Pou en se tournant vers Kong, où est Teng, où est-il allé ? — Seigneur, répondit ce fidèle mandarin, à quoi bon vous obstiner dans l'erreur et chercher encore ce scélérat qui vous a trompé ! »

En vain, Liu-Pou parcourut-il tous les rangs de son armée en demandant Tchin-Teng ; il lui fallut se retirer avec Kong dans la direction de Siao-Pey. Sur sa route il rencontre deux de ses divisions, celles de Kao-Chun et de Tchang-Liéao. — « Où allez-vous, leur crie-t-il ? — Tchin-Teng nous a donné avis que vous étiez dans une situation désespérée, répondirent les deux

[1] Il y a quelque embarras et même un membre de phrase inutile dans ce passage du texte chinois. Le tartare-mandchou est plus clair et plus conforme à la petite édition in-18. Au lieu de *Teng*, il a mis le mot *Kong*, qui est la véritable leçon.

[2] Ceci était un mensonge, comme on le verra plus bas : il veut faire croire à Liu-Pou qu'il n'a pas été trahi par les deux mandarins, afin de détourner ses soupçons et de laisser à Tchin-Teng le temps de bien accomplir ses projets. On se rappelle que Liu-Pou avait enlevé cette ville à Hiuen-Té ; voir vol. Ier, livre III, chap. V.

Digitized by Google

généraux, et que nous devions, seigneur, voler à votre secours. Ainsi faisions-nous en toute hâte! — C'est encore un tour que nous a joué ce traître, murmura Kong! — Ah! reprit Liu-Pou en fureur, je le tuerai, certes, je le tuerai! »

En approchant de Siao-Pey, il s'aperçut que Tsao-Jin (parent et général du premier ministre) s'en était déjà emparé; du pied des murailles il éclata en invectives contre Teng, et celui-ci, du haut des remparts, lui répondit tranquillement : « Je suis un ancien serviteur des Han; pouvais-je consentir à recevoir plus longtemps les ordres d'un rebelle! » Dans sa rage, Liu-Pou voulait enlever la ville d'assaut; derrière lui s'élèvent tout à coup de grands cris; une division paraît. Kao-Chun, envoyé en reconnaissance, annonce qu'il a vu Tchang-Fey (frère d'armes de Hiuen-Té) au premier rang. En vain il tente de lutter contre ce héros, qui le force à fuir et enfonce ses lignes. A son tour, Liu-Pou se précipite contre lui. Tandis qu'ils sont aux prises, de nouveaux cris se font entendre; l'armée impériale culbute les bataillons de toutes parts, et Liu-Pou, traînant sa pique abaissée, fuit vers l'orient. Déjà Tsao est sur ses traces, qui le harcelle avec ses divisions; il galoppe toujours, épuisé de fatigue et fouettant son cheval harassé. Un ennemi encore lui barre la route : c'est Yun-Tchang, le héros au grand sabre (l'autre frère d'armes de Hiuen-Té), qui s'élance vers lui en criant : « Arrête, arrête! »

Liu-Pou marche bravement à sa rencontre; mais Tchang-Fey le poursuivant toujours, il n'a que le temps de se jeter furtivement dans la ville de Hia-Pey; un de ses lieutenants, Héou-Tching, l'y reçoit avec ses troupes. Alors aussi, Yun-Tchang et Tchang-Fey, séparés après la récente défaite de leur maître [1], se retrouvent et se racontent ce qu'ils ont fait depuis ce jour fatal. Le premier s'était retiré sur le chemin de Hay-Tchéou; là, se tenant aux aguets et averti de ce qui se passait, il avait pu prendre part aux événements. Le second, caché dans les monts Mang-Teng, y avait mené la vie de chef de partisans. Tous les deux, ils allèrent saluer Tsao-Tsao, et quand ils virent près du

[1] Voir plus haut, page 73.

Digitized by Google

premier ministre (leur frère d'adoption, leur aîné) Hiuen-Té; ils se prosternèrent à ses pieds avec des sanglots, en lui prodiguant de sincères hommages.

Dès qu'ils furent tous entrés dans la ville de Su-Tchéou, My-Tcho se présenta aussi devant Hiuen-Té et lui annonça, ce qui le combla de joie, que sa famille et sa demeure avaient été respectés [1]. Kouey et Teng vinrent à leur tour s'agenouiller devant le premier ministre, qui ordonna un splendide festin pour régaler et honorer toute sa suite. Il occupait lui-même la place du milieu; Hiuen-Té s'assit à sa gauche, le vieux Kouey à sa droite; les mandarins civils et militaires étaient rangés selon l'ordre de leurs grades et de leurs dignités. Tsao exalta les services que (les deux traîtres) Kouey et Teng venaient de rendre à la cause impériale; au père il accorda le revenu de dix districts; au fils, le titre de général en campagne.

La possession de Su-Tchéou causa une grande joie à Tsao; il voulait sur l'heure enlever la ville de Hia-Pey; le conseiller Tching-Yu lui dit : « Cette place est la dernière qui reste à Liu-Pou; ne l'y serrons pas de trop près; poussé à bout, le brigand se battrait comme un lion et irait chercher un refuge près de Youen-Chu. Une fois réuni à cet autre rebelle, il redeviendrait très puissant, et fort difficile à prendre. N'y a-t-il pas une route pour arriver à Hoay-Nan, où réside Youen-Chu? Faites-la garder par des généraux capables; au dehors vous tiendrez en respect Youen-Chu, au dedans vous empêcherez Liu-Pou de sortir. D'ailleurs, seigneur, dans la province de Chan-Tong, se trouvent des chefs ennemis qui n'ont pas encore fait leur soumission, Tsang-Pa, Sun-Kouan et d'autres; ne négligez pas de vous prémunir contre eux. — Je me charge de bloquer les abords de ce pays, répondit Tsao; vous, Hiuen-Té, veuillez fermer la route qui va de Hia-Pey à Hoay-Nan, ne me refusez pas! — Quand votre excellence ordonne, reprit Hiuen-Té, oserais-je ne pas obéir? »

Le lendemain ce plan fut mis à exécution; tandis que Tsao se

[1] Voir plus haut, page 73.

Digitized by Google

dirigeait avec tous ses lieutenants vers le Chan-Tong, Hiuen-Té, laissant dans la ville prise My-Tcho et Kien-Yong, allait occuper le poste qui lui était assigné, en compagnie de Sun-Kien, de Yun-Tchang et de Tchang-Fey. Quant à Liu-Pou, enfermé dans Hia-Pey, il avait au dedans, à sa disposition, des vivres assez abondants pour se maintenir ; au dehors, il s'appuyait sur la rivière Ssé, qui lui servait de défense ; aussi se croyait-il à l'abri de tout danger. « Seigneur, lui dit Tchin-Kong, Tsao ne fait guère qu'arriver ici ; son camp n'est point encore fortifié ; profitons de cette circonstance ; avec des troupes fraîches, attaquons vivement ses soldats fatigués ; la victoire ne peut nous échapper. — J'ai été battu, répliqua Liu-Pou, et je l'ai été à plusieurs reprises ; dois-je risquer une sortie imprudente ? J'aime mieux attendre que l'ennemi tente un assaut, et culbuter dans la rivière ses divisions. C'est un piége que je tends à Tsao-Tsao, et il s'y prendra ! » Tchin-Kong se retira en riant de pitié.

A cinq ou six jours de là, Tsao ayant bien établi ses retranchements, s'approcha des fossés avec une vingtaine de généraux, et se mit à entamer des conversations avec Liu-Pou, qui se tenait debout sur les remparts. A l'ombre de son parasol, le premier ministre montrant avec son fouet le chef assiégé, lui cria : « Naguères tu projetais de marier ta fille avec le fils de Youen-Chu ; voilà pourquoi j'ai amené ces soldats contre toi. Youen-Chu, en se révoltant d'une façon éclatante, a commis le plus grand des crimes. C'est à toi que revient la gloire d'avoir tué le tyran Tong-Tcho ; aujourd'hui, si tu voulais déposer la lance et m'aider à soutenir la dynastie, tu conserverais ton titre de prince ; de nouveaux honneurs te seraient accordés, de nouveaux mérites accroîtraient ta renommée. Mais, si dans ton aveuglement tu fermes l'oreille à mes paroles, la ville qui t'abrite tombera tout à l'heure, et pour n'avoir pas su distinguer le jade de la pierre, tu te prépareras de tardifs et inutiles regrets ! Réfléchis.... — Que votre excellence retire un peu ses troupes, répondit Liu-Pou (déjà troublé dans ses résolutions) ; qu'elle me laisse délibérer quelques instants. »

Mais Tchin-Kong, qui se tenait à ses côtés, éclata en invectives

Digitized by Google

contre Tsao-Tsao : « Tu n'es qu'un bandit qui te joues de ton Empereur, et tu voudrais tromper les autres par de belles paroles.... » En achevant cette phrase injurieuse, il décocha une flèche qui perça le parasol de Tsao. Celui-ci, jetant sur Tchin-Kong un regard de colère, s'écria : « Tu mourras de ma main, je le jure ! » Et il ordonna l'assaut.

« Seigneur, reprit Liu-Pou, attendez que j'aille me prosterner aux pieds de votre excellence, et me remettre entre ses mains ! » Tchin-Kong changea de couleur à ces mots, et reprit avec l'accent de la colère : « Ce brigand de Tsao, ce vil rebelle, pour qui donc le prenez-vous ! A quoi vous servirait-il de vous rendre à lui maintenant? il vous écraserait comme un œuf sur une pierre. »

Liu-Pou tirait son sabre pour abattre la tête de Tchin-Kong.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Mort de Liu-Pou.

[Règne de Hiao-Hien-Ty[1]. Année 198 de J.-C.] Deux de ses lieutenants, Kao-Chun et Tchang-Liéao, l'arrêtèrent par leurs représentations : « Tchin-Kong est un mandarin fidèle, loyal, qui parle à cœur ouvert ; seigneur, daignez réfléchir.... » Et remettant le sabre dans le fourreau, Liu-Pou reprit avec un sourire : « Je voulais jouer, mon ami ! mais indique-moi quelque moyen pour arrêter Tsao ? » Le conseiller répondit d'abord qu'il n'en connaissait aucun ; puis cédant aux supplications de Liu-Pou, il ajouta : « Oui, j'en sais un, mais le mettrez-vous à exécution ? — Et s'il est bon, pourquoi pas ? — Le voici : L'armée impériale vient de loin ; si elle s'établit fortement ici, nous ne pourrons résister. Avec vos troupes, infanterie et cavalerie, allez hors des murs, général, et dressez des retranchements solides, menaçant ainsi l'ennemi au dehors, tandis qu'au dedans je défendrai la place avec le reste des soldats. Si Tsao vous attaque, je serai là pour vous secourir ; s'il se porte contre la ville, vous me rendrez le même service. En moins de quinze jours, les siens auront épuisé leurs vivres, et au premier coup de tambour nous les tenons. C'est là ce qu'on appelle le stratagème des deux cornes du taureau (l'art de frapper sur deux points à la fois). »

[1] Ce chapitre est sans contredit l'un des plus remarquables du San-Kouó-Tchy ; il représente, pour ainsi dire, le dernier acte d'un drame dont Liu-Pou serait le héros ; triste héros, à la vérité, impétueux et irrésolu, trahi par les siens qu'il ne sait pas s'attacher, comme il a trahi ses maîtres, et conduit à sa perte pas à pas, comme un tigre traqué tombe dans la fosse du chasseur.

Digitized by Google

« Très bien dit, » s'écria Liu-Pou, et après avoir donné des ordres pour qu'on partageât aussitôt l'armée en deux corps, il rentra dans son hôtel. Or, comme il s'occupait de quelques préparatifs de départ, sa femme Yen-Chy lui dit : « Seigneur, où donc allez-vous ? — Je vais, d'après les conseils de Tchin-Kong, employer contre l'ennemi le stratagème..... — Ce Tchin-Kong, interrompit Yen-Chy, Tsao-Tsao l'a aimé comme son enfant, et pourtant il l'a abandonné ! Maintenant qu'il est à votre service, vous ne pouvez lui témoigner plus d'égards que ne le faisait son ancien maître. Allez-vous lui confier votre ville, abandonner votre femme, vos enfants, tout ce que vous avez de précieux, pour courir au loin avec votre armée? S'il vous trahit à votre tour, moi, votre femme, vous aurai-je encore pour époux ! »

Liu-Pou changea d'avis, et ne sortit pas. Trois jours après, Kong étant allé le voir, lui dit : « Tsao entoure la ville des quatre côtés ; si vous ne marchez pas au plus vite contre lui, certainement notre position deviendra très difficile. — J'ai réfléchi, répliqua Liu-Pou ; au lieu d'attaquer l'ennemi au dehors, je préfère me défendre dans les murs. »

« On vient de me dire que Tsao, étant sur le point de manquer de vivres, ajouta le conseiller, en a envoyé demander à la capitale ; d'un jour à l'autre il peut les recevoir. Allez donc, général, allez avec vos meilleures troupes et vos officiers les plus braves, intercepter ce convoi !.... — Vous avez en vérité raison, » répondit Liu-Pou, et il alla dire à sa femme : « L'ennemi attend un convoi de vivres ; je cours l'intercepter et je reviens à l'instant ; calmez vos inquiétudes. »

« Si vous vous mettez en campagne, reprit en pleurant l'épouse alarmée, il vous faudra laisser la ville à la garde de Tchin-Kong et de Kao-Chun ; j'ai entendu dire qu'il y a entre eux quelque mésintelligence. A peine serez-vous parti, qu'ils ne seront plus d'accord dans le service que vous leur aurez confié ; et si quelque malheur arrive, si la ville est prise, dans quel asile vous retirerez-vous ? Réfléchissez bien, seigneur ! Ne vous laissez point aveugler par les conseils de ce Tchin-Kong. Une fois déjà,

Digitized by Google

moi, votre femme, j'ai été abandonnée dans la capitale[1] ; par bonheur quelqu'un m'a cachée et fait sortir des murs, je me suis sauvée..... Aujourd'hui encore vous voulez me laisser.... » Et elle fut interrompue par ses sanglots.

Troublé par cette scène, et ne sachant quel parti prendre, Liu-Pou alla consulter sa concubine favorite, Tiao-Tchan[2] : « Si vous m'aimez, seigneur, lui dit-elle, si j'ai quelque empire sur vous, ne tentez point cette sortie imprudente. — Et que peux-tu craindre, reprit Liu-Pou, quand j'ai ma lance célèbre, mon fameux coursier le *Lièvre-Rouge*[3] ; sur toute la terre est-il un héros qui ose m'approcher ? » Et quittant sa favorite, il revint dire à Tchin-Kong : « Ces convois que Tsao attend, ce sont de fausses nouvelles. Tsao a plus d'une ruse à son service ; je n'ose m'aventurer hors de la ville. »

Tchin-Kong poussa un profond soupir, et se retira en disant : « Nous périrons tous sans qu'il nous reste un pouce de terre pour ensevelir nos corps ! »

Liu-Pou, décidé à ne pas sortir des murailles, passait les jours à boire et à festoyer en compagnie de sa femme et de sa concubine, essayant de chasser de son esprit les inquiétudes qui l'assiégeaient. Deux conseillers de seconde classe, dépendants de Tchin-Kong, demandèrent la permission de lui parler : c'étaient Hu-Tsé et Wang-Kay.

« Quelle affaire vous amène, dit le général ? — Seigneur, répliqua Hu-Tsé, Youen-Chu, établi à Hoay-Nan, y a acquis une grande puissance. Autrefois il a demandé de s'unir à vous par le mariage de votre fille avec son fils ; pourquoi ne pas renouer cette alliance ? Il vous enverrait des troupes, et vous attaqueriez de deux côtés Tsao-Tsao[4], qui serait infailliblement battu ! »

[1] Voir vol. Ier, page 159 : celui qui cacha la famille de Liu-Pou et la sauva du carnage, se nommait Pang-Chu.

[2] Voir vol. Ier, livre II, chap. III, l'histoire de la danseuse Tiao-Tchan.

[3] Voir vol. Ier, page 58, l'histoire de ce fameux cheval nommé le *Lièvre-Rouge*, et l'épisode de la première trahison de Liu-Pou.

[4] Ou plus littéralement : dedans et dehors ; des murs de la ville assiégée et de la campagne.

Digitized by Google

Cette proposition plut beaucoup à Liu-Pou ; à l'instant même il remit une lettre aux deux conseillers pour qu'ils la portassent à Hoay-Nan ; mais Hu-Tsé lui dit : « Il faut au plus vite envoyer une division de troupes qui nous ouvre le chemin à travers les lignes ennemies ; sans cela nous ne pouvons sortir. » Liu-Pou ordonna à deux généraux (Tchang-Liéao et Hou-Mong) de se tenir prêts à escorter les deux mandarins hors des passages difficiles, chacun avec cinq cents hommes ; le premier de ces deux chefs dut marcher en avant, le second à l'arrière-garde. A la seconde veille de la nuit, la petite troupe sortit bravement de la ville assiégée, en prenant par le camp de Hiuen-Té. Les officiers de celui-ci poursuivirent en vain les deux envoyés qui purent traverser le défilé sains et saufs. En revenant vers la ville, Tchang-Liéao rencontra l'un des frères d'armes de Hiuen-Té, Yun-Tchang, qui lui barrait le chemin ; mais comme ils avaient mutuellement l'intention de se ménager, ces deux guerriers (qui avaient échangé quelques paroles) [1] s'abstinrent de combattre. Déjà d'ailleurs, deux autres généraux [2] s'avançaient avec leurs troupes pour secourir Tchang-Liéao ; il entra avec eux dans les murs.

Cependant, les deux négociateurs arrivés près de Youen-Chu [3], le saluèrent respectueusement et lui remirent la lettre de leur maître : « Précédemment, dit Youen-Chu, votre maître a mis à mort l'émissaire que je lui envoyais et rompu une alliance à moitié conclue; le voilà maintenant qui veut renouer avec nous [4] ! — Seigneur, répliqua Hu-Tsé, cette rupture avait été produite par les perfides insinuations et les conseils intéressés de Tsao. Nous espérons que Votre Majesté daignera écouter notre

[1] Voir plus haut, page 69.

[2] C'étaient Kao-Chun et Héou-Tching.

[3] Il se trouvait alors à Chéou-Tchun.

[4] Le texte tartare dit seulement : « Pourquoi venez-vous me demander des secours ? » Il vaut mieux donner un sens plus large au mot *demander* de la version chinoise. La phrase suivante, renfermée entre deux parenthèses, est dans le texte ; elle y cause même quelque embarras, parce qu'elle se trouve dans le dialogue, sans que rien l'en distingue.

Digitized by Google

demande ! » (Et ils se servaient de ce mot, Votre Majesté, parce que Youen-Chu prenait le titre d'Empereur.)

« Si Tsao ne vous serrait pas d'aussi près avec ses troupes, reprit Youen-Chu, votre maître m'accorderait-il maintenant sa fille ? — Nous répondrons ceci à Votre Majesté : si elle ne porte pas secours à Liu-Pou, celui-ci succombera infailliblement. Or, une fois que la perte de Liu-Pou aura été consommée, Votre Majesté ne pourra compter sur un long avenir ! »

« Je ne me fie point à ses paroles, répliqua Youen-Chu ; qu'il m'envoie d'abord sa fille ; quand j'aurai fondé ma dynastie par le mariage de mon fils aîné, j'irai le secourir. » Les deux émissaires saluèrent et prirent congé. Le général Hou-Mong [1] les escortait avec sa division ; quand ils arrivèrent près du camp de Hiuen-Té, Hu-Tsé dit : « Ne passons pas en jour à travers les assiégeants ; une fois la nuit venue, mon collègue et moi, nous marcherons en avant ; vous, général, tenez-vous en arrière pour arrêter ceux qui nous poursuivront. »

Ils traversèrent donc, à la faveur des ténèbres, le camp de Hiuen-Té ; (le plus redoutable des deux frères d'armes de celui-ci) Tchang-Fey venant leur barrer le chemin, Hou-Mong se hasarda à lutter contre lui ; mais à la première attaque, il fut fait prisonnier. Les deux émissaires, arrivés devant les murs, crièrent de toutes leurs forces : « Les cinq cents hommes sont au pouvoir de l'ennemi ; le général est pris, ouvrez ! » On ouvrit une porte et ils entrèrent.

Tchang-Fey avait amené son prisonnier à Hiuen-Té, qui, après l'avoir interrogé, le fit conduire sous bonne escorte dans le camp principal, près de Tsao-Tsao. Celui-ci, aussi alarmé qu'irrité par les révélations qu'il obtint du captif, le fit décapiter à l'entrée des retranchements ; puis il ordonna à son premier secrétaire de répandre, dans toutes les divisions de l'armée, une proclamation ainsi conçue :

[1] L'édition in-18 nous apprend (ce que notre texte n'a pas dit) que Hou-Mong, avec ses cinq cents hommes, avait escorté les émissaires jusqu'au terme de leur voyage, tandis que Tchang-Liéao était rentré dans la ville avec son détachement.

Digitized by Google

« Quiconque laissera passer Liu-Pou lui-même ou quelqu'un » de ses généraux, sera puni avec toute la rigueur des lois mi- » litaires. »

De retour à son camp, Hiuen-Té dit à ses deux frères d'armes : « C'est nous qui sommes chargés d'intercepter le principal passage de la route de Hoay-Nan ; si quelqu'un franchissait cet espace par suite de notre négligence, la loi impériale nous frapperait sans rémission. Ainsi, mes frères, soyez attentifs ! Quant à moi, je ne quitte pas ma cuirasse, ni le jour, ni la nuit ! — Je viens d'arrêter un des lieutenants de Liu-Pou, répliqua Tchang-Fey, et Tsao ne m'a pas même récompensé ! Au contraire, il publie des ordres sévères comme pour nous menacer ! — Ce n'est pas cela, dit Hiuen-Té ; Tsao a sous lui une très nombreuse armée ; s'il n'a pas recours à la menace, comment se fera-t-il strictement obéir d'une si grande multitude ! » Et les deux guerriers se retirèrent en promettant d'obéir.

Cependant les deux émissaires revenus près de Liu-Pou, lui firent part de la réponse de Youen-Chu. « Comment lui envoyer ma fille, s'écria Liu-Pou ? — Seigneur, dit Hu-Tsé, personne[1] autre que vous ne peut la conduire près de lui. — Eh bien, aujourd'hui même, je puis..... — Non, aujourd'hui est un jour néfaste ; ne sortez pas de la ville sous l'influence d'un moment défavorable. Demain sera un jour tout à fait propice ; entre la septième et la dixième heure de la nuit, montez à cheval. » Liu-Pou ordonna à Tchang-Liéao et à Héou-Tching de mettre sur pied trois mille hommes, et fit préparer un petit char pour y placer sa fille : espérant qu'après l'avoir escortée jusqu'à dix lieues environ des murs de la ville, il pourrait la laisser continuer sa route sans danger, en compagnie des deux généraux.

Le lendemain, à la nuit, Liu-Pou enveloppa sa fille dans une armure et la plaça derrière lui, en croupe, sur le fameux coursier,

[1] L'édition in 18 développe ainsi cette réponse : Hou-Mong ayant été fait prisonnier, Tsao-Tsao sait déjà quels doivent être nos projets. Il va se tenir sur ses gardes, et si ce n'est vous, général, qui pourra traverser ce cercle d'ennemis qui nous presse ?

Digitized by Google

le *Lièvre-Rouge;* puis[1], prenant en main sa lance célèbre, il se précipita hors des murs, suivi de ses deux lieutenants. Comme il approchait du camp de Hiuen-Té, vers la seconde veille, la lune répandait une faible lueur. Un coup de tambour retentit; Yun-Tchang est là sur la route, barrant le passage et criant : « Arrête ! » Le combat s'engage; après une courte lutte, Liu-Pou esquive l'ennemi et se sauve en avant. Tchang-Fey le poursuit alors avec ses troupes; mais Liu-Pou ne s'anime point à la bataille; ce qu'il veut à tout prix, c'est franchir l'obstacle et passer. A son tour arrive Hiuen-Té, à la tête de sa division; de part et d'autre on se bat avec acharnement; Liu-Pou est doué d'un indomptable courage; mais il emporte avec lui sa fille; et tremblant qu'elle ne reçoive quelque blessure, il n'ose se jeter dans la mêlée pour se frayer une route à travers les lignes ennemies.

Deux lieutenants de Tsao arrivent aussi[2]; les flèches pleuvent comme la grêle; dans toute l'armée impériale ce n'est qu'un cri : « Arrêtez, arrêtez Liu-Pou ! » Et Liu-Pou, voyant que le chemin se ferme devant lui, n'a plus qu'à retourner dans les murs de la ville; Hiuen-Té rallie ses soldats; Su-Hwang et Hu-Tou rentrent dans les retranchements. Revenu dans la place, Liu-Pou, dévoré de chagrins et d'inquiétudes, ne fit plus que boire.

Il y avait deux mois déjà que Tsao bloquait inutilement la ville de Hia-Pey, quand on lui apporta les nouvelles suivantes. Tchang-Yang, sorti du Ho-Neuy dans l'intention de secourir Liu-Pou, avait été assassiné (à Tong-Chy) par son lieutenant Yang-Tchéou. Celui-ci venait offrir la tête du rebelle au premier ministre; mais il avait été égorgé à son tour par Kouey-Kou qui, loin de se soumettre, s'était jeté dans la ville de Kiuen-Tching.

[1] La phrase chinoise est ainsi construite : Le lendemain, le ciel s'étant obscurci, Liu-Pou prend sa fille, l'enveloppe dans une armure et monte sur le *Lièvre-Rouge;* sa fille est en croupe derrière lui; dans sa main, il brandit sa lance peinte. C'était l'heure de la seconde veille; au milieu de la nuit, la lune brillait faiblement. On ouvre les portes de la ville; Liu-Pou s'élance en avant, ses deux lieutenants le suivent. — On conçoit qu'il est impossible de traduire ainsi un ouvrage de longue haleine.

[2] Su-Hwang et Hu-Tou.

Digitized by Google

Tsao fut bientôt débarrassé de cet ambitieux ; après l'avoir fait battre par un de ses officiers [1] et décapiter, il assembla son conseil et dit : « Voilà deux mois que nous assiégeons cette ville sans la pouvoir réduire. Du côté du nord, nous avons la province de Sy-Liang qui nous inquiète ; du côté de l'est, c'est Liéou-Piao qui nous cause des alarmes ; si bien que ce que nous mangeons est sans saveur (la crainte empoisonne notre vie) ! Heureusement, cette révolte de Tchang-Yang s'est arrêtée d'elle-même ; mais nous avons envie de laisser là Liu-Pou, et de retourner à la capitale, tant nous sommes las de guerroyer [2] ! »

« N'en faites rien, s'écria Sun-Yo en se levant avec précipitation ; dans Liu-Pou, je vois un guerrier plein de bravoure, mais irrésolu et incapable de se conduire. Après toutes les défaites qu'il a essuyées, il doit avoir perdu de sa fougue. Or, un général est l'ame d'une armée ; si le chef se décourage, les soldats n'ont plus leur ancienne valeur. Tchin-Kong soutient encore Liu-Pou par ses conseils ; mais Liu-Pou est lent à les suivre. Avant que celui-ci ait recouvré son énergie, avant que celui-là ait dressé ses plans, attaquons au plus vite, et, j'en suis sûr, c'en est fait de ce dangereux ennemi ! — Et moi, je sais un moyen d'en finir avec lui, dit Kouo-Kia ; un moyen tel, qu'il vaut une armée de deux cents mille hommes. Tout brave qu'est Liu-Pou, il ne pourra échapper. — Ce moyen, reprit Sun-Yo, ce doit être, à n'en pas douter, de détourner les eaux de la rivière et d'inonder la ville, n'est-ce pas ! — Précisément, » fit Kouo-Kia. Adoptant le stratagème avec une grande joie, Tsao employa dix mille hommes à ce grand travail ; toute l'armée alla camper sur un lieu élevé, à l'abri de l'inondation.

Les soldats de la ville [3] qui voyaient l'eau monter, accoururent vers Liu Pou lui donner avis de ce nouveau péril : « Mon cheval surnaturel passe dans l'eau en nageant comme s'il courait en

[1] Nommé Ssé-Houan.

[2] Il est probable que Tsao parlait ainsi pour réveiller le zèle de ses généraux ; c'est une de ces ruses qui conviennent à l'esprit des Chinois.

[3] Le texte chinois dit plus énergiquement : « Qui entendaient la voix des eaux. »

Digitized by Google

plaine [1], leur répondit-il ; que craindrais-je ? » Et il se remit à savourer d'excellent vin en attendant l'issue des choses.

Ces orgies, cependant, altéraient sa santé ; son visage portait les traces de la fatigue et de l'abattement. Aussi s'étant regardé dans un miroir, il fut épouvanté : « Cette vie de désordre me tue, s'écria-t-il ; dès aujourd'hui j'y mets un terme. » Et il fit défendre dans toute la ville, à qui que ce fût, de boire du vin, sous peine de mort.

Sur ces entrefaites, il arriva que les palefreniers de Héou-Tching (l'un des lieutenants de Liu-Pou) volèrent quinze chevaux, pour en faire présent à Hiuen-Té. Héou-Tching, informé de ce vol, se mit sur la trace de ses gens et ramena les quinze chevaux. Tous les officiers étant venus le féliciter, il fit préparer cinq à six cruches de vin et tuer une dizaine de porcs ; mais comme personne n'osait boire, il alla présenter à Liu-Pou cinq flacons et un plat de viande, puis s'agenouillant devant lui : « Général, lui dit-il, c'est grâce à votre heureuse étoile [2] que j'ai pu recouvrer le bien qu'on m'avait pris ; tous les officiers sont venus me faire une visite de félicitation ; j'ai voulu les traiter en retour de leur politesse, mais aucun de nous n'a rien osé porter à sa bouche, avant que les prémices du festin eussent été offertes à votre seigneurie. — J'ai défendu que l'on bût du vin, s'écria Liu-Pou avec colère, et voilà que vous invitez tous les chefs de l'armée à un festin ! Sous le prétexte de cette réunion fraternelle, vous vous assemblez pour m'insulter par votre désobéissance ! »

Il avait ordonné à ses gardes d'emmener le général et de le décapiter ; Kao-Chun et les autres chefs intercédaient pour lui. « Puisqu'il a désobéi à mes volontés, répondit Liu-Pou en fureur, il a mérité la mort..... Pourtant, par considération pour vous autres, je permets que la peine capitale soit commuée en celle de

[1] Voir vol. Ier, page 58.

[2] C'est une formule de politesse chinoise, qui consiste à attribuer au bonheur de son maître ou de son souverain, tous les succès que l'on peut obtenir. Le texte chinois dit : « C'est par la puissance pareille à celle du tigre ; » ce que le tartare interprète ainsi : « C'est par le grand bonheur qui vous est accordé.... »

Digitized by Google

cent coups de bâton. » Les amis du coupable obtinrent qu'on lui fît grâce de la moitié de ce grave châtiment. De retour chez lui, Héou-Tching ne goûta plus ni vin ni viande, et les généraux se dirent : « Son cœur s'est éloigné de notre maître[1] ! »

Deux de ses collègues, Tsong-Hien et Oey-Siéou, étant allés le voir, il leur dit en versant des larmes abondantes : « Sans vous, j'étais mis à mort ! — Liu-Pou ne songe qu'à ses femmes et n'écoute qu'elles, dit Hien ; il nous traite comme l'herbe sèche qu'il foule aux pieds. »

« L'armée impériale nous tient étroitement bloqués, ajouta Siéou ; les eaux enveloppent la ville de toutes parts ; nous périrons sans même qu'il nous reste une sépulture ! — La porte de l'est se trouve encore à l'abri de l'inondation, interrompit Hien ; abandonnons un mauvais maître et fuyons ; qu'en dites-vous ? »

Siéou reprit : « Ce serait trop peu pour des hommes comme nous ; emparons-nous de la personne de Liu-Pou, livrons-le au premier ministre ; nous nous mettrons ainsi à l'abri des grands malheurs qui nous menacent. — C'est à propos de chevaux, dit à son tour Héou-Tching, que je me suis attiré ce châtiment ; ce qui fait la force de Liu-Pou, c'est son *Lièvre-Rouge*. Eh bien, je commencerai par le lui voler, ce fameux cheval, et j'irai avertir Tsao-Tsao, tandis que tous les deux, maîtres de la personne de Liu-Pou, vous livrerez les portes de la ville. »

Ainsi ils arrêtèrent les bases de leur complot. A la nuit, Héou-Tching s'approchant de l'écurie, trouve les palefreniers plongés dans le sommeil. Il vole le cheval célèbre, sort par la porte de l'est, que son ami Siéou le laisse franchir tout en feignant de le poursuivre, et arrive au camp de Tsao ; là il se présente devant ce dernier, et après lui avoir raconté tous les événements de la veille, il lui offre en présent le coursier qui l'apporte. Un drapeau blanc, planté sur les murs par ses deux complices, doit être le signal ; (Tsao n'a qu'à marcher et la ville lui sera livrée).

Aussitôt Tsao fit écrire dix copies de la proclamation suivante, qui furent lancées dans la ville avec des flèches :

[1] L'édition in-18 fait remarquer en note que cet épisode rappelle celui du vol. Ier, page 256.

Digitized by Google

« Un ordre de Sa Majesté m'enjoint de châtier le rebelle Liu-
» Pou ; quiconque résistera à l'armée impériale, sera puni de
» mort avec toute sa famille. Tout homme, quel que soit son rang
» et de quelque classe qu'il soit, qui apportera la tête de Liu-
» Pou, recevra pour récompense un grade élevé dans l'armée,
» ou un emploi considérable dans l'administration civile, ainsi
» que de riches présents. » — Proclamation de Tsao, général en chef.

Le lendemain, en plein jour, les troupes impériales attaquent toutes à la fois. Liu-Pou troublé saisit précipitamment sa fameuse lance, monte sur les murs, les inspecte sur tous les points et adresse d'amers reproches à Oey-Siéou, de ce qu'il a laissé fuir Héou-Tching. Il se disposait même à le punir de mort ; mais les troupes impériales ont aperçu le drapeau blanc ; Tsao a fait avancer son monde, l'attaque se prolonge jusque vers midi, puis les assiégeants se retirent [1].

A ce moment, Liu-Pou prenait un peu de repos dans un pavillon situé au-dessus d'une des portes de la ville ; Hien écarte à grands coups les gardes qui l'entourent [2] et lui enlève sa lance ; Siéou, entrant à la même minute, se jette sur lui et le garotte. Soudainement éveillé, Liu-Pou appelle du secours ; mais le second de ces deux traîtres se hâte d'agiter le drapeau blanc ; (un des lieutenants de Tsao) Héou-Youen s'avance au pied des remparts avec sa division. « Je le tiens, je l'ai pris vivant, » lui cria Siéou ! Comme Youen hésitait encore à en croire ses oreilles, Siéou jeta du haut des murs la lance bien connue de son maître ; les portes s'ouvrirent toutes grandes, et les troupes impériales pénétrèrent en masse dans la ville. Arrêtés à la porte de l'ouest par les eaux débordées qui les empêchaient de fuir, Kao-Chun et

[1] Ce premier signal était pour dire à Tsao d'approcher et de se tenir prêt.

[2] Il faut supposer que les gardes veillaient au bas de la porte, et non auprès de Liu-Pou. Dans l'édition in-18, il est dit qu'il sommeillait, que les deux traîtres le prirent endormi, de manière qu'en se sentant lié, il s'éveilla comme d'un rêve. En général, la petite édition développe ces détails de narration, que l'autre donne d'une façon plus concise.

Digitized by Google

Tchang-Liéao furent faits prisonniers, tandis que Tchin-Kong éprouvait le même sort à la porte du sud [1].

Tsao défendit que l'on commît aucune violence dans la ville prise [2]; assis dans le pavillon, il pria Hiuen-Té de se placer à ses côtés et se fit amener les prisonniers, Liu-Pou et les autres. « Mes liens sont trop serrés, dit Liu-Pou, qu'on les lâche un peu. — Quand on tient le tigre, répondit Tsao avec dureté, on ne peut l'enchaîner trop solidement. — Laissez-moi dire un mot avant de mourir, » demanda le captif. Tsao fit signe qu'on lâchât un peu ses liens; mais son premier secrétaire, Wang-Py, s'avançant avec précipitation, s'écria : « Prenez garde, c'est un ennemi terrible; ses partisans sont là tout près; ne vous montrez pas si indulgent. — Je veux que vous lâchiez un peu ses liens, » reprit Tsao; le mandarin refusa d'obéir.

Quand Liu-Pou aperçut les trois chefs qui l'avaient livré, debout devant lui, il leur dit : « Je ne vous ai jamais maltraités, pourquoi donc m'avoir trahi? — Tu n'as écouté que tes femmes, répondit Tsong-Hien, et tu n'as point suivi les conseils de tes officiers; est-ce là ce que tu appelles nous avoir traités comme il convient? » Liu-Pou baissa la tête.

On amena aussitôt après (le général en chef des armées du vaincu) Kao-Chun. « Avez-vous quelque chose à dire? » lui demanda Tsao-Tsao; et comme le captif ne répondait rien, il ordonna avec colère que l'on fît tomber sa tête.

Ce fut le tour de Tchin-Kong : « Kong-Tay [3], lui dit Tsao, comment vous êtes-vous porté depuis notre séparation? — J'ai reconnu en toi un homme égoïste, inique, répondit le prisonnier;

[1] Il fut arrêté par Su-Hwang.

[2] Il faut encore avoir recours ici à la petite édition, dont voici le texte : Alors Tsao-Tsao entra dans la ville, et après avoir ordonné qu'on levât les obstacles qui faisaient dévier les eaux, après avoir fait rompre les digues, il rassura la population. Hiuen-Té dut s'asseoir auprès de lui dans le pavillon, dit *Pé-Men*, de la porte blanche; le frère d'armes de ce dernier, Tchang-Fey, était debout près de lui.....

[3] C'est son surnom; voir vol. Ier, page 77, les événements auxquels Tsao fait allusion. Cette phrase ironique veut presque dire : « Après m'avoir abandonné, tu tombes entre mes mains. »

Digitized by Google

voilà pourquoi je t'ai abandonné ! — Si vous m'avez quitté par suite de ces scrupules, je m'étonne que vous ayez suivi Liu-Pou ! — Il ne sait pas se conduire, j'en conviens, mais ce n'est pas comme toi un hypocrite, un héros de parade ! »

« Kong-Tay, reprit Tsao, votre prudente sagacité, les ressources de votre esprit vous ont mené..... vous voyez où ! — Oh ! répondit Kong en se tournant vers Liu-Pou, c'est qu'il n'a pas voulu suivre mes conseils, cet homme ! s'il m'eût écouté, j'en suis sûr, il ne serait pas prisonnier aujourd'hui ! »

Tsao sourit à ces paroles et ajouta : « Eh bien, que pensez-vous de l'état présent des affaires ? — Les mandarins n'ont plus de fidélité envers leur prince, les enfants n'ont plus de piété filiale ; mourir est la seule chose désirable. — Soit, mais dans ce cas que deviendra votre vieille mère [1] ? — J'ai entendu dire que ceux qui gouvernent l'Empire avec un saint respect pour la piété filiale [2], s'abstiennent de punir les parents des gens mis à mort. Le sort de ma vieille mère est entre les mains de votre excellence ! — Et votre femme et vos enfants ? — J'ai entendu dire que ceux qui gouvernent au nom de l'humanité, ne coupent point le fil des générations ; le sort de ma femme et de mes enfants est entre les mains de votre excellence ! »

Tsao ne pouvait se résoudre à faire périr le captif ; mais celui-ci s'écria : « Laissez-moi sortir et chercher la mort comme le veulent les lois de la guerre ! » Et il se précipita du haut du pavillon en bas, avant que les gardes eussent pu l'arrêter. Le premier ministre s'était levé, il le regardait les larmes aux yeux ; Tchin-Kong détournait la tête pour ne pas rencontrer ses regards. S'adressant alors aux gens de sa suite, Tsao leur dit : « Je veux

[1] Tsao fait tout ce qu'il peut pour attendrir Tchin-Kong ; dans son orgueil, il aimait à humilier ou à faire fléchir ses ennemis ; dans sa prudence, il cherchait un prétexte de sauver la vie à un homme supérieur pour se l'attacher. Si Tchin-Kong eût demandé la vie, Tsao, d'après les lois et les usages du temps, pouvait la lui accorder.

[2] Voir vol. Ier, page 293, ce qui a été dit sur le sens très étendu de ce mot. Il ne faut pas oublier que les parents des condamnés, dans le cas de rebellion, ascendants, descendants et collatéraux, doivent être mis à mort.

Digitized by Google

que la vieille mère, la femme et les enfants de Kong-Tay soient conduits à la capitale; je les garderai dans mon palais et j'aurai soin d'eux. Sous peine de mort, je défends qu'il soit fait aucun mal à cette famille. »

Kong avait entendu ces paroles; il dédaigna de répondre, allongea la tête et reçut le coup fatal. Tous les assistants versaient des larmes; Tsao fit mettre le corps dans un cercueil, afin de l'ensevelir dans la capitale.

A peine Tsao avait-il accompagné le cadavre au bas du pavillon, par respect, que Liu-Pou se mit à adresser des supplications à Hiuen-Té : « Seigneur, je suis captif et à genoux devant vous. Du haut de cette place élevée, ne laisserez-vous pas tomber une parole de clémence? » — Hiuen-Té secoua la tête, et Tsao-Tsao comprenant sa pensée, ordonna aux gardes d'emmener le prisonnier.

« Seigneur, reprit Liu-Pou en s'adressant à ce dernier, ce qui vous cause des inquiétudes, c'est moi et personne autre. Si je me soumets aux lois de l'Empire, vous n'avez plus rien à craindre! Vous, seigneur, à la tête de l'infanterie et moi à la tête de la cavalerie; voilà la Chine pacifiée, à l'abri de toute révolte! »

« Que pensez-vous de cette idée, demanda Tsao à Hiuen-Té en se tournant vers lui. — Seigneur, répondit Hiuen-Té, oubliez-vous que cet homme a servi et trahi deux maîtres[1]? » Tsao secoua la tête, et Liu-Pou fixant ses regards sur Hiuen-Té : « Tu n'es qu'un enfant, lui cria-t-il, un enfant à qui l'on ne peut se fier! »

Tsao ayant fait signe aux gardes de l'emmener et de lui trancher la tête, il se tourna de nouveau vers Hiuen-Té pour lui dire : « Niais aux grandes oreilles! tu ne te souviens pas du service que je t'ai rendu en perçant d'une flèche la tige de ma lance! » A ces mots, Tsao-Tsao éclata de rire, et une voix se fit entendre qui criait : « Liu-Pou, vile créature, as-tu donc si grand'peur de mourir! »

[1] Le premier c'est Ting-Youen, le second Tong-Tcho; voir vol. Ier, pages 58 et 156. — On se rappelle aussi que Liu-Pou avait échangé avec Hiuen-Té le nom de frère; c'est ce qui explique la phrase suivante. Il fait ensuite allusion à l'épisode raconté au premier chapitre de ce second volume.

Digitized by Google

Celui qui parlait ainsi attira tous les regards ; c'était Tchang-Liéao. Déjà Liu-Pou venait d'être étranglé, et les exécuteurs présentaient sa tête à Tsao. Ceci se passa au douzième mois de la troisième année Kien-Ngan (198 de J.-C.)

« Je crois avoir vu quelque part ce visage, dit le ministre, en désignant du doigt Tchang-Liéao. — En effet, répondit celui-ci, nous nous sommes rencontrés à Pou-Yang[1] ; l'aviez-vous déjà oublié? — Ah ! reprit Tsao avec un grand éclat de rire, et c'est vous qui me le rappelez ! — Hélas ! oui, et avec douleur ! — Pourquoi avec douleur ? — Parce que je regrette que l'incendie n'ait pas été plus complet. Si les flammes avaient gagné toute la ville, l'Empire eût été délivré du brigand qui l'opprime, et ce brigand, c'est vous[2] ! »

[1] Voir le siége et l'incendie de cette ville, vol. Ier, livre III, chap. II.

[2] L'édition in-18 cite des pièces de vers sur la mort de ces divers personnages. Voici ceux qui ont rapport à Tchin-Kong :

A la vie et à la mort, il se montra inébranlable ; mais fut-il un héros?
Sans distinguer l'or de la pierre, il inutilisa des talents qui eussent fait de lui le soutien du trône.
En servant l'Empereur, il se fut attiré le respect, mais hélas ! il refusa d'honorables emplois.
Aussi, qui approuve la conduite de Tchin-Kong mourant de son plein gré au pavillon de Pé-Men ?

Sur la mort de Liu-Pou, que Hiuen-Té ne secourut pas, on lit ceux-ci :

L'homme dangereux, le tigre vorace, même enchaînés, n'excitent pas la pitié ; le sang des deux maîtres trahis et égorgés par Liu-Pou, était encore chaud.
Hiuen-Té savait que ce monstre eût dévoré son propre père, aussi laissa-t-il la vengeance de Tsao avoir son cours.

Enfin, dans les vers suivants, on trouve comme un résumé des dernières pages de ce chapitre :

Les eaux débordées envahissaient la ville de Hia-Pey; cette même année Liu-Pou fut fait prisonnier.
En vain comptait-il sur son infatigable coursier; en vain s'appuyait-il follement sur sa lance célèbre !
Le tigre enchaîné espérait en la clémence du vainqueur ; quelle faiblesse ! Tant que le faucon n'était pas rassasié, on ne l'avait pas craint.
Epris de ses femmes, il négligea les avis de Tchin-Kong, et injuria méchamment Hiuen-Té, en le traitant d'ingrat et de niais aux grandes oreilles.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Complot contre Tsao-Tsao.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 199 de J.-C.] « Général vaincu, s'écria Tsao avec colère, oses-tu bien m'injurier ainsi ? » Et tirant le glaive du fourreau, il allait le tuer, quand Hiuen-Té arrêta son bras : « Cet homme est loyal et sincère, s'écria-t-il, laissez-le vivre[1] ! » — Et Yun-Tchang se précipita à genoux devant Tsao en disant : « C'est un guerrier fidèle et loyal ; je réponds de lui sur ma tête ! »

« Oui, répliqua Tsao remettant le sabre dans le fourreau[2] ; je sais que cet homme est fidèle et loyal ; je voulais rire ! » De sa propre main, il délia les liens du captif, le couvrit de ses vêtements et ajouta : « Eussiez-vous tué toute ma famille, je ne me souviendrais plus de rien ! » Tchang-Liéao fit sa soumission, dont

[1] Littéralement : a le cœur rouge. Cette expression rappelle un passage du livre de l'Histoire des Perses, par Aristide, où il est dit que le cœur de Léonidas était velu.

[2] Le surnom de Tchang-Liéao est Wen-Youen ; il avait formé un commencement de liaison avec Yun-Tchang, sous les murs de Hia-Pey ; voir plus haut, page 86. On a du remarquer cette puérile réponse que l'auteur chinois met parfois dans la bouche de ses héros. Quand ils reviennent d'un premier mouvement irréfléchi, ils disent comme des enfants : Cétait pour rire ! A propos de la clémence de Tsao en cette occasion, l'édition in-18 donne les vers suivants :

Liu-Pou demanda (lâchement) la vie, personne n'intercéda en sa faveur.
Tchang-Liéao injuria (hardiment) Tsao en l'appelant bandit, et au contraire il eut la [vie sauve.

Digitized by Google

le grade de général de division et le titre de prince[1] furent le prix ; en outre il eut ordre d'aller près de son collègue Tsang-Pa pour l'inviter à se rendre. Celui-ci, sachant que Liu-Pou avait été mis à mort, et que Tchang-Liéao venait de se soumettre, se présenta en suppliant avec une centaine de soldats. Tsao lui donna de l'or, de l'argent, des vêtements de soie, et le chargea à son tour d'attirer sous les drapeaux de l'Empereur d'autres chefs battus, qui acceptèrent les propositions du vainqueur.

C'étaient Sun-Kouan, Ou-Tun et Yn-Ly; Tchang-Hy persista seul dans la révolte. Tsang-Pa fut créé vice-roi de Lang-Yé ; les autres généraux obtinrent aussi de l'avancement, et eurent pour emploi de garder le littoral des districts de Tsing et de Su-Tchéou. Tsao distribua aux trois corps d'armée tout le butin pris dans la ville de Hia-Pey ; quant à la femme de Liu-Pou, il la fit conduire à la capitale, ainsi que la concubine Tiao-Tchan.

Lorsque le premier ministre entra dans la ville de Su-Tchéou, le peuple vint au-devant de lui en brûlant des parfums sur son passage. Tous les habitants le suppliaient de leur donner Hiuen-Té pour gouverneur. « Liéou-Hiuen-Té a acquis de bien grands mérites, répondit Tsao ; il faut que je le présente à Sa Majesté avant de vous le donner pour maître ! » Et comme le peuple se prosternait avec reconnaissance, Tsao, qui était à cheval, se retourna vers Hiuen-Té pour lui dire : « Seigneur, quand vous aurez fait votre cour à l'Empereur, vous reviendrez ici sans plus tarder. »

En attendant, il laissa le Su-Tchéou (le chef-lieu et la province) sous le commandement d'un général de division, nommé Tché-Tchéou, et se rendit à la capitale.

Tous les officiers qui avaient pris part à la campagne, obtinrent de l'avancement et reçurent des récompenses ; Tsao voulut que Hiuen-Té habitât l'aile gauche de son palais. Dès le lendemain de leur arrivée, il le mena faire sa cour à l'Empereur ; Hiuen-Té s'agenouilla, tandis que le premier ministre faisait à Sa Majesté le récit de ses belles actions. « Général, dit alors le petit

[1] Littéralement : prince en dedans des passages.

Digitized by Google

prince en s'adressant à Hiuen-Té, à quelle famille appartenez-vous? »

Hiuen-Té ne put retenir ses larmes, et l'Empereur, tout troublé, lui demanda quel chagrin subit causait au général une si grande émotion. « Votre Majesté ayant daigné m'interroger sur mes ancêtres, je me suis senti tristement affecté[1], » répondit le héros; et après avoir développé toute sa généalogie, il ajouta : « Je compte des Empereurs parmi mes aïeux, et ce qui m'arrache des larmes, c'est de soutenir d'une façon si indigne la gloire d'une pareille ascendance! » Le jeune souverain se fit aussitôt apporter les registres de sa famille, et y lut ce qui suit :

« Tching-Ty (neuvième souverain) de la famille des Han, eut » quatorze fils; le septième fut Tsing-Wang, qui s'établit dans » le Tchong-Chan. (Il se nommait aussi) Liéou-Cheng, et eut » pour fils Liéou-Tchen, prince de Lo-Tching-Ting; Liéou-» Tchen eut pour fils Liéou-Ngan, prince de Pey, qui eut pour fils » Liéou-Lou, prince de Tchang. Liéou-Lou eut pour fils Liéou-» Lien, prince de Y-Chouy, qui eut pour fils Liéou-Hing, prince » de Kin-Yang. Liéou-Hing eut pour fils Liéou-Kien, prince de » Ngan-Koue, qui eut pour fils Liéou-Ngay, prince de Kouang-» Ling. Liéou-Ngay eut pour fils Liéou-Hien, prince de Kiao-» Chouy, qui eut pour fils Liéou-Chu, prince de Tsou-Y. » Liéou-Chu eut pour fils Liéou-Y, prince de Ky-Yang, qui eut » pour fils Liéou-Py, prince de Youen-Tsé. Liéou-Py eut pour » fils Liéou-Ta, prince de Yng-Tchouen, qui eut pour fils Liéou-» Pou-Y, prince de Fong-Ling. Liéou-Pou-Y eut pour fils Liéou-» Hoay, prince de Tsy-Tchouen, qui eut pour fils Liéou-Hiong. » Ce dernier donna le jour à Liéou-Hong, lequel n'eut point de » titre et fut père de Liéou-Pey (surnommé Hiuen-Té). »

Ainsi, pensa le petit Empereur (qui trouva cette généalogie conforme à celle que Hiuen-Té lui avait exposée), ce personnage est véritablement mon oncle! Et il réfléchissait en lui-même à

[1] On a supprimé cette première fois la longue généalogie qui se retrouve amplement détaillée quelques lignes plus bas. Dans le second cas, on l'a traduite telle quelle, comme morceau historique et important, malgré la monotonie du *qui autem genuit* de cette série de petits princes.

Digitized by Google

l'autorité que Tsao s'était arrogée dans le maniement de toutes les affaires, et comme ce ministre tout-puissant ne faisait aucun cas de sa personne sacrée. Maintenant qu'il avait retrouvé cet oncle, héros qui comptait dans l'Empire, il lui semblait que le ciel auguste lui montrait la route à suivre! Aussitôt il voulut que Hiuen-Té eut ses entrées libres dans le palais impérial, lui rémoigna les égards dus au frère de son propre père, et le traita dans un splendide festin. Il désira même que Tsao accordât un titre plus élevé à son parent; le premier ministre nomma Hiuen-Té général en chef du second corps d'armée et prince de Y-Tching-Ting. Hiuen-Té s'était agenouillé pour témoigner sa reconnaissance; les cérémonieuses politesses une fois achevées, il se retira.

Dès lors, tout le monde l'appelait oncle de l'Empereur. Quand Tsao fut rentré dans son palais, le conseiller Sun-Yo et tous ses collègues vinrent le trouver et lui dirent: « Le fils du Ciel a reconnu le lien de parenté qui l'unit à Hiuen-Té; nous craignons que cette déclaration ne soit de mauvais augure pour votre excellence! — Oh! répondit le ministre, Hiuen-Té et moi, nous sommes unis comme deux frères; songerait-il à devenir mon rival? — Il est un des premiers hommes de l'époque, ajouta Liéou-Yé, et qui sait jusqu'où il peut arriver[1]? — Eh bien, dit Tsao, avec les bons comme avec les méchants, on n'a que trente ans (la durée d'une vie humaine) à échanger des marques de politesse. Quelle que soit sa façon d'agir envers moi, je sais comment je dois me conduire[2]! » On le vit en effet paraître en public assis sur un même char avec Hiuen-Té; il partageait sa chambre avec lui, lui donnait une part des meilleurs mets, et le comblait d'attentions comme s'il eût été son jeune frère.

Un jour le mandarin Tching-Yo vint le voir et lui dit aussi: « Vous voici débarrassé de Liu-Pou; tout l'Empire tremble devant vous; le moment n'est-il pas venu de vous déclarer le chef

[1] Littéralement: il n'est pas une chose dans un étang; expression figurée dont le sens est expliqué par Morrison, à l'article *che*, (Bas. 4,858, Tchy).

[2] L'édition in-18 ne rapporte pas ce dialogue, dans lequel Tsao se montre fort tranquille parce qu'il a déjà pris ses mesures; elle le remplace par une conversation qui met Tsao à même de développer ses plans.

Digitized by Google

des vassaux, de régner enfin? — Ces Han ont encore des partisans dévoués et en grand nombre, reprit Tsao; gardons-nous de dévoiler prématurément de pareils desseins. Mon intention est de conduire le jeune prince à une partie de chasse, afin d'examiner les façons d'agir et d'étudier le caractère des grands de la cour. » Et le mandarin se retira en admirant les vues profondes du premier ministre.

Après avoir choisi d'excellents chevaux, des faucons de prix et de bons chiens, Tsao fit préparer des arcs, des flèches (tout ce qui était nécessaire pour une chasse de ce genre); hors des murs un corps de cavalerie légère avait été rassemblé. Quand le ministre le pria de se mêler à cette partie de plaisir, le jeune prince demanda avec une certaine inquiétude si, en se livrant à cette récréation, il ne blesserait pas les rites[1] ? — « Les anciens Empereurs, répondit Tsao, faisaient à chaque saison, quatre fois l'an, une grande chasse qui leur donnait le prétexte de montrer aux vassaux la majesté de leurs armées. Maintenant que l'Empire ne jouit, presque sur aucun point, d'une parfaite tranquillité, l'expédition à laquelle j'invite votre altesse, peut être avantageuse par quatre raisons. — 1° Si vous restez toujours au fond du palais, vos forces, votre énergie ne se développeront pas; au contraire, l'exercice de l'équitation joint à celui de l'arc, contribuera à vous rendre fort et robuste. — 2° Ce sera une occasion de déployer à la face de l'Empire un appareil guerrier et imposant, qui inspire la crainte et le respect. — 3° Dans l'oisiveté, l'armée s'engourdit; par suite de cette torpeur, elle dépérit; en lui donnant du mouvement, on lui rend l'énergie et la santé. — 4° Enfin, depuis l'Empereur jusqu'aux vassaux, tous les grands personnages doivent savoir tirer de l'arc à cheval. »

Docile à ces instructions, l'Empereur monta sur un cheval de

[1] L'auteur chinois veut faire sentir combien Tsao tenait le jeune prince dans l'ignorance de l'antiquité; comme on le sait, et comme ce ministre l'explique lui-même, les premiers Empereurs chassaient, ou au moins sous ce prétexte, parcouraient leurs états quatre fois par an. Voir Mémoires sur les Chinois, vol. Ier, et le *Confucii Chi-King*, édité par M. J. Mohl.

Digitized by Google

choix, suspendit à la selle un arc enrichi de sculptures [1], avec un carquois plein de flèches d'or, et sortit de la capitale au milieu de tout son cortége. Hiuen-Té, et un peu plus loin ses deux frères d'armes (Yun-Tchang et Tchang-Fey), portant un simple plastron sous la tunique, armés pour la chasse, marchaient derrière Sa Majesté; ils menaient à leur suite chacun dix cavaliers. Il n'y avait personne dans la foule qui n'admirât la tournure martiale des deux héros, compagnons de Hiuen-Té. On voyait surtout Tsao-Tsao, monté sur un cheval aux crins jaunes, pareil à un dragon, vif et rapide en ses allures; il emmenait sur ses pas cent mille hommes de guerre, et c'était ainsi qu'il accompagnait le jeune prince à cette partie de chasse. Le ministre (chevauchait presque côte à côte avec l'Empereur); il ne s'en fallait que d'une tête de cheval, qu'ils ne fussent sur la même ligne. Derrière lui se tenaient ses plus zélés partisans; venaient ensuite, à grande distance, les autres mandarins échelonnés selon leur rang. Chacun avait au-dessus de sa flèche un petit étendard portant son nom (afin qu'on pût reconnaître celui qui frapperait l'animal).

« Mon oncle, dit le petit Empereur à Hiuen-Té [2], quand le cortége fut rendu sur le lieu de la chasse, je serai bien aise de vous voir percer de vos flèches quelque gibier ! » Hiuen-Té monta à cheval (il en était descendu par respect) sur l'ordre de l'Empereur, et tout à coup un lièvre partit devant lui du milieu des herbes : « Tirez, tirez ! » cria le jeune souverain; et une flèche ayant percé le lièvre à la course, il applaudit à l'adresse du chasseur. Hiuen-Té se jeta à bas de son cheval pour s'incliner respectueusement devant l'Empereur; puis il se remit en selle, et à quelque distance de là, comme le cortége traversait un coteau, un beau cerf accourut de ce côté.

[1] Il s'agit ici de flèches appelées en tartare *nirou;* elles sont fort grandes et destinées à chasser la grosse bête. Le lieu de la chasse est désigné ici sous le nom de Hu-Tien, qui a été omis pour ne pas embarrasser le récit.

[2] L'auteur insiste sur le penchant que le jeune prince ressent pour Hiuen-Té, et sur la conduite irréprochable, toute soumise de celui-ci, avec l'intention de l'opposer aux façons arrogantes de Tsao-Tsao. Ces mots : quand le cortége fut rendu sur le lieu de la chasse, manquent dans le texte chinois, et se trouvent dans la version tartare.

Digitized by Google

Trois fois, mais en vain, le jeune prince décocha des flèches contre l'animal ; puis il se tourna vers Tsao-Tsao, pour le prier d'en lancer une à son tour. Le ministre prenant aussitôt l'arc précieux des mains du prince, y appliqua une flèche d'or, le tendit avec force et abattit le cerf. Ce fut une explosion parmi tous les courtisans : « C'est le fils du Ciel qui a lancé le trait ! » disaient-ils unanimement [1], et sautant de joie, ils se prosternèrent et crièrent d'une seule voix : « Vive l'Empereur ! »

Tsao-Tsao accourant au galop, abordait de front Sa Majesté [2] et se trouvait droit devant elle ! A cette vue les mandarins pâlirent ; derrière Hiuen-Té, Yun-Tchang ayant peine à contenir son indignation, fronçait le sourcil, roulait des prunelles ardentes ; le sabre au poing, il fouettait déjà son cheval pour aller décapiter l'arrogant ministre. Hiuen-Té lui fit signe des yeux ; respectant cet ordre tacite d'un frère [3] aîné, le héros doué d'humanité et de modération n'osa exécuter son dessein. Au même instant Tsao regarda en face Hiuen-Té ; celui-ci s'empressa de le saluer avec politesse en disant : « Votre excellence a l'adresse d'un esprit ! Dans tout le siècle, on n'a pas vu un archer qui l'égale ! — C'est grâce au bonheur de Sa Majesté [4] que j'ai frappé juste ! » répondit Tsao en souriant ; puis il se mit à son tour à féliciter le petit prince ; mais au lieu de lui rendre son arc et ses flèches, il continua de les porter à sa ceinture au grand scandale des vieux mandarins, qui tous poussaient de profonds soupirs.

Après la chasse, on fit un repas dans la campagne et le cortége revint à la capitale. « Frère, dit Hiuen-Té à Yun-Tchang, vous avez été bien prompt ce matin à tirer votre sabre ! — Ce brigand de ministre insulte l'Empereur et humilie les grands ; j'ai

[1] C'était bien la flèche d'or qui avait percé le cerf ; les courtisans firent semblant de prendre le change. Ces mots : vive l'Empereur ! sont la traduction du cri des Chinois : « (Qu'il vive) dix mille années ! » Au moment où la foule poussait ces acclamations, Tsao fit en sorte de se trouver à peu près dans la même position que l'Empereur ; c'était en quelque sorte essayer du rôle de souverain.

[2] Ce qui est en Chine un crime de lèse-majesté.

[3] Frère par adoption.

[4] Voir la note plus haut, page 91.

Digitized by Google

peine à supporter de pareilles choses ! Je voulais délivrer la dynastie du fléau qui l'opprime ; pourquoi m'avez-vous arrêté ? — Si vous jetez le rat, prenez garde au vase[1]. Quand je vous ai vu en colère, je me suis hâté d'arrêter votre bras, parce que Tsao était entouré d'un très grand nombre de ses partisans les plus dévoués. Vous eussiez manqué votre coup, sans acquérir aucun mérite. Et s'il s'était porté à quelque extrémité envers l'Empereur, la faute en retombait sur nous ! J'ai donc dû réprimer votre mouvement ! — Frère, reprit Yun-Tchang, vous le verrez ! En m'empêchant de tuer aujourd'hui cet hypocrite, ce tyran, vous avez préparé dans l'avenir de grands malheurs ! — Ce sera à nous d'y veiller, » répondit Hiuen-Té.

Cependant, de retour dans son palais, le jeune souverain se rendit près de l'Impératrice Fo-Hwang-Héou, et lui dit en versant des larmes : « Hélas, hélas ! depuis que je suis sur le trône, je n'ai cessé d'avoir à souffrir l'oppression de quelque arrogant ministre. D'abord, j'ai eu à endurer le joug de Tong-Tcho ; puis sont venus les troubles suscités par Ly-Kio et Kouo-Ssé[2]. Les autres hommes n'ont point de pareilles douleurs ; c'est à vous et à moi qu'elles sont réservées !... J'avais cru trouver en Tsao un soutien, un appui de mon trône ; voilà que par une suite de menées artificieuses, de desseins ambitieux, il s'est emparé de toute l'autorité dans l'Empire, et je ne suis plus rien à ses yeux. Quand je m'assieds sur le siége impérial et que je l'ai là devant moi, il me semble que je suis sur un tas d'épines. Aujourd'hui, à la chasse, il s'est tenu devant ma personne, quand les mandarins criaient : Vive l'Empereur ! comme si ces cris eussent été pour lui. Bientôt, un jour ou l'autre, j'en suis sûr, il réalisera sa secrète pensée en usurpant le pouvoir souverain. Et cependant, nous ne savons pas même, ni vous, ni moi, dans quel lieu il nous faudra mourir ! »

[1] Ce proverbe, dont les dictionnaires ne donnent pas le sens, paraît signifier ici : Si vous voulez vous défaire de Tsao-Tsao, ménagez les jours de l'Empereur, que votre zèle imprudent pourrait compromettre. Le texte tartare traduit littéralement, et l'édition in-18 omet ce passage.

[2] Voir vol. Ier, les chap. II du livre II, et III du livre III.

Digitized by Google

« Quoi, répondit l'Impératrice, parmi ceux qui de père en fils, depuis quatre siècles, vivent des libéralités de la dynastie des Han, il ne se trouvera pas un homme dévoué qui emploie toutes ses forces à tirer son souverain de cette triste situation ? »

En parlant ainsi, elle mêlait ses larmes à celles du petit Empereur, quand un mandarin, entrant tout à coup dans l'appartement retiré où ils se désolaient, s'écria : « Sire, et vous auguste princesse, calmez vos alarmes ! Je vous trouverai un homme qui délivrera l'Empereur des maux qu'il souffre, qui rendra le repos à la dynastie en affermissant le trône ! »

Dans celui qui s'exprimait de la sorte, l'Empereur reconnut le père de l'Impératrice, Fou-Wan : « Vous savez donc quelles sont nos secrètes douleurs, lui dit le petit souverain en essuyant ses larmes ! — Dans ce qui s'est passé à la chasse d'hier, répliqua Fou-Wan, qui n'a pas deviné que Tsao a l'intention formelle d'usurper le trône? Tsao veut manifestement jouer le rôle d'un Tchao-Kao[1] ! — Dans toute ma cour, dit l'Empereur, autour de moi, il n'y a que des parents ou au moins des créatures de cet homme ! Qui donc serait assez dévoué pour oser quelque chose contre le tyran ? »

« Aussi, dit Fou-Wan, ce devra être quelque parent de votre altesse, ou personne. Moi, votre vieux serviteur, je suis désormais sans aucune autorité ; il me serait difficile de rien entreprendre ! Mais, sire, l'oncle maternel de Votre Majesté, le général Tong-Tching..... »

« Oui, interrompit le jeune souverain ; cet oncle maternel a[2] rendu déjà de nombreux services à la dynastie, je le sais, je le sais ! Il faut qu'il pénètre auprès de nous pour que nous préparions avec lui ces grands projets. — Autour de votre personne, je ne vois que de très chauds partisans du ministre pervers ; si nos projets sont divulgués, d'effrayantes calamités nous menacent;

[1] Voir vol. Ier, page 308, l'histoire de cet eunuque tout-puissant, qui vivait sous la courte dynastie des Tsin.

[2] Il était frère de la princesse Tang-Héou, mère adoptive de l'Empereur. Voir vol. Ier, livre III, chap. III.

Digitized by Google

cependant, sire, votre sujet a trouvé un moyen de communiquer avec Tong-Tching, sans courir de danger. »

II[1].

« Parlez, parlez ! » dit l'Empereur. Fou-Wan reprit : « Sire, faites préparer un vêtement de cour et une ceinture de jade, dans laquelle il vous sera facile de glisser un ordre écrit de votre main ; ces objets, vous les donnerez en présent à Tong-Tching, en lui recommandant de ne pas chercher à rien découvrir avant d'être de retour à son hôtel[2]. » L'Empereur traça quelques lignes avec du sang qu'il tira de son doigt, et quand l'Impératrice eut cousu le précieux écrit dans l'intérieur de la ceinture, il se l'attacha lui-même autour du corps, par-dessus la tunique brodée ; puis Tong-Tching ayant été introduit, il lui dit : « Le chagrin que nous avons ressenti hier nous a remis en mémoire vos services passés ; hélas ! nous soupirons nuit et jour ! Venez donc faire avec nous, dans l'intérieur du palais, une petite promenade qui soulage un peu notre pauvre cœur ! »

Tong-Tching s'inclina respectueusement, et l'Empereur l'ayant conduit dans la salle des ancêtres, se mit à considérer les portraits des plus illustres personnages de l'Empire[3], qui étaient suspendus à la muraille. Au milieu, on voyait le fondateur de la dynastie des Han, entre vingt-quatre Empereurs. Le jeune souverain brûla des parfums et salua les vénérables images ; puis montrant du doigt l'ancêtre des Han :

« Quel homme était mon aïeul ? » demanda-t-il.

« Quoi ? votre altesse ignore ce qu'était ce grand Kao-Tsou qui fonda la dynastie ? »

[1] Livre IV, chap. X, page 151 du texte chinois.

[2] L'édition in-18 fait la remarque suivante : Ce fut Fou-Wan qui indiqua le stratagème de la ceinture, et cependant il ne figura pas même parmi les sept complices que Tong-Tching associa à ses projets ! — Le même texte ajoute, qu'après avoir donné ce conseil, il se retira prudemment. — Comme on le verra plus bas, l'Empereur écrivit sur un morceau de gaze blanche.

[3] Littéralement : des mandarins qui ont acquis des mérites.

Digitized by Google

« D'où venait-il ; comment a-t-il établi notre famille sur le trône ? — Sire, répondit Tong-Tching tristement surpris ; vous ne faites pas ces questions sérieusement ? Se peut-il que vous ne connaissiez pas les actions de votre aïeul ? »

« Faites-moi les connaître, » répondit l'Empereur.

Tong-Tching reprit : « Le grand Kao-Tsou vint d'un petit village du Ssé-Tchang, dont il était chef. Avec son glaive long de trois pieds, il abattit la tête d'un serpent blanc dans les monts Mang-Sang [1], assembla des soldats fidèles, et bientôt fut seul maître dans tout l'Empire. En trois ans, il eut détruit les Tsin ; en cinq ans, il eut anéanti le nouveau royaume de Tsou. Ainsi il a fondé cette dynastie impérissable, qui compte quatre siècles de durée. »

« Notre aïeul était un si grand héros, et ses descendants sont tombés si bas ! dit l'Empereur en soupirant ; comment la dynastie a-t-elle pu dépérir à ce point ! — L'illustre Kao-Tsou, sire, était un homme d'un esprit et d'une vertu supérieurs, que personne de nos jours ne peut égaler ! »

Le jeune Empereur demanda l'histoire de deux personnages, dont il montrait les portraits à côtés de celui de Kao-Tsou ; Tong-Tching lui répondit : « A la gauche du grand monarque vous voyez Tchang-Léang, à sa droite Siao-Ho. »

« Quels éclatants services ont-ils donc rendus, pour figurer ici à côté de mon aïeul ? »

« C'est que si votre ancêtre a établi sa dynastie sur le trône, sire, il l'a dû en partie au secours que lui ont prêté ces deux personnages. L'un, assis dans sa cabane [2], formait les plans au moyen desquels Kao-Tsou étendit sa puissance par toute la Chine;

[1] Voir sa biographie et celle de Tchang-Léang, dans le vol. III des Mémoires sur les Chinois, et l'ensemble des événements auxquels il est fait allusion, dans l'Histoire générale de la Chine, vol. II, page 443 et suivantes. — Dans cette scène, qui ne manque pas de grandeur, pourquoi se trouve-t-il de ces traditions bizarres qui en gâtent l'effet ! Ce serpent blanc fabuleux peut être quelque chose comme la tarasque.

[2] Le texte tartare dit : *tatan tobo te tahe*, était assis dans la cabane, dans la chaumière. On peut voir dans cette phrase une allusion à la retraite de Tchang-Léang à Hia-Py.

Digitized by Google

l'autre sut veiller à la défense de la dynastie, nourrir le peuple par sa prévoyance, et faire en sorte que jamais la solde ni les vivres ne manquassent aux armées. Aussi Kao-Tsou honora-t-il toujours leurs vertus. »

« Ah ! reprit l'Empereur, de pareils mandarins rendent de grands services à l'état ! Ils méritent qu'on leur offre des sacrifices[1] ! » Puis un coup d'œil jeté autour de lui l'ayant convaincu que ses serviteurs étaient loin, il dit mystérieusement à Tong-Tching : « Il faut que vous restiez désormais près de ma personne, que vous me rendiez des services, à l'exemple de ces deux ministres. »

« Votre sujet, sire, étant tout à fait dénué de mérite, n'est point digne de..... — Déjà vous avez acquis des titres à ma reconnaissance en me sauvant dans ma retraite vers les provinces de l'ouest[2] ; je n'en ai pas perdu le souvenir. Il n'a pas été en mon pouvoir de vous récompenser, mais prenez cette tunique et cette ceinture. Désormais, je veux que vous restiez auprès de ma personne..... » Et tout en passant autour de son corps la précieuse ceinture, l'Empereur lui dit à l'oreille : « Examinez ces objets bien attentivement ; et ne refusez point la mission que je vous confie ! » Tong-Tching s'était incliné jusqu'à terre ; revêtu de ces marques de dignité, il prit congé du jeune souverain.

Déjà cependant, des affidés du premier ministre étaient allés l'avertir que l'Empereur tenait une conférence avec Tong-Tching dans la galerie des portraits[3]. Aussitôt Tsao se rendit à la cour, et il y entrait au moment où l'oncle maternel du souverain sortait lui-même de la galerie. Ils se trouvèrent donc face à face à la porte ; ne pouvant éviter de passer devant Tsao-Tsao, Tong-Tching se rangea un peu et le salua avec une certaine émotion.

« Oncle de l'Empereur, dit Tsao, vous ici ! d'où venez-vous ? — Sa Majesté ayant eu la bonté de m'appeler, par hasard, m'a fait présent de cette tunique et de cette ceinture ! »

[1] Ou plutôt, selon la version tartare : C'est bien justement qu'en les plaçant à côté des ancêtres, on leur rend les mêmes honneurs.

[2] Voir vol. Ier, page 232.

[3] Littéralement : des mandarins qui ont bien mérité.

Digitized by Google

« Et à quel propos Sa Majesté vous a-t-elle donné ces beaux vêtements ? — En souvenir des services que je lui ai rendus jadis en la délivrant des rebelles qui la poursuivaient dans les provinces occidentales. »

« Allons, reprit Tsao, défaites un peu cette ceinture, que je la voie ! » Le fidèle mandarin, se rappelant avec quel air mystérieux le jeune prince lui avait parlé à l'oreille, soupçonnait ce que contenait cette ceinture ; dans la crainte que Tsao ne vînt à découvrir le secret, il hésitait visiblement à lui obéir. Déjà Tsao avait dit à ses gens de la dénouer ; il la prit dans ses mains, l'examina et ajouta avec un grand éclat de rire : « En vérité, voilà une fort belle ceinture de jade ! Et cette tunique, voyons-la !.. »

Malgré ses répugnances, Tong-Tching n'osait repousser cette demande ; il se dépouilla de la tunique et la remit à Tsao. Celui-ci, après l'avoir examinée à la clarté du soleil (de manière à voir au travers), s'en revêtit lui-même, puis s'attachant la ceinture de jade, et se retournant vers les gens de sa suite : « Eh bien, leur dit-il, comment me va ce costume ? — A merveille ! » répondirent ses serviteurs.

« Maintenant que j'ai endossé ces vêtements, ajouta-t-il en s'adressant à Tong-Tching, il me reste à vous offrir quelque cadeau en retour. — Je les tiens de la munificence de l'Empereur, reprit le mandarin, et je ne puis les abandonner si légèrement. »

« S'il vous les a donnés, c'est qu'il y a quelque part dans la doublure certain écrit..... — Un personnage inutile comme moi oserait-il recevoir de Sa Majesté une mission importante, répliqua Tong-Tching avec empressement ; votre excellence s'est adjugé ce vêtement, qu'elle le garde !.... »

« Non, dit Tsao, vous le tenez de l'Empereur et je m'en emparerais !.... Je voulais plaisanter, voilà tout ! » Et là-dessus il remit la tunique et la ceinture à Tong-Tching, qui prit congé de lui et revint à son hôtel.

Il se mit à examiner la tunique avec attention ; il la tourna et la retourna sans rien y découvrir. « Cependant, pensait-il, l'Empereur m'a fait signe des yeux quand je me retirais, il m'a fait signe de la main, et ces gestes-là signifiaient quelque chose ! J'ai

Digitized by Google

beau regarder cette tunique dans tous les sens, je n'y vois rien, rien du tout..... C'est extraordinaire ! »

De toute la nuit, il ne put fermer l'œil ; et comme il réfléchissait toujours aux paroles de l'Empereur, l'idée lui vint d'examiner aussi la ceinture. Elle était en dehors, ornée de figures de dragon gravées sur le jade ; en dedans, une étoffe brochée d'or sur fond violet lui servait de doublure. En vain il l'étudie des yeux avec la plus scrupuleuse attention, en dessus, en dessous ; une fatigue subite s'empare de lui, il s'accoude sur la table et s'assoupit. Tout à coup un moucheron de la lampe venant à tomber sur la doublure de cette ceinture, en consume un petit morceau. Tong-Tching, éveillé en sursaut, voit paraître sous l'étoffe qui brûlait un morceau de gaze blanche; avec un couteau, il le décoût, l'ouvre..... C'était un édit secret de l'Empereur, ainsi conçu :

« Moi, l'Empereur, j'ai entendu dire que le premier des cinq » devoirs établis entre les hommes, est celui qui regarde les pères » et les enfants ; le plus important est celui qui concerne, aux » deux extrémités de la société, l'Empereur et le sujet. Na- » guères le brigand Tsao-Tsao, s'élevant lui-même du milieu des » officiers de la cour, a effrontément usurpé le rang de mi- » nistre; il est donc coupable d'intrigues et de tyrannie. En- » touré de ses partisans, il annulle l'autorité du trône ; il distribue » les récompenses et les châtiments, les grades et les titres, sans » faire aucune attention à mes propres volontés. Nuit et jour, » je me consume dans de douloureuses pensées, en songeant » que l'état penche vers sa ruine ! Vous êtes l'un des grands de » l'Empire, vous êtes uni à ma personne par les liens du sang. » Rappelez-vous que si Han-Kao-Tsou [1], au milieu de bien des » difficultés et des périls, a pu fonder la dynastie, c'est qu'il a » rassemblé des serviteurs fidèles et loyaux ; (faites de même) » triomphez en écrasant les rebelles et les ambitieux avec leurs

[1] L'écrivain chinois oublie, en mettant cette citation dans le décret, que le jeune Empereur, ignorant les actions de ses aïeux, ne les a apprises que quelques minutes après avoir écrit ces lignes, de la bouche même de Tong-Tching.

Digitized by Google

» complices; raffermissez le trône chancelant; extirpez la race
» des tyrans jusqu'à sa racine. Quel bonheur vous causerez à
» mes ancêtres ! Dans mon anxiété, j'ai écrit avec mon sang
» l'ordre ci-joint que je vous confie. Surtout de la prudence !
» Ne refusez pas la mission dont je vous charge.

» Écrit le troisième mois de la quatrième année Kien-Ngan. »

A la lecture de ces lignes, Tong-Tching fondit en larmes. Agité de mille pensées, il ne pouvait ni manger ni boire, ni rester en un même lieu ; une invincible tristesse l'accablait. Cachant aussitôt cet écrit dans sa manche, il se retira dans son cabinet de travail, et le lendemain se mit à relire l'édit impérial deux et trois fois, sans trouver aucun moyen de secourir le prince; puis il le plaça sur son bureau, rêvant toujours de quelle façon il viendrait à bout d'abattre l'arrogant ministre. Ses pensées l'occupant, mais aucun projet ne s'offrant à son esprit, Tong-Tching s'allongea sur sa table et s'endormit; il était donc sous l'empire du sommeil, quand l'intendant du palais, Wang-Tsé-Fou, se présenta à son hôtel. Les portiers n'osèrent lui refuser l'entrée, car il était très lié avec leur maître; si bien que le mandarin pénétra jusque dans le cabinet, et Tong-Tching ne s'éveilla pas. De dessous la manche de celui-ci sortaient le morceau de gaze blanche et le mot : *moi*, *l'Empereur !* Wang-Tsé-Fou tout surpris attira furtivement l'écrit impérial et le glissa dans sa propre manche, puis il dit à haute voix : « Eh ! mon ami, vous dormez là bien tranquillement ! »

Éveillé en sursaut, Tong-Tching s'aperçoit que l'édit impérial a disparu ; il est prêt à se trouver mal, ses pieds et ses mains tremblent : « Ah ! reprit Wang-Tsé-Fou, vous voulez tuer le premier ministre ; et bien, je vous dénonce ! »

« Frère, répondit Tching en sanglotant, si vous me dénoncez, c'en est fait des Han et de tout ce qui reste de la famille impériale !»

« J'ai voulu rire, dit le mandarin ; de père et fils, nous vivons, mes ancêtres et moi, des revenus que nous ont assurés les Han, et je me montrerais si ingrat envers un Empereur de cette dynastie!.. Je suis prêt à vous aider de toutes mes forces dans votre projet d'anéantir les brigands qui oppriment le souverain. »

Digitized by Google

« Si telles sont vos intentions véritables, quel bonheur pour la dynastie ! — Entrons dans un appartement plus secret, reprit Wang-Tsé-Fou, et dressons ensemble une liste des hommes dévoués qui peuvent être associés au complot ; sacrifions-nous, nous et nos parents jusqu'au troisième degré, pour reconnaître les bienfaits que nous avons reçus des Han ! »

Au comble de la joie, Tong-Tching prenant une pièce de satin blanc, y écrivit d'abord ses propres noms, puis la passa à son ami qui y traça les siens et dit : « Je propose le général Ou-Tsé-Lan, avec lequel je suis intimement lié ; si nous l'appelons, je suis certain qu'il nous prêtera son appui contre les rebelles ! »

« Et moi, ajouta Tong-Tching, je propose parmi les grands de l'Empire, un gouverneur de province, Tchong-Tsy ; comme celui que vous venez de nommer, il est mon ami et n'hésitera pas à se joindre à nous. »

Ainsi ils tenaient conseil, quand des serviteurs annoncèrent l'arrivée de Tchong-Tsy et de Ou-Tchu. « C'est le ciel qui les envoie ! » s'écria Tong-Tching ; faisant signe à Wang-Tsé-Fou de se cacher derrière un paravent, il alla lui-même au-devant de ses hôtes et les introduisit dans la bibliothèque. Lorsqu'ils eurent bu le thé, l'un des nouveaux venus, Tchong-Tsy, se mit à dire : « En rentrant de cette partie de chasse d'hier, seigneur, ne vous sentiez-vous pas triste et agité ? »

« Hélas ! reprit Tong-Tching, ces sentiments de douleur et de mécontentement ne peuvent rien produire ! »

« Si je trouvais des hommes de cœur pour me seconder, je m'engagerais par serment à tuer ce brigand de Tsao, dit l'autre mandarin. — Quand il s'agit de délivrer l'Empereur des tyrans qui l'oppriment, ajouta Tchong-Tsy, on meurt sans regret ! »

Tout à coup Wang-Tsé-Fou sortant de derrière le paravent, s'écria : « Vous formez un complot contre le premier ministre, et bien, celui qui vous reçoit vous dénoncera ! — Le mandarin fidèle ne craint pas la mort ; celui qui craint la mort n'est pas fidèle à son prince, répondit Tchong-Tsy ; si nous perdons la vie, même après le trépas nous resterons dévoués aux Han, au lieu de nous avilir comme toi au service d'un traître ! »

Digitized by Google

« Précisément nous préparions un semblable complot, répartit Tong-Tching en riant, lorsque vous êtes arrivés. C'est le ciel qui vous amène, voyez !.... » Et il leur montra l'édit impérial. A cette vue, les deux mandarins versèrent des larmes, et Tchong-Tsy s'écria : « Eh bien, qui nous empêche de commencer ! » Tong-Tching leur donna le morceau de satin pour qu'ils écrivissent leurs noms ; Wang-Tsé alla chercher Ou-Tsé-Lan qui ne tarda pas à paraître, et quand ce dernier eut signé sur la liste des conjurés, ils passèrent tous dans la salle à manger, au fond de l'hôtel, où Tong-Tching leur offrit un repas.

Tout à coup, on vint dire que le commandant en chef du Sy-Liang, Ma-Teng[1], se présentait pour faire visite. « Répondez que je suis malade et hors d'état de le recevoir, » répliqua Tong-Tching ; mais le portier revint, annonçant que Ma-Teng furieux avait dit : « Hier soir, j'ai vu de mes yeux votre maître sortir du palais avec une tunique brodée et une ceinture de jade ; je l'ai vu à la porte Tong-Hoa ; et le voilà qui se dit malade pour ne pas me recevoir ! Je ne viens pas lui demander à dîner ; que je puisse seulement échanger un mot avec lui, et je retourne dans ma province ! Sera-t-il assez impoli pour me refuser sa porte ? »

Dès que le portier eut répété ces paroles un peu vives de Ma-Teng, Tching se leva en priant ses convives d'attendre un instant, et alla au-devant du gouverneur. Après les politesses d'usage, quand ils eurent pris tous deux des siéges, Ma-Teng dit : « Les armées du Sy-Fan[2] viennent de faire invasion sur nos frontières ; j'accours tout exprès pour demander à l'Empereur qu'il me prête des troupes, et je repars à l'instant. Comme vous êtes l'oncle de Sa Majesté, un des plus anciens et des plus élevés en dignité de tous les mandarins, je suis venu vous faire une visite avant de quitter la capitale. Pourquoi m'avez-vous reçu avec si peu d'empressement ? — Votre humble serviteur est souffrant, reprit Tong-Tching, voilà ce qui l'a empêché de courir à votre

[1] Voir vol. Ier, page 163.

[2] C'est-à-dire les barbares de l'ouest qui avoisinaient la province occidentale de Sy-Liang.

Digitized by Google

rencontre..... Il est bien coupable envers vous ! — Je vois sur votre visage les marques d'une santé florissante, dit Ma-Teng, vous n'avez pas du tout l'air d'être malade.... »

Tong-Tching ne put rien répondre ; Ma-Teng secoua sa manche et se retira en poussant un profond soupir : « Tous ces gens-là, murmura-t-il, sont incapables de soutenir la dynastie ! » En entendant ces paroles, Tong-Tching crut deviner les pensées du gouverneur ; il le ramena poliment vers un siége, et lui demanda ce qu'il voulait dire par cette phrase : « Des gens incapables de soutenir la dynastie ? »

« Ce qui s'est passé à la chasse d'hier, répliqua Ma-Teng, m'a rempli d'indignation. Vous, oncle, proche parent de l'Empereur, vous ne pensez qu'au plaisir et à la bonne chère, et vous ne songez pas à vous acquitter envers le souverain ! Comment auriez-vous assez de capacité pour être le soutien de la famille impériale ! » Tong-Tching craignit qu'il n'y eût un piége sous ces paroles pleines de zèle ; aussi répondit-il en soupirant : « Son excellence Tsao-Tsao est le soutien, le pilier sur lequel s'appuie la dynastie ; pourrions-nous prétendre à une si haute position ! — Vous tenez ce brigand de ministre pour un parfait honnête homme, » reprit Ma-Teng avec colère !

« Il y a des yeux qui nous épient, des oreilles qui nous écoutent de tous côtés et de très près, dit Tong-Tching ; seigneur, veuillez baisser la voix. — Vous tenez à la vie : avec ceux qui craignent la mort, on ne peut convenablement traiter de si importantes affaires ! » Et en parlant ainsi, Ma-Teng se leva pour sortir. Il venait de mettre à nu les sentiments de fidélité et de loyauté qui animaient son cœur : « Seigneur, reprit Tong-Tching, venez voir quelque chose qui vous convaincra de mes véritables intentions. » A ces mots il le conduisit à son cabinet de travail et lui présenta l'édit impérial. Ma-Teng se mordit les lèvres jusqu'au sang (tant sa surprise fut grande). « Si vous êtes prêt, au-dedans, à secourir l'Empereur, s'écria-t-il, je me mets à votre disposition, au dehors, avec les troupes de Sy-Liang. »

Aussitôt Tong-Tching le présenta aux conjurés, lui montra la liste en le priant d'y joindre son nom, et tous ils jurèrent de

Digitized by Google

se soutenir, serment qu'ils scellèrent en buvant une coupe de vin teint de leur propre sang. Ma-Teng dit : « Je jure de me dévouer jusqu'à la mort ! Si nous sommes dix, le succès de notre entreprise est assuré. — Parmi les grands, reprit Tong-Tching, on ne trouve guère de serviteurs de la dynastie fidèles et loyaux. Si nous nous associons des traîtres, nous attirerons des malheurs sur nous et sur le souverain ! »

Ma-Teng demanda à voir la liste des mandarins ; arrivé à ceux qui, portant le nom de Liéou, tenaient par les liens du sang à la famille impériale, il frappa dans ses mains et dit : « Voilà ceux avec qui nous devons nous entendre ; aidés de leur secours, croyez-moi, nous sommes certains de réussir ! »

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Suite du complot contre Tsao-Tsao.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 199 de J.-C.] « Quelles sont, demanda Tong-Tching, les personnes que vous voulez faire entrer dans le complot? — D'abord, répliqua Ma-Teng, il y a le vice-roi de Yu-Tchéou, Hiuen-Té; pourquoi ne pas l'appeler? — Oui, il est parent des Han, oncle de Sa Majesté, mais Tsao et lui sont unis comme les doigts de la main [1]; dans une affaire de ce genre, pouvons-nous compter sur lui? — J'en ai la preuve; au fond de son cœur, Hiuen-Té désire la mort du ministre. Dans cette partie de chasse d'hier, quand (l'arrogant) Tsao se tenait debout devant l'Empereur au moment où l'on criait : Vive Sa Majesté! Hiuen-Té a retenu le bras de son compagnon d'armes [2] qui voulait le frapper. Ce n'était pas qu'il n'eût une pareille intention lui-même, mais il redoutait les partisans du ministre qui l'entouraient en grand nombre; il craignait que le coup ne fût manqué. Seigneur, si vous faites un appel à ce personnage, certainement il y répondra! »

[1] Il y a en chinois: dents et ongles; image analogue que les dictionnaires n'expliquent pas, et que la version mandchou n'interprète jamais.

[2] Voir plus haut, page 104.

Digitized by Google

Leur complice Ou-Tsé-Lan fut d'avis qu'une entreprise si grave ne pouvait être abordée légèrement, et qu'il fallait se réunir un autre jour pour délibérer de nouveau : là-dessus la petite assemblée se sépara. La nuit suivante, Tong-Tching cacha dans sa robe l'ordre écrit par l'Empereur, et se rendit chez Hiuen-Té; les portiers avertirent leur maître, qui se hâta d'accourir au-devant de son hôte, en lui demandant quelle affaire l'amenait à pareille heure. « Seigneur, ajouta-t-il, daignez entrer et vous asseoir un instant dans mon humble demeure ! — Si je viens au milieu des ténèbres et non au grand jour, ce qui eut été mieux, répondit Tong-Tching, c'est que j'ai craint, par une semblable démarche, d'éveiller les soupçons de Tsao..... »

Hiuen-Té exprima combien il était honoré de sa visite, et fit servir du vin ainsi qu'un léger souper ; Tong-Tching dit : « Avant-hier, à cette partie de chasse, votre frère adoptif, Yun-Tchang, a voulu tuer Tsao, et vous l'avez, par un signe d'yeux, par un mouvement de tête, empêché de porter le coup ; expliquez-moi quelles étaient vos intentions ? — Mais, seigneur, reprit Hiuen-Té, étourdi par cette question, comment avez-vous su ?.... — Les autres assistants n'ont pas remarqué cette scène muette, répondit Tong-Tching ; moi seul, qui étais à vos côtés, général, j'ai pu voir ces mouvements dont je vous parle [1]. » Poussé à bout [2], Hiuen-Té avoua que son compagnon d'armes n'avait pu se décider à laisser impunie l'arrogance du ministre. A ces mots Tong-Tching cacha son visage dans ses mains en sanglotant, et

[1] Une note de l'édition in-18 fait cette observation qui est juste : Ma-Teng l'avait vu aussi, mais il feint d'avoir été seul à surprendre ce mouvement.

[2] Cette phrase a été biffée au pinceau et à l'encre rouge, par un lettré qui a écrit en marge les mots *maô-mei*, qui équivalent à peu près à cette exclamation : grossière ignorance ! En mandchou, il y a *palamtehapi*, dont le sens est le même. Il nous est impossible de deviner d'où vient cette boutade du lettré, à propos d'une phrase qui paraît à sa place, et que l'édition in-18 a reproduite; peut-être trouve-t-il, en chinois rusé, que Hiuen-Té découvre trop franchement ses intentions. Au reste ce livre tout entier appartient à un autre exemplaire que le reste de l'ouvrage; beaucoup de fautes y ont été corrigées à l'encre rouge, surtout à l'occasion des noms propres mal figurés dans l'orthographe de la partie tartare.

Digitized by Google

comme Hiuen-Té l'interrogeait sur la cause de sa douleur : « Hélas! répliqua-t-il, si Sa Majesté comptait quelques serviteurs aussi dévoués que l'est votre frère adoptif, la dynastie recouvrerait la sécurité qui lui manque ! »

Craignant que son hôte ne fût envoyé par Tsao pour sonder ses intentions, Hiuen-Té voulut changer de langage. « Son excellence le premier ministre gouverne l'Empire, reprit-il ; quel péril menace la dynastie ? » A son tour, Tong-Tching se leva, portant sur son visage les traces de la consternation : « Quoi, s'écria-t-il, vous, parent des Han, de l'Empereur, vous n'osez soutenir la vérité quand je vous parle à cœur ouvert ! — C'est que je craignais d'être dupe d'une ruse, répondit Hiuen-Té ; voilà pourquoi je dissimulais ! » Aussitôt Tong-Tching tira du fond de sa manche l'ordre impérial et le présenta à Hiuen-Té, avec la liste sur laquelle les autres conjurés s'étaient inscrits. Celui-ci n'avait pu vaincre son émotion, en lisant l'ordre impérial (écrit avec du sang) [1] ; à la vue de cette liste où figuraient déjà les six personnages éminents engagés dans le complot, il s'écria : « Quand il y a des hommes dévoués à secourir la dynastie, moi, Liéou-Pey-Hiuen, je ne me dévouerais pas aussi comme le chien et le cheval se dévouent à leur maître ! »

Tong-Tching le salua en s'inclinant, et il s'écria de nouveau : « Puisque un pareil édit tracé par l'Empereur m'ordonne de marcher, dix mille morts ne m'arrêteraient pas ! — Veuillez ajouter à cette liste votre illustre nom, » dit Tong-Tching ; et il signa tout au long : *Liéou-Pey* [2], *général du second corps d'armée*. Tong-Tching replia le morceau de gaze. « Il nous manque encore les noms de trois hommes fidèles à la dynastie, reprit-il ; ce nombre de dix une fois atteint, nous tenterons de détruire les tyrans qui oppriment l'Empire ! »

« Une si importante affaire, dit Hiuen-Té, demande à être conduite avec précaution ; par une trop grande précipitation, nous pourrions trahir nos projets ! » Et ils délibérèrent jusqu'à la

[1] Voir plus haut, page 107.
[2] On sait que c'est là le nom de famille de Hiuen-Té.

Digitized by Google

cinquième veille, heure à laquelle Tong-Tching se retira. Cependant Hiuen-Té, pour se mettre (à tout hasard) à l'abri des piéges que Tsao pouvait lui tendre, se fixa tout à fait derrière ses appartements intérieurs, dans son jardin qu'il s'occupa à cultiver; il l'arrosait lui-même, si bien que Yun-Tchang lui dit : « Frère aîné, vous ne prenez plus de goût à tirer de l'arc, ni à monter à cheval [1], comme il conviendrait à un héros qui songe à l'Empire; vous vous livrez à des occupations dignes d'un homme vulgaire! »

« Ce qui m'occupe, vous l'ignorez, » reprit Hiuen-Té! Son frère d'armes se mit à étudier le Tchun-Tsiéou de Kong-Fou-Tsé; seulement il sortait quelquefois pour tirer de l'arc à cheval. Un jour que Tchang-Fey et lui se trouvaient absents, Hiuen-Té arrosait son potager, lorsque Hu-Tchu et Tchang-Liéou [2], suivis d'une dizaine de soldats entrèrent brusquement dans le jardin, en lui disant que son excellence Tsao-Tsao le mandait au plus vite en son hôtel. Que lui voulait le ministre qui l'appelait comme pour une affaire urgente : les officiers l'ignoraient; son excellence les avait envoyés vers lui, ils n'en savaient pas davantage.

Hiuen-Té les suivit donc jusqu'à l'hôtel de Tsao, qui d'un visage sévère lui cria : « Vous nous faites-là de belles affaires! » A ces mots Hiuen-Té avait changé de couleur; Tsao lui prit la main, l'emmena dans le bosquet derrière l'hôtel, et lui dit : « Seigneur Hiuen, vous vous donnez bien du mal pour apprendre à jardiner! » Cette question ramena le calme dans son esprit : « Je n'ai rien à faire, répondit-il; c'est une façon d'occuper mes loisirs! — Ah! reprit Tsao, regardant en l'air avec un grand éclat de rire, l'an dernier, quand j'allais combattre le rebelle Tchang-Siéou, l'eau manqua sur la route et l'armée mourait de soif. J'eus recours à un stratagème; là-bas, devant vous, m'écriai-je, il y a un bois de pruniers; et je faisais signe avec mon fouet; à ces mots, les soldats sentirent l'eau leur venir à la bouche, et leur

[1] Il vaut peut-être mieux entendre, à cause de ce qui suit : « Tirer de l'arc à cheval. » Le sixième précepte de l'Empereur Yong-Tcheng aux gens de guerre, recommande aux généraux de se rendre habiles à l'exercice de l'arc, tant à pied qu'à cheval. Mémoires sur les Chinois, vol. VII, page 31.

[2] Deux officiers de Tsao-Tsao.

Digitized by Google

soif se calma. La vue de ces prunes si vertes me rappelle forcément cette aventure ; je veux en célébrer le souvenir ; voilà pourquoi j'ai fait préparer du vin chaud et appeler mon jeune frère [1], afin de lui donner une légère collation dans ma petite galerie, et de le traiter comme il convient de recevoir un ami intime ! »

Tout à fait rassuré, Hiuen-Té suivit le ministre au lieu où le repas était servi. Déjà les coupes se trouvaient rangées, des prunes mûres brillaient sur les assiettes, le vin bouillait ; les deux convives assis l'un en face de l'autre, libres de toute contrainte, mangèrent bien et bûrent mieux encore. Tout à coup cependant, les nuages s'amoncelèrent, la pluie tomba par torrents, et les serviteurs qui se tenaient derrière les conviés montrèrent du doigt le firmament, en assurant qu'ils y voyaient un dragon suspendu entre le ciel et la terre. Tsao se pencha sur la balustrade pour regarder ainsi que son hôte, puis il dit : « Jeune frère, connaissez-vous les transformations du dragon? — Non, » répliqua Hiuen-Té.

« Les voici : le dragon se grandit et se raccourcit à volonté ; il peut monter dans les airs ou se rendre invisible. Quand il est grand [2], il fait voler au ciel le brouillard et la pluie ; il mêle les eaux du fleuve Kiang et de l'Océan. Quand il est petit, il rentre sa tête, replie ses griffes, et se cache sous un brin d'herbe. Quand il s'élève dans les airs, il vole majestueusement dans tout l'espace ; quand il se dérobe aux regards, il se retire au plus profond des ondes. Le dragon, c'est le principe Yang. Selon les saisons il se transforme ; maintenant nous sommes au cœur du printemps, et c'est l'époque où il se manifeste (où de poisson qu'il était devenu, il reprend sa véritable forme) ; les héros sont pareils à lui ! Quand le dragon s'élève, il monte jusqu'au neuvième ciel ; l'homme supérieur qui arrive à son but, qui trouve

[1] On a vu plus haut qu'ils avaient échangé le nom de frère, en signe d'une amitié difficile à établir et surtout à rendre durable.

[2] Voir vol. Ier, page 311, la note qui a rapport au dragon. On devine où Tsao en veut venir avec ce long discours. Sur le principe Yang, ou principe subtil, opposé à Yn, le principe plus grossier ; voir les Mémoires sur les Chinois, vol. II, page 29.

Digitized by Google

son heure, parcourt en maître tout l'Empire. Vous, Hiuen-Té, qui depuis longtemps avez rempli des emplois aux quatre coins de l'Empire, vous devez, sans aucun doute, avoir rencontré ce héros qui est le premier de son siècle. Dites, quel est-il ? — Avec des yeux de chair [1] (que n'illumine point un esprit supérieur), Liéou-Hiuen-Té pourrait-il avoir distingué ce héros et le faire connaître, reprit celui-ci ? — Mettez de côté cette modestie, répliqua Tsao ; au fond de votre cœur, j'en suis convaincu, vous avez une opinion arrêtée sur ce point. — C'est vous qui dans votre bonté m'avez accordé un grade à la cour ; en vérité, je ne connais point encore les héros, les sages qui se trouvent.... — Au moins vous savez les noms, si vous ne connaissez pas les personnes ! Je vous en prie, causons de ce qui se passe dans notre siècle. »

« Dans le Hoay-Nan, reprit Hiuen-Té, il y a Youen-Chu, qui possède une belle armée, d'abondantes provisions ; on peut l'appeler un héros ! — Ah ! ah ! s'écria Tsao en riant ; c'est un vieux os pourri dans une bière ! Un de ces jours, soyez-en sûr, j'en viendrai à bout. — Au nord du fleuve Ho, il y a Youen-Chao ; dans sa famille, depuis quatre siècles, se trouvent réunies les trois grandes dignités de l'Empire [2] ; parmi les anciens mandarins il compte beaucoup de clients. Pareil à un tigre, il tient sous sa dépendance le Ky-Tchéou ; il a à son service un grand nombre d'hommes capables ; on pourrait lui appliquer cette dénomination de héros..... »

« Non, interrompit Tsao avec un sourire ; ce Youen-Chao est une statue imposante d'aspect, mais vide à l'intérieur ; il aime former des projets et ne s'arrête à aucun. Dans les grandes occasions, il ne sait pas se risquer, et pour un petit avantage il aventure follement sa vie ; c'est là un homme qui peut à peine causer quelque inquiétude, et non un héros [3] ! »

[1] Le texte mandchou dit simplement : *Liéou-Pey mentouhoun ;* Liéou-Pey qui n'a pas de talent.

[2] Voir l'explication de ce mot *san-kong*, les trois grandes dignités, à la note de la page 301, vol. Ier.

[3] Dans ce long dialogue, l'auteur passe en revue les principaux personnages de son histoire, afin de les remettre dans l'esprit du lecteur et de le tenir en haleine.

Digitized by Google

« Il y a un brave sans rival dans les Neuf-Districts, Liéou-King-Ching; peut-être mérite-t-il d'être appelé.... — Ce Liéou-Piao est un buveur, un voluptueux, mais non un héros ! »

« Sun-Pé-Fou[1] commande les provinces situées à l'est du Kiang; il est brave, héroïque même. — C'est un blanc-bec, un enfant qui vit de la gloire de son père, et rien de plus ! »

« Et Liéou-Tchang qui est maître du Y-Tchéou ?..... — Ce n'est pas un héros, assurément, mais un pauvre chien qui garde une porte ! — Tchang-Siéou, Tchang-Lou, Han-Souy et tant d'autres, que sont-ils à vos yeux ? »

Frappant dans ses mains, Tsao répliqua avec le sourire de mépris (qui avait accompagné chacune de ses réponses) : « Ce sont des hommes de rien, qui ne valent pas la peine d'être comptés ! — Cependant, après tous ceux-là, je ne trouve plus personne à citer ! »

« Le véritable héros, reprit Tsao, est celui qui nourrit en son cœur de grandes pensées, qui cache en son esprit de sages plans de conduite, qui est capable de tout entreprendre et de tout mener à fin[2]. Tel est celui qu'on peut appeler un héros ! — Et quel homme réunit ces perfections ? » demanda Hiuen-Té.

Tsao montrant du doigt son hôte, répondit : « Le héros de notre siècle, c'est vous, seigneur, vous.... et moi, à l'exclusion de tout autre ! » Comme il achevait ces paroles, la foudre retentit avec un bruit terrible; une pluie abondante se mit à tomber, et Hiuen-Té laissa échapper les bâtonnets qu'il tenait à la main. — « Pourquoi laissez-vous cheoir les bâtonnets, demanda Tsao surpris ? — Le saint homme a dit : Quand le tonnerre se fait entendre, quand le vent souffle, c'est un signe qu'il se prépare de grands changements. Voilà la cause de ce mouvement de frayeur qui vous a surpris. — Le tonnerre, c'est la voix du ciel et de la terre ! Quelle frayeur doit-il inspirer ? »

[1] Il emploie ici les deux noms ensemble : Liéou, surnommé King-Ching; Sun, surnommé Pé-Fou. Ce sont Liéou-Piao et Sun-Tsé. — Nous avons supprimé l'éternelle phrase chinoise : Tsao-Tsao éclatant de rire, répondit...

[2] Ce que le chinois exprime par une image emphatique et de mauvais goût : Avaler et vomir le ciel et la terre. Le texte mandchou dit simplement : Qui émettrait la pensée d'attaquer le ciel et la terre.

Digitized by Google

« Depuis mon enfance, répondit Hiuen-Té, j'ai peur de la foudre ; c'est un sentiment que je ne puis vaincre ! » Tsao répliqua par un froid sourire, et jugea Hiuen-Té comme un homme incapable de former des entreprises hardies ! — Tout rusé, tout habile qu'il était, il venait d'être vaincu par son rival [1].

Quand la pluie d'orage eut cessé, on vit entrer brusquement deux hommes armés de leurs glaives : c'étaient les frères adoptifs de Hiuen-Té (Yun-Tchang et Tchang-Fey). Ayant sû, au retour de leur partie de tir à cheval, que Hiuen-Té avait été emmené par deux généraux du premier ministre, ils s'étaient précipitamment dirigés vers l'hôtel de ce dernier. Ils venaient d'apprendre que leur frère était dans le jardin, derrière le palais ; ils le croyaient en péril, et voilà pourquoi ils avaient pénétré sans se faire annoncer, jusqu'auprès de lui. Quand ils virent Hiuen-Té paisiblement assis à table avec Tsao, ils s'arrêtèrent le sabre en main. — « Que voulez-vous ici, leur demanda Tsao ? — Nous avons appris, répondit Yun-Tchang, que votre excellence avait invité notre frère à un repas, et nous sommes venus tout [2] exprès pour jouer du sabre, et animer le festin par cet exercice ! »

« Ce n'est point ici un festin comme on en célèbre aux portes de la capitale, répliqua dédaigneusement Tsao-Tsao, qui avait

[1] Si Hiuen-Té laissa tomber ses bâtonnets, ce ne fut point par frayeur, comme on le verra, mais pour provoquer le jugement que Tsao porta sur lui. A ce propos, l'édition in-18 dit : Comme Hiuen-Té trompa Tsao-Tsao ! aussi plus tard a-t-on écrit les vers que voici :

« Contraint d'entrer dans la caverne du tigre qui l'y appelait, il sut aussitôt se faire [petit;
» Par des paroles qui eussent trahi un esprit supérieur, il eut éveillé les soupçons du [monstre mangeur d'hommes.
» Saisissant le prétexte avec habileté, il se couvrit du voile de la peur, au bruit du [tonnerre qui se faisait entendre.
» Il se plia aux circonstances et se soumit aux vicissitudes, sincère (dans ses inten- [tions) comme un génie immortel.»

[2] Voir sur les intermèdes, auxquels il est fait allusion ici, le tome VII de la Description de la Chine, page 378. Dans l'Inde, l'exercice du sabre fait encore partie des fêtes religieuses et particulières. Des bateleurs, par exemple, tiennent dans chaque main un sabre bien aiguisé dont ils se placent la pointe sur les yeux, et pirouettent ainsi jusqu'à perdre haleine.

Digitized by Google

deviné leur pensée ; nous n'avons donc pas besoin de jongleurs[1] ! » Cette réponse fit sourire Hiuen-Té ; Tsao versa une pleine coupe de vin à chacun des deux guerriers qui l'acceptèrent avec politesse ; et le repas se termina aussitôt.

Quand, après avoir pris congé de son hôte, Hiuen-Té fut rentré dans sa demeure, Yun-Tchang lui dit combien ils avaient été inquiets de le savoir emmené chez le ministre. Hiuen-Té raconta à ses deux frères d'armes la petite scène des bâtonnets ; mais ils n'en comprirent pas le sens, et il le leur expliqua ainsi : « En m'occupant à jardiner et en affectant d'avoir peur de la foudre, j'ai eu la même pensée. Tsao est un homme artificieux et perfide ; je suis sûr que ses espions me surveillent nuit et jour. Si je suis resté dans mon jardin à planter des légumes, c'était afin qu'il me crût tout à fait oisif ; si j'ai laissé tomber les bâtonnets, ça été parce qu'il venait de m'appeler en face un homme héroïque. Je n'ai rien répondu, mais la foudre ayant grondé au même instant, j'ai donné cette marque de frayeur, en disant que je craignais le tonnerre ; Tsao, je l'espère, me regardera comme un enfant timide, et ne songera pas à me nuire ! » — A cette explication, Yun-Tchang témoigna combien il admirait les vues élevées de son frère aîné, qui avait si habilement détourné les soupçons du premier ministre.

Le lendemain, Tsao invita de nouveau Hiuen-Té ; pendant le repas, des courriers annoncèrent le retour de Man-Tchong, qui avait été envoyé vers le pays occupé par Youen-Chao, pour en apprécier la situation. Tsao voulut qu'on fît entrer le mandarin : « Je vous ai chargé d'aller au nord du fleuve Ho, lui dit-il ; donnez-moi des nouvelles de ce qui se passe dans ces contrées. — Il n'y a rien de changé de ce côté, répondit Man-Tchong, si ce n'est que Kong-Sun-Tsan[2] a été détruit par Youen-Chao. » Et comme Hiuen-Té désirait connaître les détails de cet événement,

[1] Il y a dans le texte la porte dite *Hong-Men* ; c'était le nom d'une porte de la capitale, de celle où l'on faisait les exécutions. Le texte dit aussi : Qu'avons-nous besoin de Hiang-Tchoang et de Hiang-Pé ; ce sont deux personnages célèbres par leur adresse dans le maniement du sabre.

[2] Voir vol. Ier, livre III, chap. Ier, et plus haut, page 62.

Digitized by Google

il reprit : « Kong-Sun-Tsan, battu par Youen-Chao, s'était replié sur la ville de Ky-Tchéou ; sur les murs de terre à deux étages, il s'était construit une tour haute de cent pieds [1], et trois cents mille boisseaux de grains s'y trouvaient rassemblés ; il avait donc tout préparé pour se bien défendre. Malheureusement, dans une sortie, ses soldats furent entourés par les assiégeants ; le reste de l'armée demanda à voler à leur secours, et Kong-Sun-Tsan s'y refusa en disant que si l'on en agissait ainsi, les troupes à l'avenir, comptant sur un pareil appui, ne se battraient plus avec courage. Il résulta de là que ses soldats se soumirent pour la pluspart à Youen-Chao ; Kong-Sun-Tsan voyant ses forces diminuées, voulut demander du secours à Tchang-Yen. Un feu allumé par celui-ci devait être le signal d'une attaque qu'il ferait du dehors contre les assiégeants, et à laquelle on répondrait du dedans par une sortie. L'envoyé chargé de porter cette lettre fut pris par les gens de Youen-Chao, qui s'empressa d'allumer le feu ; Kong-Sun-Tsan s'étant élancé hors des murs, les soldats embusqués à dessein se levèrent de toutes parts ; celui-ci, après avoir perdu la moitié de son monde, fut forcé de se retirer de nouveau dans la ville. Youen-Chao fit creuser un chemin souterrain, qui conduisit ses soldats au pied même de cette tour où se tenait Kong-Sun-Tsan. Le malheureux, ne sachant par où fuir, a commencé par égorger sa femme et ses enfants, puis il s'est pendu. Ses troupes ont passé à l'ennemi ; le jeune frère de Youen-Chao, Youen-Chu, établi dans le Hoay-Nan, s'y conduit avec hauteur et arrogance ; il s'aliène à la fois le peuple et l'armée ; tout le monde veut abandonner son parti. Ce que voyant, il s'est démis de son titre d'Empereur [2] en faveur de Youen-Chao. Celui-ci a envoyé chercher le sceau impérial ; il se décide à fonder son Empire au nord du fleuve Ho. Déjà Youen-Chu en personne s'avance pour le recevoir ; son intention est de quitter le Hoay-Nan et de soumettre la rive septentrionale du fleuve. Si ces deux frères

[1] Elle se nommait la tour Y-King-Léou ; mots que l'interprète mandchou déclare ne devoir pas être traduits. C'est plutôt un pavillon du genre de ceux que l'on élève sur les portes des villes.

[2] Voir plus haut, page 3.

Digitized by Google

se prêtent un mutuel secours, il sera difficile de les combattre avec avantage; donc, son excellence ferait bien de profiter des instants qui restent encore pour les attaquer. »

A ces mots, Hiuen-Té se leva : « Si Youen-Chu se jette dans les bras de son frère aîné, s'écria-t-il, certainement ils envahiront bientôt le Su-Tchéou [1]; prêtez-moi une armée, que j'aille barrer la route à Youen-Chu, et je viendrai à bout de cet ennemi ! — Demain, répondit Tsao avec joie, je vous présenterai à l'Empereur, et j'obtiendrai que vous puissiez partir ! »

Le lendemain, l'audience fut accordée. Tsao fit tenir prêts cinquante mille hommes, commandés par Tchu-Ling et Lou-Tchao, et les mit à la disposition de Hiuen-Té, en le nommant inspecteur général des provinces à soumettre, pour qu'il marchât contre Youen-Chu. Quand Hiuen-Té prit congé de l'Empereur, Sa Majesté le reconduisit en pleurant jusqu'aux portes du palais; Tong-Tching l'accompagna jusqu'à la distance d'une lieue hors des murs, et au moment de se séparer, Hiuen-Té lui dit : « Oncle maternel de l'Empereur, prenez patience ! Dans cette expédition, je vous le jure, mes sentiments ne changeront pas; envoyez-moi des courriers pour me tenir au fait de ce qui se passera ! — Seigneur, reprit Tong-Tching, ne perdez point de vue le projet que nous avons formé; ne vous montrez point ingrat envers l'Empereur ! » Et ils se séparèrent.

Quand Hiuen-Té fut en route, ses deux compagnons d'armes lui demandèrent pourquoi il avait mis tant d'empressement à entreprendre cette expédition : « C'est que, répondit-il, j'étais comme le poisson dans la nasse, comme l'oiseau dans le filet; c'est pour moi une occasion de faire comme le poisson qui retourne à la haute mer, comme l'oiseau qui s'élève de nouveau vers le ciel bleu ! J'échappe à la nasse et au filet; Tsao et moi nous avons bien les mêmes sujets d'inquiétude, mais nos désirs, nos espérances ne sont pas les mêmes. Ce qui lui causerait de la joie, ce serait de nous voir périr misérablement ! »

Les chefs de cette expédition, Tchu-Ling, Lou-Tchao, et les

[1] C'était la province dont Hiuen-Té venait d'être nommé gouverneur.

Digitized by Google

deux frères d'armes de Hiuen-Té, conduisaient leurs soldats à pas rapides, sous les ordres de ce dernier. Pendant ce temps (le conseiller intime du premier ministre), Kouo-Kia, qui était allé rassembler des vivres et recueillir de l'argent, ayant appris au retour le départ de Hiuen-Té, accourut auprès de son maître et lui demanda quelle intention il avait eue en chargeant cet homme dangereux d'une pareille mission? « J'ai voulu qu'il combattît Youen-Chu, répliqua Tsao! — Seigneur, dit Tching-Yu (l'un des conseillers), quand jadis Hiuen-Té a reçu le gouvernement de l'autre province de Yu-Tchéou, j'ai donné à votre excellence des avis qu'elle n'a pas écoutés; aujourd'hui vous lui prêtez des troupes.... C'est lancer le dragon dans la mer, le tigre dans la montagne! Quand vous voudrez vous faire obéir de lui, y parviendrez-vous? — Ce Liéou-Hiuen-Té est un homme supérieur, ajouta Kouo-Kia; il a pour lui l'amour des peuples; ses deux frères adoptifs sont des héros capables de résister à une armée! Plus j'y songe, plus je vois en Hiuen-Té un personnage qui ne se laissera pas longtemps commander; il nourrit des projets dont on ne peut sonder la profondeur! Les anciens disaient : Le moment où l'on lâche son ennemi[1] prépare des regrets pour des siècles! Vous lui confiez des troupes; autant vaudrait donner des ailes à un tigre! Seigneur, réfléchissez-y bien. »

« Je l'ai vu oisif, cultivant son jardin, dit Tsao; plus tard, j'ai reconnu au coup de tonnerre qui l'a fait trembler, que ce n'était point là un homme capable de former de grandes entreprises; quelles alarmes me causerait-il? — Par ces paisibles occupations, reprit Tching-Yu, il endormait les soupçons de votre excellence! Par cette faiblesse simulée, il masquait le fond de son caractère. Comment votre excellence, dont le regard perçant illumine la terre, a-t-elle pu se laisser éblouir par les ruses de Hiuen-Té! »

« Ah! s'écria Tsao en frappant du pied, j'ai été dupe de son astuce! Qui veut courir sans relâche sur ses traces et me le prendre! — Moi, répondit un officier qui s'avança fièrement, donnez-

[1] Ou plus exactement : « L'imprudence d'un jour que l'on commet en lâchant son ennemi, fait naître des chagrins de dix mille siècles. »

Digitized by Google

moi cinq cents cavaliers, et je vous l'amène ici, pieds et poings liés, lui et ses deux formidables amis ! »

Celui qui s'offrait pour accomplir ces grandes choses, c'était Hu-Tchu, commandant militaire de Hou-Pé; le premier ministre s'empressa de mettre sous ses ordres les cinq cents hommes et il partit.

II[1].

Cependant Yun-Tchang et Tchang-Fey marchaient toujours; dès qu'ils aperçurent la poussière soulevée derrière eux : « Frère, dirent-ils à Hiuen-Té, voilà certainement des troupes que Tsao envoie à notre poursuite ! » Ils dressèrent leur camp, et Hu-Tchu s'étant approché, Hiuen-Té lui demanda ce qu'il voulait.

« Son excellence, répondit le général, m'envoie tout exprès pour vous dire, qu'ayant à traiter en votre compagnie une importante affaire, il vous prie de retourner à la capitale. — Une fois qu'un chef d'armée est hors de la province où réside l'Empereur, dit Hiuen-Té, il n'écoute plus même les ordres de Sa Majesté[2], à plus forte raison, ce qu'un ministre peut avoir à lui dire ! Allez de ma part porter cette réponse à son excellence : Les deux conseillers Tching-Yu et Kouo-Kia, m'ont bien des fois demandé en présent de l'or et des étoffes précieuses, et parce que j'ai refusé de les satisfaire, ils m'ont calomnié auprès de leur maître; voilà pourquoi maintenant son excellence vous a lancé sur mes traces. Vous avez ordre de mettre la main sur moi, et moi, si je n'étais aussi humain que probe, je vous ferais hacher en pièces ! Mais non ; Tsao m'a comblé de bienfaits dont le souvenir ne s'est pas effacé de mon cœur. Allez donc vite, allez porter à son excellence des paroles de paix ! »

[1] Vol. II, livre V, chap. II, page 19 du texte chinois-mandchou.

[2] L'édition in-18 dit que Hu-Tchu, voyant les troupes de Hiuen-Té rangées en bon ordre, et prêtes à résister, mit pied à terre et aborda poliment ce dernier. A propos de ce qui est exprimé ici sur l'indépendance des généraux en campagne, une fois arrivés hors des limites de la province où l'Empereur gouverne en personne, on peut consulter la note de la page 316, vol. Ier. Il y a ici seulement : Quand un général est sorti, c'est-à-dire quand il est devenu un général du dehors.

Digitized by Google

A côté de lui, ses deux frères d'armes se tenaient debout, le sabre au poing, fixant sur Hu-Tchu des regards menaçants, ce qui décida ce dernier à retourner vers son maître; il lui répéta même toutes les paroles de Hiuen-Té. Aussitôt appelant ses deux conseillers, Tsao les accabla de reproches, de ce que la cupidité seule leur avait inspiré des paroles de calomnie; mais frappant la terre de leurs fronts, ils s'écrièrent : « Votre excellence se laisse séduire par les ruses de cet homme! — J'en avais envoyé un, répliqua Tsao en souriant; si j'en envoie d'autres à la poursuite de Hiuen-Té, nous deviendrons ennemis irréconciliables. Quant à vous, je vous pardonne, mais cessez de m'inspirer ainsi des soupçons! » Les deux courtisans se retirèrent; au fond, Tsao ne savait trop s'il devait ajouter foi à leurs paroles [1].

De son côté, quand il vit Hiuen-Té sorti de la capitale, l'autre conjuré, Ma-Teng, rappelé par des affaires importantes sur les frontières de l'ouest, retourna dans sa province de Sy-Liang.

Hiuen-Té arrivait à Su-Tchéou; le commandant du lieu, Tché-Tchéou vint le recevoir avec honneur et le traita solennellement; les anciens conseillers et mandarins, Sun-Kien, My-Tcho [2] et les autres se portèrent aussi à sa rencontre par respect, puis il alla dans son hôtel revoir sa famille (qu'il y avait laissée).

Cependant, il apprit par ses espions que Youen-Chu s'abandonnait à tous les excès d'un fol orgueil; les généraux Louy-Pou et Tchin-Lan [3] s'étaient jetés dans les monts Tsong-Chan; les forces de l'ambitieux partisan diminuaient de telle sorte, qu'il avait écrit à son frère aîné Youen-Chao une lettre ainsi conçue, en lui cédant le titre d'Empereur [4] :

« Il y a longtemps que l'Empire échappe à la dynastie des

[1] Voir plus haut, page 128.

[2] A propos du départ de Hiuen-Té, l'édition in-18 cite les vers suivants :

« Il disposa hommes et chevaux, puis partit au plus vite,
» Le cœur rempli des ordres de Sa Majesté qu'il portait dans sa ceinture.
» Brisant par un mouvement brusque la cage de fer, ainsi s'enfuient le tigre et le léo-
[pard;
» Ainsi marchent tout à coup le crocodile ou le dragon, après avoir rompu leurs
[chaînes d'acier. »

[3] Voir plus haut, page 34, à la note.

[4] Qu'il avait usurpé lui-même; voir chapitre III, livre IV.

Digitized by Google

» Han. Le souverain n'est qu'un faible enfant ; le gouvernement » est abandonné à la fantaisie des mandarins. Les hommes su- » périeurs s'attaquent et se partagent les provinces ; ainsi au dé- » clin de la dynastie des Tchéou, la Chine se divisait en sept » royaumes. A la fin, l'Empire appartiendra au plus puissant. » C'est à la famille des Youen que le ciel réserve maintenant la » souveraineté ; des signes merveilleux l'ont fait connaître. Au- » jourd'hui, mon frère aîné règne en maître sur quatre provinces ; » il a sous sa dépendance un peuple innombrable ; aucun de ses » rivaux ne l'égale en puissance ; aucun d'eux ne peut lui être » comparé pour les qualités et la capacité. La politique de Tsao » consiste à soutenir un faible prince, à étayer un trône qui chan- » celle, à faire passer entre les mains des héritiers de la dynastie, » le sceptre qu'ils tiennent de leurs pères ; pourra-t-il sauver ce » qui a déjà péri ! Voilà que vous avez le titre d'Empereur ; » montez vite sur le trône, fondez une dynastie impérissable ! » L'occasion est bonne, profitez-en ; le sceau de jade, le sceau » héréditaire des Empereurs, je vous le cède et vous l'offre ! »

Youen-Chao avait l'ardent désir d'usurper le titre de souverain ; aussi envoya-t-il prier son jeune frère de venir. Celui-ci se mit en chemin avec ses troupes (son ancien cortége d'Empereur), son harem, son char et le reste, en se dirigeant vers Su-Tchéou. Informé de l'approche de cet ennemi, Hiuen-Té marcha à sa rencontre accompagné de ses cinquante mille hommes ; il ne tarda pas à atteindre Ky-Ling, chef de l'avant-garde, que (le fougueux) Tchang-Fey aborda avec de grands cris, et après une lutte assez longue, renversa mort aux pieds de son cheval. Ce premier corps d'armée se dispersa, et Youen-Chu vint en personne présenter la bataille avec sa division. Les troupes de Hiuen-Té étaient séparées en trois corps ; à sa gauche il avait les deux généraux Tchu-Ling et Lou-Tchao [1], à sa droite ses deux frères d'armes. Lui-même il prit les devants à la tête du principal corps d'armée, et apostropha le chef ennemi : « Rebelle qui tournes le dos à la justice, un ordre de l'Empereur m'enjoint de te châtier ;

[1] Les deux généraux que Tsao lui avait prêtés.

Digitized by Google

viens, les mains liées, faire ta soumission ? Viens t'humilier devant le premier ministre, si tu veux éviter le châtiment de tes crimes ! — Petit marchand de nattes, vil faiseur de pantoufles [1], répliqua Youen-Chu d'un ton injurieux, oses-tu bien me manquer de respect..... »

A ces mots il s'élance ; Hiuen-Té recule à dessein, de manière à l'exposer à la double attaque des deux autres corps d'armée. Youen-Chu, complétement défait, rallie à peine mille soldats et veut battre en retraite vers la ville de Tchéou-Tchun. Mais cette ville était au pouvoir des brigands (qui maintenaient leur indépendance à la faveur des guerres civiles). Forcé de se replier sur Kiang-Ting, d'abandonner son argent et ses vivres entre les mains de Louy-Pou et de Tchin-Lan (que nous avons vus plus haut retirés dans les monts Tchong-Chan), il se trouva réduit à trente boisseaux de blé. Il distribua ces faibles ressources aux soldats ; les habitants qui n'avaient rien à manger, mouraient de faim par centaines. Youen-Chu, ennuyé de manger de mauvais riz enveloppé de sa pellicule, ne pouvait plus l'avaler ; il demanda à son cuisinier de lui donner de l'eau de miel. « Où en prendrais-je, répondit le cuisinier ? il n'y a ici que de l'eau de sang ! »

A ces mots Youen-Chu s'appuya sur son lit, poussa un grand cri et tomba à terre en rejetant par la bouche une pinte de sang.... Il était mort [2].

[1] On se rappelle la première profession de Hiuen-Té. Voir vol. Ier, page 9.

[2] Voir l'abrégé de ces événements, historiques quant au fond, le vol. IV, pages 23, 24 et 25 de l'Histoire générale de la Chine. On y lit, page 25 : « Lorsque Youen-Chu arriva à Kiang-Ting, le cœur accablé de chagrin, il se jeta sur un lit, et ressentant toute l'amertume du triste état où il était réduit, il se mit à se lamenter. Il pleura avec une telle violence, qu'il se rompit une veine et mourut après avoir vomi le sang à gros bouillons. » A la suite de ce récit, vient celui de la conspiration que notre texte a racontée dans les chapitres précédents.— L'édition in-18 a résumé, dans les huit vers qui suivent, la mort de Youen-Chu :

« Vers la fin de la dynastie des Han, des guerriers se levèrent aux quatre coins de [l'Empire ;
» Vainement Youen-Chu poussa l'orgueil jusqu'à l'extravagance,
» Vainement, parce que depuis des générations, le titre de ministre passait dans la [famille,

Digitized by Google

Ceci arriva au sixième mois de la quatrième année Kien-Ngan (199 de J.-C.)

Le fils du frère aîné de Youen-Chu, Youen-Yn, ayant placé son corps dans un cercueil, l'emporta vers Lou-Kiang, où il emmena toute sa famille. Ce neveu fut tué lui-même par un certain Su-Kiéou ; celui-ci porta à la capitale le sceau des Empereurs et le remit à Tsao-Tsao qui, très content d'avoir recouvré ce joyau précieux, nomma l'assassin commandant militaire de Kao-Ling.

Hiuen-Té, instruit de la mort de Youen-Chu, écrivit à l'Empereur pour l'en informer ; de son côté, Tsao rappela ses deux généraux Tchu-Ling et Lou-Tchao. Quand ils parurent en sa présence, et annoncèrent que Hiuen-Té gardait les troupes qu'on lui avait confiées, le ministre indigné voulut les faire décapiter tous les deux : « Seigneur, lui dit le conseiller Sun-Yo, c'est Hiuen-Té qui a le commandement des troupes ; ces deux généraux pouvaient-ils ramener leurs soldats avec eux ? » Tsao se contenta de les chasser avec des paroles de reproches ; Sun-Yo reprit : « Ecrivez au gouverneur de Su-Tchéou, qu'il tâche de vous débarrasser de Hiuen-Té par trahison ! » Le conseil plut à Tsao ; il dépêcha vers le gouverneur un exprès chargé de lui transmettre ses ordres ; aussitôt Tché-Tchéou (le gouverneur) en conféra avec Tchin-Teng [1] : « Rien n'est plus facile, répondit celui-ci ; placez des soldats en embuscade hors des murs, allez au-devant de Hiuen-Té quand il rentrera dans la ville, et dès qu'il approchera du lieu où le piége sera tendu, frappez-le. Moi, je ferai assaillir à coups de flèches, du haut des remparts, les soldats qui le suivent, et la grande affaire sera accomplie ! »

» Voulut-il prendre le nom qui n'appartient qu'à l'Empereur, et se faire maître souve-
[rain.
» Par la force et par le mensonge, il fit arriver en ses mains le sceau héréditaire.
» Dans son délire hautain, il osa dire que des pronostics surnaturels l'appelaient au
[trône.
» Tourmenté par la soif, il demanda une boisson rafraîchissante sans pouvoir l'obtenir.
» Il ne put faire autre chose que se coucher sur son lit; puis il vomit le sang et mou-
[rut. »

[1] Voir plus haut le rôle que jouèrent ce mandarin et son fils dans les derniers événements qui signalèrent la vie de Liu-Pou ; on dirait que l'écrivain les place à dessein auprès des hommes mal intentionnés, pour tourner contre eux leurs propres ruses.

Digitized by Google

A l'instant même, le traître fit prier Hiuen-Té d'entrer dans la ville; mais déjà Tchin-Teng était allé tout dévoiler à son père Tching-Kouey: «Hiuen-Té est plein d'humanité, répondit Kouey; courez le prévenir du danger qui le menace », et Teng obéit à son père; les deux frères d'armes du héros furent avertis de ce qu'ils avaient à faire. Tchang-Fey (toujours impétueux) voulait voler en avant et combattre; Youen-Tchang l'arrêta : « Il y a des troupes embusquées hors de la ville, certainement nous serons repoussés. D'un autre côté, si Hiuen-Té sait ce qui se passe, il ne voudra ni entrer dans la ville, ni tuer le traître; je sais un moyen...., le voici : La nuit venue, habillons-nous comme des soldats de Tsao; arrivés dans la ville, nous prierons Tché-Tchéou de sortir avec nous, et à l'instant nous l'égorgerons. — Mais s'il ne se montre pas hors des murs....., que ferons-nous, dit Tchang-Fey? — Dans ce cas, ayons recours à un autre stratagème ! » Ils armèrent leurs soldats comme ceux du premier ministre, et cette même nuit, à la troisième veille, ils vinrent crier qu'on leur ouvrît les portes. — « Qui va là, » demanda-t-on du haut des murs? — Ils répondirent : « Soldats de Tchang-Wen-Youen, lieutenant de Tsao ! » On courut avertir le gouverneur, qui à son tour alla trouver Tchin-Teng et lui dit : « Si je ne vais pas au-devant d'eux, je crains que son excellence ne doute de mon zèle à remplir ses ordres; si je sors des murs, n'ai-je point à redouter un piége ? »

Il monta donc sur les remparts et répondit : « Au milieu de l'obscurité, il est difficile de se bien reconnaître; quand il fera jour, j'irai au-devant de vous. — Nous craignons que Hiuen-Té ne reçoive des avis secrets, répondirent d'en bas les soldats déguisés; hâtez-vous de nous ouvrir les portes ! »

A la cinquième veille, Tché-Tchéou se revêtit de sa cuirasse, s'arma d'un couteau à forte lame, et sortit de la ville avec un millier d'hommes. Arrivé sur le pont-levis, il rangea ses troupes des deux côtés, demandant à haute voix : « Le général Tchang-Wen-Youen, envoyé par son excellence, où est-il ? » A ces mots Yun-Tchang poussa son cheval en avant et répondit d'une voix tonnante : « Brigand, oses-tu bien nourrir le dessein d'assassiner

Digitized by Google

Hiuen-Té ? » La lutte ne dura pas longtemps; incapable de résister à un pareil adversaire, Tché-Tchéou tourna bride en se dirigeant vers le pont. Du haut des murs, Tchin-Teng l'accable d'une grêle de traits [1]; en vain fait-il le tour de la place, fuyant toujours; Yun-Tchang le poursuit, l'atteint et l'abat d'un coup de sabre; puis il lui coupe la tête et la montre du haut des murailles en criant : « C'était un traître; je l'ai tué ! Grâce et pardon à tous les habitants; la vie sauve à ceux de ses soldats qui passeront dans nos rangs ! »

Tous les soldats jetant bas leurs cuirasses, abandonnant leurs lances et leurs sabres, se prosternèrent; Yun-Tchang aussitôt rassura le peuple, puis il alla au-devant de Hiuen-Té, tenant en main la tête sanglante. Quand il lui eut raconté les événements qui venaient de se passer, le héros ne put calmer ses inquiétudes : « Si Tsao vient en personne, s'écria-t-il, nous sommes perdus ! — Je courrai à sa rencontre avec Tchang-Fey, répondit Yun-Tchang, et nous l'arrêterons ! »

Hiuen-Té n'approuvait point cette mesure violente. Quand il entra dans la ville, tous les vieillards vinrent se prosterner sur son passage; mais une fois arrivé dans son hôtel, il demanda (avec une certaine inquiétude) où était Tchang-Fey. (Le guerrier fougueux) avait déjà égorgé toute la famille du traître Tché-Tchéou! « Cet homme était un ami intime de Tsao, dit Hiuen-Té; Tsao va venir à la tête d'une armée nous demander compte de sa mort, et comment lui résisterons-nous ? — Je le sais, répliqua Tchin-Teng, je connais un moyen de le forcer à la retraite ! »

[1] Qu'il avait promis de diriger contre les troupes de Hiuen-Té.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Tsao-Tsao attaque Youen-Chao.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 199 de J.-C.] Hiuen-Té l'ayant prié d'exposer son plan, Tchin-Teng répondit : « Ce qui fait peur au premier ministre, c'est Youen-Chao; pareil à un tigre en son repaire, celui-ci tient sous sa patte quatre provinces [1]; il a une armée formidable ; un très grand nombre de mandarins civils et de généraux l'entourent. Écrivez-lui pour l'engager à vous secourir, et avec son aide vous triompherez de Tsao ! — J'ai eu des rapports avec lui, répondit Hiuen-Té, mais je ne suis pas en avance de bienfaits ; n'ai-je pas dernièrement causé la perte de son jeune frère ? Quelle apparence y a-t-il qu'il consente à me secourir ? »

Tchin-Teng parla d'un vieillard, nommé Tching-Hiuen (ancien président des six bureaux sous le défunt Empereur Hiouan-Ty), et dont la famille, depuis trois siècles, avait été fort liée avec celle de Youen-Chao ; si ce vieux mandarin (retiré dans la ville même de Su-Tchéou) écrivait quelques lignes à Youen-Chao, celui-ci n'hésiterait pas à prêter son appui. A l'instant même Hiuen-Té alla, en compagnie de son conseiller, faire visite au vieillard qui voulut bien écrire la lettre demandée ; Sun-Kien [2] fut chargé de l'aller remettre à Youen-Chao. Comme ce puissant seigneur l'interrogeait sur l'état des affaires dans le Su-Tchéou,

[1] Les districts de Ky, Tching, Yu et Ping-Tchéou.
[2] Ami et conseiller de Hiuen-Té.

Digitized by Google

l'envoyé répondit en détail à toutes ses questions, puis lui remit la lettre qui était ainsi conçue :

« J'expose humblement que j'ai entendu dire ceci : La dynastie » des Han est à peu près anéantie ; de perfides mandarins usur- » pent le pouvoir. Au dehors, il n'y a plus un grand qui sou- » tienne l'édifice ébranlé ; au dedans, il n'y a plus un homme » dévoué qui l'étaie [1] ; le brigand Tsao-Tsao a transporté l'Em- » pereur dans la nouvelle capitale (Hu-Tou), et non-seulement » l'Empire, mais encore la vie des peuples, sont en péril. Vous, » seigneur, dans la famille de qui les premières dignités de l'é- » tat ont été remplies pendant des siècles, vous êtes l'unique es- » pérance de l'Empire, celui que le peuple attend, comme après » une grande sécheresse on se tourne vers les nuages, comme après » de longues pluies, on appelle dans le ciel les rayons d'un so- » leil bienfaisant. Si donc vous vous entendiez avec Hiuen-Té » pour jouer ensemble le rôle glorieux de Y-Yn et de Tchéou- » Kong [2], et restaurer la dynastie, votre nom inscrit dans les » annales de l'Empire, passerait ineffaçable jusqu'aux générations » les plus reculées. Veuillez réfléchir dans votre sagesse aux » conseils que vous donne votre serviteur. »

Youen-Chao se sentait porté à venger la mort de son frère, plus qu'à soutenir Hiuen-Té : Sun-Kien lui répondit qu'en marchant contre Youen-Chu, son maître n'avait fait qu'obéir aux ordres du premier ministre. Ces paroles le décidèrent à accepter la proposition de Hiuen-Té, que l'opinion publique lui représentait d'ailleurs comme le héros de l'époque. Rassemblant aussitôt ses mandarins civils et militaires, il leur exposa son dessein de lever des troupes pour aller prendre la capitale, anéantir le traître Tsao, et arracher l'Empereur à sa captivité.

[1] Littéralement : « au dehors, il n'y a plus de colonnes ni de pierres qui le soutiennent ; au dedans, il n'y a plus de poutre principale qui l'étaie. » La version mandchou a supprimé l'image et interverti l'ordre de phrase qui est plus logique dans le texte chinois. Tout ce cinquième livre, comme nous l'avons dit plus haut, appartient à un exemplaire différent, fautif par endroits et corrigé ça et là par le pinceau d'un lettré.

[2] Il est très souvent fait allusion à ces deux ministres, qui ont laissé de grands souvenirs en Chine. Voir les notes des pages 309 et 311 du vol. Ier.

Digitized by Google

Un conseiller (du pays de Kuu-Lou), nommé Tien-Fong, se leva et dit : « Toute l'année nous avons eu des troupes sur pied, le peuple est aux abois. Avec cela, les vivres manquent, les ressources sont épuisées, et si nous levons de nouveaux impôts plus considérables, c'en est fait de ce royaume (à peine établi) ! Envoyez d'abord une dépêche à l'Empereur, pour lui annoncer la ruine et la mort de Kong-Sun-Tsan [1]; occupez-vous de faire produire les terres et de laisser reposer les populations [2]. Si notre envoyé ne pénètre pas jusqu'auprès du souverain, nous dirons hautement que Tsao-Tsao ferme les avenues du trône. Puis nous rassemblerons des troupes à Ly-Yang, nous réunirons furtivement un grand nombre de bateaux en dedans du fleuve Ho ; nous ferons préparer des armes de toute espèce ; nos troupes bien exercées, répandues le long de la frontière, ne laisseront pas à l'ennemi un instant de repos. Dans trois ans nos grands projets seront mûrs, et vous pourrez enfin fonder un royaume ! »

Un seul mandarin désapprouva hautement ce conseil ; c'était comme le reconnut Youen-Chao, un personnage à la physionomie courageuse, aux traits mâles et robustes (né au pays de Oey-Kiun), du nom de Chen-Pey (son surnom Tching-Nan) : « Dans les traités d'art militaire, s'écria-t-il, il est dit [3] : Si vous êtes dix

[1] Voir plus haut, page 126.

[2] Le cinquième précepte de l'Empereur Yong-Tcheng aux gens de guerre, recommande de cultiver les terres avec soin. « Ouvrez le sein de la terre, préparez-la, ensemensez-la, cultivez-la, recueillez ce qu'elle vous offre, etc.. » Mémoires sur les Chinois, vol. VII, page 27 et suivantes.

[3] Au vol. VII des Mémoires sur les Chinois, article III de Sun-Tsé (page 73) on lit : « Si vous êtes dix fois plus nombreux que ne l'est l'ennemi, environnez-le de toutes parts ; ne lui laissez aucun passage libre, faites en sorte qu'il ne puisse ni s'évader pour aller camper ailleurs, ni recevoir le moindre secours. Si vous avez une fois plus de monde que lui, disposez tellement votre armée, qu'elle puisse l'attaquer par quatre côtés à la fois quand il en sera temps. Mais si de part et d'autre il y a une même quantité de monde, tout ce que vous pouvez faire, c'est de hasarder le combat. » On peut soupçonner le traducteur d'avoir paraphrasé les paroles de Sun-Tsé. Ici, le texte chinois est plus concis ; il y a littéralement : « dix, entourer ; cinq, attaquer, etc. » Ce que la version tartare traduit et développe ainsi : Si vous êtes dix fois plus fort, entourez ; si vous êtes cinq fois plus fort, attaquez la ville ; si vous êtes égal en force, combattez.

Digitized by Google

fois plus fort que l'ennemi, entourez-le ; si vous êtes cinq fois plus fort, attaquez-le ; si de part et d'autre les forces sont égales, risquez le combat !.... Dans la circonstance actuelle, que les vaillantes troupes de votre seigneurie traversent le fleuve Ho, et battre Tsao-Tsao sera la chose la plus aisée. A quoi bon attendre, compter l'un après l'autre les jours et les mois ? Si l'on tarde, de plus grandes difficultés s'opposeront à la réussite de nos projets ! »

« Ramener la paix dans l'Empire troublé, reprit un autre mandarin du nom de Tsu-Chéou, et châtier les ambitieux, c'est se montrer fidèle à son prince ; s'appuyer sur la multitude, s'unir aux ambitieux, c'est mériter le titre de soldat hautain et superbe. Le général fidèle est sûr de vaincre ; l'autre est sûr de périr. Voici que Tsao a mené le souverain à Hu-Tou ; il l'y a établi ; lever des troupes aujourd'hui, ce serait manquer de fidélité à la dynastie et se déclarer rebelle ! Donc ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas se ranger parmi les hautains et les ambitieux. Tsao a pour lui l'apparence de la légalité, ses troupes sont exercées, toutes choses qui manquaient à Kong-Sun-Tsan. Irez-vous abandonner une règle de conduite qui vous assure la paix, et entreprendre une guerre sans motif? j'en gémirais pour notre maître..... »

Il fut interrompu par le conseiller Kouo-Tou, qui s'écria : « Non ! Jadis Wou-Wang [1] attaqua et détruisit Chéou-Sin ; cependant ce ne fut qu'au nom de la justice qu'il prit les armes. Celui qui ayant sous lui des troupes aguerries, des capitaines intrépides, ne saisit pas l'occasion favorable de fonder sa puissance ; celui-là, comme on dit, refuse ce que le ciel lui donne et ne trouve plus que le malheur ! Ce fut ainsi que le royaume de Youe devint

[1] Il s'agit du fondateur de la dynastie des Tchéou, surnommé Wou-Wang, l'Empereur guerrier, qui détruisit le dernier des Yn, Chéou-Sin, et monta sur le trône l'an 1134 avant notre ère. Cette dissertation politique n'a rien d'amusant ; elle est écrite en style ancien, concis et difficile, tout à fait dans le goût des lettrés chinois, mais peu intelligible pour le commun des lecteurs ; la preuve, c'est que la petite édition in-18 l'a supprimée à peu près en entier.

Digitized by Google

le premier dans l'Empire, et que celui de Ou [1] perdit jusqu'à son nom. Un général qui sait se conduire, saisit le moment favorable à ses desseins sans s'occuper des autres circonstances. Seigneur, suivez les avis du vieillard qui vous a écrit cette lettre; priez Hiuen-Té de se joindre à vous pour détruire Tsao qui n'est qu'un brigand. D'une part, vous répondrez à l'intention manifestée par le ciel ; de l'autre, vous irez au-devant des désirs du peuple. Seigneur, réfléchissez à ces choses ! »

Les quatre conseillers discertaient sans que rien pût être conclu, quand tout à coup deux autres mandarins, Hu-Yéou et Sun-Tchin entrèrent dans l'assemblée : « Voilà deux personnages qui ont des connaissances plus étendues, des vues plus larges, dit Youen-Chao ; je veux avoir leur avis. » — Quand ils eurent fini leurs respectueuses salutations, il leur expliqua l'affaire en peu de mots. Les deux conseillers, Tien-Fong et Su-Chéou, n'étaient point comme Chen-Pey et Kouo-Tou, des amis des deux nouveaux venus. Chen-Pey et Kouo-Tou suivaient donc du regard ceux-ci qui, d'accord avec eux, répondirent : « Quand le ciel offre, ne pas recevoir, c'est aller au-devant de sa ruine. Si vous ne levez pas des troupes, Tsao l'emportera sur vous ! — Ce que vous dites-là est ce que je pensais moi-même [2] », répliqua Youen-Chao. Décidé à faire la guerre, il renvoya Sun-Kien vers son maître, en le chargeant de lui annoncer sa détermination : « Allez, lui dit-il, et de votre côté tenez-vous prêts à agir ! »

En conséquence, Chen-Pey et Fong-Ky furent mis à la tête de l'armée avec le titre de généraux ; les trois autres mandarins

[1] Allusion historique au dernier prince de Ou, Fou-Tcha, qui se pendit après avoir été vaincu par le prince de Youe ou Yu-Youe, l'an 473 avant notre ère. Fou-Tcha avait défait les armées de Youe dans une première guerre ; malgré les conseils d'un de ses généraux, il ne voulut point exterminer son ennemi ; celui-ci finit par lui enlever ses états et par se faire proclamer *Pa*, c'est-à-dire le premier des vassaux. Histoire générale de la Chine, vol. II, page 227 et suivantes.

[2] L'écrivain chinois veut faire ressortir le caractère indécis de Youen-Chao ; embarrassé sur le parti qu'il doit prendre, ce faible personnage recueille les avis de tout le monde, et se contente de joindre le sien à celui du plus grand nombre.

Digitized by Google

(nommés précédemment) restèrent auprès de Youen-Chao en qualité de conseillers; Yen-Léang et Wen-Tchéou commandèrent chacun une division. L'armée consistait en vingt mille cavaliers, et quatre-vingts mille fantassins; en tout cent mille hommes de bonnes troupes, qui marchèrent vers Ly-Yang.

Cependant Tsao venait d'apprendre qu'après avoir tué le traître Tché-Tchéou [1], Hiuen-Té restait maître du Su-Tchéou et que, d'accord avec lui, Youen-Chao faisait marcher une armée. A cette nouvelle, son premier soin fut d'appeler ses conseillers; Kong-Yong, qui avait été nommé [2] général de première classe, se trouvant à cette époque dans la capitale, se rendit au palais comme les autres; il engagea le ministre à ne pas attaquer à la légère un ennemi aussi puissant que Youen-Chao, et à demander la paix. Tsao qui voulait peser les avantages de ces deux partis, consulta les mandarins assemblés; le conseiller Sun-Yo répondit: « Youen-Chao est un homme sans moyen; je ne suis pas d'avis qu'on entre en arrangement avec lui? — Vous vous trompez, docteur, reprit Kong-Yong; il a sous sa dépendance un grand territoire et une population nombreuse; il possède des revenus considérables et une armée aguerrie; autour de lui il compte des conseillers intelligents et prudents, Tien-Fong et Hu-Yéou; et aussi des serviteurs zélés et loyaux, Chen-Pey et Fong-Ky; des généraux intrépides [3], qui tous ont acquis de la réputation. Comment donc dites-vous que Youen-Chao est un homme incapable de rien entreprendre! »

« Ah! répondit Sun-Yo en souriant, vous n'envisagez qu'un côté de la question. Ses troupes sont nombreuses, c'est vrai, mais indisciplinées; ce Tien-Fong que vous citez, est un homme violent et opiniâtre; ce Hu-Yéou se laisse séduire par des présents, et ne montre guère de probité; Chen-Pey agit plus par caprice que par réflexion; Fong-Ky est ardent, mais incapable. Tous

[1] Voir plus haut, page 135.

[2] Descendant de Confucius et gouverneur de Pé-Hay; voir des détails sur sa vie, vol. Ier, page 180.

[3] Nous faisons grâce au lecteur d'une longue suite de noms propres, énumérés en partie dans la réponse de Sun-Yo.

Digitized by Google

ces hommes-là ne s'entendent pas trop, et certainement la division se mettra dans le camp ennemi. Yen-Léang et Wen-Tchéou sont de pauvres guerriers que nous battrons à la première rencontre; les autres ont de pareils défauts et valent tout autant; fussent-ils un million, que peuvent-ils faire? Rien, voilà pourquoi je juge Youen-Chao incapable de rien mener à bien! » Et comme Kong-Yong ne répondait pas, Tsao reprit d'un air triomphant : « Rien n'échappe à la sagacité de Sun-Yo! »

Aussitôt il remit sa bannière à Liéou-Tay et à Wang-Tchéou, en les chargeant d'attaquer Hiuen-Té avec cinquante mille hommes. Lui-même à la tête de sa grande armée, forte de deux cents mille hommes, il se dirigea à la rencontre de Youen-Chao. Le conseiller Tching-Yu craignait que les deux chefs envoyés contre Hiuen-Té, ne fussent pas assez forts pour résister à un pareil ennemi : « Je le sais, répondit Tsao; quant à présent, je veux déployer une force imposante et voilà tout. Aussi je leur recommande de ne point attaquer avant que je n'aie battu Youen-Chao; cela fait, je me tournerai contre cet autre adversaire. » Les deux généraux partirent munis de ces instructions; Tsao de son côté arriva bientôt près de Ly-Yang; un espace de huit milles seulement séparait les deux armées. De part et d'autre, on entoura le camp de fossés profonds et de hauts retranchements; on s'observa sans combattre, depuis le huitième jusqu'au dixième mois.

Cependant, du côté de Youen-Chao, Hu-Yéou et Chen-Pey n'étaient pas d'accord dans le commandement des troupes; Tsu-Chéou se montrait mécontent de ce que ses plans n'avaient pas été adoptés; il y avait donc là mésintelligence, et on ne s'occupait pas d'avancer dans cette campagne. Inquiet, ne sachant à qui se fier, Youen-Chao ne songeait pas trop à prendre l'offensive. Aussi Tsao retourna-t-il à la capitale, après avoir dit à Tsang-Pé de surveiller les villes de Tsing et de Su-Tchéou, à Yu-Kin et à Ly-Tien d'établir leurs forces sur les bords du Ho, et à son parent Tsao-Jin, nommé général en chef pendant son absence, de garder le passage même du fleuve.

Digitized by Google

Arrivés à dix mille de Su-Tchéou, les deux généraux [1] que nous avons vus marcher contre Hiuen-Té, avaient dressé leur camp, et déployé au centre la bannière de Tsao pour imposer à l'ennemi ; mais ils se gardaient de combattre. Sur ces entrefaites, des éclaireurs envoyés vers la rive septentrionale du fleuve Ho, vinrent précipitamment leur annoncer qu'un exprès du premier ministre apportait un ordre tout contraire, celui d'attaquer la ville de Su-Tchéou. Là-dessus Liéou-Tay appela son collègue Wang-Tchong, et lui dit : « Son excellence fait attaquer Hiuen-Té dans sa ville, marchez en tête !... — Vous devez marcher avant moi, répondit Wang-Tchong ; son excellence a.... — Mais je suis le commandant en chef ! — C'est-à-dire que nous sommes égaux par le grade et par le rang, et nous devons marcher ensemble ! »

Comme ils se disputaient de cette façon, celui qui avait apporté l'ordre leur conseilla de tirer au sort. Ainsi firent-ils ; le nom de Wang-Tchong sortit le premier, et partageant l'armée en deux divisions, il s'avança vers Su-Tchéou.

II [2].

Cependant, Hiuen-Té renfermé à Su-Tchéou, étant instruit de la marche des généraux ennemis, fit appeler Tchin-Teng : « Mon allié Youen-Chao, lui dit-il, a bien cent mille hommes sous ses ordres, mais ils sont à Ly-Yang ; la discorde s'est mise parmi ses officiers, et il n'a pas fait un pas en avant. Je ne sais où est Tsao ! Sa bannière ne flotte point dans le camp de Ly-Yang, tandis qu'elle apparaît au milieu des tentes dressées ici près de la ville ; comment s'assurer de ce qu'il y a de vrai dans tout ceci ? — Tsao a bien des ruses à son service, répondit Tchin-Teng ; les opérations les plus importantes de cette campagne, se passeront sur la rive septentrionale du fleuve Ho ; c'est là qu'il doit être, et non, certainement, sous ces tentes que nous voyons là-bas. »

[1] Liéou-Tay et Wang-Tchong, que suivaient cinquante mille hommes ; ils campaient à une dizaine de milles de Su-Tchéou où se trouvait Hiuen-Té.

[2] Vol. II, livre V, chap. IV, page 38 du texte chinois-mandchou.

Digitized by Google

Là-dessus Hiuen-Té demanda lequel de ses deux frères d'armes se chargeait de faire une reconnaissance : « Moi ! cria Tchang-Fey. — Non, dit Hiuen-Té ; vous êtes trop emporté, trop fougueux ! — Si Tsao est là en personne, je l'attaquerai, je vous l'amènerai captif, reprit le guerrier ! — Non, non ; bien qu'il soit pour l'Empereur un véritable fléau, le premier ministre a reçu de Sa Majesté l'ordre de soumettre tous les rebelles. A des injonctions si plausibles, si respectables, on ne peut désobéir ; l'attaquer, ce serait nous rendre coupables de rebellion ! — Avec de pareils discours, murmura Tchang-Fey, vous le laisserez venir jusqu'ici les bras croisés ! — Mais enfin, dit Hiuen-Té, rien ne me prouve encore que Youen-Chao veuille nous prêter secours ; dois-je provoquer la colère de Tsao, pour qu'il vienne ici à la tête de sa puissante armée ? C'est alors qu'il ne nous resterait plus qu'à mourir ! »

« Vous vous exagérez les forces de l'ennemi et vous diminuez les vôtres à plaisir, dit Tchang-Fey ! — On lit dans les traités sur l'art militaire [1] : Connaissez-vous vous-même, connaissez bien les autres, et cent combats fussent-ils livrés, cent fois vous triompherez, répartit Hiuen-Té ; si vous ne connaissez que vous-même, les avantages seront balancés ; si vous ne connaissez ni les autres ni vous-même, vous serez toujours battu. Telle est la règle invariable établie depuis des siècles ; et bien, je réfléchis que peu de vivres me restent dans ces murs, que tous les soldats que j'ai ici ont servi sous Tsao-Tsao ; et j'en conclus que je ne puis lui

[1] Art. 3 de Sun-Tsé : «..... Si vous joignez à la connaissance que vous devez avoir de vous-même et de tout ce que vous pouvez ou ne pouvez pas, celle de tous ceux qui sont sous vos ordres, eussiez-vous cent guerres à soutenir, cent fois vous serez victorieux. Si vous ne connaissez pas, etc.....» Mémoires sur les Chinois, vol. VII, page 75. Dans la phrase de notre texte, il vaut mieux, peut-être, opposer l'ennemi à celui qui parle et dire : « Si vous vous connaissez vous-même, et que vous connaissiez bien votre ennemi.» Par respect pour la traduction du passage cité, nous nous rangeons de l'avis du P. Amiot. D'ailleurs, ce savant missionnaire a traduit les livres qui traitent de l'art militaire sur un texte tartare, et ici même l'interprète tartare rend par *niyalma*, les hommes, *autrui*, et non par *pata* ennemi, le mot qui pourrait offrir quelque doute.

Digitized by Google

résister. Notre véritable force, c'est Youen-Chao; tant qu'il n'a pas remporté la victoire, je regarde comme téméraire de rien entreprendre contre le premier ministre. »

« Cependant, dit Yun-Tchang, nous ne devons pas attendre la mort sans rien faire! Laissez-moi vérifier ce qui se passe dans le camp ennemi! — Allez, vous, allez; de votre part je ne crains pas d'imprudence, » répliqua Hiuen-Té; et il lui confia trois mille hommes, avec lesquels celui-ci marcha contre Wang-Tchong. Ce dernier[1] s'avançait d'assez mauvaise grâce; les deux armées se rangèrent en bataille dans une plaine couverte de neige. Le sabre au poing, Yun-Tchang pousse son cheval au galop, sort des lignes et apostrophe le chef ennemi. « Son excellence le premier ministre est ici, s'écrie Wang-Tchong, viens faire ta soumission! — Dans ce cas, répliqua Yun, que son excellence paraisse hors des rangs; j'ai deux mots à lui dire. — Sortir des bataillons pour causer avec un homme comme toi, reprit Wang-Tchong, ce serait une inconvenance..... »

A ces mots Yun-Tchang (comprenant que Tsao n'était pas là), se lance au galop tout en colère; Wang-Tchong vole au-devant de lui la lance au poing; les deux chevaux se rencontrent. Le premier des deux chefs tourne bride et fait semblant de fuir; son adversaire se jette sur ses pas, et le poursuit jusqu'au penchant d'une colline. Là, Yun-Tchang pousse un grand cri, et s'arrête; Wang-Tchong sentant qu'il ne peut lui tenir tête, recule au plus vite; mais le héros brandissant de la main gauche son cimeterre, avec la droite saisit le fuyard par la ceinture de sa cuirasse, le place en travers sur sa selle et l'emporte.....

L'armée de Wang-Tchong, qui a vu enlever son chef, recule épouvantée; celle de Yun-Tchang la chasse en avant et lui prend une centaine de chevaux. Le général captif fut donc amené vivant à Su-Tchéou. « Qui êtes-vous, lui demanda Hiuen-Té quand on le lui présenta, vous qui avez osé faire croire à la

[1] Il marchait à contre-cœur, parce que le sort l'avait désigné; voir plus haut, page 143. L'édition in-18 rappelle au lecteur que ces événements se passaient au solstice d'hiver.

Digitized by Google

présence du premier ministre dans vos rangs? — En agissant ainsi, je ne faisais qu'obéir, répondit le prisonnier ; son excellence m'avait dit d'user de ce stratagème pour effrayer l'ennemi, parce que votre serviteur n'était point capable de combattre un général tel que vous. Tsao n'est pas ici ; mais au camp de Ly-Yang, d'où il m'a envoyé l'ordre d'avancer avec mes troupes ! »

Hiuen-Té lui fit donner des vêtements et offrir à manger ; mais il voulut qu'on le tint sous bonne garde en attendant que les mesures fussent prises pour attaquer l'autre général ennemi, Liéou-Tay. « Si je l'ai enlevé vivant, dit alors Yun-Tchang, c'est que je pensais, frère, que vous aviez l'intention de vous servir de lui pour négocier la paix ! — Et moi, répondit Hiuen-Té, je craignais que Tchang-Fey, emporté par sa nature fougueuse et sa colère, ne le tuât en combattant ; voilà pourquoi je ne lui ai pas permis d'attaquer. On ne gagne rien à mettre à mort des hommes de l'espèce de notre prisonnier ; en les traitant bien, au contraire, on prépare les voies de la pacification ! » — Au même instant Tchang-Fey s'écria : « Puisque mon frère Yun [1] a pris vivant ce chef ennemi, laissez-moi aller prendre l'autre ! »

Or, ce Liéou-Tay avait été commandant de Yen-Tchéou [2] ; au combat livré près du passage de Hou-Lao par les grands vassaux ligués contre Tong-Tcho, il marchait de pair avec ces généraux éminents : un pareil ennemi devait donc être attaqué avec prudence. Tels furent les avis que donna Hiuen-Té au fougueux guerrier : « Un homme de sa trempe, répondit celui-ci, vaut-il la peine qu'on y regarde de si près ! Comme mon frère Yun a pris l'autre vivant, ainsi enlèverai-je celui qui reste. — Je crains que vous ne lui ôtiez la vie, reprit Hiuen-Té, et que vous ne compromettiez par là tous mes grands projets. — Si je le tue, qu'on me tue moi-même », s'écria Tchang-Fey. Hiuen-Té le laissa partir à la tête de trois mille hommes.

[1] Littéralement : Mon second frère aîné ; on a vu (tome Ier, page 11) que Hiuen-Té, Yun-Tchang (son surnom Kouan-Kong), et Tchang-Fey (son surnom Y-Té) avaient échangé le titre de frère dans l'ordre où ils sont désignés ici.

[2] Voir vol. Ier, page 82 et page 92.

Digitized by Google

Instruit du désastre de son collègue, Liéou-Tay se gardait bien de sortir de ses retranchements ; il se montrait même insensible aux provocations journalières de Tchang-Fey, qui n'avait pas tardé à paraître devant son camp fortifié. Ce dernier mit à exécution le stratagème que voici : l'ordre fut donné d'attaquer à la seconde veille de cette même nuit, les lignes de défense élevées par Liéou-Tay. Pendant tout le jour, Fey resta à boire sous sa tente ; il feignit ensuite d'être ivre, fit frapper rudement un soldat coupable de quelque méfait, et dit à haute voix : « Tenez-le dans le camp bien garotté ; dès que je serai sorti pour combattre, vous le mettrez à mort à la vue de tout le monde. » Secrètement, il recommandait à ceux qui le gardaient de lui laisser l'occasion de s'enfuir. Le soldat parvint facilement à s'évader ; quittant son camp, il courut droit à celui de Liéou-Tay, et Tchang-Fey qui guettait l'instant, ne le sut pas plutôt en fuite, qu'il divisa son armée en trois corps. Une trentaine d'hommes reçurent l'ordre d'aller incendier les retranchements ; les flammes donneraient aux deux divisions d'attaque le signal de s'élancer à leur tour de derrière le camp.

De son côté Liéou-Tay, voyant arriver en fugitif ce soldat tout meurtri, ajouta foi à ce qu'il lui rapportait de l'état des choses dans l'armée ennemie. Il se décida même à laisser son camp sans défense, pour aller hors des retranchements attendre les troupes de Tchang-Fey [1]. Celui-ci, à la tête de ses meilleurs soldats, avait couru en hâte se poster de manière à couper la retraite à Liéou-Tay. Les trente hommes détachés de la division du centre, pénétrèrent dans le camp et y mirent le feu ; Liéou-Tay et les siens, arrivés furtivement près des tentes ennemies, ne virent personne, mais les deux divisions de Tchang-Fey tombant sur eux, ils se troublèrent. Au milieu du désordre, Liéou-Tay, à la tête d'une poignée de braves, cherchait à s'ouvrir la route, quand

[1] Lesquelles, d'après les rapports du transfuge, devaient venir l'attaquer. Cette ruse, qui consiste à maltraiter un soldat, coupable ou innocent, pour qu'il aille dans le camp ennemi porter de fausses indications, est très souvent employée dans le San-Koué-Tchy. On en a vu (vol. Ier, page 251, et la note, page 337), et on en verra dans la suite des exemples fréquents.

Digitized by Google

Tchang-Fey survint qui le serra de près, lui ôta tout moyen de fuir, et le fit prisonnier en un instant. Tous ceux qui l'accompagnaient déposèrent les armes.

Aussitôt Tchang-Fey envoya des courriers annoncer sa victoire à Su-Tchéou : « Notre frère Tchang-Fey, dit Hiuen-Té à Yun-Tchang en apprenant cette nouvelle, est d'une nature grossière ; mais cette nuit il a montré de l'intelligence, et je lui pardonne tout le passé ! » Là-dessus il alla à sa rencontre. « Frère aîné, lui cria le guerrier victorieux, vous m'appelez fougueux et violent ; que dites-vous de moi aujourd'hui ? — Eh ! répliqua Hiuen-Té, si je ne vous avais donné de bons conseils, auriez-vous cherché dans votre tête cette ruse qui vous a si bien réussi ? » Tchang-Fey ne put s'empêcher de rire à cette réponse.

Quand cet autre captif parut devant ses yeux tout garotté, Hiuen-Té descendit de cheval et le délia en lui disant : « Mon jeune frère s'est rendu coupable d'une injure envers vous [1] ! » Puis il le fit entrer dans sa ville (de Su-Tchéou), et donnant aussi la liberté à Wang-Tchong, il leur servit un repas. « Naguères, leur dit-il pendant le festin, Tché-Tchéou [2] voulait m'assassiner, je n'ai pu faire autrement que de le mettre à mort. Son excellence persiste dans cette vaine pensée que je me révolte contre l'Empereur, et vous avez été envoyés pour me demander compte de ce crime prétendu. J'ai reçu de son excellence de grands bienfaits, dont je gémis de ne lui avoir point encore témoigné ma gratitude ; et je songerais à me ranger parmi les rebelles !... Allez donc tous les deux à la capitale, et répétez de ma part à votre maître ce que je viens de vous dire ! »

« Seigneur, répondirent les deux généraux en s'inclinant, nous sommes reconnaissants au plus haut degré de ce que vous nous accordez la vie ; pour gage de votre fidélité, nous laisserons entre les mains de Tsao-Tsao nos propres familles ! » Hiuen-Té accueillit leur réponse avec une respectueuse bienveillance ; le lendemain

[1] Hiuen-Té veut s'excuser devant son prisonnier et lui demander, en quelque sorte, pardon du malheur qui lui est arrivé.

[2] Voir plus haut, page 134.

Digitized by Google

il leur rendit toutes leurs troupes (qui avaient capitulé) et lui-même, il les accompagna jusqu'aux portes de la ville.

A peine les deux captifs, redevenus libres, avaient-ils fait quelques milles, qu'ils entendirent un grand bruit de tambours; c'était Tchang-Fey; il leur barrait la route en criant: « Mon frère aîné ne sait en vérité ce qu'il fait! Est-il juste de relâcher des brigands qu'on a sous sa main? » Les deux généraux épouvantés tremblaient sur leurs chevaux; Tchang-Fey fronçant le sourcil, brandissait sa pique; mais derrière lui quelqu'un cria: « Y-Té[1], il le faut, cède à la justice! » Tchang-Fey se retourne et reconnaît son frère d'armes Yun-Tchang; les deux chefs en le voyant se sentirent renaître.

« Puisque notre frère aîné vient de relâcher ces deux captifs, dit Yun-Tchang, pourquoi ne respectes-tu pas ses ordres? — Il les a relâchés, reprit Tchang-Fey, et bien ils reviendront en armes! — S'ils reparaissent ainsi, répliqua Yun-Tchang, cette fois, tu pourras les tuer sans examen! — Non, dirent les deux officiers en protestant de leurs bonnes intentions, quand son excellence nous menacerait de la mort, nous et nos familles, nous ne marcherions plus contre vous! Calmez-vous, général, de grâce!.... — Si Tsao lui-même s'avance de ce côté, ajouta Tchang-Fey grommelant encore, je massacrerai tout le monde; personne n'échappera. Pour cette fois, gardez donc vos têtes sur vos épaules[2]. »

Et il s'en revint avec Yun-Tchang. Celui-ci déclara à Hiuen-Té qu'il regardait comme certaine l'arrivée de Tsao. De son côté aussi, Sun-Kien, ne croyant pas le district de Su-Tchéou capable de résister à une longue attaque, proposa de diviser l'armée et d'occuper à la fois Siao-Pey et Hia-Py, pour faire face à l'ennemi sur deux points et arrêter la marche de Tsao. Ce plan fut adopté par Hiuen-Té; dans la première de ces deux villes,

[1] C'était son petit nom; il est employé ici pour indiquer de la part de l'interlocuteur un sentiment affectueux.

[2] Dans ce chapitre, l'auteur chinois fait ressortir clairement le caractère éminemment loyal de Hiuen-Té, qui est son héros, les qualités intellectuelles et le courage extraordinaire de Yun-Tchang, et enfin la grossière bravoure de Tchang-Fey, qui ne comprend rien aux sentiments élevés de son maître.

Digitized by Google

il s'établit lui-même avec Tchang-Fey (qu'il tenait près de lui pour le surveiller); Yun-Tchang garda celle de Hia-Py; Hiuen-Té lui confia ses deux femmes, Kan[1] et My. Dans Su-Tchéou restèrent les conseillers et généraux My-Tcho, My-Fang, Sun-Kien et Kien-Yong.

Arrivés près du premier ministre, les deux chefs vaincus (Wang-Tchong et Liéou-Tay) protestèrent de l'innocence de Hiuen-Té : « Des hommes comme vous qui déshonorent leur pays, sont-ils bons à quelque chose? » s'écria Tsao transporté de fureur; et il ordonna à ses gardes de faire tomber la tête des deux officiers[2].

[1] Kan-Fou-Jin était de Siao-Pey. L'autre femme, My-Fou-Jin, était sœur cadette de My-Tcho. (Voir vol. Ier, page 179.)

[2] L'édition in-18, voulant les excuser de leur défaite, cite ces deux vers :

« Le chien et le sanglier pourraient-ils lutter contre le tigre !
» Le petit poisson et la crevette essaieraient vainement d'attaquer le dragon ! »

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Tsao-Tsao est injurié par Ni-Hang.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 199 de J.-C.] Arrêtant tout à coup les bourreaux, Kong-Yong alla implorer la clémence de Tsao-Tsao. « Les deux officiers n'étaient point de force à se mesurer contre Hiuen-Té, voilà pourquoi ils ont été pris. Par leur supplice, son excellence s'aliénerait l'esprit des autres généraux ; on l'accuserait de ne pas savoir discerner la nature d'une faute. » Tsao, sur ses observations, laissant la vie aux deux chefs vaincus, se contenta de les priver de leurs grades ; puis il se disposa à se mettre en campagne ; Kong-Yong voulut l'en détourner. « Nous sommes au cœur de l'hiver, disait-il, saison défavorable pour faire mouvoir des troupes ; attendez le printemps, rien ne sera perdu encore. De plus, il y a deux hommes qui se soumettront sans aucun doute, si vous leur faites un appel ; ce sont Tchang-Siéou et Liéou-Piao [1] ! »

Le conseil parut sage à Tsao, qui ajourna le départ des troupes et envoya un chargé d'affaires près de chacun de ces deux seigneurs indépendants; vers le premier, qui habitait Hiang-Yang, il dépêcha Liéou-Yé. Celui-ci alla voir d'abord Hia-Hu (conseiller de Tchang-Siéou), et lui parla du premier ministre comme d'un homme supérieur, digne d'être comparé au fondateur de la dynastie des Han. Séduit par ces belles phrases, Hia-Hu emmena l'envoyé dans sa maison, et se rendit le lendemain près de son maître, en lui annonçant la mission dont le mandarin était chargé.

[1] La révolte de Tchang-Siéou a été mentionnée, page 19 de ce vol. Quant à Liéou-Piao, souvent cité dans le cours de l'ouvrage, on trouve quelques détails sur sa vie, à la page 108 du vol. Ier.

Digitized by Google

Mais pendant cette entrevue, arriva aussi un émissaire de Youen-Chao; Tchang-Siéou le fit entrer, et dans la lettre qui lui fut remise, il lut que Youen-Chao sollicitait également son alliance.

« Naguères, dit Hia-Hu à l'émissaire, vous avez mis des troupes sur pieds pour attaquer Tsao; d'où en est cette campagne? — La mauvaise saison nous a forcés de l'interrompre, répliqua l'envoyé, et comme votre maître est avec le seigneur Liéou-Piao, le plus important personnage de l'Empire, voilà pourquoi nous venons demander à nous unir à vous. — Retournez au plus vite vers celui qui vous envoie, s'écria Hia-Hu avec mépris; votre maître n'a pas pu soutenir son propre frère; comment songe-t-il à prendre des étrangers sous sa protection! » Et déchirant la lettre, il renvoya brusquement l'émissaire.

Tchang-Siéou qui considérait la position de Youen-Chao comme mieux affermie que celle du premier ministre, s'inquiétait déjà à la pensée que cette conduite violente lui attirerait la colère d'un ennemi puissant. « Le meilleur parti à prendre, répondit Hia-Hu, c'est de nous soumettre à Tsao-Tsao. — Mais, dit Tchang-Siéou, il a contre moi une ancienne rancune [1]; peut-il oublier ce ressentiment? » Le conseiller, pour toute réponse, exposa les trois motifs qui rendaient avantageuse une alliance avec Tsao : « Premièrement, ce ministre a reçu de l'Empereur même l'ordre de ramener à l'obéissance tous les rebelles de l'Empire; secondement, Youen-Chao est très puissant, aussi il ne fera pas grand cas de nous si nous nous rallions à son parti, tandis que notre soumission comblera de joie Tsao-Tsao, précisément parce que sa position est moins brillante; troisièmement, l'intention secrète de Tsao est de se déclarer un jour le premier des vassaux [2]; certes, il oubliera une injure personnelle, ne serait-ce que pour faire briller sa vertu dans tout l'Empire! Telles sont les trois raisons qui doivent nous décider à accepter ses offres; ainsi seigneur, n'hésitez pas! »

[1] Voir plus haut, chap. II, l'épisode de l'enlèvement de la belle-sœur de Tchang-Siéou, par Tsao-Tsao.

[2] De prendre le titre de *Pa*, qui était accordé sous les Tchéou, au plus puissant des princes feudataires.

Digitized by Google

« Je me rends à vos motifs, répliqua Tchang-Siéou ; amenez-moi l'envoyé ! » Hu-Hia présenta donc à son maître Liéou-Yé, qui fit les plus grands éloges du premier ministre, et donna à entendre que si ce dernier avait gardé quelque rancune d'une ancienne offense, il ne l'eut pas chargé de cette mission conciliatrice[1]. Là-dessus, on servit du vin en abondance; et Tchang-Siéou, suivi de son conseiller, alla faire sa soumission.

Il se prosterna aux pieds de Tsao qui s'empressa de le relever, et lui prit les mains en disant : « Oublions à jamais une légère offense !.... » Plusieurs jours se passèrent en festins ; après quoi Tchang-Siéou et Hia-Hu furent nommés l'un, général d'une division, l'autre, intendant du palais et chef de la police de la capitale.

Cependant l'autre émissaire envoyé (à King-Tchéou) vers Liéou-Piao, rapporta que ce seigneur hésitait à accepter les avances de la cour, et ne voulait pas se soumettre. Tchang-Siéou s'offrit de lui écrire quelques mots, qui lui seraient remis par un homme habile à manier la parole, promettant que cette démarche aurait un plein succès. « Chez moi, dit alors Kong-Yong, il y a un certain Ni-Hang (son surnom Tching-Ping, né à Ping-Youen), homme fort érudit, mais qui ne peut souffrir personne ; ses paroles blessent ceux à qui il s'adresse, et ce qui m'a empêché de le présenter à votre excellence, ça toujours été la crainte qu'il ne lui tînt des propos irrespectueux. Cependant, à cause de l'ancienne intimité qui le lie à Liéou-Piao, il serait utile de l'envoyer vers celui-ci en mission. »

Mandé à l'instant même, cet homme (étrange) parut, et fit les saluts d'usage; mais comme Tsao ne daignait pas lui dire de s'asseoir, il leva les yeux au ciel en s'écriant : « Le ciel et la terre sont bien grands ; se peut-il donc qu'ils ne renferment pas un seul homme ? — Sous mes ordres, reprit Tsao, j'ai un certain nombre de mandarins, qui tous sont des personnages du premier mérite, qu'osez-vous dire ? »

[1] Pour obvier à la monotonie de ces dialogues, nous avons souvent remplacé le discours direct par la forme indirecte et narrative.

Digitized by Google

Ni-Hang pria le ministre de lui exposer les mérites et les qualités de chacun de ces personnages ; celui-ci vanta les vues profondes, la grande prudence des conseillers Sun-Yo et Sun-Yéou, auxquels on ne pouvait comparer ni Siao-Ho, ni Tchin-Ping[1] ; l'irrésistible valeur de ses capitaines, qui surpassaient Tchin-Pong et Ma-Wou[2] ; l'habileté, le courage extraordinaire de ses généraux, les premiers de leur temps ; et finit par demander à Ni-Hang pourquoi il s'obstinait à ne pas voir un seul homme dans l'Empire ?

Reprenant les uns après les autres les noms cités par le ministre, le philosophe répondit en souriant : « Erreur que tout cela ! Passons en revue ces personnages. Sun-Yo est bon pour conduire le deuil à un convoi, pour demander des nouvelles d'un malade ; Sun-Yéou, pour garder un cadavre dans sa bière, pour veiller auprès d'un tombeau. Tchang-Liéao peut être utilement employé à battre le tambour de peau et à frapper le gong de cuivre ; Hu-Tchou, à garder une bande de moutons ou une troupe de chevaux. Yo-Tsin s'entendrait bien à tenir le registre des récompenses et des châtiments ; Ly-Tien, à coudre et à joindre ensemble les livres et les planchettes sur lesquels sont tracés les édits de la cour. Liu-Kien ferait un bon repasseur de couteaux, un bon remouleur de sabres ; Man-Tchong, un remarquable buveur et un mangeur recommandable. Yu-Kin devrait porter des planches sur son dos et battre la terre sous ses pieds pour faire des remparts ; Su-Hwang, égorger des porcs et tuer des

[1] Siao-Ho fut le conseiller intime de Liéou-Pang, fondateur de la dynastie des Han. Tchin-Ping est cité dans le Hao-Kiéou-Tchouen (*fortunate union*), traduction de Davis, vol. Ier, page 214 ; on lit à la note : « Tchen-Ping, the chinese Ulysses, who, during the civil wars, assisted one of the contending states with his stratagems. » Cet Ulysse chinois, comme l'appelle le traducteur anglais, vivait dans le même temps ; l'an 205 avant notre ère, il entra au service de Hiang-Yu, le compétiteur de Liéou-Pang. Voir Histoire générale de la Chine, tome II, page 461.

[2] Tchin-Pong, général très renommé, qui servait du temps de Kwang-Wou-Ty, le régénérateur de la dynastie des Han, l'an 25 de notre ère. Ma-Wou joua un grand rôle pendant l'usurpation de Wang-Mang (années 9-23 de l'ère chrétienne).

Digitized by Google

petits chiens. Hia-Héou-Tun, que vous appelez l'ordonnateur de votre armée, et votre parent Tsao-Tsé-Hiao, dont vous faites votre trésorier en chef, ainsi que les autres, sont des porte-manteaux à suspendre des habits, des poches à renfermer le grain, des vases à vin, des sacs à viande[1]. »

« Mais, s'écria Tsao furieux, quelles sont donc vos capacités à vous ? »

Le philosophe répondit : « De tous les livres qui traitent d'astrologie et de magie, il n'y en a pas un que je ne connaisse à fond! Les neuf écoles de philosophie, les trois religions sont ma partie spéciale. D'un côté, je m'élève aussi haut que les saints Empereurs Yao et Chun ; de l'autre, j'égale en mérite Kong-Fou-Tsé et Yen-Tsé[2] ! Je renferme en moi l'art de gouverner l'Empire et de maintenir le peuple dans la paix. Doit-on me comparer ces gens vulgaires que vous avez cités ? »

Tchang-Liéao (qu'il avait déclaré bon à battre le tambour) était là près de lui, et il allait le décapiter d'un coup de sabre. « Ne le tuez pas ! s'écria Tsao ; il me manque un timbalier, et cet homme se tiendra soir et matin au palais pendant le repas, pour remplir cet office. » Ni-Hang ne refusa pas cet emploi ; mais Kong-Yong (qui l'avait présenté au premier ministre) se retira aussi honteux qu'irrité.

Tchang-Liéao demanda au premier ministre pourquoi il ne lui avait pas permis de tuer ce misérable, cet insolent. « Cet homme jouit d'une réputation usurpée, répondit Tsao ; si je le mets à mort, on dira dans le monde que je suis jaloux des gens de mérite.

[1] Cette boutade du Diogène chinois, se plaignant *de ne pas trouver un homme*, doit plaire aux lettrés du céleste Empire plus qu'au lecteur européen. L'édition in-18 a donné ce chapitre en entier ; si nous le traduisons intégralement, c'est dans l'intention d'aider les personnes qui auraient la curiosité de lire, dans le texte, ce long ouvrage, le mieux écrit de tous ceux que la Chine admire. Quand on fait passer dans une langue européenne, un texte oriental, on travaille surtout pour le studieux élève avide de traductions, de notes et d'éclaircissements.

[2] Il s'agit sans doute ici de Fou-Ché, surnommé Yen, qui commenta l'ouvrage de Pan-Kou, sur la création. Voir Mémoires sur les Chinois, vol. Ier, pages 135 et 296.

Digitized by Google

Comme cet insensé se vante de ses talents, eh bien, je le nomme timbalier pour lui faire honte[1] ! »

Au huitième mois de la cinquième année Kien-Ngan (200 de J.-C.), tous les grands de la cour étant invités à un festin, Tsao ordonna au philosophe de commencer ses fonctions. Or, l'ancien chef des timbaliers lui fit observer que dans un jour de fête, au palais, il devait se vêtir d'habits neufs; mais Ni-Hang entra couvert de vieux vêtements, et se mit à battre trois fois les tambours de manière à rendre un son extraordinaire[2], ce qui scandalisa les convives. Les serviteurs lui demandèrent pourquoi il n'avait pas changé de costume? A cette question, Ni-Hang se dépouilla devant tout le monde de ses vêtements usés (qui déplaisaient à l'assemblée), et resta debout dans un costume si simple, que les assistants se couvraient la face. Le philosophe reprit tranquillement ses pantalons, sans témoigner la moindre honte, puis frappa trois autres coups de tambour.

« Oses-tu bien te montrer si impudent au milieu du palais, lui cria Tsao avec colère? — L'impudent, répondit-il, est celui qui se joue de l'Empereur et tend des piéges aux grands ! Si je vous montre tel quel ce corps que j'ai reçu de mon père et de ma mère, pourquoi m'accusez-vous d'impudence ? »

« Si tu es pur, toi, reprit Tsao, qui donc sera impur.....? — Vous, dit Ni-Hang; vous ne distinguez point les sages d'avec les insensés ; vos yeux sont immondes ! Vous ne récitez point les livres de l'antiquité, votre bouche est malpropre. Vous n'écoutez

[1] L'édition in-18 dit en note: « Ce fut sur Tsao que retomba la honte, car il fut horriblement injurié ! »

[2] Le texte dit littéralement : « Aussitôt frappant les tambours, il battit trois fois le *yu-yang*, et rendit un son discordant; (l'édition in-18 ajoute: C'était à la fois le son du métal et de la pierre.) » Ce qui est expliqué ainsi dans cette petite édition : Avec les instruments de bois et de peau, on pouvait obtenir le son du métal et de la pierre, ce qui s'appelle *ky*, bruit de l'eau frappant les rocs. C'était là ce que recherchait le plus avidement Ngo-Yang, habile musicien (et comédien célèbre) du royaume de Tsou. Au temple des ancêtres, on frappait d'abord ce même ton *yu-yang* dans sa pleine intonation, ce qui s'appelait *cho*, commencer. Dans le royaume de Yé....., on séparait les sons, ce qui s'appelait *tsue*, interrompre? Traditions qui ne se sont point conservées jusqu'à nous. »

Digitized by Google

point les conseils des hommes probes ; vos oreilles ne sont pas pures ! Vous ne savez pas à fond les lois, les rites des anciens ; toute votre personne est souillée et votre esprit l'est aussi, car vous ne pouvez souffrir que des seigneurs jouissent de leur pouvoir dans l'Empire ; votre cœur est immonde, car votre constant désir est de détrôner le souverain pour vous mettre à sa place ! Moi, je suis un sage renommé sur la terre, et vous m'employez à frapper un tambour ! Comme jadis Yong-Hou méditait de faire périr Kong-Fou-Tsé, comme jadis Tsang-Tsang calomniait Meng-Tsé pour le perdre, de même dans l'intention d'usurper le titre de roi et de chef des vassaux, vous déshonorez les égaux de ces grands personnages. En vérité, vous êtes au niveau de la brute ! »

Les serviteurs, à ces mots, allaient massacrer Ni-Hang ; Tsao les arrêta et dit en souriant : « Tuer cet homme, ce serait tuer un moineau babillard, une souris, et rien de plus. » — Puis s'adressant au philosophe : « Je vous envoie en qualité d'ambassadeur près de Liéou-Piao, afin que vous l'engagiez à se soumettre, et je vous donne le rang de mandarin de première classe ! » Ni-Hang ne voulut accepter ni la mission ni le grade ; Tsao fit venir trois chevaux, et ordonna à deux hommes de l'emmener.

Cependant, Tsao avait invité ses plus intimes parmi les mandarins civils et militaires, à un repas préparé hors de la porte orientale ; ceux-ci l'ayant reconduit jusqu'au palais pour donner plus d'éclat à son autorité, Sun-Yo (le plus courtisan de tous) s'entendit avec ses collègues pour ne point se lever devant Ni-Hang quand il paraîtrait. Ainsi firent-ils, et le philosophe éclata en sanglots de telle sorte que Sun-Yo demanda pourquoi ces signes de chagrin dans une si joyeuse occurrence ? « Hélas, répondit-il, je suis tombé au milieu de sépulcres (vivants), et je gémis ! »

« Si nous sommes des morts, répliquèrent les courtisans, toi, tu es l'esprit malfaisant d'un corps sans tête[1] ! — Moi, interrompit

[1] C'est-à-dire l'ame errante et mauvaise d'un criminel décapité dans une existence antérieure.

Digitized by Google

Ni-Hang, je suis un serviteur de la dynastie des Han [1] et je ne me fais point le partisan de Tsao, qui trompe le peuple.....»

Ils l'auraient tué si Sun-Yo ne les eut arrêtés : « Son excellence a dit qu'autant vaudrait tuer un moineau, un rat ; et l'a laissé vivre. Irions-nous donc inutilement ternir et souiller nos glaives et nos haches ! — Si je suis un moineau, un rat, au moins j'ai le cœur, l'esprit d'un homme, dit Ni-Hang ; tandis que vous, vous êtes un essaim de mouches, un tas de fourmis ! »

Les courtisans se dispersèrent fort mal disposés à l'égard du philosophe, qui se rendit à King-Tchéou près de Liéou-Piao. Bien qu'il louât la vertu, bien qu'il ne parlât qu'au nom de la vérité, Ni-Hang ne plut pas à ce seigneur, et celui-ci l'envoya vers l'un de ses généraux Hwang-Tsou [2], qui commandait à Kiang-Hia. Cet officier ne connaissait ni les livres sacrés ni les rites ; il était même d'un caractère violent et emporté. Quelques mandarins demandèrent donc à Liéou-Piao pourquoi il n'avait pas puni de mort l'insolence du philosophe qui se jouait de lui.

« Déjà, répondit-il, cet homme a injurié Tsao, et Tsao ne l'a pas mis à mort afin de s'attirer l'estime publique. S'il me l'a expédié, c'est pour me donner la tentation de lui abattre la tête, pour me fournir l'occasion de me montrer persécuteur des sages, et d'acquérir la réputation d'un homme inique. Si aujourd'hui je l'adresse à Hwang-Tsou, c'est pour prouver à mon tour à Tsao que j'ai autant de prudence que lui. »

Les conseillers Kouey-Youé et Tsay-Mao admirèrent la sagacité de leur maître. Or, sur ces entrefaites, arriva aussi un envoyé de Youen-Chao ; Liéou-Piao le fit descendre à l'hôtel des Postes, et assembla ses mandarins pour leur demander vers lequel des deux partis représentés chacun par un émissaire, il était convenable de se tourner ? « Aujourd'hui, répondit le chef du conseil Han-Song, les deux rivaux (Youen-Chao et Tsao-Tsao) sont aux prises ; votre intérêt serait de saisir cette occasion et de détruire

[1] Et en cela, dit l'édition in-18, il avait une tête, un chef, c'est-à-dire l'Empereur légitime, tandis que les courtisans qui reconnaissaient Tsao-Tsao pour maître, en manquaient.

[2] Voir vol. Ier, page 124.

Digitized by Google

vos ennemis. Mais si c'est une chose impossible, choisissez auquel des deux il peut être préférable de vous soumettre. Aujourd'hui, voyez comme Tsao s'entend à conduire une armée, combien d'hommes éminents par leurs vertus et leurs qualités se rallient à son parti ! Certes, il y a toute apparence qu'il triomphera d'abord de Youen-Chao. Ensuite, il se tournera vers la rive orientale du Kiang, et je doute que vous puissiez l'en empêcher. Donc, le mieux serait de lui faire hommage de cette province de King-Tchéou, pour arrêter ses projets ambitieux ; il ne manquera pas de vous traiter avec de grands égards, et le succès de vos desseins ultérieurs est infaillible ! »

Liéou-Piao hésitant encore à faire ce sacrifice, voulut envoyer Han-Song à la capitale pour y prendre connaissance des événements ; à son retour, ils se concerteraient ensemble ; le conseiller répondit : « L'homme vertueux par excellence connaît à fond la justice ; l'homme de bien l'observe ; je suis l'exemple de ce dernier. L'Empereur et le sujet ont chacun leur devoir ; quand il y a un ordre de Sa Majesté, dût-on se jeter dans les eaux, se précipiter dans les flammes et mourir, on ne doit pas reculer ! Seigneur, si vous voulez obéir au fils du ciel, soumettez-vous à Tsao-Tsao ; envoyez-moi vers lui.... Vous êtes encore irrésolu ; si je vais dans la capitale (pour observer ce qui s'y passe), on m'y donnera un grade ; dès-lors je ne puis plus revenir vers vous, et me voilà serviteur du souverain, sans cesser d'être le vôtre (mais à un degré plus éloigné). Le souverain doit être servi comme un souverain ; donc je devrai accomplir les ordres de l'Empereur ! Au nom de la fidélité qui lui est due, je ne pourrai plus mettre ma vie à votre service. Réfléchissez bien à ceci, seigneur, je vous en prie ; et ne m'accusez point de me montrer ingrat[1]. »

« Allez d'abord dans la capitale, allez sonder le terrain, dit Liéou-Piao, j'ai un autre projet ! » Han-Song partit ; Tsao l'accueillit avec de grands égards, le nomma membre du conseil impérial, commandant de Ling-Ling et le pria de retourner vers

[1] Tout ce passage, emprunté aux auteurs anciens, est très difficile ; il abonde en ellipses que nous avons cherché à remplacer par des parenthèses.

Digitized by Google

son maître; ce qui fit dire au courtisan Sun-Yo : « Cet homme est venu ici comme un espion ; il ne s'est jamais distingué et votre excellence l'avance en grade ! De plus elle le renvoie sans lui demander la moindre nouvelle de Ni-Hang. — Ce fou m'a insulté gravement, répondit le ministre ; je l'ai envoyé vers Liéou-Piao pour exciter celui-ci à le mettre à mort ; pourquoi m'informerais-je de lui ! »

De retour près de son maître, Han-Song lui vanta les qualités du souverain et le pressa d'envoyer son fils en ôtage à la cour. « Vous êtes un traître, s'écria Liéou-Piao avec colère; que votre tête tombe à l'instant. — Seigneur, reprit le mandarin à haute voix, c'est vous qui m'imputez à mal ce que j'ai fait pour vous, ce n'est pas moi qui manque de gratitude ! » L'autre conseiller Kouey-Youé rappela ce qu'avait dit Han-Song avant de partir ; Liéou-Piao le laissa donc aller sain et sauf.

Alors aussi arriva la nouvelle que Hwang-Tsou avait fait décapiter Ni-Hang ; pour quelle cause ? Liéou-Piao voulut le savoir et on lui répondit : « Ces deux personnages ayant bu ensemble, et largement, Hwang-Tsou demanda au philosophe quels étaient les gens remarquables de la cour ? — Mes deux enfants [1], dit Ni-Hang ; eux exceptés, il n'y a pas un homme éminent dans la capitale ! — Et moi, que suis-je à vos yeux, reprit le général ! — Vous, vous êtes comme un esprit dans un temple d'idoles ; on a beau lui présenter l'offrande, il garde rancune et ne se montre pas [2] ! — Ah ! s'écria Hwang-Tsou exaspéré, tu me compares à une statue d'argile ou de bois ! » Là-dessus il lui fit abattre la tête ; le philosophe ne cessa de l'injurier jusqu'à ce qu'il eut reçu le coup fatal.

Cette nouvelle contraria beaucoup Liéou-Piao [3] ; il résolut même

[1] Ils sont nommés Kong-Wen-Kuu et Yang-Té-Tsou.

[2] Le philosophe semble se rire des cérémonies sacrées, et tourner en plaisanterie les statues auxquelles on offrait des sacrifices, mais qui, courroucées sans doute contre les officiants, ne laissaient point paraître l'esprit divin résidant en elles.

[3] L'édition in-18 ajoute : Ce ne fut point Hwang-Tsou qui le tua, ce fut Liéou-Piao ; ou plutôt ce ne fut pas ce dernier, mais bien Tsao-Tsao ; et le

Digitized by Google

de ne pas se soumettre à Tsao-Tsao. Celui-ci, de son coté, instruit de la mort de son émissaire, s'écria en riant aux éclats : « Sa langue était un glaive avec lequel il s'est lui-même coupé le cou ! » Ce qui ne l'empêcha pas de se disposer à lever des troupes, pour aller demander compte à Liéou-Piao de ce crime commis contre le droit des gens.

même texte ajoute : Liéou-Piao le fit ensevelir au bord de l'île appelée *Yng-Vou* (perroquet), ce qui fournit le sujet des quatre vers suivants :

« Hwang-Tsou était un homme d'un talent borné, un personnage ordinaire ;
» Ni-Hang étant mort, sa tête forma la source du fleuve Kiang.
» Aujourd hui si vous passez au bord de l'île du Perroquet,
» Vous n'y verrez qu'un courant sans transparence et sans limpidité. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Tsao-Tsao découvre la conspiration tramée contre lui.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 200 de J.-C.] « Youen-Chao n'avait pas déposé les armes ; Hiuen-Té n'était pas anéanti ; vouloir marcher contre Liéou-Piao, ne serait-ce pas abandonner le cœur même du mal pour l'attaquer dans ses extrémités ? D'abord, il fallait réduire les deux plus puissants ennemis ; cela fait, les provinces comprises entre le Kiang et le Han (qui obéissaient à Liéou-Piao), seraient pacifiées bien facilement. » Tels furent les conseils que Sun-Yo donna au premier ministre, et celui-ci les mit en pratique.

Mais (revenons aux conspirateurs) ; depuis le départ de Hiuen-Té, Tong-Tching délibérait souvent avec Wang-Tsé et les autres[1] conjurés, sans trouver aucun moyen d'accomplir leurs projets. A la visite du jour de l'an, il fut si indigné de la hauteur arrogante avec laquelle Tsao reçut les grands, qu'il en tomba malade. De retour en son hôtel il se mit au lit, et l'Empereur, informé de l'indisposition de son oncle maternel, lui envoya le premier médecin du palais. Ce docteur, né à Lo-Yang (l'ancienne capitale), se nommait Ky-Tay (son surnom honorifique Ping) ; il jouissait d'une immense réputation dans son temps. Cependant les remèdes qu'il fit prendre pendant plusieurs jours à Tong-Tching, n'avaient guères d'effet ; il restait jour et nuit près du malade,

[1] Voir plus haut, page 115, et suivantes.

Digitized by Google

n'osant l'interroger sur la cause des soupirs fréquents qui soulevaient sa poitrine. Le quinzième jour du premier mois de cette année [1], comme le docteur demandait à se retirer, Tong-Tching le pria de rester près de lui, et ils vidèrent ensemble quelques coupes de vin. Les esprits du convalescent s'envolèrent à moitié, et s'endormant tout habillé, voici ce qu'il vit en rêve :

On lui annonce l'arrivée de Wang-Tsé suivi des trois autres conjurés, il va les recevoir : « Eh bien, s'écrie Wang-Tsé, notre grande affaire va réussir ! — Parlez, parlez, de grâce..., répondit-il lui-même. — Écoutez, continue Wang ; Liéou-Piao a fait alliance avec Youen-Chao ; ils ont levé cinq cents mille hommes de troupes, et s'avancent du côté du nord. Ma-Teng s'entend avec Han-Souy ; ils arrivent à la tête de deux cents mille hommes. Tsao a fait partir tout ce qu'il y a de soldats ici pour s'opposer à ces deux adversaires ; la ville reste déserte. Eh bien, réunissons les gens de nos cinq maisons ; leur nombre peut monter à mille. Ne laissons pas échapper l'occasion que nous offre la fête d'aujourd'hui ; entourons le palais du ministre et pénétrons jusqu'à lui pour le tuer. Le peuple nous prêtera main forte !..» Le conseil est adopté par Tong-Tching ; il appelle tous les gens de son hôtel, fait préparer des armes, se revêt de sa cuirasse, saisit sa lance et monte à cheval. Le lieu du rendez-vous est fixé devant la porte intérieure (dite *Neuy-Men*) ; de part et d'autre on met son monde en mouvement. A la seconde veille, tous les hommes armés sont réunis. Le sabre en main, Tong-Tching entre, et voyant Tsao qui festoie dans ses appartements retirés, il lui crie à haute voix : « Brigand, ne fuis pas, » et d'un coup de son glaive il l'abat !

Ce mouvement, qu'il exécute avec sa main, le fait tomber...; il s'éveille. Mais en rêvant, il n'avait cessé de crier : « Tsao, brigand !.... » Et un homme est là devant lui, qui dit d'une voix forte : « Voulez-vous donc égorger Tsao ? »

Tong-Tching ouvre les yeux et reconnaît le médecin ! Dans son trouble il ne peut articuler un mot de réponse : « Oncle du

[1] L'année chinoise commence au printemps. Ce quinzième jour du premier mois est celui où l'on célèbre la fête des lanternes.

Digitized by Google

souverain, calmez votre effroi, reprit le docteur; je suis un client du ministre, il est vrai, mais dans mon cœur vit toujours le souvenir de ce que je dois à Sa Majesté ! Vos soupirs incessants, je les ai remarqués sans oser vous en demander la cause; voilà que vous vous êtes trahi en rêvant; vos véritables sentiments se sont manifestés, ne les cachez plus. Si vous avez besoin de mes services, je suis prêt; fallût-il m'exposer à la mort, moi et tous les miens, je l'accepterais sans regret ! »

Se cachant le visage, Tong-Tching répondit avec des sanglots, que redoutant de rencontrer en lui un espion et non un complice, il n'osait encore découvrir tous les projets... A ces mots le docteur se coupa le bout d'un doigt avec ses dents [1]. Le serment fut scellé ainsi; Tong-Tching, ayant confiance, se hâta de tout dévoiler à son nouveau complice; il lui montra l'édit écrit par l'Empereur, lui fit connaître le nom des conjurés, et ajouta qu'aucun moyen ne se présentant d'accomplir ces projets, l'inquiétude, l'agitation l'avaient rendu malade.

« Sans qu'il soit besoin de vous mettre en peine, ni vous, ni vos complices, répondit le docteur, la vie du brigand Tsao est entre mes mains; il n'en a qu'une, tôt ou tard je la lui prendrai ! — Et comment cela ?... — Voici la chose : Le traître Tsao est sujet à des vapeurs [2] à la tête; quand elles le font souffrir, il m'appelle pour que je le soigne. Un jour ou l'autre, il aura recours à moi; il me suffira de glisser un peu de poison dans un breuvage et c'en est fait de lui; sans que vous aviez besoin de rassembler des armes et des soldats ! — Si vous nous prêtez votre concours, répliqua Tong-Tching, la dynastie, l'état sont sauvés ! Tout dépend de vous ! »

Le docteur se retire; le cœur plein d'une secrète joie, Tong-Tching passe dans ses appartements intérieurs. Là, il voit un de ses esclaves nommé Tsin-King, en conversation intime avec une

[1] De cette façon, dit l'édition in-18, il fit comme l'Empereur qui avait écrit l'ordre avec son propre sang.

[2] Il ne s'agit pas précisément ici de vapeurs, mais de l'air, du vent, qui joue un grand rôle dans les livres de médecine chinoise. Voir vol. VI de la Description de la Chine, page 220, et suivantes.

Digitized by Google

de ses servantes (du nom de Yun-Yng). Outré de colère, il ordonne de prendre le coupable et crie qu'on le mette à mort. Sa femme légitime obtient qu'il soit fait grâce à l'esclave ; quarante coups de bâton lui sont appliqués, après quoi il est chargé de fers et jeté dans un appartement inhabité. L'esclave, exaspéré contre son maître, brise ses chaînes pendant la nuit, saute par-dessus les murailles et va chercher un refuge dans l'hôtel de Tsao, annonçant qu'il a des révélations à lui faire.

Tsao ordonne qu'il soit introduit ; le fugitif raconte que « six personnes (dont il cite les noms) se réunissent chez son maître et y tiennent conseil ; dans ce conciliabule, il n'est question d'autre chose que d'attenter aux jours de son excellence. On y a montré un morceau de gaze blanche sur lequel sont tracés des caractères dont le sens lui est inconnu. La veille, le médecin Ky-Ping a fait un serment terrible.... » Après[1] cette dénonciation, Tsao garde l'esclave, le cache dans son palais, et dès le lendemain appelle le médecin en disant qu'il souffre de ses vapeurs. « Brigand, pensa le docteur, ta dernière heure est venue !... » Et il se rend au palais, muni d'un peu de poison qu'il tient caché ; Tsao-Tsao l'attendait, couché sur son lit. « Seigneur, dit le médecin après avoir fait chauffer une potion, il faut boire ce breuvage et vous serez soulagé. » Tout en parlant ainsi, il présentait au premier ministre la coupe fumante dans laquelle il venait de jeter la substance qui devait causer la mort.

Ce breuvage, qu'il savait être empoisonné, Tsao ne se pressait pas de le boire : « Buvez-le pendant qu'il est chaud, dit le médecin ; une gorgée vous rendra la santé ! — Docteur, répliqua Tsao en se relevant, vous êtes lettré, et sans aucun doute, versé dans la connaissance des rites et des devoirs. — Très certainement, dit Ky-Ping. — Eh bien, il est écrit quelque part : Quand le prince malade doit prendre une potion, le médecin est obligé de la goûter le premier. Si un père malade se trouve dans le même

[1] Dans l'édition in-18, on trouve cette note : Au livre X, la conjuration de Ma-Teng est dévoilée par un esclave, et la même circonstance se trouve ici ; dans le premier cas, la dénonciation est abrégée ; dans le second, elle se fait plus en détail. C'est le même fait, seulement les noms sont changés.

Digitized by Google

cas, c'est le fils qui est chargé de ce soin. Vous qui êtes un de mes familiers les plus intimes, pourquoi ne tâtez-vous pas de ce breuvage avant de me l'offrir ? Si vous ne le faites pas, c'est que sans nul doute la potion est empoisonnée ? »

Le médecin, comprenant qu'il était trahi, se lève, fait un pas en avant, saisit l'oreille de Tsao (pour le forcer d'ouvrir la bouche) et d'avaler la liqueur mortelle ; mais celui-ci renverse le vase, et le poison, en se répandant sur les dalles de faïence qui pavent l'appartement, les font fendre à l'instant [1].

Avant que Tsao eut prononcé un seul mot, ses gardes avaient arrêté le médecin et il s'écria lui-même en riant : « Cette maladie, c'était une ruse pour l'éprouver ! » Une vingtaine de sicaires entraînent le coupable dans le jardin situé au fond du palais. Le ministre s'assied dans la galerie ; on amène le médecin garotté ; on le frappe pour le forcer à faire des aveux. Mais son visage impassible ne trahit pas la plus légère frayeur.

« Ah ! s'écria Tsao avec un sourire, toi, médecin, toi qui n'as d'appui que mon patronage, tu as osé tenter de m'empoisonner ! Certainement quelqu'un t'a poussé à cette action ! Nomme tes complices, et je te fais grâce. — Tu te joues de l'Empereur, répliqua le patient d'un ton de mépris, tu cherches à perdre les grands ! Dans l'Empire, brigand, il n'est personne qui ne désire ta mort ; je ne suis pas le seul. »

Tsao lui fit appliquer trois fois la même torture, mais le patient reprit avec colère : « J'ai voulu te tuer ! Parce que je suis sous ton patronage, tu veux croire que quelqu'un m'a lancé contre toi ; non ! Que je meure, et que tout soit fini ! » Dans sa fureur, Tsao le fit battre jusqu'à ce que la peau fut déchirée, la chair mise en lambeaux ; mais il ne put arracher une parole à Ky-Ping, bien que son sang inondât le sol. Puis craignant de le voir expirer sans obtenir de lui un mot de réponse, il ordonna aux geoliers de le jeter dans un cachot.

Le lendemain, Tsao prépare dans le palais un banquet splendide,

[1] Ce sens peut-être hasardé et qui nous laisse quelques scrupules, est tiré du texte moins concis de l'édition in-18. Le mandchou dit : *Angga te houngherere te,* comme il (le lui) versait dans la bouche.

Digitized by Google

auquel il invite les grands. Tong-Tching prétexte sa maladie pour ne pas s'y rendre; Wang-Tsé et les autres conspirateurs, craignant d'éveiller des soupçons, prennent place parmi les conviés. Quand le vin a fait le tour de la table, Tsao s'écrie : « Dans cette fête, il ne faut ni comédie ni musique! J'ai là quelqu'un qui suffira à vous exciter à boire[1]! » Sur son ordre les vingt alguazils amènent le malheureux docteur, enchaîné et la cangue au cou, en se pressant autour de lui. « Cet homme, reprit Tsao s'adressant aux mandarins, s'est révolté contre l'Empereur; il a des complices! Il voulait me faire périr, mais le ciel a déjoué ses projets. » Et sommant une fois encore le patient de dénoncer les autres conspirateurs, il le fit frapper. Ky-Ping perdit connaissance et tomba. L'eau qu'on lui jeta à la face le rappela à la vie; il lança sur le premier ministre un regard terrible, et se remit à l'injurier en grinçant des dents : « Brigand, s'écria-t-il, tu ne veux pas m'achever! Qu'attends-tu donc? »

« Ces plans de conspiration, ce n'est pas toi qui les a tracés, répliqua Tsao; dénonce tes complices et ton crime te sera remis! — Tes plans à toi, dit le patient, sont plus odieux que ceux de l'usurpateur Wang-Mang et du tyran Tong-Tcho. Tous les hommes de l'Empire se disputeraient le plaisir de broyer ta chair sous leurs dents; suis-je donc seul à désirer ta mort! »

« D'abord ils étaient sept[2], répondit Tsao; tu as fait le huitième. Pourquoi ne nommes-tu pas les autres? » A ces mots, Wang-Tsé et ses complices ne surent plus où porter leurs regards; ils étaient aussi mal à l'aise que s'ils eussent été assis sur des pointes de fer[3]. Une nouvelle bastonnade fut infligée au médecin; il s'évanouit encore et on le fit revenir en lui jetant de l'eau sur

[1] Cette fin de phrase, utile au sens général, ne se trouve que dans l'édition in-18, avec cette note : « Le médecin Ky-Ping excellait dans l'art de faire cuire les aliments; c'est lui dont Tsao se sert en ce moment pour donner du goût aux mets, pour assaisonner le repas! » Ce qui fait mieux comprendre l'atroce ironie du premier ministre.

[2] Voir plus haut, page 119.

[3] Littéralement : « Sur un tapis, sur une étoffe foulée faite d'aiguilles au lieu de laines. » Dans la phrase suivante, le texte in-8° est d'une concision incroyable; il dit seulement : Tsao ordonna d'un côté de frapper, d'un côté de jeter de l'eau.

Digitized by Google

la figure. Voyant qu'il ne pouvait tirer du patient aucun aveu, Tsao ordonna de le remmener en prison ; lui-même il sortit et envoya dire aux conviés de s'en retourner chez eux ; à l'exception des quatre conjurés (Wang-Tsé-Fou, Ou-Tsé-Lan, Ou-Tchu, Tchong-Tsy) qui, tout épouvantés, restèrent là comme des corps dont l'ame s'est échappée.

Tsao-Tsao leur dit : « Si je vous ai priés de demeurer, c'est que j'ai à vous interroger tous les quatre sur une affaire particulière. Peut-on savoir sur quoi vous avez délibéré en compagnie de Tong-Tching? — Nous n'étions réunis que pour des visites de politesse, dit Wang-Tsé ; rien de sérieux ne nous a occupés. — Et certain morceau de gaze blanche sur laquelle il y avait quelques lignes écrites, qu'était-ce ? — Nous l'ignorons, » répondirent les conjurés. A ces mots le premier ministre fit entrer le délateur.

« Où nous as-tu vus, lui demanda Wang-Tsé. — Vous étiez six en tel endroit, répliqua l'esclave ; vous avez fait retirer tout le monde, et rassemblés en un même lieu, vous avez écrit je ne sais quoi ! »

Wang-Tsé s'écria qu'on ne devait point recevoir le témoignage de ce misérable esclave de Tong-Tching, qui se vengeait par des calomnies d'un châtiment mérité..... « Le médecin a tenté de m'empoisonner, reprit Tsao, et si Tong-Tching n'est pas l'ame de ce complot, qui sera-ce donc ? » Les conjurés protestèrent qu'ils ne savaient rien. « Pour aujourd'hui, ajouta Tsao, je veux bien prendre patience, mais si les preuves se découvrent, il me sera difficile de vous faire grâce ! »

Ils persistèrent dans leurs dénégations ; sur un ordre du premier ministre on les emmena en prison, et le lendemain mille hommes cernèrent l'hôtel de Tong-Tching. C'était Tsao qui venait s'informer de sa santé ; il se hâta donc d'aller le recevoir. « Pourquoi n'avez-vous pas paru au banquet d'hier, lui demanda le ministre? — Une indisposition m'en a empêché... — Et cette indisposition était causée par les inquiétudes que vous ressentez pour la dynastie? » Tong-Tching tremblait de peur ; Tsao s'assit et continua : « Oncle de Sa Majesté, vous connaissez l'affaire

Digitized by Google

du médecin Ky-Ping? » — Et sur un signe négatif de son hôte, il reprit avec un froid sourire : « Quoi, votre seigneurie ignore ce qui s'est passé !..... Qu'on amène cet homme ! » Les trente alguazils introduisirent le patient.

II[1].

Le malheureux médecin, à peine introduit, se remit à injurier Tsao, qu'il appelait rebelle, tyran de son prince. « Cet homme, dit alors le ministre en s'adressant à Tong-Tching, m'a déjà dénoncé quatre de ses complices que j'ai envoyés en prison sous bonne escorte. Un seul me reste à connaître. » Tong-Tching n'osait rien répondre ; le ministre demanda de nouveau au patient : Quelqu'un t'a-t-il chargé de m'empoisonner? — Oui. — Nomme-le et je te laisse la vie ! »

« C'est le maître du Ciel, répondit Ky-Ping, qui m'a chargé de tuer un brigand rebelle à son prince... » Plein de rage, Tsao le fit frapper encore, de telle sorte que son corps n'était plus qu'une plaie ; à ce spectacle, Tong-Tching, assis dans la salle de son hôtel, sentait son cœur se fendre[2]. « Jusqu'ici, reprit Tsao en s'adressant au médecin, tu avais dix doigts bien entiers[3] ; d'où vient que je ne t'en vois que neuf aujourd'hui? — J'en ai coupé un pour sceller le serment que je faisais d'anéantir l'ennemi de l'Empereur ! » Tsao ordonna aux bourreaux de les lui couper tous et ajouta : « Eh bien maintenant, jure, je te le commande ! — Il me reste une bouche pour dévorer les traîtres, dit le patient, et une langue pour les injurier ! »

Sur un ordre du ministre, la langue allait lui être coupée ; il s'écria : « Non, non, laissez-moi-la ! Je cède aux tortures ; voici

[1] Vol. II, livre V, chap. VII, page 75 du texte chinois.

[2] Littéralement : « Comme si on lui coupait le cœur. » Autant que possible, nous tâchons d'adoucir la peinture de ces atrocités qui peignent trop bien la barbarie chinoise. Que l'on change les noms et l'époque, on aura *l'interrogatoire* d'un missionnaire catholique, tel qu'il s'est fait jusqu'à ce jour.

[3] Il est dit plus haut (et nous en verrons d'autres exemples), que les conjurés se mordaient le doigt pour en tirer du sang et signer la liste. Ky-Ping n'avait pas signé ; il s'était coupé un doigt avec les dents, dans sa précipitation à montrer son zèle.

Digitized by Google

que je vais déclarer la vérité ! — S'il en est ainsi, dit Tsao, je te laisse ce corps mutilé. — Déliez-moi donc, ajouta le patient ; je vous ferai connaître celui qui a ourdi cette conspiration, pour que vous l'arrêtiez ! »

« Que risque-t-on à lui ôter ses fers ! » dit Tsao ; et il le fit délier. Aussitôt Ky-Ping s'agenouillant dans la direction du palais impérial, s'écria : « Moi, votre sujet, ô prince, si je n'ai pu détruire ce rebelle qui vous opprime, c'est au Ciel qu'il faut s'en prendre ! » Puis il se fendit la tête sur le parquet et expira. Tsao fit suspendre à une potence son corps coupé en quartiers. Ceci se passa le premier mois de la cinquième année Kien-Ngan (200 de J.-C.[1])

L'esclave fugitif ayant été introduit, Tsao demanda à Tong-Tching s'il le reconnaissait ? Celui-ci, transporté de colère, voulait tuer le délateur ; Tsao l'arrêta : « Ne le frappez-pas ! Cet homme a dévoilé vos projets ; je l'amène ici pour être confronté avec vous, et vous oseriez porter la main sur lui ! — Seigneur, dit Tong-Tching, pourquoi ajoutez-vous foi aux dénonciations d'un esclave qui me calomnie, moi, oncle de l'Empereur ? — Wang-Tsé et les autres ont tout avoué, répliqua Tsao (qui mentait), pourquoi persistez-vous seul à nier les faits ? — Que votre excellence ne tourmente pas ainsi un innocent, » s'écria l'accusé. Sur un ordre du ministre, vingt bourreaux allèrent faire une perquisition dans la chambre de Tong-Tching. Le morceau de gaze sur lequel avait écrit l'Empereur, la liste des conjurés, tout fut découvert, et Tsao regardant ces pièces de conviction, s'écria avec un sourire : « Toi qui conspirais dans l'ombre, voilà donc jusqu'où tu poussais l'audace ! » Et après avoir confié à ses séides tous les parents de l'accusé, il revint à son hôtel. Quand ses conseillers furent assemblés, il montra l'écrit impérial à Sun-Yo qui lui demanda : « Seigneur, après une pareille découverte, qu'allez-vous faire ? »

[1] L'écrivain chinois a déjà conduit les affaires extérieures jusqu'à l'année suivante; ici, il est revenu en arrière pour présenter les détails de cette conspiration, dont il est dit quelques mots dans l'Histoire générale de la Chine; vol. IV, page 28.

Digitized by Google

Tsao répondit : « Ce que les circonstances me conseillent ; rassurer le peuple, tuer l'Empereur et choisir un homme doué de qualités, pour le mettre à sa place [1] ? »

« Seigneur, répliqua le conseiller, si votre autorité est reconnue dans tout l'Empire, si vous dictez des ordres à toute la terre, c'est au nom de la dynastie des Han. Pour châtier un coupable en le déclarant rebelle, il faut déterminer son crime ; dans la distribution des peines et des récompenses, il faut une mesure ; réfléchissez attentivement à ce que vous allez faire ! — Je veux, dit Tsao, donner un exemple aux masses, et effrayer les méchants par le supplice de Tong-Tching et de ses quatre complices.... Mais puis-je détruire aussi leurs familles, sans les déclarer coupables de lèse-majesté ? — L'affaire est grave, dit Sun-Yo, il y aurait péril à ne pas pousser la vengeance jusqu'au bout ! »

Ces dernières paroles décidèrent Tsao-Tsao. Par ses ordres, sept cents personnes de tout âge et de tout sexe, alliées par le sang aux cinq conjurés [2], furent décapitées devant le seuil de leurs maisons. Le peuple et les mandarins étaient dans la désolation. Une propre fille de Tong-Tching, que l'Empereur avait épousée [3], se trouvait enceinte de cinq mois ; Tsao entra dans le palais le sabre en main pour l'égorger. Ce jour-là même, l'Empereur s'entretenait avec l'Impératrice [4] de cette conspiration tramée avec son oncle, et dont il n'entendait plus parler. Tout à coup il voit paraître le ministre ; dans son effroi il est prêt à s'évanouir.

« Le brigand *Tong* est un conspirateur, dit Tsao, Votre Majesté le sait-elle, oui ou non ? »

[1] C'est-à-dire, comme le remarque l'édition in-18, faire ce qu'avait fait déjà Tong-Tcho.

[2] Il va sans dire que les conjurés eux-mêmes périrent les premiers. L'édition in-18 n'a pas manqué d'ajouter ce détail, comme aussi de mettre *cinq* au lieu de *quatre*, nombre fautif donné par le texte impérial, chinois et mandchou.

[3] Tong-Tching, que nous avons désigné par le titre *d'oncle maternel de l'Empereur*, ne l'était que par adoption ; sa mère ayant été empoisonnée par une de ses rivales, une des épouses de son père, Tong-Héou, sœur de Tong-Tching, l'avait élevé et adopté. Voir vol. Ier, page 33.

[4] Voir plus haut, page 105.

Digitized by Google

« *Tong-Tcho*, répondit le prince, a depuis longtemps expié son crime; comment pourrait-il conspirer encore? »

« Je ne parle pas de *Tong-Tcho*, mais de *Tong-Tching!...* » L'Empereur épouvanté, tremblant, affirma qu'il ne savait rien. — « Vous avez donc oublié le sang tiré de votre doigt et l'ordre écrit avec ce sang? »

L'Empereur restait muet; le ministre reprit: « Tout homme qui se révolte périt avec ses parents jusqu'au neuvième degré, qu'on emmène la fille de Tong-Tching et qu'elle soit décapitée! — Hélas! dit le souverain en suppliant, elle porte un enfant dans son sein; j'espère que votre excellence aura pitié d'elle..... »

« Si le ciel ne me fût venu en aide, c'en était fait de moi et de toute ma famille, répliqua Tsao avec dureté. En laissant vivre la fille d'un ennemi, je me prépare pour l'avenir de grands malheurs. — Au moins que votre excellence la garde enfermée jusqu'à ce qu'elle mette au jour cet enfant! On la tuera ensuite... — Je consentirais à laisser naître un rejeton de cette race ennemie, pour qu'un jour il vengeât sa mère! »

A ces mots l'Empereur fondit en larmes: « Hélas, s'écria-il; que son corps reste entier, de grâce! qu'il soit décemment voilé aux regards[1]! » Tsao fit apporter un linceul blanc. « Quand vous serez au bord des neuf fontaines[2], dit l'Empereur à sa jeune épouse, ne vous détournez point de moi avec colère! » Et il versait des larmes abondantes.

Dans sa fureur, Tsao reprocha au prince de pleurer comme une jeune fille; puis il appela les bourreaux, qui, entraînant la

[1] L'édition in-18 met la phrase précédente dans la bouche de l'Impératrice mère, et celle-ci dans celle de la princesse elle-même; ce qui semble plus naturel et donne plus d'intérêt à cette scène tragique. « Cette jeune mère qui ne peut sauver l'enfant enfermé dans son sein, dit l'éditeur en note, demande avec des larmes que son corps ne soit pas mutilé par le glaive. O douleur! O chagrins! Je ne puis, en lisant ceci, retenir mes larmes! »

[2] C'est-à-dire: N'emportez pas dans l'autre monde des sentiments de haine contre moi, de ce que je suis la cause (involontaire) de votre mort. Dans le Tso-Tchouen, une femme qui reproche sa mort à son mari lui dit: « Quand vous viendrez me rejoindre au bord des neuf fontaines, je me détournerai de vous avec colère. »

Digitized by Google

princesse, allèrent l'étrangler avec une corde de soie à la porte du harem. Cela fait, il réunit tous les eunuques, tous les officiers du palais et leur dit : « Qu'aucun parent, qu'aucun allié de l'Empereur ne pénètre près de lui sans ma permission, sous peine de mort ! » Les mandarins qui avaient eu avec Tong-Tching des relations d'amitié, il les cassa tous de leurs emplois, et fit décapiter ceux de ses parents les plus éloignés qu'il put découvrir.

Depuis lors, les mandarins, grands et petits, employés au palais ou au dehors, n'osaient plus, quand ils se rencontraient, échanger entre eux une parole. Le ministre tout-puissant choisit trois mille hommes parmi les plus dévoués à sa personne, dont il fit sa garde particulière; il en donna le commandement à son parent Tsao-Hong.

Cependant, si en mettant à mort Tong-Tching et les quatre conjurés (qui se trouvaient dans la capitale), il avait délivré son esprit d'une cruelle appréhension, restaient encore Hiuen-Té et Ma-Teng. Ces deux autres complices devaient absolument périr!.. Sun-Yo consulté à ce sujet répondit : « Ma-Teng a des troupes assemblées dans sa province de Sy-Liang; on ne peut l'attaquer à la légère ! Il faut l'attirer ici par une lettre et se bien garder d'éveiller ses soupçons ; une fois que nous l'aurons amené dans la capitale, nous trouverons le moyen de nous débarrasser de lui. Quant à Hiuen-Té, on l'a envoyé avec des troupes surveiller le Su-Tchéou, et lui aussi ne doit pas être attaqué légèrement ! »

« Et pourquoi ? » demanda Tsao.

« Seigneur, celui qui vous dispute l'Empire, c'est Youen-Chao. Le voilà maintenant à la tête d'une armée au lieu nommé Kouan-Tou (le passage principal du fleuve Ho); or sa constante pensée est de tenter un coup de main sur la capitale; si vous marchez dans l'est contre Hiuen-Té, celui-ci enverra demander des secours à Youen-Chao. Supposez que ce dernier profite de votre absence pour se porter contre la capitale; comment lui résisterons-nous ? »

Tsao n'approuva pas ces raisonnements. A ses yeux, Hiuen-Té était le plus éminent de ses rivaux; il fallait l'attaquer au plus vite, ne pas lui laisser le temps d'accroître sa puissance, sous

Digitized by Google

peine de le trouver plus redoutable encore, et de s'attirer de grands malheurs dans l'avenir. Au contraire, Youen-Chao qui formait de si ambitieux projets, ne savait que concevoir une multitude d'entreprises, sans en mettre aucune à exécution. Il ne ferait pas un mouvement du côté de la capitale; quelles inquiétudes pouvait-il donc inspirer? Sun-Yo, tout en convenant que Youen-Chao n'avait pas par lui-même de grandes capacités, énumérait tous les conseillers habiles réunis autour de sa personne [1], dont il lui suffirait d'écouter les avis pour mettre le ministre dans de terribles difficultés.

Tsao ne savait définitivement à quel parti s'arrêter, lorsque Kouo-Hia rentra dans le conseil. Il le mit au fait des questions qui s'agitaient, en lui demandant son opinion. « Youen-Chao est un homme irrésolu, que mille petites causes inquiètent et empêchent de prendre une détermination, répondit Kouo-Hia; les gens habiles qui l'entourent sont divisés entre eux; quel péril peut nous venir de ce côté! D'autre part Hiuen-Té ne fait que saisir le commandement de son armée; la multitude n'est pas encore dévouée à ce nouveau chef. Votre excellence, qui compte sous ses ordres des soldats aguerris, n'a qu'un coup à frapper pour que son autorité soit consolidée. » Plein de joie, Tsao proclama que l'avis de Kouo-Hia était en tout conforme à ses propres intentions.

[1] Tien-Fong, Tsou-Chéou, Chen-Pey, Kou-To, Hu-Yéou, Fong-Ky; personnages qui ont déjà figuré dans cette histoire et qu'on retrouvera bientôt en scène.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Défaite de Hiuen-Té.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 200 de J.-C.] Des éclaireurs vinrent bientôt à Su-Tchéou, apporter la nouvelle que Tsao-Tsao arrivait avec une armée de deux cents mille hommes, divisée en cinq corps d'attaque. Sun-Kien (il commandait les troupes du chef-lieu) courut d'abord avertir Yun-Tchang qui gardait la ville de Hia-Py; puis le lendemain, il alla trouver Hiuen-Té établi dans Siao-Pey. Consulté par son maître, que cet événement consternait, Sun-Kien répondit : « Le moyen le plus sûr de nous tirer d'un pareil embarras, c'est de demander du secours à Youen-Chao ! »

Une lettre fut écrite par Hiuen-Té qui la remit à Sun-Kien. Celui-ci se rendit au nord du fleuve Ho près de Tien-Fong [1], et lui conta ce qui se passait; le général promit à l'envoyé de l'introduire le lendemain près de Youen-Chao. A l'audience, Youen-Chao parut avec un visage triste et défait; son bonnet (il le portait comme un Empereur) était mis de travers, et ses vêtements flottaient en désordre; au point que Tien-Fong lui demanda la cause de cette singulière tenue. « Je suis un homme perdu, répondit Youen-Chao ! — Quoi ! reprit le général, quand vous jouissez dans l'Empire d'une autorité sans bornes, vous prononcez de si affligeantes paroles ! »

[1] L'un des généraux de Youen-Chao; voir plus haut, page 174.

Digitized by Google

« Avant peu, c'en est fait de moi, continua Youen-Chao ; à quoi bon m'embarrasser des affaires d'autrui ? — Seigneur, seigneur, expliquez-vous !.... — J'ai cinq fils ; le plus jeune, celui sur lequel je fondais toutes mes espérances, est attaqué d'une maladie qui l'aura bientôt emporté. Comment me sentirais-je disposé à faire la guerre ? »

« Voici que Tsao s'avance vers les provinces de l'est pour les soumettre, reprit Tien-Fong ; la capitale se trouve sans défense ; profitez de l'occasion, marchez avec des troupes levées au nom de la fidélité due au souverain ; protégez, sauvez à la fois l'Empereur et la nation tout entière ! Quel bonheur ce sera pour la dynastie !... Le proverbe dit : Quand le ciel offre, ne pas recevoir, c'est (refuser la fortune pour) aller au-devant des calamités ! Seigneur, de grâce, songez-bien à ceci ! — Je sais qu'il en est ainsi, répliqua Youen-Chao ; l'occasion qui se présente est belle ; mais dans la disposition d'esprit où je me trouve, cette expédition tournerait à mon désavantage ! »

Tien-Fong demanda d'où provenait cette disposition fâcheuse : « J'ai cinq fils, répondit Youen-Chao, et la santé de celui-là seul, qui est malade, m'occupe exclusivement. S'il venait à mourir en mon absence faute de soins assidus [1], je ne m'en consolerais jamais ! » Et se tournant vers Sun-Kien : « Allez donc près de votre maître ; dites-lui ce que vous avez entendu. Si par malheur il ne réussit pas dans ses affaires, qu'il vienne près de nous chercher un asile ; je lui prêterai mon appui ! »

Tien-Fong frappant la terre de son bâton, s'écria : « Le moment est passé à jamais ; c'en est fait ! — Puis il ajouta avec un soupir : — La plus admirable occasion que la fortune pût lui offrir, la maladie d'un faible enfant est cause qu'il la laisse échapper ! Plus d'espoir de réaliser jamais ces grandes espérances de royaume indépendant.... Malheur, malheur ! » Et il se retira en frappant du pied sur le sol.

[1] Dans une note, l'éditeur du texte in-18 oppose la faiblesse de Youen-Chao, son excessive tendresse pour son plus jeune fils, au stoïcisme que montra Tsao-Tsao à la mort de son fils aîné, tué dans une retraite, après la révolte de Tchang-Siéou ; voir plus haut, page 24.

Digitized by Google

Quand il vit que Youen-Chao ne voulait pas prêter ses troupes, Sun-Kien revint cette même nuit à Siao-Pey. « Quoi faire, quoi faire ? » disait Hiuen-Té qui se désolait en écoutant le récit de son envoyé : « Frère, s'écria Tchang-Fey (toujours [1] fougueux), je sais un excellent, un infaillible moyen de battre Tsao. Si ses soldats viennent jusqu'ici, ils seront exténués ; sans leur laisser le loisir de se fortifier, courons enlever leur camp ! »

« Je vous croyais brave et rien de plus, dit Hiuen-Té ; naguère, à l'attaque du camp de Liéou-Tay, vous avez employé la ruse avec succès, et dans la circonstance présente, en y recourant encore, vous agissez d'après les lois de la stratégie. Très bien, très bien ! En effet Tsao arrive de loin ; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de vous porter au plus vite sur son camp. » Ce plan fut adopté.

Cependant Tsao, à la tête du principal corps d'armée, marchait contre Siao-Pey. Chemin faisant, il ressentit des vents impétueux, à tel point que devant la tête de son cheval, la raffale abattit une bannière. « Voilà un présage [2], dit-il aussitôt, faites faire halte aux soldats ! » Puis il assemble ses officiers pour les consulter, bien qu'il fût parfaitement arrêté dans ses résolutions, et écouta leurs avis différents sur la manière d'interpréter le présage. Sun-Yo demanda de quel point de l'horizon avait soufflé le vent, et de quelle couleur était la bannière ?

« Le vent venait du sud-est, répondit Tsao ; la bannière était de deux couleurs, rouge et bleue. — Le présage n'a rien de fâcheux, dit Sun-Yo ; cette nuit Hiuen-Té attaquera très certainement les retranchements de notre armée ! » Tsao fit un signe de tête affirmatif, et au même instant entra Mao-Kiay (le devin), qui s'exprima dans le même sens et annonça les mêmes événements

[1] On se rappelle que Hiuen-Té, craignant la fougue et les emportements de son second frère adoptif, l'avait gardé près de lui.

[2] On a vu (vol. Ier, page 121) qu'un même présage avait annoncé la mort de Sun-Kien. Tsao ne voulant point agir contre les impressions secrètes de ses généraux, a la prudence de les consulter l'un après l'autre, et sans doute aussi l'esprit de faire répondre les plus influents dans le sens de sa propre pensée, selon ce précepte de Sun-Tsé: « Ne permettez pas qu'on tire des augures sinistres de tout ce qui peut arriver d'extraordinaire. » (Sun-Tsé, art. 11).

Digitized by Google

pour la nuit. « Le ciel est pour nous, s'écria Tsao, il nous indique les précautions à prendre ! »

Aussitôt, partageant son armée en neuf divisions, il n'en laissa qu'une sur les lieux pour s'occuper tout d'abord de dresser les retranchements, et distribua les huit autres sur divers points où elles se tinrent cachées. Cette nuit-là, la lune répandait quelque clarté; Hiuen-Té divisa aussi ses troupes en deux corps; l'aile droite, il la met sous les ordres de Tchang-Fey, et prit lui-même le commandement de l'aile gauche; quant à Sun-Kien, la garde de la ville de Siao-Pey lui resta confiée. Tout fier d'employer un stratagème qu'il croyait digne d'un génie surnaturel, Tchang-Fey, suivi de ses cavaliers, se jette tête baissée à travers les retranchements de Tsao. A peine y rencontra-t-il çà et là un cheval, un soldat ennemi.... Puis tout à coup la flamme brille, de grands cris retentissent aux quatre coins de la plaine; Tchang-Fey reconnaît qu'il a donné dans un piége, et s'élance hors du camp dans la direction de l'est; l'une après l'autre et des huit points [1] de l'horizon se lèvent les divisions embusquées; elles marchent en se rapprochant, en formant un cercle dans lequel Tchang-Fey est enveloppé. En vain fait-il les plus grands efforts pour se dégager; ses soldats qui avaient à peu près tous servi sous Tsao, l'abandonnaient en grand nombre. Voyant que cette défection lui a enlevé plus de la moitié de son monde, il se précipite avec désespoir contre Su-Hwang, l'un des chefs ennemis, l'attaque dix fois, et malgré l'arrivée d'un autre général qui le menace par derrière, rompt ce cercle fatal. Il s'est ouvert une route sanglante et fuit, à peine accompagné de dix cavaliers, dans la direction de Siao-Pey; mais le passage est intercepté par la principale division aux ordres de Tsao, qui, avec ses meilleures

[1] Ces divisions s'avancent du nord, du nord-est, du sud, du sud-est, etc. Les noms des généraux qui les commandent sont omis, et nous avons supprimé dans les combats les détails cent fois reproduits qui n'apprennent rien. L'ensemble de ces combats peut à la rigueur offrir quelque intérêt, mais c'est à condition qu'on en fera disparaître le plus de noms propres possible. — Il ne faut pas oublier que la plupart de ces faits en eux-mêmes sont historiques. (Voir Histoire générale de la Chine, tome IV, page 29, et suivantes).

Digitized by Google

troupes, marchait vers les deux villes de Su-Tchéou et de Hia-Pey. Ne sachant où se réfugier, Tchang-Fey se jette dans les monts Mang-Teng.

Revenons à Hiuen-Té; arrivé, lui aussi, près de ce camp qu'il croyait surprendre, il entend de grands cris; une division ennemie se précipite sur ses derrières, lui enlève la moitié de son monde, et à peine a-t-il évité ce premier péril en se dégageant, qu'un nouveau corps d'armée se met à sa poursuite. Il se détourne..... Trente cavaliers seulement l'accompagnent; la ville de Siao-Pey, vers laquelle il se dirige, paraît livrée aux flammes; changeant de route, il veut gagner Su-Tchéou. Le fleuve Ho l'arrête; les troupes victorieuses couvrent les monts et les plaines. Dans sa perplexité, Hiuen-Té se rappelle les paroles de Youen-Chao; se jeter dans les bras de cet allié, tel est le meilleur parti qui lui reste à prendre; il s'y arrête donc. Le voilà qui suit la route de Tsing-Tchéou (capitale de Youen-Chao).

Après une marche forcée, Hiuen-Té, fuyant toujours, arriva seul sous les murs de Tsing-Tchéou, et demanda qu'on lui ouvrît les portes. Les gardes lui demandèrent son nom; le gouverneur fut averti : c'était Youen-Tan (le fils aîné de Youen-Chao). Le jeune chef, habitué à respecter le héros, apprenant qu'il venait seul, ouvrit les portes et courut le recevoir. Il emmena Hiuen-Té dans son palais pour écouter le récit des désastreux événements qui l'avaient forcé à chercher un refuge hors de ses états perdus, et lui donna un logement à l'hôtel des Postes [1]. Bientôt Youen-Chao, qui avait appris par une lettre de son fils les résultats de cette guerre, envoya cinquante mille hommes au-devant de Hiuen-Té; d'autre part, Youen-Tan se porta avec ses propres troupes au lieu nommé Ping-Youen.

A trois milles de la ville (à Nié-Kiun), Youen-Chao rencontra Hiuen-Té, qui se jeta à genoux; lui-même répondant à cette marque de déférence, il raconta à son allié comment la maladie

[1] Cette expression, si souvent répétée, veut dire : loger quelqu'un aux frais de l'état, le considérer par conséquent comme un mandarin de premier ordre, comme un envoyé de l'Empereur, etc.

Digitized by Google

d'un fils bien-aimé l'avait empêché de lui porter secours : « J'étais plongé dans l'accablement, ajouta-t-il ; mais le bonheur de vous voir m'est une grande consolation ; le vœu ardent de toute ma vie est exaucé ! — Depuis longtemps, répondit Hiuen-Té, je souhaitais de me ranger à votre parti ; l'occasion seule m'avait manqué ! Aujourd'hui mes deux femmes sont au pouvoir de Tsao; je suis seul au monde [1]. Sachant que votre seigneurie reçoit et accueille avec distinction tous ceux qui lui demandent un refuge, je suis venu me jeter entre ses bras sans reculer devant la honte, sans rougir ! j'espère trouver près d'elle secours et appui. »

Ce langage plut à Youen-Chao ; ses enfants et lui témoignèrent de grands égards à Hiuen-Té.

Cependant, cette même nuit, Tsao déjà maître de Siao-Pey marchait sur (le chef-lieu de la province) la ville de Su-Tchéou, que My-Tcho et Kien-Yong [2] abandonnèrent, faute de pouvoir la défendre. Tchin-Teng en livra les portes : Tsao y entra avec sa division principale, rassura le peuple [3], et appela ses conseillers autour de lui, afin de délibérer avec eux sur les moyens de prendre Hia-Py.

« Yun-Tchang y est enfermé avec la famille entière de son maître, dit Sun-Yo ; il s'y défendra en désespéré. Cependant il importe de s'en emparer au plus vite, car le moindre retard pourrait mettre cette place au pouvoir de Youen-Chao. — Mais comment prendre cette ville, demanda Tsao ? — Seigneur, reprit le conseiller, veillez à la garde du chef-lieu, et tâchez d'attirer Yun-Tchang au combat. S'il sort pour combattre, vous enlèverez la ville ; une fois la ville enlevée, nous le prendrons lui-même (puisqu'il ne lui restera plus d'asile). »

[1] L'Empereur n'avait pas pu protéger son oncle Tong-Tching, ni les sept cents personnes de la famille de celui-ci (mises à mort par Tsao-Tsao); comment Hiuen-Té aurait-il pu être rassuré sur le sort de ses deux femmes? (Note de l'édition in-18).

[2] Voir plus haut, page 150. Tchin-Teng, on se le rappelle, a joué un rôle assez singulier auprès de Liu-Pou d'abord, puis auprès de Tsao lui-même.

[3] Cette expression paraît avoir le double sens de faire accepter au peuple un changement de maître, et de l'assurer positivement que la ville ne sera point pillée.

Digitized by Google

« Ce Yun-Tchang est un héros, un brave par-dessus tous les autres, répliqua Tsao ; je l'aime et je voudrais l'avoir pour tirer parti de ses talents militaires. — D'après ce que je sais de lui, dit Kouo-Kia, il ne reconnaît rien au-dessus de la fidélité à ses engagements ; j'en suis sûr, il ne se soumettra jamais. Si on lui envoie un parlementaire, il le tuera, je le crains ! Serrons-le d'abord de près ; quand il se verra réduit à la dernière extrémité, la nécessité le forcera à accepter vos offres ! — Et moi, s'écria une voix, je suis depuis bien des années intimement lié avec lui ; qu'on me laisse aller dans la ville lui dire quelques bonnes paroles... »

C'était Tchang-Liéao (surnommé Wen-Youen) qui parlait ainsi, comme le reconnut toute l'assemblée. « Ne vous fiez pas à cette amitié qui vous lie avec Yun-Tchang, dit Tching-Yu ; ce n'est point, si je ne me trompe, un homme avec qui l'on puisse discuter..... Voici mon plan : Quand Yun-Tchang ne pourra plus ni avancer ni reculer, il sera temps d'employer ces moyens de conciliation ; et alors aussi le guerrier viendra par force se soumettre à votre excellence. »

II [1].

Cependant, Yun-Tchang tenait sous sa protection les deux femmes de Hiuen-Té, enfermées avec lui dans la ville de Hia-Py qu'il défendait.

Tsao reprocha vivement à Tchin-Kouey d'avoir été, ainsi que son père, l'auteur du meurtre de Tché-Tchéou [2], et l'invita à se justifier de ce crime; le mandarin s'étant excusé de toutes ses forces, aucun châtiment ne l'atteignit. La délibération recommença donc sur la meilleure manière de réduire la ville assiégée, et Tching-Yu reprit [3] : « Yun-Tchang est un héros capable de résister à une armée. Dans la circonstance présente, la confiance que lui a témoignée Hiuen-Té (en lui remettant la garde de

[1] Vol. II, livre V, chap. IX, page 95 du texte chinois-mandchou.

[2] Voir plus haut, page 135.

[3] L'édition in-18 a supprimé, comme étant un hors-d'œuvre, ce double alinéa qui interrompt le discours de Tching-Yu.

Digitized by Google

sa famille) ne peut qu'accroître encore son zèle et son dévouement. A moins d'employer la ruse, il est impossible de vaincre cet homme. Voici que beaucoup d'anciens soldats (par suite de la défaite des deux autres divisions), se sont ralliés sous nos bannières; dans les murs de cette place, il doit se trouver des gens nouvellement appelés aux armes par Hiuen-Té, et habitant les villages voisins de Su-Tchéou. Envoyons-y secrètement des émissaires dévoués à nos intérêts, qui arrivent près de Yun-Tchang comme des transfuges et nous préparent la chute de la ville. Quand ils auront engagé le héros à combattre hors des murs, nous autres, feignant d'être battus et de fuir devant ses pas, nous l'attirerons en un lieu où nos meilleures troupes embusquées pourront lui couper la retraite. Ainsi nous le prendrons ou nous l'amènerons à capituler[1]. »

Adoptant aussitôt ce conseil, Tsao-Tsao choisit dix hommes auxquels il recommanda d'entraîner avec eux un égal nombre de soldats pris parmi ceux qui avaient fait leur soumission quelques jours auparavant. Ils devaient sortir du camp en cachette, se présenter aux portes de la ville, et demander à s'incorporer dans la garnison. Yun-Tchang n'ayant aucun doute sur leur sincérité, les accueillit. Le lendemain, Hia-Héou-Tun, à la tête de mille hommes, tenta vainement d'attirer Yun-Tchang au combat; il envoya donc des soldats provoquer le chef ennemi par des injures, et celui-ci, emporté par la colère, s'élança hors des murs. Trois mille hommes le suivaient; après deux attaques, Héou-Tun fuit devant le héros qui le harcelle avec rage; il l'entraîne ainsi à plus de deux milles des remparts, reculant et résistant tour à tour. Alors deux divisions se démasquent; Yun-Tchang ne peut plus faire un pas. A droite et à gauche, les pierres et les flèches pleuvent comme une nuée de sauterelles. Il veut battre en retraite et rencontre les deux corps d'armée qui l'attaquent; au moment où il les repousse par sa valeur, survient Héou-Tun. Le combat

[1] Le même texte cite à ce propos le distique suivant :

« Préparez vos arcs et vos flèches pour attaquer le terrible tigre ;
» L'hameçon à l'appât parfumé est bon pour le poisson avide. »

Digitized by Google

dura jusqu'au soir : Yun-Tchang rallia ses soldats sur une colline pour leur faire prendre quelque repos.

Mais déjà les divisions de Tsao s'avancent doucement; elles entourent la colline; Yun-Tchang voit s'élever du milieu de la ville des flammes qui montent jusqu'au ciel. C'était le signal donné par les transfuges. Le premier ministre venait d'entrer dans les murs avec la principale division; en allumant ce feu, il cherchait à jeter le désespoir dans le cœur de Yun-Tchang, car les habitants et la garnison n'avaient point été inquiétés par les troupes victorieuses. La vue des flammes causait au héros absent une mortelle inquiétude: toute la nuit il tenta de descendre dans la plaine et de s'ouvrir une route; des grêles de traits ne cessaient de l'assaillir, ses soldats tombaient blessés autour de lui; et il remontait sur sa colline. A la pointe du jour, quand il veut encore essayer de rompre les lignes ennemies, un cavalier galope au-devant de lui en gravissant le tertre; il reconnaît Tchang-Liéao. « Wen-Youen, lui crie-t-il (en l'appelant par son petit nom), viens-tu m'attaquer? — Non, reprit l'officier; à la faveur de l'ancienne amitié qui nous lie, je viens pour entrer en pourparler avec vous... » Et laissant là son cheval ainsi que son glaive, il s'avança au travers de la division, jusqu'auprès de Yun-Tchang.

Les deux amis s'assirent sur le sommet de la colline. — « Wen-Youen, dit Yun-Tchang, tu es venu pour causer avec moi?..... — Non, dit l'officier, autrefois dans cette même ville, mon frère aîné [1] m'a porté secours; aujourd'hui puis-je ne pas lui venir en aide à mon tour? — Alors, tu arrives pour me prêter main forte!..... — Pas précisément. Écoutez : Tchang-Fey est-il mort ou vivant [2], personne ne le sait; ses troupes sont dispersées complétement. Cette nuit, la ville de Hia-Py est tombée au pouvoir de Tsao; mais il n'y a eu ni collision entre les troupes,

[1] Frère aîné est une expression familiere et polie, dont on se sert en parlant à un ami supérieur par l'âge ou le rang. Tchang-Liéao fait allusion à l'accueil qu'il reçut, ainsi que son ancien maître Liu-Pou après une défaite, dans la province appartenant à Hiuen-Té. (Vol. Ier, page 219).

[2] L'édition in-18 ajoute : « Hiuen-Té a disparu, on n'a plus de nouvelles de lui; » ce qui complète l'idée.

Digitized by Google

ni pillage, ni désordre. Son excellence a envoyé des gens pour faire respecter toute la famille de Hiuen-Té, avec ordre de décapiter quiconque inquiéterait la moindre personne de la maison. Telles sont les assurances que j'avais à cœur de vous donner à l'égard.... »

« Ah ! s'écria Yun-Tchang avec colère, voilà tout ce que tu viens me dire? Je suis réduit à la dernière extrémité, eh bien, j'aime autant mourir que me rendre. Retire-toi... Je me précipite au bas de cette colline pour combattre ! »

Tchang-Liéao se prit à rire et répondit : « Voilà une action qui déshonorerait à tout jamais mon frère aîné ! — Quoi ! en mourant par loyauté, par fidélité, je m'expose à la risée des siècles à venir.... — Oui; en cherchant la mort, vous commettez trois grandes fautes, et voilà ce qui vous rendrait l'objet d'un éternel mépris. — Et ces trois fautes, quelles sont-elles, parle...? »

« Les voici : Au temps où vous vous donnâtes réciproquement le nom de frère, Hiuen-Té et vous, ne jurâtes-vous pas de vivre et de mourir ensemble[1]? Votre frère aîné, chassé de sa ville, a pris la fuite ; si vous fussiez morts en combattant à outrance l'un auprès de l'autre, votre nom à tous les deux se fût conservé glorieux dans la postérité. Mais vous n'avez pas fui ensemble ; en quelque lieu que soit votre frère aîné, il est sûr de trouver un appui. Supposez que vous périssiez maintenant ; quand il sortira de cette retraite forcée pour vous chercher (il ne vous trouvera plus). N'aurez-vous pas manqué de reconnaissance à l'égard de ce maître abandonné, violé ce serment de vivre et de mourir ensemble? Vous trompez ainsi l'attente de votre frère et maître ; en courant à la mort, vous ne faites, malgré tout, qu'une action blâmable.

« Naguère, Hiuen-Té vous a confié sa famille entière, croyant

[1] Voir vol. Ier, page 11. A cette occasion l'édition in-18 (qui suit le roman avec plus d'intérêt qu'il ne nous est possible d'y en attacher), rappelle le passé et dit : Auparavant, Tchang-Fey a laissé prendre les deux femmes de son frère aîné (vol. Ier, page 257) dans la ville de Hu-Tchéou; cette fois Yun-Kong les laisse enlever dans celle de Hia-Pey. La première fois, ce fut la nuit, par suite de l'ivresse et du sommeil de Tchang-Fey; la seconde, ce fut en plein jour, pendant que Yun-Kong avait les yeux bien ouverts.

Digitized by Google

la mettre ainsi à l'abri de tout péril. Si vous périssez dans un combat, ses deux femmes restent sans appui ; la mort seule peut leur offrir un refuge contre la violence qui les forcera de manquer à la fidélité conjugale ; si d'autre part elles ne conservent pas leur chasteté, les voilà devenues la propriété d'un autre époux. Dans ce cas encore, vous pécheez contre votre frère aîné en négligeant ce qu'il vous a confié.

« Enfin, votre bravoure vous met au-dessus de tous les guerriers ; vous avez étudié à fond les livres anciens qui traitent de l'histoire et des rites. Or, vous vous êtes voué, de concert avec votre frère, à la défense de la dynastie des Han, au salut des peuples ; avez-vous oublié ces devoirs ? En courant au-devant de la mort, à travers l'eau et le feu, vous montrez un courage téméraire, inintelligent. Vous manquez à ce qui est dû aux ancêtres et vous déshonorez votre maître, bien loin de rester fidèle à vos engagements.—Telles sont les trois grandes fautes que je ne puis m'empêcher de mettre sous vos yeux à fin que vous les évitiez [1] ! »

« Hélas ! répliqua le héros en soupirant, en face de ces trois crimes, quel parti me conseillez-vous de prendre ?—De tous côtés les soldats de Tsao vous entourent ; si vous ne déposez les armes, vous êtes mort.... Soumettez-vous, croyez-moi ; vous saurez ce qu'est devenu votre frère, et vous l'irez chercher. D'abord vous continuerez de veiller sur les femmes qui vous sont confiées, ensuite vous resterez fidèle à tous vos engagements ; enfin vous conserverez votre propre vie. Tels sont les trois avantages que je vous supplie d'apprécier ! »

« Vous m'avez parlé de trois belles actions à faire (ou de trois crimes à éviter), reprit Yun-Tchang ; eh bien, je propose à Tsao-Tsao trois conditions ; s'il les accepte, je délie ma cuirasse ; s'il les repousse, j'aime mieux commettre les trois grandes fautes et mourir ! — Son excellence est d'une générosité, d'une clémence sans bornes ; comment n'accepterait-elle pas vos conditions ?.... Veuillez me les faire connaître ! »

[1] « En mourant, le héros fût resté fidèle, tandis que Tchang-Liéao qui disait de si belles paroles ne l'était guère lui-même. » (Note de l'édition in-18.)

Digitized by Google

Yun-Tchang les énuméra ainsi : « 1° J'ai juré à Liéou-Hiuen-Té, allié à la famille des souverains, de me dévouer ainsi que lui à la dynastie des Han. En ce moment je me soumets à L'EMPEREUR ; je ne me rends pas au ministre Tsao. Quand il s'agira de combattre, je n'aurai point d'ordre à recevoir de son excellence. 2° Les deux femmes de mon frère adoptif recevront la même pension que leur époux ; personne, de quelque rang que ce soit, n'entrera dans leur domicile. 3° Quand je saurai où est mon frère et maître, fût-il à mille lieues d'ici, il me sera loisible à l'instant même de l'aller rejoindre. Si une seule de ces conditions est rejetée, je ne me soumets pas ! »

Il pressa Tchang-Liéao d'aller porter ces propositions à Tsao et de venir lui rendre réponse ; celui-ci monta à cheval. « Ah ! répliqua Tsao en apprenant les résolutions de Yun-Tchang, ne suis-je pas le plus grand personnage de l'Empire ? Les Han, c'est moi ! J'accepte... » Telle fut sa réponse à la première condition ; en écoutant la seconde, il promit de l'exécuter en tous points, et de plus, de faire augmenter la pension de Hiuen-Té. Lorsque la troisième lui fut proposée, il hocha la tête et dit : « Quant à cette condition, elle est difficile à admettre ! A quoi bon nourrir cet homme si je ne puis me servir de lui ? — Seigneur, interrompit Tchang-Liéao, ignorez-vous donc ce que disait autrefois Yu-Jang [1], en parlant des gens du peuple et des sages de l'Empire ? Hiuen-Té a comblé Yun-Tchang de tendresse et d'égards ; que votre excellence sache se l'attacher aussi par un surcroît d'affections et de bons traitements ; il y a tout lieu de croire qu'elle le gardera auprès d'elle ! »

« Très bien, répliqua Tsao ; j'accepte les trois conditions ! »

Tchang-Liéao remonta sur la colline où l'attendait le général vaincu. Celui-ci voulut de plus que Tsao retirât ses troupes hors de la ville, et qu'il l'y laissât pénétrer lui-même pour aller avertir

[1] Yu-Jang, né d'une famille distinguée en littérature et qui sortait du pays de Tsin, travailla au Li-Ky, au livre des Rites. Son frère Yu-Tan se fit un nom comme poète. Ici, il est fait allusion à un dialogue de cet écrivain, dans lequel, sans doute, on parle du moyen de s'attirer un ennemi en le comblant de bienfaits qui lui fassent oublier son premier maître.

Digitized by Google

les deux femmes de ce qui se passait. Il promettait de venir se soumettre aussitôt après. Cette nouvelle condition fut acceptée par le premier ministre; il éloigna son armée à un mille des remparts, malgré les objections de son conseiller Sun-Yo, qui craignait de voir Yun-Tchang rompre ses engagements et s'échapper. — « Je connais sa loyauté et sa droiture, dit Tsao; j'affirme qu'il sera fidèle à sa parole. »

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Aventures de Yun-Tchang après sa soumission.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 200 de J.-C.] Tsao-Tsao ayant retiré ses troupes, Yun-Tchang rentra dans la ville avec sa division vaincue; la population était parfaitement tranquille. Il se dirigea donc vers la demeure des deux femmes de Hiuen-Té; celles-ci, averties de son approche, coururent à sa rencontre en lui criant : « Où est notre époux? — Je n'en sais rien, » répondit le héros qui restait à genoux et pleurait. Puis, aux deux femmes qui lui demandaient la cause de sa douleur, il raconta les événements que nous avons vus se dérouler plus haut; et il ajouta: « Avant de vous avoir parlé, je n'ai rien osé arrêter d'une façon définitive; maintenant que je songe à mon frère aîné, maintenant que je parais devant vous, les larmes les plus amères s'échappent de mes yeux. »

De leur côté, elles lui racontèrent comment à son entrée dans la ville, l'armée de Tsao, dont elles n'attendaient que la mort, n'avait commis aucun acte de violence; comment aucun soldat n'avait franchi le seuil de leur porte. Les conditions posées par lui, elles les acceptaient; était-il besoin qu'il les consultât? Seulement elles craignaient qu'un jour Tsao ne permît point au héros d'aller rejoindre son frère adoptif. « Rassurez-vous, répondit Yun-Tchang; si je suis en vie, je vous le jure, je reverrai mon maître. Tsao m'a fait une promesse solennelle, et si des

Digitized by Google

regrets tardifs l'empêchaient de la tenir, quel homme voudrait jamais se soumettre à lui? — Frère, répliquèrent-elles, réglez toutes choses; ce n'est point à des femmes comme nous qu'il convient de diriger les affaires. »

Là-dessus, après avoir pris congé d'elles, Yun-Tchang partit avec une dizaine de cavaliers pour faire sa soumission. Tsao avait envoyé à sa rencontre les chefs de son armée; les conseillers militaires s'y portèrent également, et le ministre en personne alla le recevoir hors des portes du camp. Descendant de cheval, Yun-Tchang se prosterna; et comme Tsao lui rendait les mêmes politesses, il s'écria : « Le chef d'une armée vaincue est profondément touché, seigneur, de la bonté que vous avez eue de lui laisser la vie. Oserait-il recevoir de vous des marques d'un pareil respect? — Je vous tiens depuis longtemps pour loyal et fidèle, répondit Tsao; pouvais-je songer à frapper un homme comme vous? Que suis-je? Un ministre des Han; vous êtes aussi au service de l'Empereur, et quoique nos rangs, nos positions ne soient pas les mêmes, j'honore vos qualités supérieures[1] ! »

« Votre émissaire a été chargé de vous transmettre pour moi les trois conditions que je propose, reprit Yun-Tchang; j'espère que votre excellence, dans sa généreuse bonté..... — Quand je promets, dit Tsao, je m'adresse à tous les hommes de la terre ! Une promesse sur laquelle se repose le monde entier, pourrais-je donc ne pas l'accomplir? — Dans le cas où mon maître serait vivant, je l'irai chercher partout, fallût-il me précipiter dans les flots ou dans les flammes. Mais je crains qu'au moment décisif, il ne me soit plus permis de partir.... Seigneur, je vous en prie, accordez-moi cette grâce ! — Si Hiuen-Té est en vie, certainement vous irez le rejoindre; mais il y a tout lieu de craindre qu'il

[1] L'édition in-18 supprime cette dernière phrase qui est cependant caractéristique dans la bouche de Tsao-Tsao, et la remplace par celle-ci plus banale : « En vous voyant, je sens se réaliser l'espérance de toute ma vie; » puis, le même texte ajoute en note : Cet accueil est précisément celui que Youen-Chao (voir plus haut page 180) venait de faire à Hiuen-Té. Youen-Chao reçut ce dernier avec une politesse affectée et de vaines promesses; Tsao-Tsao accueillit le héros vaincu avec un cœur froid et l'affectation d'une grande clémence.....

Digitized by Google

n'ait péri dans le désastre de son armée ! Rassurez-vous ; que tout reste bien établi ainsi qu'il est convenu. »

Yun-Tchang témoigna sa reconnaissance à Tsao, qui célébra un magnifique festin en son honneur. Le lendemain, l'armée victorieuse s'était mise en marche pour revenir dans la capitale ; le premier ministre fit partir une division en avant. Un char fut préparé par Yun-Tchang, qui pria les deux femmes d'y prendre place, et les escorta lui-même avec ses propres troupes. Par ordre de Tsao, des émissaires avaient été chargés de veiller à ce que la nourriture et tout ce dont elles auraient besoin ne leur manquassent pas sur la route. Enfin, après avoir atteint la capitale, chacun des corps de l'armée retourna à son camp.

Un palais avait été assigné pour résidence à Yun-Tchang, conformément aux volontés du premier ministre ; le héros le sépara en deux corps de logis. Devant les portes des appartements réservés, dix vieux soldats de sa division faisaient la garde ; lui-même, il s'établit dans la partie la plus avancée de l'édifice [1]. Tsao le présenta à l'Empereur ; le jeune prince ordonna à son ministre de lui donner un grade supérieur ; celui de général en campagne lui fut aussitôt accordé, et il se retira après avoir témoigné au souverain toute sa gratitude. Le lendemain, Tsao convoqua tous les mandarins civils et militaires à un festin, dans lequel Yun-Tchang occupa la place d'honneur : après la fête, il lui envoya en présent cent pièces d'étoffes précieuses de toutes couleurs, des vases d'or et d'argent ; riches cadeaux que celui-ci remit aux femmes de son frère adoptif.

Depuis qu'il était dans la capitale, Yun-Tchang recevait du premier ministre les plus remarquables politesses ; au troisième jour, c'était un simple repas, au cinquième, un festin d'honneur. Quand il montait à cheval et quand il mettait pied à terre, de l'or et de l'argent lui étaient accordés ; dix charmantes filles lui furent aussi envoyées pour le servir. Il ne voulut rien accepter ; les belles esclaves, il se hâta de les abandonner aux deux femmes

[1] C'est-à-dire qu'il logea les deux femmes de Hiuen-Té dans le corps de logis le plus reculé, et s'établit dans le plus avancé.

Digitized by Google

de Hiuen-Té ; l'or, l'argent, les étoffes précieuses qui lui arrivaient ainsi, il remettait tout cela dans un endroit particulier qui tenait lieu de trésor, après en avoir écrit le détail exact. Tous les trois jours il se permettait de franchir une fois les portes de la partie réservée de sa demeure, pour aller devant l'entrée du gynécée saluer les deux dames et leur demander des nouvelles de leur santé. Celles-ci s'informaient de leur époux ; et le frère dévoué ne les quittait que quand elles lui permettaient de se retirer [1].

Tsao qui savait tous ces détails, redoublait d'attention à l'égard de Yun-Tchang ; mais celui-ci restait triste. Un jour, ayant remarqué que le héros portait une tunique de guerre, faite de soie brochée d'une couleur verte, passablement usée, le premier ministre en choisit une parmi les siennes qui était toute brodée de nuances diverses, et la lui donna. Yun-Tchang l'accepta, mais il la mit en dessous, portant par-dessus celle qui attestait de longs services ; puis, comme Tsao riait un peu de cette économie excessive, il répondit : « Ce n'est point par extrême économie que j'agis de la sorte. — Mais, dit Tsao, en ma qualité de ministre des Han, ne puis-je donc pas vous faire présent d'une tunique ? Pourquoi la cachez-vous sous cette autre qui est tout usée, si ce n'est par économie ? »

Yun-Tchang répondit : « Cette tunique, je l'ai reçue jadis du seigneur Hiuen-Té, parent de l'Empereur ; tant que je la porte sur moi, il me semble le voir ; irais-je préférer celle que votre excellence me donne aujourd'hui, et mépriser ainsi ce vieux cadeau d'un frère ? Voilà pourquoi je garde celle-ci ! — Sublime fidélité ! » s'écria Tsao avec admiration.

Mais si le premier ministre louait de bouche la loyauté de principes qui distinguait le héros, dans son cœur il s'en affligeait.

[1] Il faudrait savoir par cœur Meng-Tsé pour apprécier cette conduite d'un jeune frère à l'égard des femmes d'un frère aîné, conduite en tout conforme aux rites ; détails de politesses et d'égards respectueux qui ne sont guère dans nos mœurs. Aussi l'édition in-18 dit-elle en note : « De nos jours trouverait-on un frère comme celui-là ? Non ! » La phrase du texte est littéralement celle-ci : « Quand elles disaient : beau-frère, ne vous gênez pas ! — Alors il osait prendre congé. »

Digitized by Google

Yun-Tchang, après cette entrevue, était rentré dans sa demeure; le lendemain, on lui annonça que dans les appartements intérieurs les deux dames se jetaient à terre de désespoir, en poussant des sanglots, sans qu'on devinât la cause de leur douleur. Pressé de se rendre vers les deux femmes désolées qui l'appellent, il rajuste ses vêtements, et se précipite à genoux devant la porte en demandant ce qui se passe; elles le prient de se relever.

II [1].

La cause de cette grande douleur, l'une des deux dames (nommée Kang) l'apprit à Yun-Tchang, et répondant à ses questions, elle dit qu'elle avait vu en rêve son époux Hiuen-Té tomber dans une fosse [2]. Elle en concluait, avec l'autre dame (nommée My), que leur mari était descendu au bord des neuf fontaines! Il leur fit entendre qu'on ne devait pas accorder une grande confiance à des songes; cette vision n'était-elle pas produite par les inquiétudes d'un cœur tourmenté? Il les engagea à se remettre de cette vaine frayeur, et à plusieurs reprises, essaya de les rassurer.

Sur ces entrefaites, Tsao-Tsao l'ayant invité à un repas, il prit congé des deux dames et se rendit au palais. Le ministre remarqua qu'il avait les yeux rouges; Yun-Tchang lui répondit: « Les deux femmes pensent à leur époux, elles pleurent sans cesse, et moi je ne puis maîtriser mon émotion! » Tsao sourit, puis chercha à le calmer, à l'exciter à boire; le héros, après avoir bu quelques coupes de vin, prit à deux mains sa longue barbe (enfoncée sous sa tunique) et dit: « Depuis que je suis au monde, il ne m'a pas été donné de rendre service à la dynastie; j'ai abandonné comme un ingrat mon frère d'adoption!..... Je suis un homme inutile! »

« Combien de poils avez-vous à votre barbe, demanda Tsao? — Cent, répondit Yun-Tchang; à l'automne il m'en tombe

[1] Vol. II, livre V, chap. X, page 113 du texte chinois-mandchou.

[2] En tartare-mandchou *eié*, ce qui peut signifier trappe, et par suite piége. *Descendre au bas des neuf fontaines*, veut dire mourir, comme on l'a vu plus haut.

Digitized by Google

quatre ou cinq; aussi, pendant l'hiver, je les tiens constamment enveloppés et cachés dans un morceau de gaze noire, dans la crainte de les perdre tout à fait. Seulement, quand je vais voir quelque personne de distinction, je les laisse flotter. » Le premier ministre lui donna deux pièces de gaze brochée, pour qu'il en fît une bourse dans laquelle il pût enfermer sa barbe; le lendemain il se présenta devant l'Empereur avec cet ornement. Surpris de lui voir pendre sur la poitrine cette bourse étrange, le prince l'interrogea; Yun-Tchang répondit que sa barbe étant fort longue, son excellence le premier ministre lui avait fait cadeau de cette gaze, dans laquelle il ramassait les poils de son menton. Là-dessus l'Empereur lui fit délier la bourse, et voyant flotter une barbe qui tombait jusqu'à la ceinture du héros, s'écria: « Vous êtes le guerrier à la belle barbe! » Depuis lors, ce surnom lui resta parmi les officiers du palais [1].

Cependant Tsao remarquait que Yun-Tchang, malgré les beaux cadeaux qu'il lui faisait, gardait une figure attristée. Un jour qu'il l'avait invité à dîner, il s'aperçut, en le reconduisant à la porte du palais, qu'il montait un cheval usé. « Seigneur, lui dit-il, vous avez là une bien mauvaise monture! — C'est que je suis lourd, répondit le guerrier, et la pauvre bête s'est éreintée à me porter sur son dos! » Aussitôt le premier ministre ordonna à ses suivants de lui en prêter un meilleur. Il fut bien vite amené; c'était un coursier couleur de braise ardente, aux yeux grands et ouverts comme des clochettes. « Le reconnaissez-vous, demanda Tsao en le lui montrant du doigt? — Ce ne peut être que le

[1] A tous ces détails singuliers, l'édition in-18 ajoute çà et là les réflexions suivantes: Quand on a bu, le cœur se dilate; le héros profita de cette situation d'esprit pour délier sa barbe..... Tsao-Tsao ne lui répondit point par une parole de consolation qui se rapportât au sens intime de ce monologue, mais il l'interrogea sur sa barbe, comme le touchant de plus près. Il voulait à toute force allonger la conversation et l'étendre sur des sujets vagues; car il connaissait bien l'art d'amener les gens à s'ouvrir à lui.... En prenant soin de sa barbe, Yun-Tchang ne faisait qu'imiter d'autres héros de l'antiquité... Flatter un homme directement ou vanter sa barbe, c'est toujours se l'attirer par des compliments.

Digitized by Google

coursier de Liu-Pou, le fameux *Lièvre-Rouge*[1]. — Lui-même; je n'ose monter un pareil animal; vous seul, seigneur, vous seul pouvez vous en servir. » Et il le lui offrit tout équipé. Dans sa joie, le héros s'agenouilla respectueusement.

Cette fois Tsao s'emporta : « Quoi ! je vous ai donné de belles esclaves, de l'or, des étoffes précieuses, et jamais encore vous n'aviez fléchi le genou devant moi ! Maintenant que je vous fais présent de ce cheval, vous montrez de la satisfaction, et vous vous jetez deux fois à genoux ! Pourquoi donc mépriser l'homme et apprécier tant l'animal ? — Ce cheval, répondit Yun-Tchang, je le sais capable de parcourir cent lieues en un jour ; aujourd'hui que je suis assez heureux pour le posséder, dès que je connaîtrai la retraite de mon frère, fût-il à cent lieues, je pourrai le rejoindre avant le lendemain ! » Là-dessus il prit congé; Tsao aurait bien voulu, en ce moment-là, ne pas lui avoir livré ce cheval si rapide ! Il appela même Tchang-Liéao et lui demanda comment il se faisait que, malgré tant de bons traitements, Yun-Tchang ne songeât qu'à le quitter. Le mandarin répliqua : « Permettez-moi d'étudier un peu le fond de sa pensée; je vous répondrai après cet examen ! »

Le lendemain, Tchang-Liéao va voir Yun-Tchang, et dans la conversation il lui dit : « Frère, depuis que je vous ai mis en relation avec son excellence, quelle résolution avez-vous prise?

[1] Voir vol. Ier, page 59, et vol. II, page 89. L'édition in-18 ajoute : Depuis la scène qui s'est passée devant le pavillon de Pé-Men, ce coursier avait disparu sans qu'on sût où il se trouvait; maintenant le voilà qui rentre en scène. — L'homme choisit son maître; le cheval choisit le sien; tant mieux ! — Le *Lièvre-Rouge* a désormais celui qui peut lui convenir. Le guerrier à la face rouge et le coursier de même couleur, c'est comme la lagune et le vaste firmament (comme le ciel qui se reflète dans le lac, comme la chose et l'image). — Ce n'était point à propos du cheval, mais à la pensée de son frère aîné qu'il s'agenouillait ! — Et plus tard on a écrit les vers que voici :

« Dans les guerres désastreuses qui signalèrent l'époque des Trois Royaumes, un [héros surgit,
» Qui seul se tint à part, et chez qui le sentiment de fidélité s'éleva bien haut.
» Un ministre fourbe, des généraux pervers lui prodiguèrent vainement des marques [d'égards et de respect;
» Ils ignoraient donc que jamais ce guerrier ne se soumettrait à Tsao. »

Digitized by Google

— Le premier ministre me traite admirablement, répondit le guerrier; mais si mon corps est ici, mon cœur est avec Hiuen-Té.— Voilà qui est mal parlé, interrompit Tchang-Liéao; les héros, après tout, habitent la terre (et doivent savoir s'y conduire). Quiconque ne discerne pas l'importance des choses, ne mérite pas le nom de héros. Hiuen-Té vous a traité avec égards, je le sais, mais pas mieux, en vérité, que son excellence elle-même. Pourquoi donc songez-vous toujours et exclusivement à la quitter? — Je reconnais tout ce que son excellence a fait pour moi, mais j'ai reçu de mon frère et maître des bienfaits immenses, et j'ai juré de vivre et de mourir avec lui; puis-je manquer à mon serment, rester ici toute ma vie? Dès que je me serai acquitté envers Tsao en lui rendant quelque grand service, soyez-en sûr, je partirai! »

« Et si Hiuen-Té n'est plus sur la terre, reprit Tchang-Liéao, où irez-vous le rejoindre?.... — Sous la terre, je l'y suivrai, » s'écria le héros.

La résolution du guerrier était donc irrévocable. Tchang-Liéao le comprit et il allait rendre compte de cette conversation à Tsao, quand un scrupule l'arrêta. S'il répétait exactement les paroles du héros, n'était-il pas à craindre que le premier ministre ne cherchât à perdre cet hôte intraitable? D'autre part, en déguisant la vérité, ne manquerait-il pas à ses devoirs envers son maître? « Hélas! se dit-il en soupirant, Tsao est un maître, et partant un père; Yun-Tchang n'est pour moi qu'un frère aîné (par adoption, par politesse même!) Aux devoirs de jeune frère à frère aîné, on ne peut pas, sans qu'il n'y ait déloyauté, sacrifier ceux de sujet à prince, de fils à père [1]. Mieux vaut être infidèle que déloyal! »

Il se décida donc à tout dire, et Tsao applaudissant au dévouement de Yun-Tchang, s'écria : « Servir son maître, ne point

[1] En chinois, le mot *y* exprime la fidélité au prince, la loyauté; le mot *tchong* représente l'obéissance due au frère aîné, une fidélité, pour ainsi dire, au second chef. — Tout ce chapitre est fort difficile, en ce qu'il fait allusion aux rites et reproduit le plus souvent des expressions anciennes, que l'interprète mandchou rend presque toujours par des mots analogues, sans éclaircir la pensée.

Digitized by Google

oublier que c'est là le premier devoir, telle est la marque à laquelle on reconnaît ici-bas l'homme loyal..... Quand a-t-il dit qu'il me quitterait? — Après avoir rendu à votre excellence quelque service signalé qui l'acquitte envers elle! — Très bien! Voilà ce qu'on appelle avoir[1] du cœur! » Sun-Yo (le courtisan) conclut de là qu'il ne fallait point donner à Yun-Tchang l'occasion d'acquitter la dette de sa reconnaissance; tel fut aussi l'avis de Tsao-Tsao.

Revenons à Hiuen-Té; réfugié auprès de Youen-Chao, il y passait ses jours et ses nuits dans la douleur et la désolation. «Je n'ai plus aucune nouvelle de mes deux frères adoptifs; mes femmes, je le sais, sont au pouvoir de Tsao! D'une part je ne puis secourir l'Empereur; de l'autre je ne puis protéger ma famille; et ce sont là les deux premiers devoirs! N'ai-je pas de graves motifs de me désoler! » Ainsi disait-il à Youen-Chao qui lui demandait la cause de ses tristesses, et celui-ci parlait toujours de lever des troupes, de marcher sur la capitale; le printemps, déjà venu, lui offrait une circonstance favorable pour entrer en campagne. Il tint même conseil sur la manière de porter un grand coup à Tsao.

« Tsao vient de soumettre le Su-Tchéou, dit Tien-Fong (l'un des conseillers); la capitale n'est plus dégarnie de troupes. Tsao excelle dans l'art de la guerre; il n'y a pas à compter sur une révolution; tant faible que soit l'ennemi, gardons-nous de le mépriser; mieux vaut attendre encore. Reposez-vous, seigneur, sur la défense naturelle que vous offrent les montagnes et les rivières; laissez se repeupler tous vos états; au dehors, attachez-vous des généraux habiles; au dedans, faites prospérer l'agriculture; préparez tout ce qu'il faut pour soutenir une guerre. Plus tard, en temps opportun, mettez en marche des soldats exercés et portez-vous là où l'ennemi se montrera plus faible; selon qu'il voudra secourir sur un point l'une de ses divisions menacées, attaquez-le sur un autre. De cette façon, vous tiendrez vos adversaires en

[1] En chinois *Jin*, être humain; ce que le manchou traduit par *saïn moutchilengué niyalma, bono corde præditus homo.*

Digitized by Google

échec, et les peuples en haleine. Sans nous fatiguer vainement, nous réduirons l'ennemi aux abois ; en moins de deux ans, le succès pour nous sera complet, et il ne nous aura pas coûté trop cher ! Aujourd'hui, si vous rejettez ce conseil, si vous voulez risquer la partie, peut-être serez-vous trompé dans vos espérances de victoire et vous éprouverez des regrets..... qui ne serviront à rien ! »

Youen-Chao voulait réfléchir encore; il demanda donc à Hiuen-Té son avis sur la réponse de Tien-Fong. « Les hommes de lettres qui tiennent le pinceau n'aiment pas la guerre et ses périls, répondit Hiuen-Té ; c'est en restant assis du matin au soir devant une table qu'ils gagnent des appointements, et qu'ils vous feront manquer, seigneur, aux plus grands devoirs qui existent sur la terre (ceux au nom desquels vous iriez délivrer le souverain !) —Admirablement répondu, » s'écria Youen-Chao ; et il ne s'occupa plus qu'à rassembler ses troupes au plus vite. En vain Tien-Fong s'acharnait-il à combattre cette résolution : « Vous ne vous entendez qu'aux choses qui touchent les lettres, répliqua Youen-Chao avec colère ; vous jugez très imparfaitement les affaires militaires, et grâce à vous, je négligerais mes premiers devoirs ! — Eh bien, reprit le mandarin en frappant la terre de son front, vous méprisez les excellents conseils que je vous donne ; faites défiler vos troupes, et vous serez vaincu ! »

Exaspéré par cette réponse, Youen-Chao lui eût abattu la tête, si Hiuen-Té ne l'avait retenu ; il se contenta de l'envoyer en prison[1], puis distribua dans tous les districts, en faisant un appel aux armes, une proclamation où se trouvaient énumérés tous les crimes de Tsao.

Le conseiller Tsou-Chéou, voyant Tien-Fong emprisonné, rassembla les membres de sa famille, et leur abandonna toutes ses richesses : « Je m'en vais à l'armée, leur dit-il avec tristesse ; si nous sommes victorieux, je ne puis manquer d'atteindre une plus

[1] L'éditeur de la version populaire était un lettré ; aussi dit-il en note : En n'écoutant point les avis de ce mandarin, Youen-Chao s'attira la honte d'une défaite. Etait-ce en traitant ainsi les lettrés qu'il pouvait se montrer supérieur à Tsao.

Digitized by Google

haute position ; si nous sommes vaincus, je périrai avec les autres! » Et il partit accompagné des larmes de tous ceux qui l'écoutaient.

Par ordre de Youen-Chao, le général de première classe Yen-Léang dut aller, avec l'avant-garde, s'emparer de la ville de Pé-Ma. C'était un guerrier très brave, mais à vues étroites, auquel Tsou-Chéou ne jugeait pas sage de confier, sans contrôle, un pareil commandement. « En vérité, répliqua Youen-Chao, il sied bien à un homme de votre trempe de juger le premier d'entre mes généraux ! » Le principal corps d'armée marcha donc vers Ly-Yang. Liéou-Yen, qui commandait (pour l'Empereur) les provinces de l'est, annonça à la capitale la nouvelle de ce mouvement. A l'instant même, Tsao s'occupa d'être prêt à se porter de ce côté, et Yun-Tchang, informé qu'un corps ennemi menaçait la ville de Pé-Ma, se sentit le désir de l'aller combattre.

Il se rendit donc près du premier ministre, et lui demanda la permission de faire partie de l'avant-garde, pour trouver l'occasion d'acquérir des mérites, et par là de s'acquitter envers lui. Tsao répondit qu'il n'osait pas abuser de son zèle en l'envoyant si loin ; qu'il préférait l'emmener avec lui, son départ d'ailleurs étant très prochain. Là-dessus le héros se retira ; cent cinquante mille hommes, divisés en trois corps d'armées, marchèrent en effet sous la conduite de Tsao lui-même ; le gouverneur Liéou-Yen dépêchait courrier sur courrier.

Le premier soin de Tsao fut de se diriger avec cinquante mille hommes sur la ville de Pé-Ma. Arrivé près d'une montagne, il s'arrête et promène au loin ses regards. Devant lui, dans la plaine, sont rangés les cent mille soldats composant l'avant-garde commandée par Yen-Léang. Cette vue trouble le puissant ministre ; il n'ose attaquer. Yen-Léang qui l'a vu, s'élance au galop, et Tsao se détournant vers un ancien officier de Liu-Pou, nommé Song-Hien, debout à ses côtés, lui dit : « Vous étiez, si je suis bien informé, un des braves de l'armée de Liu-Pou ; que n'abordez-vous ce général ? » Flatté de cette distinction, Song-Hien saisit sa lance, monte à cheval et part... Mais après trois attaques, il tombe mort devant les lignes.

« Voilà un terrible adversaire ! s'écria Tsao épouvanté.....

Digitized by Google

— Mon compagnon a été tué, répliqua un autre officier du nom de Wey-Sou ; laissez-moi aller le venger. » Tsao y consent ; le guerrier s'élance armé de sa pique ; au premier choc, sa tête roule dans la poussière.

« Qui donc osera lui résister ? » demanda Tsao ; Su-Hwang s'offrit. Vingt fois il croisa le fer avec Yen-Léang, puis il rentra vaincu au milieu des rangs. Chefs et soldats étaient frappés de stupeur ; Tsao donna le signal de la retraite, tout attristé de la perte de ses généraux ; de son côté le vainqueur avait emmené ses troupes en arrière.

« Je connais bien un homme qui pourrait affronter ce terrible adversaire, dit Sun-Yo. — Quel est-il, demanda le premier ministre ? — Yun-Tchang et nul autre... — Je crains de lui fournir une occasion de me rendre un service (et par suite un prétexte de me quitter) ! — Votre excellence tient beaucoup à ce héros et craint de le perdre ! pourquoi ne pas mettre aux prises ces deux champions ? Si Yun-Tchang est victorieux, vous vous l'attachez par de grandes récompenses ; s'il périt dans le combat, vous êtes débarrassé de l'inquiétude qu'il vous cause ! »

Tsao approuva le conseil ; il envoya chercher Yun-Tchang qui, plein de joie de se voir appelé, alla faire ses adieux aux deux femmes de Hiuen-Té. Elles lui recommandèrent de tâcher d'avoir des nouvelles de leur époux : « C'est la seule chose qui m'occupe, répondit-il, je pars au plus vite ! » Il s'éloigna donc monté sur le *Lièvre-Rouge*, tenant en main son glaive fameux nommé le *dragon vert*. A la tête de ses anciens compagnons, il arrive devant la ville de Pé-Ma ; Tsao qu'il va saluer, lui explique quels graves événements se sont passés, comment après la défaite de tant de généraux, il désirait s'entretenir avec lui sur le moyen de triompher de Yen-Léang. « Bien, répliqua Yun-Tchang, laissez-moi aller examiner l'attitude et les forces de l'ennemi. »

Déjà Tsao lui a présenté la coupe de vin, et dès qu'on annonce l'approche de Yen-Léang, il emmène Yun-Tchang sur la montagne pour observer les mouvements de son adversaire. Ils étaient assis tous les deux sur la hauteur ; les officiers se tenaient debout autour de Tsao qui montrait du doigt au héros les bataillons de

Digitized by Google

Yen-Léang, rangés en bataille dans la plaine, les bannières étincelant de toutes parts, les piques et les cimeterres serrés comme une forêt, terribles à voir.

« Ces hommes de la rive septentrionale du fleuve Ho, disait-il, ont un aspect qui fait peur ! — Bah ! répliqua Yun-Tchang en souriant, ils sont pour moi comme des coqs d'argile, comme des chiens de faïence ! — Tous les chefs sont rangés en bataille; les étendards flottent d'un air menaçant; les hommes semblent des tigres, les chevaux, des dragons malfaisants.... — Arcs d'or et flèches de jade (vaine parade) ! — Au pied de la grande bannière, ce guerrier qui paraît sur son coursier, le sabre en main, c'est Yen-Léang[1]. »

A ces mots, Yun-Tchang leva les yeux et aperçut un chef vêtu d'une tunique brodée, couvert d'une cuirasse d'or, à la figure martiale, au visage imposant, et se tournant vers Tsao-Tsao: « Ce général, lui dit-il, me fait l'effet d'un[2] homme qui s'est fourré un bouchon de paille sur l'épaule et livré sa tête à qui la veut. — Prenez garde, reprit Tsao; ne le méprisez pas trop ! — Je ne vaux pas grand'chose, interrompit en se levant Yun-Tchang, mais fût-il au milieu de dix mille armées, je vous apporterai sa tête ! — En face des troupes, s'écria Tchang-Liéao, il ne faut pas dire de vaines paroles; frère, trève de jactance... »

« Qu'on m'amène le *Lièvre-Rouge !* » dit Yun-Tchang. Aussitôt il s'élance sur le coursier fameux, brandit son cimeterre redouté et descend la colline au galop. Son casque est suspendu au pommeau de la selle; ses yeux ronds s'ouvrent comme ceux du phénix, ses sourcils se redressent comme deux vers à soie qui s'allongent; il arrive hors des rangs. Devant lui, les troupes ennemies, composées des gens venus de la rive septentrionale du

[1] Dans les poèmes hindous, et particulièrement dans le Mahâbhârata, on trouve des passages que celui-ci rappelle, mais ils sont développés avec une abondance d'images que la langue chinoise n'ose aborder.

[2] Le texte chinois dit : Comme un homme qui a mis un signe et vend sa tête; le texte tartare dit : Comme un homme qui ayant fourré de la paille sur son épaule, vendrait sa tête. L'édition in-18 ajoute en note : Ceux qui dans le siècle veulent usurper un vain renom, tous à l'envi affichent leurs têtes comme une marchandise.

Digitized by Google

fleuve Ho, s'ouvrent et se séparent comme les flots de la mer; il les divise en deux, se trace entre leurs lignes une large route et galope librement.

Du pied de sa grande bannière, Yen-Léang l'aperçut; il voulut s'avancer vers lui, et avant d'avoir pu savoir son nom, tomba mort sous le glaive du héros. Quand ils le virent rouler sans vie, ses officiers éperdus prirent la fuite, abandonnant drapeaux, étendards et tambours. Yun-Tchang mit pied à terre, coupa la tête du vaincu, l'attacha au cou de son cheval, remonta précipitamment sur sa selle et, brandissant son cimeterre, sortit du milieu des bataillons ennemis comme s'il eût traversé des lignes fictives de combattants. Les plus renommés parmi les généraux de l'autre rive du fleuve, n'avaient jamais vu d'exemple d'une valeur si extraordinaire; qui d'entre eux eût osé s'approcher de ce héros?

Les troupes de Yen-Léang fuyaient en désordre; celles de Tsao les ayant chargées, en tuèrent une immense quantité. Des chevaux, des cuirasses, des armes de toute espèce restèrent aux mains des vainqueurs. Remontant au galop la colline, Yun-Tchang présenta à Tsao la tête sanglante; tous les officiers applaudissaient à sa victoire, et le premier ministre lui-même s'écria : « Général, vous êtes plus qu'un mortel! — Ce n'est pas la peine de parler de si peu de chose, répondit le guerrier triomphant; mon jeune frère Tchang-Fey[1] irait enlever une tête à travers toutes les armées du monde, aussi facilement qu'il plongerait sa main dans un sac pour en tirer une chose quelconque! »

Tsao effrayé se tourna vers ses officiers et leur dit : « Dorénavant, si nous rencontrons ce Tchang-Fey, ne l'attaquons pas à la légère. » Et il voulut écrire ce nom sur la doublure de sa tunique, de peur de l'oublier.

[1] Du pays de Yen; second compagnon d'armes et frère adoptif de Hiuen-Té.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME

CHAPITRE PREMIER.

Exploits et aventures de Yun-Tchang.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 200 de J.-C.] Cependant les soldats battus de la division de Yen-Léang ayant rencontré Youen-Chao, lui annoncèrent que leur chef avait été mis à mort et leurs propres lignes rompues par un seul guerrier. « Ce ne peut être que le frère cadet de Hiuen-Té, Yun-Tchang en personne, » s'écria Tsou-Chéou ; et Youen-Chao, transporté de colère, accusait déjà Hiuen-Té de s'être entendu avec le héros pour conspirer sa perte. Devait-il donc le laisser vivre?... Et il criait à ses gens de lui faire tomber la tête. Sans changer de visage, Hiuen-Té répondit : « Seigneur, pour un mot que vous venez d'entendre, oublierez-vous les sentiments d'une affection ancienne? Chassé de Su-Tchéou, j'en suis sorti comme un fugitif, abandonnant ma famille entière ; puis-je savoir où se trouve mon frère adoptif? Sous le ciel combien de gens se rencontrent qui lui ressemblent de nom et de figure ! Ce guerrier au visage rouge, au long glaive recourbé, faut-il donc absolument que ce soit Yun-Tchang? De grâce, seigneur, réfléchissez[1].....»

[1] Si Youen-Chao eût en effet mis à mort Hiuen-Té à ce moment-là, dit en note l'édition in-18, Yun-Tchang en apprenant ce meurtre, n'eût pas manqué d'accomplir son serment. Après avoir tué Youen-Chao, il se fût tué lui-même. — Puis à propos du danger que court Hiuen-Té d'être décapité par son hôte, le même texte cite ces deux vers :

» Hier vous l'avez vu au banquet assis à la place d'honneur;
« Le lendemain les circonstances l'amènent comme un coupable aux pieds des marches!»

Digitized by Google

Et comme Youen-Chao était le plus irrésolu, le plus changeant des hommes, à peine eut-il entendu ces observations, qu'il gourmanda Tsou-Chéou en s'écriant : « Si j'avais suivi vos conseils, j'aurais mis à mort cet allié que je regarde comme un frère ! » Aussitôt il pria Hiuen-Té d'entrer sous sa tente; là il se concertait avec ses officiers sur les moyens de venger sa défaite et la perte de son général Yen-Léang; l'un d'eux prit la parole et dit : « Celui que nous pleurons était mon jeune frère par adoption; je réclame la permission de tirer une éclatante vengeance de ce meurtre commis par les gens du traître Tsao ! » A cette proposition, Hiuen-Té lève les yeux et voit un homme haut de huit pieds, au visage terrible [1]; il était né de l'autre côté des montagnes et se nommait Wen-Tchéou. Comme il jouissait d'une grande réputation de bravoure au nord du fleuve Ho, Youen-Chao qui le jugeait plus que personne capable de ce grand exploit, accepta sa demande avec joie, et mit sous ses ordres une division de cent mille hommes, en lui recommandant d'aller attaquer les troupes impériales sur la rive opposée du fleuve Jaune.

« Quand on fait la guerre, interrompit Tsou-Chéou, l'essentiel est d'en prévoir les chances; nos troupes sont maintenant à Hien-Kin, contentons-nous de les diviser en deux corps et de veiller au passage du fleuve Ho [2]. Quel que soit le résultat de l'expédition, nous serons prêts à reculer ou à nous porter en avant. Si au contraire nous jetons inconsidérément tout notre monde sur l'autre rive et que nous éprouvions un échec, l'armée ainsi réunie rencontrera de grandes difficultés à battre en retraite. — Vous cherchez à éteindre l'ardeur de mes soldats, s'écria Youen-Chao avec colère; reculer le moment de porter un grand coup, c'est ajourner encore la réalisation de nos espérances ! Ne savez-vous donc pas que le génie de la guerre est la promptitude [3] ! »

[1] Littéralement: au visage de *Hiay-Tchay;* nom d'un animal fabuleux dont les officiers militaires portent le dessin tracé sur leur poitrine, et les bourreaux sur leur bonnet.

[2] Littéralement: à *kouan-tou;* ce qui signifie *passage public*.

[3] S'il était si bien convaincu de cette vérité, pourquoi donc dans les deux occasions précédentes a-t-il montré si peu de promptitude à se mettre en campagne ! (Note de l'édition in-18.)

Digitized by Google

Tsou-Chéou sortit et dit en soupirant : « Le maître infatué de ses idées ne s'occupe guère des moyens d'exécution ! Le fleuve Jaune est débordé ; comment le traverserons-nous ? » Dès-lors il feignit d'être malade pour ne plus paraître au conseil.

Au même instant, Hiuen-Té exposa que n'ayant pas encore eu l'occasion de se rendre utile à un allié auquel il devait tant d'obligations, son plus ardent désir serait de se joindre à ce corps d'avant-garde ; d'une part, il acquitterait la dette de la reconnaissance ; de l'autre, il saurait quelque nouvelle de son frère Yun-Tchang. Agréant cette demande, Youen-Chao ordonna à Wen-Tchéou de prendre Hiuen-Té pour lieutenant ; ce que le général refusa, alléguant que cela porterait malheur aux troupes, d'avoir à leur tête ce chef encore sous le coup d'une défaite ; et là-dessus il se décida à partir seul.

« Emmenez-le avec vous, dit Youen-Chao voyant qu'il s'obstinait à ne pas s'adjoindre Hiuen-Té ; je sais par expérience qu'il a de grandes capacités. — Puisque vous voulez absolument que je l'emploie, répondit le général, je lui cède trente mille hommes et le place à l'arrière-garde ; s'il est vaincu, j'exige qu'on le punisse avec toute la rigueur des lois militaires. — Donnez-moi cette division, dit Hiuen-Té, donnez-la-moi ; je l'accepte de bon cœur ! » Et ils marchèrent ainsi ; Wen-Tchéou en avant avec soixante-dix mille hommes, Hiuen-Té à l'arrière-garde, commandant trente mille soldats.

Or, quand Yun-Tchang eut décapité Yen-Léang, Tsao lui témoignant encore plus de respect qu'auparavant, adressa à l'Empereur une requête, pour demander en faveur du héros le titre et le rang de prince de Chéou-Ting. Il lui envoya par son ami Tchang-Liéao [1] le sceau de sa nouvelle dignité, qui portait cette inscription : « *Sceau du prince de Chéou-Ting ;* » mais Yun-Tchang refusa de l'accepter. « Quoi, s'écria Liéao, les mérites de mon frère sont-ils donc au-dessous de cette distinction ? — Mes mérites sont peu de chose, » reprit le héros ; et il persista dans son refus avec tant d'obstination, que Liéao dut rapporter le sceau au

[1] Voir plus haut, page 183.

Digitized by Google

premier ministre et lui rendre compte de ce qui s'était passé.

« A-t-il regardé l'inscription, demanda le ministre? — Oui, il l'a lue... — C'est que j'ai fait un oubli! » Et là-dessus Tsao détruisant ce premier sceau, en fit faire un second sur lequel fut ajouté le mot *Han* [1]. Il chargea le même mandarin de l'aller remettre à Yun-Tchang, qui l'ayant regardé s'écria avec un sourire : « Son excellence a deviné ma pensée! » Et il l'accepta en s'agenouillant (par respect pour l'Empereur de qui il tenait cet insigne de son nouveau rang). Ce fut alors que des émissaires vinrent annoncer qu'une partie des troupes de l'ennemi, sous la conduite de Wen-Tchéou, avait traversé le fleuve Jaune, tandis que le gros de son armée campait à Hien-Kin.

A cette nouvelle, Tsao-Tsao envoya aux populations de cette contrée l'ordre de se transporter sur la rive occidentale; lui-même il partit avec ses trois corps d'armée. D'abord les soldats étaient en avant, et à l'arrière venaient les vivres et les fourrages; il enjoignit à ses généraux de changer cette disposition. « Que les chariots marchent en tête, leur dit-il; que l'arrière-garde, disposée au premier rang, protége le convoi; l'avant-garde occupera ainsi la place du dernier corps. » L'un des officiers, Liu-Kien, lui demanda la raison de cette singulière manœuvre : « Nos chariots restant à l'arrière, répondit Tsao, pourraient être pillés en grand nombre par les rebelles; voilà pourquoi je les place en avant..... — Mais si nous rencontrons l'ennemi, cette arrière-garde placée en avant et chargée de défendre les vivres et les fourrages, n'osera combattre; très certainement nous serons victimes de ces dispositions mal prises! — Je sais à quoi m'en tenir; quand l'ennemi paraîtra, tout sera calculé pour le combattre [2]! »

[1] L'inscription signifiait ainsi : Sceau du prince de Chéou-Ting, *serviteur des Han*, ou *nommé par les Han*.

[2] Cette tactique de Tsao est exposée en forme de note à l'article IX de Sun-Tsé sur l'art militaire, vol. VII, page 112 des Mémoires sur les Chinois : Lorsque les armées chinoises allaient pour combattre, elles envoyaient une partie des chariots, fourgons et chars au-devant de l'ennemi, tant pour le tromper par l'appât de quelque butin, que pour se faire une espèce de rempart contre toute surprise. Lorsque ces chars étaient attaqués, il se détachait quelqu'un pour en donner avis au gros de l'armée.

Digitized by Google

Liu-Kien n'était pas très rassuré par cette réponse. Après avoir disposé à l'avant-garde les vivres et tous les bagages pesants, Tsao marchait donc vers Hien-Kin en suivant le fleuve ; lui-même, il était à l'arrière-garde, et de là, il entendit des cris d'alarmes dans les premiers rangs. Les gens qu'il dépêcha au plus vite pour savoir la cause de ces clameurs, rapportèrent que la grande division ennemie commandée par Wen-Tchéou, venait de se montrer; les troupes s'étaient aussitôt dispersées en abandonnant les convois, et comme le dernier corps d'armée était bien loin en arrière, on ne savait quel parti prendre. Déjà les généraux, d'un commun accord, tendaient à reculer jusqu'au lieu nommé Pé-Ma, afin de s'y défendre. — Aussitôt Tsao-Tsao ramena toute la division sur la rive septentrionale ; et comme les vaincus, trouvant la route interceptée, fuyaient au hasard, il leur montra avec son fouet une colline du côté du sud, véritable lieu de refuge contre les coups de l'ennemi.

Cavaliers et fantassins s'y réunirent ; Tsao leur dit de délier les cuirasses afin de se reposer un peu, puis il voulut que tous les chevaux fussent lâchés. Les soldats victorieux de Wen-Tchéou arrivaient menaçants : « Voilà les rebelles ! A cheval, galopons vers Pé-Ma ! disaient les officiers. — Non, s'écria tout à coup une voix ; faisons face à l'ennemi ! Fuir.... Et pourquoi ? » Tsao regarda celui qui parlait ainsi ; c'était son conseiller Sun-Yéou. Il fixa sur lui un regard perçant accompagné d'un sourire, et le conseiller, devinant sa pensée, n'ajouta pas un mot de plus.

Déjà les soldats de Wen-Tchéou avaient mis la main sur les vivres et sur les bagages ; ils enlevaient les chevaux abandonnés, rompant leurs rangs, courant çà et là en désordre. Ce fut alors que Tsao donna aux siens le signal de descendre de la colline et d'attaquer l'ennemi. En vain Wen-Tchéou essaya-t-il seul de résister ; il lui fallut tourner bride et fuir, tandis que du haut du monticule, Tsao le montrant du doigt s'écriait : « Cet homme est un général fameux dans les pays situés au nord du fleuve ; qui veut me l'aller prendre ? » Deux officiers se lancent en même temps; le premier ministre a reconnu Tchang-Liéao et Su-Hwang. Ils se précipitent sur ses traces et crient en l'approchant : « Arrête,

Digitized by Google

arrête !!! » Dès qu'il se voit poursuivi par ces deux adversaires, Wen-Tchéou saisissant son arc, décoche contre le premier une flèche qui enlève la touffe de soie, ornement de son casque; puis comme Tchang-Liéao le poursuivait toujours, et se trouvait en côté, il lui tire une seconde flèche qui atteint le cheval à la mâchoire; l'animal tombe et le cavalier roule à terre avec lui.

Débarrassé de ce premier ennemi, Wen-Tchéou fouette son coursier et fuit en avant; tout à coup Su-Hwang l'arrête; trente fois ils luttent avec acharnement..... Mais Tchang-Liéao est loin derrière; les troupes de Wen-Tchéou se rallient et arrivent sur les pas de leur chef; Su-Hwang, à cette vue, tourne bride et revient en arrière au galop.

Après ce combat, Wen-Tchéou continuait sa route le long du fleuve, quand à ses yeux parut un groupe de dix cavaliers portant une bannière; à leur tête se montrait un général armé du cimeterre recourbé; c'était *Kouan-Yun-Tchang, prince de Chéou-Ting, serviteur des Han*; il criait à haute voix: « Arrête-toi, brigand, ne fuis pas !.... » Il a bientôt abordé Wen-Tchéou, qui, après une ou deux attaques, ne se sentant plus de cœur à combattre, fuit précipitamment; mais grâce à son coursier pareil à un dragon, capable de parcourir cent lieues en un jour, Yun-Tchang l'atteint et l'abat d'un coup de cimeterre.

Du haut de la colline, Tsao-Tsao a vu tomber le chef ennemi: de toutes parts il lance des soldats contre ceux de l'armée adverse qu'ils culbutent; les chariots, les bagages, les chevaux sont repris. Accompagné de ses fidèles cavaliers, Yun-Tchang fait à droite et à gauche des trouées profondes; mais voici que Hiuen-Té, à la tête de ses trente mille hommes d'arrière-garde, arrive sur les lieux. Les éclaireurs lui ont dit que cette fois encore le même héros au visage rouge, à la longue barbe, a décidé de la victoire et décapité le général en chef. A ces mots, Hiuen-Té singulièrement ému, se précipite en avant et regarde. Sur le bord du fleuve, un groupe de combattants passait avec la rapidité de l'oiseau: « Il est là, il est là, » crient les soldats en montrant du doigt cette petite troupe..... Hiuen-Té distingue à travers un nuage de poussière, un étendard sur lequel sont peints ces mots:

Digitized by Google

« *Kouan-Yun-Tchang, prince de Chéou-Ting, au service des Han.* »

A cette vue, le héros remerciant du fond de son ame le ciel et la terre, se dit à lui-même : « Enfin, mon jeune frère est auprès de Tsao, j'en suis sûr !... » Et il n'eut plus d'autre pensée que de l'aller trouver [1] ; mais les troupes victorieuses du premier ministre l'environnaient déjà en le menaçant ; il lui fallut ramener hors du champ de bataille ses soldats vaincus.

De son côté, Youen-Chao marchant au secours de cette division, venait de camper au passage du fleuve ; là, deux de ses officiers (Kouo-Tou et Chen-Pey) lui apprirent que le général en chef du premier corps avait été tué par Yun-Tchang, et que Hiuen-Té s'était retiré furtivement on ne savait en quel lieu. Dans sa colère, Youen-Chao s'écriait avec menace : « Le monstre, le brigand !.... Quelle audace !.... » Et Hiuen-Té étant arrivé sur ces entrefaites, il ordonna à ses gardes de le décapiter. « Quel crime ai-je donc commis ? demanda celui-ci. — C'est toi qui as envoyé ce brigand, tout exprès pour me tuer un général de première classe ! — Laissez-moi dire une parole avant de mourir !.. Tsao a toujours eu peur de moi, aujourd'hui que je suis hors de sa portée, certainement sa haine me poursuit encore. Sachant que je suis réfugié près de votre seigneurie, il redoute que nous ne l'écrasions par nos efforts réunis; voilà pourquoi il a chargé Yun-Tchang d'aller mettre à mort les généraux que vous regrettez. Seigneur, si dans un accès de colère vous me faites périr, eh bien, par votre main, ce sera Tsao lui-même qui me frappera. Songez-seigneur, donc, à déjouer les mauvais desseins qu'un ennemi forme contre vous ! »

« J'accepte vos raisons, répliqua Youen-Chao ; vous seriez cause, par votre supplice, que je me ferais la mauvaise réputation d'un homme qui punit de mort les gens de bien ! » Il cria aux gardes de le lâcher, et l'emmena même sous sa tente. Hiuen-Té s'étant

[1] L'édition in-18 dit mieux : Il voulait l'attendre pour l'appeler et le voir. — Puis elle ajoute en note : S'il fût rempli de joie en le sachant dans l'armée de Tsao, c'est qu'il comptait sur lui assez pour comprendre qu'il ne s'était point soumis à ce ministre (mais bien aux Han).

Digitized by Google

assis, témoigna de nouveau à Youen-Chao son désir de reconnaître le généreux accueil qu'il avait reçu de lui. Il proposa donc d'envoyer près de Yun-Tchang un de ses amis intimes chargé de lui remettre une lettre, et de lui faire savoir ce qu'il était devenu. Le héros ne manquerait pas d'arriver au plus vite pour prêter à Youen-Chao le secours de son bras ; il serait prêt même à tuer Tsao-Tsao, afin d'effacer le souvenir fâcheux de ses précédents exploits.

« Si j'avais à mon service Yun-Tchang, répliqua Youen-Chao avec joie, je ne regretterais plus les deux généraux qu'il m'a tués !... » Ils écrivent donc la lettre de concert ; seulement, personne ne se présentait par qui on pût l'envoyer. Youen-Chao avait fait reculer ses troupes jusqu'à Wou-Yang, où elles campèrent par divisions, occupant l'espace de plus d'une lieue. De son côté, Tsao avait ordonné à Hia-Héou-Tun de garder le passage du fleuve, tandis que lui-même il revenait à la capitale. Là, dans un banquet solennel où tous les mandarins se trouvaient réunis, il célébra les hauts faits de Yun-Tchang. « Ces jours derniers, dit-il à Liu-Kien, quand j'ai placé les convois en tête de l'armée, je tendais un appât à l'ennemi, et Sun-Yéou est le seul qui ait compris ma pensée ! »

Tous les convives admirèrent les ressources de son esprit, et comme le repas finissait, des courriers vinrent dire que du côté de Jou-Nan, des *Bonnets-Jaunes* [1] commandés par Liéou-Py et Kong-Tou, commettaient toute sorte de brigandages. Tsao-Hong (parent du premier ministre, et qui commandait cette province), les ayant attaqués sans succès, demandait qu'on lui envoyât de bonnes troupes pour les réduire. A cette nouvelle, Yun-Tchang se leva et demanda la permission de faire briller son zèle et son dévouement en détruisant ces rebelles.

« Général, répondit Tsao, vous avez acquis des mérites extraordinaires qui ne sont point encore récompensés ; qu'avez-vous

[1] C'est par souvenir des *Bonnets-Jaunes* (dont la révolte a été racontée dans le premier volume), que les rebelles étaient désignés à cette époque par ce nom trop fameux. — Il ne faut pas confondre ce rebelle *Liéou-Py* avec *Liéou-Pey-Hiuen-Té*. Voir plus haut, page 61.

Digitized by Google

besoin de courir de nouveaux hasards ? — Si je restais plus longtemps oisif, répartit le héros, je tomberais malade ; laissez-moi faire cette campagne ! » Le premier ministre applaudissant à son ardeur, choisit cinquante mille hommes qu'il mit sous ses ordres ; il lui donna pour lieutenants Yu-Kin et Yo-Tsin : dès le lendemain la petite armée fut en marche.

« Yun-Tchang songe toujours à s'en aller vers son frère d'adoption, dit Sun-Yo ; s'il sait où le trouver, soyez-en sûr, il courra vers lui ; ainsi, ne le laissez pas partir, ce n'est pas prudent. — Pour cette fois, répliqua Tsao, je lui permets encore d'acquérir des mérites, mais ce sera la dernière..... » Et Yun-Tchang, marchant vers le pays de Jou-Nan, ne tarda pas à rencontrer les rebelles.

II[1].

Il venait de camper ; cette même nuit les soldats qui faisaient patrouille hors des retranchements, lui amenèrent deux hommes rencontrés dans le voisinage[2]. Yun-Tchang, à la lueur du flambeau qui l'éclairait, reconnut Sun-Kien ; aussitôt criant aux gens de sa suite de se retirer, il demanda à son ami où se trouvait Hiuen-Té, dont il n'avait pas entendu parler une seule fois depuis leur séparation.

« Après le désastre de Su-Tchéou, répondit Sun-Kien, je me suis jeté dans le Jou-Nan, où par bonheur j'ai rencontré le chef de ceux que vous venez combattre (Liéou-Py). Mais bientôt j'ai appris que notre maître était auprès de Youen-Chao, et malgré mon grand désir de le rejoindre, je ne sais comment faire. Liéou-Py (que je sers maintenant) et son collègue Kong-Tou, se sont

[1] Vol. II, livre VI, chap. II, page 14 du texte chinois.

[2] Littéralement : deux espions ; c'est-à-dire des hommes qui erraient autour du camp afin de se faire arrêter comme espions et conduire auprès du général en chef. Sun-Kien, on se le rappelle, est un des conseillers militaires et des amis dévoués de Hiuen-Té ; après le désastre de Su-Tchéou, chacun s'était enfui au hasard ; maintenant l'auteur se plaît à réunir ces guerriers dispersés.

Digitized by Google

soulevés pour prêter l'appui de leurs forces à Youen-Chao, et l'aider à abattre le puissant ministre Tsao. Grâce au ciel, j'ai été informé de votre présence à la tête de ce corps d'armée, et mes deux chefs m'ont fait conduire ici par un soldat pour recueillir des informations. Demain ils se feront battre tout exprès, et s'entendront avec vous dans leur fuite. Vous, général, courrez prendre les deux femmes de Hiuen-Té (restées à la capitale) et venez vous joindre à votre frère. Retiré avec nous dans le Jou-Nan, vous verrez s'y former une nouvelle ligue, car les deux chefs que je sers se soumettront à Hiuen-Té.... J'attends ce que vous allez décider et je compte sur vous ! »

« Si mon frère aîné se trouve près de Youen-Chao, répliqua Yun-Tchang, j'irai le rejoindre, même en pleine nuit ; mais c'est que j'ai décapité deux des premiers officiers de ce Youen-Chao, et je crains que les choses ne soient changées [1] ! — Dans ce cas, laissez-moi aller sonder le terrain, et je reviendrai vous dire d'où en sont les choses.... »

« Ah ! s'écria le héros, pour revoir le visage de mon frère aîné, je braverai dix mille morts ! Je retourne à la capitale pour prendre congé de Tsao. »

Et cette même nuit, il se sépara affectueusement de Sun-Kien, sans que ses deux lieutenants (Yu-Kin et Yo-Tsin, officiers de Tsao) osassent l'interroger sur cette singulière entrevue. Le lendemain, quand ses troupes se disposèrent à combattre, un des chefs rebelles, Kong-Tou, parut devant les lignes ; et Yun-Tchang lui ayant demandé à haute voix pourquoi il méconnaissait l'autorité de l'Empereur, le guerrier répliqua : « Et vous, ne méconnaissez-vous pas celle de votre maître? Quel reproche pouvez-vous m'adresser ? — En quoi tournai-je le dos à mon maître, dit Yun-Tchang ? — Vous l'ignorez, répondit Kong-Tou ; Hiuen-Té est auprès de Youen-Chao, et vous, vous êtes avec leur ennemi

[1] Ce que l'édition in-18 explique dans une note, de la manière suivante : Il ne craint pas que Youen-Chao le mette à mort pour cela, mais il craint qu'à cause de cela, Hiuen-Té n'ait pas pu rester près de Youen-Chao. La preuve, c'est qu'il ajoute plus bas : Si mon frère aîné se trouve encore près de celui-ci, je l'irai rejoindre très certainement.

Digitized by Google

commun ! — Trève de vaines paroles !.. » s'écria le héros, fouettant son cheval et brandissant son cimeterre recourbé.

Kong-Tou ne résista pas longtemps à cette attaque ; poursuivi par Yun-Tchang, il se détourne et lui dit : « Votre ancien maître vous a comblé de bienfaits, ne les oubliez donc pas ! Venez, venez vite dans le Jou-Nan, nous vous céderons cette province. »

Comprenant le sens de ces paroles, Yun-Tchang appelle ses soldats et les lance sur l'ennemi ; les deux chefs rebelles qui fuient à dessein, laissent leurs troupes se disperser au hasard. Le chef-lieu de la province tombe au pouvoir du héros ; il rassure la population et se hâte de ramener son armée dans la capitale (comme s'il eût achevé une campagne sérieuse). Tsao-Tsao étant venu pompeusement à sa rencontre, donna des récompenses aux soldats ; après le festin d'usage, Yun-Tchang rentra à son hôtel et s'agenouilla sur le seuil de la porte des appartements qu'habitaient les deux femmes de Hiuen-Té.

« Beau-frère, demanda Kan (l'une des deux femmes), dans cette expédition avez-vous eu quelque nouvelle de notre époux? — Non, » répliqua le héros ; et il se retira, laissant les deux dames en proie à la plus vive douleur. « Hélas ! disait (l'autre femme nommée) My, notre maître est mort ! Dans la crainte de mettre le comble à nos chagrins, notre beau-frère nous cache cette affreuse vérité ! » Et elles se désespéraient ; l'un des vétérans placés en faction devant leur demeure, ayant entendu les larmes et les sanglots des deux dames, dit à travers la porte : « Ne pleurez point ainsi ! Notre seigneur et maître est au nord du fleuve, à la cour de Youen-Chao. — Comment le savez-vous, demandèrent-elles ? — Dans cette campagne, le général a reçu la visite de quelqu'un qui le lui a appris. »

A l'instant même elles firent appeler Yun-Tchang et lui adressèrent de vifs reproches. « Elles ne pouvaient donc plus compter sur lui ; les bienfaits, les bons traitements de Tsao avaient effacé dans son cœur ses sentiments anciens, puisqu'il leur cachait une si importante vérité ? — Voulez-vous donc, ajoutaient-elles, nous faire mourir de chagrin, tandis que vous vivrez ici dans les honneurs et les richesses ? Prenez en main votre glaive précieux et

Digitized by Google

coupez nos têtes, afin de mettre un terme à l'ennui que nous vous causons ! Mais de grâce, ne nous tourmentez pas ainsi... »

Le front dans la poussière, les yeux baignés de larmes, Yun-Tchang répondit : « Oui, mon frère aîné est sain et sauf au nord du fleuve Jaune ! Si je ne vous l'avais pas annoncé, c'est que je craignais d'ébruiter cette nouvelle dans la capitale [1]. Nous avons besoin d'agir doucement et avec prudence, de ne rien hâter. — Frère, reprirent-elles, agissez donc !.... » Et il se retira pour songer aux moyens de quitter la capitale; mais il éprouvait de grandes inquiétudes.

Or Yu-Kin (qui l'avait accompagné dans l'expédition), savait très bien que Hiuen-Té se trouvait au nord du fleuve; ce qui décida Tsao à envoyer encore Tchang-Liéao près de Yun-Tchang pour deviner ses pensées. Admis aussitôt près du guerrier, que la tristesse accablait, le mandarin lui dit : « Nous savons que dans cette guerre vous avez appris des nouvelles de votre frère adoptif; je viens tout exprès pour vous en féliciter. — Tant que je ne vois pas son visage, reprit le héros, quel bonheur y a-t-il pour moi ? »

« Connaissez-vous, reprit Liéao, l'histoire de deux amis nommés Kouan-Tchong et Pao-Cho, que Confucius rapporte dans son Tchun-Tsiéou ? — Oui; Kouan-Tchong disait : Trois fois j'ai combattu et trois fois j'ai fui, mais Pao-Cho ne m'a pas traité de lâche; il savait bien que je conservais ma vie à cause de ma vieille mère. Trois fois j'ai été nommé à des emplois et trois fois j'ai perdu ma charge, mais Pao-Cho ne m'a pas cru incapable; il savait que j'avais rencontré des circonstances défavorables. Je suis pauvre et malheureux, mais je ne rougis point devant Pao-Cho; car il ne m'accuse pas d'être l'auteur de ma propre infortune; il sait qu'il y a des temps où l'on réussit, d'autres où la prospérité s'éloigne. Quand nous avons partagé les bénéfices d'un commerce que nous faisions ensemble, je me suis adjugé une forte part, et Pao-Cho ne m'a point regardé comme un homme

[1] Parce qu'il voulait attendre que Sun-Kien revint lui donner de nouveaux renseignements; ce que le texte ne fait pas clairement comprendre. (Note de l'édition in-18).

Digitized by Google

avide; il sait que je suis nécessiteux, que j'ai à ma charge de vieux parents. Aussi, si quelqu'un me connaît, c'est Pao-Cho ! Telle fut l'amitié qui unit jadis ces deux personnages célèbres par leur mutuelle affection [1]. »

« Eh bien, ajouta Tchang-Liéao, existe-t-il entre Hiuen-Té et vous un lien tout à fait pareil ? — Nous sommes unis à la vie et à la mort, dit le héros; nous devons vivre ensemble et mourir le même jour; cette union est donc plus intime encore que celle de Kouan-Tchong et de Pao-Cho. — Et celle qui existe entre vous et moi, de quelle nature est-elle ? — C'est le hasard qui nous a rassemblés et rendus amis; dans les circonstances fâcheuses, notre devoir sera de nous entr'aider; dans le malheur, notre devoir sera de nous soutenir l'un l'autre; y manquer, ce serait rompre ce lien. (Si ce lien peut se rompre), comment le comparer à celui qui m'attache pour la vie et pour la mort à Hiuen-Té ? »

« Dernièrement, reprit Liéao, quand Hiuen-Té a été battu à Siao-Pey, pourquoi n'avez-vous pas péri les armes à la main en cherchant à le défendre ? — A ce moment-là, dit Yun-Tchang, je ne savais pas le malheur arrivé à mon frère; mais s'il y eût perdu la vie, croyez-vous que j'eusse pu lui survivre ? — Aujourd'hui qu'il est retiré au nord du fleuve, êtes-vous décidé à l'y aller rejoindre ? — Les préceptes des anciens sages ne doivent point être méconnus; vous avez dû pénétrer mes sentiments; déclarez-les au premier ministre ! »

C'est ce que fit Tchang-Liéao sans y rien changer; Tsao se contenta de répondre : « Je sais un moyen de le retenir ! »

Sur ces entrefaites, comme Yun-Tchang était toujours occupé de ses projets de départ, on lui annonça la visite d'un étranger; il l'admit en sa présence, et cet homme qu'il ne connaissait pas, déclara se nommer Tchin-Tchin, officier au service de Youen-Chao.

[1] Ils vivaient sous la dynastie des Tchéou, au temps de Tchwang-Wang, vers l'an 690 avant notre ère. Voir pour plus de détails, le recueil de *Contes et Nouvelles*, page 260, et suivantes, à l'histoire intitulée le *Luth brisé*, laquelle contient un véritable traité *de amicitiâ* d'après les idées chinoises. — L'édition in-18 a supprimé toute cette citation et simplifié le reste du dialogue.

Digitized by Google

Troublé par ses paroles, Yun-Tchang fit retirer les gens de sa suite, et demanda au mandarin quelle affaire l'amenait en son hôtel. Celui-ci lui présenta une lettre; elle était de Hiuen-Té, ainsi qu'il reconnut en l'ouvrant, et contenait ce qui suit :

« Moi, Liéou-Pey, j'ai entendu dire ceci : Les sages de l'an-
» tiquité craignaient de ne pouvoir marcher seuls dans la véri-
» table voie ; aussi s'associaient-ils des hommes de bien, à l'effet
» de se concerter avec eux pour secourir les gens vertueux. L'ac-
» quisition d'un ami est une richesse, la perte d'un ami est une
» calamité. Autrefois, dans le jardin des Pêchers [1], je me suis
» uni à vous par la promesse d'une amitié plus forte que la vie;
» quoique nous ne soyons pas nés au même instant, nous avons
» juré de mourir à la même heure. Aujourd'hui, au milieu de
» notre carrière, ce lien serait-il rompu, ces sentiments de fidélité
» oubliés?... A n'en pas douter, vous désirez maintenant vous
» couvrir de gloire, vous environner d'honneurs; je vous offre
» ma tête pour vous donner l'occasion de mettre le comble à vos
» mérites !

» Dans une lettre on ne peut tout dire; résigné à la mort,
» j'attends votre réponse ! »

A la lecture de ces lignes, le guerrier éclata en sanglots : « Par-dessus toute chose, s'écria-t-il, je veux retourner près de mon frère aîné, mais je ne sais comment faire? Est-ce que je désire servir Tsao?.... Est-ce que j'aspire aux honneurs?..... — Hiuen-Té vous attend, seigneur, et ses larmes ne tarissent pas, répondit l'envoyé; si vos sentiments de fidélité sont inébranlables, qui vous empêche de partir au plus vite? — L'homme est placé entre le ciel et la terre ; ce qui n'a ni commencement ni fin, ce n'est pas le sage [2] ! Déjà j'ai fait mes conditions là-dessus avec son excellence le premier ministre ; et elles ont été acceptées. Trois fois j'ai rendu des services qui ont acquitté la dette de la reconnaissance. Mais il faut que ma retraite s'opère au grand

[1] Voir vol. Ier, page 11.

[2] Ce qui paraît signifier : L'homme est dans la dépendance des événements; il doit, s'il est sage, tenir compte des antécédents et des résultats probables d'une action.

Digitized by Google

jour; elle ne doit rien avoir de clandestin. Je vais écrire une lettre que vous voudrez bien remettre à mon frère aîné, après quoi j'irai prendre congé de Tsao, et annoncer ma résolution aux deux dames. »

« Dans le cas où son excellence chercherait à vous retenir, resterez-vous ici? — Plutôt mourir que de rester plus longtemps dans ces lieux! » Telle fut la réponse de Yun-Tchang; pressé par l'officier d'écrire la lettre si impatiemment attendue de Hiuen-Té, il traça les lignes suivantes :

« Moi, Kouan-Tchang, j'ai appris que la justice doit se mettre au-dessus des sentiments qui naissent du cœur[1]; que la loyauté ne s'arrête pas devant la crainte de la mort; telles sont du moins les doctrines des vrais héros! Depuis mon enfance, j'ai étudié les livres; j'ai appris en gros ce qui touche aux rites et à la justice. Depuis que j'ai lu les histoires de Yang-Kiéou-Ngay et de Tsou-Pé-Tao, et réfléchi sur les actions de Tchang-Youen-Pé et de Fan-Kiu-Tching[2]; quand je repasse toutes ces choses en mon souvenir, je ne puis m'empêcher de gémir et de pleurer! Naguère, dans cette ville de Hia-Pey, qui était confiée à ma garde, les vivres devenaient rares; à cette calamité intérieure se joignait le manque de soldats pour défendre les murs. Je voulais mourir pour prouver mon dévouement, mais vos deux femmes étaient près de moi; cette grave considération m'empêcha de me couper le cou et de chercher la mort dans les fossés de la place. Voici que vos nouvelles m'arrivent du Jou-Nan; à l'instant même je prends

[1] Littéralement : j'ai entendu dire que la justice ne se proportionne pas au cœur, d'après l'interprète tartare, et selon l'expression chinoise: ne se règle pas sur le cœur, c'est-à-dire sur les passions. — Il faut sans doute lire le caractère chinois *fou* avec la *clé de l'homme* (Basile, 355), pour arriver à l'équivalent du mot mandchou *houaliambi*.

[2] Yang-Kiéou-Ngay et Tsou-Pé-Tao, sont deux amis célèbres par leur fidélité, dont l'histoire était le sujet de la nouvelle XII du recueil intitulé *Kin-Kou-Ky-Kouan*, histoires merveilleuses anciennes et modernes. Tchang-Youen-Pé et Fan-Kiu-Tching, qui vivaient sous les premiers Han, sont cités aussi comme des modèles d'amitié et de dévouement. Voir le *Sing-Chy-Tso-Pou*, Biographie universelle, livre CXVII, page 69, à l'article *Fan*.

Digitized by Google

» congé de Tsao et je ramène les deux dames près de vous. Quand
» je me suis soumis à l'Empereur, j'ai eu soin de poser des con-
» ditions[1]; désormais mes obligations sont remplies; rien ne
» peut l'empêcher de me laisser partir.

» La vue de votre lettre m'a fait l'effet d'un songe. Je prends
» le ciel et la terre à témoins des sentiments dévoués que je nour-
» ris dans mon cœur à votre égard; mais comment dans une
» lettre vous exprimer mes tourments et mes angoisses! J'at-
» tends avec anxiété l'heure qui nous réunira, et vous supplie
» de prêter votre attention à ces paroles! »

L'officier était parti avec cette réponse. Yun-Tchang alla prendre congé de Tsao qui, ayant déjà deviné sa pensée, venait de faire placarder à sa porte l'ordre de ne laisser entrer personne[2]. Le cœur agité de mille pensées, Yun-Tchang prépara un char pour les deux dames que devaient escorter jour et nuit les vingt vétérans. L'une d'elles, Kan, appela le héros et se plaignit encore de ce qu'il n'annonçait point le jour du départ. « Sitôt que j'aurai dit adieu à Tsao, répliqua-t-il, je vous ferai monter sur le char; mais vous abandonnerez ici tous les cadeaux que vous avez reçus; il ne faut pas que vous emportiez même un brin de soie. — Beau-frère, reprit-elle, soyez prêt, partons sans plus tarder!.. »

Quand il se présenta de nouveau à l'hôtel du premier ministre, les gardes lui montrèrent l'ordre écrit; et quoiqu'il vint à plusieurs reprises demander audience, la porte ne lui fut point ouverte. Il se décida à passer chez Tchang-Liéao, pour conférer avec lui sur cette question délicate; le mandarin fit répondre qu'une indisposition le mettait hors d'état de se présenter. « Je le vois, se dit Yun-Tchang, Tsao ne veut pas m'accorder ce que je désire.... Mais quand un homme de cœur s'est promis de partir, il perd son nom s'il reste en place! » Et là-dessus il écrivit la lettre suivante :

[1] Voir plus haut, page 185.

[2] Voilà, dit en note l'édition in-18, le stratagème dont parlait Tsao, au moyen duquel il l'empêcherait de partir.

Digitized by Google

« Kouan-Yun-Tchang, prince de Chéou-Ting, au service » des Han, après s'être purifié [1], salue à plusieurs reprises, en lui » adressant ces lignes, le grand ministre des Han, son excel- » lence Tsao-Tsao. Voici ce que j'ai entendu dire : on distingue » le ciel et la terre, le père et le fils, le souverain et le sujet [2]. » Le principe subtil du ciel qu'on nomme Yang, s'élève, tandis » que le principe plus grossier de la terre, qu'on nomme Yn, » tend à descendre; ces deux éléments premiers se correspondent. » Si tous les êtres se conforment au temps que le ciel leur pres- » crit, ils prospèrent et se développent; ils accomplissent ce qui » est recommandé par les trois lois et les cinq préceptes [3]. Moi, » je suis né dans l'Empire des Han; j'ai juré à Hiuen-Té, pa- » rent de l'Empereur, de vivre et de mourir avec lui. Après » avoir été battu à Hia-Pey, je me suis soumis à votre excel- » lence; mais ce n'a pas été sans établir trois conditions. Vous » daignâtes les accepter, et ce fut la raison qui m'engagea à dé- » poser les armes. Vous m'avez élevé en dignité au-delà de mes » espérances, à tel point qu'il était difficile de ne pas rester au- » dessous de pareils bienfaits [4]. Aujourd'hui, je suis informé » que mon ancien maître Hiuen-Té, parent de l'Empereur, a » trouvé un refuge dans les armées de Youen-Chao; dès-lors il » ne peut plus y avoir de repos pour moi. Je me rappelle » la générosité de votre excellence avec une gratitude qui est » profonde comme l'Océan; mais je me souviens aussi du lien » qui m'unit à mon ancien maître, et c'est à mon cœur un poids » lourd comme une montagne. Partir est chose difficile; rester

[1] C'est-à-dire, avec le plus cérémonieux respect.....

[2] C'est-à-dire, il y a des devoirs réciproques entre le père et le fils, le prince et le sujet. Il a fallu développer un peu ces lignes pour les rendre intelligibles.

[3] Les *trois lois* sont les devoirs qui règlent les relations du prince et du ministre, du père et du fils, du mari et de la femme; les *cinq préceptes* correspondent aux cinq vertus principales, qui sont : La bienveillance ou l'humanité, la justice, l'accomplissement des rites, la connaissance des devoirs et la véracité.

[4] *Ké-Tang*, littéralement : pouvoir, être assez fort pour équivaloir; *tang* (Basile, 6,232) a ici le sens de *compensari*.

Digitized by Google

» est plus pénible encore ! Toute affaire a des précédents et des
» conséquences ; je dois retourner près de mon premier maître.
» Si je ne me suis pas encore acquitté envers vous, je suis prêt
» un jour à donner ma vie pour payer l'excédent de cette dette.
» Telle est ma pensée !

» Cette lettre, je l'écris tout exprès pour prendre congé ; de
» grâce, comprenez clairement les sentiments qu'elle exprime.
— Au septième mois, saison d'automne de la cinquième année
» Kien-Ngan, Yun-Tchang votre serviteur a tracé cette requête! »

Après avoir écrit ces lignes, Yun-Tchang mit son enveloppe et cacheta tout ce qu'il avait reçu (pour lui et pour les femmes de son frère adoptif) de présents en or et en argent, en étoffes et en vases précieux ; puis il suspendit le sceau de sa principauté dans la grande salle [1], fit monter en plein jour les deux dames dans le petit char qu'entourèrent ses fidèles vétérans au nombre de vingt, et envoya un de ses gens porter à Tsao sa lettre d'adieux. Monté sur le *Lièvre-Rouge*, tenant en main son cimeterre recourbé (le dragon vert), il se plaça auprès de la voiture qui renfermait les deux femmes de son frère, puis sortit de la capitale par la porte du nord. Les gardes firent mine de l'arrêter ; mais roulant des yeux pleins de colère, agitant son grand sabre, le héros cria d'une telle voix que ceux-ci se retirèrent au plus vite.

A peine était-il hors des murs, qu'il appela les gens de sa suite, et leur recommanda de prendre les devants avec le char, se réservant le soin d'arrêter ceux qui pourraient se mettre à leur poursuite. « Surtout, disait-il, gardez-vous d'effrayer les deux dames ! » Les vétérans suivirent donc la grande route, serrés autour de la voiture.

Cependant Tsao discutait avec ses conseillers sur le départ imminent du héros, sans savoir à quel parti s'arrêter, quand les gens de son hôtel lui remirent la lettre (que nous connaissons). Il la lut et s'écria tout épouvanté : « Il est parti !... » Et les gardes de

[1] La grande édition se sert du mot *kou* (Basile, 2,524), qui signifie magasin, trésor ; le mandchou emploie ce même mot ; dans la petite édition, on lit *Tang* (Basile, 1,633), grande salle.

Digitized by Google

la porte septentrionale, accourus en grande hâte, annoncèrent qu'il venait de passer malgré eux ; vingt hommes à cheval et un char fermé, s'éloignaient de la capitale dans cette direction. On envoya des gens dans l'hôtel du fugitif ; ils rapportèrent que tous les cadeaux reçus par celui-ci, sans en excepter les dix jeunes filles, restaient abandonnés au lieu qu'avaient habité les deux dames. Le sceau de prince de Chéou-Ting était suspendu dans la salle principale ; de toutes les personnes affectées à son service, il n'en avait emmené aucune autre que les vingt compagnons de guerre qui le suivaient ; il avait donc pris la grande route avec le char destiné à voiturer les dames, en plein jour, sans cortége, n'emportant que son propre bagage.

Tous les assistants restaient muets de surprise ; un général s'avança qui promit, si on voulait lui donner quelques milliers de cavaliers armés de lances, de ramener vivant entre les mains de son excellence, le guerrier fugitif [1].

[1] L'édition in-18 termine le chapitre par ces deux vers :

« Il voulut s'éloigner de ce repaire où abondaient les crocodiles et les dragons,
» Et il eut à affronter trois mille soldats pareils à des loups et à des tigres. »

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Yun-Tchang va rejoindre Hiuen-Té.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 220 de J.-C.] Dans celui qui parlait ainsi, les assistants reconnurent le général Tsay-Yang, guerrier aux longs bras [1]. Seul parmi les généraux subordonnés au premier ministre, il voyait Yun-Tchang d'un mauvais œil et cherchait toutes les occasions de le décrier; aussi s'offrit-il pour l'arrêter dans sa fuite. « Il n'a point oublié son ancien maître, dit Tsao-Tsao, et je le tiens pour un sage plein de droiture! Il est parti, mais au grand jour, ce qui est d'un héros! Vous tous, imitez sa conduite! » Et il rejeta brusquement les offres de Tsay-Yang.

« Mais, reprit le conseiller Tching-Yo, cet homme n'a pas pris congé de votre excellence; il est parti sans y être autorisé par ordre supérieur.... — En allant rejoindre son ancien maître, dit Tsao, n'a-t-il pas obéi au premier des devoirs? — Si votre excellence le laisse s'en aller, elle mécontentera tous les généraux qui sont sous ses ordres. — Et pourquoi? — Le voici, continua le conseiller; Yun-Tchang a commis trois grandes fautes qui indisposent contre lui tous les mandarins. Quand il s'est soumis après sa défaite de Hia-Pey, vous l'avez honoré du titre de général [2];

[1] Littéralement : aux bras de singe; expression qui rappelle le mot sanscrit *mahâbâhou*.

[2] Général sans commandement fixe, général adjoint, comme l'indique l'épithète *pien*, de côté, illégitime, ce qui n'est pas en titre; en mandchou *asha-i*.

Digitized by Google

au troisième jour, vous le traitiez dans un banquet particulier; au cinquième jour, dans un repas solennel; quand il montait à cheval, vous lui donniez de l'or, et de l'argent quand il mettait pied à terre[1]. Pour une action d'un éclat médiocre, vous l'avez salué du titre de prince. Enfin, vous l'avez comblé d'égards et de dictinctions, et un matin il vous quitte, excellence, il s'en va; je dis que c'est manquer de loyauté et voilà son premier tort. »

« Sans en avoir obtenu la permission de votre excellence, il s'éloigne effrontément et menace au passage les gardiens de la porte! Je dis que c'est manquer aux lois de l'Empire; voilà sa seconde faute. »

« Au souvenir des minces bienfaits qu'il a reçus de son ancien maître, il oublie la générosité bien autrement grande de votre excellence. Dans une lettre qui ne contient qu'un bavardage condamnable, il ne craint pas de se montrer impudent; voilà sa troisième faute. Enfin, s'il va se joindre à Youen-Chao, vous pourrez dire avoir lâché vous-même le tigre qui fera la désolation du monde. Croyez-moi, lancez cet officier sur ses traces, afin de détourner des malheurs à venir! »

« Non, reprit Tsao; si je le laisse aller, c'est que j'ai fait autrefois mes conditions avec lui. Qu'on le poursuive et qu'il périsse, voilà que tous les hommes de l'Empire m'accuseront d'avoir manqué à ma parole. Quant à lui, il a agi dans l'intérêt de son maître; je défends qu'on le poursuive[2]. »

« Il est parti de son chef, répliqua Tching-Yo; et en cela surtout il a manqué aux lois établies. — Deux fois il s'est présenté à mon hôtel sans que je le fisse entrer, dit Tsao; les présents que je lui avais envoyés, il me les a rendus; ni l'or ni l'argent n'ont pu ébranler sa fidélité. S'attacher invariablement à ses devoirs et repousser la richesse, c'est le fait d'un héros! Quant à moi, j'estime grandement des hommes de cette trempe. »

« Si plus tard des malheurs atteignent votre excellence, ajouta

[1] Voir plus haut, page 190.

[2] Youen-Chao avait voulu mettre à mort Hiuen-Té, et Tsao-Tsao ne veut pas qu'on poursuive Yun-Tchang; comme depuis le commencement jusqu'à la fin le ministre se montre supérieur à Youen-Chao! (Note de l'édit. in-18).

Digitized by Google

le conseiller, elle ne s'en étonnera pas !... — Yun-Tchang est incapable de méconnaître la justice, répliqua Tsao ; en toute occasion il se dévoue à son maître, pourrait-il s'arrêter à d'autres considérations ? Après tout, il n'est pas encore bien loin ; je veux par une nouvelle marque d'égards, m'attirer son affection. Tchang-Liéao ira en avant le prier de m'attendre, afin que j'aie le plaisir de le reconduire ; je lui offrirai, pour les besoins de la route, un vase précieux avec une tunique rouge de soie brochée, convenable en cette saison d'automne ; l'engageant ainsi à se souvenir sans cesse de moi ! — Vous aurez beau faire, dit Tching-Yo, il ne reviendra pas en arrière. — Eh bien, répondit Tsao, je pars avec dix cavaliers. »

Tchang-Liéao prit donc les devants : quant au héros, monté sur son cheval fameux, d'une vitesse incomparable, il pouvait facilement se mettre hors de toute atteinte ; mais sa sollicitude à veiller sur le char l'empêchait de lancer l'animal ; il retenait la bride afin de marcher plus doucement. Derrière lui une voix se fit entendre, qui criait : « Yun-Tchang, ne va pas si vite ! — On m'appelle, pensa le héros ; certainement c'est quelqu'un qui a de mauvaises intentions ! »

Il recommande aux gens de l'escorte de suivre la grande route, en accompagnant avec soin le chariot ; puis il se détourne et voit Tchang-Liéao qui frappe son cheval et galope vers lui. De son côté il arrête le *Lièvre-Rouge ;* déjà le cimeterre recourbé brille dans sa main. « Ami [1], crie-t-il à Liéao, tu viens pour me saisir, n'est-ce pas ? — Je suis sans cuirasse, répond le mandarin, et ne porte aucune arme offensive ; qui peut motiver de pareils soupçons ? Son excellence, sachant que mon frère est parti, s'avance tout exprès pour lui faire la conduite, bien loin de former contre lui des desseins hostiles. »

« Si son excellence vient en personne, reprit Yun-Tchang, sans aucun doute elle a une autre pensée que celle-là ! — Non, dit le mandarin ; le premier ministre a déclaré que chacun était en droit d'agir dans l'intérêt de son maître, et qu'il ne fallait pas

[1] Il l'appelle par son petit nom Wen-Youen.

Digitized by Google

vous poursuivre ; il reconnaît qu'en partant de votre propre volonté, vous n'avez fait qu'obéir aux devoirs les plus impérieux. C'est parce qu'il n'avait pas eu l'honneur de vous reconduire comme un hôte de distinction, qu'il se donne la peine de venir ; il m'a envoyé en avant pour vous prier de l'attendre. — Eh bien, répliqua Yun-Tchang, il aura des cavaliers avec lui, et moi je suis seul ; mais je combattrai jusqu'à la mort ! »

Marchant donc quelques pas en arrière, il se plaça sur la défensive au milieu du pont de Pa-Ling, et vit paraître Tsao accompagné de quelques cavaliers, suivi de plusieurs de ses généraux [1], qui galopait vers lui. Quand Tsao de son côté l'aperçut le sabre en travers sur la selle, et à cheval à l'entrée du pont, il cria à ses officiers de faire halte. Ceux-ci se rangèrent à droite et à gauche de leur maître, et comme ils ne portaient aucune arme, Yun-Tchang se rassura sur leurs intentions.

« Général, lui cria Tsao, pourquoi cet empressement à nous quitter? — J'ai déjà expliqué mes motifs à votre excellence, répondit le héros, en saluant avec courtoisie sans descendre de cheval ; mon ancien maître est près de Youen-Chao, je dois, avec toute la rapidité possible, me joindre à lui. A plusieurs reprises, je me suis présenté à votre hôtel sans avoir l'honneur d'être reçu ; en désespoir de cause, je vous ai écrit une lettre d'adieux ; le sceau de mon titre de prince, je l'ai déposé ; tous les cadeaux que m'a faits votre excellence, je les ai rendus. Quant à vous, seigneur, je l'espère, vous n'oublierez pas d'anciennes promesses ? »

« J'ai promis à la face du monde, reprit Tsao-Tsao ; pourrais-je manquer à ma parole ? La pensée qu'il vous manque probablement certains objets indispensables dans ce voyage, m'a seule engagé à venir vous les offrir comme présents d'adieux. » Et l'un des généraux de sa suite tendait au héros un vase d'or. « Quoi, seigneur, répliqua celui-ci, vous me comblez encore de vos libéralités ? Non, gardez plutôt ces choses précieuses pour en distribuer

[1] Si le lecteur veut savoir leurs noms, nous lui dirons que c'étaient : Hu-Tchu, Su-Hwang, Yu-Kin et Ly-Tien.

Digitized by Google

la valeur aux soldats; dans ma retraite, je ne puis et ne veux rien emporter ! »

Tsao insista, alléguant les immenses services rendus par le héros, et dont ce faible présent ne payait pas la millième partie : « Non, répliqua celui-ci ; je ressens une profonde reconnaissance pour les bienfaits de votre seigneurie, et le peu de peine que j'ai endurée à son service n'a pu m'acquitter envers elle. Un jour, si nous nous rencontrons sur le courant de la vie, je tâcherai de mieux payer ma dette ! »

« Ah ! s'écria Tsao avec un sourire joyeux, vous êtes aussi loyal que fidèle, général[1] ! Quel malheur pour moi de ne pas pouvoir vous combler d'égards et d'honneurs ! Au moins, que cette tunique rouge de soie brochée arrête vos regards ! »

Et par son ordre, un des généraux présents tendait à Yun-Tchang la belle tunique; celui-ci craignant un piége ne descendit point de cheval. Il reçut le vêtement sur la pointe de son cimeterre, s'en couvrit les épaules, se retourna une minute pour remercier son excellence de ce cadeau qu'il acceptait, puis fouetta son cheval et traversa le pont dans la direction du nord.

« En vérité, s'écria l'un des généraux, cet homme est de la dernière impolitesse ! Arrêtons-le..... — Il est seul, répartit Tsao, et nous sommes vingt; devons-nous nous étonner de la défiance qu'il manifeste? Je l'ai dit déjà; qu'on s'abstienne de le poursuivre ! » Et reprenant avec ses officiers le chemin de la capitale, il leur dit d'un ton de tristesse : « O vous tous, généraux, imitez-le, si vous voulez jouir dans les siècles à venir d'une réputation sans tache ! »

Or, Yun-Tchang s'était mis sur les traces du char (qui portait les deux dames); après avoir galopé l'espace de plusieurs milles sans le rejoindre, il promenait de toutes parts des regards inquiets,

[1] C'est là que Tsao en voulait venir; n'osant violer sa promesse et garder de force ce guerrier (assez difficile d'ailleurs à contrarier dans l'exécution de ses projets), au moins essaya-t-il de se l'attacher par des bienfaits, afin de ne pas le retrouver trop terrible dans les rangs ennemis. On comprend qu'à ce point du récit, l'auteur prépare pour l'avenir des scènes animées où ces nuances, ces délicatesses du cœur humain joueront le premier rôle.

Digitized by Google

quand du haut d'une colline une voix frappa son oreille ; elle criait : « Arrête, arrête ! » Le héros aperçoit un jeune homme de vingt ans environ, coiffé d'un bonnet jaune [1], vêtu d'une tunique de soie brochée, la lance au poing, à cheval et suivi d'une centaine de fantassins. « Qui es-tu ? » lui demanda-t-il en le voyant galoper vers la plaine à sa rencontre ; le jeune guerrier jetant sa lance, sauta à bas de son cheval et se prosterna. Yun-Tchang ne se fiait pas à ces démonstrations ; cependant il fit halte, abaissa son cimeterre et questionna l'étranger.

« Je suis de Hiang-Yang, répondit le jeune homme ; je me nomme Léao-Hoa (mon petit nom Youen-Kien) ; les troubles de l'Empire m'ont conduit à mener la vie d'un vagabond et d'un brigand ; avec cinq cents hommes qui se sont réunis à moi, je maintiens mon indépendance. En rôdant au bas de cette colline, mon compagnon To-Youen a, par erreur, enlevé deux dames que nous avons conduites sur la hauteur ; mais en apprenant qu'elles sont les épouses de sa seigneurie Hiuen-Té, je me suis prosterné à leurs pieds. Elles m'ont dit comment elles se trouvaient en ce lieu ; elles m'ont raconté les exploits de votre seigneurie, et j'ai voulu aussitôt descendre de la colline pour me présenter à vous. Mon compagnon s'opposait à mes desseins, je l'ai tué ; voici sa tête que je vous présente ; j'attends le châtiment de mon crime [2] ! »

« Où sont les deux dames, demanda Yun-Tchang ? — Dans la montagne, où je les ai transportées afin de les mettre à l'abri de tout danger. — Ramenez-les, » dit le héros, et aussitôt cent hommes d'entre les brigands parurent, escortant le petit char.

Yun-Tchang avait mis pied à terre ; le cimeterre dans le fourreau, les mains croisées sur la poitrine, il alla au-devant du char et pria les dames de lui pardonner d'avoir été la cause (involontaire) de la terreur qu'elles venaient de ressentir. « Sans ce

[1] Le bonnet jaune que portait ce chef de partisans était devenu le symbole de l'indépendance, maintenue au moyen du brigandage dans cet Empire en proie aux guerres civiles.

[2] On sait que c'est la formule usitée pour dire : Je suis à vos ordres, je me rends à discrétion, etc.

Digitized by Google

jeune guerrier, répondirent-elles, l'autre chef de la troupe nous eût déshonorées ! — C'est donc vraiment lui qui a sauvé ces dames, demanda Yun-Tchang aux gens de l'escorte ? — Oui, répliquèrent-ils ; l'autre brigand les ayant emmenées sur la montagne, ils voulurent d'abord se les partager comme des captives et s'en adjuger chacun une. Quand Léao-Hoa sut qui elles étaient, et comment elles se trouvaient dans ce lieu, il leur témoigna un grand respect ; puis comme son compagnon persistait dans ses mauvais desseins, il le tua. »

A ces mots, Yun-Tchang salua avec reconnaissance Léao-Hoa qui s'offrit de l'escorter avec toute sa bande ; mais le héros songeait qu'il s'attirerait la risée du monde, en employant à son service un homme qui n'était au fond qu'un brigand de l'espèce des Bonnets-Jaunes ; il le remercia donc. « Je vous suis infiniment obligé, répondit-il ; mais j'ai juré à Tsao le premier ministre que je m'en retournerais seul. Un jour, si je vous rencontre, soyez sûr que vous recevrez des preuves de ma gratitude. » Là-dessus, le jeune chef de brigands ayant offert de l'or et des étoffes précieuses, qui ne furent point acceptées du héros, prit congé de celui-ci et se retira de nouveau dans les montagnes avec sa troupe.

La tunique donnée par Tsao, Yun-Tchang l'offrit aux deux femmes de son frère, puis il continua sa route, escortant de près le petit char. Le soir étant venu, il ne se présenta d'autre abri qu'une maison isolée dont le maître, vieillard aux cheveux et à la barbe blanchis par l'âge, vint les accueillir avec la plus grande politesse. Yun-Tchang ayant mis pied à terre, répondit avec courtoisie à ses prévenances et satisfit à ses questions en se nommant.

« Oh ! reprit le vieillard, seriez-vous celui qui a décapité Yen-Léang et Wen-Tchéou [1] ? — Précisément ! » Le vieux campagnard tout joyeux le pria d'entrer. « Dans ce char, dit le guerrier, il y a deux dames.. » Et le vieillard appela aussitôt ses femmes pour qu'elles fissent descendre et passer dans la salle les deux voyageuses ! Yun-Tchang se tenait près d'elles, debout, les mains

[1] Voir plus haut, pages 201 et 208.

Digitized by Google

croisées sur la poitrine, et comme le paysan, son hôte, l'engageait à s'asseoir : « Comment me permettrais-je de m'asseoir, répondit-il, en présence des deux femmes de mon frère aîné ; je leur dois trop de respect ! — Mais, observa le campagnard, vous n'êtes pas de la même famille, vous ne portez pas le même nom ! » — Là-dessus Yun-Tchang lui expliqua quel lien, quels serments l'unissaient à Hiuen-Té à la vie et à la mort, puis il ajouta : « Mes deux belles-sœurs étant obligées de me suivre au milieu d'une troupe de gens armés, est-ce là le cas de manquer aux plus rigoureuses exigeances des rites ? »

Le vieillard loua hautement des sentiments si pleins de délicatesse ; il recommanda à ses femmes de tenir compagnie aux deux dames dans la grande salle qu'il leur cédait, tandis qu'il s'installait lui-même avec le héros dans une petite chambre. Sur la demande de son hôte, le campagnard se nomma et conta son histoire en peu de mots : « Je m'appelle Hou-Hoa ; sous le règne de l'Empereur Hiuen-Ty, j'occupais une place dans le conseil impérial ; mais j'ai donné ma démission et maintenant mon fils Hou-Pan est l'un des commandants de Jong-Yang, et conseiller du gouverneur Wang-Ky. Sans doute, général, vous passerez par cette ville; permettez-moi de vous charger d'une lettre pour lui. » Yun-Tchang accueillit cette demande et expliqua comment il avait quitté le premier ministre, ce qui épouvanta beaucoup le vieillard.

Les deux dames ayant passé la nuit dans cette maison, Yun-Tchang ne se coucha pas et garda une lumière allumée dans sa chambre [1]. Le lendemain le vieillard offrit le repas d'adieu aux belles-sœurs du héros qui les fit remonter sur le char, prit congé de son hôte et s'élança à cheval le sabre au poing, revêtu de sa cuirasse. En approchant de Lo-Yang, il eut à traverser le passage

[1] L'écrivain voulait en arriver là et introduire dans son récit cette allusion historique que les lecteurs chinois aiment à rencontrer. Lou-Nan-Tsé ayant été obligé de passer la nuit seul dans une maison avec une dame, resta jusqu'au jour, un livre à la main, une lumière allumée, pour mettre à l'abri de tout soupçon la réputation de cette femme aussi bien que la sienne. Voir le Hao-Kiéou-Tchouen, *the fortunate union*, vol. Ier, chap. VI, page 128 ; traduction de M. Davis.

Digitized by Google

de Tong-Ling, défendu par un officier dépendant de Tsao, du nom de Kong-Siéou, lequel se tenait sur le point le plus élevé du défilé, avec cinq cents hommes. Ce passage avait trois entrées; Yun-Tchang s'aventura avec le char par les hauteurs qu'occupaient les soldats : Kong-Siéou, averti de son arrivée, parut en avant du sentier, armé de son cimeterre.

Sommé par lui de mettre pied à terre, Yun-Tchang obéit et vint le saluer. « Youen-Chao, dit l'officier quand il sut d'où il venait et quel était le but de son voyage, est en hostilité avec mon maître; vous ne pouvez vous diriger de ce côté, sans avoir une permission écrite de Tsao-Tsao. — Dans mon empressement à partir, reprit le héros, je n'ai pas eu le temps de me munir d'un pareil ordre [1]. — En ce cas, descendez, cria l'officier; restez au pied du passage jusqu'à ce que j'aie envoyé vers le premier ministre un exprès qui me rapporte ses instructions écrites; alors je vous laisserai passer. »

Yun-Tchang déclara que ces préliminaires retarderaient trop son voyage : « Cependant, répliqua l'officier, qu'il vous faille attendre un jour ou un an, vous attendrez! — Pourquoi me traitez-vous avec si peu d'égards, répondit le héros en colère? — La discipline le veut ainsi, dit Kong-Siéou, je ne puis faire autrement que de m'y conformer. L'Empire est déchiré par les dissentions; le dragon et le tigre sont en guerre; dans un pareil temps, je ne puis laisser passer sans ordre écrit, un héros qui n'a de recommandation que sa propre parole. »

« Vous ne voulez pas me laisser passer, cria Yun-Tchang?—Je ne m'y oppose pas, dit l'officier, pourvu que vous m'abandonniez comme ôtage votre famille (qui est là dans ce char [2])! »

II [3].

Transporté de fureur, Yun-Tchang leva son cimeterre pour

[1] L'édition in-18 dit en note : Tsao à son départ lui avait bien offert de l'or et donné une riche tunique, mais il ne lui avait pas remis d'ordre écrit. Ainsi c'était le retenir, sans le retenir, le laisser partir, sans le laisser partir.

[2] « Réponse fort impolie, » dit en note le même texte.

[3] Vol. II, livre VI, chap. IV, page 41 du texte chinois.

Digitized by Google

tuer le commandant ; celui-ci dans son trouble battit en retraite derrière les portes [1], les ferma, rassembla ses soldats au son du tambour et les plaça en armes, couverts de leurs cuirasses, à ses côtés. Ces préparatifs une fois faits, l'officier monta à cheval ; il ouvrit même les portes en criant à Yun-Tchang : « Passe si tu l'oses ! »

Sans répondre un mot, le guerrier fait reculer le char ; fouettant son cheval, le glaive au poing, il s'élance au-devant du commandant qui, dès la première attaque, tombe mort. Les soldats s'étaient dispersés : « Ne fuyez pas, leur dit le héros victorieux ; j'ai tué votre chef, mais je ne pouvais faire autrement et je n'ai rien contre vous ! » — Puis, comme ils se prosternaient devant son cheval, il ajouta : « Allez à la capitale et répétez ceci de ma part : Tandis que son excellence le premier ministre a pris la peine de venir me faire des présents pour la route, cet officier a voulu me tuer. Voilà pourquoi je lui ai tranché la tête [2] ! »

Aussitôt il achemina les deux dames hors du passage, se dirigeant vers Lo-Yang (l'ancienne capitale). Déjà des soldats avaient averti de son approche Han-Fou, gouverneur de cette ville ; ce mandarin se hâta de rassembler ses officiers pour délibérer avec eux. « S'il n'a pas d'autorisation écrite, dit un de ces guerriers nommé Meng-Wan, c'est qu'il est parti de sa propre volonté et nous ne pouvons le laisser passer sans être coupables ! — Un héros de sa trempe n'est pas facile à affronter en face, reprit Han-Fou ; deux des premiers capitaines de Youen-Chao [3] sont tombés sous ses coups. Usons plutôt de stratagème pour nous rendre maîtres de lui. »

Meng-Wan proposa de boucher la sortie du passage avec des

[1] Sur les *passages*, voir vol. Ier, la note de la page 85.

[2] L'éditeur de l'exemplaire in-18 fait tout ce qu'il peut pour donner raison à Yun-Tchang. Aux phrases qui précèdent, il ajoute les notes que voici : — Il y avait bien là de quoi l'exaspérer. — Cet officier se montre poli, puis arrogant ; Yun-Tchang est d'abord respectueux, puis il a recours à la force — En voilà un de décapité ! — On pourra voir à propos des cinq officiers auxquels il fait éprouver le même sort, que le héros était vraiment forcé d'agir ainsi.

[3] Yen-Léang et Wen-Tchéou ; voir plus haut, pages 201 et 208.

Digitized by Google

chevaux de frise, une fois que le fugitif s'y serait engagé. Lui-même, il irait l'attaquer avec ses propres soldats ; pendant ce temps-là, Han-Fou, placé sur une hauteur, le ferait assaillir à coups de flèches par ses troupes embusquées à ses côtés ; et si par bonheur Yun-Tchang était renversé de cheval, ils le prendraient vivant pour le conduire à la capitale, où certainement ils obtiendraient une belle récompense... Au même instant, on annonce que le héros s'avance avec le char.

Han-Fou va s'établir en avant avec mille hommes rangés en lignes ; comme ce passage commandait l'entrée d'une plaine, on y arrêtait les voyageurs le jour comme la nuit, afin de les questionner et de découvrir qui ils étaient. Sur les murs flottent des étendards, les piques et les cimeterres brillent de tous côtés. Yun-Tchang voit ces préparatifs de défense ; déjà Han-Fou fouette son cheval en criant : « Qui va là ? » Le héros s'incline sur sa selle et répond : « Kouan-Yun-Tchang, prince de Chéou-Ting, qui demande passage ! »

« Avez-vous un permis du premier ministre ? »

« Je suis parti trop précipitamment pour lui en demander un ! »

« Nous avons reçu de son excellence l'ordre de garder attentivement l'ancienne capitale, de surveiller tous ceux qui passent. Si vous n'avez pas de permis, c'est que vous fuyez !... — J'ai déjà tué le commandant de l'autre passage, s'écria Yun-Tchang avec colère ; si vous m'arrêtez, le même sort vous menace ! »

A ces mots, Han-Fou lança sur lui l'officier Meng-Wan qui, le sabre au poing, courut à sa rencontre. Yun-Tchang, après avoir mis le char en sûreté, fouette son cheval. A la troisième attaque, Meng-Wan tourne bride pour l'attirer sur ses pas ; mais il oubliait quel coursier incomparable montait son adversaire. Avec cet animal qui semble avoir des ailes, le héros est bientôt sur les talons du fuyard ; il le serre de près, l'atteint et le coupe en deux.

Après cet exploit, Yun-Tchang revenait en arrière, quand Han-Fou, caché le long du rempart au-dessus des portes, décochant des flèches sur lui, le frappe au bras gauche. Il arrache avec sa bouche le trait de sa blessure d'où le sang coule en

Digitized by Google

abondance, et se fait jour à travers les troupes jusqu'à Han-Fou; celui-ci ne peut se soustraire à sa poursuite; il tombe renversé par un coup de sabre qui lui fend la tête et les épaules. Les troupes sont taillées en pièces : Yun-Tchang escorte de nouveau le petit char et franchit le passage après avoir bandé sa plaie, chemin faisant, avec un morceau de sa ceinture; car il n'ose s'arrêter en route, dans la crainte de quelque autre embûche.

Ce fut donc en pleine nuit qu'il marcha vers le passage de Y-Chouy, confié à la garde d'un officier (natif de Ping-Tchéou), du nom de Pien-Hy, fort habile à manier le fléau de fer, ancien chef des Bonnets-Jaunes, élevé à cet emploi par Tsao, en récompense de sa soumission. Averti de la mort du commandant de l'autre passage, Pien-Hy tendit un piége à Yun-Tchang. Deux cents hommes embusqués dans un temple bouddhique [1], à quelques pas en avant des portes, devaient attendre, pour agir, le signal qu'il leur donnerait en frappant sur une assiette (au milieu d'un repas).

Quand Yun-Tchang vit s'avancer vers lui cet officier aux manières empressées, il descendit de cheval pour l'aborder plus poliment : « Général, lui dit le commandant, votre réputation s'est étendue dans tout l'Empire; qui ne s'humilierait devant vous? Aujourd'hui vous allez rejoindre le parent de l'Empereur, Hiuen-Té, obéissant ainsi au premier devoir d'une inaltérable fidélité! » Pour toute réponse, le héros lui raconta le sort que venaient d'éprouver les commandants des deux autres passages; Pien-Hy ajouta : « Vous avez fort bien fait de les tuer; quand je verrai son excellence le premier ministre, je vous excuserai moi-même ! »

Le héros remonta à cheval plein de joie, et s'avança vers le

[1] Le temple se nommait Tchin-Koué-Ssé; une note insérée dans les deux textes explique qu'il était consacré à Bouddha. Le mot *ssé* (Basile, 2,188), dit la note, signifie temple dédié à Bouddha (à Foe), tandis que *miao* (Basile, 2,511 et 2,564) se prend pour un temple consacré aux Esprits. L'éditeur du texte in-18, qui tenait pour la secte de Confucius, en sa qualité de lettré, ajoute l'observation suivante : Dans un pays bouddhique, il se trouve des bandits qui conspirent contre la vie des honnêtes gens; ce qui ne prouve pas que les religieux fussent incapables d'un pareil crime.

Digitized by Google

passage en compagnie de l'officier. Arrivés au temple bouddhique, il mit pied à terre; là, les bonzes, au nombre de trente environ, venaient à leur rencontre en frappant les cloches. Il se trouva parmi eux un vieillard[1], né au même village que Yun-Tchang, qui prit les devants pour lier conversation avec lui, car il connaissait les mauvais desseins de Pien-Hy. « Général, lui demanda-t-il, il y a longtemps, n'est-ce pas, que vous êtes sorti du hameau de Pou-Tong? — Vingt ans bientôt, répliqua le héros! — Connaissez-vous le pauvre religieux qui vous parle? — Après une si longue séparation, ce serait difficile! — Eh bien, la maison du pauvre religieux était tout à côté de la vôtre, sur le bord de la rivière.... »

Pien-Hy voyant le religieux en train de rappeler à Yun-Tchang d'anciens souvenirs, craignit qu'il ne lui dénonçât le piége: « Je veux emmener mon hôte pour lui offrir un banquet, dit-il (en interrompant la conversation), vous avez assez parlé, vieux bonze! — Non, reprit Yun-Tchang, non; quand deux hommes d'un même village se retrouvent, il est si naturel qu'ils relient connaissance! »

Le vieillard le pria d'accepter un repas dans sa cellule: « Je ne puis rien prendre, répondit-il, qu'après que les deux femmes de mon frère aîné, enfermées dans le chariot, auront reçu de vous quelque nourriture! » Des aliments[2] maigres furent envoyés aux deux dames; Yun-Tchang alors suivit son hôte dans sa petite chambre, et celui-ci le regardant d'un air significatif, serra entre ses doigts un grand couteau à hacher les herbes. Cet avis, Yun-Tchang le comprit à l'instant; il appela les gens de sa suite

[1] Son nom de religion était Pou-Tsing-Tchang-Lao, *le grand religieux de la pureté universelle.*

[2] On sait que les religieux Bouddhistes ne mangent jamais de viande. A propos de la conversation du supérieur avec Yun-Tchang, l'édition in-18 dit en note: Les gens des pays éloignés aiment à parler de la patrie avec des compatriotes; les gens entrés dans la vie religieuse (littéralement: sortis de la maison) aiment à causer avec les gens du monde (littéralement: les hommes du siècle) des choses de leur famille. Leur but est de savoir en détail les affaires les plus importantes, et cependant, ils ont l'air dans leurs paroles de questionner négligemment.

Digitized by Google

pour leur dire de prendre en main leurs poignards. Bientôt entra le commandant Pien-Hy, qui l'invita à passer au réfectoire où le repas l'attendait.

Yun-Tchang remarqua, derrière les tentures de la muraille, une grande quantité d'hommes rangés en lignes et armés de sabres : « Commandant, dit-il à Pien-Hy, en m'invitant à ce repas, vos intentions sont-elles loyales ? »

« Oserais-je ne pas vous traiter avec les plus grands égards ! »

« Je vous avais pris pour un homme de bien, reprit Yun-Tchang en faisant paraître sa colère, pourquoi agissez-vous de la sorte ?... »

Comprenant que ses desseins étaient dévoilés, le commandant cria aux soldats de frapper. Les plus hardis d'entre eux firent un pas en avant, mais ils tombèrent sous les coups du héros. Pien-Hy prit la fuite ; comme il s'était secrètement muni de son fléau de fer, il essaya d'en porter des coups à Yun-Tchang qui, abandonnant le sabre de bataille pour prendre un grand couteau, le poursuivit, écarta son arme avec le dos de sa lame et l'étendit mort. Tout à coup il vit le chariot des deux dames entouré de soldats qui l'arrêtaient.... Mais à peine eut-il paru, que ces brigands se dispersèrent ; ils les chassa et les frappa à outrance.

« Sans vous, docteur, dit-il alors au vieux bonze en lui témoignant sa reconnaissance, sans vous je périssais sous les coups de ce traître ! — Et comme il allait prendre congé, le vieillard répliqua :—Cet endroit n'est plus habitable pour le pauvre religieux ; le sac sur l'épaule, l'écuelle à la main, il va partir en mendiant. Un jour nous nous retrouverons, général, soyez heureux ! »

Le héros escortant le petit char, se dirigea vers le passage de Yong-Yang, commandé par Tchang-Ky ; ce dernier était parent de Han-Fou (décapité quelques jours auparavant par Yun-Tchang); aussi des gens de la famille de ce mandarin lui avaient-ils annoncé l'arrivée du fugitif. Il posta devant le passage des soldats en sentinelles, et lui-même avec un visage riant, il se présenta au-devant de Yun-Tchang. « Je vais rejoindre mon frère aîné, dit le héros. — Bien, reprit le mandarin ; puisque votre

Digitized by Google

seigneurie voyage et qu'il y a deux dames dans ce chariot, daignez entrer dans le logement des voyageurs de distinction, pour vous y reposer une nuit ; demain vous vous remettrez en route. » Encouragé par l'aspect franc et les paroles hospitalières du mandarin, le héros fugitif fit entrer les deux dames dans les murs du passage. Dans l'hôtel des Postes, il trouva tout disposé pour le recevoir ; mais quand l'officier le pria de s'asseoir à table : « Les femmes de mon frère aîné sont là, répondit-il, je n'ose rien porter à ma bouche ! » En vain le commandant insista-t-il ; Yun-Tchang refusa de manger jusqu'à ce qu'on eût servi le repas des deux dames.

Comme il ne perdait pas de vue les dangers du voyage, Yun-Tchang fit d'abord entrer ses compagnes dans leurs appartements; puis il permit à ses soldats de se reposer et veilla à ce qu'on donnât de la nourriture à son *Lièvre-Rouge,* ainsi qu'aux autres animaux. Cela fait, il délia sa cuirasse pour dormir un instant. Cependant, Tchang-Ky appela en secret son assesseur nommé Hou-Pan, et lui dit : « Ce guerrier s'éloigne du premier ministre comme un traître ; sur son chemin, il égorge les commandants et les officiers chargés de la défense des passages. Il a mérité la mort et même davantage ; ce terrible héros n'est pas facile à prendre ; ce soir, faites cerner l'hôtel des Postes par mille hommes ; chacun d'eux sera muni d'un paquet d'herbe sèche ; on mettra le feu d'abord aux portes extérieures, et bientôt l'incendie enveloppera tout l'hôtel. Tout le monde périra sans distinction d'âge ni de sexe. A la seconde veille de la nuit, que tout soit préparé ; j'aurai aussi mille hommes prêts à vous seconder. »

Hou-Pan entre dans le complot ; mille hommes sont munis de paquets d'herbes ; la paille sèche, le bois sec, tout est déjà disposé devant la porte de l'hôtel. « Mais, se dit alors le jeune lieutenant, je n'ai jamais vu ce héros, je ne sais pas quel aspect il a... Il faut que je le voie ! »

Arrivé à l'hôtel des Postes, il demande aux gardiens où est Yun-Tchang ? — « Dans la grande salle, occupé à lire, » lui répondirent-ils.—L'officier s'avance et regarde...; la barbe roulée autour de sa main gauche, la tête inclinée, le héros fixe ses regards

Digitized by Google

sur un livre à la lueur d'une lampe. « Ah ! s'écria Hou-Pan frappé d'admiration, c'est en vérité un immortel ! — Qui est-là? » demanda Yun-Tchang.

« Je suis l'assesseur de Tchang-Ky, répond le jeune officier, je me nomme Hou-Pan. — Alors vous êtes le fils de Hou-Hoa, n'est-ce pas....., de Hou-Hoa qui habite hors des murs de Hu-Tou ? — Cet homme en effet est mon père. » Là-dessus le héros appelle les gens de sa suite et se fait apporter la lettre que lui avait remis le vieux campagnard. « Oh ! se dit Hou-Pan en lisant cette lettre, sur de perfides conseils j'allais tuer un homme aussi irréprochable! » Sans plus tarder il déclare au héros « que le commandant Tchang-Ky nourrit des desseins criminels, qu'il a juré la perte du fugitif, que mille torches vont incendier l'hôtel sur tous les points.... A la seconde veille, le feu doit éclater ; je vais ouvrir les portes, fuyez, sortez de l'enceinte des murs. »

Yun-Tchang, hors de lui, fait précipitamment monter les deux dames sur le char ; revêtu de sa cuirasse, tout armé, il saute à cheval et se précipite hors de l'hôtel. Il en voit les abords gardés par des soldats munis de matières inflammables ; d'un élan rapide il arrive aux portes de la ville ; elles étaient fermées. Mais il presse l'ardeur de ses compagnons, et déjà il est hors des murs quand Hou-Pan donne le signal de l'incendie.

A peine Yun-Tchang avait-il fait quelques milles, qu'il se sent poursuivi par le commandant du passage, qui lui crie : « Kouan, ne fuis pas !....» Le héros s'arrête pour l'accabler d'amers reproches : « Quelle vengeance avais-tu à tirer de moi, pour vouloir me faire ainsi périr dans les flammes ! » — Tchang-Ky fouette son coursier, brandit sa pique ; à la lueur de l'incendie, son redoutable adversaire armé du glaive recourbé, ayant esquivé le coup qu'il lui porte, l'étend mort à ses pieds. Tous les soldats se dispersent sans que le vainqueur les poursuive ; il se contente de presser la marche du chariot, et d'exprimer sa gratitude à Hou-Pan, puis se dirige vers la ville de Houa-Tchéou. Le commandant de cette place, Liéou-Yen, vint à sa rencontre avec dix cavaliers.

« Commandant, dit Yun-Tchang en saluant sur son cheval avec courtoisie, vous vous portez bien depuis notre séparation !

Digitized by Google

— Où allez-vous de ce pas, répondit l'officier? — J'ai dit adieu au premier ministre et je vais rejoindre mon frère aîné. — Mais Hiuen-Té est près de Youen-Chao, et comme ce dernier est en hostilité avec le premier ministre, vous concevez que je ne puis vous livrer passage! — Ce sont là des questions réglées d'avance, interrompit le héros. » Le commandant objectait enfin que Héou-Tun[1] avait établi sur les bords du fleuve Jaune son lieutenant Tsin-Ky pour en garder les deux rives. Ce dernier s'opposerait donc très certainement à ce que le fugitif traversât le fleuve.

« Voulez-vous me prêter un bateau pour passer sur l'autre bord, demanda Yun-Tchang? — J'en ai quelques-uns, mais je n'ose les mettre à votre disposition[2]! — Naguère, n'ai-je pas décapité deux généraux célèbres dans l'armée de Youen-Chao? Vous-même, je vous ai délivré d'un grand péril, et aujourd'hui vous refusez de me livrer une barque! — Le général Héou-Tun serait averti de cette complaisance et m'en ferait un crime.... »

Voyant qu'il n'y avait rien à tirer de cet homme, Yun-Tchang fit partir le char en avant et marcha droit vers le lieu qu'occupait Tsin-Ky. Cet officier, loin de lui accorder passage, le reçut comme les autres, et lui demanda s'il était porteur d'un ordre signé du premier ministre. « Je ne suis pas son subordonné, reprit Yun-Tchang, quel ordre aurais-je de lui? — Et moi, dit l'officier, je suis chargé par Héou-Tun de veiller à la garde de ce passage; à moins de voler par-dessus, vous ne le franchirez pas. — Sais-tu, interrompit le héros, que j'abats ceux qui veulent m'arrêter dans mon chemin? — Ah, oui; tu as tué des officiers de rien, mais moi!.... tu n'oserais! »

« Tu te crois donc supérieur à Yen-Léang et à Wen-Tchéou, » hurla le héros; et fouettant son cheval avec rage, l'officier se précipite vers lui le sabre au poing; mais au premier choc, il tombe sous le cimeterre de Yun-Tchang.

« Je tue ceux qui s'opposent à mon passage, cria Yun-

[1] Voir plus haut, page 206.
[2] Voir plus haut, page 198.

Digitized by Google

Tchang victorieux ; vous tous, rassurez-vous, amenez-moi un bateau pour que je gagne l'autre rive. » Les soldats s'empressèrent de lui obéir ; il pria les deux dames de monter sur une grande barque, et en touchant l'autre bord, il se trouva fouler le territoire soumis à Youen-Chao. Ainsi, il avait franchi, de vive force, cinq passages et fait sauter la tête de six commandants.

« Hélas ! s'écria-t-il avec un soupir et sans ralentir sa marche, je n'ai fait que me défendre en tuant ceux qui entravaient mon voyage ! J'y étais contraint !... Cependant Tsao-Tsao l'apprendra ; il me jurera une haine éternelle... ; il me regardera comme un homme ingrat et déloyal... » Et le héros, qui trottait toujours en gémissant avec amertume, vit arriver vers lui, du côté du nord, un cavalier. Cet inconnu lui criait à haute voix : « Yun-Tchang, attends-moi un peu !... » Il s'arrête et reconnaît aussitôt Sun-Kien [1].

« Mon ami, lui dit-il, depuis que nous nous sommes vus dans le Jou-Nan, quoi de nouveau ? — Les deux chefs indépendants qui étaient maîtres de cette province (Liéou-Py et Kong-Tou), m'avaient envoyé au nord du fleuve, près de Youen-Chao, pour concerter avec Hiuen-Té les moyens de porter un grand coup à Tsao-Tsao. Mais, hélas ! (dans tout le pays soumis à Youen-Chao), dans les provinces situées au nord du fleuve, la discorde règne entre les conseillers et les généraux. Tien-Fong gémit en prison ; Tsou-Chéou s'est retiré et [2] refuse d'agir ; Chen-Pey et Kouo-Tou ont usurpé la direction de toutes les affaires. Plein de défiance à l'égard de chacun, Youen-Chao ne fait que changer d'avis. Il est instruit de votre retour, et à

[1] Voir plus haut, page 211. Pour comprendre ces soupirs de Yun-Tchang, il ne faut pas oublier qu'aux yeux des Chinois, ce *chevalier sans peur et sans reproches*, accomplissait les plus héroïques actions et les plus légitimes exploits en sacrifiant tous ces officiers qui, de leur côté, au nom du même principe d'obéissance absolue, l'empêchaient de se réunir à son frère adoptif. Aussi à chaque fois qu'il abat un de ces officiers, l'édition in-18 dit en note : Et d'un, et de deux, et de trois, etc....

[2] Voir plus haut, page 197.

Digitized by Google

peine aurez-vous paru qu'il voudra vous mettre à mort ; j'en suis sûr. Hiuen-Té et moi, nous avons résolu de chercher un moyen de vous arracher à ce péril. Déjà, votre frère aîné est allé dans le Jou-Nan, se joindre aux deux chefs indépendants ; depuis trois jours il vous y attend ; et effrayé de ne point vous voir arriver, craignant que vous ne soyiez allé vous mettre dans la gueule du loup, il m'a envoyé à votre rencontre. Grâce au ciel, il m'a été donné de vous trouver ! Venez donc, venez dans le Jou-Nan, rejoindre votre frère ; que je vous conduise près de lui. »

Yun-Tchang présenta son ami aux deux dames qui lui demandèrent des nouvelles; elles pleurèrent abondamment en apprenant que deux fois Youen-Chao avait menacé leur époux de la mort. Déterminé par ces raisons, Yun-Tchang, au lieu de continuer sa route au nord du fleuve, se dirigea vers le Jou-Nan. Mais derrière lui s'élevait un nuage de poussière ; un groupe de cavaliers s'acharnait à sa poursuite. C'étaient trois cents hommes, commandés par Hia-Héou-Tun qui criait à haute voix : « Arrête, fugitif, arrête ! [1] »

[1] L'édition in-18 termine ce chapitre par les vers suivants :

« Il se démit de son grade et restitua les présents en s'éloignant du ministre des [Han;
» Il alla chercher son frère aîné à travers les plus lointains espaces,
» Monté sur son *Lièvre-Rouge* à la marche rapide,
» Armé du *Dragon-Vert*, il franchit cinq passages ;
» Plein de fidélité, loyal, d'une bravoure proverbiale par toute la terre,
» Héros sans égal, capable de faire trembler les fleuves et les montagnes,
» A lui seul il abattit tous les commandants qui voulurent lui résister avec arrogance.
» Depuis l'antiquité il a servi de texte à ceux qui se servent de l'encre et du pinceau. »

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Yun-Tchang retrouve Tchang-Fey.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 200 de J.-C.] Quand il vit Hia-Héou-Tun arriver sur ses pas, le héros fit partir les chars en avant sous la garde de Sun-Kien, et retournant aussitôt en arrière, le sabre à la main : « En me poursuivant ainsi, lui cria-t-il, vous allez tout à fait contre les intentions du premier ministre ! — Son excellence n'a pas manifesté ses volontés par un ordre écrit, répliqua Hia-Héou-Tun ; vous, vous avez commis des meurtres sur votre chemin et assassiné mon lieutenant ; j'accours exprès pour vous saisir ; mettez pied à terre et livrez-vous comme un coupable !... »

« Quant aux actes de violence dont je me suis rendu coupable avant de me soumettre aux Han, vous n'avez pas à m'en demander compte ; et quant aux officiers qui cherchaient à m'arrêter sur la route, oui, je les ai tués ! — Et moi, je veux venger la mort de Tsin-Ky, mon lieutenant. » En prononçant ces mots, Hia-Héou-Tun fouette son cheval, assure sa lance...., mais au moment où il va frapper, un cavalier arrive au galop derrière lui : « N'attaquez pas le seigneur Yun-Tchang !.... » s'écria l'inconnu, et comme le héros arrêtant son coursier, restait immobile, il lui remit un écrit qu'il tira de sa tunique, puis ajouta à haute voix : « Son excellence conserve une affection sincère pour le général Yun-Tchang qu'elle regarde comme un modèle de loyauté et d'honneur ; dans la crainte qu'il ne fût mis obstacle à sa retraite, elle m'a envoyé lui porter cet écrit qui ouvrira le chemin devant ses pas ! »

« Cet homme a tué les commandants des passages qui vou-

Digitized by Google

laient l'arrêter, répliqua Hia-Héou-Tun ; son excellence le sait-elle? »

« Pas encore, dit l'envoyé[1]. »

« Eh bien, je veux le prendre vivant et l'amener devant son excellence qui le relâchera, si bon lui semble. »

« Ah! s'écria le héros avec colère, j'ai bien peur que tu ne sois au-dessous d'un pareil exploit! » Et il s'élança sur son adversaire qui se précipitait à sa rencontre. La lutte se prolongeait, quand une seconde fois un cavalier parut qui disait à haute voix : « Cessez le combat! »

Ils s'éloignent l'un de l'autre : « Quel sujet vous amène? » demanda Héou-Tun. — La réponse de cet envoyé fut à peu près la même que celle de celui qui l'avait précédé. — « Son excellence sait-elle que cet homme a tué les commandants des passages tout le long de son chemin, dit encore Héou-Tun! — Non! — Eh bien, je ne le laisserai pas s'en aller ainsi!.... »

Dix fois encore ils s'attaquent; un troisième émissaire survient qui les sépare[2]. « Son excellence vous envoie-t-elle ici pour saisir Yun-Tchang, demanda Héou-Tun? — Non, reprit l'officier; je suis le troisième émissaire que son excellence a fait partir pour empêcher qu'on arrête ce général sur sa route et pour lui remettre un laisser-passer.... — Oh! reprit Héou-Tun, le ministre ne sait pas quels meurtres cet homme a commis! » Aussitôt il ordonna à ses soldats de se serrer autour du héros et de l'envelopper de toutes parts! Ceux-ci obéirent; mais Yun-Tchang, sans éprouver la moindre crainte, rompit leurs lignes

[1] L'édition in-18 fait l'observation suivante : « La première fois, quand Yun-Tchang décapita le commandant d'un passage, il y a tout lieu de croire que des émissaires partirent au galop vers la capitale pour en avertir Tsao-Tsao; et cinq commandants auraient ainsi succombé sous les coups du fugitif, sans que le premier ministre l'eût appris?..... Quand l'envoyé répond : « Pas encore, » c'est d'après les propres instructions du ministre, qui craignait, s'il laissait partir Yun-Tchang librement après avoir eu connaissance de ses actes violents, de passer pour agir d'une façon trop contraire aux idées reçues.

[2] Ces passages ont été un peu abrégés; les répétitions qui plaisent assez aux écrivains orientaux n'étant pas trop du goût des lecteurs européens.

Digitized by Google

en faisant entendre sa voix pareille au bruit de la foudre ; Héou-Tun s'élança vers lui.

« Yun-Tchang, cessez de combattre ! » s'écria derrière eux un quatrième émissaire qui arrivait au galop. Tous regardent... ; c'était Tchang-Liéao [1]. Les deux champions lèvent leurs armes, et l'officier s'approchant d'eux, annonce que le ministre Tsao ayant appris la mort du commandant du premier passage (Kong-Siéou), en avait conclu que Yun-Tchang éprouverait des obstacles sur sa route : « C'est pour les lever, ajoutait-il, qu'il m'a chargé de venir ici. »

« Tsin-Ky était le neveu de Tsay-Yang que j'estime grandement, répliqua Héou-Tun, que j'ai moi-même présenté à son excellence comme un homme capable ; Tsay-Yang m'avait confié ce jeune fils de sa sœur, et vous dites que ce fugitif n'a commis aucune faute en le tuant de sa main ! Non ; cela ne peut être admis ! »

« Quand je verrai Tsay-Yang, je lui expliquerai l'affaire, répondit Tchang-Liéao ; son excellence, dans sa générosité, permet à ce général de se retirer et vous ne devez pas aller contre les nobles intentions de son excellence. »

Là-dessus, Hia-Héou-Tun rappela ses soldats ; Tchang-Liéao ayant demandé au héros vers quel lieu il dirigeait ses pas, celui-ci répliqua : « Mon frère aîné n'est plus auprès de Youen-Chao et je le cherche sous la voûte des cieux [2]. — Si vous ne savez où le rejoindre, que ne revenez-vous auprès du premier ministre ? — Je lui ai fait mes adieux ; serait-il raisonnable de retourner vers lui ? Allez, allez à la capitale et excusez mes fautes près de son excellence. »

Après avoir ainsi parlé, Yun-Tchang rejoignit le char et raconta ce qui venait de se passer à Sun-Kien. Ils marchèrent ainsi pendant une journée ; mais une pluie abondante ayant gâté

[1] Officier au service de Tsao-Tsao, ami de Yun-Tchang ; voir plus haut, livre V, chap. V ; et livre VI, chap. II.

[2] Littéralement : sous le ciel, c'est-à-dire dans l'Empire et par suite à travers le monde, au hasard, l'Empire étant le monde des Chinois.

Digitized by Google

les bagages et les provisions, ils dûrent chercher un gîte. Une petite maison se présenta, vers laquelle Yun-Tchang se dirigea pour demander un abri. Quand il se fut fait connaître, le maître du lieu, qui était venu poliment à sa rencontre, répondit : « Je m'appelle Kouo-Tchang ; bien que toute ma vie se soit écoulée dans cette retraite, depuis longtemps le bruit de votre nom est arrivé jusqu'à mes oreilles. Quel bonheur pour moi de m'incliner devant vous? »

Le vieillard ayant donné asile d'abord aux dames, tua pour elles un mouton et leur servit, au fond des appartements retirés, un repas dans lequel le vin ne fit pas faute ; puis, dans la grande salle de sa maison, il se mit à boire lui-même, en compagnie de Yun-Tchang et de Sun-Kien : pendant ce temps on faisait sécher les bagages ; les bêtes de somme réparaient leurs forces. A la nuit, entra, en compagnie de quelques hommes, un jeune garçon à qui Kouo-Tchang dit d'aller présenter ses devoirs au héros. « Quel est ce nouveau venu, demanda Yun-Tchang? — Mon fils, seigneur. — Et d'où vient-il? — De la chasse, » répondit le vieillard; puis il ajouta les larmes aux yeux : « Toute ma vie, je me suis voué à l'étude; les troubles survenus dans l'Empire m'ont contraint de me retirer dans la campagne et de m'adonner à l'agriculture. Je n'ai que ce fils qui s'obstine à ne rien apprendre ; courir après les bêtes sauvages, tel est son seul plaisir. Quel chagrin pour moi ! »

« Dans ces temps de guerres civiles, répliqua Yun-Tchang, on peut abandonner les livres pour embrasser la carrière des armes ; exceller dans l'art de lancer des flèches et de conduire un cheval, c'est un moyen d'acquérir des mérites et d'arriver à la gloire. Qu'y a-t-il donc là de si triste ! »

« Oh ! reprit le vieillard, s'il s'adonnait noblement à la profession des armes, j'en serais heureux ! Mais cet enfant se plaît dans le vagabondage ; il n'y a pas d'action mauvaise qu'il ne commette ! » Et la conversation ayant continué pendant une heure sur ce ton de confidence, chacun s'en alla prendre du repos ; le vieillard souhaita le bon soir à ses hôtes.

« Ce vieillard est un sage, dit Yun-Tchang à Sun-Kien, et son

Digitized by Google

fils n'est qu'un insensé! Le ciel n'a pas voulu qu'ils se ressemblassent! » Ils causèrent ainsi quelque temps, après quoi ils songèrent à dormir. Mais tout à coup, dans le jardin situé derrière la cabane, le hennissement d'un cheval appela leur attention; des voix d'hommes se faisaient entendre.... Le glaive en main, Yun-Tchang s'avance et voit le fils de son hôte rudement jeté à terre par un cheval; ses propres compagnons se battaient avec les garçons de la ferme.

« Qu'y a-t-il?... demanda le héros aux gens de sa suite. — Seigneur, répondirent-ils, cet homme avait volé votre coursier, le *Lièvre-Rouge*; il l'emmenait et voulait lui mettre la selle; l'animal l'a renversé d'une ruade; il a crié, et c'est ce qui nous a fait connaître toute l'affaire. Nous nous sommes levés pour le poursuivre; nous ramenions le cheval..., puis les garçons de la ferme ont voulu nous le reprendre et nous en sommes venus aux coups. »

Sun-Kien pressait Yun-Tchang de tuer le voleur : « Quoi! s'écria le héros d'un ton de reproche; je suis seul sur cette terre que je parcours en tous sens, je n'ai pour tout bien que ce cheval, et tu me le voles! C'est m'arrêter au milieu de ma course. » Et il allait le frapper de son glaive, quand le vieux Kouo-Tchang lui dit en suppliant : « Notre fils indigne a commis un crime odieux, qui mérite dix mille fois la mort; sa mère et moi ne l'avons que trop aimé! Si vous le tuez, général, nous, les auteurs de ses jours, nous mourrons de chagrin; oh! de grâce, montrez-vous humain et généreux! »

Yun-Tchang était un homme de cœur; touché des supplications du vieillard dont il avait reconnu la sincérité, il renvoya le coupable sans le punir, puis attendit que le jour parût pour continuer sa marche. Au moment où il allait se mettre en route, Kouo-Tchang et sa femme s'inclinant devant lui au seuil de l'appartement, lui dirent avec reconnaissance : « Ce fils, qui nous déshonore, s'est conduit comme un brigand; dans votre bonté, général, vous l'avez épargné.... Quels remercîments!... — Faites-le venir, que je le rappelle à lui-même par de bonnes paroles, dit le héros! — Hélas, répondirent les vieux parents,

Digitized by Google

il est parti à la quatrième veille, emmenant avec lui ses compagnons; il nous fait expier les fautes d'une existence précédente! »

Prenant congé de ses hôtes, Yun-Tchang fit monter les deux dames dans le petit char et partit de la ferme; il cheminait côte à côte avec Sun-Kien. Après une marche de quelques heures, ils étaient arrivés dans un lieu où aucune maison ne s'offrait à leurs regards, quand deux cavaliers, suivis d'une centaine d'hommes, débouchèrent de derrière une montagne. Le chef de cette troupe portait un bonnet jaune et une tunique de guerre; derrière lui se montrait le fils du vieux Kouo-Tchang; les bandits ayant d'abord barré le chemin, celui qui les commandait s'écria : « Je suis un des lieutenants de Tchang-Kio, général du Ciel[1]! Mon nom est Youen-Chao; voyageur, abandonnnez-nous ce cheval rouge, et la route vous sera ouverte. »

« Ah! répliqua le héros en riant aux éclats, bandit arrogant, tu es un des adeptes du grand chef des Bonnets-Jaunes! Eh bien, tu dois connaître Liéou-Hiuen-Té et ses deux frères, au moins de nom? — J'ai bien entendu parler de l'un d'eux, de celui qui a le visage rouge et la barbe si longue, de celui qu'on nomme Yun-Tchang; mais je ne l'ai jamais vu. Qui es-tu, toi? »

Pour toute réponse, le héros, remettant le cimeterre dans la gaîne, délia sa longue barbe. A cette vue, le brigand sauta à bas de son cheval et saisit le fils de Kouo-Tchang qu'il conduisit devant le guerrier; puis il s'inclina respectueusement et dit : « Après la mort du grand chef des Bonnets-Jaunes, ne sachant plus à quel maître obéir, je me suis jeté dans les montagnes, dans les forêts, pour me cacher. Ce matin, ce scélérat est venu

[1] Tchang-Kio, qui se nommait lui-même le *Général du Ciel*, avait été le chef des premiers Bonnets-Jaunes; voir vol. Ier, livre Ier. — Il ne faut pas confondre ce Youen-Chao, qui ne fait qu'apparaître sur la scène, avec Youen-Chao, maître des provinces situées au nord du fleuve Jaune, ancien chef de la ligue contre Tong-Tcho, et près de qui Hiuen-Té avait d'abord cherché un refuge. En chinois, le mot *youen* présente à l'œil une différence que la transcription phonétique ne peut pas reproduire.

Digitized by Google

m'avertir qu'un étranger, possesseur d'un cheval infatigable, passait la nuit sous le toit de son père, et que je ferais bien de venir lui enlever cet animal précieux. J'ignorais que cet étranger, ce fût vous, seigneur[1] ! Tuez ce bandit qui est le vrai, le seul coupable, car pour moi, votre serviteur, je ne suis rien dans tout ceci. »

« Non, dit Yun-Tchang ; le père de ce jeune homme m'a traité avec de grands égards, je ne veux pas le tuer.... » Et relâchant le coupable qu'on tenait là devant la tête de son cheval, il reprit : « Vous ne m'aviez jamais vu ; comment donc saviez-vous mon nom ? »

« A quelques milles d'ici, répondit l'ancien Bonnet-Jaune, dans la montagne appelée Ngo-Niéou-Chan, demeure un homme du nom de Tchéou-Tsang, capable de porter sur ses épaules un poids de mille livres, à la barbe hérissée comme celle du dragon, au visage extraordinaire. Il a servi, lui aussi, parmi les Bonnets-Jaunes, sous les ordres de Tchang-Pao ; après la mort de son chef, il s'est caché dans les monts et dans les bois ; maintes fois, seigneur, il m'a parlé de vos exploits, et je désirais de pouvoir vous rencontrer. — Dans les montagnes, dans les forêts, reprit Yun-Tchang, avec un sourire flatteur, on a vu des gens honnêtes mener la vie de bandits ; à partir de ce jour, abandonnez la mauvaise voie pour suivre la bonne : ne vous perdez plus ainsi ! »

S'inclinant avec reconnaissance, le chef des partisans allait prendre congé du héros, quand, à la vue d'une autre troupe armée qui se montrait à l'horizon, il s'écria : « Certainement, voici Tchéou-Tsang ! » Et il attendit à la même place. C'était bien Tchéou-Tsang ; ce dernier mit pied à terre et s'agenouilla à côté de[2] Yun-Tchang qui le pria de se relever en ajoutant :

[1] Littéralement : mon père Yun-Tchang ; il emploie ce mot de père par respect.

[2] On ne dit pas en chinois s'incliner devant la personne que l'on rencontre, mais s'incliner à côté, le long de la route ; le cérémonial ne permettant pas d'aborder en face un supérieur. Il y a en sanscrit une locution analogue : *Parikrama, circumambulatio*, l'action de tourner autour d'un supérieur pour le saluer.

Digitized by Google

« Guerrier, vous m'avez donc vu quelque part? — Oui, répondit l'ancien brigand, quand je servais sous Tchang-Pao, (chef du troisième corps) des Bonnets-Jaunes, j'ai vu votre illustre visage. Enrôlé à la suite de ces bandits, je n'ai pu m'attacher à vous ; mais aujourd'hui que le ciel m'accorde le bonheur de me prosterner à vos pieds, je vous en prie, général, ne me repoussez pas ! Je demande à être votre serviteur, à vous présenter le fouet et l'étrier soir et matin ; et dussé-je mourir à ce poste, ce sera avec joie ! »

« Bien, dit Yun-Tchang ; mais vos compagnons se soumettront-ils aussi? — Je les laisse libres de se décider, répartit Tchéou-Tsang ; et s'adressant à ses soldats, il s'écria : « Que ceux qui veulent se soumettre, me suivent ! » A cet appel, ils répondirent tous ; Yun-Tchang descendit de cheval pour rejoindre le char, annoncer aux deux dames ce qui venait de se passer et demander leur avis : « Beau-frère, répondit Kan, l'une d'elles, vous êtes heureusement venu seul, depuis la capitale jusqu'ici, à travers beaucoup de périls, sans recruter ni soldats ni compagnons ; vous avez même, au début du voyage, renvoyé de bien loin Liéou-Hoa (qui s'offrait de vous suivre) ; et voilà que vous accepteriez une escorte de bandits? Que de mauvais discours ne ferait-on pas à cette occasion ? Telle est l'humble observation que vous adressent de pauvres femmes ; frère, réfléchissez !..... »

« Respectables sœurs, vos raisons sont excellentes, » reprit le héros, et s'adressant à Tchéou-Tsang, il lui dit : « Je suis très reconnaissant de votre bonne volonté, mais les deux dames n'acceptent pas vos offres. Ainsi, retournez dans les montagnes ; prenez patience ; quand j'aurai rejoint mon frère aîné, je ne manquerai pas de vous appeler sous nos drapeaux. »

L'ancien bandit s'inclina respectueusement : « Je ne suis qu'un homme grossier, répliqua-t-il ; j'ai commis la faute de me faire brigand, et aujourd'hui, en rencontrant votre seigneurie, il me semblait que j'avais vu reparaître le soleil dans le ciel ! Si un héros comme vous me manque, se trouvera-t-il pour moi une nouvelle occasion de revenir au bien ? Général, que mes compa-

Digitized by Google

gnons, si vous refusez de les admettre à votre service, s'en aillent avec mon collègue ; quant à moi, je marche à pied sur vos traces, prêt à vous suivre jusqu'au bout du monde ! »

Cette réponse de Tchéou-Tsang, le héros la fit connaître aux deux dames, et Kan elle-même ayant admis qu'il n'y aurait rien de compromettant à ce qu'un ou deux étrangers se joignissent à l'escorte, il fut convenu que Tchéou-Tsang les suivrait, tandis que Pey-Youen-Chao se retirerait avec le reste de la bande. Ce dernier à son tour témoignait le désir de s'attacher, aussi bien que celui qu'il appelait son frère aîné, à la fortune de Yun-Tchang : « Si vous nous suivez, lui dit Tchéou-Tsang, tous ces gens se disperseront ; ne vaut-il pas mieux que vous les teniez un peu de temps encore rassemblés sous vos ordres? Moi, j'accompagnerai le général, mais non sans être convenu avec vous du lieu où nous devons nous réunir un jour. » Là-dessus, Pey-Youen se retira assez triste, tandis que Tchéou-Tsang s'en allait avec son nouveau maître.

Après avoir marché plusieurs jours encore dans la direction du Jou-Nan, la petite troupe arrivée sur la frontière de la province, aperçut au milieu des montagnes une ville que les gens du pays déclarèrent se nommer Kou-Tching. « Un mois auparavant, ajoutaient-ils, un général du nom de Tchang-Fey, accompagné d'une dizaine de cavaliers, en avait chassé le gouverneur et s'y était établi. Dans cette place forte, où il rassemblait des hommes et des chevaux, des vivres et des fourrages, quatre à cinq mille soldats s'étaient déjà réunis autour de lui ; personne n'osait l'aborder en ennemi, et il y aurait même imprudence à passer par ce lieu. »

« Ah, s'écria Yun-Tchang avec joie, depuis six mois que nous avons été séparés sous les murs de Su-Tchéou, pouvais-je espérer de rejoindre ici mon jeune frère adoptif? » Et il chargea Sun-Kien d'aller vers celui-ci, pour l'avertir de se porter au-devant des deux dames.

Or, après avoir mené dans les monts Mang-Tang une vie errante, Tchang-Fey cherchait à passer dans les provinces situées au nord du fleuve Jaune ; cette ville de Kou-Tching se

Digitized by Google

trouva sur sa route et il voulut y entrer pour prendre des vivres, ce à quoi s'opposa le gouverneur. Le guerrier, sans plus de façon, arracha au mandarin le sceau de sa dignité, et les autres magistrats ayant fui, il s'installa dans cette place. Quand Sun-Kien, parvenu jusqu'à lui et interrogé sur le but de sa mission, eut raconté comment Hiuen-Té, quittant Youen-Chao, s'était rendu dans le Jou-Nan auprès de Liéou-Py, comment Yun-Tchang, sorti de la capitale et emmenant les deux dames confiées à sa garde, était arrivé devant ces murs en le cherchant lui-même, quand il eut ajouté : « Général, je vous en supplie, venez recevoir le fugitif !.... » Tchang-Fey, au lieu de répondre, se couvrit de sa cuirasse, saisit sa pique et s'élança à cheval, suivi de mille hommes, hors de la porte du nord[1].

Quand il le vit paraître, Yun-Tchang, transporté d'une indicible joie, confia son cimeterre à Tchéou-Tsang et se précipita au galop vers lui ; mais le rude guerrier, roulant des yeux ronds pleins de colère, la barbe hérissée comme le tigre, pousse un cri qui retentit comme la foudre. La lance en arrêt, il attaque Yun-Tchang, et celui-ci tout épouvanté, s'écrie, après avoir évité le coup par un mouvement rapide : « As-tu donc oublié le serment que nous avons fait dans le jardin des Pêchers[2] d'être unis comme des frères ? — Tu as manqué à cette fidélité jurée, répliqua Tchang-Fey ; oses-tu bien paraître devant moi ! »

« Non, non, s'écria le héros ; je n'y ai pas manqué ! — Ne

[1] Quelle étrange chose ! — dit en note l'édition in-18 ; — quatre chefs de partisans, campagnards et officiers, qu'il a rencontrés dans sa fuite, sont venus au-devant de lui, se sont prosternés à ses pieds ; et ce frère bien-aimé ne l'a pas plutôt aperçu, qu'il saisit sa pique.... Ah ! le brutal et violent tueur d'hommes ! — Et plus bas, à propos de leur dialogue : — Autrefois, ils s'appelaient frère aîné et frère cadet, maintenant voici que tout à coup (Tchang-Fey) dit simplement moi et toi, locution fort irrégulière entre frères (véritables ou adoptifs). Tu as manqué à la foi jurée (s'écrie-t-il), c'est-à-dire, toi et moi nous faisons deux, nous sommes deux êtres distincts ; et tu ne peux plus me regarder en face, c'est-à-dire, je ne puis plus supporter ton visage. Ses paroles sont écrites avec des caractères où se peignent l'agitation et prononcées avec l'accent de la colère.

[2] Voir vol. Ier, page 11.

Digitized by Google

t'es-tu pas soumis à Tsao-Tsao ; n'as-tu pas reçu de lui un titre de prince, des présents, des honneurs ?.... Va, tu crois me tromper aujourd'hui ? Combattons à outrance ; que l'un de nous deux reste sur la place ! »

« Tu ne sais pas ce qui s'est passé, répondit Yun-Tchang ; il est difficile pour moi de m'expliquer maintenant. Les femmes de notre frère aîné sont ici toutes les deux ; viens, viens les interroger ! »

« Beau-frère, s'écrièrent les deux dames en relevant les portières du char, car elles avaient entendu le dialogue, beau-frère, que signifie cette indignation ? — Pardonnez-moi, répondit le guerrier, il faut que je tue ce traître qui a violé ses serments ; vous, entrez dans la ville [1].

Kan, l'une des deux dames, lui expliqua par quelles circonstances Yun-Tchang, ne sachant où le rejoindre, avait été réduit à se soumettre à l'Empereur des Han et non au ministre Tsao. « A peine averti que Hiuen-Té avait cherché un asile près de Youen-Chao, ajouta-t-elle, il nous a amenées jusqu'ici, tout seul, à travers une grande étendue de pays ; cessez donc de lui reprocher des fautes dont il est innocent. »

« Celui qui est vraiment un héros sur la terre ne sert jamais deux maîtres, lui répliqua Tchang-Fey ; ne vous laissez point

[1] Dans ces dernières paroles, il y a une nuance de sentiments que l'édition in-18 fait connaître par cette note : Ces deux dames étaient ses *belles-sœurs aînées*. Tuer devant elles un homme coupable d'infidélité envers un aîné, c'eût été commettre ce meurtre devant le frère aîné lui-même. — Se soumettre à Tsao, c'eût été manquer au serment qui le liait à Hiuen-Té. Manquer au serment qui le liait à Hiuen-Té, c'eût été manquer à la fidélité. Tant qu'il a été fidèle, il a été pour lui un frère aîné ; en cessant de l'être, il n'est plus qu'un homme ! Ce guerrier était vraiment un saint personnage ! — Et plus loin quand les deux dames prennent la défense de Yun-Tchang, une note ajoute : Une première fois, Tchang-Fey (voir vol. Ier, page 258), après sa défaite, abandonna entre les mains de Liu-Pou ces mêmes belles-sœurs ; Yun-Tchang lui fit de graves reproches, et Hiuen-Té l'excusa. Cette fois Yun-Tchang, après sa défaite, se retire avec les deux dames près de Tsao-Tsao ; Tchang-Fey l'accable de reproches et les deux femmes de Hiuen-Té l'excusent à leur tour. Entre ces deux passages fort éloignés, il y a un rapprochement à faire.

Digitized by Google

éblouir par ses mauvaises excuses!.... — En sortant de Hia-Pey après sa défaite, reprit Kan, que pouvait-il faire? — Mourir, mourir plutôt que se déshonorer!.... Tu t'es soumis à Tsao et tu reparais effrontément devant mes yeux... — Frère, dit Yun-Tchang, cesse de m'accuser ainsi! — Il est venu jusqu'ici tout exprès pour vous chercher, » ajouta Sun-Kien.

« Vaines paroles, cria Tchang-Fey d'une voix irritée; ah! il a de bonnes intentions! oui, il vient ici, j'en suis sûr, tout exprès pour me combattre (d'après les ordres de Tsao)! — Si tel eût été mon dessein, interrompit le héros, j'eusse au moins amené des soldats avec moi! » Tchang-Fey, à ces mots, fit un geste qui signifiait : « Les voilà qui viennent, tes soldats!... » Et Yun-Tchang ayant tourné la tête, aperçut à l'horizon un tourbillon de poussière; en effet, des troupes arrivaient, portant au milieu d'elles la bannière de Tsao. « Ah! reprit Tchang-Fey, transporté de fureur, combattons!.... — Frère, calme-toi, dit le héros; tu vas me voir décapiter le chef de cette troupe, et tu jugeras alors de la sincérité de mes intentions. — Si tes intentions sont sincères, répliqua Tchang-Fey, il faut qu'au troisième coup que je frapperai sur le tambour, tu abattes le commandant de cette division. »

Déjà elle était rangée en bataille; au pied de la bannière paraissait le commandant, à cheval, le sabre en travers sur la selle; Yun-Tchang, en le voyant, rajuste sa cuirasse, fouette son coursier, et s'élance hors des rangs pour lui demander son nom. « Je suis Tsay-Yang, répond le général; toi, tu es l'assassin de mon neveu Tsin-Ky, tu t'es réfugié ici après ton crime; mais j'ai obtenu de son excellence l'ordre de te poursuivre, et si je puis te prendre, le titre de prince de Chéou-Ting (que tu portais) sera ma récompense! »

Le tambour a retenti; c'est le signal du combat. Déjà Yun-Tchang a joint son adversaire; le premier choc durait encore qu'il avait abattu la tête de Tsay-Yang. Les soldats s'étant retirés en désordre, le héros les poursuit et fait prisonnier le porte-étendard du détachement. Son premier soin fut de questionner le captif, qui lui répondit : « Instruit du meurtre de son neveu,

Digitized by Google

Tsay-Yang, transporté de colère, voulait vous attaquer jusque sur la rive septentrionale du fleuve Jaune, tant il était impatient de se venger. Son excellence s'opposa à ses desseins, et (pour l'en détourner), nous envoya de ce côté, dans le Jou-Nan, combattre Liéou-Py qui occupe la province. Là, le hasard nous a fait vous rencontrer. » Ce récit, Yun-Tchang voulut que l'officier le répétât à Tchang-Fey comme une preuve de sa sincérité. Tchang-Fey l'interrogea sur ce que Yun-Tchang avait fait à la cour pendant son séjour dans la capitale, et les réponses du captif furent si complètes et si satisfaisantes, qu'il reconnut la vérité des paroles de Yun-Tchang.

Il allait donc enfin vers le petit char présenter ses respects aux deux femmes de leur frère commun, quand des courriers arrivés de la ville lui annoncèrent qu'on voyait s'avancer du côté du sud une dizaine de cavaliers suspects; ils s'approchaient avec une extrême rapidité. Cette nouvelle causa une vive inquiétude à Tchang-Fey qui se porta, à la tête de ses soldats, au-devant de l'ennemi supposé.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Yun-Tchang retrouve Hiuen-Té.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 220 de J.-C.] En effet, du côté de la ville s'avançaient quelques cavaliers portant des arcs légers et de courtes flèches; Tchang-Fey paraît, et ils se jettent à bas de leurs chevaux, car c'étaient My-Tcho et My-Fang (conseillers intimes de Hiuen-Té[1]). Tchang-Fey a mis aussi pied à terre : « Après la défaite qui nous dispersa sous les murs de Su-Tchéou, dit My-Tcho, mon frère et moi nous prîmes la fuite vers notre pays. Des éclaireurs envoyés pour recueillir des nouvelles nous apprirent que Yun-Tchang s'était rendu au ministre des Han, que notre maître avait passé sur la rive septentrionale du fleuve Jaune; et quant à vous, général, on ne savait ce que vous étiez devenu. Enfin, hier, sur la route, un marchand nous a dit qu'une personne dont le nom et le signalement vous convenaient parfaitement, venait de prendre cette ville de Kou-Tching. Après un moment de réflexion, il ne nous resta plus de doute que ce ne fût vous; nous nous dirigeâmes donc par ici, afin de vous chercher ! »

A son tour, Tchang-Fey leur raconta comment Yun-Tchang l'avait rejoint ce jour-là même avec les deux femmes de Hiuen-Té, et en compagnie de Sun-Kien; il les assura que la retraite de leur maître commun était enfin connue et, pleins de joie, les deux frères se joignirent au guerrier pour escorter les dames jusque dans la ville. Tous les officiers, ôtant leurs cuirasses, accompagnèrent et firent entrer dans le palais du gouverneur ces

[1] Voir vol. Ier, page 179.

Digitized by Google

deux femmes de Hiuen-Té que le peuple reçut à genoux, avec de grandes manifestations de douleur, et dont le cœur était brisé. Tchang-Fey voulut apprendre d'elles toutes les circonstances de leur séjour à la capitale et de leur voyage; quand il connut la belle conduite de son frère Yun-Tchang, il ne put retenir ses sanglots et racheta par de nouveaux égards ses premières duretés envers celui-ci [1].

Après ces conversations dans lesquelles tous les événements furent expliqués, Tchang-Fey fit tuer des moutons et des porcs pour célébrer la bienvenue des nouveaux arrivés [2] : « Hélas! dit Yun-Tchang, tant que notre frère aîné n'est pas avec nous, ce vin, cette bonne chère, me restent sur le cœur. — Il n'y a pas loin d'ici à Jou-Nan, interrompit Sun-Kien, demain, si vous le voulez, nous irons l'y rejoindre? » Et le lendemain, laissant leur monde dans la ville, à l'exception d'une dizaine de cavaliers qu'ils emmenèrent, les deux guerriers se mirent en route. Arrivés devant Jou-Nan [3], ils demandèrent à Liéou-Py et à son collègue Kong-Tou des nouvelles de leur maître. Ceux-ci répondirent qu'après être resté quelque temps avec eux, Hiuen-Té, voyant trop peu de soldats autour de lui, s'était décidé trois jours auparavant à retourner dans les provinces du nord pour y former de nouveaux plans.

Cette nouvelle contraria beaucoup Yun-Tchang, et Sun-

[1] Ignorant sa belle conduite, dit en note l'édition in-18, il s'irrita et voulut le tuer; instruit de ce qui s'était passé, il éclata en sanglots et se prosterna devant lui; héros chez qui l'ardeur martiale et la persévérance brillaient au même degré.

[2] Il ne faut pas oublier que le peuple chinois ne se nourrit guère que de végétaux, la viande étant fort rare dans le céleste Empire; tuer des porcs et des moutons, c'est faire un grand festin.

[3] Jou-Nan désigne ici la province et le chef-lieu. L'édition in-18 dit en note: Quand l'un était dans le Jou-Nan, l'autre se trouvait au nord du fleuve; quand celui-ci passa dans le Jou-Nan, celui-là se trouva à son tour au nord du fleuve; il y a un poète ancien qui a dit :

« Les hommes dans la vie ont bien de la peine à se rencontrer;
» Ils s'agitent sur un même point comme la multitude sur le marché,
» Et se dispersent pour chercher de nouveau la foule! »

S'il en est ainsi, peut-on s'étonner de ce qu'ils ne se rencontrent pas!

Digitized by Google

Kien, pour le consoler, proposa de pousser en avant, de se rendre de nouveau auprès de Youen-Chao ; là, ils expliqueraient tout à Hiuen-Té, et ne manqueraient pas de le ramener au milieu des siens. Yun-Tchang, après avoir pris congé des deux chefs établis dans Jou-Nan, revint voir Tchang-Fey, qui voulait aussitôt se mettre en marche pour rejoindre Hiuen-Té. « Non, lui dit-il, cette ville que vous occupez nous offre un précieux abri ; ne l'abandonnons point ainsi ! Restez-y pour la défendre, tandis que je me rends près de notre frère avec Sun-Kien. — Vous avez tué en combat singulier deux des généraux de Youen-Chao, dit Tchang-Fey, il n'est pas bon pour vous d'aller au-delà du fleuve ! — Ne craignez rien, répliqua le héros ; je tâterai le terrain avant de me lancer ! »

Là-dessus, prenant à sa suite une vingtaine de cavaliers, il appela Tchéou-Tsang et lui demanda combien d'hommes et de chevaux se trouvaient réunis dans la montagne Ngo-Niéou [1] sous les ordres de Pey-Youen. « Il y a environ cinq cents combattants et une demi-douzaine de chevaux, répondit le guerrier. — Eh bien, répliqua Yun-Tchang, allez dans la montagne, rassemblez cette bande autour de vous et gardez le grand chemin de manière à ce que personne ne passe, tandis que, par une route détournée, j'irai chercher mon frère. »

Tchéou-Tsang obéit ; Yun-Tchang et Sun-Kien, continuant leur marche, arrivèrent devant la ville de Ky-Tchéou, c'est-à-dire, sur la frontière des provinces soumises à Youen-Chao. « Général, dit alors Sun-Kien, cherchez par ici un asile ; pendant ce temps, j'irai voir notre maître sur le territoire voisin et préparer avec lui les moyens de l'arracher de ce pays. »

A la gauche du chemin, Yun-Tchang découvrit une maison de campagne à la porte de laquelle il frappa seul ; le maître du lieu vint le recevoir poliment et, après l'avoir entendu décliner ses noms, répondit : « Je me nomme Kouan-Ting ; depuis bien longtemps, général, vos exploits me sont connus ; aujourd'hui qu'il m'est donné de vous contempler en face, il me semble que

[1] Voir plus haut, page 247.

Digitized by Google

le brouillard et les nuées se dissipant, le ciel se montre dans sa sérénité! » Et l'introduisant sous son toit, il lui présenta ses deux fils. Yun-Tchang fit sur leur compte les questions ordinaires, et le fermier reprit : « L'aîné, Kouan-Ning, se voue à l'étude ; le cadet, Kouan-Ping, apprend l'art de la guerre ! »

Déjà Yun-Tchang s'était établi dans cette ferme ; ses compagnons (d'abord laissés en arrière) y avaient également trouvé un asile. Sun-Kien seul poursuivait sa route vers Ky-Tchéou ; il y rejoignit Hiuen-Té, et le mit au fait de tous les événements que nous connaissons déjà. « Bien, répliqua celui-ci ; j'ai près de moi le conseiller Kien-Yong qui a fui comme nous dans cette province ; appelons-le en secret et concertons-nous avec lui ! » Ainsi firent-ils ; Kien-Yong proposa le stratagème que voici : Hiuen-Té demanderait à Youen-Chao la permission d'aller en personne près de Liéou-Piao (établi dans Tsing-Tchéou), afin d'engager ce dernier à s'unir à lui contre (l'ennemi commun, le ministre tout-puissant) Tsao-Tsao. Cette mission, à laquelle Youen-Chao ne s'opposerait certainement pas, offrirait à Hiuen-Té, et au conseiller lui-même, un excellent moyen de quitter la province et de se sauver. Tel était le plan d'évasion qu'il avait formé dans son esprit ; tous les trois ils s'occupèrent de le mettre à exécution.

Le lendemain, Hiuen-Té étant allé voir Youen-Chao lui représenta que Liéou-Piao, maître de toute la province de Hiang-Yang, abondamment pourvu de troupes et de vivres, devrait être attaché à son parti de manière à se servir de lui pour abattre la puissance de Tsao. « Déjà, répondit Youen-Chao, je lui ai envoyé un émissaire, mais il a rejeté mes propositions. — Il est de la même famille que moi [1], répliqua Hiuen-Té ; laissez-moi causer avec lui, je suis sûr de vaincre ses répugnances. »

« Ce serait pour nous une meilleure acquisition que celle de Liéou-Py (de Jou-Nan) ! Allez, partez...., » dit Youen-Chao ;

[1] On se rappelle que le nom de famille de Hiuen-Té est Liéou-Pey ; en Chine, tous ceux qui portent le même nom sont censés parents. Ce Liéou-Piao a joué un rôle dans la première partie de ce livre ; voir v. Ier, page 120.

Digitized by Google

puis il ajouta : « On vient de m'annoncer que votre jeune frère Yun-Tchang s'est séparé de Tsao ; il y a tout lieu de croire qu'il vous cherche ; mais je suis disposé à le mettre à mort pour venger les deux généraux qu'il m'a tués [1] ! — Ces deux généraux, je les compare à deux cerfs, et mon jeune frère à un tigre. En perdant deux cerfs, vous gagneriez un tigre, un héros précieux dans cette lutte acharnée contre le premier ministre.... Et vous iriez le tuer ? — Je voulais rire, répondit gaiement Youen-Chao, car au fond j'aime ce Yun-Tchang ; ainsi, envoyez-le chercher ; qu'il vienne ! — Je vais le faire appeler par Sun-Kien, » dit Hiuen-Té ; et à peine était-il sorti que Youen-Chao, tout joyeux, avait donné l'ordre d'amener le héros. « Si Hiuen-Té sort d'ici, lui dit aussitôt Kien-Yong, le conseiller, soyez certain qu'il ne reviendra plus ! — Alors, comment faire ? — Laissez-moi partir avec lui ; d'une part, je remplirai la mission auprès de Liéou-Piao, de l'autre, je surveillerai les mouvements de celui qui vous trompe. »

Youen-Chao (toujours indécis, toujours entraîné par le dernier conseil), applaudit à cette proposition. Déjà Hiuen-Té avait dépêché Sun-Kien en avant, et le lendemain, quand il vint prendre congé, Youen-Chao lui dit : « J'ai peur que vous ne réussissiez pas seul dans votre entreprise, aussi je vous adjoins, à titre d'auxiliaire, Kien-Yong qui fera le voyage avec vous. » Là-dessus, Hiuen-Té et Kien-Yong partirent de compagnie [2].

Comme ils s'en allaient, le conseiller Kouo-Tou vint dire à son tour : « Hiuen-Té a été chargé déjà d'une mission auprès de Liéou-Py (du Jou-Nan), et il n'a pas réussi. Cette fois, vous l'envoyez vers Liéou-Piao avec un collègue ; croyez-le bien, ils ne reviendront ni l'un ni l'autre. — Cessez d'exciter mes soup-

[1] Yen-Léang et Wen-Tchéou ; voir livre V, chap. V et VI.

[2] Littéralement : Hiuen-Té et Kien-Yong ayant pris congé de Youen-Chao, montèrent à cheval et sortirent de la ville. — Ce sont là de ces détails minutieux, dont un écrivain chinois ne fait jamais grâce, mais qu'on ne peut nous reprocher d'omettre quelquefois. Par contre aussi, le texte n'offre guère de ces petites phrases de transition indispensables à la phraséologie française, et que nous nous permettons d'insérer çà et là dans la traduction.

Digitized by Google

çons, s'écria Youen-Chao ; d'ailleurs, je connais le caractère de Kien-Yong ! » — Le conseiller se retira tout attristé.

Cependant, quand Hiuen-Té et Kien-Yong furent hors du territoire soumis à Youen-Chao, Sun-Kien vint à leur rencontre et les amena dans la ferme de Kouan-Tching. Yun-Tchang, se prosternant sur le seuil de la porte devant son frère aîné, prit sa main qu'il couvrit de larmes. Le fermier présenta ses deux fils à Hiuen-Té ; comme celui-ci leur adressait les questions d'usage, Yun-Tchang dit : « Le maître de cette maison appartient à la même famille que moi [1] ; je désirerais beaucoup emmener le plus jeune de ses deux enfants. — Quel âge a-t-il, demanda Hiuen-Té ? — Dix-huit ans, répondit le père. — Si vous y consentez, votre fils peut suivre mon frère ; celui-ci n'a pas d'enfant et je verrais avec plaisir qu'il adoptât ce jeune homme ; qu'en dites-vous ? — Les désirs de votre seigneurie, répliqua le vieillard, sont des ordres pour nous ! »

Hiuen-Té le remercia de ses bons sentiments ; le jeune Kouan-Ping, à partir de ce jour, salua Yun-Tchang du nom de père. Le vieux fermier reconduisit poliment ses hôtes, car Hiuen-Té, craignant d'être poursuivi par Youen-Chao, partit à l'instant sur les pas de Yun-Tchang qui le conduisit vers les monts Ngo-Niéou. Mais sur la route, ils virent venir à eux Tchéou-Tsang, blessé et accompagné d'une dizaine d'hommes.

« Que vous est-il arrivé ? » demanda Hiuen-Té à cet officier que Yun-Tchang lui présenta aussitôt ; et il reçut la réponse que voici : « Comme j'arrivais dans la montagne, je trouvai mon

[1] Yun-Tchang se nommait *Kouan-Yu ;* il était de la famille des Kouan, comme le maître de cette ferme, et par conséquent son parent. A propos de cet épisode, l'éditeur du texte in-18 qui suit le roman pas à pas et aime à noter les rapprochements, ajoute cette observation : Yun-Tchang ne songeait qu'à retrouver son frère aîné, voilà que tout à coup il trouve un fils ! Hiuen-Té au même instant est rejoint par son jeune frère et reconnait un neveu ! Quelle admirable histoire, quelle étonnante situation !..... Précédemment, Hiuen-Té, dans sa fuite, a rencontré un individu (voir plus haut, page 74), de la même famille que lui, qui a tué sa propre femme pour lui donner à manger ; Yun-Tchang, dans sa fuite, trouve un personnage du même nom que lui, qui lui cède son propre enfant.

Digitized by Google

collègue Pey-Youen aux prises avec un général inconnu, qui s'était précipité seul vers lui, au galop. Au premier choc, Pey-Youen tomba percé d'un coup de pique; sa mort fut suivie de la reddition de tous ses soldats; le vainqueur s'établit en maître au sein de la montagne. Arrivant à mon tour, j'appelai auprès de moi quelques-uns de mes anciens compagnons; il y en eut un certain nombre qui me rejoignit, les autres eurent peur et restèrent avec leur nouveau maître. Alors, j'attaquai ce guerrier; après une lutte prolongée, percé de trois coups de lance, je pris le parti d'aller à la recherche de votre seigneurie! »

« Donnez-moi le signalement, dites-moi le nom de ce guerrier, » répliqua Hiuen-Té.

« Il a l'aspect martial; quant à son nom, je l'ignore, » dit Tchéou-Tsang, et ils se dirigèrent vers la montagne, Hiuen-Té restant à la queue et Yun-Tchang marchant à la tête de la petite troupe. Comme ils atteignaient le pied du mont, Tchéou-Tsang poussa un cri; car l'inconnu, suivi de sa troupe, le casque au front, couvert de sa cuirasse, la pique en main, descendait à cheval des hauteurs voisines. Hiuen-Té fouette son coursier, s'élance en avant..., et s'écrie : « C'est.... c'est Tsé-Long, j'en suis sûr! »

Le guerrier a reconnu celui qui prononce son nom; il se jette à bas de son cheval et se prosterne; Hiuen-Té et ses compagnons, mettant pied à terre, s'avancent à sa rencontre. C'était bien Tsé-Long[1] : « D'où venez-vous? lui demanda Hiuen-Té.—Seigneur, répondit-il, voilà ce qui m'est arrivé depuis que je vous ai quitté. Mon ancien maître Kong-Sun-Tsan, s'obstinant à ne point écouter des avis salutaires, perdit toute sa puissance, et se brûla lui-même. Youen-Chao m'appela alors sous ses drapeaux; il me sembla que ce chef incapable ne réussirait jamais à s'élever; je l'abandonnai donc, et comme je me trouvais dans les provinces du nord, j'appris que vous-même, seigneur, aviez cherché un asile près de Youen-Chao. Mon désir était de vous

[1] Tchao-Yun, surnommé Tsé-Long, de Tchang-Chan dans le Tchin-Ting; voir vol. Ier, page 195, et plus haut, page 126.

Digitized by Google

y rejoindre, mais je craignais le ressentiment de cet ancien maître. Errant dans l'Empire, sans abri, sans lieu de retraite, j'arrivai ici ; Pey-Youen descendit de la montagne pour m'enlever mon cheval ; je le tuai et je m'établi aussitôt dans ces solitudes. Maintenant, on me dit que Tchang-Fey occupe la ville de Kou-Tching ; j'aurais eu l'intention de l'y rejoindre, si je n'avais douté de la vérité de cette nouvelle... Mais, grâce au ciel, je vous retrouve, seigneur ! Mon rêve de la nuit dernière était un avertissement d'en-haut ! »

Ce fut une grande joie pour Hiuen-Té de revoir Tsé-Long ; après lui avoir aussi raconté toutes ses aventures, il ajouta : « Maintenant que vous m'êtes rendu, je sens que mon affection pour vous est toujours aussi vive. Pouvions-nous espérer de nous rejoindre ainsi ? — A travers tout l'Empire, répartit le jeune guerrier, j'ai cherché un maître que je pusse servir, et sans le trouver ! Aujourd'hui que je suis avec vous, seigneur, le vœu de toute ma vie est exaucé ; dussé-je périr misérablement dans les plus cruels supplices, je ne me plaindrais pas ! »

Ce même jour, ils mirent le feu à toutes les cabanes répandues dans la montagne, et Hiuen-Té, accompagné de cette petite bande, marcha droit vers la ville de Kou-Tching. Instruits de son approche, Tchang-Fey, My-Tcho et My-Fang se précipitèrent à sa rencontre ; chacun raconta ses aventures ; les deux femmes de Hiuen-Té apprirent à celui-ci tout ce que son jeune frère Yun-Tchang avait fait depuis leur séparation, et il en fut aussi réjoui que touché [1].

Enfin, l'on immola un bœuf et un cheval [2] ; et l'on adressa

[1] Quand Yun-Tchang a retrouvé son frère aîné dans la maison de Kouan-Tching, il s'est contenté de lui prendre la main et de sangloter, sans dire une parole pour expliquer sa conduite ; c'était aux deux femmes à donner pour lui ces détails. (Note de l'édition in-18.)

[2] Comme lors de leur première réunion dans le jardin des Pêchers. A propos de ce banquet, on lit dans l'édition in-18 les vers suivants :

« Dans ce temps, les frères et les amis étaient tous dispersés,
» Et ne recevaient les uns des autres ni nouvelles, ni le moindre avis ;
» Aujourd'hui le prince et ses sujets forment une réunion de fidèles,
» Comme le dragon et les tigres, comme le vent et les nuées. »

Digitized by Google

des actions de grâce au ciel et à la terre, après quoi on célébra, dans un banquet, cette réunion heureuse d'amis et de frères restés fidèles à leur serment. Les troupes reçurent des récompenses; ce fut une joie générale. Les mandarins civils et militaires, employés auparavant, s'étaient rassemblés autour de leur ancien maître, et quand Tsé-Long en eut complété le nombre, il ne manqua plus rien à la satisfaction sans bornes de Hiuen-Té. Cette fête de famille entre frères adoptifs dura plusieurs jours; dans cette ville de Kou-Tching se trouvaient alors Hiuen-Té et ses deux inséparables compagnons (Yun-Tchang et Tchang-Fey), Tsé-Long, Sun-Kien, Kien-Yong, My-Tcho et My-Fang, et (les deux nouveaux partisans) Tchéou-Tsang et Kouan-Ping.

L'armée, infanterie et cavalerie, ne se montait pas à plus de cinquante hommes; Hiuen-Té proposa donc de quitter cette ville et d'aller dans le Jou-Nan. Déjà des émissaires envoyés par les deux chefs qui occupaient ce pays (Liéou-Py et Kong-Tou), arrivaient pour inviter les généraux fugitifs à venir vers eux. Hiuen-Té répondit à leur invitation; il se dirigea sur le Jou-Nan avec son noyau d'armée, recrutant des soldats, rassemblant des chevaux, grossissant son parti tout le long du chemin.

Cependant, voyant bien que Hiuen-Té ne reparaîtrait plus, Youen-Chao, furieux d'être trompé, voulait se jeter sur ses traces avec des troupes. « Seigneur, lui dit le conseiller Kouo-Tou, Hiuen-Té n'est qu'un fantôme d'ennemi[1]; l'adversaire redoutable et puissant, c'est Tsao! Voilà celui par lequel il faut commencer. Liéou-Piao, malgré sa bonne armée, malgré l'abondance de ses vivres, ne peut vous causer de sérieuses alarmes. A l'est du Kiang, il y a Sun-Tsé qui tient sous sa main le triple cours du grand fleuve et tout le pays avec ses six provinces; il est assisté dans le conseil par Tchéou-Yu et Tchang-Tchao,

[1] Littéralement: une maladie de peau, une maladie qui n'est qu'à la surface, et qui n'attaque pas le dedans du corps. Appliquée à un individu, cette expression veut dire: Un homme qui cause de l'ennui, une démangeaison et non une crainte réelle.

Digitized by Google

secondé à la tête de ses armées par Tching-Pou et Hwang-Kay ; il a des vivres et des fourrages pour sept années, des soldats armés par centaines de mille ! Tâchons donc de faire d'abord alliance avec lui contre Tsao, afin de pouvoir à la fois frapper de grands coups au nord et au midi ! »

Cet avis plut à Youen-Chao ; il envoya aussitôt Tchin-Tchen porter une lettre à Sun-Tsé pour l'engager à se joindre à lui dans une guerre contre le puissant ministre.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Sun-Tsé décapite un être surnaturel et meurt.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 220 de J.-C.] Établi à l'est du fleuve Kiang, Sun-Tsé comptait un bon nombre de soldats aguerris ; son petit royaume était bien approvisionné. L'occupation de Lou-Kiang, la défaite de Hwang-Tsou vaincu dans le combat, la déroute de Liéou-Hiun, la soumission de Hoa-Hin, tous ces événements avaient accru sa puissance [1] : il rédigea donc un manifeste dans lequel la fidélité des soldats vainqueurs de Hwang-Tsou était célébrée, et envoya le mandarin Tchang-Hong porter à la cour sa requête ainsi conçue :

« Etant parti pour châtier Hwang-Tsou, le huitième jour du » douzième mois, je me suis mis en marche avec mes troupes » vers la ville de Cha-Sien. Ce fut alors que Liéou-Piao en- » voya des renforts à son lieutenant Hwang-Tsou ; leurs forces » combinées vinrent m'assaillir. Je pris avec moi, le onzième jour » du même mois, mes généraux Tchéou-Yu, Liu-Fan, Tching- » Pou, Han-Tang et Hwang-Kay ; et dès que le jour parut, » m'élançant à cheval pour combattre, je fis frapper le tambour » et donner ainsi le signal de l'action. Les soldats se montrè- » rent pleins d'ardeur ; ils déployèrent un courage qui centu- » plait leurs forces, et, s'exposant bravement à la mort, fran-

[1] Voir vol. Ier, chapitre dernier, et plus haut, pages 46 et 59. Liéou-Hiun était le gouverneur militaire de Lou-Kiang.

Digitized by Google

» chirent comme s'ils eussent eu des ailes les fossés de la ville. » La flamme vole en tourbillons; nos gens, emportés par leur » ardeur, lancent des nuées de flèches; les troupes de Hwang-» Tsou, rudement battues, périssent en grand nombre sous le » glaive et la pique.

» Leur général seul put s'échapper, laissant en notre pouvoir » sa famille composée de sept personnes; son commandant en » second, nommé Han-Ky, fait prisonnier, eut la tête tran-» chée. Vingt mille ennemis éprouvèrent le même sort[1]; dix » mille autres ont trouvé la mort dans les eaux du fleuve; cinq » à six mille bateaux, petits et grands, sont restés entre nos » mains. Cette journée nous a valu un butin immense. Il est » vrai que Liéou-Piao tient encore; mais le brigand de Hwang-» Tsou était son plus solide appui, comme les griffes et les » dents de cette bête fauve: la force de Liéou-Piao résidait tout » entière dans ce général. La famille de ce Hwang-Tsou, ses » soldats, jusqu'au dernier, tout cela a été comme balayé de » la surface de la terre. Resté seul, Liéou-Piao n'a plus que » la mort à attendre. Cette grande victoire est due à l'hé-» roïsme incomparable, à la glorieuse puissance du bienheureux » souverain. A moi, il ne me revient guère de mérite, si j'ai » châtié ceux qui étaient coupables envers Sa Majesté!

» Requête respectueuse. »

Quand il eut pris connaissance de ce message, Tsao-Tsao, comprenant quelle puissance avait acquis Sun-Tsé, dit avec un soupir: « Le fils du lion devient redoutable! » Aussitôt il résolut de marier le jeune frère de ce héros avec la fille de son parent Tsao-Jin, et garda l'envoyé Tchang-Hong dans la capitale. Mais il refusa le grade de commandant en chef de la cavalerie que réclamait le jeune vainqueur; ce fut pour celui-ci le motif d'un profond mécontentement, et l'idée lui vint de marcher sur la capitale. Le gouverneur militaire de Ou-Kiun, nommé Hu-Kong, envoya secrètement à la cour un émissaire chargé de remettre au souverain en personne la requête que voici:

[1] Littéralement: nous avons environ vingt mille têtes.

Digitized by Google

« Sun-Tsé est un héros invincible; il marche sur les traces du » conquérant Pa-Mang [1]. Ne serait-il pas bon de lui accor- » der des grades, de le combler de faveur, afin de l'engager à » revenir dans la capitale. Si on l'y appelle, il ne peut se dis- » penser d'y revenir; mais si on le laisse librement agir hors des » limites du territoire impérial, il causera un jour de très grands » malheurs, auxquels il faut obvier tout d'abord. »

En traversant le Kiang, cet émissaire fut pris par l'officier qui gardait le passage du fleuve, et conduit devant Sun-Tsé. Celui-ci, transporté de colère à la lecture du message, se fit amener Hu-Kong à l'instant. « Vous voulez donc, lui dit-il d'un ton de reproche, me reléguer hors de la terre des vivants ?..... Et pourquoi? — Telle n'est pas ma pensée, répondit le mandarin, » mais il ne put ajouter un mot à sa justification, quand Sun-Tsé lui eut mis sa lettre sous les yeux. Par ordre de Sun-Tsé, des soldats l'emmenèrent pour l'étrangler; tous les gens de sa famille et de sa maison se dispersèrent, dans la crainte d'éprouver le même sort.

Cependant trois des clients du mandarin supplicié jurèrent de venger sa mort; ils n'attendaient qu'une occasion; (et elle se présenta.) Sun-Tsé était passionné pour la chasse; un jour qu'il avait conduit son armée dans les montagnes de l'ouest pour se livrer à cet exercice, des troupes de cerfs venaient d'être lancées, et chacun à l'envi les poursuivait de ses flèches. Monté sur un cheval pommelé, Sun-Tsé [2] gravissait la montagne d'un galop rapide comme s'il eût couru en rase campagne. Sur

[1] Voir vol. Ier, la note de la page 97. Pa-Mang est désigné ici par son nom de Hiang-Tsy.

[2] L'édition in-18 dit que Sun-Tsé alla à la chasse dans un lieu nommé Tan-Tou, puis ajoute la réflexion suivante : Lorsque Tsao-Tsao alla chasser le cerf à coup de flèches, à Hu-Tien, pourquoi était-il si bien entouré d'une pompeuse escorte? Lorsque Sun-Tsé alla courre le cerf, à Tan-Tou, pourquoi prit-il si peu de soin de se faire accompagner ? — Ce qui, dans l'idée de l'écrivain, veut dire : Pourquoi le ministre usurpateur fut-il à l'abri des coups que de fidèles mandarins voulaient lui porter, et pourquoi Sun-Tsé, qui pouvait relever la dynastie, fut-il blessé mortellement dans cette partie de plaisir? — Voir plus haut, page 102.

Digitized by Google

le bord du chemin qu'il parcourait ainsi, trois hommes se montrent à lui; appuyés sur des lances, l'arc sur le dos, ils se tenaient debout au milieu de bamboux épais.

« Qui êtes-vous, leur demanda-t-il, en arrêtant son cheval? — Des soldats du corps de votre lieutenant Han-Tang; nous guettons le cerf[1]. » Là-dessus, Sun-Tsé lâche la bride à son coursier et continue de courir; mais l'un des trois assassins lui enfonce sa lance dans la cuisse gauche; Sun-Tsé pousse un grand cri, tire le cimeterre pendu à sa ceinture, et comme il se jette en avant pour porter un grand coup, la lame se détache et tombe; il ne lui reste en main que la poignée: un second assassin profite de l'instant et décoche une flèche qui se pique dans la joue de Sun-Tsé. Celui-ci arrache le trait de la blessure, saisit son arc précieux et lance à son tour un flèche contre celui qui l'a frappé au visage; l'homme tombe aussitôt, mais ses deux compagnons, levant leurs lances, portent à tort et à travers de grands coups à Sun-Tsé en criant: « Nous sommes des gens de la maison de Hu-Kong et nous sommes venus exprès pour venger notre maître! »

Sun-Tsé n'a plus d'armes offensives; il frappe ses deux adversaires avec le bois de son arc; ceux-ci luttent en désespérés sans reculer d'un pas. Déjà, ils ont porté au jeune conquérant dix coups de lance; son cheval aussi est criblé de blessures; sa situation devient de plus en plus critique, mais Tching-Pou, qui arrive avec quelques cavaliers, cerne les trois assassins et les met en pièces; il aperçoit son maître le visage tout baigné de sang!...

Les blessures de Sun-Tsé étaient graves; Tching-Pou fend sa tunique d'un coup de sabre et, après avoir bandé les plaies de son maître, il l'emmène dans sa capitale. Le fameux médecin Hoa-To[2] s'était, vers cette époque, retiré dans les domaines impériaux[3]; on le chercha en vain; il n'y avait à Ou-Kiun

[1] Ils n'étaient pas là pour percer le cerf à coups de flèches, mais bien pour percer le lion! (Note de l'édition in-18.)

[2] Voir vol. Ier, page 280.

[3] Littéralement: dans la plaine du milieu, par opposition aux petits états dissidents.

Digitized by Google

qu'un de ses élèves; le jeune docteur, après avoir donné les premiers remèdes et appliqué l'appareil sur les plaies, déclara que la pointe de la flèche était empoisonnée et que le mal avait pénétré dans l'os de la joue; un repos de cent jours devenait indispensable, durant lesquels le blessé devait s'abstenir de tout mouvement. Car si par l'effet d'un mouvement de colère, la plaie s'envenimait, il deviendrait difficile de la guérir.

Impétueux et violent par caractère, Sun-Tsé ne pouvait rester trois jours sans agir; cependant il avait suivi les conseils du médecin pendant vingt jours, lorsqu'il apprit que son envoyé était revenu de la capitale; il le fit appeler et lui demanda compte de sa mission.

« Tsao-Tsao a peur de votre altesse, répondit l'envoyé, et il a dit en soupirant : Le jeune lion est désormais un rude adversaire! — Mais, reprit Sun-Tsé en riant, ses conseillers militaires ont-ils tous peur de moi, eux aussi? — Il n'y a que Kouo-Hia, dit l'envoyé, qui ne reconnaît pas la supériorité de votre altesse. — Eh bien, qu'a-t-il dit? »

L'envoyé n'osait répéter les paroles de Kouo-Hia. Déjà dans sa colère, Sun-Tsé voulait le faire mettre à mort; le pauvre homme fut donc obligé de dire la vérité. « Kouo-Hia, reprit-il, s'est exprimé ainsi devant le premier ministre : Sun-Tsé ne doit pas vous donner de sérieuses craintes; c'est un étourdi qui ne sait rien prévoir; eût-il un million d'hommes sous ses ordres, il n'oserait se poser en usurpateur dans l'Empire! Il est impétueux, mais nul dans le conseil et bon seulement sur le champ de bataille. Il suffit de quelque sicaire pour le tuer et faire de lui un esprit méchant! Un jour il périra de la main d'un homme du peuple! »

A ces mots, Sun-Tsé laissa éclater sa colère : « Le scélérat a osé m'injurier ainsi par des qualifications odieuses! Les assassins qui m'ont attaqué sont assurément des émissaires de Tsao! Je fais serment de me rendre maître de Hu-Tchang [1] et de me saisir de l'Empereur! » Sans attendre que ses blessures fussent

[1] La capitale dans laquelle Tsao avait établi la cour.

Digitized by Google

guéries, il voulait déjà convoquer ses officiers et dresser le plan de la campagne.

« Le médecin a ordonné à votre altesse un repos absolu de cent jours, dit Tchang-Tchao en cherchant à lui donner de bons conseils ; faut-il pour un accès d'impatience compromettre si légèrement le salut de votre précieuse personne ! — Kouo-Hia m'a insulté, reprit Sun-Tsé ; est-ce une chose que je puisse souffrir ! Je m'emparerai de l'Empire pour lui montrer quel homme je suis ! — Que votre altesse attende son entière guérison, ajouta Tchao, et il ne sera pas trop tard pour entamer cette grande affaire. »

Ils parlaient ainsi, quand arriva un envoyé de Youen-Chao, Tchin-Tchen qui dit : « Mon maître et votre seigneurie gouvernent deux états florissants ; il serait bon d'attaquer Tsao-Tsao par le sud et par le nord, et de partager l'Empire. » Sun-Tsé, enchanté de cette proposition, convoqua tous ses généraux dans une galerie située sur le rempart, et tandis qu'il buvait avec Tchin-Tchen à qui il offrait une collation, il s'aperçut tout à coup que les chefs de son armée, après s'être parlé entre eux à voix basse, descendaient tous à la fois.

« Qu'y a-t-il, demanda Sun-Tsé avec surprise ? — Et les gens de sa suite lui répondirent : — C'est un génie divin et immortel qui passe au pied de la galerie ; les généraux sont tous allés lui rendre hommage ! »

Sun-Tsé se lève, se penche sur le balcon et voit un Tao-Ssé de grande taille ; sa barbe et ses cheveux sont blancs ; son visage est frais comme la fleur du pêcher [1] ; il porte les vêtements légers de sa secte, et s'appuie sur un bâton plus haut que lui.

[1] Les Tao-Ssé prétendaient avoir trouvé le moyen de conserver une éternelle jeunesse, en se nourrissant du suc de certaines plantes. On peut voir, dans l'Histoire de la Chine, les efforts que firent plusieurs souverains pour acquérir cette immortalité, dont les sorciers de la secte se vantaient de posséder le secret. — Quant à ces mots, les *vêtements de sa secte*, ils sont traduits littéralement du mandchou. Le texte chinois dit : Sur son corps flottent comme une nuée volante, les habits faits d'un tissu où se mêle le plumage de l'oiseau *tsiao*. — Le bâton fait d'une certaine plante a été expliqué au vol. Ier, page 6.

Digitized by Google

Il est debout dans le milieu du chemin ; d'une part les généraux de la province soumise à Sun-Tsé, de l'autre les habitants de la ville, hommes et femmes, brûlent des parfums et se prosternent sur son passage en frappant la terre de leur front.

« C'est un sorcier, s'écria Sun-Tsé avec colère, allez me le saisir ! — Seigneur, répondirent les courtisans ; cet homme habite les pays de l'est ; mais il a tant fait de tournées dans notre province de Ou, qu'il y a maintenant à côté de la ville un temple Tao-Ssé ! Il passe les nuits dans les méditations ; le jour, il brûle des parfums et enseigne la doctrine de Lao-Tsé : avec de l'eau sur laquelle il a prononcé de magiques paroles, ce vieillard guérit toutes les maladies ; c'est un fait dont tout le monde rend témoignage, et ses contemporains le surnomment *Chin-Sien*, l'immortel divin. C'est le grand protecteur des contrées situées à l'orient du fleuve Kiang ; il mérite donc les plus grands égards [1] !... »

« Quoi, s'écria Sun-Tsé furieux, vous osez résister à mes ordres ! » Et comme il tirait son sabre, les gens de sa suite furent obligés de descendre dans la rue, d'aller chercher Yu-Ky (c'était le nom du Tao-Ssé), qu'ils amenèrent devant leur maître.

« Comment oses-tu aveugler le cœur des hommes, lui demanda Sun-Tsé ? — Le Tao-Ssé répondit : Le pauvre religieux est supérieur du couvent de Tsong-Y-Kué situé au lieu nommé Lang-Yé-Kong. Du temps de Han-Chun-Ty [2], comme il allait cueillir des herbes sur les montagnes, il trouva tout près de la source de Kio-Yang un livre magique, écrit en caractères rouges sur fond blanc, et intitulé : *Tai-Ping-Tsing-Ling-Tao*, La voie pour arriver à la grande quiétude, et à la restriction des sens. Cet ouvrage se composait de cent cahiers, conte-

[1] L'éditeur du texte in-18 qui proteste contre la superstition des Tao-Ssé, dit en note avec assez de raison : Le docteur Hoa-To était médecin, on l'appela. Ce Tao-Ssé divin, en qualité d'être surnaturel, était médecin aussi ; or Sun-Tsé se trouvant criblé de blessures, pourquoi les généraux ne lui amenèrent-ils pas ce sorcier ? Sun-Tsé, s'il l'eût guéri, lui eût naturellement et très volontiers prodigué les mêmes égards qu'au médecin Hoa-To.

[2] Chun-Ty des Han, régna de 126 à 145 de notre ère. Le vieillard qui racontait ces détails l'an 220, se donnait donc près d'un siècle d'existence.

Digitized by Google

nant tous des recettes magiques pour traiter les maladies de l'humanité ; ces recettes sont appelées *Kin-Tchéou-Ko*. Et le pauvre religieux, les ayant eues en son pouvoir, a publié les enseignements reçus par lui au nom du ciel, converti et guéri les hommes de l'Empire ; et cela sans jamais accepter le plus modique salaire ; comment donc pourrait-il corrompre l'esprit des soldats de votre altesse ?

« Si vous n'acceptez aucun salaire en argent, reprit Sun-Tsé, pourquoi donc recevez-vous de la nourriture et des vêtements ? Vous n'êtes qu'un brigand de Bonnet-Jaune, un disciple du rebelle Tchang-Kio ! Si je ne vous fais pas périr à l'instant, vous serez un jour le fléau de l'Empire ! » — Et il donna l'ordre aux gens de sa suite de décapiter le vieillard.

Le conseiller Tchang-Tchao prit la parole et fit observer que ce Tao-Ssé, établi depuis dix ans à l'est du fleuve Kiang, n'y avait jamais commis la plus légère faute ; il ne fallait donc pas le mettre à mort, sous peine de s'aliéner l'esprit du peuple. « Ce n'est qu'un montagnard, un paysan stupide, reprit Sun-Tsé ; j'ai envie d'essayer sur ce sorcier mon glaive précieux comme je le ferais sur quelque animal immonde ! » Les mandarins cherchèrent à le détourner de ce mauvais dessein, ce qui ne fit qu'augmenter sa colère ; il ordonna de mettre au vieillard les fers et la cangue, et de le jeter en prison.

Aussitôt les mandarins, se retirant chacun chez soi, allèrent dire à leurs femmes de se rendre vers la mère de Sun-Tsé, pour intercéder près d'elle en faveur du vieillard. Celle-ci fit appeler son fils dans les appartements réservés, et lui dit : « J'ai appris que vous avez fait lier et emprisonner le docteur Yu-Ky. Cet homme, en donnant la victoire à votre armée et en guérissant les malades, a rendu de grands services aux officiers et aux soldats ; il ne faut pas le faire périr. — C'est un dangereux sorcier, répliqua Sun-Tsé ; par ses talismans il corrompt l'esprit de la multitude. Il est déjà cause que tous mes officiers (ne me regardent plus avec la même considération), n'ont plus pour moi le respect qu'un sujet doit à son souverain. Ne sont-ils pas tous descendus, de la galerie où je me trouvais, pour se

Digitized by Google

prosterner devant lui? Je leur ai crié de cesser, mais ma voix n'a rien pu sur eux; cet homme est de la même trempe que [1] les anciens Bonnets-Jaunes. Je ne puis lui faire grâce. » — Et comme elle insistait toujours, il ajouta : « Ma mère, veuillez donc ne pas écouter les paroles ineptes de ces femmes? La détermination de votre fils est bien arrêtée. »

Alors, il quitta sa mère et ordonna aux geoliers de faire sortir le devin de sa prison. Ceux-ci avaient dégagé le vieillard de ses chaînes et de sa cangue; car ils le traitaient avec le respect qu'on doit avoir pour un père et pour une mère; mais l'officier envoyé vers eux lui fit remettre ces instruments de punition avant de l'amener devant son maître. Cette indulgence avait exaspéré Sun-Tsé; après avoir puni de mort tous les geoliers, il fit reconduire le devin en prison avec les fers aux mains. Cette fois, le conseiller Tchang-Tchao et dix autres personnages présentèrent en faveur du Tao-Ssé une requête signée de leurs noms : « Vous êtes tous versés dans la connaissance des livres, leur dit Sun-Tsé, pourquoi donc allez-vous contre les rites? Autrefois, Tchang-Tsin de Nan-Yang, étant vice-roi du Kiao-Tchéou de l'Empire des Han, s'éloigna des enseignements transmis par les saints de l'antiquité, abolit les lois et les coutumes suivies par la dynastie régnante; il était toujours coiffé d'un bonnet rouge [2]; il frappait l'instrument de pierre appelé *Sé*, et brûlait des parfums, en lisant les livres de la fausse doctrine. Étant allé lui-même soutenir l'ardeur des troupes qu'il avait mises en campagne, il périt vaincu par les barbares du sud. Ceux qui l'ont imité, n'ont pas eu plus de succès. Vous êtes donc frappés d'aveuglement? Cet homme a déjà sa place marquée

[1] Tchang-Kio, le chef des Bonnets-Jaunes, dit en note l'édition in-18, prétendait aussi avoir le talisman de la *grande quiétude;* il le disait tout seul, car personne n'avait vu ce livre, ni ces recettes!

[2] Une note de l'édition in-18 nous apprend que ce Tchang-Tsin précéda Tchang-Kio; le premier portait un bonnet rouge (couleur de la *terre*) et proclamait que la terre rouge allait se lever; le second portait un bonnet jaune (couleur du *ciel*) et proclamait que le ciel jaune allait se lever. — Le ciel et la terre représentent ici deux des *trois pouvoirs*. Voir la note de la page 8 du vol. 1er.

Digitized by Google

parmi les esprits malfaisants ; ne prenez donc pas la peine de promener inutilement au bas d'une requête votre pinceau fleuri ; car en vérité, je ferai décapiter cet homme ! »

« Je sais pertinemment, objecta Liu-Fan, que le docteur Yu-Ky a le pouvoir, par ses prières, de faire souffler le vent et tomber la pluie. Maintenant que le ciel est sec, que ne lui ordonnez-vous de demander les eaux du ciel pour racheter la peine qui le menace? — Soit, répondit Sun-Tsé, au moins je verrai ce que sait faire ce sorcier. »

Aussitôt tous les officiers qui gardaient la prison délièrent la cangue et les fers du vieux Tao-Ssé ! Il lui fut ordonné de faire tomber une pluie bienfaisante pour sauver le peuple d'une imminente famine. Le prisonnier fit ses ablutions, changea de vêtements, et dit aux mandarins qui l'entouraient : « Je demande trois pouces d'une pluie bienfaisante pour sauver le peuple. Mais, je ne puis guère éviter la mort qui m'attend ! — Et les officiers répondirent : Si vous accomplissez un miracle qui puisse convaincre notre maître, il vous respectera ! »

« Le temps accordé au souffle de ma vie est arrivé à ce point, répliqua le Tao-Ssé, qu'il m'est difficile d'échapper... » Puis, se liant lui-même avec une corde, il se coucha au soleil. L'officier chargé d'exécuter les ordres de Sun-Tsé vint avertir le devin que si à midi la pluie n'était pas tombée, il serait brûlé vif dans ce lieu même. Déjà on avait envoyé des hommes chercher du bois sec qui formait un grand bûcher dans le milieu du marché. Tout à coup il souffla un vent furieux ; le nombre des spectateurs s'élevait à plus de dix mille personnes rassemblées en foule et encombrant les rues.

Du haut de la galerie régnant sur le rempart, Sun-Tsé regardait. Dès que la brise s'élève, les nuages se forment dans le nord-ouest et remplissent bientôt la voûte du ciel ; l'officier chargé de veiller l'heure annonce qu'il est midi trois minutes. « Dans le ciel, il y a bien des nuages, dit alors Sun-Tsé, mais la pluie bienfaisante ne tombe pas ! Cet homme n'est qu'un imposteur ! — Prenez le vieux Tao-Ssé, cria-t-il aux gens de sa suite, et étendez-le sur ce bûcher. » On met le feu aux quatre coins de la

Digitized by Google

pile de bois ; déjà s'élève une masse de fumée sombre qui monte vers les cieux ; mais au milieu de l'espace résonne aussi le bruit grondant de la foudre, il tombe des torrents de pluie ; en un instant la place du marché est comme submergée par un débordement.

Il plut ainsi depuis midi jusqu'au soir, et la quantité d'eau qui tomba, s'éleva bien à trois pieds. Etendu sur le bûcher, le devin cria à haute voix : « Nuages, roulez-vous (comme un voile), pluie, cesse de tomber.... ! » Et le soleil se montra de nouveau.

Tous les mandarins avaient aidé le Tao-Ssé à descendre de dessus le bûcher ; (la flamme était éteinte) : ils le débarrassèrent de ses chaînes, et vinrent supplier Sun-Tsé de reconnaître son pouvoir surnaturel. Mais le jeune conquérant, couché dans sa litière, s'en allait par la grande rue ; tandis que tous les grands formaient un cercle compact [1] et s'agenouillaient au milieu de l'eau devant le devin, sans songer qu'ils gâtaient leurs habits de cour. A cette vue, la colère de Sun-Tsé se ranima : « La pluie est réglée selon les combinaisons du ciel et de la terre, s'écria-t-il, et c'est par un heureux hasard que cet imposteur a rencontré juste. Vous tous, qui êtes à mon service, vous, mes plus dévoués partisans, vous êtes les premiers à me causer des chagrins ! » Et tirant son sabre précieux il ordonna aux hommes de sa suite de décapiter le vieux devin.

Cette fois encore les mandarins demandèrent sa grâce avec de vives instances : « Quoi donc, leur répondit Sun-Tsé, vous voulez vous rallier au sorcier et mépriser mes ordres ! » Tous gardèrent le silence : aussitôt d'une voix brusque il commanda aux soldats de frapper ; la tête coupée roula sur la terre ! On aperçut une vapeur noirâtre, quelque chose comme un esprit qui s'en allait vers le nord-est. Sun-Tsé, plus furieux encore, fit suspendre dans le marché le cadavre sans tête

[1] Tous ces mandarins, tous ces gens du peuple, dit en note la petite édition, sont véritablement responsables de la mort du sorcier ; car si Sun-Tsé le tua, ce fut parce qu'ils ne lui témoignèrent pas, à lui-même, le respect auquel il avait droit.

Digitized by Google

avec cette inscription : « Mis à mort comme magicien et comme imposteur ».

Pendant toute la nuit, jusqu'au matin, le vent souffla et la pluie continua de tomber; le cadavre du sorcier disparut; quand on lui annonça cette nouvelle, Sun-Tsé furieux voulut faire décapiter ceux à qui il en avait confié la garde; mais tout à coup, il aperçut distinctement devant la salle d'audience, le devin en personne qui venait à lui, marchant au milieu d'une nuée sombre. Déjà Sun-Tsé avait saisi son glaive pour couper la tête du fantôme, quand il fut pris d'une faiblesse subite et tomba à terre.

II[1].

Les gens du palais le transportèrent dans sa chambre à coucher, sans qu'il revint de son évanouissement. Sa mère accourut pour le voir, et ce fut alors que reprenant aussitôt ses sens, il lui raconta l'apparition dont il avait été témoin. « Mon fils, lui répondit sa mère, en vous obstinant à tuer un immortel, vous vous êtes attiré de grands maux! — Dès ma plus tendre enfance, répliqua Sun-Tsé, avec un sourire, j'ai suivi mon père dans ses expéditions; j'ai abattu des hommes comme des brins de chanvre, par milliers, des bons et des mauvais; et quel malheur me suis-je attiré? Aujourd'hui, j'ai décapité un sorcier, pour couper court à de grandes calamités, qu'y a-t-il là qui puisse m'inspirer des craintes[2]! — La foi vous a manqué, ajouta sa mère, et voilà ce qui vous a réduit à cet état! Il faut faire de bonnes œuvres pour appaiser les esprits irrités. — Ma vie dépend du ciel, répliqua Sun-Tsé, que peut contre moi un sorcier? »

[1] Vol. II, livre VI, chap. V, page 102 du texte chinois.

[2] Cette foi d'une femme dans les esprits, c'est bien le sentiment d'une mère qui aime tendrement son fils. Ne devait-il pas aussi calmer par des prières et des sacrifices les mânes du mandarin décapité (Hu-Kong), et des trois partisans de celui-ci qu'il avait tués? Peut-on ne faire aucun cas des ames des morts et respecter ainsi un être surnaturel? (Note de l'édition in-18).

Digitized by Google

Voyant que ses exhortations ne produisaient aucun effet, sa mère ordonna en secret aux gens du palais de s'appliquer aux bonnes œuvres, pour sauver la vie de leur maître. Cette même nuit, vers la seconde veille, tandis que Sun-Tsé dormait dans sa chambre, des nuages s'élevèrent, et le vent éteignit la lampe placée sur sa table. Sun-Tsé la rallume et voilà que sous les rayons de cette lumière, il aperçoit le sorcier debout, en face de son lit. Sun-Tsé s'appuie sur le chevet, saisit son glaive et s'élance vers le fantôme.... ; l'arme rend un son métallique.

« Toute ma vie, s'écrie Sun-Tsé, j'ai fait serment d'exterminer les magiciens imposteurs, pour que la terre restât pure. Toi qui es un esprit des régions inférieures, pourquoi oses-tu m'approcher ! » — A ces mots le fantôme disparut comme s'il eût obéi.

Cette seconde scène causa à la mère de Sun-Tsé un nouveau chagrin ; et celui-ci, pour calmer ses alarmes, fit de violents efforts sur lui-même ; il tâchait de dissimuler l'épuisement de ses forces [1]. De son côté, voyant que la santé de son fils dépérissait chaque jour, la pauvre mère s'adonnait à de pieuses pratiques, jeûnait et faisait des sacrifices, espérant écarter de lui la colère divine. Mais Sun-Tsé instruit de toutes ces choses, lui disait : « Votre fils a, dès son enfance, suivi son père dans ses campagnes, aux quatre coins de l'Empire, et jamais il ne l'a vu croire aux démons et aux esprits, ni leur témoigner aucun respect ; pourquoi donc ma mère leur rend-elle un culte si aveugle ? »

« Mon fils, répondait-elle, vous êtes dans l'erreur ; parmi tous les hommes qui naissent entre le ciel et la terre, en est-il un seul qui soit exempt de mourir ! Seulement, il existe une différence entre celui qui est pur et celui qui est souillé. Celui qui a conservé en lui sa pureté, monte, sans que les parties subtiles qui composent son être soient séparées, jusqu'au ciel et devient un esprit immortel ; celui qui n'emporte

[1] Sun-Tsé, ajoute le même éditeur, se montre plein de respect filial pour sa mère ; un immortel eût-il voulu perdre un fils aussi pieux ! — On sait que la piété filiale est pour les lettrés de la secte de Confucius, le principe de toute morale.

Digitized by Google

que des souillures, avec son corps aussi descend sous la terre et devient un démon. Les saints hommes disaient : Les génies immortels sont des hommes qui ont été ornés de toutes les vertus. Ils ajoutaient aussi : Adressez des prières aux génies supérieurs et inférieurs ! Donc, il faut croire absolument aux génies immortels et aux démons [1]. Vous vous êtes obstiné à détruire un esprit d'en-haut, pourquoi ne se vengerait-il pas? J'ai enjoint au peuple de faire des prières et des sacrifices dans le temple nommé Yu-Tsing-Kouan, qui se trouve hors de la ville; allez-y vous-même demander pardon de votre crime et vous recouvrerez la santé. »

Comment eût-il résisté aux volontés de sa mère? Sun-Tsé monta donc dans sa litière; arrivé au temple, il vit le chef des religieux venir à sa rencontre, et comme, au fond, cette démarche lui déplaisait, il n'entra dans la pagode qu'à contre-cœur. Le desservant pria Sun-Tsé de brûler des parfums et il le fit, mais sans y joindre des prières. Tout à coup, tandis que les essences brûlaient sur le réchaud, la fumée s'éleva en un tourbillon compact qui formait comme un piédestal, sur lequel se tenait le devin décapité.

Sun-Tsé plein de colère sort précipitamment du temple et descend sous la galerie; mais à peine avait-il fait quelques pas, que l'apparition se retrouve encore face à face avec lui; tirant le glaive d'un des gens de sa suite, il s'élance contre le fantôme; un homme tombe blessé? Tous [2] regardent et reconnaissent celui qui peu de jours auparavant a décapité de sa main le saint personnage. Le glaive a pénétré jusqu'à la cervelle; son sang coule par le nez, les yeux, les oreilles et la bouche; il expire....

[1] De nos jours encore, ceux qui croient à Fo (Bouddha) et aux esprits immortels (comme les sectateurs de Lao-Tsé), faussent le sens des paroles de Kong-Fou-Tsé et de Meng-Tsé, pour y chercher des preuves à l'appui de leurs doctrines. Ce n'est pas seulement l'erreur particulière d'une femme du pays de Ou (celui où s'était établi Sun-Kien). (Note de l'édition in-18).

[2] A ce propos, le même texte poursuivant sa thèse, ajoute en note: Ce simple soldat a fait un acte passif en tuant le sorcier; ce n'est pas lui qui a eu l'intention; et voilà que ce sorcier (après sa mort) se venge et le tue !.... Non, ce n'était pas là le fait d'un esprit immortel!

Digitized by Google

« Qu'on l'emporte pour l'enterrer, » dit Sun-Tsé, et quand il va pour sortir du temple, le fantôme se dresse de nouveau devant la porte; personne ne peut le voir, excepté Sun-Tsé; il attribue cette vision à la magie, et s'asseyant en face de la pagode, il ordonne à cinq ou six cents soldats de démolir l'édifice.

Les soldats montent sur les toits et enlèvent les tuiles; mais ils sont tous renversés. Sun-Tsé aperçoit encore sur l'édifice le devin Yu-Ky, visible pour lui seul; avec sa main il poussait les travailleurs en bas du toit. La colère de Sun-Tsé n'a plus de bornes; il ordonne à tous ses soldats de mettre le feu aux quatre coins du temple; mais au milieu [1] des flammes étincelantes, apparaît le Tao-Ssé; il fait voler les briques et les lance autour de lui : Sun-Tsé retourne vivement vers son palais; le spectre l'y attend à l'entrée..... Alors au lieu de rentrer sous son toit, il convoque trente mille hommes de troupes, avec lesquels il va camper hors des murs, en rase campagne. La nuit, il la passe sous sa tente; les soldats ont ordre de veiller et de faire des patrouilles autour du pavillon avec de longues lances et de lourdes haches. Vers minuit, lui seul voit arriver le Tao-Ssé, qui vient, les cheveux épars, se placer devant sa tente; jusqu'au jour, Sun-Tsé pousse des cris comme un fou furieux, puis il se hâte de rentrer dans la ville.

Devant la porte de sa capitale, le jeune conquérant rencontre le fantôme; cette fois il n'y prend pas garde et passe outre. Sa mère, à qui les gens de sa suite ont tout raconté, éclate en sanglots; durant la nuit, le spectre lui apparaît dix fois, il ne peut fermer les yeux. Dès que le jour se montre, sa mère court près de lui; elle le trouve dans un état de faiblesse alarmant.

« Mon enfant, s'écrie-t-elle, comme vous voilà changé! » — Sun-Tsé se fait apporter un miroir, regarde son visage; l'altération de ses traits l'épouvante, il se tourne vers ses serviteurs et leur dit : « Puisque ma physionomie a pris une pareille

[1] C'était le cas, dit en note la même édition, d'obtenir du ciel une pluie bienfaisante qui éteignit le feu!

Digitized by Google

couleur, comment espérerais-je d'acquérir de la gloire et de fonder un état indépendant ! » Le spectre apparaissait dans le miroir de cuivre ; Sun-Tsé frappe cette surface polie, et s'écrie avec rage : « Le sorcier ! »

Le cri qu'il a poussé a rouvert la blessure, il tombe sans mouvement..... Sa mère le fait transporter dans sa chambre à coucher, et bientôt il reprend ses sens ; mais en voyant sa blessure rouverte, il dit avec un soupir : « Hélas ! je ne puis revenir à la vie ! Que mes conseillers Tchang-Tchao et les autres soient introduits près de moi..... » Et il leur fit les recommandations suivantes :

« La Chine est en proie à l'anarchie ; mais avec le peuple de Ou et de Youé [1], avec la barrière solide que présente le fleuve Kiang dans ses trois branches, on peut attendre, sans crainte ni danger, l'issue des événements. Vous tous, appliquez-vous à bien seconder mon jeune frère Sun-Kuen. » — Puis prenant à la main le sceau suspendu à son cou, il appela près de lui ce frère destiné à lui succéder ; et quand celui-ci fut près de sa couche, il ajouta : « N'allez point, à mon exemple, vous mettre à la tête des peuples du Kiang-Tong, chercher la réalisation de vos projets entre deux armées rangées en bataille, et guerroyer à travers l'Empire. Elevez les gens sages, employez les gens habiles ; alors chacun rivalisera de zèle pour défendre votre pays du Kiang-Tong. Ma position n'était pas la même que la vôtre ; n'oubliez donc pas les difficultés qu'ont surmontées notre père et votre frère aîné pour s'emparer de la souveraineté qu'ils vous laissent ! Ne changez pas légèrement ce qu'ils ont fait ! » — Sun-Kuen s'agenouilla et reçut le sceau royal.

Alors Sun-Tsé fit signe à sa mère d'approcher, et lui dit : « Votre fils indigne va mourir.... Les années que le ciel m'accorde sont accomplies. Je ne puis plus veiller aux besoins de ma mère ; le sceau royal, je l'ai confié à l'aîné de mes quatre

[1] Ou et Youé sont les noms de deux anciens royaumes tributaires des Tchéou, et auxquels correspondaient les provinces de l'Empire des Han dont le père de Sun-Tsé s'était emparé à la faveur des guerres civiles.

Digitized by Google

frères, avec l'espérance que ma mère le dirigera sans cesse par ses conseils. Les anciens serviteurs du père et du frère aîné méritent d'être traités avec égards. — Hélas! dit la mère du mourant avec des sanglots, je crains que votre jeune frère ne soit, par sa trop grande jeunesse, incapable de maintenir votre puissance; alors, que deviendrons-nous? »

« Sun-Kuen, reprit le moribond, l'emporte sur moi de beaucoup; notre souveraineté n'est en rien menacée; si les affaires de l'intérieur offrent quelque embarras, qu'il consulte Tchang-Tchao. Si les inquiétudes viennent du dehors, qu'il consulte Tchéou-Yu; malheureusement ce dernier n'est pas ici parmi ceux qui m'entourent et je ne puis lui adresser mes recommandations! »

Puis, à ses trois autres jeunes frères il adressa les paroles suivantes : « Après ma mort, obéissez aux ordres que vous dictera votre aîné Sun-Kuen. S'il se trouve dans la famille quelqu'un qui sème la discorde, réunissez-vous pour le faire périr. Un parent qui se révolte contre les siens, n'est plus digne de reposer auprès de ses ancêtres [1]! »

Enfin, il appela à ses côtés son épouse Kiao-Sé, et lui dit : « Hélas! nous voilà séparés au milieu de la vie! Que votre jeune sœur vous rende des devoirs assidus; qu'elle ait surtout une grande condescendance pour son époux Tchéou-Yu; de votre côté, montrez-vous dévouée envers mes jeunes frères. N'oubliez pas mes dernières volontés, et pendant toute votre vie, témoignez un grand respect à ma mère, sans jamais relâcher le lien qui unit les membres d'une même famille. » — Et se tournant vers les mandarins civils et militaires, il ajouta : « Vous tous, servez avec zèle mon jeune frère. Méritez le nom de serviteurs dévoués et fidèles. — Et vous, Sun-Kuen, si vous veniez à méconnaître les services d'un mandarin digne de votre estime, au bord des neuf fontaines où je vais habiter sous la forme d'un esprit, croyez-le, je refuserais un jour de vous voir! »

[1] C'est-à-dire qu'étant considéré comme coupable de rebellion, il est séparé jusque dans la tombe du reste de la famille. La jeune sœur dont il parle quelques lignes plus bas, est sa propre sœur. Voir vol. Ier, page 119.

Digitized by Google

Après avoir fait ses diverses recommandations, il mourut, dans la vingt-sixième année de son âge [1].

[1] Dans la suite, dit l'édition in-18, on a écrit sur lui les vers qui suivent :

« Seul, il conquit les provinces du sud-est de la Chine, et les hommes l'ont comparé [à Pa-Wang.
» Il méditait ses attaques comme le tigre (qui songe) dans sa tanière; il se précipitait [à l'exécution de ses projets comme le faucon qui s'élance dans les airs.
» Il soumit à sa puissance les trois bras du fleuve Kiang, et sa renommée se répandit [comme un parfum entre les quatre mers.
» Au moment de mourir, il légua à son successeur l'accomplissement de ses grandes [entreprises, et en confia la direction à Tchéou-Yu. »

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Tsao-Tsao attaque Youen-Chao.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 220 de J.-C.] Le jeune conquérant venait d'expirer; son frère Sun-Kuen s'étant précipité avec des sanglots devant sa couche, Tchang-Tchao lui dit : « Seigneur, ce n'est pas là le moment de pleurer ! Jadis, les lois établies par Tchéou-Kong à l'occasion de l'élévation au trône, son fils Pé-Kin ne les observa pas [1]; non qu'il voulût désobéir à son père, mais les circonstances le forçaient à se départir des rites. Aujourd'hui, l'Empire ne jouit point d'une tranquillité parfaite; craignez, en vous occupant trop des cérémonies funèbres, de perdre le fruit des travaux de ceux qui vous ont précédé. De plus encore, voici que de toutes parts se lèvent des ambitieux et des turbulents; les chakals et les loups remplissent les routes. Si on s'arrête, dans sa tendresse pour un défunt, à pratiquer tous les rites, autant vaut ouvrir sa porte et saluer respectueusement le voleur qui entre; ce qui, assurément, ne serait plus de l'humanité ! »

[1] L'allusion historique renfermée dans ce passage nous a forcé de paraphraser un peu les mots du texte. A la mort de Wou-Wang, fondateur de la dynastie des Tchéou, son frère Tchéou-Kong, chargé de diriger l'Empire et d'instruire l'héritier présomptif, se retira pendant deux ans, laissant à sa place son fils Pé-Kin. Voir la note du vol. Ier, page 311; l'Histoire générale de la Chine, vol. Ier, page 285; et les Mémoires sur les Chinois, vol. III, page 35.

Digitized by Google

Après ce discours, Tchang-Tchao confia le soin des cérémonies funèbres à Sun-Tsing[1], et fit changer d'habits à Sun-Kuen, qui montant à cheval, sortit avec lui pour aller délibérer sur la prochaine campagne.

Le nouveau prince avait le visage carré, la bouche grande, les yeux noirs, la barbe un peu rouge. Jadis, Liéou-Wan, ambassadeur des Han, étant venu dans ce royaume de Ou, s'était écrié en regardant l'un après l'autre ces cinq frères : « Si je considère attentivement cette famille, tous ces jeunes gens me semblent doués des plus heureuses dispositions ; il ne leur manque rien du côté de la fortune ; mais sur le visage de Sun-Kuen je lis quelque chose d'extraordinaire, de particulièrement majestueux. Son physique a je ne sais quoi qui dénote l'homme supérieur ; une grande destinée l'attend. Aucun des autres ne jouira comme lui d'une vie longue et prospère ! »

Ce n'était pas sans une grande inquiétude que Sun-Kuen se voyait à la tête de ce royaume (fondé par son frère) à l'est du fleuve Kiang ; toutefois, il se sentit rassuré quand on lui apprit le retour de Tchéou-Yu (intendant en chef des troupes), qui revenait avec son armée. Ce général occupait avec ses forces la ville de Pa-Kiu ; averti que Sun-Tsé avait été blessé d'une flèche, il s'était mis en marche pour accourir vers lui. A peine mettait-il le pied sur le district de Ou[2], qu'on lui annonça la mort de son jeune maître. Marchant en pleine nuit, il vint se prosterner devant le cercueil, et la veuve de Sun-Tsé lui fit part des dernières volontés de son mari : « Hélas, répondit le fidèle général, comment oserais-je me charger du pesant fardeau qu'il m'a imposé ? — Désormais, répliqua-t-elle, c'est sur vous que repose le soin des affaires dans ces provinces. De grâce, gardez au fond de votre cœur les paroles que mon mari vous adresse (par ma bouche) ; Sun-Kuen pourra élever les siens et agrandir sa puissance ! »

Tchéou-Yu se prosternant à terre, jura de se dévouer avec

[1] Oncle de Sun-Kuen ; voir vol. Ier, page 119.
[2] C'est-à-dire le district où se trouvait la capitale du petit royaume.

Digitized by Google

zèle aux intérêts de la famille ; et frappant le sol de son front devant Sun-Kuen, qui le salua d'une façon respectueuse, et le supplia aussi de graver dans son ame les paroles pressantes du mourant ; il ajouta : « Je voudrais [1] donner ma vie pour témoigner la reconnaissance qui m'anime ! »

« Ce royaume qu'ont fondé mon père et mon frère aîné, reprit Sun-Kuen, comment le mettrai-je à l'abri des périls qui le menacent ? — Aujourd'hui, dit Tchéou-Yu, on voit de toutes parts des héros, des personnes supérieures qui se distinguent. Celui qui gagne à soi les hommes, réussira ; celui qui se les aliène, périra ! Appelez à vous, sans plus tarder, les sages à l'esprit profond, les gens habiles qui voient loin, pour en faire vos ministres, vos soutiens, et le royaume de Ou s'affermira. »

« Mon frère m'a dit : Pour les affaires du dedans, rapportez-vous à Tchang-Tsé-Pou ; pour les affaires du dehors, prenez conseil en toute occasion de Tchéou-Yu ! »

« Tchang-Tsé-Pou est un homme vertueux qui entend les affaires, répondit le général ; regardez-le comme le maître dont vous devez écouter les avis, et vénérez-le de même. Quant à moi, je suis sans talents, et je craindrais de trop mal m'acquitter des hautes fonctions qui me sont dévolues. Permettez-moi donc de vous recommander un personnage capable de vous aider à gouverner.... — Quel est-il ? — C'est un homme qui sait par cœur le San-Liéao et le Lou-Tao [2], un conseiller fertile en ressources et en stratagèmes. Privé de son père depuis son enfance, il se montre plein de piété filiale envers sa mère. Il possédait de grands biens ; mais ses richesses, il les a distribuées aux pauvres pour soulager leurs besoins. Quand j'étais gouverneur de Kuu-Tchao, passant un jour avec une centaine de soldats près de chez lui, je me trouvai sans vivres. J'allai lui en demander ; dans sa maison il avait alors deux greniers renfermant chacun trois mille mesures de grains. Au même instant, il en mit un à ma

[1] Littéralement : je voudrais graisser la terre avec mon fiel et mon foie pour, etc.

[2] Ce sont le sixième et le dernier des sept ouvrages fondamentaux sur l'art militaire des Chinois ; voir vol. Ier, page 296, note de la page 16.

Digitized by Google

disposition [1]. Dès son bas âge, cet homme s'est exercé au maniement du sabre et au tir de l'arc à cheval ; il habitait le village de Kuu-Hou, mais son aïeule étant morte, il est allé l'enterrer à Tong-Tching où il réside maintenant. Liéou-Tsé-Yang [2], son ami intime, l'a plusieurs fois prié de venir près de lui dans sa ville de Tchao-Hou, mais sans pouvoir l'y attirer. Seigneur, il convient de faire des propositions à ce personnage, né à Lin-Hoay-Tong, et qui se nomme Lou-Sou (son surnom honorifique Tsé-King.) »

Ce fut Tchéou-Yu lui-même que le nouveau roi de Ou chargea de se rendre près de Lou-Sou. Quand ce dernier eut entendu les explications que lui donnait le général, il répondit : « Liéou-Tsé-Yang m'a invité à me rendre près de lui, je veux répondre à son appel. — Jadis, répliqua Tchéou-Yu, Ma-Youen [3] alla trouver l'Empereur Kwang-Wou (dans une circonstance analogue) : de nos jours, ce ne sont guère les princes qui choisissent leurs serviteurs, mais les serviteurs qui choisissent leur maître. Or, Sun-Kuen, mon maître, veut s'entourer de gens de bien ; il veut employer les hommes capables, élever aux honneurs ceux qui paraissent dignes d'être distingués. J'ai déjà entendu dire à des personnes prudentes, que certainement le pouvoir légué par le ciel à la famille des Liéou [4], pendant une longue suite de générations, allait passer dans les provinces du sud-est de l'Empire. Suivre pas à pas les événements, étudier les vicissitudes de la

[1] A ce propos, l'édition in-18 insère la note suivante : Celui qui a de la piété filiale envers les siens, et qui secourt ses amis, sera certainement loyal envers son prince. Celui qui se prive soi-même et aime à rendre service, ne sacrifiera certainement pas aux intérêts particuliers de sa famille, ceux de l'État.

[2] Il s'agit ici de Liéou-Piao, souvent cité.

[3] Ma-Youen joua un grand rôle sous Kwang-Wou-Ty, qui régénéra l'Empire et la dynastie des Han, après l'usurpation de Wang-Mang (l'an 25 de notre ère). Voir Histoire générale de la Chine, vol. III, pages 282 et suivantes. — Tout ce chapitre écrit en chinois avec une élégance remarquable et en style ancien assez difficile, abonde en allusions historiques que nous devons traduire. Après tout, c'est ainsi que les écrivains du céleste Empire traitent la philosophie de l'histoire.

[4] On sait que le nom de famille des Han était Liéou.

Digitized by Google

fortune, c'est se conformer aux changements que décide le ciel. (Celui qui se met d'accord avec les desseins d'en-haut, arrive à la fin à posséder l'Empire). Ainsi le sage plein de mérite, imitant le dragon et le phénix, trouve le moment où il s'élèvera avec gloire et majesté. Vous donc, ne songez plus à ce que vous a dit Liéou-Tsé-Yang ! »

Décidé par ce discours, Lou-Sou se laissa conduire près de Sun-Kuen, qui le reçut avec de grands égards et resta jusqu'au soir à converser avec lui sans se lasser. Un jour, après le repas, tous les convives s'étant retirés, Sun-Kuen garda Lou-Sou à boire en sa compagnie; ils se couchèrent côte à côte, et après avoir sommeillé jusque vers minuit, Sun-Kuen dit à son confident : « Voici que la dynastie des Han est sur le bord d'un abîme; de toutes parts la tempête se montre menaçante. Ce pouvoir que mon père et mon frère aîné m'ont transmis, je voudrais l'affermir à l'exemple de Hiuen-Kong et de Wen-Kong[1]. Vous, sur qui je compte pour m'aider, que me conseillez-vous de faire? »

« Autrefois, répliqua Lou-Sou, le fondateur de la dynastie des Han voulait très sincèrement reconnaître et honorer l'Empereur Y-Ty[2]; la tyrannie de Hiang-Yu fut ce qui l'en empêcha. Aujourd'hui Tsao-Tsao peut être comparé à Hiang-Yu[3]; de votre côté, seigneur, pourquoi vous borneriez-vous à aspirer au rôle de chef des vassaux comme Hiuen-Kong et Wen-Kong? Si je ne me trompe, il ne peut plus y avoir de restauration de la famille des Han; mais Tsao est aussi impossible

[1] Hiuen-Kong, roi de Tsi, fut le plus puissant des vassaux sous Hoey-Wang des Tchéou, vers l'an 670, et Wen-Kong eut le même rang sous Siang-Wang, de la même dynastie, vers l'an 636 avant J.-C. Voir dans l'Histoire générale de la Chine, ces deux Empereurs, vol. II.

[2] Après la chûte des Tsin (l'an 206 avant J.-C.), tandis que Liéou-Pang, fondateur de la dynastie des Han, luttait contre son compétiteur Hiang-Yu, ce dernier décerna le titre d'Empereur au roi de Tchou, et lui imposa le nom de Y-Ty. Histoire générale de la Chine, vol. II, page 450.

[3] L'édition in-18 dit en note : Hu-Kong (adressant une dépêche secrète à Tsao-Tsao), avait comparé Sun-Tsé à ce même Hiang-Yu, et c'était seulement en parlant de son courage; cette fois Lou-Sou compare Tsao-Tsao lui-même à cet usurpateur; c'était en parlant de sa manière de gouverner.

Digitized by Google

à abattre. Que vous reste-t-il donc à faire? Une seule chose; vous établir fortement à l'est du Kiang pour être prêt à profiter des circonstances. Si vous prenez ce parti, rien ne s'opposera à la réussite de vos projets. Dans le nord, vous le savez, les ennemis sont nombreux; mais vous avez de moins à compter Hwang-Tsou qui vient d'être battu. Détruisez donc d'abord Liéou-Piao, rendez-vous maître de tous les pays traversés par les eaux profondes du Kiang, et là, affermissez-vous. Plus tard, vous prendrez ouvertement le titre d'Empereur, et soumettant à vos lois la terre entière, vous fonderez, comme jadis Liéou-Pang, une dynastie! »

« Pour l'instant, répartit Sun-Kuen, mon ambition se borne à secourir l'Empereur (contre Tsao); voilà ce que mes forces me permettent, et vos vues sont bien au-dessus de mes propres desseins. »

« Les anciens disaient : Chacun peut prendre modèle sur les saints Empereurs Yao et Chun. Quant à vous, seigneur, je crains que vous ne portiez pas vos regards aussi haut! »

A ces paroles du conseiller, Sun-Kuen, transporté de joie, rajusta ses habits [1] et dit en se levant avec respect : « J'accepte les enseignements d'un sage à l'esprit si profond, car ils me conduiront, je l'espère, à la gloire et à la fortune! » Depuis lors, plein de confiance en Lou-Sou, il fit donner à sa vieille mère des vêtements de cour et des ameublements.

Introduit à la capitale du royaume de Ou par Tchéou-Yun, Lou-Sou recommanda à son tour un homme qui s'était retiré dans la contrée [2] pour fuir les troubles. On l'appelait Tchou-Kou-Kin (son surnom honorifique Tsé-Yu); versé dans l'étude de Tchun-Tsiéou de Confucius, il rendait à sa mère tous les devoirs de la piété filiale. Sun-Kuen l'accueillit avec de grands égards, le traita en hôte de distinction et reçut de lui ce conseil : « Ne vous unissez point à Youen-Chao, mais soumettez-vous momentanément au ministre des Han, afin de réaliser plus tard vos espérances. »

[1] L'étiquette chinoise veut qu'on rajuste ses habits pour saluer quelqu'un.
[2] Il était de Nan-Yang, dans la province de Lang-Yé.

Digitized by Google

Décidé à suivre cet avis, Sun-Kuen renvoya immédiatement (vers Youen-Chao) l'émissaire Tchin-Tchen[1] avec une réponse. Or, Tsao-Tsao, instruit de la mort de Sun-Tsé, se disposait à envahir les provinces soumises par le jeune conquérant. L'envoyé de celui-ci, Tchang-Hong l'en détourna : « Profiter de ce qu'un homme est dans le deuil pour fondre sur lui, disait-il, [2] ce n'est point là suivre les préceptes de justice légués par les anciens. En pareil cas, si on échoue dans son entreprise, on n'a fait que troubler l'harmonie pour se créer une inimitié terrible. Le mieux est donc d'attendre et de bien traiter le successeur de Sun-Tsé! » Tsao suivit ce conseil ; il se hâta de nommer Sun-Kuen général et gouverneur de Hoay-Ky ; puis accordant à ce mandarin (Tchang-Hong) le grade de gouverneur civil du même district, il l'envoya porter au jeune prince le sceau de sa nouvelle dignité.

Heureux de voir Tchang-Hong revenu, Sun-Kuen le chargea, ainsi que Tchang-Tchao, de reprendre la direction des affaires. Le premier de ces deux mandarins recommanda Kou-Yong (son surnom Youen-Tan), natif du pays de Ou, ancien magistrat de Hou-Fey, qui résidait alors à Chang-Yu ; il était disciple de Tsay-Pé-Kiay, officier supérieur à la cour des Han, parlait peu, buvait moins encore et se faisait remarquer par la droiture de son ame autant que par l'aspect imposant de sa personne. Sun-Kuen fit de lui l'un de ses ministres, et le gouverneur de ses provinces. Ainsi s'accroissait sa puissance sur la rive orientale de Kiang : il avait tout à fait conquis l'affection du peuple.

[1] Voir plus haut, pages 263 et 269.

[2] A l'article premier de l'art militaire de Ssé-Ma, intitulé *De l'humanité*, il est dit qu'on ne doit point attaquer l'ennemi *pendant le temps du grand deuil*. Le traducteur ajoute en note : Par le grand deuil on entend ici les trois années pendant lesquelles toutes les affaires sont interdites à celui auquel la mort a enlevé son père ou sa mère. Comme ce terme est un peu long, on l'a restreint à cent jours sous la dynastie présente (celle des Tartares-Mandchou). Ainsi, si le roi de l'un des deux partis se trouve dans les circonstances du grand deuil, ce serait, suivant la doctrine chinoise, une très grande indécence que de lui faire la guerre. Mémoires sur les Chinois, volume VII, page 232.

Digitized by Google

Cependant, retourné près de Youen-Chao son maître, (avec une lettre), Tchin-Tchen lui apprit la mort de Sun-Tsé et quelles faveurs le tout puissant ministre des Han venait d'accorder à Sun-Kuen. Youen-Chao transporté de colère se mit en devoir d'attaquer la capitale avec cinq cents mille hommes rassemblés dans les quatre provinces de Ky, de Tsing, de Yéou et de Ping, qui lui obéissaient.

II[1].

« Seigneur, dit le conseiller Tien-Fong à Youen-Chao (qui s'avançait déjà vers Kouan-Tou), contentez-vous de mettre toutes vos places en bon état de défense et attendez ainsi les événements que le ciel fera naître! Si vous entrez en campagne, soyez-en sûr, vous attirerez sur vous de grands malheurs!.... — Quoi, interrompit le général Fong-Ky, notre maître n'a pas encore fait marcher ses loyaux soldats, et déjà ce conseiller prononce des paroles de blâme! » Youen-Chao indigné voulait qu'on décapitât le (trop fidèle) mandarin; cédant aux représentations des grands qui l'entouraient, il se borna à le faire jeter en prison, la cangue au cou, « attendant, disait-il, qu'il en eût fini avec Tsao, pour punir le coupable d'une façon éclatante. » Puis, il donna l'ordre aux troupes d'avancer. Instruit de l'approche de cette armée, Hia-Héou-Tun (chargé de défendre la frontière), en donna avis à Tsao.

Aussitôt le premier ministre confia à Sun-Yo la défense de la capitale, et se dirigea vers cette même ville de Kouan-Tou, au-devant de l'ennemi, emmenant à sa suite soixante-dix mille hommes, ainsi que tous les mandarins civils et militaires. De son côté la grande armée de Youen-Chao marchait aussi, couvrant la plaine de ses étendards, faisant étinceler une forêt de cimeterres et de piques. Les deux corps de l'avant et de l'arrière-garde formaient une masse de sept cent cinquante mille hommes

[1] Vol. II, livre VI, chap. IX, page 120 du texte chinois.

Digitized by Google

qui vinrent camper à Yang-Wou ; l'ensemble des tentes occupait une étendue de trois lieues ; à cette nouvelle, l'effroi se répandit dans l'armée de Tsao-Tsao.

Avant qu'on ne livrât bataille, Tsou-Chéou dit à Youen-Chao : « Les gens du nord sont bien nombreux, mais ils n'égalent pas en valeur les troupes du midi. Les troupes du midi sont pleines d'expérience dans la guerre, mais elles n'ont pas des provisions en aussi grande abondance que celles du nord. Or, puisque l'armée du midi manque de vivres, son avantage est d'engager le combat sans plus tarder. L'armée du nord a donc sur quoi compter ; elle doit garder son camp ; il lui suffit, et elle peut le faire, de leurrer pendant des mois les troupes venues du midi, pour que celles-ci soient vaincues sans combattre [1]. »

« Tien-Fong jetait le découragement dans le cœur de mes soldats, et je l'ai fait mettre en prison, répliqua Youen-Chao avec colère ; à mon retour, il peut s'attendre à mourir..... Et vous osez parler de la sorte?.... Gardes, entraînez-le ! Quand j'aurai vaincu Tsao je ferai tomber sa tête avec celle de son collègue ! »

Dans le camp de Tsao, le conseil était assemblé aussi ; Sun-Yéou disait : « Cette armée du nord, toute nombreuse qu'elle se montre, ne doit pas nous faire peur. Dans notre armée du midi, chaque soldat est un héros qui en vaut dix de ceux qu'il vient combattre. Notre avantage est d'attaquer au plus vite ; car si nous laissons passer les jours et les semaines, les vivres venant à manquer, nos troupes se disperseront. » Ces paroles s'accordaient avec la pensée de Tsao ; il les approuva et donna le signal de l'attaque ; une moitié de l'armée ennemie se présenta pour

[1] L'armée du midi est celle de Tsao ; l'armée du nord est celle de Youen-Chao. L'auteur, emporté par son désir de peindre Youen-Chao comme un homme irrésolu et violent, le replace encore dans la même situation ; il le montre toujours prêt à rejeter les bons conseils, à suivre les mauvais avis, en un mot courant à sa perte tête baissée, tandis que Tsao, plus habile et plus prudent, prête l'oreille aux paroles de ses mandarins et assure sa victoire.

Digitized by Google

combattre. Des deux côtés les troupes sont rangées en lignes. Dix mille archers dirigés par Chen-Pey (lieutenant de Youen-Chao), vont s'embusquer sur les deux ailes; et cinq mille arbalétriers restent cachés dans l'intérieur du camp; ils attendent pour agir que le canon leur donne le signal.

Trois fois le tambour a retenti. Coiffé du casque d'or, couvert de la cuirasse de même métal, vêtu de la tunique de brocard et portant la ceinture de jade, Youen-Chao paraît à cheval, en tête des rangs. A ses côtés se montrent les généraux de première classe, Tchang-Hou, Kao-Lan, Han-Mang, Chun-Yu-Kiong et d'autres; les étendards de diverses formes [1], la hache (insigne du pouvoir royal) sont disposés avec soin autour de lui; il appelle Tsao-Tsao à haute voix en le priant de répondre. Dans l'armée opposée, les bannières [2] s'écartent et livrent passage à Tsao qui sort à cheval entre une double haie de généraux, tous armés, tous montés sur leurs chevaux, qu'ils arrêtent afin de prêter l'oreille au dialogue qui se prépare.

Tsao montre le chef ennemi avec son fouet en disant : « Naguère, j'ai obtenu pour toi de l'Empereur le grade de général de première classe, d'inspecteur suprême de tous les districts situés au-delà des monts! Pourquoi donc lèves-tu de nouveau l'étendard de la révolte? — Ah! répliqua Youen-Chao d'un accent de colère, tu portes effrontément le titre de ministre des Han, mais en vérité, tu es le fléau de la dynastie dont tu usurpes le pouvoir! Tes crimes, tes mauvaises actions remplissent le ciel; tu n'es qu'un Wang-Mang, un Tong-Tcho [3]; et tu oses accuser quelqu'un de rebellion! »

« J'ai reçu de l'Empereur l'ordre de te châtier! »

[1] Voir sur les étendards et la hache, la note de la page 84, vol. Ier.

[2] Il s'agit ici des bannières de général en chef, placées aux portes du camp. Si on l'osait on devrait dire : Entouré de ses officiers *d'état-major*.....; ce sont Hu-Tchu, Tchang-Liéao, Su-Hwang, Ly-Tien, Yu-Kin, Yo-Tsin et d'autres; ils ont tous paru dans les guerres précédentes.

[3] Il a été fait maintes fois déjà allusion à l'usurpation de Wang-Mang; quant à celle de Tong-Tcho, elle se trouve rapportée tout au long dans le vol. Ier.

Digitized by Google

« Et moi, j'ai aussi reçu de l'Empereur un ordre particulier qui m'enjoint d'exterminer les traîtres, ennemis de la majesté souveraine..... »

A ces mots, Tsao exaspéré lance contre un des généraux ennemis son lieutenant Tchang-Liéao; les deux champions luttent longtemps avec des forces égales, et bientôt deux autres chefs se sont précipités hors des lignes. Pendant ce double duel, Hia-Héou-Tun et Tsao-Hong, sortis du camp sur l'ordre du ministre, chacun avec mille hommes, se jettent au travers de l'armée ennemie. C'est alors que Chen-Pey qui se tenait sur la tour aux signaux [1], voyant cette manœuvre, donna le signal convenu. D'une part les arbalétriers, de l'autre les archers assaillirent avec violence les troupes de Tsao et les mirent en pleine déroute; poursuivis dans leur retraite, les fuyards furent forcés de se replier sur Kouan-Tou [2] : aussitôt Youen-Chao à la tête de son armée s'approcha de ce lieu et y dressa son camp.

« Maintenant, dit Chen-Pey, établissons dix mille hommes en ce lieu pour le tenir en état de défense, puis fermons le camp de Tsao avec une montagne de terre rapportée, d'où nos gens puissent le dominer et l'accabler de projectiles. Tsao sera très certainement obligé d'évacuer cette position (pour se porter de l'autre côté des montagnes); et nous, une fois maîtres des défilés, des passages, nous enlèverons la capitale. » Youen-Chao adoptant ce conseil, chargea ses plus vigoureux soldats d'élever des montagnes qui, dans un espace de plusieurs lieues, cernassent le camp de Tsao. Appuyée d'un côté sur le fleuve, adossée aux monts qui ne présentent que des gorges étroites, l'armée du premier ministre ne savait trop par où se choisir un chemin.

[1] Littéralement : la tour du général ; elle est d'ordinaire placée à l'un des angles du camp. Voir vol. VII et VIII des Mémoires sur les Chinois, la description et la figure de ces tours.

[2] Nous avons déjà remarqué que ce mot signifie le *grand gué*, le *grand passage;* en le reproduisant sous la forme de Kouan-Tou, on peut comprendre que ce nom s'applique à un village voisin, désigné par la même dénomination. — Ces détails de combats ont été abrégés. — L'édition in-18 fait observer que les soldats du nord, très exercés au maniement de l'arc, l'emportaient de ce côté sur ceux du midi.

Digitized by Google

Aussi voyant cette colline se former autour de son camp, Tsao envoya-t-il deux de ses lieutenants contre l'ennemi, pour qu'ils s'ouvrissent un passage; mais les archers de Chen-Pey embusqués au point le plus difficile du défilé les repoussèrent.

Dix jours s'écoulèrent, durant lesquels une cinquantaine de montagnes artificielles furent élevées; sur ces tertres se dressèrent des tours volantes [1], que garnit bientôt la moitié des archers. Les traits pleuvaient par torrents du haut de ces tours; les soldats de Tsao épouvantés au dernier point se couchaient sous leurs boucliers pour éviter ces coups. Chaque fois que le gong retentissait, des nuées de flèches tombaient dans le camp de Tsao, et ses gens blottis sous leurs pavois se couchaient à terre; ce qui provoquait les cris joyeux et les rires bruyants de l'ennemi.

Enfin, Tsao, voyant ses troupes démoralisées, pria ses conseillers de lui indiquer un moyen de sortir de ce mauvais pas. L'un d'eux, Liéou-Yé, proposa de construire des chars à lancer des [2] pierres; il fut immédiatement chargé de ce soin. Dans la même nuit, une centaine de ces machines furent établies; et on les plaça vis-à-vis de chacune des tours; ainsi, quand les traits partaient d'en-haut, les assiégés amenaient leurs chars et les faisaient jouer à l'envi. De gros blocs de pierres lancés par les engins volaient dans les airs et frappaient les tours de bois, de sorte que les archers et les arbalétriers perchés sur ces machines, n'ayant point où s'abriter, recevaient en grand nombre le coup de la mort. « Ces instruments terribles sont véritablement la foudre [3] », disaient les soldats du nord; et ils n'osaient plus monter sur leurs tours pour assaillir les assiégés.

[1] Littéralement : échelle (pour *escalader* les) nuages. Voir les vol. VII et VIII des Mémoires sur les Chinois. Toutes ces ruses de guerre, tous ces mouvements stratégiques sont expliqués au vol. VII de ces mêmes Mémoires; ils ont donc un intérêt particulier pour les Chinois qui, avides de retrouver partout la tradition, ne se plaisent point comme nous à rencontrer l'imprévu. Il leur faut des allusions historiques, ou des réminiscences, des applications d'un texte qui a fait le sujet de leurs études.

[2] C'est-à-dire des balistes montées sur des roues.

[3] L'édition in-18 explique ainsi dans une note ces paroles des soldats : Les flèches qui sont lancées de haut en bas, on les appelle *pluie;* quand elles vont de bas en haut, on les appelle *foudre*. Après la pluie, le ciel s'abaisse, et le tonnerre, la foudre, s'élance de la terre au firmament.

Digitized by Google

Dès lors Chen-Pey eut recours à un autre stratagème ; ce fut de creuser sous terre un chemin qui pût aboutir au milieu du camp de Tsao. L'ouvrage tirait à sa fin quand les soldats de ce dernier s'aperçurent du péril et l'en avertirent. Liéou-Yé que Tsao consulta encore, répondit : « Les gens du nord se sentent dans l'impossibilité de nous détruire au grand jour, et ils creusent une route souterraine qui les conduira certainement au beau milieu de nos tentes ! — Et quel moyen de les arrêter dans ce travail ? — Faites creuser dans le camp un vaste fossé circulaire ; par là, vous rendrez vains leurs efforts. »

Cette même nuit, le fossé fut terminé ; les mineurs de l'armée ennemie arrivés à cette ouverture ne purent continuer leurs travaux à ciel ouvert ; tout ce qu'ils avaient fait jusque-là se trouva inutile. Ainsi Tsao se maintint à Kouan-Tou ; depuis le commencement du huitième mois jusqu'à la fin du neuvième, Youen-Chao l'y tint bloqué sans reculer d'un pas. Dans l'armée du premier ministre, hommes et chevaux étaient excédés de fatigue ; les vivres et les fourrages manquaient ; il devenait urgent de quitter ce lieu et de retourner à la capitale. Tsao voulait prendre ce parti, mais il hésitait encore, et préféra écrire à Sun-Yo (son conseiller intime) pour lui demander le secours de ses avis. Celui-ci (qui était dans la capitale) répondit par les lignes suivantes :

« Votre excellence a daigné me faire connaître qu'elle ne sait » pas si elle doit avancer ou reculer. Voici mon humble pen- » sée : Youen-Chao a réuni dans ce lieu de Kouan-Tou l'ensemble » des forces dont il dispose ; il veut jouer avec votre excellence » une partie décisive. Votre excellence avec très peu de monde » est en face d'un ennemi extrêmement fort ; si elle ne peut se » tenir sur la défensive et résister, au moins il lui reste le » hasard..... Sur la terre il se présente de grandes vicissitudes ! » D'ailleurs, Youen-Chao n'est qu'un héros de parade [1] ; il peut » réunir ses armées, mais il lui manque le talent d'en tirer parti. » Votre excellence a, de plus que lui, une valeur surnaturelle,

[1] Littéralement : un héros vêtu de toile.

Digitized by Google

» une prudence qui devine tout ; de plus elle a pour elle la » bonne cause ; n'est-ce pas assez pour faire face à un pareil » ennemi ? Voici que vos troupes manquent de vivres, mais » elles n'en sont pas encore arrivées à cette extrémité où se » trouvèrent réduits jadis, dans les villes de Yong-Yang et de » Tching-Kao, les deux compétiteurs à l'Empire, Liéou-» Pang et Hiang-Yu [1]. Cependant, c'était à qui ne reculerait » pas le premier, car la retaite eût entraîné la perte de celui qui » lâchait pied. Ainsi, seigneur, n'eussiez-vous que la dixième » partie des forces qui vous menacent, gardez votre position. » Vous occupez un défilé, ne reculez pas ; attendez que six mois » s'écoulent, examinez les événements qui peuvent survenir. » Certainement, dans cette armée qui vous arrête, il y aura des » désordres, des changements. Ce sera là le vrai moment d'agir, » l'occasion qu'il ne faudra pas laisser échapper.....

» Telle est l'humble pensée de votre serviteur ; excellence, » daignez réfléchir à ces paroles. »

Cette réponse causa une grande joie à Tsao ; il recommanda à tous ses officiers de faire les plus grands efforts pour résister sans perdre un pouce de terrain. Sur ces entrefaites Youen-Chao recula d'une ou deux lieues, et un lieutenant de Su-Hwang (nommé Ssé-Houan), ayant pris quelques soldats ennemis, les interrogea sur les mouvements de l'armée du nord. Les prisonniers répondirent : « Notre grand général Han-Mang doit amener un convoi de vivres pour les trois corps ; nous avions été envoyés en avant pour reconnaître si la route était libre. » Su-Hwang amena ces prisonniers à Tsao-Tsao, devant qui ils répétèrent ces mêmes paroles, et Sun-Yéou dit : « Ce Han-Mang est un brave, confiant en sa valeur et téméraire ; envoyons un général avec mille cavaliers pour lui barrer le chemin ; nous pourrions intercepter le

[1] Voir les notes précédentes et celles du vol. Ier, où les incidents de cette guerre ancienne sont rapportés en détail. Liéou-Pang fut serré de près dans la ville de Yong-Yang où il manquait de vivres, et plus tard Hiang-Yu se vit assiégé par lui dans Tching-Kao, l'an 204 avant J.-C. Voir l'Histoire générale de la Chine, vol. II, pages 470 et suivantes.

Digitized by Google

convoi, ce qui jetterait[1] le désordre dans le camp de Youen-Chao. »

Il fut décidé que Su-Hwang était l'officier qui convenait pour ce coup de main. Tsao le fit donc partir avec son lieutenant Ssé-Houan; ils portaient de quoi incendier les chars ennemis; derrière eux six mille hommes (commandés par Tchang-Liéao et Su-Tchu), se tenaient prêts à leur porter secours. La petite troupe marchait en deux divisions. Or, cette même nuit, Han-Mang amenait à Youen-Chao un convoi de mille chariots chargés de vivres et de fourrages. A travers les gorges des montagnes, se montrèrent les trois mille hommes (aux ordres de Su-Hwang et de Ssé-Houan), prêts à lui disputer le passage. Han-Mang s'élança bravement au galop pour attaquer le premier de ces deux chefs, et tandis que la lutte se prolongeait entre eux, Ssé-Houan dispersant les soldats chargés de défendre le convoi, mit le feu aux chariots qui portaient les fourrages et les grains. Bientôt Han-Mang, hors d'état de résister à son adversaire, tourna bride pour s'enfuir; Su-Hwang, hâtant la marche des siens, vint achever l'œuvre de destruction et les chariots furent réduits en cendre.

Les soldats de Youen-Chao voyaient dans le nord-ouest les flammes monter au milieu des airs, quand les fuyards arrivèrent pour leur annoncer que le convoi venait d'être enlevé et détruit. Aussitôt deux généraux furent chargés par Youen-Chao d'aller intercepter la grande route; ils rencontrèrent le chef victorieux qui retournait au camp avec Ssé-Houan, après avoir accompli sa mission; mais Su-Hwang avait sur ses derrières, pour le soutenir, les deux autres chefs qui, chargeant à la fois, mirent en déroute cette division de l'armée du nord. Ces quatre officiers réunirent leur monde et revinrent ainsi à Kouan-Tou. Transporté de joie, Tsao récompensa les vainqueurs, puis il divisa son armée en deux corps, établissant en dehors des retranchements un autre camp avancé pour s'appuyer sur deux points en même temps[2].

[1] C'est-à-dire : Ce qui, en privant les soldats ennemis des provisions attendues, les porterait à se mutiner, à se soulever.

[2] Littéralement : avoir la force des cornes du taureau; ce que le texte mandchou exprime par : En même temps observer, se secourir :

Digitized by Google

Cependant les vaincus avaient ramené quelques chariots; Youen-Chao, aveuglé par la colère, voulait mettre à mort Han-Mang; mais cédant aux supplications de ses officiers, il se borna à lui donner la bastonnade et le fit rentrer dans la classe des soldats. « Les vivres sont ce qu'il y a de plus important dans une armée, dit alors Chen-Pey; il ne faut donc rien négliger pour s'en procurer. La ville de Ou-Tchao est un lieu d'approvisionnement et qu'il serait urgent de garnir de troupes, afin de le bien défendre. — Mes projets sont arrêtés, répliqua Youen-Chao; je veux que vous alliez à Nié-Kiun pour y préparer des vivres, et que nos troupes ne restent pas plus longtemps privées de ce qui leur est nécessaire. Ainsi, partez au plus vite. »

« Mais, reprit Chen-Pey, les affaires de cette campagne sont très graves (et nécessitent ma présence ici); puis-je les abandonner tout d'un coup? — Depuis vingt ans je conduis des armées; y a-t-il donc quelque chose que je ne puisse faire moi-même, dit Youen-Chao? Vous vous donnez l'importance d'un Siao-Ho[1], et en vérité, vous n'êtes bon à rien! Ne lassez pas mon indulgence! » Chen-Pey fut donc obligé de partir. Aussitôt Youen-Chao envoya un général de première classe, Sun-Yu-Kiong, et son lieutenant Koué-Youen-Tsin, ainsi que d'autres officiers supérieurs[2], garder, avec vingt mille hommes, les blés qui se trouvaient entassés dans la ville de Ou-Tchao. Or, Sun-Yu-Kiong (son surnom honorifique Tchong-Kien), aimait beaucoup à boire; il était violent dans ses colères et traitait mal les soldats. A peine arrivé à son poste, il se mit à festoyer; jusqu'au soir, il restait à déguster de bon vin en compagnie de ses officiers.

Pendant ce temps, les vivres s'épuisaient dans l'armée de Tsao-Tsao, qui envoya des émissaires à la capitale (vers Sun-Yo et Jin-Kiun), pour les presser de lui expédier des provisions à marches forcées. A peine hors du camp, ses courriers étant tombés entre les mains de l'ennemi, furent menés devant

[1] Siao-Ho fut premier ministre de Liéou-Pang (fondateur de la dynastie des Han), qu'il éclaira par ses conseils et soutint par son sang-froid; voir l'Histoire générale de la Chine, vol. II, page 453.

[2] C'étaient Han-Kiu-Tsé, Liu-Wey-Hwang et Tchao-Jouy.

Digitized by Google

un conseiller militaire du nom de Hu-Yéou (son surnom honorifique Tsé-Youen). Ce mandarin (né à Nan-Yang) très orgueilleux, toujours avide de s'attirer des présents, avait été dans son enfance ami de Tsao-Tsao ; en ce temps-là, il occupait près de Youen-Chao le rang de conseiller. A peine eut-il en son pouvoir les lettres interceptées, qu'il courut se présenter devant Youen-Chao. — « Qu'y a-t-il, demanda celui-ci ? — Tsao a levé des troupes et est venu à Kouan-Tou pour nous arrêter dans notre marche, répondit le conseiller ; sans aucun doute, il a laissé la capitale dégarnie de soldats. Si, partageant notre cavalerie en deux corps, nous nous portions de nuit sur cette ville, il se pourrait qu'elle fût enlevée. Nous irions demander à l'Empereur l'ordre de châtier Tsao qui ne nous échapperait pas. De cette façon, sans courir de grands dangers, le frappant sur deux points, par devant et par derrière, nous le battrions infailliblement. Voici que ses vivres sont épuisées ; profitons de la circonstance ; attaquons-le de deux côtés à la fois !... »

« Ah ! reprit Youen-Chao, c'est un ennemi fertile en ressources et en stratagèmes. Ces lettres sont fausses et écrites pour nous tenter. — Eh bien, dit le conseiller, si nous ne le détruisons pas aujourd'hui, nous périrons par ses mains !..... » Et comme il exhortait Youen-Chao à aborder l'entreprise, un homme arriva de Nié-Kiun, apportant une lettre de Chen-Pey dans laquelle celui-ci, après avoir exposé les choses relatives aux grains, ajoutait : « Hu-Yéou lui-même, pendant son séjour dans le district de Ky-Tchéou, a pillé l'argent du peuple ; les gens de sa famille, s'étant approprié les grains et l'argent du trésor provenant des impôts déjà acquittés par les habitants, je les ai fait tous jeter en prison, et tous ils ont, à l'interrogatoire, avoué la vérité de ce que j'avance. »

Quand il eut lu cette lettre, Youen-Chao ne se possédant plus s'écria : « Misérable voleur [1] ! Tu oses impudemment paraître

[1] Celui qui excelle dans l'art d'employer les hommes, dit en note l'édition in-18, en tire toujours parti, fussent-ils avides d'argent ou menteurs. Ce Hu-Yéou était un voleur, c'est vrai, mais ses plans méritaient d'être suivis ; et Youen-Chao les rejeta ! (Le célèbre conseiller) Tchin-Ping avait eu la faiblesse aussi lui de se laisser tenter par de l'argent, et (le fondateur de la dynastie des Han) Kao-Tsou, le combla de richesses pour se l'attacher comme un fils.

Digitized by Google

devant moi et me proposer tes plans ! Va, tu es un ancien ami de Tsao.... Tu as reçu de lui de l'or, de riches étoffes, et c'est pour ce prix que tu cherches de sa part à causer la ruine de mes armées ! J'avais déjà le désir de faire tomber ta tête; mais on m'accuserait de ne rien savoir supporter !.... Va, garde ta tête sur tes épaules ! »

Il lui cria de se retirer, et le mandarin regardant le ciel s'écria avec un profond soupir : « Les paroles d'un homme de bien sont dures à entendre ; on n'écoute point les paroles d'un enfant ! Ma famille est persécutée par Chen-Pey, et moi, devant qui oserais-je paraître sur la terre ? » Après ce monologue, il voulait s'ouvrir le ventre avec son sabre, mais ceux qui l'entouraient l'arrêtèrent en lui disant : « Maître, pourquoi vous tuer de votre propre main ? Youen-Chao n'est point l'homme qui doit gouverner l'Empire. Il rejette les sages conseils qu'on lui donne ; un jour il succombera dans sa lutte contre Tsao, soyez-en sûr ! Maître, vous avez d'anciennes relations avec ce dernier, que ne quittez-vous les ténèbres pour courir au-devant de la lumière ? Vous éviteriez ainsi la mort qui vous attend auprès de Youen-Chao. »

Ce peu de paroles ranima le courage abattu de Hu-Yéou ; il alla se jeter dans les bras de Tsao-Tsao [1].

[1] L'édition in-18 termine ce chapitre par les vers suivants :

« Au commencement, les héros couvraient la fleur du milieu (la Chine);
» Au passage de Kouan-Tou, leurs espérances, hélas ! furent frustrées !
» S'il avait voulu mettre à exécution les plans de Hu-Yéou,
» Les monts et les fleuves seraient retournés, à l'envi, sous la domination de leur [ancien maître (de l'Empereur). »

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Tsao-Tsao brûle les vivres rassemblés à Ou-Tchao.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 221 de J.-C.] Hu-Yéou emmenant avec lui quelques fantassins s'éloigna donc à l'instant du camp de son maître pour aller trouver Tsao-Tsao. Une patrouille embusquée sur le chemin l'arrêta : « Je suis un ancien ami du premier ministre, répondit-il en se faisant connaître, allez lui apprendre que je suis ici. » Or, Tsao-Tsao, débarrassé de ses vêtements, dormait quand les soldats arrivèrent au camp principal ; ce que les gardes lui dirent de la venue de Hu-Yéou lui causa une joie extrême. Sans prendre le temps de chausser ses souliers, il courut pieds nus au-devant de son ancien ami, et le voyant à une certaine distance : « Ah ! s'écria-t-il avec l'accent de la gaîté, en frappant dans ses mains, celui-là revient de loin ; mes affaires sont en bonne voie ! » Et conduisant le transfuge par le bras, depuis la porte du camp, il le fit asseoir sous sa tente.

Pour honorer le souvenir d'une ancienne liaison, Tsao, le premier, s'inclina jusqu'à terre ; Hu-Yéou s'empressa de le relever : « Vous êtes le ministre des Han, et moi je ne suis rien [1] ; seigneur, pourquoi vous abaisser ainsi devant moi ?... — Quoi,

[1] Littéralement : un habit de toile, un homme qui ne porte les insignes d'aucune dignité, qui est habillé comme les gens du peuple. Tsao-Tsao l'appelle toujours par son petit nom de Tsé-Youen, ce qui implique l'idée de la familiarité et de la condescendance. Nous ne pouvons mettre ces nuances dans la traduction ; les noms propres y sont trop nombreux déjà, pour que nous allions les doubler.

Digitized by Google

reprit Tsao, en riant, vous êtes l'ancien ami de celui qui vous reçoit; quelle différence le rang et la gloire pourraient-ils mettre entre vous et moi? — Mes yeux, répliqua le transfuge, étaient comme fermés à la lumière, et je me suis rangé dans le parti de Youen-Chao; mais il refuse les avis qu'on lui donne, et rejette les plans qu'on lui suggère; voici que je l'ai quitté, pour rejoindre un ancien ami. J'espère que votre excellence ne suspecte point ma sincérité!...—Comment donc? dit Tsao, je sais bien que vous êtes plein de droiture et de loyauté... Voyons! Expliquez-moi un peu ce que je dois faire pour triompher de ce rival! »

Le transfuge continua : « J'engageais Youen-Chao à lancer des cavaliers sur la capitale, à profiter du moment où elle était dégarnie de troupes, à vous attaquer ainsi en tête et en queue..... Il ne m'a point écouté; là-dessus, je l'ai fui pour passer sous vos drapeaux. — S'il eût adopté ce plan, s'écria Tsao épouvanté, c'en était fait de moi, je périssais misérablement[1].... — Et s'inclinant devant le conseiller, il reprit : — Youen-Chao est bien puissant, je ne puis l'attaquer de vive force, veuillez m'enseigner quelque ruse..... »

« Excellence, pour combien de temps votre armée est-elle approvisionnée? »

« Pour un an! »

« Je n'en crois rien..... »

« Pour six mois! »

« Je vous parle à cœur ouvert, s'écria Hu-Yéou en se levant pâle de colère, pourquoi cherchez-vous à me tromper? » Et il allait sortir de la tente; Tsao le pria de rester près de lui : « Mon ami, calmez-vous. Je vais vous parler avec sincérité, il me reste encore des vivres pour trois mois. — Ah! répliqua Hu-Yéou, en souriant, on vous tient dans ce monde pour un rusé menteur, et c'est avec raison; j'en ai la preuve! — C'est que,

[1] Littéralement : je périssais sans avoir un lieu où l'on m'enterrât. — Expression consacrée et qui a en chinois un sens de plus que chez nous, la sépulture d'un habitant du céleste Empire étant pour la famille, pour les enfants surtout, l'objet d'une espèce de culte domestique.

Digitized by Google

dit Tsao, en riant aussi, on peut bien mentir quand on parle des choses de la guerre ; — Et s'inclinant vers son oreille, il ajouta à voix basse : — Il ne me reste plus dans le camp de quoi nourrir mes troupes au-delà de ce mois-ci !..... — Et vous n'en avez pas même pour jusqu'à la fin de ce mois, dit Hu-Yéou ; vos provisions sont entièrement épuisées. »

« Comment le savez-vous, » demanda Tsao un peu troublé ? Le transfuge tira sa propre lettre (adressée à Sun-Yo, et saisie sur le courrier), et la lui montra en ajoutant : « De qui est ce message ? »

« Et comment est-il tombé entre vos mains, » dit le ministre tout effrayé ? — Hu-Yéou le lui expliqua en quelques mots. — « Au nom de l'ancienne amitié qui nous lie, répondit Tsao en lui prenant la main, je vous en conjure, donnez-moi un moyen de sortir de cette fâcheuse position ! »

« Excellence, dit Hu-Yéou, vous comptez peu de troupes, et vous avez affaire à forte partie. Si un plan qui vous donne une prompte victoire ne vous vient en aide, (votre perte est certaine.) Vous êtes sur le chemin de la ruine ! Mais j'ai un moyen à vous proposer, par lequel, en moins de trois jours, l'innombrable armée de Youen-Chao sera forcée de se retirer sans combattre, et dès aujourd'hui, la famille de ce redoutable adversaire tombera entre vos mains. Excellence, suivrez-vous ce conseil ? — Oui, oui, et avec joie, répondit Tsao ! — Les approvisionnements de l'armée de votre ennemi sont tous rassemblés à Ou-Tchao, ville située à quelques milles au nord derrière son camp. Celui à qui la défense en a été confiée, pour l'instant, est un certain Sun-Yu-Kiong qui aime à boire et néglige toute sorte de précautions. Faites prendre à une division de vos meilleurs soldats le costume de ceux de Youen-Chao ; ils iront dire à ce gouverneur qu'ils viennent garder les blés entassés dans la place, de la part de Tsiang-Ky, et une fois entrés, ils détruiront par le feu ces immenses magasins. En moins de trois jours, l'armée ennemie se sera dispersée. »

Tsao-Tsao, fut si content de ce stratagème, qu'il fit servir du vin à son hôte pour le traiter dignement ; dès le lendemain il choisit

Digitized by Google

lui-même cinq mille soldats, fantassins et cavaliers, qui furent vêtus comme les soldats ennemis, et portèrent des bannières aux couleurs de Youen-Chao. « Seigneur, lui dit le général Tchang-Liéao, comment se fait-il que Youen-Chao, après avoir réuni tant de provisions en un même lieu, n'ait pas pris plus de précautions pour les garder?.... Ne vous fiez pas si facilement à ce conseil.... Peut-être est-ce un piége que vous tend ce transfuge? — Non, reprit Tsao; l'arrivée de ce mandarin dans mon camp est un signe que le ciel veut la ruine de mon rival. D'ailleurs, nous n'avons plus de vivres; nous ne pouvons plus tenir ici, et si je ne suis ce conseil (qui vous semble dangereux), que nous reste-t-il à faire? Attendre, dans l'inaction, que nous soyons réduits à la dernière extrémité! Et si cet homme était un traître, demeurerait-il au milieu de nous? Il y a longtemps que je voulais assaillir les retranchements de Youen-Chao.... Je vous en prie; dissipez vos soupçons! »

« Mais, répliqua Tchang-Liéao, n'est-il pas à craindre que l'armée ennemie ne profite de l'occasion pour nous attaquer de son côté? — Non, dit Tsao, avec un sourire; ma résolution est irrévocablement arrêtée. »

Laissant la garde du camp principal à Sun-Yéou, à Hu-Siéou, à Kia-Hu et à Tsao-Hong, il fit embusquer à la gauche des retranchements, avec un corps d'armée, Hia-Héou-Tun et son frère Hia-Héou-Youen; à la droite se postèrent Tsao-Jin et Ly-Tien, avec un second corps. A l'avant-garde marchaient Tchang-Liéao et Hu-Tchu; à l'arrière-garde, Su-Hwang et Yu-Kin; Tsao était au centre avec ses autres généraux. Les soldats avaient le bâillon à la bouche, et les chevaux le frein qui les empêche de hennir[1]. Cinq mille hommes en tout, composant l'expédition,

[1] A l'article 4 de Ssé-Ma sur l'art militaire, au chapitre intitulé *De la majesté des troupes*, on lit le passage suivant: S'il arrive que pendant la nuit on veuille faire quelque coup de main...., ou s'il est à propos d'aller surprendre l'ennemi dans son camp...., il faut que les hommes mettent dans leur bouche le bâillon qui est destiné à cet usage et qu'ils portent toujours pendu à leur cou, pour s'en servir dans l'occasion; il faut aussi qu'on mette à

Digitized by Google

sortirent du campement de Kouan-Tou au crépuscule du soir.

On était au vingt-troisième jour du dixième mois de la cinquième année Kien-Ngan (221 de J.-C.) Les étoiles illuminaient tout le firmament : « Voyez, dit Tsou-Chéou au milieu de l'armée à celui qui le gardait à vue [1], cette nuit tous les astres brillent et se montrent en ordre ; allons les consulter ; emmenez-moi hors des rangs. » Il s'éloigne donc, regarde le ciel et voit que la planète Vénus croise dans sa route le Capricorne et Hercule. Tout épouvanté de cette remarque, il demande à paraître devant Youen-Chao. Celui-ci passait la nuit à boire ; quand on l'informe que le mandarin a quelque chose de secret à lui communiquer, il le fait entrer. « Cette nuit, dit Tsou-Chéou, comme j'examinais l'aspect du ciel, j'ai remarqué que l'étoile *Tay-Pé* (Vénus), arrivée au milieu des constellations *Liéou* (l'Hydre) et *Kouey* (le Cancer), lançait sa lumière contre les constellations *Niéou* (le Capricorne) et *Téou* (Hercule). Le pronostic est infaillible ; nos troupes seront battues ; le camp va être attaqué par derrière. Il est indispensable d'assurer la défense des provisions rassemblées à Ou-Tchao. Envoyez vite des généraux expérimentés et des troupes d'élite occuper les défilés des montagnes, afin de déjouer les ruses de Tsao-Tsao ! »

« Retire-toi d'ici, s'écria Youen-Chao ; toi, déjà condamné à mourir, tu oses, par de folles prédictions, jeter l'alarme dans le cœur des soldats. Gardes, je vous avais ordonné de veiller sur lui avec soin, pourquoi l'avez-vous laissé sortir et répandre ses ridicules pronostics ? » Et ayant abattu d'un coup de sabre la tête de l'officier chargé de la garde du captif, il dit à un autre de l'emmener en prison. « Hélas, répliqua le mandarin avec un

celle des chevaux (à leur bouche) le frein qui les empêche de hennir. Voir Mémoires sur les Chinois, vol. VII, page 283. — Les Tartares plus braves ignoraient sans doute ces précautions, car le texte mandchou se contente de dire : On ne laissa pas parler les hommes, ni hennir les chevaux.

[1] Ceci se passait dans l'armée de Youen-Chao, comme l'édition in-18 a soin d'en avertir le lecteur. Tsou-Chéou (voir plus haut, page 290) était gardé à vue et condamné à mourir, pour avoir déplu à son maître en lui donnant de bons conseils.

Digitized by Google

soupir, nos troupes vont bientôt être détruites, et mes os pourriront je ne sais où ! » Après ces paroles, il se retira plein d'indignation [1].

Cette nuit-là, le gouverneur Sun-Yu-Kiong, ayant achevé de compter et de passer en revue les grains reçus nouvellement, assembla ses généraux, leur offrit un repas et se coucha sous sa tente, gorgé de vin. Pendant ce temps-là, Tsao avait fait prendre à ses soldats des paquets d'herbes sèches et des fascines; à la seconde veille, ils arrivèrent sous la partie gauche du camp de Youen-Chao, et répondirent aux sentinelles des autres divisions qui s'avançaient pour les reconnaître : « Nous sommes envoyés par le général Tsiang-Ky, pour augmenter la garnison destinée à défendre les grains de Ou-Tchao. » A ces mots, les soldats de l'armée du nord regardent les bannières ; ce sont bien celles de Youen-Chao. Prenant un chemin détourné, les troupes déguisées traversent plusieurs postes en répétant le même mot d'ordre et pénètrent, sans obstacles, vers la quatrième veille, dans la ville même. Tsao avait recommandé à ceux qui portaient les matières inflammables, de mettre le feu aux quatre coins des magasins; officiers et soldats entrent tambour battant..... Le gouverneur ne s'était pas encore éveillé de son ivresse. Au bruit, il se lève précipitamment, demande la cause de ce tumulte et retombe assoupi, avant d'avoir une réponse [2].

Deux officiers (Koué-Youen-Tsin et Tchao-Jouy) revenaient de chercher des grains; quand ils voient la flamme dévorer les magasins, ils accourent pour arrêter l'incendie. Les gens de l'arrière-garde avertissent Tsao du danger; celui-ci crie à haute voix : « L'ennemi est derrière nous ; c'est là qu'il faut organiser la résistance ! » Tous ses généraux se précipitent vigoureusement

[1] Dans la suite, dit l'édition in-18, on a fait à ce propos les vers suivants:
« Il a fermé l'oreille aux conseils loyaux, et les a crus sortis d'une bouche ennemie.
» Ce Youen-Chao n'était qu'un pauvre homme aux vues étroites !
» Bien des provisions avaient été amassées dans Ou-Tchao au commencement de la [campagne,
» Et il sembla se borner uniquement à défendre sa ville de Ky-Tchéou. »

[2] Youen-Chao buvait et dormait, le gouverneur de Ou-Tchao buvait et dormait, tel maître, tel serviteur. (Note de l'édition in-18).

Digitized by Google

de ce côté ; les cadavres jonchent le sol, la flamme illumine tout l'horizon, la fumée remplit les airs. Déjà les deux officiers ennemis tombent sous les coups des soldats de Tsao qui s'est retourné contre eux ; les autres périssent au milieu de leurs troupes. Au gouverneur et aux autres chefs surpris dans la ville, Tsao-Tsao fait couper le nez et les oreilles, mutiler les pieds et les mains, puis il les lie sur des chevaux, et les renvoie en cet état à Youen-Chao pour lui témoigner son mépris.

Cependant Youen-Chao apprenait par ses propres soldats que dans le nord les flammes emplissaient le ciel ; il reconnut que la ville de Ou-Tchao était perdue, et demanda conseil à ses mandarins civils et militaires. « Laissez-moi courir avec Kao-Lan et arrêter l'incendie, s'écria Tchang-Ho ; laissez-moi exterminer les brigands ! — Mauvais plan, interrompit Kouo-Tou ; aujourd'hui qu'il est venu pour détruire nos grains, Tsao-Tsao n'aura pas manqué de se porter en personne sur la ville attaquée avec tout son monde. Son camp doit être à peu près dégarni ; marchons de ce côté, et sans aucun doute nous pourrons enlever ses retranchements. Au bruit de notre départ, il reviendra précipitamment sur ses pas (et l'incendie cessera) ; tel est le stratagème que jadis employa Sun-Pin, pour triompher du royaume de Goey et sauver celui de Yen [1]. — Et moi, s'écria

[1] Sun-Pin fut un des grands capitaines du roi de Goey, Hoey-Wang. L'an 354 avant notre ère, Pang-Kiuen, général comme lui au service du prince de Goey, ayant été nommé au commandement supérieur des armées, on dit que c'était un passe-droit ; Pang-Kiuen pour se venger de ces discours, fit couper les pieds et meurtrir le visage de Sun-Pin, qui passa au service du prince de Tsi et le dirigea dans ses expéditions contre celui de Goey. Si c'est bien ce Sun-Pin dont il est ici question, il faudrait au lieu de *Yen*, lire Tsi ; l'histoire ne faisant point intervenir le pays de Yen dans les querelles qui divisèrent à cette époque les princes feudataires. (Voir l'Histoire générale de la Chine, tome II, page 276, l'événement auquel ce passage semble faire allusion). Au reste, l'édition in-18 dit le royaume de Hàn (distinct de celui de Han d'où sortait la dynastie régnante), et le dictionnaire chinois de Kang-Hi, au caractère Yen (Basile, 5,544), cite l'ode 7e du Chy-King, section Ta-Ya, qui commence par ces mots : « Elle est vaste cette ville de Hàn, que les habitants de Yen ont achevée. » Ce qui explique comment la même ville, et par suite le petit royaume dont elle était le chef-lieu, peut avoir deux appellations distinctes.

Digitized by Google

Tchang-Ho, je désapprouve votre projet. Tsao sait bien comment on fait la guerre ! S'il a quitté son camp, il ne l'a pas laissé à la merci d'une attaque ; si nous attaquons ses retranchements, et que notre tentative échoue, c'en est fait du gouverneur de Ou-Tchao et des siens, nous voilà nous-mêmes exposés à périr, et la perte de cette ville pleine d'approvisionnements, retombera sur le général en chef ! »

« Si Tsao attaque la place en personne, répliqua Kouo-Tou, peut-il avoir laissé du monde dans son camp ? Non ! Je vous en supplie avec instance, permettez-moi d'attaquer ses retranchements ! »

Youen-Chao donna cinq mille hommes à Tchang-Ho et à Kao-Lan, en leur recommandant de se porter sur le camp ennemi, tandis que Tsiang-Ky, avec dix mille soldats, irait au secours de la ville menacée. Ce dernier s'approchait des murs ; Tsao averti à temps, dit aux siens : « Arborez les bannières enlevées à l'ennemi, et faites-vous passer pour les troupes déjà battues du gouverneur, qui retournent à leur camp. » Ainsi firent-ils; au milieu des défilés ils rencontrèrent Tsiang-Ky, et traversèrent ses lignes en disant que la ville était prise, et qu'après avoir été battus ils regagnaient les camps de Youen-Chao, suivis de près par les troupes victorieuses.

Quand ils furent au milieu de cette division, les deux généraux (Tchang-Liéao et Hu-Tchu) se mirent tout à coup à crier : « Tsiang-Ky, ne fuis pas ! » Paralysé, interdit, celui-ci ne put faire un mouvement ; Tchang-Liéao le renversa d'un coup de sabre, ses troupes tombèrent décimées ; un courrier dépêché par Tsao courut porter à Youen-Chao cette fausse nouvelle : « Tsiang-Ky a déjà dispersé et mis en pleine déroute les brigands qui occupaient la place. » Ce qui fut cause que Youen-Chao n'envoya plus personne au secours de la ville qu'il croyait sauvée.

Cependant Tchang-Ho et Kao-Lan attaquaient le camp de Tsao ; assaillis en même temps, les trois généraux [1] qui le défendaient parvinrent à repousser l'ennemi. A ce moment arri-

[1] C'étaient à la gauche Hia-Héou-Tun, à la droite Tsao-Jin, et au centre Tsao-Hong ; ces deux derniers, parents du premier ministre.

Digitized by Google

vèrent d'autres divisions envoyées par Youen-Chao ; mais Tsao se montra derrière ses lieutenants. Les deux généraux de l'armée du nord, serrés de près en tête, en queue et sur les côtés, s'esquivent à grand'peine en se faisant jour au travers des lignes. Après ces derniers combats, le ministre rallie ses troupes pour les ramener à leur camp ; Youen-Chao rassemble ses divisions maltraitées et regagne avec elles ses retranchements. Ce fut alors qu'il vit venir le gouverneur Sun-Yu-Kiong et ses compagnons d'infortune, horriblement mutilés ; quand il apprit par les réponses des soldats que ce mandarin, ivre au moment de l'attaque, n'avait pas pu défendre la ville de Ou-Tchao confiée à sa garde, il se laissa aller à sa colère et le fit décapiter avec les malheureux qui l'accompagnaient.

Cependant Kouo-Tou (qui avait proposé l'attaque contre le camp de l'ennemi), craignant les rapports que feraient Tchang-Ho et Kao-Lan, au retour de cette malencontreuse expédition, courut tout d'abord trouver Youen-Chao et lui dit : « Ces deux généraux ont paru enchantés de la déroute des troupes et de la mort de leurs collègues ! — Pourquoi cela, demanda Youen-Chao avec une surprise mêlée de crainte ? — Parce que, depuis longtemps ils ont envie de passer à l'ennemi ; ils se sont battus très mollement, et leurs soldats ont beaucoup souffert. »

Dans sa fureur, Youen-Chao donna ordre de les arrêter comme coupables de trahison, à leur arrivée au camp ; de son côté le conseiller Kouo-Tou leur envoya dire : « Notre maître veut vous faire prendre et décapiter. » L'envoyé de Youen-Chao s'étant approché d'eux, ils lui demandèrent quel sort les attendait. — « Je n'en sais rien, » répondit celui-ci ; à ces mots Kao-Lan l'abattit d'un coup de sabre. « Où irons-nous, après ce que vous venez de faire, s'écria son collègue Tchang-Ho épouvanté ? — Youen-Chao n'a point la générosité qui convient à un maître, répliqua Kao-Lan ; il n'écoute que les calomnies. Soyez-en sûr, il périra dans sa lutte contre Tsao. Et nous, resterions-nous ici à attendre paisiblement la mort ? Non ; le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de passer sous les drapeaux du premier ministre. »

Digitized by Google

Tchang-Ho avoua qu'il avait la même pensée ; tous les deux, avec leur monde, ils se mirent en devoir d'exécuter ce dessein. Hia-Héou-Tun en annonçant à Tsao leur soumission, l'engageait à les accueillir avec quelque défiance : « Ah ! répondit l'heureux ministre, j'aurai le talent de les convertir ! S'ils ont le cœur mauvais, je les changerai et j'en ferai des gens de bien. »

Aussitôt il ouvrit les portes et reçut les deux transfuges qui, déposant les armes, se prosternèrent le visage contre terre : « Si votre maître vous eût écoutés, leur dit-il, il n'aurait pas essuyé cette défaite. Jadis Tsé-Sou de Ou périt par sa faute, pour avoir manqué de prévoyance. Aujourd'hui que vous venez tous les deux vous soumettre à moi, je retrouve en vous Oey-Tsé quittant le royaume de Yn, et Han-Sin embrassant la cause du prince de Han[1]. » Il leur donna à l'un et à l'autre le rang de général (sans commandement de district), et le titre de prince.

Le surnom honorifique de Tchang-Ho était Tsun-Y ; il descendait d'une famille originaire de Hou-Kien-Fou ; Kao-Lan venait de Long-Sy. Tsao les traita avec beaucoup d'égards ; les troupes de Youen-Chao, privées de ces deux officiers, affligées de la perte des vivres entassés à Ou-Tchao, perdirent tout courage, et ne songèrent plus qu'à se cacher. Ce fut alors que le transfuge Hu-Yéou pressa Tsao-Tsao d'attaquer vivement son ennemi.

Cette même nuit, les trois corps d'armée se mirent en marche pour assaillir le camp de Youen-Chao ; le transfuge Kao-Lan avait obtenu de Tsao, d'après les conseils de Hu-Yéou, le commandement de l'avant-garde. Le combat fut acharné et se prolongea jusqu'au jour ; les soldats se rendirent par milliers ; quant

[1] Oey-Tsé était fils naturel de Ty-Y, Empereur de la dynastie des Yn (1168 avant notre ère). Voyant les crimes de Chéou-Sin, il se rendit en suppliant vers Wou-Wang, roi de Tchéou, qui fonda la dynastie de ce nom, l'an 1122 avant notre ère. (Voir sur Han-Sin, vol. Ier, les notes des pages 145 et 196). Tsé-Sou est probablement le prince de Ou qui, pour venger son fils tué par l'héritier présomptif dans une querelle, se révolta contre les Han et périt avec ses partisans, l'an 154 avant notre ère, dans une attaque imprudente sur le camp impérial. L'Histoire générale de la Chine (tome II, pages 580 et suivantes), raconte ces événements sans désigner le prince de Ou par son nom.

Digitized by Google

aux généraux, ils eurent la tête tranchée. Youen-Chao faisant une revue de ses troupes, les trouva diminuées de plus de la moitié.

« Faites courir dans l'armée le bruit que vous divisez vos soldats en deux colonnes, dit alors Sun-Yéou qui suggérait à Tsao les plans de la campagne; l'une traversant le fleuve Jaune, destinée à s'emparer de Soén-Tsao, et à marcher sur Nié-Kiun; l'autre se portant sur Ly-Yang afin de couper le chemin à Youen-Chao qui bat en retraite. Dans son trouble, cette rumeur lui inspirera l'idée de partager son armée en deux corps. Profitons du moment où il se mettra en marche, et il ne pourra nous échapper. »

Tsao suivit ce conseil; il fit répandre à haute voix dans toutes les parties du camp, l'ordre de partager l'armée en deux corps, si bien que dans les retranchements ennemis on eut connaissance de ce plan, qui fut rapporté à Youen-Chao avec tous les détails possibles. Il en résulta que celui-ci, épouvanté d'une pareille nouvelle, donna à son fils Youen-Chang cinquante mille hommes pour qu'il allât secourir la ville de Nié-Kiun, et une division pareille à Sin-Ming pour qu'il allât, à marches forcées, se jeter dans les murs de Ly-Yang. Tsao, informé de cette circonstance par ses espions, fit un mouvement à la tête de ses troupes formées en huit divisions, et vint se ruer sur le camp de Youen-Chao. Les gens de celui-ci qui commençaient à se mettre en marche, ne se battirent point avec courage. Les côtés de l'est et de l'ouest ne purent se porter secours; la confusion fut extrême, et Youen-Chao qui n'avait pas eu le temps de revêtir sa [1] cuirasse, monta à cheval, coiffé d'un simple bonnet et couvert de sa tunique de dessous; son fils Youen-Tan se tenait derrière lui.

Quatre généraux de Tsao s'étaient lancés à sa poursuite [2]; à

[1] Lui qui, au commencement de la campagne, dit en note l'édition in-18, s'était montré devant les lignes avec un casque d'or, une cuirasse d'or, une tunique de brocard et la ceinture de jade; quel contraste! Voir plus haut, page 291.

[2] A savoir: Tchang-Liéao, Hu-Tchu, Su-Hwang et Yu-Kin, chacun avec mille hommes.

Digitized by Google

peine eut-il précipitamment traversé le fleuve, que de toutes parts les soldats l'enveloppaient. De part et d'autre, on combattait avec acharnement, et Youen-Chao se vit réduit à abandonner ses papiers, ses plans, ses trésors, ses effets précieux, pour sauver sa vie. Il ne lui restait plus que huit cents hommes avec lesquels il continua de fuir. En vain les cavaliers de Tsao voulurent-ils le poursuivre. Derrière lui, il laissa un butin immense; ceux d'entre les vaincus qui feignaient alors de se rendre, furent tous décapités; il en périt bien quatre-vingt mille dans cette mêlée. Le sang remplissait les fossés, les cadavres embarrassaient et souillaient les eaux du fleuve comme des tas d'herbes marécageuses.

Cette armée de sept cent cinquante mille hommes que Youen-Chao avait amenée là, y périt tout entière.

Tsao distribua à ses soldats l'immense butin de cette journée; parmi les papiers de son ennemi il trouva des lettres secrètes qui trahissaient des intelligences entre les gens de cette armée et des habitants de la capitale. Hu-Yéou lui conseilla de prendre les noms de ces traîtres et de les faire mettre à mort.

« Youen-Chao était puissant, répondit Tsao, et moi je ne l'étais guère; j'avais grand'peine à me défendre; pouvais-je donc inspirer beaucoup de confiance aux autres; » et il brûla tous ces papiers [1].

Au milieu de l'armée vaincue, Tsou-Chéou restait, car il n'avait pu fuir. On le prit donc, et comme le premier ministre le connaissait de longue date, il se le fit amener. Mais arrivé devant la tente, le captif s'écria : « Je ne me soumets pas, je suis prisonnier !.... — Votre ancien maître, répondit le vainqueur, a été assez fou pour ne pas écouter vos conseils. Aujourd'hui que l'Empire n'est pas encore affermi, aidez-moi de vos lumières. — Mon père, ma mère, mes frères sont entre les mains de Youen-Chao, reprit le captif; si vous avez pitié de moi, seigneur,

[1] L'éditeur du texte in-18 ne pouvant ôter au ministre usurpateur le mérite de cette belle action, n'oublie pas de dire en note que l'Empereur Kwang-Wou-Ty, restaurateur de la dynastie des Han, lui en avait donné l'exemple. Voir l'Histoire générale de la Chine, tome III, page 270.

Digitized by Google

tuez-moi au plus vite, c'est ce qui peut m'arriver de plus désirable. — Non, répliqua Tsao, si j'avais eu plutôt près de moi un homme comme vous, l'Empire n'eût pas éprouvé tant de malheurs. »

Tsao le traita avec beaucoup d'égards; le lendemain, il vola un cheval dans le camp pour retourner vers Youen-Chao; et cette audace irrita le vainqueur qui le punit de mort. Jusqu'au dernier soupir, il conserva tant de sang-froid que Tsao dit en soupirant : « Je fais périr un homme aussi fidèle que loyal ! » Il en gémit jusqu'au soir, et voulut que le corps de Tsou-Chéou fut enseveli près d'un gué du fleuve Jaune. Sur sa tombe, il mit cette courte inscription :

« Ici repose Tsou-Chéou, qui fut un sujet loyal [1] ! »

[1] L'édition in-18 cite à ce propos les vers qui suivent :

« Au nord du fleuve Ho, il y avait bien des mandarins célèbres;
» Le plus loyal fut Tsou-Chéou;
» Il connaissait à fond les lois de l'art militaire,
» Et savait, en regardant le ciel, y lire l'avenir.
» Jusqu'à la mort, il garda un cœur inflexible comme l'acier,
» En face du danger, son esprit s'éleva comme la nuée.
» Tsao-Tsao honora son inviolable fidélité,
» Et voulut élever une tombe à ce mandarin abandonné de son maître ! »

Digitized by Google

LIVRE SEPTIÈME

CHAPITRE PREMIER.

Tsao-Tsao détruit l'armée de Youen-Chao.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 201 de J.-C.] Cependant Youen-Chao était en pleine déroute ; Tsao-Tsao rassembla ses troupes et les fit marcher successivement, de sorte que les habitants du Ky-Tchéou, instruits de ce nouvel état de chose, perdirent courage ; et les garnisons entières se rendaient au vainqueur qui accueillit tout le monde avec bonté. Suivi de huit cents cavaliers, vêtu d'une simple tunique et coiffé d'un bonnet de bachelier, Youen-Chao arriva sur le revers septentrional des montagnes, près de Ly-Yang. Le général de première classe, Tsiang-Y-Kiu, étant sorti du camp pour le recevoir, il lui raconta tous ses malheurs et tous ses chagrins [1]. Bientôt les soldats de l'armée dispersée, avertis par une proclamation du commandant de la présence de leur chef, se groupèrent autour de lui comme un essaim d'abeilles. A la tête de ces nouvelles forces, Youen-Chao résolut de retourner dans sa ville même de Ky-Tchéou.

Le lendemain soir, l'armée campait à Hwang-Chan ; durant la nuit, l'air retentit des gémissements de ces soldats ; ils pleuraient

[1] C'est-à-dire les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent ; le Ky-Tchéou est la province occupée par Youen-Chao, et dont le chef-lieu est la ville du même nom.

Digitized by Google

tous un frère aîné mort dans le combat, un jeune frère perdu, leurs compagnons abandonnés, leurs parents séparés d'eux : tous, ils se frappaient la poitrine et disaient avec des sanglots : « Si on eût écouté les avis de Tien-Fong [1], nous n'aurions point à déplorer ce désastre ! » Et Youen-Chao lui-même s'écriait : « Je n'ai point suivi les conseils de ce mandarin ; mes armées sont détruites, j'ai perdu mes généraux !... Oserais-je reparaître devant lui ? »

Le lendemain, comme il continuait sa route, Fong-Ky s'étant porté avec sa division à sa rencontre, il s'accusa devant ce général de s'être attiré tant de malheurs pour avoir refusé de prêter l'oreille aux observations de Tien-Fong. « Ah ! répondit Fong-Ky, quand ce mandarin, du fond de son cachot, a appris la défaite de votre seigneurie, il a battu des mains. Il a dit en riant. « C'est parce qu'on a rejeté mes conseils ! »

« Le misérable, s'écria Youen-Chao, transporté de colère, il ose rire de moi, et bien, je ferai tomber sa tête. — Il a dit encore à ses geoliers, continua Fong-Ky, si Youen me demande d'autres conseils, je me garderai de les lui donner ! »

Or, voici ce qui s'était passé : Fong-Ky, étant dans la prison, le mandarin chargé de la surveillance des détenus lui avait dit : « Vous voilà comblé d'honneurs et d'avancements ; réjouissez-vous ! — Et pourquoi ? — Parce que Youen-Chao revient avec son armée complétement battue, et assurément il songera à vous témoigner la plus grande estime. — Ma mort est certaine, dit Tien-Fong, pour toute réponse. — Mais quand chacun se réjouit pour vous, dit le chef des prisons, vous vous regardez comme mort ! — Le général Youen-Chao, sous une apparence de générosité, cache un cœur envieux, reprit le mandarin ; il ne me tiendra aucun compte de mes avis fidèles et prudents ; victorieux, il m'eût dans sa joie rendu la liberté ; vaincu, il aura honte, et je n'espère plus vivre ! »

Le chef des prisons ne pouvait ajouter foi à cette prévision, mais un officier vint apporter un glaive et demander la tête du

[1] Voir plus haut, page 197.

Digitized by Google

prisonnier. Tout épouvanté, le gardien du cachot donna à boire et à manger à Tien-Fong, qui lui dit : « Je sais que je vais mourir ; je vous en prie, donnez-moi un couteau bien tranchant. » Les geoliers ne purent lui refuser cette demande ; ils étaient si émus que tous ils fondaient en larmes. « La vie d'un héros dépend du ciel et de la terre, dit Tien-Fong ; servir un maître sans le connaître à fond, c'est une imprudence ; prendre la parole pour donner des avis, sans prévoir les haines et les soupçons qu'on fera naître, c'est un manque de sagacité! Je reçois la mort aujourd'hui !... Y a-t-il là de quoi m'affliger? » Il se frappa lui-même dans sa prison et y mourut, emportant les regrets de tous ses amis [1].

De retour à Ky-Tchéou, dévoré de chagrin, l'esprit troublé, Youen-Chao ne pouvait plus conduire les affaires de son gouvernement. Sa femme, Liéou-Ssé, l'exhortait à se choisir un successeur, qui pût réunir dans ses mains l'autorité sur les troupes et sur le peuple [2]. Or, Youen-Chao avait trois fils, Youen-Tan (son surnom Hien-Ssé) qui gardait Tsing-Tchéou ; Youen-Hy (son surnom Hien-Hi) qui gardait Yéou-Tchéou, et Youen-Chang (son surnom Hien-Fou), que lui avait donné sa seconde femme Liéou-Ssé. Enfin, un de ses neveux, Kao-Kan, fils de sa sœur aînée, tenait sous sa surveillance le Ping-Tchéou.

Doué de force et de beauté, Youen-Chang était le favori de son père ; Liéou-Ssé, sa mère, ne cessait de vanter devant son époux les talents supérieurs de ce jeune fils qu'il gardait toujours près de lui. Après la déroute de Kouan-Tou, Youen-Tan était retourné dans son canton de Tsing, pour lever des troupes. Youen-Hy et son cousin Kao-Kan étaient absents tous les deux ; Liéou-Ssé engageait donc Youen-Chao à choisir pour successeur ce troisième fils, Chang, et à lui donner le commandement de toute l'armée.

[1] Dans la suite, dit l'édition in-18, on a écrit sur lui les vers que voici :

« Hier, Tsou-Chéou a péri au milieu de l'armée ;
» Aujourd'hui Tien-Fong se donne la mort dans sa prison.
» Au nord du fleuve Ho, le nouvel Empire voit s'écrouler le faîte de sa puissance ;
» Comment Youen-Chao n'aurait-il pas à pleurer la ruine de sa propre famille ? »

[2] C'est-à-dire à nommer l'héritier de ce trône, de ce royaume rétabli à la faveur des guerres civiles, afin que l'autorité princière se conservât entre les mains de ce successeur.

Digitized by Google

Dès avant cette époque, Chen-Pey et Fong-Ky étaient les lieutenants de Youen-Chang, comme Sun-Ping et Kouo-Tou étaient ceux de Youen-Tan. Ces quatre généraux voyaient leur maître dans celui qu'ils servaient, et il en résultait une discorde éternelle. Ce fut eux que Youen-Chao consulta tous les quatre, en leur faisant part de son dessein : « Ma vie touche à sa fin, leur dit-il ; je veux choisir celui qui me succédera dans la principauté indépendante au nord du fleuve Jaune ; naturellement cruel, enclin à répandre le sang, mon fils aîné, Tan, malgré la sagacité de son esprit, trahira en toute occasion la fougue et la violence de son caractère ; mais mon second fils Hy, est, par son ignorance, incapable de prendre la direction des affaires ; le troisième, au contraire, Chang a tout l'extérieur d'un héros accompli, il honore les sages et les lettrés ; c'est lui que j'ai choisi pour mon successeur, quel est votre avis ? »

« Prince, répondit Kouo-Tou, j'ai encore présents à l'esprit les conseils que vous donnait Tsou-Chéou ; il disait : Si dix mille hommes courent après un lièvre, et qu'un seul d'entre eux prenne la bête, les plus ardents cesseront la chasse ; c'est une vérité reconnue. Youen-Tan est l'aîné, et voici qu'il occupe un poste loin de vous ; le choix que vous faites sera une source abondante de querelles. Dans tous les temps, quand un prince a placé sur le trône un jeune fils au préjudice de l'aîné, les familles régnantes ont été ébranlées : éliminer les enfants des femmes de premier rang en faveur de ceux des femmes de second ordre, cela a toujours bouleversé l'Empire. Aujourd'hui nos armées sont affaiblies et celles de Tsao menacent nos frontières ; si vous armez vos deux fils l'un contre l'autre, voilà le vrai moyen de faire naître de grands troubles. Prince, il faut songer à résister à l'ennemi bien plutôt qu'à diviser les membres de votre famille. »

Youen-Chao hésitait à prendre un parti, quand on vint lui annoncer que Youen-Hy arrivait à son secours avec soixante mille hommes, levés dans le Yéou-Tchéou ; Kao-Kan en amenait cinquante mille, réunis dans le Ping-Tchéou ; Youen-Tan en avait recrutés autant dans le pays de Tsing. Rassemblant les forces de son chef-lieu de Ky-Tchéou, Youen-Chao plein de joie (interrompit cette importante affaire) pour marcher à la rencontre du

Digitized by Google

premier ministre, qui lui-même avait rangé ses troupes en bataille en haut du fleuve. Les gens de la contrée venaient au-devant de l'armée impériale avec des paniers pleins de vivres et des cruches pleines de vin. Dans la foule, Tsao-Tsao remarqua un vieillard à barbe blanche, qui vint se prosterner devant lui ; il le fit entrer dans sa tente, lui montra un siége et le vieillard répondit aux questions que le premier ministre lui adressait sur son âge : « J'ai près de cent ans ! — Et pourquoi paraissez-vous si joyeux quand mes troupes viennent jeter l'effroi et le désordre dans votre pays ! »

« Du temps de l'Empereur Hiouan-Ty, reprit le vieillard, une étoile de couleur jaune parut hors des deux royaumes de Song et de Tsou [1]. Un très habile astrologue de ce pays de Liéou-Tong, Yn-Koué vint me dire au milieu de la nuit : L'étoile jaune a paru dans le ciel, et puisqu'elle brille maintenant, dans cinquante années un saint homme se lèvera dans le pays de Liang-Pey ; personne ne pourra lui résister ; il ne trouvera plus d'ennemi dans tout l'Empire. Or, voilà que les cinquante ans sont révolus ; Youen-Chao a accablé le peuple d'impôts trop pesants, aussi le peuple le hait. Votre excellence, à la tête d'une armée de soldats humains et fidèles, console le peuple et punit les méchants ; dans le combat de Kouan-Tou, votre excellence a détruit l'innombrable armée de Chao ; tout cela se rapporte au temps fixé par l'astrologue ; la nation va enfin jouir du repos attendu ! »

« Bon vieillard, répondit Tsao en souriant, comment serais-je le héros qu'annoncent vos paroles ! » — Puis il lui donna des vivres, du vin, des étoffes précieuses, et fit savoir dans les trois corps d'armée, que quiconque tuerait les animaux domestiques [2], serait puni comme s'il eût tué un homme. Aussitôt Tsao put

[1] Le royaume de Song est celui que fonda Liéou-Hiuen-Té, et qu'il légua à ses successeurs ; on appelle cette dynastie Han-Postérieurs. Le royaume de Tsou est celui que Sun-Tsé légua à ses frères. Le royaume dans lequel régna la famille de Tsao, s'appela royaume de Wey.

[2] Littéralement : un coq ou un chien. L'édition in-18 ajoute en note : Il y a des temps où les hommes sont méprisés comme des coqs et des chiens ; il y a des temps où l'on estime les coqs et les chiens autant que les hommes. Tout cela dépend des circonstances.....

Digitized by Google

voir, avec une secrète joie, que tout le peuple s'empressait de se soumettre à lui.

Cependant la nouvelle arriva que Youen-Chao, à la tête de deux à trois cents mille hommes levés dans ses quatre districts, campait à Tsang-Ting; le premier ministre lui-même alla, avec sa division, camper le premier devant l'ennemi. Le lendemain, Youen-Chao lui envoya demander le combat, par une lettre sur la marge de laquelle celui-ci fixa l'attaque au même jour; dès que l'émissaire fut retourné avec cette réponse, les deux armées battirent le tambour; chacun ceignit sa cuirasse, monta à cheval; les bataillons se déployèrent. Entouré de ses généraux, Tsao-Tsao sortit hors des lignes, et provoqua son adversaire par des reproches injurieux; de son côté, Youen-Chao parut accompagné de ses trois fils, de son neveu et de tous les mandarins civils et militaires de sa principauté, disposés autour de lui sur deux rangs.

« Tu n'as plus de ressources, tes forces sont anéanties, cria le premier ministre, et tu ne veux pas te soumettre! Tu attends donc que mon glaive soit sur ton cou, et tu te repentiras alors, mais il sera trop tard! — Qui veut commencer l'attaque, » dit Youen-Chao avec colère, en se tournant vers ses capitaines?.... Son fils bien aimé, Chang, était devant lui; déployant la valeur indomptable d'un héros, il brandit son double cimeterre, s'élance au galop, et caracole à droite et à gauche entre les deux armées.

« Quel est cet homme », demanda le premier ministre en le montrant du doigt? et ceux qui le connaissaient répondirent : « C'est Youen-Chang, le troisième fils de Youen-Chao. » La réponse n'était pas achevée, qu'un général brandissant sa lance, se précipitait au-devant de Chang. Tsao regarde; c'est un lieutenant de Su-Hwang, c'est Ssé-Ouan qui, après une courte lutte, oblige son adversaire à fuir devant lui. Mais Youen-Chang tend son arc, pose le trait sur la corde, se retourne et lance par derrière une flèche qui traverse l'œil gauche de Ssé-Ouan; celui-ci tombe de cheval et meurt.

Dès qu'il a vu la victoire remportée par son fils, Youen-Chao

Digitized by Google

fait un geste d'appel avec son fouet ; toute l'armée entoure son chef et la mêlée devient générale ; depuis midi jusqu'au soir, on se porte, de part et d'autre, des coups terribles ; enfin, la nuit sépare les combattants ; la retraite sonne [1], et des deux côtés les troupes reviennent à leur camp.

Là, Tsao consulte ses généraux ; il leur demande un moyen d'écraser son adversaire, de remporter une victoire décisive. Tching-Yu proposa un plan que le généralissime adopta [2] ; pour venir à bout de Youen-Chao, il fallait d'abord que Tsao reculât jusqu'à la rivière, puis disposât ses embuscades. L'ennemi ne manquerait pas de poursuivre la division en retraite, et il serait détruit. Voici ce qui fut fait : Les deux ailes se composaient chacune de cinq divisions, commandées par Héou-Tun, Tchang-Liéao, Ly-Tien, Yo-Tsin, Héou-Youen, pour la gauche ; par Tsao-Hong, Tchang-Ho, Su-Hwang, Yu-Kin, Kao-Lan, pour la droite ; l'avant-garde de la division du milieu avait pour chef Hu-Tchu. Le lendemain, Tsao fit avancer ces divisions au nombre de dix, et les plaça en embuscade à droite et à gauche ; lui-même, au milieu de la nuit, avait détaché l'avant-garde pour simuler une attaque sur le camp ennemi. A la vue de cette démonstration, les cinq corps d'armée de Youen-Chao s'étaient mis en mouvement, et Hu-Tchu reculant avec les siens, attirait les soldats ennemis sur ses traces. Les cris de la mêlée retentissaient sans cesse ; au point du jour, les fuyards se trouvaient rendus sur les bords du fleuve ; et comme il n'y avait pas à reculer davantage, Tsao s'écria à haute voix : « Me voilà, soldats, pourquoi ne pas combattre à outrance ! »

Aussitôt ses troupes font volte-face, et opposent une résistance

[1] Littéralement : on frappa le *lo* ; c'est un instrument de musique militaire, un grand bassin de cuivre sur lequel, disent les écrivains qui ont traité de la stratégie, on doit frapper pour donner l'ordre de la retraite.

[2] C'est, dit le texte, celui qu'on nomme : placer des troupes en embuscade sur dix faces. Voici ce que l'édition in-18 ajoute en note : Ce fut le stratagème qu'employa Han-Sin pour vaincre Hiang-Yu. S'adosser à la rivière pour déployer ses troupes, ce fut le stratagème qu'employa Han-Sin pour vaincre Tchin-Yu. (Voir sur ces événements l'Histoire générale de la Chine, vol. II, pages 460 à 484).

Digitized by Google

vigoureuse ; Hu-Tchu vole sur son cheval et s'élance en avant, faisant sauter les têtes des chefs qu'il rencontre. L'armée ennemie est en désordre ; elle veut reculer à son tour, mais Tsao se jette sur ses derrières ; au milieu de la route qu'elle suit, de grands cris viennent de retentir ; deux des divisions embusquées [1] la prennent en flanc, et en font un horrible carnage. Youen-Chao, ses trois fils et son neveu se dégagent à force de courage, et laissent derrière eux une longue trace de sang. Arrivés à la distance d'un mille, deux autres divisions tombant sur les troupes en déroute, les déciment encore ; les cadavres encombrent la plaine, le sang coule à grands flots. Plus loin deux autres les arrêtent de nouveau dans leur marche ; le combat devient acharné, mais Youen-Chao découragé, éperdu, après cette défaite va, avec ses fils, se jeter dans son camp. Aussitôt il ordonne à ses trois corps d'armée de prendre quelque nourriture ; mais au moment où les soldats vont réparer leurs forces, Tchang-Liéao et Tchang-Ho se précipitent à droite et à gauche sur les retranchements qu'ils enfoncent. Youen-Chao n'a que le temps de monter à cheval et de fuir dans la direction de Tsang-Ting. Les hommes et les chevaux tombaient de fatigue et de besoin ; un peu de repos et de nourriture devenait indispensable, mais l'armée de Tsao-Tsao était là qui harcelait les vaincus.

Abandonnant le soin de sa vie, Youen-Chao fuit droit devant lui ; deux autres divisions se présentent qui lui barrent le chemin ; ce sont celles de Tsao-Hong et de Héou-Tun. Youen-Chao ne sait plus par où passer : « Si je ne combats pas jusqu'au dernier soupir, s'écria-t-il, me voilà prisonnier !.... » Et le glaive en main, se frayant une route, il sort de ce cercle fatal. Son fils Youen-Hy et son neveu Kao-Kan, étaient percés de flèches ; à la faveur de la nuit, il se retire en fuyant à dix milles de là ; dix mille hommes à peine l'avaient suivi dans sa fuite. Et encore la moitié de cette petite armée se dispersa-t-elle, tandis que le reste mourait sous les coups de l'ennemi.

[1] A gauche celle de Héou-Youen, à droite celle de Kao-Lan ; ainsi de suite, dans l'ordre où ils ont été cités plus haut, mais en sens inverse.

Digitized by Google

Youen-Chao (à cette vue) presse ses trois fils sur son cœur ; il pousse des sanglots et tombe évanoui ; les gens de sa suite s'empressent de le relever, mais il rejette le sang par la bouche en grande abondance. « Hélas, s'écrie-t-il, voilà plus de dix grandes batailles que je livre, mais je n'ai jamais éprouvé des désastres comparables à ceux de Kouan-Tou et de Tsang-Ting ! Le ciel a décrété ma ruine..... Tsao-Tsao ne manquera pas de nous poursuivre ; allez, (mes enfants), chacun dans votre district lever des troupes, et jurez de rester unis pour résister à cet usurpateur...., à ce brigand.... — Dans le canton de Tsing-Tchéou, répondit Youen-Tan, les soldats et les vivres abondent ; je vous demande à y retourner pour y préparer une nouvelle armée ! » Youen-Chao le pressa de partir et d'aller tout disposer en avant ; il lui adjoignit même comme lieutenants, les deux généraux (qui s'attachaient à sa fortune)[1]. La crainte de voir Tsao envahir ses provinces l'agitait à tel point, qu'il fit retourner aussi Kao-Kan à Ping-Tchéou, et Youen-Hy à Yéou-Tchéou. Chacun d'eux devait rassembler des hommes et des chevaux dans sa localité, et préparer ainsi les moyens de défense. Quant à Youen-Chao, lui-même, il revint à sa capitale (Ky-Tchéou) en compagnie de son jeune fils, Youen-Chang. Occupé à rétablir sa santé, il laissa à celui-ci ainsi qu'à ses deux généraux[2], le soin d'organiser les troupes ; de grands approvisionnements de vivres et de fourrages furent accumulés dans la ville, car on s'y attendait à voir paraître l'armée victorieuse.

Après la victoire décisive remportée à Tsang-Ting, le premier ministre avait distribué des récompenses à ses trois corps d'armée. Des espions envoyés à Ky-Tchéou, pour savoir ce qui s'y passait, rapportèrent que Youen-Chao était malade et qu'il gardait le lit ; (ils ajoutaient) que le plus jeune fils de ce dernier, aidé des deux généraux déjà cités, mettaient la place en état de défense, tandis que les deux autres et leur cousin Kao-Kan, étaient retournés chacun dans leurs districts, tous bien résolus à tenir tête

[1] Sin-Ping et Kouo-Tou, comme on l'a vu plus haut.
[2] Chen-Pey et Fong-Ky, confidents de Youen-Chang.

Digitized by Google

aux armées impériales. « Sans plus tarder, dirent les généraux du premier ministre, prenons l'offensive. — Je n'attaquerai pas cette ville de Ky-Tchéou, répondit celui-ci; elle est bien approvisionnée et j'y vois un général (Chen-Pey) fertile en stratagèmes. Voici la saison où les récoltes mûrissent dans les champs, (par conséquent, un temps peu favorable à la guerre); sans acquérir aucun mérite, nous ruinerions la subsistance du peuple. Attendons l'automne, il ne sera pas trop tard pour agir. — Respecter les intérêts du peuple, répondirent les officiers, c'est retarder le succès des grandes entreprises ! »

Tsao-Tsao ajouta : « Le peuple est la racine de l'état; si la racine est forte, l'arbre prospère; si on détruit le peuple et qu'on prenne des villes désertes, quel avantage retire-t-on? » Cependant, il y avait encore une certaine irrésolution dans son camp, lorsque la nouvelle suivante y fut apportée : Hiuen-Té[1], maître du Jou-Nan, se trouvait à la tête d'une armée respectable, que lui fournissaient les généraux Liéou-Py et Kong-Tou. Averti du départ du premier ministre avec ses troupes, et de la campagne entreprise par lui dans les provinces du nord, il avait ordonné à Liéou-Py de garder le Jou-Nan, et profité lui-même de l'occasion favorable pour se porter sur la capitale. Presque au même instant, arriva une lettre de Sun-Yéou (resté dans la capitale en qualité de gouverneur), qui confirmait ces détails. Là-dessus, Tsao-Tsao laissant sur le bord du fleuve (son parent) Tsao-Hong avec une division, pour simuler des forces plus imposantes (et masquer sa retraite), partit avec tout le reste de son armée, pressé d'aller attaquer Hiuen-Té dans le Jou-Nan même.

[1] Voir plus haut, page 262.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Défaite de Hiuen-Té.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 201 de J.-C.] Prêt à passer les frontières du Ky-Tchéou avec son armée, Tsao-Tsao disait en soupirant : « J'ai levé des troupes au nom de la fidélité, et combattu les rebelles au nom de l'Empereur ! Les gens des anciens villages (soumis au souverain) ont bientôt tous péri ; à peine, dans un jour, rencontre-t-on un visage connu !.... Combien je déplore ces maux dont je suis la cause involontaire [1] ! Voici de plus que les grains sont dans les champs ; je dois donc renoncer à mettre en mouvement mes armées. » Et il en était à prendre cette résolution quand lui arriva la lettre de Sun-Yéou, par laquelle il sut que Hiuen-Té marchant sur la capitale, il lui fallait se porter au plus tôt à la rencontre de cet ennemi. Tsao-Hong eut donc ordre d'établir ses troupes sur le bord du fleuve Ho, et le premier ministre en personne se dirigea vers l'est.

Cependant, Hiuen-Té, averti des mouvements de Tsao-Tsao, alla camper à cinq milles des monts Jang-Chan. Il divisa ses forces en trois corps : celui que commandait Tchang-Yun regardait le sud-est; vers le sud ouest était tourné celui qui obéissait à Tchang-Fey ; dans le sud même se trouvaient les tentes de Hiuen-Té et de son lieutenant Tsé-Long [2]. A peine eut-on annoncé l'approche de Tsao, que Hiuen-Té fit battre le tambour et sortit des

[1] Ce qui semble signifier que la postérité, en gardant le souvenir des effets, méconnaît les causes ; l'édition in-18 a supprimé ce monologue.

[2] Voir plus haut, page 260. Nous continuons de désigner par son petit nom, le personnage important appelé Tchao-Yun.

Digitized by Google

retranchements. Aussitôt les troupes impériales se déployèrent; le premier ministre appela son adversaire en lui disant de venir répondre à ses interpellations; et quand Hiuen-Té parut à cheval hors des portes du camp, il lui cria, en le désignant avec son fouet : « Je t'avais reçu avec les plus grands égards, et tu as tourné le dos à la fidélité, tu as perdu le souvenir des bienfaits... »

Hiuen-Té répondit avec colère : « Tu t'appuies sur ton titre de ministre des Han pour usurper en réalité le trône comme un rebelle. Moi, j'appartiens à la famille impériale, et voilà pourquoi je me charge de châtier les brigands ! — Et moi, interrompit Tsao, j'ai reçu de Sa Majesté l'ordre écrit de punir les rebelles aux quatre coins de l'Empire; oses-tu bien parler avec tant d'arrogance ? — Cet ordre dont tu parles, n'est qu'un mensonge; mais moi je possède véritablement ces lignes tracées par Sa Majesté [1], répliqua Hiuen-Té. — Mensonge, mensonge ! » s'écria le premier ministre.

Hiuen-Té voulait lire à haute voix l'ordre impérial caché dans sa ceinture; Tsao-Tsao plein de rage, lança contre lui son lieutenant Hu-Tchu. Un lieutenant de Hiuen-Té qui se tenait derrière lui sortit au galop, armé de la pique; c'était Tsé-Long. « Ah ! s'écria le ministre en montrant du doigt le héros, voilà le bandit qui a traversé mon camp à la dérobée certain jour [2] ! » Trente fois les deux guerriers s'attaquent sans pouvoir se vaincre; mais tout à coup dans le sud-est s'élèvent des clameurs tumultueuses; Tchang-Yun arrive suivi de sa division et renversant tout devant ses pas. A peine Tsao a-t-il partagé ses troupes pour lui opposer résistance, que dans le sud-ouest des cris pareils ont retenti. C'est Tchang-Fey qui arrive avec ses soldats, semant la mort devant lui. Sur trois points, la mêlée est devenue générale; fatiguée d'une longue marche, l'armée impériale qui vient de loin ne peut résister au choc; elle fuit complétement vaincue, poursuivie jusqu'à deux milles du champ de bataille par celle de Hiuen-Té.

[1] On se rappelle le complot dirigé par l'Empereur lui-même, et auquel Hiuen-Té fait allusion ici. Voir plus haut, page 117.

[2] Du pays de Tchang-Chan. Voir vol. Ier, page 187.

Digitized by Google

Revenu à son camp, le héros se réjouit d'une victoire si importante ; dès que ses espions lui ont appris que le premier ministre s'est retiré à plus de six milles, il assemble ses généraux et leur dit : « Quel heureux hasard que nous ayons tout à coup humilié l'orgueil et l'audace de Tsao ! — Gardons-nous de le prendre sur ce ton, interrompit Tchang-Yun ; Tsao a dans la tête bien de mauvaises ruses [1] ; j'en ai peur, et j'en suis sûr, il médite quelque stratagème.... — Oh ! dit Hiuen-Té, s'il a battu en retraite, c'est qu'il craint et ne veut pas se battre. » Là-dessus il envoya Tsé-Long provoquer au combat le rusé ministre qui, pendant plusieurs jours, refusa de laisser sortir ses troupes. Il résista également aux provocations de Tchang-Fey, que Hiuen-Té détachait aussi vers lui pour le forcer à livrer bataille.

Hiuen-Té ne savait trop quoi faire, ni quoi penser ; tout à coup on lui annonce que les troupes de Tsao-Tsao arrêtent au passage les vivres et les fourrages conduits par Kong-Tou. Bien vite il charge Tchang-Fey de voler au secours du convoi ; mais un courrier lui apprend au même instant que Tchang-Liéao, avec ses troupes, menace la province de Jou-Nan qui protégeait ses derrières : « Ah ! s'écria-t-il alors, ce qu'avait prévu Tchang-Yun s'est réalisé ! Pendant que je retenais ici mon armée à rien faire, Tsao a envoyé son lieutenant enlever l'asile où se trouvent nos femmes et nos enfants ; courons, volons à leur secours ! » Et il charge Tchang-Yun de cette mission.

Les deux divisions étaient en marche ; avant la fin du jour, on avertit Hiuen-Té que le Jou-Nan, abandonné par Liéou-Py, forcé de fuir, venait de tomber au pouvoir de Tchang-Liéao ; Tchang-Yun se trouvait donc arrêté dans sa marche. Il en était de même de Tchang-Fey que Hiuen-Té, dans son trouble, avait envoyé secourir le général Kong-Tou. La crainte d'attirer sur ses pas l'armée du premier ministre, empêcha Hiuen-Té de se mettre lui-même en mouvement ; il pouvait tenter un coup de

[1] Tchang-Yun connaissait Tsao mieux que personne, lui qui avait eu tant de mal à lui échapper ; voir plus haut, tout le chap. II du livre VI. Tchang-Yun et Kouan-Yu, on ne l'a pas oublié, sont les deux noms d'un même personnage.

Digitized by Google

main sur la capitale, comme le lui proposait un soldat; Tsé-Long se montrait prêt à partir, mais il refusa. « Gardons-nous d'attaquer, répondit-il; sachons ménager nos forces; et cette nuit nous abandonnerons notre camp, pour fuir vers les monts Jang-Chan. »

Tsé-Long fut donc obligé de rester enfermé sans combattre; à la nuit, après que les troupes eurent pris leur repas, elles se retirèrent, l'infanterie en tête, la cavalerie à l'arrière. Dans le camp qui se vidait ainsi, on ne cessa pas de frapper les veilles pour tromper l'ennemi. Une fois dehors, Hiuen-Té marcha pendant quelques heures; mais bientôt il vit que sur les collines échelonnées devant ses pas, l'incendie s'élevait illuminant l'horizon. Au sommet des hauteurs, des voix crièrent : « Ne laissez pas fuir Hiuen-Té..... Son excellence est là qui attend..... »

De toutes parts les flammes lancent leur clarté vers le ciel; le tambour ébranle le firmament. Sur la montagne paraît le ministre en personne, et il crie : « Rends-toi, Liéou-Pey[1]! » Celui-ci, éperdu, cherche par où fuir : « Maître, lui dit Tsé-Long, ne craignez rien, suivez votre serviteur; » et la lance au poing, le jeune héros poussant son cheval, s'ouvre un passage à travers les rangs ennemis; Hiuen-Té le suit, armé du double glaive. Au milieu de cette mêlée, survient Tchang-Liéao qui s'attaque à Tsé-Long; sur les pas des fugitifs arrive précipitamment Yu-Kin, et tandis que Hiuen-Té le combat, (un autre lieutenant du premier ministre) Ly-Tien arrive à son tour.

Se voyant perdu, Hiuen-Té fuit à travers la plaine : derrière lui des cris s'élèvent de nouveau et s'étendent au loin; il se plonge au milieu des défilés de la montagne, il se sauve tout seul, et galope jusqu'à l'aurore. A ses côtés paraît encore une division de soldats, l'épouvante le saisit; mais ce sont mille cavaliers environ, reste de la petite armée vaincue de Liéou-Py (à qui Hiuen-Té avait confié la défense de Jou-Nan). Ils ont amené au milieu d'eux la famille entière de leur maître; là se retrouvent,

[1] C'est le nom de famille de Hiuen-Té.

Digitized by Google

outre Liéou-Py, Sun-Kien, My-Fang et Kien-Yong [1]. Hiuen-Té apprend d'eux qu'ils ont été contraints d'abandonner la ville devant les forces de Tchang-Liéao, et que, poursuivis par ce dernier, ils ont dû leur salut à l'arrivée de Tchang-Yun. — « Et Tchang-Yun lui-même, mon frère cadet, demanda Hiuen-Té, où est-il? Vous l'ignorez?..... — Allons à sa recherche, » répondit Liéou-Py; et ils partirent [2].

A quelques milles de là, le tambour retentit, un détachement se montre; ils ont devant eux le chef de l'avant-garde ennemie, Tchang-Ho, qui crie à haute voix : « Hiuen-Té, descends de cheval, rends-toi! » Celui-ci veut battre en retraite, mais sur la montagne flotte un étendard rouge, et derrière lui, du milieu des défilés, s'avance Kao-Lan (autre lieutenant du premier ministre). Des deux côtés la fuite devient impossible, et levant les yeux au ciel : « Pourquoi, s'écrie le héros avec un soupir, pourquoi la volonté divine m'a-t-elle réduit à cette extrémité? Mieux vaut mourir que de perdre à la fois sa gloire et son honneur!.... » Il tirait son glaive pour s'ouvrir le ventre [3], quand Liéou-Py l'arrêta : « Me voilà prêt à vous frayer un passage par une lutte désespérée, à vous sauver la vie; » et en disant ces mots, il retourne en arrière attaquer Kao-Lan. Le combat dura longtemps, mais (le fidèle) Liéou-Py, renversé d'un coup de sabre, tomba mort aux pieds de son cheval. Plus troublé encore, Hiuen-Té veut combattre aussi, quand tout à coup le désordre se met parmi les troupes du chef victorieux qui le harcelait par derrière. Un guerrier traverse ces lignes et abat d'un coup de lance Kao-Lan lui-même; ce héros vainqueur du général ennemi, c'est Tsé-Long.

Quelle joie éprouva Hiuen-Té! Armé de sa pique, Tsé-Long pousse son cheval et disperse la division qui empêche la retraite,

[1] Voir plus haut, page 262.

[2] Il ne lui dit pas que son frère d'adoption est entouré d'ennemis et serré de près; il veut lui épargner ce chagrin. (Note de l'édition in-18).

[3] On sait que les Chinois et les Japonais, au lieu de se percer de leur épée, à la manière des Grecs et des Romains, s'ouvrent le ventre avec leur large cimeterre.

Digitized by Google

puis attaquant celle qui le menace de front, il court seul à la rencontre de Tchang-Ho. Dix fois ils croisent le fer; ce dernier ne pouvant soutenir la lutte tourne bride et s'enfuit, harcelé par le jeune héros qui profite de cette occasion pour le serrer de près. Enfin, Tchang-Ho consent à combattre; Tsé-Long s'aperçoit que les soldats de son adversaire gardent tous les défilés de la montagne; il ne peut donc plus sortir, si ce n'est en s'ouvrant un passage de vive force. Mais Yun-Tchang paraît accompagné de Kouan-Ping et de Tchéou-Tsang; trois cents hommes les suivent qui attaquent Tchang-Ho, le contraignent à reculer et balaient l'entrée des défilés. A leur tour ils campent dans les gorges de la montagne dont ils se rendent maîtres.

Alors Hiuen-Té envoie Yun-Tchang à la recherche de Tchang-Fey, qui lui-même était allé au secours de Kong-Tou. Ce dernier ayant péri sous les coups de Héou-Youen, Tchang-Fey veut venger sa mort; il disperse la division de Héou-Youen, et le poursuit jusqu'à ce qu'il s'arrête devant deux autres généraux du premier ministre (Yo-Kin et Su-Hwang); au même instant, Yun-Tchang qui cherchait son frère adoptif, rencontrant ses soldats dispersés, repousse les deux chefs ennemis, et reparaît devant son maître avec le héros qu'il ramène.

Cependant le principal corps d'armée aux ordres de Tsao est sur leurs traces; on leur en donne avis et Hiuen-Té, après avoir fait partir en avant sa famille sous la garde de Sun-Kien, reste à l'arrière-garde en compagnie de ses deux frères d'adoption et de Tsé-Long. Ils combattent et reculent alternativement; Tsao-Tsao qui voit le camp abandonné et ses adversaires déjà loin, cesse la poursuite et rassemble ses soldats.

Il ne restait pas mille hommes à Hiuen-Té; le voilà qui suit sa route et arrive près du fleuve, à un lieu qu'on lui dit être Han-Kiang. Les gens du pays, dès qu'ils surent que le fugitif était Hiuen-Té, vinrent lui offrir de la viande de mouton et du vin [1]; la petite troupe tout entière prit son repas sur le

[1] Précédemment, dit en note l'édition in-18, les vieillards ont apporté du vin à Tsao-Tsao; c'était pour exalter le vainqueur; maintenant les gens du pays font les mêmes offrandes à Hiuen-Té, c'est pour consoler le vaincu.

Digitized by Google

bord du Kiang. « Hélas, s'écria Hiuen-Té avec chagrin, après avoir vidé sa coupe, vous tous, ô mes frères d'armes, vous avez le talent de remplir auprès des Empereurs l'emploi de ministre, et voilà que vous vous êtes attachés à moi ! Quel malheur ! Combien le sort de Liéou-Hiuen-Té, si misérable, attire sur vous de calamités !.... En ce jour, au-dessus de moi pas un morceau de tuile qui abrite ma tête ; au-dessous, pas un morceau de terre à piquer une alêne !... En vérité, je me reprocherais de vous retenir plus longtemps près de moi ; abandonnez-moi plutôt, et allez chercher un maître glorieux, qui puisse par des présents et des honneurs, récompenser vos mérites et votre illustration ! »

Tous cachaient leurs visages dans leurs mains et pleuraient : « Maître, reprit Yun-Tchang, vous vous trompez en parlant ainsi. J'ai entendu dire que quand l'aïeul des Han, Kao-Tsou, disputait la possession de l'Empire à Hiang-Yu, il fut plus d'une fois vaincu par son rival, jusqu'à ce qu'enfin il l'emportât à la grande journée de Kiéou-Ly-Chan [1] : alors il commença cette dynastie qui dure depuis quatre siècles. Depuis le jour où je me suis joint à vous pour combattre les Bonnets-Jaunes, jusqu'ici nous avons traversé vingt années ou à peu près, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. Voilà ce qui doit affermir notre courage. Faut-il donc, parce que nous sommes aujourd'hui réduits à cette extrémité, désespérer de l'avenir ? Frère, ne vous laissez point aller à un découragement qui attirerait sur vous la risée de l'Empire ! — Et moi, répliqua Hiuen-Té, j'ai entendu dire que quand le maître est riche, le serviteur avance dans sa carrière. Il ne me reste pas grand de terre comme la plante de mon pied ; je crains donc de causer votre ruine ! »

Présenter la coupe de vin au temps de la victoire, cela se voit volontiers ; mais l'offrir après la défaite, voilà qui est rare ! — Ce qui veut dire que Tsao devait tout à sa puissance, et Hiuen-Té à sa vertu personnelle, ainsi qu'à sa parenté avec l'Empereur.

[1] Voir l'Histoire générale de la Chine, vol. II, page 482. L'édition in-18 dit que Hiuen-Té n'était pas alors plus mal dans ses affaires que Kao-Tsou lui-même, après sa défaite aux bords de la rivière Soui-Choui, où plus de deux cents mille hommes périrent dans les eaux.

Digitized by Google

« Non, dit à son tour Sun-Kien, vos paroles ne nous convaincront pas. Tout homme a son heure pour réussir et ses jours de malheur : cessez donc de vous décourager ainsi. Non loin d'ici dans le King-Tchéou se trouve Liéou-Piao, l'un des héros les plus brillants de notre époque. Il tient sous sa dépendance une grande province [1], il a sous ses ordres des soldats par cent mille, et des montagnes de provisions pour les hommes et les chevaux. De plus, il est comme vous, seigneur, allié à la famille impériale (comme le prouve son nom de Liéou); pourquoi ne pas nous jeter entre ses bras? — C'est que, reprit Hiuen-Té, je crains qu'il ne nous repousse.... — Il est maître du Han-Kiang; à l'est, il confine le Ou-Oey; à l'ouest, il touche le Pa-Cho; au sud, il a pour limite l'Océan; au nord, il s'appuie sur la rivière Han-Mien; et vous craignez, seigneur, qu'il hésite à vous recevoir? Laissez-moi me rendre près de lui, et vous le verrez s'avancer jusqu'à la frontière de sa principauté, pour venir au-devant de vous [2]. »

Acceptant cette proposition avec bien de la joie, Hiuen-Té envoya en avant Sun-Kien : celui-ci se présenta respectueusement à Liéou-Piao, qui, après les cérémonies d'introduction, lui demanda par quel hasard, lui, l'un des fidèles serviteurs de Hiuen-Té, il venait le trouver? « Mon maître, répondit l'envoyé, est comme votre seigneurie, allié à la famille impériale; tout l'Empire connaît cette circonstance. Aujourd'hui, mon maître voudrait se dévouer pour secourir la dynastie; mais par malheur, il a trop peu de soldats; il manque de généraux; Liéou-Py, de

[1] Littéralement: les neuf provinces, le monde, l'Empire tout entier. Voir Morisson au mot *Tchéou*. Cependant, il s'agit plutôt ici des *neuf provinces* que les anciens historiens plaçaient en dehors de la Chine proprement dite. L'Histoire générale de la Chine, vol. IV, page 35, déclare que Liéou-Piao régnait sur le King-Tchéou et sur tout le Haut-Kiang.

[2] L'édition in-18 admire la délicatesse de ce langage. Hiuen-Té n'aura pas la peine d'aller chercher Liéou-King; celui-ci viendra au-devant de lui, pour lui éviter la honte de cette démarche! — D'après l'Histoire générale de la Chine, vol. IV, page 35, Liéou-Piao avait ajouté, à ses premières conquêtes, ce qui forme aujourd'hui les deux provinces de Tchang-Cha et de Tchin-Tchéou, dans le Hou-Kwang.

Digitized by Google

Jou-Nan, qui n'était pourtant ni son parent[1] ni son ancien ami, est mort pour lui en serviteur reconnaissant : il en a été de même de Kong-Tou. Mon maître, sous le coup d'une récente défaite, voulait aller à l'est du Kiang, se jeter dans le parti de Sun-Tsé. Quoi, lui ai-je dit, vous abandonneriez un parent pour courir auprès d'un étranger? Liéou-Piao est le héros du siècle; les sages arrivent vers lui comme l'eau coule vers l'est[2]; à plus forte raison, devez-vous chercher asile près de lui, vous qui êtes de sa famille. Mon maître hésitait à tenter lui-même cette démarche, et voilà pourquoi il a envoyé en avant votre serviteur, vous présenter son humble demande. »

« Hiuen-Té est mon jeune frère, reprit Liéou-Piao enchanté de ce discours; il y a longtemps que, sans pouvoir y réussir, je désirais ardemment le voir. Ne suis-je pas maître des neuf districts; et j'hésiterais à recueillir chez moi un parent? Où est Hiuen-Té, que j'envoie immédiatement quelqu'un pour le recevoir! — N'en faites rien, dit un mandarin du nom de Tsaï-Mao, en donnant un perfide conseil; ce Hiuen-Té est un fourbe qui cache de mauvais desseins; il renie la justice, il se montre ingrat. D'abord, il s'est attaché à Liu-Pou, puis à Tsao-Tsao; naguère il avait embrassé le parti de Youen-Chao, et jamais il n'a pu rester fidèle jusqu'au bout. Ces exemples suffisent à faire connaître quel homme il est. Si vous l'accueillez aujourd'hui, certainement vous attirerez les armées de Tsao-Tsao, et c'en est fait de la paix dont jouit le peuple dans vos états. Le mieux serait de couper la tête de cet envoyé, de Sun-Kien, et de la présenter au premier ministre qui ne manquerait pas, seigneur, de vous témoigner de grands égards! »

« Sun-Kien n'est pas un homme qui craigne la mort, répondit celui-ci sans pâlir; si mon maître a servi successivement trois partis, c'est que, dans aucun, il n'a trouvé un ami auquel il pût s'attacher. Liu-Pou n'avait-il pas tué (deux fois) ses pères

[1] Quoiqu'il portât aussi le nom de Liéou.

[2] Les plus grands fleuves de la Chine prennent leur source dans les montagnes, à l'ouest; et vont se jeter, à l'est, dans la mer qui forme de ce côté la limite de l'Empire.

Digitized by Google

adoptifs [1] ; Tsao-Tsao n'est-il pas au fond un tyran qui se joue de la majesté impériale ; Youen-Chao ne refuse-t-il pas d'écouter les avis sincères, n'est-il pas le bourreau des sages et des gens de bien? Avec des personnages de cette trempe, pouvait-il s'entendre pour marcher dans la voie de l'humanité et de la justice? Mon maître sert loyalement le souverain ; il est dans ses promesses, d'une fidélité éprouvée ; il se distingue par sa droiture et l'accomplissement des premiers devoirs [2]. Est-il donc fait pour obéir à des hommes grossiers ? Il apprend aujourd'hui que le seigneur Liéou-Piao, rejeton de la famille impériale des Han, et son aîné à lui-même, est généreux et d'un grand cœur, qu'il respecte les vieillards et honore les sages, protége le peuple et étend sa sollicitude à toutes les créatures, qu'il est le héros du siècle, et qu'enfin il règne sur un territoire immense ; il apprend ces choses, il accourt de bien loin se jeter entre ses bras ! Et vous, vous prononcez des paroles perfides et mensongères, qui tendent à perdre les sages et à exciter des soupçons jaloux contre les gens capables..... »

A cette réponse, Liéou-Piao, adressant la parole au mandarin Tsaï-Mao, avec l'accent de la colère, s'écria : « Ma résolution est irrévocablement prise ; trève de discours ! » Et le conseiller se retira rouge de honte.

« Où est votre maître, demanda Liéou-Piao à Sun-Kien ? — A l'embouchure du Kiang, répondit celui-ci. — Eh bien, dit Liéou-Piao, je vais aller au-devant de lui, hors de ma capitale. » — Ainsi fit-il ; après avoir envoyé Sun-Kien en avant, en compagnie de quelques personnes de sa suite, il [3] marcha trois milles à la rencontre de Hiuen-Té qui, dès qu'il le vit, se précipita à

[1] Voir vol. Ier, page 61, et page 151.

[2] Littéralement : par la droiture et la piété filiale. Nous avons déjà expliqué que les Chinois entendent, par cette dernière expression, à peu près toute la morale privée et publique.

[3] Liéou-Piao va au-devant de Hiuen-Té, précisément comme Youen-Chao l'avait fait aussi ; mais il y a cette différence entre les deux circonstances analogues, que la première fois Hiuen-Té arrivait seul près de Youen-Chao, tandis que la seconde, en se soumettant à Liéou-Piao, il amenait avec lui ses braves compagnons. (Note de l'édition in-18).

Digitized by Google

genoux, avec une extrême déférence. De son côté, Liéou-Piao, les larmes aux yeux, le reçut comme un frère cadet, et lui témoigna de grands égards ; après que les deux frères adoptifs de son nouvel hôte (Yun-Tchang et Tchang-Fey) lui eurent présenté leurs hommages, il fit avec eux son entrée dans la ville. Hiuen-Té fut logé dans la propre maison de Liéou-Piao, qui, chaque jour lui offrait un repas. Dans la conversation, on parlait de ce qui s'était passé; Tsaï-Mao gardait toujours un profond ressentiment contre le nouveau venu, mais comment eût-il osé le manifester!

Ce fut au neuvième mois, à l'automne de la sixième année Kien-Ngan (201 de J.-C), que Hiuen-Té se réfugia à King-Tchéou.

Cependant Tsao-Tsao, instruit de cet événement, voulait aller attaquer Liéou-Piao. « Attendez, dit Tching-Yu en lui donnant un conseil, Youen-Chao n'est pas encore détruit; si nous attaquons en même temps le King-Tchéou et le Hiang-Yang, Youen-Chao lèvera des troupes dans le nord, et nous nous trouverons entre deux ennemis. Voilà que Liéou-Piao s'est fortifié de la présence de Hiuen-Té; Youen-Chao a le secours de ses trois fils, nous ne pouvons donc achever notre grande entreprise. Le mieux est de retourner à la capitale; après que les troupes se seront un peu refaites, quand au froid de l'hiver succédera la chaleur du printemps, nous conduirons nos soldats vers le nord, pour attaquer d'abord Youen-Chao, puis avec nos armées victorieuses, nous nous porterons sur le King-Tchéou et sur le Hiang-Yang. Triompher au nord et au midi, sera alors la chose du monde la plus facile. » Ce conseil fut approuvé par Tsao qui revint aussitôt à la capitale; il y rentra le premier mois, au printemps[1] de (l'année suivante), la septième de la période Kien-Ngan (202 de J.-C.)

Lorsqu'il eut délibéré en conseil sur la campagne qui se préparait, le premier ministre envoya d'abord Hia-Héou-Tun et Man-Tchong surveiller le Jou-Nan, pour tenir en respect Liéou-Piao; puis, il laissa Tsao-Jin et Sun-Yéou dans la capitale pour

[1] On sait que l'année chinoise commence au printemps.

Digitized by Google

la défendre. Lui-même, à la tête de l'armée, il alla se placer au passage de Kouan-Tou [1]. Pendant ce temps, Youen-Chao, qui depuis l'année précédente souffrait toujours de ses vomissements de sang, se sentait un peu mieux ; il voulut s'occuper de faire une tentative contre la capitale. Mais Chen-Pey l'en détourna par ses conseils : « Les grandes défaites éprouvées l'année précédente à Kouan-Tou et à Tsang-Ting, avaient abattu le courage des troupes ; il valait mieux, à l'abri de fossés profonds et de murailles solides, attendre que les soldats et le peuple eussent repris de nouvelles forces. »

Ce fut à ce moment qu'on annonça l'arrivée de Tsao-Tsao au passage même de Kouan-Tou, et sa marche sur la capitale du pays [2]. « Si nous attendons que l'ennemi soit au pied de nos murs, s'écria Youen-Chao, et sur les fossés, pour nous défendre, il sera difficile de combattre. Je veux sortir moi-même de la ville à la tête de ma grande armée. — Mon père, répliqua Youen-Chang, vous n'êtes pas encore assez bien remis de votre indisposition, n'allez pas si loin et permettez à votre fils de courir en avant à la rencontre de l'ennemi. »

Youen-Chao le lui permit ; il envoya aussi des émissaires auprès de ses deux autres fils et de son neveu, dans leurs [3] districts respectifs, pour que, de quatre points à la fois, les troupes de ses provinces pussent attaquer Tsao-Tsao.

[1] Sur la frontière du pays occupé par Youen-Chao.

[2] Ky-Tchéou.

[3] Voir plus haut, page 315, les noms de ces personnages et des districts qu'ils commandaient.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Discorde entre les fils de Youen-Chao.

[Règne de Hiao-Hien-Ty, année 202 de J.-C.] Enivré par la victoire qu'il avait remportée [1], Youen-Chang ne chercha plus que l'occasion de briller devant son père, et sans attendre l'arrivée de ses frères aînés, il sortit vers Ly-Yang avec une dizaine de mille hommes pour aller à la rencontre de l'avant-garde impériale [2]. Quand Tchang-Liéao (chef de cette division) s'élance à cheval hors des rangs, le jeune guerrier emporté par son ardeur, brandit sa lance, excite son coursier et va engager le combat. Mais à la troisième attaque, il sent qu'il a affaire à un adversaire trop redoutable ; il fuit précipitamment, dans une déroute complète, et épouvanté de se voir poursuivi par le vainqueur, il se retire, à la faveur de la nuit, jusqu'à Ky-Tchéou. A la nouvelle de la défaite et du retour honteux de son fils préféré, Youen-Chao fut pris d'un tel saisissement, que son ancienne maladie reparut ; il vomit une grande quantité de sang et tomba évanoui. Sa femme Liéou-Ssé, se hâta de le faire transporter dans ses appartements intérieurs pour lui prodiguer des soins.

Peu à peu, le vieux guerrier cessa de s'occuper des affaires humaines ; sa femme s'empressa d'appeler les généraux

[1] En décapitant Ssé-Ouan à la tête d'une division ; voir plus haut, page 318.

[2] Littéralement : l'armée du sud, par opposition au pays du nord qui est le nom des provinces occupées par Youen-Chao. Pour bien comprendre ce chapitre, il ne faut pas oublier que Youen-Chang était le troisième fils et le fils préféré de Youen-Chao, qui l'avait eu de sa seconde femme Liéou-Ssé.

Digitized by Google

Chen-Pey et Fong-Ky [1], afin de régler avec eux le choix de l'héritier à la couronne. Youen-Chao fit un signe avec la main ; Chen-Pey s'approcha de son lit, se disposant à écrire ses dernières volontés. — « Youen-Chang, demanda la mère ambitieuse, doit-il vous succéder sur le trône ? » Le vieux prince agita sa tête d'une façon affirmative, comme pour dire qu'il fallait écrire cette décision sur son testament, puis il se retourna, poussa un grand cri, vomit beaucoup de sang et expira. — Il mourut le cinquième mois, à l'été, de la septième année Kien-Ngan. — Dans la suite, on a écrit sur lui les vers que voici :

« Depuis une longue série de siècles, ses ancêtres avaient illustré son nom ;
» Dans sa jeunesse, il eut de l'ardeur et sa renommée traversa l'Empire.
» Mais vainement il appela à lui tant d'hommes supérieurs par leurs talents ;
» Les soldats héroïques qu'il comptait par cent mille ne lui servirent à rien.
» La brebis sous la peau du tigre n'a pas plus de valeur ;
» La poule parée de la queue du phénix ne peut réussir à de grands projets.
» Hélas ! il laissa derrière lui des germes de discorde,
» Et dans cette famille, les malheurs arrivèrent par la mésintelligence des [frères [2] ! »

La veuve Liéou-Ssé s'occupa des premières cérémonies du deuil. Avant que le corps de son époux fut descendu dans la tombe, elle eut soin de faire mettre à mort les cinq femmes qu'il avait préférées, et craignant que les ames de ses favorites ne se réunissent de nouveau à celle de leur maître, elle ne les enterra qu'après leur avoir arraché les cheveux, lacéré le visage et mutilé tout le corps [3]. De son côté, Youen-Chang, redoutant les embûches

[1] Voir plus haut, page 316 ; ils étaient les lieutenants et les partisans dévoués de Youen-Chang son fils. L'histoire admet que Youen-Chao mourut sans avoir désigné son successeur.

[2] Ces vers sont empruntés à l'édition in-18.

[3] Voilà jusqu'où elle poussa l'envie et la méchanceté, dit l'éditeur du texte in-18 ; puis il ajoute en note : S'attaquer dans sa jalousie aux mânes des morts, voilà qui est extraordinaire ! Jalouse de ses rivales pendant leur vie, elle veut leur mort ; puis jalouse d'elles même après leur mort, comment ne les poursuivrait-elle pas au-delà de l'existence ? Tant que nous sommes sur la terre, nous agissons comme des hommes ; une fois morts, nous ne pouvons plus faire d'actions méritoires ; nous sommes à l'état de mânes, nous n'agissons plus. Mais arrivés à cet état de mânes, nous avons un genre d'actions particulier ; et c'est contre cette influence des mânes qu'il est bon de

Digitized by Google

des parents de ces femmes (injustement mises à mort), les fit tous rassembler et égorger en masse. Aussitôt, les deux mandarins, Chen-Pey et Fong-Ky, le déclarèrent général des armées de l'Empereur (titre que portait son père) et seigneur des quatre districts de Ky, de Tsing, de Yéou et de Ping-Tchéou. (Après avoir pris ces divers arrangements), ils écrivirent à son frère aîné Youen-Tan, pour le convier aux funérailles.

Or, ce dernier avait déjà levé des troupes ; il était en marche quand lui arriva la nouvelle de la mort de son père. Sans plus tarder, il se consulte avec ses lieutenants Kouo-Tou et Sin-Ping : « En votre absence du chef-lieu (Ky-Tchéou), répondit le premier de ces deux officiers, votre jeune frère aura été mis sur le trône par ses deux affidés (Chen-Pey et Fong-Ky) ; hâtons-nous d'arriver..... — Si nous entrons trop vite, objecta Sin-Ping, certainement nous nous attirerons de grands malheurs. Les deux généraux que vous venez de nommer auront pris leurs mesures... — Mais enfin, quoi faire? s'écria le jeune prince. — Il faut, reprit Kouo-Tou, tenir vos troupes rassemblées hors des murs, afin d'observer les événements ; moi-même, j'entrerai et je découvrirai ce qui se passe dans la ville. »

Youen-Tan détacha donc son lieutenant qui se rendit près de Youen-Chang et lui présenta ses hommages. « Pourquoi mon frère aîné n'est-il pas venu, demanda le nouveau souverain? — Une légère indisposition le retient au milieu de ses troupes, répondit Kouo-Tou. — Mon père, continua Youen-Chang, a

se prémunir. — A propos de la phrase suivante, on lit cette autre observation : Quand le jeune Empereur Hoey-Ty vit la *truie* (que lui montrait sa mère), il pleura ; Youen-Chang, au contraire, ajouta ses propres cruautés à celles de sa mère. Voici le fait historique auquel se rapporte cette allusion : La mère du jeune Empereur Hoey-Ty, après avoir empoisonné Tchao-Wang, rival de son fils, fit horriblement mutiler la mère de ce malheureux prince ; puis comme Hoey-Ty rentrait sur ces entrefaites, elle l'appela pour lui montrer ce cadavre hideux, en disant qu'elle voulait lui faire voir une laie extraordinaire et d'une nouvelle espèce. Le jeune Empereur fut saisi d'horreur à la vue de ce corps défiguré et méconnaissable, et ne put s'empêcher de reprocher à sa mère tant de cruautés. Hoey-Ty des Han monta sur le trône l'an 194 avant notre ère.

Digitized by Google

laissé un testament par lequel je suis désigné comme héritier de son trône ; mon frère Youen-Tan est élevé, par le même écrit, au rang de général d'une division, et comme les troupes du sud menacent nos frontières, je le prie de vouloir bien partir en avant-garde. Moi-même je le suivrai à la tête de l'autre corps d'armée pour agir de concert avec lui. »

« Dans notre corps, reprit le général, nous manquons de chefs capables de nous donner de bons avis ; pourriez-vous nous céder vos deux conseillers intimes, Chen-Pey et Fong-Ky ? — Mon intention, dit Youen-Chang, est de leur confier des emplois importants ! — En ce cas, mon maître ne se mettra pas en campagne sans inquiétude [1]. »

Sur cette réponse de Kouo-Tou, Youen-Chang fit appeler les deux mandarins, et leur demanda lequel des deux voulait se rendre dans le camp de son frère. Ils refusèrent l'un et l'autre d'accepter cette mission, si bien que Youen-Chang les fit tirer au sort. Le hasard désigna Fong-Ky ; il partit donc avec Kouo-Tou, muni du sceau que lui donna son jeune maître, et en qualité de lieutenant de la division qu'il allait rejoindre. Arrivé hors des murs, en compagnie de Kouo-Tou, le mandarin reconnaît que Youen-Tan n'est pas du tout malade, et l'inquiétude s'empare de son esprit. Cependant il lui remet le sceau de commandant d'une division, puis répondant à ses questions, il lui annonce : « qu'en vertu des dernières volontés de son père, Youen-Chang est en possession du pouvoir ; que lui, Youen-Tan, est nommé au commandement d'un corps de troupes, et qu'enfin, il est venu tout exprès pour lui en présenter le sceau, insigne de son grade. » Transporté de colère, Youen-Tan voulait faire décapiter Fong-Ky ; Kouo-Tou l'arrêta par ses remontrances : « Les ordres d'un père, lui dit-il, doivent en toute occasion être respectés ! »

[1] Kouo-Tou, comme le fait remarquer l'édition in-18, était un rusé mandarin. Il voulait priver Youen-Chang de ses deux bras ; seulement il oubliait que celui-ci n'était pas homme à éloigner de lui les deux fidèles serviteurs qui faisaient sa force. — La phrase suivante, un peu obscure dans le texte chinois-mandchou, est plus claire dans la petite édition ; la voici : « Eh bien, dit Kouo-Tou, sur les deux, cédez-nous-en un.... Voulez-vous ? » Youen-Chang ne put refuser cette proposition, et il leur ordonna de tirer au sort...

Digitized by Google

Youen-Tan laissa donc la vie au mandarin : « Maintenant, ajouta tout bas le prudent Kouo-Tou, le premier ministre paraît sur nos frontières; ce n'est pas le cas de discuter. Laissez vivre Fong-Ky, et quand vous aurez repoussé les troupes impériales, alors vous reviendrez sans plus tarder vers cette capitale de Ky-Tchéou, en réclamer la possession. Les anciens on dit : Faute d'un peu de patience, on brouille les affaires les plus importantes ! Notre intérêt nous commande de laisser vivre cet homme... » Adoptant avec joie ce conseil, Youen-Tan leva son camp et se dirigea vers Ly-Yang. Il s'arrêta devant l'armée de Tsao; à peine eut-il donné ordre à son général en chef Wang-Tchao de commencer le combat, que le premier ministre détacha contre celui-ci son lieutenant Su-Hwang. Après une courte lutte, ce dernier tua d'un coup de sabre Wang-Tchao, et culbuta ses lignes; Youen-Tan, complétement battu, entra avec les débris de son armée dans Ly-Yang, d'où il envoya demander du secours à son jeune frère. Celui-ci consulta son favori Chen-Pey : « Contentez-vous, répondit le mandarin, de lui fournir quelques troupes, car si vous lui en prêtez une grande quantité, cela retardera vos affaires ! » Cinq mille hommes, tel fut le secours que Youen-Chang expédia à son frère, et cette division, enveloppée à moitié chemin par deux lieutenants de Tsao qui la savait en marche, fut entièrement détruite.

De son côté, Youen-Tan, apprenant quels faibles subsides lui avaient été envoyés et comment ces cinq mille hommes venaient de périr en route, se mit à accabler Fong-Ky de reproches et d'injures : « Est-ce donc pour me traiter ainsi que vous êtes venu me trouver dans mon camp? — Seigneur, répliqua le mandarin, laissez-moi écrire une lettre dans laquelle je prierai si bien mon maître, qu'il ne manquera pas de venir vers vous en personne ! » Il lui fit écrire cette lettre qu'un courrier alla porter à Ky-Tchéou ; Chen-Pey, consulté par Youen-Chang, répondit : « Votre frère a près de lui un conseiller bien rusé, Kouo-Tou. Si tout d'abord il ne vous a pas disputé le pouvoir, c'est que Tsao-Tsao a passé nos frontières. Vainqueur du premier ministre, il fût arrivé ici pour vous enlever la capitale de vos états ;

Digitized by Google

ainsi gardez-vous de lui envoyer des troupes; empruntez plutôt le secours de Tsao pour vous débarrasser de ce frère, et vous n'aurez plus d'inquiétudes dans l'avenir. » Youen-Chang suivit ce conseil; il n'envoya point de soldats à son frère, qui, furieux de voir revenir son émissaire avec cette réponse, fit décapiter Fong-Ky à l'instant même.

Il voulait même se soumettre à Tsao-Tsao; il y eut des espions qui en avertirent secrètement Youen-Chang : « Youen-Tan, lui dirent-ils, n'a plus la force de résister, il va passer dans les rangs du premier ministre; de là, une double attaque qui mettra le Ky-Tchéou en grand péril. » Fort alarmé, Youen-Chang laissa sa capitale sous la protection de Chen-Pey et de son général en chef Sou-Yéou. Lui-même, à la tête de son armée, il alla secourir son frère dans Ly-Yang. Quand il demanda lequel de ses capitaines voulait se charger de commander l'avant-garde, deux frères, Liu-Kwang et Liu-Tsiang, s'offrirent à la fois : il donna au premier un corps de trente mille hommes, en lui disant d'aller commencer l'attaque, et tandis que cette division s'avançait jusqu'à la ville de Ly-Yang, il envoya prévenir Youen-Tan qu'il arrivait, en personne, avec des troupes auxiliaires. Cette nouvelle causa tant de joie à ce dernier, qu'il renonça à son projet de défection; il rassembla ses soldats dans les murs, et son frère Youen-Chang réunit les siens hors de la ville; ainsi ils pouvaient porter à l'ennemi un double coup. Pendant ce temps, (leur autre frère et leur cousin) Youen-Ky et Kao-Kan arrivaient chacun de leur côté; comme ils campèrent l'un et l'autre hors des remparts, il y eut ainsi trois camps, d'où chaque jour sortaient d'excellents guerriers qui se mesuraient avec ceux de Tsao-Tsao. La division de Youen-Chang fut plusieurs fois battue dans ces rencontres; l'avantage restait toujours aux gens du premier ministre, de sorte que la guerre traîna en longueur jusqu'au second mois de la huitième année Kien-Ngan (203 de J.-C.)

Enfin, à cette époque, Tsao-Tsao ayant divisé son armée pour une attaque générale, les trois frères et leur cousin Kao-Kan, complétement défaits, abandonnèrent la ville. Le vainqueur

Digitized by Google

se mit en devoir de marcher sur la capitale même du pays ; Youen-Tan et Youen-Chang se jetèrent dans la place pour la défendre, tandis que Youen-Hy et Kao-Kan allèrent camper à quelques milles de là pour simuler une puissante armée. Nuit et jour les soldats de Tsao livraient d'inutiles combats, si bien qu'à la longue le conseiller Kouo-Hia se prit à dire : « Youen-Chao a beaucoup aimé deux de ses enfants, ce qui l'a empêché de choisir son successeur [1] ; aujourd'hui, les circonstances les tiennent réunis, mais chacun d'eux a ses partisans ; dans un premier moment de péril, ils se sont mutuellement secourus ; mais bientôt la discorde les armera les uns contre les autres. Ne vaut-il pas mieux conduire nos troupes dans le sud, tourner nos efforts contre Liéou-Piao. Pendant que nous soumettrons celui-ci, le temps amenera les changements que nous attendons ; et quand la division se sera mise entre les trois frères, il suffira d'une campagne pour affermir à jamais notre entreprise ! » Le conseil parut excellent à Tsao-Tsao ; confiant à Hia-Hu et à Tsao-Hong le commandement des villes de Ly-Yang et de Kouan-Tou, il revint droit à la capitale de l'Empire. Instruits de sa retraite, Youen-Tan et Youen-Chang se félicitèrent mutuellement ; quant à Youen-Hy et à Kao-Kan, ils s'en retournèrent dans leurs districts.

Seul avec ses deux intimes conseillers [2], Youen-Tan leur dit : « Je suis l'aîné et cependant il ne m'est pas donné de succéder à mon père dans le royaume qu'il a fondé. Mon plus jeune frère (Chang), né d'une femme inférieure à notre mère, jouit aujourd'hui de mon héritage.... Comment ferai-je pour le lui arracher ? — Maître, répondit Kouo-Tou, vous pourriez établir vos troupes hors des murs, inviter à un repas Youen-Chang et son confident Chen-Pey, puis au moyen de sicaires armés de coutelas et de haches, mis en embuscade sous la tente, vous les feriez égorger tous les deux. Vos projets réussiraient ainsi complétement.... » Youen-Tan goûtait ce dessein ; il le développa

[1] C'est-à-dire de le proclamer et de le faire reconnaître, au lieu de le désigner par testament.

[2] Ce sont, on se le rappelle, Kouo-Tou et Sin-Ping.

Digitized by Google

même tout au long à l'intendant du palais, Wang-Siéou, qui arrivait de Tsing-Tchéou. « Mais, répondit le mandarin, les frères ne sont-ils pas comme la main droite et la main gauche d'un même corps? Et à la face du monde ils s'armeraient les uns contre les autres!... Quoi, je me couperais la main droite, et je dirais : La victoire est à moi.... Cela serait-il possible! Si l'on s'abandonne entre frères, si l'on ne se traite pas comme parents, de qui devra-t-on espérer de l'affection dans le monde? Si des hommes perfides veulent séparer la chair et les os (les membres d'une même famille), et font voir en échange un intérêt peu durable, on doit se boucher les oreilles et ne pas écouter leurs paroles; et même si on met à mort ce mandarin, ce conseiller artisan de fourberies, le peuple revient affectueusement vers son maître et le regarde avec complaisance; il le défend si bien de tous côtés, que rien à travers l'Empire ne peut arrêter sa marche victorieuse. Je vous en prie, seigneur, réfléchissez.... — Retirez-vous! » lui cria Youen-Tan avec colère; et (persistant dans son projet) il envoya porter l'invitation à Youen-Chang.

Ce dernier consulta Chen-Pey : « Très certainement il y a là quelque stratagème sorti de la tête de Kouo-Tou, dit le mandarin; si vous allez à ce festin, seigneur, vous serez victime de quelque odieuse machination. — En ce cas, quoi faire, demanda le jeune prince? — Profiter de cette occasion pour attaquer les armes à la main; voilà le meilleur plan! »

Youen-Chang revêt son armure et va déployer hors des remparts ses cinquante mille hommes; à la vue de cette démonstration hostile, Youen-Tan comprend que ses projets sont déjoués. Il se couvre de sa cuirasse, monte à cheval et va combattre son jeune frère. Aux provocations injurieuses de celui-ci, celui-là répond par de violentes accusations. « Tu as empoisonné notre père, pour usurper l'autorité souveraine, et voilà que tu viens vers ton frère aîné pour l'assassiner! » Les deux fils de Youen-Chao croisent le fer; Tan est complétement battu; Chang, à travers une grêle de pierres et de flèches enfonce et culbute les lignes ennemies; puis il revient avec ses divisions, laissant le vaincu se retirer en fugitif avec les débris de ses troupes, dans

Digitized by Google

la direction de Ping-Youen. Là, Youen-Tan, aidé des avis de Kouo-Tou, songe à mettre en mouvement une nouvelle armée; il lance en avant un corps considérable qu'il a placé sous les ordres de Tsan-Py. De son côté, Youen-Chang a quitté sa capitale pour continuer la guerre; les deux armées sont en présence; les étendards et les tambours flottent et retentissent face à face. Tsan-Py est sorti des lignes l'injure à la bouche; déjà Youen-Chang veut le combattre, mais son général de première classe, Liu-Kwang, fouettant son cheval, brandissant son cimeterre, s'est élancé au-devant du chef ennemi qu'il a bientôt renversé. Après cette seconde défaite, Youen-Tan se retira en fuyant jusqu'à Ping-Youen [1].

« Frappons un dernier coup, dit Chen-Pey à son jeune maître en l'excitant par ses discours, et arrachons le mal jusqu'à la racine! » Aussitôt Youen-Chang remet ses troupes en marche; il arrive en courant jusque devant la ville; mais Youen-Tan ayant fait faire volte-face aux siens, revient combattre. Il ne peut repousser l'aggression du vainqueur, et rentre dans Ping-Youen, dont il garde les murs sans risquer de sorties. L'armée de son jeune frère bloquait la place par trois côtés [2], et comme il l'a savait mal approvisionnée, il demanda conseil à Kouo-Tou : « Vos troupes sont bien réduites, répondit le mandarin; et puis, les vivres manquent. Youen-Chang arrive avec toute son armée, une plus longue résistance devient impossible. Dans mon humble pensée, il vaut mieux envoyer à Tsao-Tsao notre soumission, pour obtenir de lui qu'il marche contre Chang. Le premier ministre fera donc avancer des troupes qu'il dirigera indubitablement contre le chef-lieu, contre Ky-T'chéou; ce qui, certainement aussi, forcera Chang à voler au secours de sa capitale. Vous-même, à la tête de vos soldats, attaquez-le par l'ouest, en le prenant à revers du côté de Nié, et c'en est fait de lui. Si Tsao-Tsao

[1] Ping-Youen est aujourd'hui le chef-lieu du même nom dans la province de Ho-Nan; (note de l'édition in-18.) Cet endroit est désigné dans l'Histoire générale de la Chine (vol. IV, page 38), comme faisant actuellement partie du district de Taï Ngan-Fou, dans le Chan-Tong.

[2] Le fleuve Ho formait le quatrième côté de la ville.

Digitized by Google

détruit Chang, les soldats de celui-ci se disperseront en fuyant; alors ce sera à vous de les rassembler, afin d'être prêt à tenir tête au premier ministre [1]; et celui-ci, venu de bien loin, ne pourra continuer la campagne contre vous, faute de vivres. Ainsi, tout ce qu'il y a de combattants vaincus échappés de Ky-Tchéou [2], se rangeant sous nos bannières, nous serons assez forts pour résister à Tsao-Tsao. »

« Qui enverrai-je porter nos propositions à Tsao, demanda Youen-Tan? — Je sais ici un homme très habile à manier la parole. C'est Sin-Py (son surnom Tso-Ky) de Yang-Sy, dans le Hing-Tchouen; ce personnage qui commande aujourd'hui le district de Ping-Youen, doit être chargé de cette mission. — C'est le jeune frère de mon lieutenant Sin-Ping, demanda Youen-Tan; je veux le consulter sur cette affaire. — Ils sont frères en effet, reprit le mandarin; ils s'entendent parfaitement sur tous les points. Ce Sin-Py remplira bien vos vues. » Youen-Tan fit appeler celui-ci qui se hâta d'obéir, et il lui remit une dépêche à l'adresse de Tsao-Tsao; trois mille hommes escortèrent l'envoyé jusqu'au-delà de la frontière.

Quand Sin-Py arriva à la capitale, il apprit que le premier ministre, parti pour son expédition contre Liéou-Piao, avait rassemblé ses forces à Sy-Ping, où Hiuen-Té, envoyé à la tête de l'avant-garde par celui qui l'avait accueilli dans sa détresse [3], se tenait en observation : aucun engagement n'avait encore eu

[1] Ces détails, ces discours et ces dialogues sont fort longs; mais nous ne voulons rien supprimer, surtout quand il s'agit d'événements historiques. C'est ici le cas, on peut s'en convaincre en consultant le vol. IV de l'Histoire générale de la Chine, pages 38 et suivantes. Dans cette phrase, Kouo-Tou n'oublie pas que Tsao veut avant tout la ruine des deux frères, et que si d'abord il triomphe de Youen-Chang sans le secours de Youen-Tan, ses efforts se tourneront contre ce dernier.

[2] Le texte dit : Échappés du royaume de Tchao. C'est le nom d'un petit royaume indépendant qui, après avoir duré 187 ans, fut détruit par un prince de la dynastie des Tsin, l'an 228 avant notre ère. Ce petit état correspondait au royaume que Youen-Chao venait de léguer à ses enfants; il s'étendait dans le Chen-Sy et le Pé-Tché-Sy, au nord de la Chine.

[3] Voir plus haut, page 332.

Digitized by Google

lieu. L'émissaire alla trouver Tsao-Tsao dans son camp, et après les civilités d'usage, il répondit aux questions que celui-ci lui adressait sur le motif de son voyage, en déclarant que son maître le chargeait de proposer sa soumission. Tsao ayant lu la lettre, retint près de lui Sin-Py, et rassembla son conseil. Le mandarin Tching-Yu, n'attribuant la soumission de Youen-Tan qu'à l'extrémité où ses défaites l'avaient réduit, était d'avis qu'on ne devait pas la regarder comme sincère. « Continuons cette campagne contre Liéou-Piao, ajoutait-il, laissons les enfants de Youen-Chao se dévorer les uns les autres; plus tard nous les anéantirons ! »

« Liéou-Piao est puissant maintenant, objecta Liu-Kien, finissons-en d'abord avec lui. — Quoi, reprit Man-Tchong, son excellence, après avoir amené ses troupes jusqu'ici, retournerait en arrière ? »

« Les trois mandarins qui viennent de parler n'ont pas envisagé toute la question, répliqua Sun-Yéou; selon mon humble manière de voir, il se passe aujourd'hui de grandes choses dans l'Empire. Voici que Liéou-Piao tient sous sa domination tout le pays compris entre le Kiang et le Han ; mais il n'ose pas remuer d'une semelle, et on peut admettre qu'il ne porte point son ambition sur les pays qui l'entourent. La famille Youen règne sur quatre provinces et compte plus de cent mille soldats sous les armes ; quoique souvent vaincue, elle n'a pas perdu l'affection du peuple. Si deux des fils de Youen-Chao s'entendaient pour défendre leur héritage, il serait impossible de rendre à l'Empire la paix et l'unité. Mais voici que ces enfants s'entre-déchirent; il n'y a plus à craindre cette réunion de leurs forces. Enfin, Youen-Tan vient faire sa soumission; si (comme il le demande) nous allons tout d'abord détruire Youen-Chang, rien ne nous empêchera dans la suite d'épier la marche des affaires, d'achever la ruine de la famille, et l'Empire pourra être affermi ! Cette offre de soumission est donc une circonstance heureuse qu'il ne faut pas laisser échapper ! »

Tsao adopta avec joie ce conseil, et pendant le repas qu'il offrait à Sin-Py, il lui dit : « Le désir de soumission manifesté par

Digitized by Google

votre maître est-il sincère ou simulé? Les armées de Youen-Chang peuvent-elles être certainement détruites? — Excellence, répliqua l'envoyé, ne demandez pas si c'est la nécessité ou un motif plus sincère qui pousse Youen-Tan à cette démarche; considérez seulement sa position actuelle. Les fils de Youen-Chao se déchirent les uns les autres, sans qu'aucune personne étrangère soit venue semer entre eux la division; la paix peut donc naturellement se rétablir dans l'Empire. Vous en avez une preuve dans le secours qui est si inopinément réclamé de votre excellence. Youen-Chang, après avoir réduit son frère à la dernière extrémité, n'a pas pu, cependant, le détruire tout à fait; ses forces sont donc épuisées. Au dehors, les armées des Youen ont éprouvé une suite de défaites; au dedans, les meilleurs conseillers ont péri dans les supplices [1]; deux frères se calomnient et en viennent aux mains, voilà un royaume partagé. De longues guerres ont amené la misère dans le pays [2]; de plus, la sécheresse a engendré les sauterelles, le peuple meurt de faim, les greniers et le trésor sont vides. Les provisions manquent aux troupes en campagne [3]. D'une part, le ciel verse sur nous ses fléaux; de l'autre, le peuple est réduit au désespoir. Il ne faut interroger ni les insensés, ni les sages, pour savoir, ce qui est à la connaissance de tous, que l'argile éclate et que le vase se brise en morceaux. Voilà le moment marqué par le ciel pour la ruine des Youen. Il est dit dans l'art militaire : des murailles de pierre, des fossés pleins d'eau, et cent mille soldats couverts de la cuirasse, ne suffisent pas à vous défendre, si vous manquez de vivres. Aujourd'hui, seigneur, vous attaquez la ville de Nié [4]; si Youen-Chang ne revient pas en arrière pour la secourir, elle est prise. S'il retourne sur ses pas pour la défendre, Youen-Tan tombe sur ses

[1] Allusion à la mort de Tien-Fong et d'autres mandarins, injustement condamnés par Youen-Chao.

[2] Littéralement : par la guerre de ces années qui se suivent, les poux ont éclos dans les cuirasses et dans les casques.

[3] Littéralement : si l'on marche, il n'y a pas de grains dans les sacs.

[4] Nié ou Yé est le nom d'une ville du Chan-Tong, fondée par Houan-Kong, roi de Tsy, l'an 685 avant J.-C.

Digitized by Google

derrières et lui porte un coup fatal ; car, agissant de concert avec votre seigneurie, il ne rencontre plus qu'un ennemi déjà détruit. Les rebelles épuisés, harassés, disparaissent, comme à l'automne, les feuilles des arbres balayées par le souffle de la tempête. Ainsi, le ciel remet entre vos mains Youen-Chang lui-même ; au lieu de le prendre, votre excellence attaquerait les districts de Liéou-Piao, ces pays fertiles et prospères, ce petit royaume où le peuple obéit unanimement à un même maître !.... Ne vous mettez donc pas de sitôt en mouvement de ce côté. Au contraire, les deux fils de Youen-Chao se font une guerre acharnée ; voilà des troubles (qui vous offrent de véritables chances de succès).... Ils n'ont pas de vivres dans les greniers des cités, ils n'en ont pas non plus sur les routes ; voilà des gens perdus ! Si vous attendez que l'année présente amène ses récoltes, pour entrer en campagne ; si vous laissez ces frères revenir de leurs erreurs, faire la paix entre eux, combien il sera difficile d'entreprendre une expédition dans ce pays ! Aujourd'hui, Youen-Tan envoie demander secours et appui ; n'y a-t-il pas là pour vous un grand avantage? De toutes parts des rebelles lèvent la tête; quand il n'y aura plus au nord du fleuve Jaune cet ennemi qui fait bonne garde, la rive septentrionale sera pacifiée, et six armées complètes se répandront dans l'Empire [1] ; et quand elles y manœuvreront sans obstacle, alors vous serez, seigneur, le véritable chef des vassaux ! Je supplie votre excellence de réfléchir à ces choses. »

Tsao-Tsao, enchanté de ce discours et sautant de joie, répondit : « Quel dommage, ô mon ami [2], que je vous aie connu si tard ! » Et il se hâta de faire reprendre à ses troupes le chemin de Ky-Tchéou. Averti que les armées du premier ministre passaient le fleuve Jaune, Youen-Chang s'empressa de revenir aves ses divisions dans la ville de Nié. D'un autre côté, Youen-Tan,

[1] Le texte chinois-mandchou dit en note : Six armées, c'est le nombre de celles que l'Empire met sur pied ; elles sont chacune de 12,500 hommes.

[2] Tsao-Tsao l'appelle par son petit nom (Sin-Tso-Ky), en signe d'amitié et pour le flatter.

Digitized by Google

voyant que son frère abandonnait sa position pour battre en retraite, fit marcher toutes les forces qu'il tenait rassemblées à Ping-Youen, afin de le poursuivre. Mais à peine avait-il parcouru quelques milles, que de grands cris se font entendre. Deux divisions se présentent..... Elles sont commandées, celle de gauche, par Liu-Kwang, celle de droite, par Liu-Tsiang, qui tous les deux viennent l'arrêter dans sa course.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Tsao-Tsao s'empare de Ky-Tchéou en arrêtant la rivière.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 203 de J.-C.] Le dixième mois, au solstice d'hiver de la huitième année Kien-Ngan, Tsao-Tsao, abandonnant la ville de Sy-Ping qu'il menaçait, se dirigea avec son armée vers celle de Ky-Tchéou. Craignant que cette retraite ne fût une ruse, Hiuen-Té, au lieu de le poursuivre, revint à King-Tchéou. Le premier ministre passa donc le fleuve; ce fut alors que Youen-Chang, retournant en toute hâte vers sa capitale, laissa au bord des eaux les deux généraux (que nous venons de voir paraître [1]), afin qu'ils protégeassent ses dernières lignes. Ils avaient menacé Youen-Tan poursuivant son frère dans sa retraite; arrêté au milieu de sa course, le jeune prince dit en pleurant à ces deux généraux : « Du vivant de mon père, jamais je n'ai eu pour vous de mauvais traitements, pourquoi donc obéissez-vous à mon frère, pourquoi vous acharnez-vous ainsi contre moi? »

Émus par ces paroles, les deux généraux descendirent de cheval et se soumirent à Youen-Tan qui s'écria : « Ce n'est pas à moi, c'est à son excellence Tsao-Tsao que vous devez faire votre soumission. » Ils se laissèrent donc présenter par lui au premier ministre; celui-ci, dans sa joie, promit sa propre fille en mariage à Youen-Tan : il accorda aux deux officiers le titre de princes, et les choisit pour remplir les [2] formalités de cette cérémonie.

[1] Liu-Kwang et Liu-Tsiang.

[2] C'est-à-dire pour remplir le rôle obligé d'entremetteurs.

Digitized by Google

Cependant, Youen-Tan priait Tsao d'attaquer la capitale de son frère : « Attendez, répondit le ministre ; les provisions ne sont pas encore arrivées dans mon camp et il serait trop difficile de les amener ici. Je ne mettrai mes soldats en marche qu'après avoir ouvert la route à mes convois, et cela en arrêtant la rivière Ky-Chouy [1] qui sort du fleuve Tsy-Ho, pour la faire entrer dans le Pé-Kéou. » Il établit donc Youen-Tan à Ping-Youen et retourna lui-même à Ly-Yang en compagnie des deux généraux qui venaient de se soumettre. « Je crains bien, dit à Youen-Tan le conseiller Kouo-Tou, que Tsao-Tsao en vous accordant sa fille n'ait eu l'intention de vous duper. Voyez ; il emmène avec lui ces deux généraux ; il en a fait des princes ; les habitants des provinces situées au nord du fleuve Jaune, il se les attache par des faveurs, et vous, seigneur, il vous absorbera ! Faites faire un sceau [2], envoyez-le secrètement à Liu-Kwang et à Liu-Tsiang en leur ordonnant avec mystère d'agir d'après vos ordres ; puis, quand le premier ministre aura détruit la puissance de votre frère, nous emploierons quelque stratagème en harmonie avec les circonstances. »

Frappé de la justesse de ces paroles, Youen-Tan suivit le conseil de son fidèle mandarin. Mais quand les deux généraux eurent reçu le sceau envoyé en secret, ils le montrèrent au premier ministre : « Ah ! répondit celui-ci avec un sourire de mépris, Youen-Tan vous adresse ce signe mystérieux de ralliement ; il veut pouvoir compter sur votre coopération. D'abord, il me laisse abattre son frère, et puis après il agira selon les événements.... Pauvre stratagème !... Quand j'aurai triomphé de Youen-Chang, il me restera encore assez de provisions pour me maintenir dans ce pays ; quel mal peut-il me faire ? Vous pouvez, en attendant, garder le sceau... » Et depuis lors Tsao résolut de se défaire de son allié.

[1] La rivière Ky coule dans la province du Ho-Nan. L'édition in-18 dit en note : La rivière Ky sort du district Hoay-King, province de Y-Youen. La rivière Pé-Kéou coule dans le district de Pao-Tching, province de Tsiang-Ngan.

[2] La signification et l'usage du sceau envoyé par un souverain à ses généraux, ont déjà été expliqués dans une note du Ier vol., page 316, et ailleurs.

Digitized by Google

Au second mois, au printemps de l'année suivante [1], Youen-Chang, demandant conseil à Chen-Pey, lui dit : « Voici que les troupes du premier ministre font entrer par la rivière Pé-Kéou leurs provisions ; c'est une preuve infaillible que notre chef-lieu va être attaqué. Quel parti prendre... ? — Écrire à Yn-Kay (commandant de Wou-Ngan), reprit le conseiller, et lui ordonner de s'établir à Mao-Tching, pour vous faire arriver des vivres par la route de Chang-Tang. Chargez le général de première classe, Tsu-Ko [2], de défendre la ville de Han-Tan et d'arrêter loin d'ici les armées impériales. Vous, seigneur, marchez contre Ping-Youen et attaquez-y votre frère ; vous l'accablerez tout d'abord et ensuite vous viendrez à bout de Tsao. » Youen-Chang, approuvant l'avis de son conseiller, lui confia la garde du chef-lieu ; puis il envoya à la tête du corps d'avant-garde, menacer la ville occupée par son frère, les deux généraux Ma-Yen et Tchang-Kay. Ils avancèrent à marches forcées ; Youen-Tan, instruit de leur approche, en prévint immédiatement Tsao-Tsao. « Bien, répondit le ministre, il me suffit de laisser les choses suivre leur cours pour me rendre maître de Ky-Tchéou ! »

Sur ces entrefaites, Hu-Yéou, qui arrivait de la capitale de l'Empire, ayant appris que Youen-Chang attaquait son frère aîné, vint dire au premier ministre : « Excellence, pourquoi donc attendez-vous sans agir que le tonnerre du ciel ait écrasé ces deux frères [3] ? — Oh ! reprit le ministre, je sais ce que j'ai à faire ! » Là-dessus, il chargea son parent Tsao-Hong d'occuper le district de Nié, tandis qu'il allait en personne attaquer Yn-Kay (établi à Mao-Tching, comme on vient de le voir). Dès qu'il parut auprès des fossés, le commandant sortit pour le combattre :

[1] Neuvième de la période Kien-Ngan, 204 de J.-C.

[2] Fils de Tsu-Chéou ; voir plus haut, page 312. Chang-Tang est la ville de Lou-Tchouen, dans la province de Tchang-Ping ; Han-Tan est la ville de Kwang-Tchéou, dans la préfecture de Ming-Tan.

[3] Il ne faisait point avec des nuages ce tonnerre (destiné à écraser les frères rivaux) ; mais il allait faire des fossés et prendre l'eau pour arme. (Note de l'édition in-18).

Digitized by Google

« Où est mon lieutenant Hu-Tou, » demanda Tsao en voyant s'avancer le chef ennemi. — Et du milieu des lignes s'élance un guerrier à cheval qui se tenait à ses côtés. La lutte dura peu; Yn-Kay ayant été renversé d'un coup de sabre, les siens s'enfuirent en désordre; la moitié d'entre eux, répondant à l'appel du vainqueur, passa sous les bannières impériales. Tsao s'empresse de faire prendre à ses troupes le chemin de Han-Tan; le commandant de la place, Tsu-Ko, sort à sa rencontre; mais, ne pouvant résister au général Tchang-Liéao accouru pour le combattre, il rentre précipitamment dans les lignes. Tchang-Liéao l'y poursuit; il tend son arc... Sa flèche atteint et renverse le chef déjà vaincu. Les troupes de Tsao, lancées par lui, chargent la division ébranlée qui fuit de toutes parts; vainqueur des deux généraux qui menaçaient sa marche, le premier ministre se dirige tout droit sur Ky-Tchéou.

Déjà Tsao-Hong arrivait au pied des murailles; le premier ministre ordonna aux trois corps d'armée d'envelopper la place et d'élever tout à l'entour des montagnes de terre [1], sous lesquelles des chemins souterrains permettraient aux soldats d'attaquer la ville. Chen-Pey, qui se trouvait chargé de la défense du chef-lieu, fut très alarmé de ces préparatifs. Le général Fong-Ly, placé à la porte de l'est, s'étant enivré [2], négligea de faire des rondes, et Chen-Pey, lui fit appliquer sur le dos quarante coups de bâton. L'officier, la rage dans le cœur, ouvrit cette porte de l'est; il se sauva près de Tsao qui le consulta sur les moyens de réduire la place. Le transfuge conseilla à son nouveau maître de creuser un trou profond sous les murailles, de pénétrer ainsi à

[1] On a vu plus haut que Youen-Chao, à l'attaque de Kouan-Tou, avait élevé des montagnes de terre et creusé des routes souterraines pour agir contre les assiégés. Tsao emploie les mêmes moyens contre la ville de Ky-Tchéou; il savait bien que ces amas de terre et ces galeries souterraines, ne valent pas des fossés où l'on fait entrer l'eau. (Note de l'édition in-18.)

[2] L'édition in-18 dit en note : Sun-Yu-Kiong (voir plus haut, page 305), ruina les affaires de son maître en s'enivrant; Fong-Ly fait de même. Par quelle fatalité les généraux des Youen aimaient-ils à boire ? — Sun-Yu-Kiong est resté célèbre parmi les buveurs; son nom se trouve cité dans le Hao-Kéou-Tchouen, k. IV, page 36, verso.

Digitized by Google

l'intérieur de la ville, et de l'incendier, ce qui la ferait immédiatement tomber en son pouvoir. Aussitôt Tsao-Tsao lui confia trois cents hommes robustes qui devaient, à la faveur des ténèbres, mettre ce plan à exécution. De son côté, Chen-Pey (depuis la défection de Fong-Ly) parcourait lui-même toutes les nuits les remparts pour inspecter les postes; un soir, du haut du pavillon qui domine l'une des portes, il s'aperçoit de l'absence de lumière autour des fossés. Cette circonstance lui fait deviner le plan que médite Fong-Ly; il appelle des soldats d'élite, leur ordonne, sans plus tarder, d'apporter des pierres et de boucher l'entrée des souterrains; de cette façon, le transfuge et ses trois cents travailleurs périrent sous la terre qu'ils creusaient.

Découragé par cet échec, Tsao-Tsao fit abandonner les travaux entrepris, et ramena ses troupes sur le bord de la rivière Houan pour y attendre le retour de Youen-Chang. Ce dernier, instruit des événements que nous avons vus s'accomplir [1], se porta vers sa capitale pour la secourir, suivi de la moitié de son armée. Le général Ma-Yen lui conseillait d'éviter la grande route où Tsao ne manquerait pas de lui tendre une embuscade. « Il vaut mieux, disait-il, prendre un chemin détourné qui vous conduira le long des monts Sy-Chan, à l'embouchure de la rivière Fo-Chouy. Vous pourrez assaillir le camp du premier ministre et le forcerez infailliblement à lever le siége. — Cette marche en avant peut m'être funeste, répondit Youen-Chang; restez avec Tchang-Hy à l'arrière-garde pour me soutenir. » A peine avait-il pris ces arrangements, à peine était-il en marche que des espions vinrent en donner avis à Tsao-Tsao.

« Cet ennemi qui se retire, dit Tsao-Hong, au lieu de le poursuivre, il faut l'éviter; les soldats de Youen-Chang ont leurs familles dans cette ville, et dans leur retraite ils se battront avec le courage du désespoir. — Si Youen-Chang venait par la

[1] C'est-à-dire l'occupation de Ping-Youen par le premier ministre, l'attaque de sa capitale cernée par des forces imposantes, et la mort des deux généraux Yn-Kay et Kiu-Kou.

Digitized by Google

grande route, je l'éviterais en effet, répliqua le premier ministre; mais s'il s'engage dans un chemin détourné, s'il arrive par les montagnes, je l'attaque et il est à moi. Si je ne me trompe, il aura adopté ce second plan.... » A ce moment on vient lui annoncer quelle route suivait Youen-Chang. « Ah ! s'écria-t-il en frappant dans ses mains, le ciel me rend maître de Ky-Tchéou ! — Puis il ajouta : Il ne manquera pas en arrivant de faire un signal, d'allumer des feux pour avertir la garnison d'agir de concert avec lui ; je n'ai qu'à diviser mes troupes, frapper sur deux points en même temps et je suis sûr du succès ! »

Déjà Youen-Chang, sortant à l'embouchure de la rivière Fo-Chouy, rassemblait ses troupes à cinq milles environ de sa capitale, dans l'est, au lieu appelé Yang-Ping. Un de ses côtés s'appuyait sur cette même rivière Fo-Chouy. Son premier soin fut d'ordonner aux soldats de former des amas de bois mort et d'herbe sèche, et d'y mettre le feu, afin de préparer un signal de nuit ; en même temps son secrétaire Ly-Fou, prenant le costume d'un inspecteur militaire de l'armée impériale, traversa hardiment le camp de Tsao-Tsao. Répondant à haute voix aux soldats qui gardaient la route, il put arriver jusqu'aux portes de la ville. Quand il demanda à entrer, Chen-Pey, qui reconnut sa voix, n'hésita pas à le laisser pénétrer dans les murs ; il lui apprit que leur maître, arrêté avec ses troupes à Yang-Ping, attendait que la garnison secondât son mouvement. Un feu allumé sur les remparts devait être le signal de la sortie.

Chen-Pey disposa des tas d'herbes destinés à produire le signal qui le mettrait en communication avec son maître. « La ville manque de vivres, dit Ly-Fou ; il faut en faire partir les vieillards, les enfants, les malades, ainsi que les femmes ; c'est le moyen d'éviter la famine. Que ce peuple évacue la place, et les soldats feront ensuite leur sortie. » Chen-Pey se mit en devoir d'obéir ; le lendemain, sur les remparts, il arbora une bannière blanche sur laquelle étaient tracés ces mots : « Le peuple de Ky-Tchéou demande à se soumettre. » Les soldats du camp impérial en avertirent Tsao-Tsao : « La ville manque de vivres, répondit-il ; on nous abandonne les bouches inutiles pour éviter

Digitized by Google

la famine ; certainement la garnison tentera un coup de main après le départ des habitants. » Et il ordonna à deux généraux (Tchang-Léao et Hu-Hwang) d'aller, chacun avec trois mille hommes, s'embusquer aux deux côtés de la route. Lui-même, abrité sous le grand étendard, il déploya toute son armée autour de la ville.

En effet, les portes s'ouvrent; les habitants qui soutiennent les vieillards et portent des enfants, s'avancent, tenant à la main des bannières blanches. « Je vois bien que ce peuple a beaucoup souffert dans la ville, dit Tsao-Tsao ; s'il ne la quittait pas, il y mourrait de misère ! » Ces malheureux vinrent en masse se jeter à ses pieds, et il leur fit distribuer des vivres par les soldats de son arrière-garde. Il y avait bien là dix mille personnes de tout âge ; quand cette foule eut fini d'évacuer la place, la garnison tenta une brusque sortie... A cette vue, Tsao-Tsao fit signe d'arborer un étendard rouge ; les deux généraux embusqués tombèrent sur la division qui se précipitait hors de la ville, la mirent en désordre, si bien qu'elle dut rentrer dans les murs... Tsao s'élança au galop à sa poursuite ; arrivé sur le pont-levis, il est accablé par une grêle de traits qu'on lui lance d'en haut. Une flèche perce son cheval qui tombe mort, deux autres pénètrent dans son casque et lui effleurent le front.

Tous les généraux se précipitent au secours de leur maître qu'ils ramènent au milieu des rangs ; mais Tsao change de vêtements, prend un autre cheval et s'élançant à la tête de ses officiers, les entraîne vers le camp de Youen-Chang. Celui-ci accepte le combat ; complétement battu dans cette attaque générale où trois corps d'armée se sont réunis contre lui, il recule avec ses soldats éperdus jusqu'aux monts Sy-Chan. Là, il campe tandis que des courriers vont avertir les deux lieutenants Ma-Yen et Tchang-Hy d'arriver au plus vite. Il ignorait que Tsao-Tsao venait de détacher vers eux les deux Liu, auxquels nous avons vu qu'il avait accordé le titre de princes[1] ; ces deux généraux rencontrèrent à moitié chemin ceux qu'ils cherchaient.

[1] Cette phrase est empruntée à l'édition in-18, qui la développe plus clairement que le texte chinois-mandchou. Ce sont les deux frères Liu-Kwang et Liu-Tsiang.

Digitized by Google

« Youen-Chang est perdu, dit Liu-Kwang; son excellence Tsao a le cœur large et généreux. Il honore les sages et respecte les hommes de talent; si vous vous soumettez à lui, le titre de prince ne peut vous échapper. » Et gagnés par ces paroles, les deux chefs allèrent faire leur soumission à Tsao-Tsao, qui leur accorda en effet le titre de prince.

Dès le lendemain, le premier ministre, avant de se mettre en marche pour attaquer le camp de Sy-Chan, chargea ces quatre généraux d'aller intercepter les convois de Youen-Chang. Celui-ci, comprenant que les défilés des montagnes ne lui offraient plus d'asile sûr, se sauva pendant la nuit à Lan-Kéou. A peine y avait-il établi son camp, que de toutes parts il se vit attaqué par les flammes; des soldats embusqués se montrent inopinément. Ses soldats étaient sans cuirasses; les chevaux n'étaient point bridés. Cette armée surprise fuit en désordre et recule à cinq lieues de là; ce qui fut cause que Youen-Chang envoya présenter sa soumission à Tsao-Tsao [1]. Le rusé ministre feignit de l'accepter, puis au milieu de la nuit, il fit attaquer le camp de son adversaire par deux divisions [2]. Contraint d'abandonner le sceau de son petit royaume, la hache, signe de commandement, ses vêtements, sa cuirasse, tout ce qu'il possédait de précieux, Youen-Chang se sauva encore en pleine nuit et se jeta dans les monts Tchong-Chan.

Alors Tsao-Tsao revint attaquer le chef-lieu de la principauté. Son conseiller Hu-Yéou lui ayant donné l'idée de s'emparer de la ville en l'inondant avec les eaux du Tchang-Ho, il s'empressa de la mettre à exécution. Des soldats creusèrent, autour de la place, un fossé de quatre lieues d'étendue; Chen-Pey, qui du haut des remparts les voyait pratiquer cet étroit canal, se prit à dire en souriant : « Ah! vous voulez enlever la ville en y faisant entrer les eaux de la rivière; pour cela, il faut que les eaux puissent s'y précipiter, et avec un canal si peu profond, que comptez-vous faire?... Vous n'avez qu'à recommencer sur une

[1] Il chargea de cette mission Yn-Kouey et Tchin-Lin, commandants de Hu-Tchéou.

[2] Celles de Tchang-Léao et de Hu-Hwang.

Digitized by Google

plus grande échelle! » Aussi, quand ses généraux vinrent lui parler des travaux entrepris par les assiégeants, et le prier de les détruire par une sortie : « Ils perdent leur temps, répondit-il ; qu'ils creusent de toutes leurs forces, tant qu'ils voudront ! »

Cette même nuit, Tsao-Tsao ajouta aux travailleurs dix compagnies de soldats qui firent tant d'efforts [1], chacun pour leur part, que le matin du jour suivant, le fossé avait la profondeur de deux mesures de dix pieds. Les eaux de la rivière y entrèrent, et dans la ville elles s'élevèrent à la hauteur de quelques pouces. Les vivres manquaient aux assiégés; bien des soldats déjà avaient succombé à la famine; ce fut dans cette circonstance que le transfuge Sin-Py, attachant au bout d'une pique le sceau, les vêtements, toute la dépouille de Youen-Chang, promena ce trophée autour des murailles pour appeler ces malheureux à la reddition. Exaspéré de cette conduite, le gouverneur (Chen-Pey) fit arrêter quatre-vingts personnes de tout âge et de tout sexe, qui appartenaient à la famille de ce général ; ils furent décapités sur les remparts, et leurs têtes lancées au pied des murailles. Dans sa douleur, Sin-Py poussa des sanglots et des cris que rien ne pouvait arrêter !

Les habitants restés dans la ville en étaient réduits à tuer les chevaux pour se nourrir; les soldats mourant de faim ne pouvaient plus se tenir à leurs postes. Du haut des remparts, le neveu [2] du gouverneur, jeune homme appelé Chen-Yong, fut profondément ému d'entendre les lamentations incessantes de Sin-Py (pleurant le massacre de sa famille); et comme depuis longtemps il était très lié avec celui-ci, il conçut le dessein secret de remettre entre ses mains une des portes de la ville. Il le lui fit connaître au moyen d'une lettre lancée au bout d'une flèche, que les soldats trouvèrent et lui remirent. Sin-Py, après l'avoir lue, la porta à Tsao-Tsao. Le premier ministre assembla

[1] D'après une très courte note de l'édition in-18, on devine que Tsao n'avait fait creuser d'abord qu'une fosse étroite pour ne pas trop éveiller la vigilance des assiégés.

[2] C'est-à-dire fils du frère aîné, nuance qui nous importe peu ici, mais que les Chinois n'oublient jamais d'indiquer.

Digitized by Google

ses officiers, et déclara solennellement [1] qu'à leur entrée dans la ville, ils eussent à faire respecter tous les parents de Youen-Chang, et que les habitants, civils ou militaires, ne seraient point mis à mort. Le lendemain, dès que parut le jour, Chen-Yong ouvrit la porte de l'ouest [2]. Les troupes impériales pénétrèrent donc dans la ville, conduites par Sin-Py qui galopait en avant et que suivaient de près les autres généraux.

Ainsi, la ville de Ky-Tchéou était au pouvoir de l'ennemi; lorsque du haut du pavillon qui dominait la façade sud-est des remparts, le gouverneur Chen-Pey vit les divisions impériales remplir la place, il descendit avec quelques cavaliers pour se battre en désespéré. Mais il se trouva face à face avec Su-Hwang qui le fit prisonnier, le lia et l'emmena hors des murs Sur sa route, le captif rencontra Sin-Py; celui-ci, grinçant des dents, le frappa sur la tête avec son fouet : « Ah! brigand, s'écria-t-il, c'est aujourd'hui que tu vas mourir! »

« Chien, répondit Chen-Pey, c'est toi qui as conduit les troupes ennemies, et consommé la ruine de cette ville, qui était notre patrie à tous les deux [3]! Oh! que n'ai-je pu te tuer de ma main!.... Mais non, aujourd'hui même, je dois mourir de la tienne! » On le conduisit devant Tsao-Tsao : « Savez-vous bien, lui demanda le vainqueur, qui m'a livré les portes? — Non, je l'ignore! »

« C'est votre neveu, répliqua Tsao, en montrant du doigt Chen-Yong. — Il a donc suffi de la trahison d'un homme de rien pour amener tant de maux [4]! »

[1] Nous dirions : publia un ordre du jour qui....

[2] L'édition in-18 rappelle que précédemment Chen-Pey a persécuté la famille de Hu-Yéou. Voir plus haut, page 298.

[3] Nous croyons interpréter ainsi la pensée de l'auteur chinois qui dit : *Notre* Ky-Tchéou.

[4] Ou bien, en suivant la version de l'édition in-18 : La perversité de ce misérable a pu aller jusque là!.... Et le même texte ajoute en note : Dans la famille Youen, le frère cadet et le frère aîné s'entre-déchirent; dans la famille Chen, le neveu s'arme contre son oncle. Ce sont là des révolutions intestines; littéralement : des révolutions entre la chair et les os.

Digitized by Google

« Ces jours derniers, quand je suis venu presser le siége, pourquoi m'avez-vous accablé d'un si grand nombre de flèches? — Quoi, trop de flèches?... Hélas! il y en avait trop peu! »

« Votre fidélité à la famille des Youen vous poussait à cette résistance obstinée; vous soumettez-vous à moi? — Je ne me soumets pas, non, non! »

Sin-Py vint se prosterner en sanglotant : « Les quatre-vingts personnes qui composaient ma famille ont été toutes égorgées par ce brigand, s'écria-t-il; je prie votre excellence de l'immoler en sacrifice à leurs mânes. — Durant ma vie, répliqua Chen-Pey, j'ai servi les Youen, et je les servirai encore sous la forme d'une ombre[1]! Ce n'est pas comme toi, brigand, qui calomnies tes maîtres et flattes tes ennemis. Faites vite tomber ma tête. » Tsao donna ordre qu'on l'emmenât pour le mettre à mort; s'adressant à ses bourreaux, Chen-Pey leur dit avec fierté : « Mon maître est dans le nord; je ne veux pas mourir la face tournée vers le sud. » Puis il se plaça dans la direction qu'il indiquait, allongea le cou, et le glaive lui trancha la tête. Il mourut le septième mois de la neuvième année de la période Kien-Ngan (204 de J.-C.) Ce fut le visage tourné vers le nord qu'il reçut le coup fatal, et tous les assistants restèrent consternés! Par égard pour sa loyauté, pour sa fidélité inébranlable, Tsao le fit enterrer au nord de la ville.

L'armée entra donc tout entière dans la ville, et avec elle le fils aîné du premier ministre, jeune homme du nom de Tsao-Py (son surnom Tsé-Houan), qui entrait dans sa dix-huitième année[2]. A l'époque de sa naissance, un nuage surnaturel de couleur bleue et de forme carrée, développé comme la couverture d'un char, était resté tout le jour suspendu sur la maison, sans se dissiper. Les gens habiles à interpréter les pronostics avaient dit à son père : « Cet enfant jouira d'une destinée que les paroles

[1] Littéralement : dans ma vie, j'ai été serviteur des Youen; mort, je serai *mâne* des Youen!

[2] Il était né, dit le texte, à Tsiao-Kiun, le dixième mois de la quatrième année Tchong-Ping (187 de J.-C.)

Digitized by Google

ne peuvent exprimer ; l'esprit qui s'est manifesté sous la forme de ce nuage, n'est point de ceux qui se montrent à la naissance d'un sujet.... » A l'âge de huit ans, il savait lire, et sa perspicacité l'élevait au-dessus de tous les jeunes gens de son âge. Les King (les livres canoniques) anciens et modernes, les chefs-d'œuvre littéraires[1], les livres des diverses sectes, n'avaient pas de difficultés pour lui ; il savait parfaitement monter à cheval et tirer de l'arc en galopant : il excellait dans l'art de manier le sabre. Sa mère appartenait à une famille (de Lang-Yé) du nom de Pien ; c'était la fille d'une simple courtisane, que Tsao avait placée au nombre de ses concubines[2]. Au temps de l'expédition contre la ville de Ky-Tchéou, ce jeune fils l'accompagnait ; après la victoire, il entra dans la place suivi de ses propres troupes et se dirigea tout droit vers le palais qu'habitait la famille de Youen-Chang. Arrivé devant la porte, il met pied à terre, le sabre au poing, et se prépare à pénétrer dans ce palais : « Son excellence a défendu de laisser passer

[1] Les King sont les livres canoniques, à savoir : Le Y-King, livre des transformations ; le Chy-King, livre des vers ; le Chou-King, annales impériales ; le Ly-Ky, mémorial des cérémonies ; le Tchun-Tsiéou, chronique du royaume de Lou, au temps où vivait Confucius. — Les chefs-d'œuvre littéraires ou Taï-Tsé, sont dix ouvrages écrits par les plus brillants littérateurs du céleste Empire. L'histoire des Trois-Royaumes de Lo-Kwan-Tchong, tient le premier rang parmi ces monuments de la littérature chinoise. Au second rang, on place le Yu-Kiao-Ly (les deux cousines), que la traduction d'Abel Remusat a rendu populaire en France ; puis vient le Hao-Kiéou-Tchouen (la femme accomplie), traduit en anglais par M. Davis, et en français par M. Guillard-d'Arcy. Le quatrième de ces ouvrages est le Ping-Chan-Ling-Yen (les deux chinoises lettrées), le plus difficile de tous, que M. Stanislas Julien pouvait seul faire passer dans une langue européenne ; le cinquième est le Choui-Hou-Tchouan (histoire des migrations), dont M. Bazin prépare une traduction. Le Si-Siang-Hy (histoire du pavillon occidental), est considéré comme le cinquième ; on y ajoute le Pi-Pa-Ky (histoire du luth), publié en français par M. Bazin ; le Hao-Tsien-Ky (histoire du papier à fleur d'or) ; le Pé-Kouei-Tsy (la tablette de jade blanc), et le Ping-Kouei-Tchouen (la pacification des démons).

[2] Le texte ajoute : C'est pourquoi elle lui avait donné un fils ; c'est-à-dire un fils qui devenait son héritier.

Digitized by Google

personne, répondit l'officier de garde ; » mais le jeune homme, traitant cet officier avec mépris, continue sa marche. Armé de son glaive, il s'introduit dans les appartements réservés aux femmes, et là, il aperçoit Liéou-Ssé (la mère de Youen-Chang) qui pleurait, en serrant sur son cœur une jeune fille.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Tsao-Tsao s'empare du passage de Hou-Kwan.

[Règne de Hiao-Hien-Ty, année 204 de J.-C.] Tsao-Py était donc là, debout, prêt à frapper de son glaive ; mais une lumière rouge éblouissant ses regards [1], il renonça à son dessein : « Qui êtes-vous, » demanda-t-il à la jeune femme?

« L'épouse de général Youen, » répondit Liéou-Ssé.

« Et cet enfant que vous serrez dans vos bras? — La femme de mon second fils, Youen-Hy ; elle se nomme Tchin-Ssé. Son époux étant allé défendre la ville de Yéou-Tchéou, elle n'a pas pu l'accompagner à une si grande distance ; voilà pourquoi elle est restée ici avec moi. »

Le jeune guerrier s'approche pour mieux regarder Tchin-Ssé ; avec sa manche il met à découvert son visage obscurci par de longs cheveux déliés, et voit une peau transparente comme le jade, un teint comparable à l'éclat des fleurs. Cette femme avait une beauté à causer la ruine d'un empire. « Je suis le fils du premier ministre, dit alors Tsao-Py ; je vous prends l'une et l'autre sous ma protection, ne craignez rien ! » Le glaive en main, il s'assit devant l'appartement ; aussi personne d'entre les officiers n'osa y pénétrer.

Cependant, sur l'invitation de ses officiers, Tsao-Tsao fit son

[1] Ce que l'édition in-18 explique par cette idée toute chinoise : Tsao-Tsao était sous l'influence de l'astre Hwang (jaune). Voir plus haut, page 317. — La naissance de son fils avait été signalée par une nuée étincelante. Ce pronostic de la nuée étincelante se retrouve dans l'apparition de cette éblouissante lumière.

Digitized by Google

entrée dans la ville prise, à cheval, à la tête de son cortége; le conseiller Hu-Yéou se tenait derrière sa personne. Au moment où ils allaient franchir la porte, l'officier poussa son cheval de manière à se trouver à côté du premier ministre, et lui montrant avec son fouet cette même porte : « Ou-Man[1], lui dit-il, sans moi, vous ne seriez pas maître de cette ville. — Vous dites vrai, » répliqua Tsao-Tsao, en riant de bon cœur; puis, arrivé devant le palais de Youen-Chao, il demanda si quelqu'un s'était permis d'en franchir le seuil.

« Le fils de votre excellence y a pénétré, » répliqua l'officier de garde, et Tsao-Tsao appela aussitôt son fils à haute voix pour le faire sortir. Il voulait le tuer; ses conseillers Sun-Yéou et Kouo-Kia, lui firent observer que la présence de son fils dans ce palais n'avait servi qu'à le protéger contre toute insulte, mais il leur imposa silence, et Liéou-Ssé, sortant de ses appartements, vint se prosterner devant lui : « Sans le fils de votre excellence, s'écria-t-elle, notre demeure n'eût point été respectée; permettez-moi de lui accorder ma fille pour vous témoigner notre reconnaissance... » Sur la demande du premier ministre, qui la priait de venir vers lui, la jeune Tchin-Ssé vint se précipiter à ses pieds, et en la voyant il dit à son tour : « En vérité, je vous prends pour ma bru! » Sans plus tarder, il ordonna à son fils de la garder comme épouse.

Après avoir pacifié le district de Ky-Tchéou (qu'il venait de conquérir), Tsao-Tsao alla offrir un sacrifice sur la tombe de Youen-Chao; il s'inclina à plusieurs reprises, versa beaucoup de larmes, et se tournant vers ses généraux : « Autrefois, leur dit-il, j'ai voulu m'entendre avec Pen-Tsou[2] pour lever des troupes, mais il me répondit : Si les événements ne me sont pas favorables, sur quoi pourrai-je m'appuyer? — Et comme je le pressai d'expliquer le fond de sa pensée, il ajouta : Au sud, j'ai pour appui le fleuve Jaune; au nord je domine la province de Yen-Tay, et

[1] C'était le petit nom du premier ministre.

[2] C'est le petit nom de Youen-Chao.

Digitized by Google

je tiens en respect les hordes de la Mongolie[4] ; si je vais au-delà de mes frontières du sud lutter pour la possession de l'Empire, ai-je quelque chance de réussir? — Et je lui répondis : L'homme habile et fort peut être maître de l'Empire; mais on ne peut le gouverner autrement qu'au nom de la justice ! — Ces paroles ne sont jamais sorties de ma mémoire; maintenant que mon rival n'est plus, je me les rappelle, et voilà pourquoi mes larmes coulent ! » Tous les officiers applaudirent à cette générosité.

Tsao-Tsao donna à la veuve de son ennemi de l'or, des étoffes précieuses et des grains, pour la consoler dans sa douleur, puis dans une proclamation il déclara : « Que le peuple des provinces situées au nord du fleuve, ayant eu à souffrir les maux de la guerre, seraient exemptés, cette année-là, du paiement de l'impôt. » Une fois ces grandes affaires réglées, il adressa à l'Empereur une dépêche pour lui faire connaître les événements de la campagne; quant au gouvernement des districts de Ky-Tchéou, il le garda pour lui-même.

Le lendemain, Hu-Tcho, traversant au grand trot de son cheval la porte de l'est, rencontra Hu-Yéou qui lui dit : « Sans moi, vous ne passeriez pas si librement sous la porte de cette ville ! — Quoi, reprit Tcho avec colère, n'ai-je pas risqué ma vie à tout moment, ne me suis-je pas plongé au plus fort de la mêlée pour conquérir cette place? Et vous osez vous vanter de la sorte !... — En vérité, reprit Yéou d'un ton de mépris, il vous sied bien de parler si haut, vous qui n'êtes qu'un officier de fortune ! » Hu-Tcho, transporté de colère, tira son sabre et abattit la tête du conseiller, qu'il alla montrer à Tsao-Tsao en lui expliquant le motif de leur querelle. « Hélas, s'écria le premier ministre, il était mon ancien ami, mon compagnon d'armes! Pourquoi l'avez-vous tué? » Et après avoir accablé de reproches le meurtrier, il fit ensevelir la victime.

[4] Les mots *Mongou-Kouroun* du mandchou, et *Jong Ty* du chinois de la grande édition, sont remplacés dans la petite par l'expression *Cha-Mo*, qui désigne le désert ainsi appelé et plus connu sous la dénomination de *Kobi*.

Digitized by Google

Comme il désirait avoir quelqu'un qui connût le relevé exact du nombre des familles, les gens du pays lui désignèrent un ancien gouverneur de Ky-Tou, nommé Tsouy-Yen. Ce mandarin ayant plusieurs fois exhorté Youen-Chao à garnir ses frontières, ses paroles n'avaient point été écoutées et il avait pris sa retraite [1]. Tsao-Tsao l'envoya chercher; il le nomma inspecteur de ce pays de Ky-Tchéou [2] et lui demanda comment cette province, qui ne comptait pas plus de trois cents mille habitants, passait pour l'une des grandes de l'Empire? « Dans ce temps-ci, répondit le mandarin, l'Empire se brise en morceaux, les provinces sont violemment séparées; les deux fils de Youen-Chao, Tan et Chang, se font une guerre acharnée; les gens du Ky-Tchéou meurent en si grand nombre, que leurs corps couvrent la plaine. Les troupes de l'Empereur arrivent-elles précédées d'une réputation d'humanité et de clémence, s'informent-elles des mœurs et des usages d'un pays pour les respecter, enfin, délivreront-elles le peuple des fléaux qui l'accablent?.... On l'ignore jusqu'ici; la première chose qui vous occupe, c'est le nombre des cuirasses et de ceux qui peuvent les porter! Comment les hommes et les femmes d'une province vaincue se tourneraient-ils vers vous avec espérance! » A ces paroles, le premier ministre devint pensif; il remercia ce mandarin de son conseil et le traita avec de grands égards.

Les affaires du Ky-Tchéou étaient donc réglées; Tsao-Tsao envoya des espions chargés de recueillir des informations sur Youen-Tan; voici ce qu'ils rapportèrent : Ce dernier avait profité

[1] Littéralement : il avait prétexté une maladie et restait dans sa maison. Son surnom honorifique était Ky-Kouey; son pays natal, la ville de Tong-Wou-Tching, dans le Tsing Ho.

[2] En chinois *Pie-Kia*, expression que le mandchou transcrit sans la traduire. Comme les dictionnaires ne l'expliquent pas non plus, nous empruntons au texte même de Khang-Hy la définition suivante : *Pie-Kia* (littéralement, celui qui mène un char à part); c'est le nom d'une dignité. Sous les Han, ce magistrat avait les mêmes fonctions que le *Tsang-Ssé-Ssé*, le secrétaire chargé de suivre les affaires. Quand le gouverneur en chef de la province se rendait au tribunal, il l'accompagnait sur un char particulier; de là cette dénomination....

Digitized by Google

du moment favorable pour se rendre maître de quatre districts[1]; instruit de la fuite de son frère Youen-Chang dans les monts Tchong-Chan, où les troupes impériales l'avaient assailli la nuit, et d'où ses soldats affaiblis, diminués de nombre, peu disposés à se battre, s'étaient enfuis à la première alerte; sachant en outre que celui-ci avait l'intention de rejoindre dans la ville de Yéou-Tchéou leur autre frère Youen-Hy, il s'occupait à rassembler les forces dispersées après la déroute, pour tâcher de reprendre sa capitale (Ky-Tchéou). Aussi refusa-t-il de se présenter devant le premier ministre qui le fit appeler. Celui-ci, furieux, lui envoya par courrier une lettre d'injures et de reproches à propos de la rupture du mariage projeté avec sa fille; puis, à la tête du principal corps d'armée, il alla camper à Ping-Youen, décidé à châtier sa mauvaise foi[2]. Youen-Tan, qui ne se sentait pas de force à lutter, quitta cette position et vint se renfermer dans Nan-Py[3].

Au premier mois, au printemps de la dixième année Kien-Ngan (205 de J.-C.) Tsao-Tsao avait conduit ses soldats devant cette ville de Nan-Py. L'air était froid et glacial; la rivière gelée ne permettait pas aux bateaux d'amener des grains pour l'armée. Un ordre du premier ministre enjoignit aux habitants de la contrée de casser la glace et de traîner les barques chargées de vivres pour éviter des fatigues aux soldats. Mais les habitants de la contrée, instruits de cette proclamation, s'enfuirent dans le fond des montagnes. Outré de colère, Tsao-Tsao ordonna à ses troupes de mettre à mort tous les gens du pays qu'ils pourraient attraper; et aussitôt ces malheureux se rendirent d'eux-mêmes au camp impérial. « Si je ne vous fais pas mettre à

[1] Ceux de Kan-Ling, Pou-Hay, Ngan-Ping et Ho-Hien.

[2] Liu-Pou avait voulu marier sa fille à l'aîné des fils de Youen-Chao; l'affaire avait manqué, et comme il ramenait la jeune fiancée, Tsao-Tsao avait cherché à conclure une alliance du même genre qui n'avait pas réussi non plus. Ainsi, dans la famille des Youen, c'était toujours la même incertitude, la même fluctuation. (Note de l'édition in-18.)

[3] Près de Ho-Kien-Fou dans le Pé-Tché-Ly. (Histoire générale de la Chine, vol. IV, page 37.)

Digitized by Google

mort, leur dit Tsao-Tsao, mes ordres n'auront pas été exécutés; si je vous punis du dernier châtiment, j'aurai manqué d'humanité... Allez donc vous cacher dans les montagnes, et ne tombez pas sous la main de mes soldats! » Les cent familles se retirèrent en versant des larmes.

A peine l'armée impériale se montrait-elle devant Nan-Py, que Youen-Tan sortit avec les chefs de sa cavalerie pour l'attaquer. Les deux corps étant en présence, Tsao-Tsao s'avança hors des rangs à cheval, et montrant son ennemi du bout de son fouet: « Je vous ai traité avec égards, s'écria-t-il, et vous, pourquoi avez-vous brisé les liens qui nous unissaient? — Vous avez franchi mes frontières pour m'attaquer, répondit Youen-Tan, vous m'avez enlevé ma capitale, et c'est vous qui m'accusez de trahison!.... » Tsao-Tsao, excité par la colère, lança son général Su-Hwang auquel Youen-Tan opposa son lieutenant Pang-Ngan; après une courte lutte, ce dernier tomba, frappé à mort par son adversaire. Les soldats de Youen-Tan se retirèrent en déroute jusque dans la ville, que le premier ministre fit à l'instant même entourer de toutes parts. Bientôt parut devant lui Sin-Ping, envoyé par le vaincu pour traiter de sa reddition. « Votre maître est un enfant sans expérience qui tourne à tous les vents, répliqua Tsao-Tsao; il est difficile d'ajouter foi à sa parole... Je respecte votre jeune frère[1]; croyez-moi, ne retournez pas vers Youen-Tan. »

« Votre excellence n'est pas dans le vrai, reprit le mandarin; voici ce que j'ai entendu dire: « Si le maître est dans la prospérité, le sujet acquiert de la considération; si le maître est dans la peine, le sujet éprouve de la honte. Pourquoi ne retournerais-je pas près du mien? » Et Tsao-Tsao le congédia aussitôt. Arrivé près de Youen-Tan, il lui dit que le vainqueur n'acceptait pas sa soumission. « Maintenant que votre jeune frère est au service de Tsao, répondit avec amertume Youen-Tan, vous me trahissez! » A ces mots, Sin-Ping tomba évanoui et mourut sur le coup; il fut vivement regretté de son maître.

[1] Sin-Py; voir plus haut, page 359.

Digitized by Google

Le conseiller Kouo-Tou exposa que l'armée du nord ne pouvant se mesurer avec celle du sud, il fallait, dès le lendemain, faire sortir le peuple en masse; les troupes suivraient immédiatement, et dans un combat à outrance contre le premier ministre, on tenterait définitivement la fortune[1]. Ce conseil plut à Youen-Tan. Cette même nuit, le peuple fut averti par une proclamation, qu'il devait évacuer la ville, et s'armer de sabres et de piques. Le lendemain, quand il fit jour, les quatre portes s'étant ouvertes à la fois, les troupes sortirent, poussant devant elles[2] cette foule de peuple qui se ruait en tumulte et se dirigeait, entraînée par les soldats, vers le camp impérial. Depuis sept heures du matin jusqu'à midi, ce fut une mêlée terrible, et sans résultat décisif; les morts couvraient la terre. Alors, voyant que la victoire se refuse à passer de son côté, Tsao-Tsao abandonne son cheval; il gravit à pied la montagne, et frappe le tambour de sa propre main. Les généraux et les soldats, qui l'ont vu, se lancent au combat avec une nouvelle ardeur; les lignes ennemies sont mises en pleine déroute, le peuple tombe de toutes parts. Su-Hwang[3], traversant avec intrépidité les bataillons vaincus, rencontre Youen-Tan et l'abat d'un coup de sabre. A la vue de ses soldats mis en fuite, Kouo-Tou retourne précipitamment vers la ville, mais il tombe dans le fossé, percé par les flèches que lui lance Yo-Tsin.

Déjà le premier ministre, entré dans la place conquise, rassurait le peuple, quand parut un corps d'armée commandé par Tsiao-Tcho et Tchang-Nan, lieutenants de Youen-Hy. A peine virent-ils les troupes conduites vers eux par le vainqueur, qu'ils jetèrent bas leurs armes et firent leur soumission : le titre de prince fut leur récompense. Alors aussi arriva un rebelle des

[1] Littéralement : on distinguerait la femelle du mâle, la poule du coq.

[2] Celui qui est sans pitié pour le peuple, dit en note l'édition in-18, est-il digne de posséder la terre!

[3] Le texte in-18, qui varie un peu dans les détails du combat, attribue cet exploit à Tsao-Hong, parent du premier ministre. De là, une note qui fait ressortir d'une part l'union qui règne dans la famille de Tsao-Tsao, et de l'autre la division qui a causé la ruine des enfants de Youen-Chao.

Digitized by Google

monts Hé-Chan (montagnes noires), nommé Tchang-Yen, qui se rendit avec cent mille hommes. Tsao-Tsao lui donna un commandement dans les provinces du nord, puis il l'envoya, en compagnie des généraux Yo-Tsin et Ly-Tien, soumettre le Ping-Tchéou, défendu par Kao-Kan. Lui-même, à la tête du principal corps d'armée, il se porta vers Yéou-Tchéou pour y attaquer Youen-Hy et Youen-Chang.

Avant son départ, il avait fait exposer la tête de Youen-Tan et publier dans toute la ville une proclamation portant que : « Quiconque oserait pleurer devant cette tête périrait avec ses parents jusqu'au troisième degré. » Or, cette tête étant suspendue à la porte du nord[1], un homme, coiffé d'un bonnet de toile et vêtu de deuil, vint verser des larmes sous ce triste trophée. Les soldats de garde le conduisirent comme un criminel vers Tsao-Tsao qui l'interrogea. Cet homme avait été inspecteur du district de Tsing-Tchéou et se nommait Wang-Siéou[2]. Au lieu d'écouter ses conseils, Youen-Tan l'avait chassé ; mais le fidèle mandarin, instruit de la mort de son jeune maître, était venu pleurer sur ses restes.

« Connaissiez-vous mes ordres, lui demanda Tsao-Tsao? — Oui, répliqua le mandarin. — Et vous n'avez pas craint de faire périr avec vous vos plus proches parents? — Tant qu'il a vécu, j'ai obéi à ses lois; après sa mort, si je ne le pleurais pas, ce serait manquer au premier des devoirs. Par crainte des supplices, je manquerais à ce même devoir, et je resterais debout au milieu du monde! J'ai reçu des bienfaits de la famille Youen ; si je pouvais avoir le corps de Youen-Tan et l'ensevelir, dussé-je périr avec tous ceux qui me sont chers, je fermerais les yeux sans regret! »

« Au nord du fleuve Jaune, reprit Tsao-Tsao, peut-être y avait-il bien des mandarins fidèles comme vous!.... Quelle pitié

[1] C'est-à-dire, qu'elle faisait face à l'intérieur du pays gouverné naguère par Youen-Tan.

[2] Son surnom honorifique Cho-Tchy; il était originaire de Yng-Ling, dans le Pé-Hay.

Digitized by Google

que ces Youen n'aient pas voulu s'appuyer sur leur zèle ! S'ils avaient su employer de pareils hommes, comment aurais-je osé regarder en face cette contrée !.... » Il traita le mandarin comme un hôte de distinction, et le nomma l'un des intendants du palais. Tout joyeux de s'être attaché un tel homme, il lui dit : « Maintenant voilà que Youen-Chang s'est jeté dans les bras de son frère Youen-Hy ; enseignez-moi ce que j'ai à faire pour le prendre. » Et comme le mandarin gardait le silence, il s'écria : « Oh ! serviteur fidèle à ses anciens maîtres ! »

Interrogé à son tour, Kouo-Kia proposa de faire marcher contre ces deux frères les généraux Tsio-Tcho et Tchang-Nan, nouvellement soumis et qui avaient servi sous les ordres des deux jeunes princes ; ils viendraient à bout de les défaire. Tsao-Tsao goûta cet avis ; à ces deux commandants, il adjoignit Liu-Kwang, Liu-Tsiang, Ma-Yen et Tchang-Hy[1]. Chacun d'eux fut mis à la tête d'une division, et séparés en trois corps, ils marchèrent contre Yéou-Tchéou. Le premier ministre les suivait avec son armée, prêt à les soutenir. De son côté, Youen-Chang, sachant que l'avant-garde impériale se composait tout entière de soldats des provinces du nord qui avaient changé de drapeau, résolut, avec son frère, d'abandonner la place. Avec leur monde, ils s'enfuirent la nuit dans la direction de Liéou-Sy, cherchant un asile chez les Ou-Hoan[2].

Sur ces entrefaites, le commandant de Yéou-Tchéou, nommé Ou-Hoan-Tcho, ayant assemblé tous ses officiers, immola un cheval blanc[3], et voulut boire avec eux du sang de la victime pour sceller le serment qu'il leur proposait. Après leur avoir parlé de Tsao-Tsao et de sa lutte contre Youen-Chang et Youen-Tan, il trempa le premier ses lèvres dans le sang et dit : « J'ai entendu

[1] Tous ces généraux étaient des déserteurs qui avaient abandonné le parti des Youen.

[2] Ces Tartares avaient profité des troubles de l'Empire pour augmenter leur puissance ; on comptait plus de cent mille familles chinoises réfugiées et établies chez eux. (Histoire de la Chine, tome IV, page 43.)

[3] Voir, sur cette cérémonie, les détails donnés dans le 1er volume et les notes.

Digitized by Google

dire que son excellence le premier ministre est le plus grand héros de son temps; faisons-lui notre soumission, et que celui qui résistera à ma volonté perde la vie! » La coupe, en faisant le tour de la table, arriva dans les mains de l'inspecteur Han-Heng qui jeta son couteau à terre et s'écria : « J'ai reçu des bienfaits de Youen-Chao et de ses enfants; aujourd'hui que notre maître est prêt de périr, le sage qui ne cherche pas à le sauver par ses conseils, et le héros qui ne combat pas jusqu'à la mort, manquent à leur devoir. Si quelqu'un regarde vers le sud et veut se soumettre à Tsao-Tsao, ce ne sera pas moi! »

Tous les convives avaient pâli : « Lever des troupes, reprit Ou-Hoan-Tcho, voilà la grande affaire; il convient de remplir le plus grand des devoirs! Mais le succès d'une entreprise n'est pas subordonné à la volonté d'un seul homme. Si Han-Heng est décidé à faire ce qu'il a dit, il en est le maître!... » Et le mandarin quitta le banquet sain et sauf. Le commandant, sortant des murs, alla au-devant des trois divisions impériales et se soumit à Tsao-Tsao, qui dans sa joie le nomma général en activité dans les provinces du nord, et gouverneur de ce même district de Yéou-Tchéou. Des courriers apportèrent aussi la nouvelle de la prise de Ping-Tchéou par Yo-Tsin et Ly-Tien; quant au passage de Hou-Kouan [1], gardé par Kao-Kan, les troupes n'avaient pu s'en rendre maître. Le premier ministre s'y porta en personne; les deux généraux que nous venons de nommer, l'ayant joint sur la route, lui répétèrent que Kao-Kan défendait le passage de telle sorte qu'ils n'avaient pu le forcer.

Tsao-Tsao assembla tous ses officiers pour les consulter sur le moyen d'enlever cette importante position : « Pour vaincre Kao-Kan, dit le conseiller Sun-Yéou, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de lui envoyer de faux transfuges. » Goûtant ce conseil, Tsao-Tsao appela deux généraux nouvellement soumis, Liu-Kwang et Liu-Tsiang, et leur donna des instructions à voix basse. Tous les deux, ils partirent avec une dizaine d'hommes, et arrivés devant l'entrée du passage, ils dirent : « Les façons

[1] Passage situé à l'ouest des montagnes, et qui conduit dans le sud-est.

Digitized by Google

méprisantes de Youen-Chang nous avaient contraints de passer dans les rangs de l'armée impériale, mais Tsao-Tsao n'a pas de confiance en nous; c'est un homme trop soupçonneux!.. Repentants de notre faute, nous revenons défendre notre ancien maître; ouvrez-nous la porte et faites-nous entrer. »

Kao-Kan n'ajoutait pas foi à leurs paroles; il se contenta de les admettre seuls en dedans des fortifications, afin de s'entendre avec eux. Les deux Liu entrèrent donc sans armes et à pied; et comme ils parlaient très défavorablement de Tsao-Tsao : « Son armée approche, dit le commandant, indiquez-moi un moyen de la défaire? — Profitez de l'incertitude de ses troupes, répondit Liu-Kwang; attaquez son camp cette nuit même; laissez-nous commander l'avant-garde.... » Et cette nuit-là, Kao-Kan confiant son avant-garde aux deux traîtres, marcha contre les retranchements ennemis avec dix mille hommes environ.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Kouo Kia s'empare par ruse du Léao-Tong.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 205 de J.-C.] A peine Kao-Kan arrivait-il sur le camp impérial, que des cris retentissent derrière lui, et de toutes parts se montrent des soldats embusqués; il comprend qu'il a donné dans un piége... Son premier mouvement est de retourner vers le passage, mais Yo-Tsin et Ly-Tien l'occupent déjà. Tsao-Tsao en gardait l'entrée à la tête de ses troupes; il lance ses soldats à la poursuite de Kao-Kan, qui, s'ouvrant un chemin en combattant, allait chercher un refuge près du tartare Tchen-Yu.

Arrivé en dedans des frontières de la Tartarie, le fugitif rencontre un chef de horde, du nom de Tso-Hien-Wang, devant lequel il se prosterne après s'être jeté à bas de son cheval. « Tsao-Tsao a envahi mon territoire, lui dit-il, et maintenant il voudra attaquer votre propre pays; je vous en supplie, en grâce, tendez-moi une main secourable, réunissons nos efforts pour défendre de nouveau les pays situés au nord de la Chine. — Jusqu'ici, reprit le chef tartare, je n'ai eu aucun démêlé avec Tsao-Tsao; pourquoi donc aurait-il l'audace d'envahir mon royaume? C'est vous qui voulez me faire prendre part à vos guerres!... » Et il le repoussa sans pitié. Kao-Kan avait beau réfléchir, il ne savait où donner de la tête; enfin, il se décidait à demander asile à Liéou-Piao, quand, à moitié route, un de ses plus intimes officiers (nommé Wang-Yen) l'assassina. Le traître lui coupa la tête et la porta à Tsao-Tsao, qui l'honora du titre de prince.

Digitized by Google

Le Ping-Tchéou se trouvait donc entièrement conquis [1] ; humilier les Tartares Ou-Hoan, et mettre la main sur Youen-Hy pour couper le mal dans sa racine, tel était le double projet sur lequel Tsao-Tsao consulta son conseil. Tsao-Hong et les autres disaient : « Les deux fils de Youen-Chao ont été battus ; leurs généraux sont morts ; leur puissance est anéantie, et il ne leur reste plus d'armée. Les voilà réfugiés chez les Barbares, hors des limites de l'Empire ; mais ces étrangers sont plus avides de butin que bienfaisants ; que feront-ils pour eux ? Rien... Aujourd'hui si vous conduisez vos troupes sur le territoire de la Tartarie, sans doute Hiuen-Té et Liéou-Piao se porteront, avec leurs forces réunies, contre la capitale ; il ne sera guère facile de la secourir... Et voilà que de grandes calamités surgiront ! Retirez vos armées et n'allez pas au-delà ; c'est le plus sage parti ! »

« Vous êtes tous dans l'erreur, objecta Kouo-Kia ; la puissance de notre maître ne rencontre rien qui lui fasse obstacle, j'en conviens ; mais ces habitants du désert [2], comptant sur la distance qui les sépare de nous, ne sont point prêts à la résistance. S'ils ne sont pas sur la défensive, il suffit de les attaquer vivement pour les battre. D'ailleurs, il y a eu entre eux et Youen-Chao, échange de bons procédés ; deux des fils de celui-ci ont trouvé un refuge chez ces Tartares. Si donc nous abandonnons les Ou-Hoan, que l'occasion nous livre, pour marcher au sud contre d'autres ennemis, les deux Youen sauront trouver dans ces alliés un point d'appui. Youen-Chang rassemblera les serviteurs de son père et de ses frères. Le chef des Tartares [3] deviendra plus ambitieux ; il épiera l'occasion de satisfaire sa con-

[1] Tsao-Tsao se trouvait maître des quatre provinces soumises naguère aux Youen et qu'il avait gagnées successivement ; c'étaient les *Tchéou* ou provinces de Tsing, de Ky, de Yéou et de Ping.

[2] Cette expression appartient à l'édition in-18, plus moderne et par conséquent plus portée à placer indistinctement, dans le désert de *Cha-Mo* ou *Kobi*, ces hordes que la Chine eut l'occasion de bien connaître au temps des premières dynasties, mais dont le territoire, dans son ensemble, n'était point encore fixé par des cartes exactes.

[3] Le chef de cette horde se nommait Me-Tha. Dans son tableau ethnographique de l'Asie intérieure et moyenne, Klaproth dit : « An 209 avant J.-C.,

Digitized by Google

voitise, et je crains bien que nous ne perdions les provinces de Tsing et de Ky. Liéou-Piao est un hôte qui sait bien [1] entretenir un convive ; mais, il le sent lui-même, ses talents ne le mettent point au-dessus de Hiuen-Té. S'il s'agit de confier à celui-ci une affaire importante, il craindra de lui laisser prendre trop de pouvoir ; d'autre part, Hiuen-Té ne peut pas être confiné dans un emploi inférieur ; donc, bien que l'Empire soit dégarni de troupes, et qu'il s'agisse de porter la guerre très loin, votre excellence peut être tranquille. »

« Les paroles de Fong-Hiao [2], s'écria le premier ministre, ont tout à fait tranché la grande question qui nous occupe. » Sans plus tarder, il mit en marche son armée et un millier de chariots ; il franchit la palissade qui défend le pays de Lou-Long pour examiner les lieux, et n'aperçoit qu'une immensité de sables jaunes et mouvants, balayés par un vent impétueux, des ravins offrant au sein des montagnes d'étroits et impraticables sentiers. A cette vue, il eut envie de faire rétrograder ses troupes ; cependant il voulut interroger encore Kouo-Kia. En ce temps-là, ce mandarin, que le climat avait rendu malade, était couché dans un char. « Hélas ! lui dit le premier ministre en pleurant, cette fantaisie que j'ai de soumettre les Barbares du nord, est cause que vous m'avez suivi dans ces courses lointaines et pénibles, où votre santé s'est altérée ! — J'ai reçu tant de bienfaits de votre excellence, répliqua le mandarin, qu'en mourant à son service, je n'acquitterais pas la dix-millième partie de la reconnaissance que je lui dois ! »

« J'ai vu ce pays du nord plein de montagnes presque impossibles à franchir, reprit Tsao-Tsao, je suis tenté de revenir sur mes pas avec l'armée ; dites, que dois-je faire? — Dans une

Me-Tha, chef des Hiong-Nou, dispersa les Tong-Hou des montagnes, qui se divisèrent en deux branches, dont une se retira dans les monts appelés Ou-Houan, qui se trouvent dans le pays de la tribu mongole d'Arou-Kortsin de nos jours, à 140 *li* de leur campement.

[1] On se rappelle que Hiuen-Té s'était réfugié près de lui ; voir plus haut, page 262.

[2] C'est le petit nom de Kouo-Kia.

Digitized by Google

campagne, dit le mandarin, la rapidité de la marche est un point fort important. Dans celle-ci, vous traversez des distances infinies pour dompter une nation ; si vous êtes trop pesamment chargé, il vous sera difficile de réussir. Le mieux est donc d'alléger le soldat, afin que, par une marche rapide, il puisse tomber à l'improviste sur un ennemi qui ne l'attend pas, et remporter la victoire. Mais n'oubliez pas de vous procurer un homme versé dans la connaissance des chemins, qui vous serve de guide. » Et Tsao-Tsao, laissant le mandarin malade à Y-Tchéou, pour qu'il pût s'y soigner, s'occupa de chercher le guide dont son armée avait besoin. On lui recommanda, comme fort habile dans la connaissance des localités, un ancien officier de Youen-Chao, nommé Tien-Tchéou.

Quand il fut arrivé à l'appel du premier ministre, il lui dit : « Dans cette route (que vous suivez maintenant), il y a, en été et en automne, beaucoup d'eau, c'est-à-dire, assez pour arrêter la marche des chariots et des cavaliers, et trop peu pour permettre d'y employer des bateaux et des pirogues ; il est donc impossible de s'en servir. Jadis il existait au lieu nommé Ping-Kang (dépendant du district de Pé-Ping) une route qui partait de Lou-Long et aboutissait à Liéou-Tching ; mais depuis le temps de l'Empereur[1] Kouang-Wou, et il y a de cela près de deux cents ans, elle a été détruite et ruinée. Toutefois, il reste un chemin détourné que vous pouvez prendre. Dans ce moment, le chef des Tartares est allé avec son armée à Ou-Tsong ; persuadé que loin de marcher en avant, vous ne pouvez que reculer, il néglige toute espèce de précautions et ne se tient point sur la défensive. Faites rétrograder furtivement vos divisions, en suivant les défilés de Lou-Long jusqu'aux escarpements de Pé-Tan ; arrivé là, vous déboucherez sur un terrain plane. Dégagé de tout obstacle, vous vous approcherez de Liéou-Tching, et en

[1] L'empereur Kouang-Wou des Han, l'un des plus grands princes de cette dynastie, monta sur le trône l'an 25 de l'ère chrétienne. Sous son règne, les Sien-Py, les Hiong-Nou et les Ou-Houan, eurent entre eux et avec la Chine, de fréquents démêlés qui tournèrent à l'avantage du céleste Empire. (Voir l'Histoire générale de la Chine, page 320 et suivantes, volume III.)

Digitized by Google

attaquant à l'improviste, vous êtes sûr, à la première charge, de venir à bout du chef des Ou-Hoan. » Ce conseil plut à Tsao-Tsao ; il donna au mandarin le titre de général chargé de la pacification des provinces du nord, et lui confia la direction de l'avant-garde ; Tchang-Léao eut ordre de se joindre à lui. Le premier ministre, en personne, se réservant l'arrière-garde, partit à la tête de la cavalerie légère.

On était alors en automne, au septième mois de la onzième année Kien-Ngan (206 de J.-C.)

Tien-Tchéou avait conduit son collègue Tchang-Léao et le premier corps jusque dans les monts Pé-Lang-Chang ; de leur côté, les deux frères Youen s'étaient réunis au chef des Tartares, accompagnés d'environ dix mille cavaliers. Sans plus tarder, Tchang-Léao en donna avis au premier ministre, qui se lança au galop sur les hauteurs pour faire une reconnaissance ; il vit que les troupes du roi tartare ne formaient pas des rangs distincts, qu'elles étaient dispersées pêle-mêle et en désordre : « Ces barbares ne sont pas en ligne ; attaquons-les à l'instant ! » s'écria-t-il en s'adressant à son général ; puis il lui remit une bannière.

Tchang-Léao s'adjoignit trois divisions[1], et descendant du sommet des montagnes par quatre colonnes, les troupes impériales chargèrent l'ennemi avec ardeur et impétuosité. La déroute des Tartares fut complète ; leur chef, atteint dans sa fuite par Tchang-Léao, tomba sous les coups de celui-ci ; tout le reste des vaincus se soumit : depuis le chef (qui avait le titre de roi), jusqu'aux simples combattants, Tartares ou Chinois, on en compta bien deux cents mille. Quant aux frères Youen, ils s'enfuirent vers le Léao-Tong, suivis de mille cavaliers à peine[2].

Des courriers envoyés vers Kouo-Kia pour s'informer de sa santé, rapportèrent à Tsao-Tsao que le mandarin était mourant.

[1] Commandées par Hu-Tcho, Yu-Kin et Su-Hoang.

[2] Voir l'Histoire générale de la Chine, volume IV, pages 44 et 45, le récit succinct de cette campagne hors des frontières chinoises. Le roman et la chronique sont parfaitement d'accord sur tous les points principaux et même sur beaucoup de détails.

Digitized by Google

Le premier ministre venait de rassembler son armée dans la ville de Liéou-Tching, et voulant confier cette place à Tien-Tchéou, il la lui donna à titre de principauté : « Je ne suis qu'un transfuge, répondit celui-ci ; n'ai-je pas tourné le dos à mon premier maître? Après avoir reçu tant de bienfaits, je serai heureux de jouir de la vie que vous m'avez accordée; mais ai-je donc vendu le passage de Lou-Long pour obtenir en récompense l'apanage que vous m'offrez? Tout ce que je puis faire, c'est de mourir, si vous l'ordonnez, mais je refuse la principauté.... » Et en achevant ces paroles, il fondit en larmes. Vainement Tsao-Tsao le fit-il presser par Hia-Héou-Tun d'accepter ses offres ; il persista dans son refus, et n'accepta que le titre de conseiller impérial.

Tsao-Tsao traita les Tartares vaincus avec beaucoup de douceur; aussi lui envoyèrent-ils dix mille chevaux de bonne race. Alors il commença sa retraite; le temps était très froid, et la terre si sèche que l'armée eut à faire plus de deux cents *lys* dans un pays dépourvu d'eau. Les soldats furent réduits à creuser des puits d'une profondeur de trente à quarante [1] pieds pour s'en procurer ; les vivres manquèrent aussi, et les troupes tuèrent pour se nourrir un millier de chevaux. Arrivé à Y-Tchéou, le premier ministre récompensa généreusement ceux d'entre ses généraux qui lui avaient donné d'abord le conseil de ne pas entreprendre cette campagne : « Dans le principe, leur dit-il, j'abordais une guerre pleine de périls en allant si loin châtier des rebelles. Par bonheur, j'ai réussi ; mais ce succès, je le dois à la protection du ciel! La conduite que j'ai tenue en cette circonstance ne doit donc pas servir d'exemple. Ainsi, à vous tous qui me conseillez de rentrer dans la capitale et d'y rester en repos, je décerne des récompenses, afin qu'à l'avenir vous ne craigniez point de me donner vos avis ! »

Quand Tsao-Tsao arriva à Y-Tchéou, Kouo-Kia était mort; depuis quelques jours son corps restait déposé dans le palais du gouverneur. Il lui rendit les derniers devoirs, et tombant à

[1] Littéralement : trente à quarante mesures de dix pieds chinois.

Digitized by Google

terre, dans l'excès de sa douleur, il s'écria : « Fong-Hiao[1] est mort !... Le ciel m'a frappé au cœur. » — Et se tournant vers les mandarins civils et militaires présents à cette cérémonie, il ajouta : « Vous êtes tous de mon âge, lui seul était plus jeune que moi ! J'espérais dans l'avenir lui confier le fardeau des affaires.... Mais avant qu'il eût atteint le milieu de sa carrière le ciel a tranché le fil de ses jours.... Hélas ! mon cœur est déchiré ! » Alors ceux qui avaient assisté le mandarin dans ses derniers moments présentèrent à Tsao-Tsao une lettre que le fidèle conseiller avait écrite et cachetée de sa main, en lui disant : « Voici un billet tracé par Kouo-Kia à son lit de mort ; si votre excellence se conforme aux instructions qu'il renferme, le Léao-Tong sera conquis sans coup férir. — Ah ! répliqua Tsao-Tsao, il s'est dévoué de la sorte à mon service, et je ne suivrais pas ses conseils ! » Il brisa le sceau de la lettre, et la lut avec un mouvement de tête affirmatif accompagné d'un soupir ; mais les mandarins qui l'entouraient ne comprirent point sa pensée.

Le lendemain donc, Hia-Héou-Tun, suivi des autres généraux, vint dire à Tsao-Tsao : « Le commandant de Léao-Tong, Kong-Sun-Kang, tarde bien à se soumettre ; voici que déjà les deux Youen ont trouvé refuge près de lui ; très certainement il nous viendra de ce côté de nouveaux embarras. Pourquoi ne pas profiter de ce qu'ils n'ont pas encore fait un mouvement vers nous pour marcher contre eux ? par-là cette province tomberait entre nos mains. — Il n'est pas besoin pour cela de recourir à votre bouillante ardeur, répliqua Tsao-Tsao en souriant ; avant peu de jours, Kong-Sun-Kang m'aura envoyé les têtes des deux fugitifs. » Les officiers n'ajoutaient guère foi à ces paroles ; aussi le lendemain firent-ils de nouvelles observations auxquelles le premier ministre répondit comme la première fois ; de leur côté, ils continuaient à ne point partager sa confiance. Or, voici ce qui se passait.

Youen-Hy et Youen-Chang s'étant enfuis avec mille cavaliers

[1] C'est le petit nom de Kouo-Kia.

Digitized by Google

dans le Léao-Tong, Kong-Sun-Kang [1], commandant du lieu, instruit de leur arrivée, assembla ses subordonnés, afin de conférer avec eux sur ce qu'il devait faire. « De son vivant, dit Kong-Sun-Kong [2], Youen-Chao avait le désir bien arrêté d'envahir cette province; l'occasion seule lui a manqué. Maintenant ses deux fils arrivent ici, après avoir perdu leur armée; leurs officiers ont été tués, ils n'ont plus ni feu, ni lieu. Leur pensée, en venant ici, est donc de jouer le rôle de l'épervier qui s'établit dans le nid de la pie. Si nous leur donnons l'hospitalité, ils ne manqueront pas de mettre leur dessein à exécution. Le meilleur parti à prendre, c'est donc de les inviter à entrer dans nos murs; puis de les égorger et d'envoyer leurs têtes à son excellence, qui ne laissera pas que de nous en témoigner son obligation. — D'un autre côté, je crains, répliqua Kong-Sun-Kang, que Tsao-Tsao ne profite de l'occasion qui s'offre à lui de s'emparer de notre province. Appelons plutôt les deux fugitifs pour qu'ils nous aident, et faisons avec eux une alliance envers et contre tous! »

« Si Tsao-Tsao a l'intention d'usurper cette province, il ne manquera pas d'arriver ici à marches forcées, objecta Kong-Sun-Kong; si telle n'est pas sa pensée, certainement il restera tranquille avec ses troupes. Ainsi, tâchons de savoir ce qu'il fait; s'il est en mouvement, laissons vivre près de nous les deux Youen; s'il n'avance pas,... tuons les fugitifs et livrons-lui leurs têtes. »

Kong-Sun-Kang, partageant cet avis, envoya au plus vite des espions vers les troupes impériales. D'un autre côté, Youen-Hy disait à son frère : « Cette province de Léao-Tong renferme plus de dix mille soldats; elle est assez forte pour résister à Tsao-Tsao. Entrés dans la place, égorgons le commandant et toute sa famille; le chef-lieu tombera ainsi en notre pouvoir. Après nous y être remis de nos défaites, nous pourrons porter la guerre dans le Tchong-Youen [3] et reparaître dans nos provinces du

[1] Né à Siang-Ping, dans cette même province; il était fils de Kong-Sun-Tou, commandant militaire de Wou-Wey.

[2] Oncle de Kong-Sun Kang, comme l'apprend le texte mandchou.

[3] Littéralement : la plaine du milieu, c'est-à-dire la Chine, les provinces soumises à l'Empereur.

Digitized by Google

nord. » Ce projet, Youen-Chang avoua à son frère qu'il le formait lui-même depuis longtemps. Tous les deux, ils allèrent se présenter au commandant de la ville, qui les fit descendre à l'hôtel des Postes, et les entoura de gens chargés de les servir, nuit et jour, avec les plus grands égards. Quant à lui, il prétexta une indisposition pour ne pas les visiter personnellement. Alors arrivèrent les espions ; d'après leurs rapports, les troupes impériales restaient cantonnées à Y-Tchéou, sans manifester la moindre intention d'attaquer la province. A cette nouvelle, Kong-Sun-Kang cacha derrière la tenture de la muraille des sicaires armés de coutelas et de haches, puis il invita les deux jeunes princes à venir recevoir ses hommages.

Quand il eut fait asseoir les deux conviés, le commandant entraîna hors de la salle les gens qui les avaient accompagnés, sous prétexte qu'il s'agissait de traiter des affaires secrètes. Youen-Chang voyant que le froid du soir se faisait sentir, et qu'on n'étendait pas de coussins sur les lits, ne put s'empêcher de dire à son hôte : « Va-t-on apporter ce qu'il faut pour s'asseoir? »

« Vos deux têtes vont partir pour une longue route, répondit le commandant avec colère ; il s'agit bien de coussins ! » Terrifié par ces paroles, Youen-Chang perdit contenance... « Frappez donc ! » cria le traître, et les sicaires sortant de leur retraite, décapitèrent dans la salle même les deux jeunes princes. Les têtes enfermées dans des coffres de bois furent aussitôt expédiées à Y-Tchéou.

Le premier ministre y restait dans l'inaction avec ses troupes. Hia--Héou-Tun et Tchang-Léao lui disaient : « Si nous ne marchons pas contre la ville, au moins retournons à la capitale, de peur que Liéou-Piao ne tente quelque entreprise. — J'attends les têtes des deux Youen, » répondait gravement le ministre, et les officiers riaient tout bas de ces paroles. Mais tout-à-coup la nouvelle se répand que des envoyés du gouverneur de Léao-Tong apportent en effet ces sanglantes dépouilles..... Tous les mandarins sont frappés d'une surprise mêlée de trouble. « Je n'ai fait que suivre les instructions posthumes de Kouo-Kia, »

Digitized by Google

répondit Tsao-Tsao en souriant ; puis il remit aux gens qui lui avaient apporté le message de Kong-Sun-Kang des récompenses pour eux, et pour leur maître un sceau avec le titre de prince de Hiang-Ping ; il y ajouta le grade de général de la gauche.

Quand les envoyés furent partis, les généraux demandèrent au premier ministre ce que signifiaient ces mots : « Je n'ai fait que suivre les instructions de Kouo-Kia. » Pour toute réponse, il leur montra le billet qu'avait laissé le mandarin et qui contenait ceci :

« Voici ce que j'ai appris : Les deux Youen ont cherché un « refuge dans le Léao-Tong ; gardez-vous de mettre vos troupes « en mouvement. Il y a longtemps que Kong-Sun-Kang craint « les projets ambitieux de Youen-Chao et de ses fils. L'arrivée « de ceux-ci lui causera des alarmes ; si vous marchez préci- « pitamment contre lui, certainement il s'unira aux fugitifs « pour vous résister ; vous devez donc plutôt attendre quelque « temps avant d'agir ; car si vous tardez un peu, les deux « fugitifs et leur hôte chercheront réciproquement à se dé- « truire..... » .

A la lecture de ce papier, les officiers laissèrent éclater leur admiration ; Tsao-Tsao les emmena tous devant la tombe du mandarin sur laquelle il lui offrit un sacrifice. Kouo-Kia était mort à l'âge de trente-huit ans ; il en avait passé onze à combattre dans les guerres de ce temps, où il s'était acquis une grande gloire. En se retirant vers Ky-Tchéou, Tsao-Tsao envoya le cercueil du fidèle mandarin en avant et sous escorte à la capitale, pour qu'on l'y ensevelît. Tcheng-Yu et les autres conseillers lui proposèrent, puisque les provinces du nord se trouvaient pacifiées, de revenir auprès de l'Empereur, et de former là de nouveaux plans pour soumettre les rebelles de la rive méridionale du Kiang. « J'ai ce désir moi-même, répliqua-t-il en souriant ; vous avez exprimé cette pensée avant moi, mais elle est d'accord avec mes propres intentions. »

Cette même nuit, comme il s'était retiré dans un pavillon situé à l'angle oriental de la ville de Ky-Tchéou, le ministre tout puissant, appuyé sur la balustrade, examinait l'aspect

Digitized by Google

du ciel, et Sun-Yéou se trouvait près de lui; il montra le firmament et s'écria : « Une grande clarté se montre du côté du midi [1]; je crains qu'il ne me soit pas possible d'accomplir mes projets.... — Le ciel prête son appui à votre excellence, répondit le courtisan; qui pourrait lui résister! » Et voilà que tout-à-coup, élevant leurs yeux, s'élève une traînée de lumière couleur d'or. « Sans aucun doute, dit Sun-Yéou, la terre renferme là, dans son sein, des métaux précieux! »

Tsao-Tsao descendit du pavillon et fit fouiller le sol : les hommes employés à ce travail trouvèrent un petit oiseau de cuivre jaune.

[1] L'histoire rapporte que cette même année, au dixième mois, il parut une comète dans la constellation *Chun-Vey*.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Liéou-Hiuen-Té assiste à un banquet dans la ville de Hiang-Yang.

I.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 206 de J.-C.] « Que signifie cet objet, demanda Tsao-Tsao quand il eut entre les mains le petit oiseau de cuivre jaune? — Et Sun-Yéou à qui s'adressait cette question répondit : Jadis la mère de l'empereur Chun rêva qu'elle était enceinte d'un petit oiseau de jade, et elle mit au monde le fameux empereur Chun. Vous devez donc regarder comme un heureux présage la possession de cet oiseau de cuivre, et élever une haute tour en souvenir de cet événement fortuné. » Dans sa joie, le premier ministre ordonna la construction, sur les bords du fleuve Tchang-Ho, d'une tour qui fut appelée *Tong-Tsio-Tay,* la tour de l'oiseau de cuivre jaune[1]. Dès ce jour-là, des ouvriers furent occupés à creuser la terre, à couper des arbres, à façonner des tuiles et des briques polies, si bien qu'au bout d'une année l'édifice devait être achevé. Son second fils, Tsao-Tchy exposa que cette tour devait se composer de trois corps de bâtiments : « Le principal, celui du milieu, ajouta-t-il, conservera le nom de tour de l'oiseau de cuivre; celui de gauche sera nommé *Yu-Long*, du dragon de jade, et celui de droite, *Kin-Fong*, du phénix d'or. » Il voulut encore deux

[1] Le texte chinois de la petite édition appelle alternativement *tour* et *galerie*, cet édifice que nous pourrions appeler une *pagode* dans le sens vulgaire du mot.

Digitized by Google

ponts volants pour les réunir en l'air à une certaine élévation, ainsi, dans sa pensée, le dragon et le phénix (ces deux emblêmes de la majesté impériale) rendaient hommage au petit oiseau. Deux années devaient suffire à l'achèvement de ce travail. « Tu as raison, mon enfant, répondit Tsao-Tsao avec joie, cet édifice une fois achevé me réjouira dans mes vieux jours! »

Ce jeune fils du premier ministre (son nom Tsao-Tchy, son surnom Tsé-Kien) était doué d'une intelligence précoce. A dix ans il excellait à écrire des compositions littéraires, et connaissait les livres canoniques. Qu'il s'agît de dialogues sur la morale, de vers ou d'art militaire, il pouvait tracer dix mille caractères sans faire une seule faute. Quand il avait achevé une composition littéraire, il était dans l'habitude de la présenter à son père qui lui répondait : « Tu es un enfant hors ligne! — Et l'enfant reprenait : Les paroles en sortant de la bouche forment un discours ; le pinceau en s'abaissant trace une composition littéraire ; regardez-moi bien en face!... en quoi suis-je supérieur aux autres? » Tsao aimait donc beaucoup ce jeune fils. On se rappelle qu'à la déroute qui suivit l'expédition contre Tchang-Siéou [1], il en perdit un du nom de Tsao-Ngan, qu'il avait eu de sa concubine Liéou-Ssé. Une autre de ses femmes, Pien-Ssé, lui en donna quatre : Pey, Tchang, Tchy et Hiong ; mais toute son affection se concentrait sur le troisième de ces quatre derniers. Il le laissa avec Tsao-Pey à Nié pour surveiller la construction des trois tours et leur confia à tous les deux la garde des frontières septentrionales à Tchang-Yen.

Les soldats de Youen-Chao, par leur soumission, avaient grossi son armée qui ne montait pas à moins de cinq ou six cents mille hommes. Il la ramena dans la capitale, donna à tous les mandarins qui s'étaient distingués dans cette campagne le titre de princes, et afin d'attirer sur la mémoire de son conseiller

[1] Voir plus haut, page 24. L'édition in-18 fait remarquer que cette faiblesse pour des enfants cadets se retrouve chez les trois principaux personnages de cette histoire. On l'a notée déjà dans Youen-Chao ; elle se montre ici dans Tsao-Tsao ; nous allons la rencontrer plus tard dans Hiuen-Té, sans parler de Liéou-Piao chez qui elle se trahit également.

Digitized by Google

Kouo-Kia des honneurs posthumes, il adressa à l'Empereur la requête suivante :

« Voici ce que votre sujet a entendu dire : Louer les hommes » fidèles, témoigner de l'affection aux sages, ce n'est certaine- » ment pas tout ce que l'on doit faire pour eux. Mais, en consi- » dération des mérites acquis, leur prodiguer des récompenses » qui passent à leurs fils et à leurs petits-fils, voilà ce à quoi » ils ont droit. C'est ainsi que dans le royaume de Tsou, le titre » de prince devint héréditaire chez les enfants de Sun-Cho ; » ainsi quand Tsin-Pong fut mort, son rang se perpétua dans » sa famille. Le défunt conseiller Kouo-Kia était le type du loyal » et fidèle serviteur ; il avait un naturel vif et pénétrant. Dans » les grandes délibérations, son avis devenait celui de toute » l'assemblée ; il savait prendre un juste milieu, se tenir dans » le droit et dans le vrai Une fois en campagne, il donnait des » plans qui n'ont jamais échoué. Durant dix années qu'il a servi » dans nos guerres, soit en marche, soit au camp, il a accom- » pagné votre sujet, galopant avec lui, auprès de lui sous la » tente. A l'est, il s'est emparé de Liu-Pou ; à l'ouest il a cap- » turé Kouei-Kou ; c'est lui qui a décapité Youen-Tan sur le » champ de bataille, et rétabli l'obéissance dans les provinces » septentrionales ; à travers les dangers d'une route impraticable » il m'a aidé à soumettre les Tartares Ou-Hoan. La puissance » de son génie s'est étendue jusque dans le Léao-Tong, et elle a » fait tomber la tête de Youen-Chang. Quoique la puissance » du ciel se soit visiblement manifestée (dans les événements), » les ordres publiés pendant la campagne font ressortir cette » vérité, que la ruine de nos ennemis est due tout entière aux » mérites de Kouo-Kia.

» Au moment où il allait être présenté comme digne des plus » hautes récompenses, il est mort jeune encore ! Le trône a » perdu en lui le plus loyal des serviteurs ; ses collègues pleu- » rent en lui une merveille que rien ne pourra remplacer !

» Donc, appréciant les mérites du défunt comme s'il vivait » encore, accordant de plus grands bienfaits à celui qui n'est » plus afin d'encourager ceux qui viendront, il faut conserver

Digitized by Google

» aux fils et aux descendants de Kouo-Kia les titres et dignités
» de celui-ci.

» Requête respectueuse. »

Kouo-Kia reçut le titre posthume de prince de Tching ; Tsao-Tsao fit élever dans sa propre demeure son fils Kouo-Y, qui fut instituteur de l'héritier présomptif ; mais il mourut jeune aussi, et son titre passa à son fils Kouo-Tchin, qui le transmit à son fils Kouo-Lié.

Marcher dans le sud contre Liéou-Piao, tel était le projet du premier ministre. Sun-Yéou lui objecta qu'à peine l'armée avait achevé sa campagne du nord ; avant de se remettre sous les armes et d'aborder une lointaine expédition, il lui fallait bien six mois de repos à lui et à ses troupes, après quoi Liéou-Piao et Sun-Kuen seraient facilement vaincus. Tsao-Tsao ne rejeta pas ce conseil ; il distribua ses soldats dans les campagnes en attendant que tout fût prêt pour cette nouvelle guerre.

Cependant Hiuen-Té, réfugié à King-Tchéou [1], y était traité par Liéou-Piao avec de grands égards. Un jour il se trouvait à table chez son hôte, quand, au milieu du banquet, la nouvelle arriva que deux généraux jadis ralliés à leur parti, — Tchang-Hou et Tchin-Seng, — commettaient toute espèce de brigandage dans le pays de Kiang-Hia ; ils voulaient s'emparer de King-Tchéou et lever l'étendard de la révolte. « Si ces deux brigands secouent le joug, s'écria Liéou-Piao épouvanté, de grands malheurs nous menacent.... — Frère, rassurez-vous, répliqua Hiuen-Té, je me charge de les réduire. » Trente mille hommes sont placés sous ses ordres ; il se met en marche, arrive le lendemain à Kiang-Hia, et là, rencontre les deux rebelles qui viennent lui offrir le combat. Debout, auprès de son étendard, il lance contre eux Kouan-Kong, Tchang-Fey (ses deux frères d'armes), et Tsé-Long. Tchang-Hou montait un cheval d'une beauté merveilleuse [2] : « Oh ! s'écria Hiuen-Té en l'apercevant,

[1] Voir plus haut les circonstances de la retraite de Hiuen-Té près de Liéou-Piao, page 257 et page 262.

[2] Par allusion au monument que Tsao-Tsao venait de faire élever sous l'invocation d'un oiseau, le texte in-18 dit en note : « Tsao se réjouissait

Digitized by Google

c'est là, à n'en pas douter, un coursier capable de faire cent lieues en un jour.... »

Il parlait encore que Tsé-Long [1] se précipitant au galop à travers les lignes, la lance au poing, renverse le chef ennemi, l'étend mort sur la place et ramène par la bride l'incomparable coursier. Déjà il rentrait dans les rangs, quand l'autre rebelle, Tchin-Seng, le voyant ravir cet animal précieux, s'est jeté sur ses pas. A son tour, Tchang-Fey pousse un cri terrible ; d'un coup de sa pique il abat Tchin-Seng, et l'armée des insurgés se disperse. La province se trouva ainsi pacifiée, grâce à Hiuen-Té, au grand avantage de tous les habitants des villes du Kiang-Hia.

Quand le vainqueur rentra avec ses divisions, Liéou-Piao vint le recevoir hors des murs de son chef-lieu. Un repas était servi dans le palais, et lorsque le vin eut mainte fois circulé autour de la table : « Mon jeune frère, dit Liéou-Piao, a véritablement raffermi ma puissance dans la province de King-Tchéou par son courage et ses rares talents... Mais, ce qui m'inquiète, ce sont, du côté du midi, les gens de Youé qui menacent toujours mes frontières ; et puis Tchang-Lou et Sun-Kuen me tiennent en échec. — Mes trois compagnons d'armes, les trois généraux de votre jeune frère, suffisent à la défense de ce territoire, répondit Hiuen-Té ; Tchang-Fey irait s'établir sur la frontière du royaume de Youé, au sud ; Kouan-Kong cantonné à Kou-Tsé tiendrait tête à Tchang-Lou; Tsé-Long aurait sous sa main les trois Kiang, prêt à attaquer Sun-Kuen ; que pouvez-vous donc craindre ? »

Cette proposition causa une grande joie à Liéou-Piao. Mais Tsay-Mao [2], qui avait entendu ces paroles, rapporta à sa sœur aînée (Tsay-Fou-Jin), femme de Liéou-Piao, que Hiuen-Té allait faire occuper les frontières par ses trois frères d'adoption, afin

d'avoir trouvé un moineau mort ; Hiuen-Té au contraire se réjouit à la vue d'un cheval vivant.

[1] Voir sur ce personnage, ami dévoué de Hiuen-Té, l'un des héros du roman, le vol. Ier, page 112 ; et plus haut, page 260.

[2] Voir plus haut (page 331) les raisons de l'inimitié qui existait entre Tsay-Mao et Hiuen-Té.

Digitized by Google

de s'assurer la possession de tout le territoire de King-Tchéou ; qu'un jour de grandes calamités naîtraient de cet événement ; que cet hôte réfugié près d'eux était un ingrat et un traître, qu'on ne devait point lui confier la défense du pays.... — Aussi, la nuit suivante, celle-ci dit-elle à son mari : « J'ai appris que les gens de ce chef-lieu ont des rapports fréquents et intimes avec Hiuen-Té ; vous ne gagnerez rien à le garder dans votre capitale ; ce que vous avez de mieux à faire, c'est de l'éloigner. — Mais, objecta Liéou-Piao, mon jeune frère Hiuen-Té est un homme vertueux et probe ! — Ah ! répliqua Tsay-Fou-Jin, vous jugez les autres d'après votre propre cœur ? »

Ces insinuations firent naître de la défiance dans l'esprit de Liéou-Piao Le lendemain étant sorti de la ville pour inspecter ses troupes, il aperçut Hiuen-Té monté sur un magnifique cheval, que bientôt il sut être celui qui avait appartenu à l'un des chefs rebelles. Il se mit à vanter ses qualités avec tant d'enthousiasme, que Hiuen-Té, devinant son désir, lui en fit présent à l'instant même ; et monté à son tour sur ce bel animal, il rentra tout joyeux dans les murs. Kouay-Youé [1] l'ayant rencontré, lui demanda d'où il tenait ce cheval ? — « C'est mon hôte qui me l'a donné, répondit-il. — Ecoutez, répliqua le mandarin, mon frère aîné était très habile connaisseur en chevaux, et s'il est mort, il m'a légué un peu de sa science. Cet animal a au bas de l'œil comme un sillon tracé par une larme ; au milieu du front [2] il porte une tache blanche ; c'est ce qu'on appelle un cheval *ty-lou* [3] ; ce genre d'animal porte malheur à son maître ; voyez, le chef des rebelles qui le montait a péri.... Ainsi, seigneur vous ferez bien de ne point vous en servir. »

[1] Voir ce qu'étaient ce personnage et son frère ; vol. Ier, l. II, ch. II.

[2] Les Persans et les Musulmans de l'Inde attachent aussi une idée superstitieuse à cette lune sur le front que nous apprécions assez en Europe ; on en trouve des preuves dans les petits poèmes Persans et Hindoustanis les plus répandus.

[3] Ces deux mots ne sont ici que des caractères phonétiques, ils expriment l'idée énoncée plus haut, celle d'un cheval qui porte une touffe de poils blancs sur le milieu du front. Voir le dictionnaire de Khang-Hy au caractère *Lou* (*Bas.* 6578).

Digitized by Google

Liéou-Piao, frappé de cette observation, invita le lendemain Hiuen-Té à un repas : « Je vous suis bien reconnaissant, lui dit-il, du cheval que vous m'avez donné hier, mais je réfléchis que vous pourrez en avoir besoin dans vos campagnes ; et comme je n'ai aucune affaire qui m'appelle au dehors, je vous le renvoie avec mille remerciements : montez-le toujours ! » Hiuen-Té qui s'était assis se leva par politesse, et son hôte reprit : « Mon excellent frère cadet, il y a longtemps que vous êtes inactif dans cette ville, je crains que vous n'oubliez vos projets belliqueux. Il y a dans le district de Hiang-Yang, une ville appelée Sin-Yé, qui rapporte beaucoup de revenus en argent et en grains ; vous pourriez, mon jeune frère, vous y retirer avec vos propres troupes, et je vous laisserais pour votre usage tout ce qu'elle produit.... »

A cette offre, Hiuen-Té répondit par des remerciements ; sans plus tarder, il se mit en marche pour la destination qui lui était assignée, avec ses propres soldats : Liéou-Piao en personne lui fit la conduite.

Or, comme ils venaient de se quitter, un homme s'approchant de Hiuen-Té, lui fit un profond salut et lui dit : « Ne montez pas ce cheval ! » Le héros regarde ce personnage et reconnaît Y-Tsy [1], conseiller intime de son hôte. « Et pourquoi, demanda-t-il en se jetant précipitamment à terre, pourquoi ne pas monter ce coursier ? — Hier, reprit le mandarin, j'ai entendu Kouay-Youé dire à mon maître que cette bête porte au front un signe fatal, et qu'il doit causer la perte de celui qui le monte.... Voilà pourquoi il vous a été rendu. — Docteur, dit le héros, je vous suis infiniment obligé de cette marque d'intérêt, mais une fois que l'homme est sur la terre, sa vie et sa mort, son bonheur et son malheur, tout cela dépend du ciel. Comment donc mon sort dépendrait-il d'un cheval. »

Le conseiller Y-Tsy admira cette réponse, et depuis lors il se lia plus intimement avec Hiuen-Té. Celui-ci arriva bientôt à la ville de Sin-Yé, où il remit toutes les affaires sur un nouveau

[1] Sur surnom honorifique Ky-Pé, il était originaire de Chan-Yang.

Digitized by Google

pied, à la satisfaction générale des habitants. On était alors au printemps de la 12e année Kien-Ngan (207 de J.-C.) Une des femmes de Hiuen-Té, Kan-Fou-Jin, accoucha d'un fils qui fut Liéou-Chen; pendant la nuit, une cigogne [1] blanche vint se percher sur le toit du palais, puis après avoir jeté quarante fois son cri, prit son vol du côté de l'ouest. Les soldats qui étaient de garde virent tous dans cet événement un pronostic extraordinaire. De plus, au moment où l'enfant sortit du sein de sa mère, tout l'hôtel fut inondé d'un parfum céleste qui ne cessa de se faire sentir tant que dura la lune. Une nuit, Kan-Fou-Jin avait cru recevoir en elle l'étoile polaire, aussi appela-t-elle cet enfant Ouo-Téou [2].

Or, au temps où Tsao-Tsao s'engageait dans son expédition au nord de la Chine, Hiuen-Té, retiré à King-Tchéou [3], près de Liéou-Piao, avait conseillé à celui-ci de profiter de ce que le premier ministre, emmenant toutes les troupes de l'Empire dans cette guerre lointaine, laissait la capitale dégarnie: avec des soldats levés dans le King-Tchéou et dans le Hiang-Yang, il suffisait d'attaquer la résidence de la cour pour s'en rendre maître. Ainsi s'accomplirait le projet depuis si longtemps poursuivi. « Il me suffit de posséder ce petit état indépendant [4], répondit Liéou-Piao, pourquoi formerais-je de plus ambitieux desseins! » Hiuen-Té n'avait rien dit; mais bientôt, convié par son hôte à une collation dans les appartements intérieurs du palais, il s'aperçut que celui-ci, vers la fin du repas, poussait de profonds soupirs. « Frère aîné, lui demanda-t-il, quel chagrin vous oppresse? — J'ai dans le cœur des choses difficiles à exprimer, » répondit Liéou-Piao; et bien que Hiuen-Té insistât pour savoir ce qu'il avait dans l'ame, au lieu de répondre, il se retira de la

[1] « L'oiseau que Tsao-Tsao regarda comme un pronostic si favorable, sortait de la terre; cette cicogne venait du ciel! » (Note de l'édition in-18.)

[2] De son petit nom; ces deux mots signifient quelque chose comme une exclamation de louange adressée à l'étoile du nord.

[3] Cette province était une partie du Ssé-Tchouen actuel. Les événements rapportés ici sont antérieurs au départ de Hiuen-Té pour Sin-Yé.

[4] Littéralement: les neuf Tchéou.

Digitized by Google

table, parce que sa femme Tsay venait d'entrer dans la salle.

Cependant, Hiuen-Té, établi dans sa petite ville de Sin-Yé, s'entretenait chaque jour avec les sages des affaires de l'Empire. L'hiver de cette même année, ayant appris que Tsao-Tsao revenait de Liéou-Tching[1], il regrettait amèrement que Liéou-Piao n'eût point partagé ses projets, quand tout-à-coup arriva un exprès envoyé par celui-ci. Il rappelait au plus vite près de lui (à King-Tchéou) Hiuen-Té qui partit avec le courrier même, et fut reçu par son ancien hôte dans son propre palais : « Voici que Tsao-Tsao rentre dans la capitale avec une armée de six cents mille hommes, s'écria Liéou-Piao ; ses forces s'accroissent de jour en jour ; à n'en pas douter, c'est à nous qu'il en veut maintenant. Naguère j'ai rejeté vos sages conseils, et par suite, j'ai laissé échapper une occasion qui ne se représentera plus !... »

« Elle pourra revenir dans ces jours de guerre civile qui amènent sans cesse des circonstances nouvelles, reprit Hiuen-Té, tout n'est donc pas perdu ; seulement il faut se tenir prêt à profiter des chances qui s'offriront. « Liéou-Piao, admirant la justesse de cette réponse, échangea de nouveau quelques coupes de vin avec son hôte ; puis ses larmes commencèrent à couler avec une telle continuité, que Hiuen-Té s'empressa de l'interroger encore sur les causes de cette douleur impossible à contenir : « Ces jours passés, répondit-il, j'ai voulu m'ouvrir à vous, mais l'occasion m'a manqué et je me suis tû.... Cependant vous êtes pour moi un proche parent[2] ; c'est ce qui me décide à vous faire une confidence. — Si mon frère aîné éprouve quelque embarras, qu'il s'ouvre à moi..... Voyons, parlez librement, et si vous avez besoin de Hiuen-Té, dût-il braver la mort, il est là, prêt à vous aider ! »

« De Tchin-Ssé, ma première femme, j'ai eu un fils nommé Liéou-Ky, excellent garçon à la vérité, mais doué de peu de moyens et incapable de porter le poids des affaires. Tsay-Ssé,

[1] C'est-à-dire de son expédition dans le nord.

[2] On a vu plus haut qu'ils se regardent comme frères par adoption. D'ailleurs il suffit en Chine de porter le même nom pour être parent.

Digitized by Google

ma seconde femme, m'en a donné un autre, Liéou-Tsong; celui-là possède une rare intelligence; je voudrais donc, au détriment de l'aîné, choisir le cadet pour héritier de mes états. La crainte d'aller contre les lois établies me retient cependant, mais d'autre part, si j'appelle au trône mon fils aîné, je suis certain de causer un jour de grands désordres dans mes états, parce que les parents de ma seconde femme ont en main l'autorité militaire; tout cela fait que je ne puis prendre une décision. — Dans tous les temps, reprit Hiuen-Té, l'élévation des cadets au préjudice du fils aîné, a causé de graves désordres; si l'autorité que possèdent les créatures de votre seconde épouse vous fait ombrage, retirez-leur peu à peu le commandement des troupes, plutôt que de léguer les droits de succession à votre jeune fils, en cédant à une coupable faiblesse. »

Liéou-Piao garda le silence; mais la mère de ce second fils (Tsay-Fou-Jin), cachée derrière un paravent, avait tout entendu : aussi voua-t-elle une haine implacable à Hiuen-Té. Ce-celui-ci, comprenant le mauvais effet qu'avait produit sa réponse, se leva aussitôt pour passer dans un cabinet voisin; quelque chose qu'il découvrit sur sa propre personne, lui arracha des soupirs et des larmes qu'il ne put réprimer. Aussi, quand, rappelé dans la salle du festin par son hôte, il y reparut les yeux humides de pleurs, celui-ci lui demanda la cause de son chagrin: « Pendant bien longtemps, répondit-il, je n'ai pas quitté la selle de mon cheval, de telle sorte que la chair de mes cuisses avait disparu. Maintenant que je ne me livre plus au même exercice, cette chair a repoussé; peu à peu les jours et les mois se succèdent, la vieillesse approche [1]; je ne puis acquérir ni gloire, ni position élevée, et voilà ce qui m'afflige! »

« J'ai entendu dire que quand mon jeune frère était dans la capitale, Tsao-Tsao l'avait invité à boire du vin chaud [2] et à

[1] « Les larmes de Liéou-Piao provenaient d'une faiblesse de petite fille; les larmes de Hiuen-Té provenaient d'une énergie de héros. » (Note de l'édition in-18.)

[2] Voir plus haut, page 121, la conversation à laquelle il est fait allusion dans ce passage.

Digitized by Google

goûter des pêches, et que là, il avait été question des héros de l'Empire. Mon jeune frère, rapporte-t-on, avait cité tous les grands hommes de notre temps, mais Tsao-Tsao secouant la tête à chaque nom, avait dit : Sur toute la surface de l'Empire, il n'y a que deux personnages vraiment supérieurs, votre seigneurie et moi ! Et quoique ce puissant ministre compte sous ses ordres quatre cents mille soldats, il n'est qu'un usurpateur qui opprime Sa Majesté pour mieux dominer les grands, et avec tout cela il n'ose se mettre au-dessus de vous ! Pourquoi donc vous plaindre de votre position ? »

A ces mots le héros leva sa coupe et répondit fièrement : « Si Liéou-Hiuen-Té joue un si grand rôle, pourquoi s'inquièterait-il de voir dans l'Empire tant de gens nuls et incapables [1] ! »

Cette réponse fit pâlir Liéou-Piao ; elle était trop hardie, et Hiuen-Té qui le sentit aussitôt, se levant de table comme s'il eût été échauffé par le vin, retourna à son hôtel. Si Liéou-Piao n'avait rien dit, il n'en était pas moins fort irrité ; aussi sa femme, Tsay-Fou-Jin, qui le vit sombre et silencieux, lui dit : « J'étais tout à l'heure derrière le paravent et j'ai recueilli les paroles de votre ami ; il est clair qu'il a l'intention d'usurper vos états : ne traite-t-il pas les autres comme des brins de paille ! Si vous ne vous débarrassez pas de lui, il causera la ruine de notre postérité.... » Et comme Liéou-Piao, sans rien dire, secouait la tête d'un air triste, devinant la pensée de son mari, elle appela aussitôt son jeune frère Tsay-Mao, pour s'entendre avec lui sur l'affaire qui l'occupait. Celui-ci exposa que Hiuen-Té, désireux de s'élever au-dessus de tous ses rivaux, nourrissait très certainement le dessein de s'emparer quelque jour du King-Tchéou ; qu'y avait-il de mieux à faire que de l'assassiner tout d'abord

[1] L'édition in-18 dit en note : « En présence de Tsao-Tsao, Hiuen-Té s'était appliqué à rester humble et à s'amoindrir ; en face de cet hôte (timide et incapable, trop dénué d'ambition) il ose se montrer sous les couleurs héroïques qui lui conviennent. » Ces rapprochements que nous notons au passage, servent à mieux faire comprendre, nous le croyons du moins, l'habileté du romancier chinois ; si on les néglige, le long dialogue n'est plus qu'une insignifiante série de demandes et de réponses.

Digitized by Google

dans son hôtel, quitte à en avertir Liéou-Piao immédiatement après l'exécution du projet ?

« C'est une affaire qui demande de grandes précautions, répliqua Tsay-Fou-Jin ; ne vous hâtez pas trop.... » Tsay-Mao sortit à l'instant pour mettre ses troupes sur pied ; heureusement, Y-Tsy [1], sachant qu'il méditait la mort de Hiuen-Té, courut au milieu de la nuit avertir le héros de s'éloigner. « Mais, répondit celui-ci, puis-je partir sans prendre congé ?.... — Si vous vous arrêtez pour remplir ce devoir de politesse, reprit le mandarin, vous périrez sous les coups de Tsay-Mao ; je vous parle dans votre intérêt. »

Avant le jour, Hiuen-Té trottait à cheval par les chemins, et quand le traître arriva à son hôtel pour le surprendre, il ne le trouva plus. Dans sa rage, il imagina d'écrire sur la muraille quelques vers, puis courant chez Liéou-Piao : « Tenez, s'écria-t-il, votre hôte avait bien l'intention de se lever contre vous ; la preuve, c'est que sans prendre congé, il est parti en laissant inscrits sur la muraille des vers qui trahissent sa pensée. »

Liéou-Piao refusait d'ajouter foi à cette déclaration ; il se rendit donc à l'hôtel pour s'assurer du fait par ses propres yeux.... Sur la muraille, en effet, il lut les quatre lignes que voici :

« Depuis des années je me consume à veiller à la défense de cette province,
» Devant mes yeux s'étendent et coulent les vieux monts et les vieux fleuves (qui ne sont rien pour moi !
» Le Dragon est-il confiné au fond d'un fossé?
» Non ; il attend, endormi, le vent et le tonnerre, pour reprendre son vol [vers les cieux ! »

« Ah ! s'écria Liéou-Piao plein de colère, en tirant son sabre, je jure d'égorger ce traître ! — Puis, après avoir marché l'espace de quelques pas, il fit cette réflexion : J'ai vécu longtemps avec Hiuen-Té, et je ne me suis jamais aperçu qu'il ait composé des vers ! Certainement ceux-ci sont d'un autre que lui, de quelqu'un qui veut semer entre nous la division par des mensonges. » Il rentra donc dans l'hôtel, effaça les vers avec la

[1] Voir plus haut, page 390.

Digitized by Google

pointe de son sabre, et jetant son arme loin de lui, il remonta à cheval. « J'ai là des soldats tout prêts, lui dit Tsay-Mao ; allons à Sin-Yé arrêter le fugitif! — Non, reprit Liéou-Piao, j'ai d'autres desseins. » Et le mandarin, alarmé de cette indécision, retourna secrètement auprès de sa sœur pour s'entendre avec elle. « Voici que le grain arrive de toutes parts dans les greniers, disait-il, ne serait-il pas bon de rassembler à Hiang-Yang tous les personnages influents du pays, et de choisir cette réunion pour l'accomplissement de nos projets! — Vous avez l'autorité en main, répondit-elle ; est-il besoin de m'interroger? » Dès le lendemain, Tsay-Mao, paraissant devant Liéou-Piao, lui fit part de cette idée ; la récolte étant achevée, ce serait le cas d'appeler à Hiang-Yang les grands de la province, pour une partie de chasse dont tous les préparatifs étaient déjà faits ; les cavaliers allaient se trouver à leur poste, il ne manquait plus que Liéou-Piao lui-même.

« Cela m'est impossible, répondit celui-ci, je me sens indisposé depuis quelques jours ; appelez mes deux fils et qu'ils fassent les honneurs de la fête. — Ils sont encore jeunes, objecta le mandarin, je craindrais que ce ne fût manquer aux rites et aux convenances, et surtout à la coutume qui prescrit d'adresser aux convives, en cette circonstance, des félicitations et des encouragements .. — Eh bien, vous avez ici près, à Sin-Yé, mon frère adoptif Hiuen-Té ; confiez-lui ce soin. »

« Bon, pensa Tsay-Mao, voilà qui sert mes projets à merveille! » Et il invita Hiuen-Té à la réunion.

II[1].

Cependant, Hiuen-Té regrettant les propos inconsidérés qu'il avait tenus, n'osait plus voir personne. Quand les exprès, arrivés à Sin-Yé, vinrent le convier à la fête, il promit de s'y rendre, mais un des assistants s'écria : « Seigneur, restez, si vous ne

[1] Volume III, livre VII, page 117 du texte chinois-mandchou.

Digitized by Google

voulez pas vous attirer de grands malheurs! » Cette exclamation troubla tous les mandarins, et comme le héros faisait ses préparatifs de départ, Sun-Kien lui dit: « Seigneur, j'entends dire depuis plusieurs jours que vous êtes agité, et que quelque chagrin pèse sur votre cœur; votre humble serviteur a réfléchi que vous aviez rapporté cette tristesse de King-Tchéou. La fête d'aujourd'hui, je le crains, cache quelque piége; j'ose donc vous conseiller de n'y pas aller »

Là-dessus, Hiuen-Té raconta devant tous ses officiers ce qui s'était passé naguère. « Frère, dit Kouan-Kong, le souvenir de ces paroles hasardées vous trouble; je ne crois pas cependant que Liéou-Piao puisse formuler contre vous aucun grief; il ne faut pas ajouter foi si facilement aux propos du premier venu. La ville de Hiang-Yang est peu éloignée d'ici; si vous vous abstenez de paraître à la réunion, il se pourra, au contraire, que votre hôte conçoive quelque soupçon. » Ce conseil semblait très sage à Hiuen-Té, mais Tchang-Fey s'écria que le banquet cachait une perfide invitation, que cette réunion n'était qu'un prétexte[1]. « Frère, frère, n'allez pas, n'allez pas! » ajouta-t-il, et Tsé-Long déclara qu'il emmènerait trois cents soldats pour mettre leur maître à l'abri de tout péril.

« Si Tsé-Long est avec nous, je ne crains rien! » dit le héros, et ce jour-là même il partit. Quand il arriva au lieu fixé, distant à peine de sept lieues de sa petite ville de Sin-Yé, Tsay-Mao vint le recevoir avec tant de démonstrations de politesse et d'égards, qu'il perdit tout soupçon. Les deux fils de Liéou-Piao se portèrent ensuite à sa rencontre accompagnés des officiers civils et militaires les plus distingués de la province[2], et à la vue des deux enfants de son hôte, le héros se sentit encore plus rassuré. Dès son arrivée, on le pria de descendre dans l'hôtel qui lui était

[1] Littéralement: « Ce banquet n'est pas un bon banquet, cette réunion n'est pas une bonne réunion. » L'auteur aime à mettre des paroles simples et vives dans la bouche de Tchang-Fey, toujours ardent et emporté.

[2] A savoir: Wang-Tsan, Fou-Sun, Wang-Vey, Wen-Ping, Teng-Y, Liéou-Sien.

Digitized by Google

préparé, et que Tsé-Long, par précaution, eut soin d'entourer avec ses trois cents soldats : le jeune guerrier lui-même, revêtu de sa cuirasse, et le sabre au côté, se tint constamment à portée de secourir son maître.

« Mon père, empêché par une indisposition réelle, ne pourra assister à cette fête, dit Liéou-Ky [1] ; je viens en son nom inviter mon vénérable oncle à la présider en son absence. Ce sera pour tous les mandarins qui gouvernent les districts de la province un bonheur de recevoir de sa bouche des félicitations et des encouragements. — De mon propre mouvement, répondit Hiuen-Té, je n'oserais accepter cet honneur, mais les volontés de mon frère adoptif sont des ordres pour moi ! »

Le lendemain, on annonça l'arrivée des gouverneurs des quarante-deux villes comprises dans les neuf districts (soumis à Liéou-Piao), et Tsay-Mao courut dire à Kouay-Youé [2] : « Hiuen-Té est le héros du siècle ; un jour il causera la ruine de notre pays ; voici l'occasion de nous défaire de lui. — Je craindrais de nous aliéner le peuple et les troupes, objecta le mandarin ; n'en faites rien ! — Mais j'ai déjà parlé secrètement de cette affaire avec Liéou-Piao. — Dans ce cas, au moins, prenez bien vos mesures ! »

Elles étaient bien prises ; Tsay-Mao, comme il le lui expliqua, avait apposté à la porte de l'est, sur la grande route des monts Hien-Chan, cinq mille hommes commandés par son jeune frère Tsay-Ho ; trois mille hommes aux ordres de Tsay-Tchong occupaient la route ouverte devant la porte du sud. Celle du nord était gardée par un autre de ses frères cadets nommé Tsay-Hun, qui avait avec lui trois mille soldats : « Quant à la porte de l'ouest, ajouta-t-il, il n'est pas besoin de l'occuper : elle est très suffisamment défendue par la rivière Tan-Ky ; eût-il cent mille soldats avec lui, je le mettrais bien au défi de la franchir. »

« Je remarque que Tsé-Long ne le quitte pas d'un instant,

[1] Le fils aîné de Liéou-Piao. Il appelle le héros son oncle, parce que celui-ci a échangé avec son père le nom de frère.

[2] Voir plus haut, page 389.

Digitized by Google

reprit Kouay-Youé, ce qui rend la chose plus hasardeuse ! — Cinq cents hommes ont été par mes soins embusqués en dedans des murs, » répondit Tsay-Mao.

« Bien entendu que nous le prendrons vivant, puis nous avertirons Liéou-Piao : gardons-nous de le tuer sur le coup ! Hors de la salle du repas il faudra préparer un banquet spécial pour les mandarins militaires ; Wen-Ping et Wang-Vey s'y trouveront ; c'est dans cette pièce qu'ils attireront Tsé-Long, et alors.... nous agirons ! »

Tsay-Mao l'assura qu'il avait déjà tout prévu. Ce jour-là, on immola un bœuf et un cheval, et quand le grand banquet fut prêt, on alla chercher Hiuen-Té. Celui-ci montait le fameux cheval *Ty-Lou*, car il affectionnait beaucoup cet animal et ne faisait pas un pas sans lui [1]. Dans cette circonstance, il suivit à cheval la rue qui conduisait au palais, et fit conduire son coursier par la bride, dans le jardin, derrière l'édifice, où on l'attacha. Tous les mandarins étaient assemblés dans la grande salle ; assis à sa place d'honneur le héros avait à ses côtés les deux fils de Liéou-Piao, les autres conviés s'étant rangés autour de la table selon leurs grades et leurs dignités : quant à Tsé-Long, il se tenait debout près de son maître, le sabre à la ceinture.

Trois fois le vin avait circulé, lorsque les deux généraux chargés de ce rôle, invitèrent le jeune guerrier à passer dans la salle voisine ; mais il s'y refusa obstinément, si bien que Hiuen-Té lui-même l'en pria de manière à ce qu'il dût obéir.

Tout autour du palais, Tsay-Mao avait établi comme un cercle [2] de fer, et les trois cents hommes qui servaient d'escorte au héros venaient d'être renvoyés à l'hôtel. Le traître attendait que le vin eût produit quelque effet, pour donner le signal. Ce fut alors que Y-Tsy [3], levant sa coupe, vint se placer devant le héros comme pour la lui offrir et sembla, d'un mouvement de l'œil, l'inviter à changer de vêtement. Hiuen-Té, devinant sa

[1] Voir plus haut, page 389.
[2] Littéralement : avait disposé le dehors comme un sceau de fer.
[3] Voir plus haut, page 390.

Digitized by Google

pensée, se hâta de sortir après qu'il eut vidé la coupe, sous un prétexte quelconque... Son ami, qui l'attendait dans le jardin, lui dit à l'oreille : « Les quatre portes de la ville sont gardées, à l'exception d'une seule, celle de l'ouest. »

Hiuen-Té tout hors de lui détache son coursier, ouvre la porte du jardin et sort ; sans regarder s'il est suivi, il galope comme le vent jusqu'à la porte de l'ouest. Interrogé par les gardes [1], il répond que le vin l'accable. Personne ne pouvant l'arrêter, le chef du poste se hâte d'avertir Tsay-Mao qui, à la tête de cinq cents cavaliers, se lance à la poursuite du fugitif.

Cependant, à peine le héros est-il hors des murs, qu'il aperçoit tout près de lui une large rivière qui lui barre le chemin. C'était la rivière Tan-Ky [2], large de dix coudées, aux flots remplis de tourbillons ; il reconnaît, en approchant de ses bords, qu'elle est infranchissable, et veut tourner bride. Mais derrière lui accourent cinq cents cavaliers bien armés ; à leur tête paraît Tsay-Mao ; tous le poursuivent....

« Je suis perdu ! » s'écrie le héros ; revenu sur les bords de la rivière, il jette un regard en arrière.... Déjà les cavaliers approchent. Alors il lâche la bride à son cheval qui plonge dans les flots ; à peine l'animal a-t-il fait quelques pas, que les pieds de devant s'enfoncent dans les tourbillons ; Hiuen-Té qui sent ses vêtements pleins d'eau, l'excite du fouet et de la voix : « Ty-Lou, Ty-Lou ! est-ce aujourd'hui que tu porteras malheur à ton maître !... Courage, fais effort !!.. » A ces mots, le coursier se relève du sein des flots, et d'un bond incommensurable [3], il atteint, comme s'il eût des ailes, la rive occidentale.

Il semblait que Hiuen-Té émergeât du milieu des nuages et des brouillards ; après avoir gagné la rive occidentale, il se tourna vers l'autre bord et entendit Tsay-Mao qui, après l'avoir poursuivi jusqu'au fleuve avec ses cinq cents cavaliers, lui criait : « Seigneur, pourquoi donc avez-vous déserté le banquet? — Aucun

[1] Il s'agit ici du corps de garde placé à toutes les portes des villes.

[2] Elle se jette dans le Hiang Kiang. Le mot employé ici en chinois signifie une rivière torrentielle, encaissée.

[3] Le texte dit qu'il fit un bond de trente pieds !

Digitized by Google

motif de haine n'existait entre nous, répliqua le héros, pourquoi en vouliez-vous à ma vie ? — Jamais pareille pensée n'est entrée dans mon cœur, dit le traître mandarin ; seigneur, n'écoutez pas les mensonges de gens mal intentionnés ! » Et Hiuen-Té s'aperçut qu'en parlant, son ennemi se préparait à poser une flèche sur la corde de son arc; il lança donc son cheval au galop dans la direction de Nan-Tchang.

« En vérité, s'écria Tsay-Mao en se tournant vers ses officiers, les esprits le protégent !... » Et n'osant se jeter dans les eaux pour le suivre, il revint dans la ville.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Liéou-Hiuen-Té rencontre Ssé-Ma-Hoey.

[Règne de Hiao-Hien-Ty. Année 207 de J.-C.] Cependant Tsé-Long prenait part au festin, quand tout-à-coup il s'aperçoit d'un mouvement d'hommes et de chevaux ; bien vite il entre dans la salle du banquet et n'y trouve plus son maître. Tout éperdu, le jeune guerrier court à l'hôtel ; là on lui apprend qu'on a vu Tsay-Mao à la tête de ses cavaliers poursuivre quelqu'un du côté de l'ouest. Cette nouvelle est pour lui comme un coup de foudre ; il s'arme de sa pique et monte à cheval, suivi de ses trois cents hommes. « Où est mon maître, crie-t-il à Tsay-Mao qu'il rencontre hors des murs ? — Il a quitté le festin comme un fugitif, répond le traître, pour aller je ne sais où ! »

Agir d'une façon inconsidérée, n'était point dans le caractère prudent et réfléchi de Tsé-Long. Il passe au milieu des troupes, regarde et ne recueille aucun indice ; devant lui, du côté de l'ouest, coule la rivière ; c'est la seule voie qui reste libre : « Vous invitez mon maître à un festin, dit-il alors à Tsay-Mao, et vous faites cerner la ville par des soldats ! — C'est tout naturel ; ayant appelé les quarante-deux gouverneurs des neuf districts, j'ai dû, en ma qualité de général en chef, veiller à leur sûreté ! — Et quand vous avez poursuivi mon maître, quelle direction a-t-il prise ? — On m'a dit qu'un cavalier est sorti par la porte de l'ouest, mais arrivé là, il a disparu. »

Plus inquiet encore, Tsé-Long s'approche des bords de la rivière... Il ne voit rien que des traces qui se perdent dans les eaux [1]. La rive opposée était très escarpée ; les trois cents ca-

[1] Littéralement : les vestiges de quelqu'un qui a traversé la rivière.

Digitized by Google

valiers dispersés en tous sens, promènent leurs regards sur l'horizon; c'est en vain, ils ne découvrent point Hiuen-Té.

Déjà Tsay-Mao était rentré dans la ville; Tsé-Long revient en arrière, saisit les gardes de la porte et les interroge à leur tour. Ils lui répondent aussi que Hiuen-Té a passé au galop sous la porte de l'ouest. Sa première pensée fut alors de pénétrer dans les murs; mais la crainte de tomber dans une embuscade (qui l'attendait en effet) le décide à se diriger vers Sin-Yé.

Or, après avoir traversé cette dangereuse rivière, Hiuen-Té, tout étourdi, presque sans connaissance, fit route du côté de Nan-Tchang: « Si je suis sorti d'un bond du milieu de ces flots écumeux, se disait-il, en vérité, c'est le ciel qu'il l'a voulu! » Il marchait donc droit devant lui; comme le soleil allait se coucher, il aperçut un jeune berger qui venait à sa rencontre, monté sur un bœuf, en jouant de la flûte. « Hélas, pensa le héros en soupirant, que ne suis-je comme lui!... » Puis, arrêtant son cheval, il regarde le petit paysan qui de son côté fait faire halte à son bœuf, ôte la flûte de ses lèvres et s'écrie après l'avoir considéré longtemps: « A n'en pas douter, général, vous êtes Liéou-Hiuen-Té, le vainqueur des Bonnets-Jaunes! »

« Vous n'êtes qu'un jeune enfant de village, demanda le héros tout surpris, comment donc connaissez-vous mes noms? — En effet, je ne vous connais pas, répondit le petit pâtre; mais chez le maître que je sers, il y a toujours des étrangers qui parlent d'un Liéou-Hiuen-Té, haut de sept pieds cinq pouces, dont les grandes mains descendent plus bas que le genou, dont les grands yeux s'ouvrent jusqu'aux oreilles; ils disent que c'est le héros du siècle: et voilà qu'en regardant le visage de votre seigneurie, j'ai été sûr que c'était vous.... »

« Et comment se nomme ton maître? »

« Son nom est Ssé-Ma-Hoey, son surnom honorifique Té-Tsao; il s'appelle, dans la secte des Tao-Ssé, le docteur Chouy-King [1]. »

[1] Il était de Yng-Tchouen. « *Chouy* veut dire eau; *King*, miroir. L'eau étant unie avec le ciel peut alimenter tous les êtres. Elle peut prendre la

Digitized by Google

« A-t-il des compagnons, des amis; où habite-t-il? »

« Il a pour compagnons Pang-Té-Kong et Pang-Tong, originaires de ce pays de Hiang-Yang, et habite près d'ici une cabane au milieu d'un bois. »

« Et ces deux hommes que tu viens de nommer, que sont-ils? »

« Le premier est l'oncle du second; celui-ci est plus jeune de cinq ans; celui-là plus âgé de dix ans que mon maître[1]. Un jour que mon maître était occupé, dans son enclos, à cueillir des feuilles de mûrier, Pang-Tong le rencontra et s'assit à l'ombre à ses côtés; depuis le matin jusqu'au soir ils restèrent à converser ensemble, sans se fatiguer, prenant pour texte l'élévation et la chute des dynasties, si bien que mon maître, charmé de ce jeune sage, l'appela son frère cadet. »

Là-dessus, Hiuen-Té se fit connaître au petit pâtre et le pria de le conduire vers son maître. A peu de distance de là, ils se trouvèrent devant une chaumière; le héros, descendu de cheval, entendit le son mélodieux d'un luth, et fit signe à son guide de s'arrêter. Mais, bien qu'il n'eût pas voulu entrer, le luth cessa tout-à-coup de vibrer, puis un homme sortit en souriant: « Mon instrument rendait un son clair et vibrant, dit-il, quand tout-à-coup il a passé dans un mode qui est celui des batailles et du carnage... Certainement il y a là un héros qui m'écoute furtivement[2]! » Frappé de surprise, Hiuen-Té regarde le sage; c'était

forme carrée et la forme ronde. Dans un miroir on peut voir les mânes des morts. » Note (très peu satisfaisante) de l'édition in-8°. Il s'agit de la divination au moyen de l'eau, expliquée ainsi dans *la Chine* de l'abbé Grosier: « Tantôt ils (les Tao-Ssé) font paraître successivement, sur la surface d'un bassin plein d'eau, toutes les personnes d'une maison; ils y font remarquer, comme dans un tableau magique, les dignités futures auxquelles seront élevés ceux qui embrasseront leur secte. » (Tome IV, page 443.)

[1] Leurs surnoms Chan-Min et Ssé-Youen.

[2] Pour comprendre ces idées sur les propriétés du luth, voir le *Luth brisé*, dans le recueil de Contes et Nouvelles traduit du chinois. A ce propos, l'édition in-18 donne la note suivante: « Entre le galop des chevaux, le mugissement des flots écumeux qu'il venait d'entendre, et le son de cette flûte, les accents de cet instrument à cordes, quelle différence, quel contraste! »

Digitized by Google

un homme élancé comme le pin, aux membres grêles comme la cigogne, et qui ne ressemblait en rien aux autres mortels. Bien qu'il fût âgé d'un demi-siècle, il avait la physionomie d'un adolescent. Hiuen-Té, dont les vêtements étaient encore tout humides, se tint debout devant lui et le salua avec la plus grande politesse.

« Ah ! lui dit le docteur, votre seigneurie a échappé aujourd'hui à un grand péril ! » Et comme ces paroles causaient au héros un étonnement extraordinaire, le jeune pâtre s'écria : « Maître, c'est là Liéou-Hiuen-Té ! »

Ce grand nom produisit un effet magique sur le solitaire, qui, avec une politesse empressée, fit entrer le héros dans sa chaumière et le fit asseoir à la place d'honneur. Celui-ci remarqua des milliers de volumes rangés le long de la muraille ; par la fenêtre il aperçut des plantations de pins et de bamboux, et sur un banc de pierre, servant de couchette, était déposé le luth : dans cette petite demeure circulait un air frais et pur. « Comme je traversais ce pays, dit alors Hiuen-Té, en se levant par respect, ce petit pâtre s'est rencontré sur mon chemin, et j'ai eu le bonheur inexprimable de pouvoir m'incliner devant votre respectable visage. — Seigneur, reprit le sage, dites la vérité ; vous arrivez ici en fuyant un grand péril ! »

Hiuen-Té lui raconta tous les événements que nous venons de voir se dérouler : « Et moi, continua le docteur, rien qu'à vous regarder, j'ai deviné tout cela ; veuillez me dire quel est votre grade, quels sont vos titres ? »

« Général de la gauche, prince de Y-Tching-Ting, gouverneur de Yu-Tchéou. »

« Depuis longtemps votre réputation est arrivée jusqu'aux oreilles de l'humble solitaire ; et cependant vous allez d'un lieu à l'autre à la recherche d'une position qui vous manque !... Comment cela se fait-il ? »

« Mon heure n'est pas encore venue ; combien d'infortunes traversent la vie ? »

« Ce n'est pas cela ; mais votre seigneurie manque de gens capables qui secondent ses projets ! »

Digitized by Google

« Si ma capacité est bornée, je compte autour de moi de bons et habiles conseillers, Sun-Kien, My-Tcho et Kien-Yong; des généraux distingués, Kouan-Kong, Tchang-Fey et Tsé-Long, qui tous me soutiennent avec fidélité. Vous voyez donc que je ne manque pas de gens qui me secondent. »

« Les généraux que vous venez de nommer sont des braves qui tiendraient tête à dix mille hommes, mais ils n'ont point le talent de prévoir les circonstances. Vos conseillers ne sont que des têtes vides, des lettrés, bons à chercher un texte et à ramasser des mots, et non pas des savants capables de redresser le siècle en distinguant et réunissant ensemble (comme des fils de soie) les éléments de reconstruction qui s'offrent à eux[1]! Est-ce que, avec de pareils hommes, on peut fonder rien de solide! »

« Si, dans ma détresse, j'avais l'honneur insigne de rencontrer les sages cachés dans les monts et les vallées, ne pourrais-je pas dire que j'ai trouvé ces hommes précieux!... »

« Les lettrés[2] sont des hommes vulgaires qui ne connaissent ni le temps ni l'heure; cette connaissance n'appartient qu'aux génies supérieurs. »

« Et ces génies supérieurs, voudriez-vous m'indiquer quels ils sont? »

« Le fondateur de la dynastie des Han avait avec lui Tchang-Léang, Siao-Ho, Han-Sin. Le régénérateur de la même dynastie, Kouang-Wou, avait pour appui Teng-Hiu, Ou-Han, Fong-Y[3] : avec de pareils généraux et de pareils conseillers, ces deux princes ont pu s'élever au rang d'Empereur et de chef des vassaux. Voilà ceux que j'appelle des génies supérieurs! »

« Mais dans ce siècle, je crains bien qu'il n'y ait pas de personnages de cette trempe! »

« N'avez-vous jamais entendu prononcer cette parole de Kong-Fou-Tsé : Dans un hameau de dix familles on trouvera

[1] Cette périphrase ne rend qu'imparfaitement les deux caractères chinois *King* et *Sun*, dont le sens est si difficile à préciser.

[2] Ce mot est pris ici par opposition aux docteurs de la secte des Tao-Ssé.

[3] Tous ces personnages sont fameux dans l'histoire; la plupart d'entre eux se sont déjà rencontrés et ont donné lieu à des notes.

Digitized by Google

certainement un homme fidèle et digne de confiance ! — Pourquoi dites-vous que cela est impossible dans notre siècle ? »

« Hélas ! je ne suis qu'un pauvre homme sans talent ; je ne sais rien, veuillez donc me guider par la main. »

« Sans doute, vous connaissez ces vers prophétiques que chantent partout les enfants :

« Dans la huitième et neuvième année, il a commencé à s'affaiblir ;
» Dans la treizième, il disparaît sans laisser de traces ;
» A la fin, le mandat du ciel sera confié à quelqu'un,
» Et le *dragon endormi* comme un ver au fond du fossé, s'élèvera en volant vers les cieux ! »

« En voici l'explication : Le premier vers s'applique à la période (Kien-Ngan) du règne actuel. C'est la huitième année de cette période que, la première femme de Liéou-Piao étant morte, la division a éclaté dans la famille de celui-ci. Le second vers fait allusion à la mort prochaine de Liéou-Piao ; quand il ne sera plus, ses mandarins civils et militaires, pareils à des feuilles dispersées par le vent, disparaîtront sans laisser de traces. Celui à qui le Ciel confiera alors son mandat, c'est vous, général ! »

A ces mots Hiuen-Té tout interdit s'inclina en disant : « Comment Liéou-Py serait-il digne de ce grand rôle ? »

« Les hommes les plus distingués du siècle, reprit le docteur, sont tous les deux dans un même lieu près d'ici ; allez les chercher, général ! — Et quels sont-ils ? — Le *Dragon endormi*[1], Fo-Long ; et le *Phénix dont les ailes sont poussées*, Fong-Tsou ; avec ces deux hommes, vous pourrez pacifier l'Empire. »

« Mais enfin, quels sont-ils ces hommes ? »

Le docteur frappa dans ses mains avec un grand éclat de rire : « Très bien, très bien ! » Et comme Hiuen-Té réitérait sa question. « Voici la nuit, répliqua le Tao-Ssé, allons nous reposer : Demain je répondrai à votre demande. » Puis il appela le petit

[1] C'est le nom qu'a conservé dans l'histoire le personnage extraordinaire que nous allons voir entrer en scène. Bien qu'il paraisse plus fabuleux que réel, il n'en est pas moins vrai qu'il a doté son pays d'une foule de découvertes et d'inventions que nous noterons chemin faisant.

Digitized by Google

pâtre qui, après leur avoir offert à boire et à manger, conduisit Hiuen-Té dans l'appartement destiné aux visiteurs : quant au cheval, on le mit à paître dans l'enclos, derrière la chaumière.

Les paroles du docteur bourdonnaient encore aux oreilles de Hiuen-Té ; aussi ne pouvait-il fermer l'œil, et la seconde veille venait de sonner, quand il entendit entrer un homme à qui son hôte demanda pourquoi Youen-Ky était revenu. Hiuen-Té se leva pour prêter l'oreille ; l'inconnu reprit : « Il y a longtemps que j'entends dire que Liéou-Piao aime les gens de bien et déteste les méchants ; et je suis allé vers lui tout exprès pour m'assurer du fait ; mais j'ai vu qu'on lui faisait une réputation qu'il ne mérite pas, aussi je reviens ! — Aimer les gens de bien et détester les méchants, répliqua le docteur, c'est être homme de bien ; pourquoi donc avez-vous abandonné un maître qui possède ces qualités ! — Il aime les gens de bien et ne sait pas se servir d'eux ; il déteste les méchants et ne sait pas les éloigner... Aussi me suis-je retiré en lui laissant un billet d'adieu. »

« Dans ces temps-ci, où la dynastie des Han périclite, répliqua le docteur d'un ton de reproche, les bons et les mauvais se rencontrent dans le même bourbier ! Le bouclier et la lance se lèvent, les calamités vont naître... Et vous, vous possédez un talent qui honorerait le ministre d'un Empereur ! Il faut que vous sachiez attendre l'heure et paraître à temps. Votre faute, ç'a été de prodiguer le jade comme une vile pierre, de le vendre aux hommes pour n'en retirer que de la honte. Quant à ce que vous dites d'aimer les gens de bien sans savoir se servir d'eux, vous avez parlé juste, car Kong-Fou-Tsé a laissé cette parole : Si le beau jade est ici, serrez-le dans l'armoire et cachez-le bien, jusqu'à ce que vienne un bon acheteur qui vous en donne le prix ! — Voilà ce qu'a dit le sage par excellence. Le héros, l'homme doué d'un génie supérieur était devant vos yeux, pourquoi donc alliez-vous chercher Liéou-Piao ? »

L'inconnu convint que le docteur avait raison. De son côté, Hiuen-Té rempli de joie par ce qu'il venait d'entendre, réfléchit en lui-même que ce personnage ne pouvait être autre que l'un de ceux dont son hôte lui avait parlé la veille. Il attendit le jour

Digitized by Google

à luire ; alors, sortant de son appartement, il vint demander au docteur Chouy-King quel était l'étranger avec qui il s'était entretenu durant la nuit ?

« Il est parti à la recherche d'un maître intelligent, » répliqua le docteur Tao-Ssé.

« Quel est son nom ? »

« Ah ! Ah ! » fit le docteur....

« Mais n'est-ce pas un de ceux dont vous m'avez vanté les mérites, le *Dragon* ou le *Phénix* ? »

« Ah ! Ah !.... » Cette exclamation fut la seule réponse que Hiuen-Té put obtenir de son hôte. Il le pria donc, en redoublant de politesse, de l'aider par ses conseils à soutenir le trône chancelant des Han.

Le docteur répliqua : « Ce n'est point dans les hommes oisifs, retirés au milieu des montagnes et dans les plaines, qu'il faut que vous placiez votre espérance. Il existe un personnage, qui vaut dix fois plus que moi, et c'est lui qui doit seconder votre seigneurie.... Il vous reste à le trouver ! »

« Veuillez me l'indiquer, » dit Hiuen-Té avec insistance.

« Ah ! Ah !... très bien ! » répliqua de nouveau le docteur, et ils furent interrompus dans leur conversation par l'arrivée du petit serviteur [1] qui vint leur dire qu'on entendait à la porte de la chaumière des voix d'hommes et des hennissements de chevaux. Il ajouta qu'un grand général faisait entourer l'enclos par plusieurs centaines de soldats.

[1] Le petit pâtre que Hiuen-Té avait rencontré dans sa fuite et qui l'avait amené chez le docteur Chouy-King. Voir plus haut, page 403.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Liéou-Hiuen-Té rencontre Su-Chu à Sin-Yé [1].

[Règne de Hiao-Hien - Ty. Année 207 de J.-C.] La frayeur que causa cette nouvelle à Hiuen-Té ne tarda pas à se changer en joie, car en courant à la porte, il reconnut Tsé-Long. Revenu la veille à Sin-Yé, sans y avoir trouvé son maître, celui-ci s'était lancé de ce côté, au milieu de la nuit, quêtant des informations le long de la route. Un passant lui avait dit qu'un cavalier, un officier supérieur, s'était montré dans cette même direction au coucher du soleil, et avait dû trouver asile chez le docteur Tao-Ssé. Grâce à ce renseignement, il avait pu rejoindre son maître ; mais il l'invitait à retourner au plus vite à Sin-Yé, dans la crainte que leurs ennemis n'y commissent quelque violence [2]. Hiuen-Té prit donc congé de son hôte le Tao-Ssé et partit en compagnie de Tsé-Long.

A peine ont-ils fait quelques lieues, qu'ils rencontrent une division de cavalerie, puis bientôt une seconde... Le héros reconnaît successivement, dans ceux qui les commandent, ses deux frères d'armes [3] que l'inquiétude avait poussés à sa rencontre. Il leur raconta son grand exploit du passage de la rivière ; puis,

[1] Ce titre paraît d'abord fautif, mais on verra dans le huitième livre que le vrai nom de Tchen-Fo, dont il va être question, était Su-Chu.

[2] Dans la crainte que Tsay-Mao n'y massacrât leurs partisans. — Ainsi l'explique une note de l'édition in-18 qui dit : « Il redoutait l'arrivée des troupes de Tsay-Mao, et ce furent les soldats de Tsao-Jin qui l'attaquèrent. » Ceci fait allusion aux événements qui vont suivre.

[3] La première était commandée par Tchang-Fey, la seconde par Kouan-Kong.

Digitized by Google

rentré dans sa petite ville, il convint, d'après le conseil de Sun-Kien interrogé sur ce point, d'écrire à Liéou-Piao pour lui dévoiler ce qui s'était tramé contre lui. Sun-Kien chargé de porter le message fut introduit par Liéou-Piao qui lui témoigna sa surprise de ce que Hiuen-Té, honoré de la présidence du banquet, eût brusquement pris la fuite au milieu de la fête. Ce fut alors que Sun-Kien, tout en lui présentant la lettre explicative, lui dévoila les perfides projets de (son beau-frère) Tsay-Mao.

Transporté de colère, Liéou-Piao appela ce dernier et se mit à lui reprocher son crime... Le traître baissait la tête sans rien répondre. « Qu'on l'emmène, s'écria Liéou-Piao, et que sa tête tombe ! »

Mais sa jeune épouse (sœur du coupable) se précipita vers lui en demandant grâce, les larmes aux yeux. « Non, non, répondait Liéou-Piao, pas de grâce... » Il fallut que Sun-Kien lui fît entendre que si Tsay-Mao était puni de mort, son maître n'oserait plus reparaître dans la ville ; — et Tsay-Mao, vertement réprimandé, eut la vie sauve. Cependant Liéou-Piao voulut que son fils aîné [1] s'en allât, de compagnie avec Sun-Kien, porter des paroles d'excuses à Hiuen-Té. Celui-ci, flatté d'une pareille démarche, le reçut avec de grands égards ; et voyant les pleurs du jeune prince couler au milieu du repas, il lui demanda la cause de sa douleur.

« La seconde femme de mon père cherche toujours à se défaire de moi, répondit-il ; et je ne sais comment me mettre à l'abri de ses perfides desseins ! — Rendez-lui tous vos devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude, répliqua Hiuen-Té, et vous écarterez ainsi toutes les occasions qui pourraient faire éclater son mauvais vouloir. »

Le lendemain, le jeune prince prit congé du héros, en versant bien des larmes, et celui-ci, qui le reconduisait hors de sa ville de Sin-Yé, monté sur son fameux cheval *Ty-Lou*, lui dit en montrant l'animal : Sans ce coursier, je serais déjà un habitant des

[1] Liéou-Ky, celui-là même dont Hiuen-Té avait soutenu les intérêts vis-à-vis de son père. (Voir page 392.)

Digitized by Google

sombres bords [1] ! — Ce n'est point à l'énergie de cette bête, répartit Liéou-Ky, mais bien à votre heureux génie, que vous devez d'avoir échappé à la mort ! » Et là, il quitta le héros, en donnant les marques de la plus profonde douleur.

Hiuen-Té s'en revenait donc seul, quand tout-à-coup il rencontra dans la grande rue un homme portant un bonnet d'écorce [2], des habits de toile, des souliers noirs, une ceinture de même couleur, et qui chantait à pleine voix la chanson que voici :

« Le Ciel et la Terre sont sens dessus dessous ;
» Le feu est prêt à s'éteindre.
» Quand un grand édifice va crouler,
» Une seule poutre ne suffit pas à l'étayer !
» Entre les quatre mers il y a des sages,
» Qui voudraient bien se rallier au maître intelligent....
» L'homme au génie supérieur cherche aussi des sages....
» Mais, hélas ! ce maître ne me connaît pas ! »

Et après avoir chanté ce couplet, il se prit à rire en longs éclats. Hiuen-Té qui avait entendu le sens de ces paroles, ne douta point que ce ne fût là l'un des deux sages dont le docteur Tao-Ssé l'avait entretenu. Plein de cette pensée, il met pied à terre, salue l'étranger, et le conduit dans son palais. Ce singulier personnage, interrogé sur ses noms, déclara s'appeler Tchen-Fo [3]. Depuis longtemps il avait entendu dire que Hiuen-Té désirait engager à son service les gens sages et capables ; n'osant l'aborder de lui-même il s'était avisé d'attirer son attention en chantant ces quelques lignes dans la rue. Puis comme Hiuen-Té parut lui témoigner de grands égards : « Je prierai votre seigneurie, demanda-t-il, de vouloir bien me laisser voir de nouveau le cheval qu'elle montait tout à l'heure. »

L'animal fut amené par la bride à l'instant même. « Oui, dit

[1] Littéralement : un homme qui habite au bord des fontaines, ou des neuf fontaines. — C'est ainsi que les Chinois désignent le monde des morts.

[2] L'écorce de la plante appelée *Urtica Nivea* ; les Chinois prétendent que ses fleurs ont la faculté de réveiller de leur ivresse les gens qui ont trop bu.

[3] Il était originaire de Yng-Chang.

Digitized by Google

Tchen-Fo, voilà un cheval qui doit marcher d'une façon surprenante, mais il portera malheur à son maître ! »

« Je sais déjà à quoi m'en tenir là-dessus [1], » répartit Hiuen-Té ; et il lui raconta ce qui lui était arrivé au passage de la rivière.

« Ah ! dit Tchen-Fo, un cheval qui sauve son maître, et un cheval qui porte malheur à son maître, ce n'est pas la même chose !... D'ailleurs quand on possède un animal dont on redoute quelque mauvaise affaire, il y a un moyen de détourner les chances. »

« Et ce moyen, quel est-il ? »

« C'est de le faire monter par un proche parent et d'attendre, pour s'en servir soi-même, qu'il ait tué son homme ! »

A ces mots, Hiuen-Té (au lieu de répondre) ordonna à ses gens de servir le bouillon [2]. « Sur la nouvelle que votre seigneurie appelait à son service les gens sages et habiles, reprit Tchen-Fo, je suis accouru, sans calculer la distance, et voilà que je suis éconduit !.... »

« A peine arrivé, répliqua Hiuen-Té, vous me donnez des enseignements, des conseils qui blessent l'humanité et les devoirs entre parents ; bien plus, vous venez m'apprendre à sacrifier les autres à mon intérêt personnel !... Et bien, je vous chasse ! »

Tchen-Fo se mit à rire ; puis il reprit d'un ton plus cérémonieux : « On répète partout que votre seigneurie pousse loin le scrupule sur l'article de l'humanité ; je ne savais s'il fallait ajouter foi à ces propos, et ce que j'ai dit, ç'a été pour m'assurer du fait. »

« Si j'ai dans l'ame quelque sentiment d'humanité, répliqua

[1] Littéralement : il a déjà répondu à cela ; — ce qui n'irait pas bien avec le récit que fait Hiuen-Té du passage de la rivière. Mais on peut tout accorder au moyen de la note suivante que donne l'édition in-18 : « Oui, ce cheval a répondu au pronostic, puisque son premier maître Tchang-Hou (voir plus haut, page 387) a été tué ; et ensuite, il n'y a plus répondu, le jour qu'il a sauvé la vie à Hiuen-Té. »

[2] Coutume chinoise qui équivaut à servir le dessert et annonce la fin du repas.

Digitized by Google

le héros en se levant à son tour avec politesse, oserais-je prétendre à la trop belle réputation qu'on veut me faire !... Mon but unique serait de répandre la paix et le bonheur parmi le peuple et l'armée, et n'étant pas sûr d'y arriver, je réclame, docteur, vos excellents conseils. »

« Depuis mon pays de Yng-Chang jusqu'ici, j'ai entendu dire que les gens de Sin-Yé chantent un refrain ainsi conçu : — Quand sa seigneurie Liéou-Hiuen-Té, oncle de notre Souverain, arrive parmi nous, le peuple est dans l'abondance ! — Voilà la preuve que vous êtes bon envers le peuple et que vous répandez autour de vous des consolations ! » Hiuen-Té accorda à Tchen-Fo le titre de conseiller militaire, et le chargea d'exercer les troupes, hommes et chevaux.

Cependant, Tsao-Tsao, rentré dans la capitale [1], nourissait toujours le désir de s'emparer du King-Tchéou. Il tenait donc rassemblés dans la ville de Fan-Tching trente mille hommes commandés par son parent Tsao-Jin ; celui-ci avait sous ses ordres, outre Ly-Tien, les deux frères Liu [2]. Ce devait être comme un camp d'observation d'où le général en chef de ce corps de troupes surveillerait les mouvements (de Hiuen-Té et de Liéou-Piao qui occupaient) le King-Tchéou et le Hiang-Yang. Les deux Liu firent remarquer à Tsao-Jin que Hiuen-Té réunissait des troupes dans sa ville de Sin-Yé, qu'il s'occupait d'acheter des chevaux et de s'approvisionner de grains et de fourrages. Son intention n'était-elle pas de se porter sur la capitale ? et dans ce cas, ne devait-on pas diriger contre lui les premières attaques ? « Depuis que nous avons passé sous les drapeaux de Tsao-Tsao, ajoutaient-ils, nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous signaler ; de grâce, accordez-nous cinq mille hommes de bonnes troupes, pour que nous puissions aller prendre la tête de Hiuen-Té et la présenter à son excellence ! »

[1] Après avoir triomphé des Youen dans le Ky-Tchéou.

[2] Liu-Kwang et Liu-Tsiang, qui avaient abandonné le parti des Youen. Voir, page 355, ce que le texte chinois exprime par les mots : récemment soumis.

Digitized by Google

Ce fut avec une grande joie que Tsao-Jin accueillit leur proposition. Mais les soldats, chargés de garder les frontières du district de Sin-Yé, vinrent en toute hâte avertir Hiuen-Té qui consulta son nouveau mandarin Tchen-Fo.

« Si l'ennemi vient, répondit le conseiller, ne le laissez pas franchir la frontière : mais, détachez en avant trois corps sous le commandement de vos deux frères d'armes (Kouan-Kong et Tchang-Fey) et de Tsé-Long. Le premier, prenant par la gauche, arrêtera l'ennemi dans sa marche ; le second, s'avançant par la droite, se préparera à lui couper la retraite ; le troisième, guidé par vous, se jettera entre les deux divisions pour charger. Par ce moyen, vous êtes sûr de mettre la main sur les deux chefs ennemis. » Empressé de suivre ce plan, le héros détache aussitôt les deux généraux désignés, après quoi, emmenant avec lui le conseiller Tchen-Fo, ainsi que Tsé-Long, il sort des passages avec deux mille hommes. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il voit une épaisse poussière s'élever derrière la montagne : ce sont les deux frères Liu qui arrivent, suivis de leurs cinq mille soldats. Les deux armées vont en venir aux mains, quand Hiuen-Té, à cheval au pied du grand étendard, s'écrie à haute voix : « Qui êtes-vous donc, vous qui avez osé envahir mes frontières ? »

« Je suis le grand général Liu-Kwang, répond l'aîné des deux frères ; un ordre de son excellence me prescrit de m'emparer de ta personne ! »

« Et quelle faute ai-je commise ? »

« Tu es un traître, rebelle aux Han...., et nous te ferions grâce ! »

Hiuen-Té transporté de colère lance contre lui Tsé-Long. Le combat ne dure pas longtemps ; le jeune guerrier a bientôt fait rouler son ennemi dans la poussière. En vain Liu-Tsiang veut fuir avec sa division ; un corps de troupes se lève près de lui, commandé par un général qui se précipite hors des rangs en brandissant un cimeterre recourbé.... On a reconnu Kouan-Kong ! Il fend les lignes ; les soldats de Liu-Tsiang décimés par lui se retirent en pleine déroute. Le guerrier les suit de près, les harcèle, et à quelque distance de là, un autre corps leur

Digitized by Google

barre le chemin. Celui qui le commande se précipite hors des rangs, la pique à la main ; — on a reconnu Tchang-Fey [1] ! Le chef vaincu, menacé par ce héros, perd toute contenance ; la terrible pique l'atteint, le perce, le renverse mort à bas de son cheval. Ses soldats qui fuyaient éperdus, sont faits prisonniers jusqu'au dernier et conduits à Sin-Yé par les troupes de cette même division.

Un succès aussi complet causa une grande joie à Hiuen-Té. Il entoura de respects son nouveau conseiller Tchen-Fo, et n'oublia pas de récompenser les trois petites divisions qui avaient remporté la victoire.

Les fugitifs échappés au massacre vinrent annoncer à Tsao-Jin les détails de cette désastreuse journée. Celui-ci, tout épouvanté, consulta Ly-Tien (le seul lieutenant qui lui restait). « Voilà que deux de nos généraux ont péri pour avoir témérairement attaqué l'ennemi...., s'écria Ly-Tien ; tenons-nous ici bien enfermés, et envoyons avertir son excellence de notre fâcheuse position, afin qu'elle vienne avec sa grande armée nous tirer de ce mauvais pas ; c'est ce que nous avons de mieux à faire. »

« Non, répliqua Tsao-Jin ; si j'ai perdu deux de mes lieutenants, si la moitié de leurs divisions est restée au pouvoir de l'ennemi, après tout, ce district de Sin-Yé n'est pas si difficile à réduire qu'il faille avertir son excellence de ce premier échec. Pour égorger une poule, est-il besoin d'un coutelas à tuer les bœufs ? Vous et moi, nous sommes assez forts pour venir à bout de Hiuen-Té ! »

« Ne le traitez pas si légèrement, dit Ly-Tien, c'est un héros de premier ordre ! »

« Bah ! répliqua Tsao-Jin, vous êtes un poltron ! »

« Les règles de l'art militaire établissent ceci : connaissez bien l'ennemi, connaissez-vous bien vous-même, et sur cent batailles

[1] Littéralement : celui qui commande est un grand général ; armé d'une pique, il s'élance à cheval hors des rangs. C'est Tchang-Y-Té, natif du pays de Yen.

Digitized by Google

vous n'en perdrez pas une ; je ne crains pas de me battre, mais je doute que nous puissions triompher d'un pareil adversaire. »

« Vous n'êtes qu'un traître, » s'écria Tsao-Jin avec colère...

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que Ly-Tien sert dans les armées du premier ministre, répliqua l'officier ; il a eu le temps de faire connaître sa loyauté !... »

« Et moi, je vous dis que je suis certain de prendre Hiuen-Té vivant... »

« Partez donc, général ; quant à moi, je garde la ville. »

« Et bien, si vous ne me suivez pas, j'en conclus que vous méditez une trahison.... »

Ly-Tien redoutait l'issue de cette entreprise ; quant à Tsao-Jin, il rassembla vingt-cinq mille hommes, leur fit endosser leurs cuirasses, leur donna l'ordre de monter à cheval et traversa la rivière pour aller attaquer la ville de Sin-Yé.

FIN DU 7e LIVRE ET DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE IV.

CHAP. I. — Projet d'alliance entre Youen-Chu et Liu-Pou. 1

Lettre de Youen-Chu à Liu-Pou; lettre de Hiuen-Té à celui-ci; embarras de Liu-Pou; lettre de Ky-Ling; Liu-Pou invite Ky-Ling et Hiuen-Té à un banquet; embarras et terreur des deux conviés; Liu-Pou perce avec une flèche la tige d'une lance; les deux armées se retirent; colère de Youen-Chu; Han-Yn est envoyé pour négocier le mariage entre la fille de Liu-Pou et le fils de Youen-Chu; observations de Tchin-Kong sur l'époque du mariage; Liu-Pou change d'avis et emprisonne Han-Yn.

CHAP. II. — Révolte de Tchang-Siéou. . . 14

Liu-Pou injurie Hiuen-Té à la tête de ses troupes; Hiuen-Té, forcé de fuir, se sauve à la capitale; il se présente à Tsao-Tsao qui l'accueille avec égards; perfide conseil de Sun-Yo; Kouo-Kia engage Tsao-Tsao à s'attirer l'affection des gens de bien; Hiuen-Té est nommé gouverneur de Yu-Tchéou; il part pour Siao-Pey avec ses troupes; révolte de Tchang-Siéou; celui-ci se soumet d'abord; Tsao-Tsao s'oublie auprès de la veuve de Tchang-Tsy; révolte des soldats de Tchang-Siéou; assaut du camp de Tsao-Tsao; mort de Tien-Wei, de Tsao-Min et de Tsao-Ngan; fuite de Tsao-Tsao; fermeté de Yu-Kin; lettre de Tsao-Tsao à Liu-Pou; celui-ci fait décapiter Han-Yn et déclare la guerre à Youen-Chu; lettre de Liu-Pou à Tsao-Tsao; complots de Tchin-Kouey et de Tchin-Teng contre Liu-Pou.

Digitized by Google

CHAP. III. — Youen-Chu se déclare empereur et attaque Liu-Pou. 31

Youen-Chu déclare à ses mandarins les raisons qui le portent à prendre le titre d'Empereur; irrité contre Liu-Pou, il l'attaque avec deux cents mille hommes; effroi de celui-ci; sa colère contre Tchin-Kouey; réponse de ce mandarin; Han-Sien et Yang-Fong abandonnent le parti de Youen-Chu; défaite des généraux de celui-ci; il apparaît avec toute la pompe impériale et est battu à son tour; arrivée de Kouan-Yun; lettre de Sun-Tsé à Youen-Chu qui lui redemande les soldats prêtés quelques années auparavant; colère de Youen-Chu.

CHAP. IV. — Tsao-Tsao marche contre Youen-Chu. 47

Sun-Tsé envoie un message à Tsao-Tsao; celui-ci marche contre Youen-Chu avec trois cents mille hommes; Sun-Tsé, Liu-Pou et Hiuen-Té se réunissent avec lui; disette et famine; Tsao-Tsao emprunte la tête de son intendant pour calmer les murmures de l'armée; Youen-Chu est chassé de la ville; Tchang-Siéou et Liéou-Piao se liguent contre Tsao-Tsao; celui-ci rentre dans la capitale, puis se remet en campagne; sa déclaration au peuple et à l'armée à propos des moissons; il coupe ses cheveux au lieu de sa tête; siége de Nan-Yang; fausse attaque; Tsao-Tsao pris à son propre piége et battu; il défait Tchang-Siéou et Liéou-Piao qui veulent lui couper la retraite; sacrifices offerts aux mânes des officiers et à l'ombre de son cheval; il est rappelé à la capitale; il repousse l'ennemi qui le poursuit, puis est repoussé à son tour.

CHAP. V. — Tsao-Tsao attaque et bat Liu-Pou. 61

Tsao-Tsao envoye un titre et un grade à Sun-Tsé; conversation de Tsao-Tsao avec Kouo-Kia et Sun-Yo; Liu-Pou trompé par Tchin-Kouey et par Tchin-Teng; fidélité de Tchin-Kong; il intercepte le courrier de Hiuen-Té; colère de Liu-Pou qui va attaquer Hiuen-Té et lui enlève sa ville de Siao-Pey; défaite des armées impériales; Hia-Héou-Tun blessé d'une flèche; Liu-Pou respecte la famille de Hiuen-Té et l'emmène à Su-Tchéou; Hiuen-Té et les siens se retirent près de Tsao-Tsao; attaque du passage de Siéou-Kouan; trahisons des deux Tchin; Liu-Pou perd sa ville de Su-Tchéou; il a l'intention de se rendre; Tchin-Kong le force à la résistance.

CHAP. VI. — Mort de Liu-Pou. 83

Tchin-Kong donne des conseils à Liu-Pou; hésitation de celui-ci; il consulte ses femmes; tentatives pour renouer l'alliance

Digitized by Google

avec Youen-Chu; sortie des négociateurs; réponse de Youen-Chu; hésitation de Liu-Pou; il ne peut franchir le camp ennemi et rentre avec sa fille; Liu-Pou fatigué par les orgies défend à ses officiers de boire; châtiment et trahison de Héou-Tching; Tsao-Tsao détourne la rivière pour inonder la ville assiégée; proclamation de Tsao-Tsao; Liu-Pou livré par les siens; ses dernières paroles; il est mis à mort ainsi que Tchin-Kong et Kao-Chun; Tchang-Léao fait sa soumission.

CHAP. VII. — Complot contre Tsao-Tsao. . . 98

Pacification de la province de Su-Tchéou; retour de l'armée à la capitale; Tsao-Tsao présente Hiuen-Té à l'Empereur qui le reconnaît pour son oncle; généalogie de Hiuen-Té; partie de chasse de l'Empereur; arrogance de Tsao-Tsao; douleur de l'Empereur; il appelle près de lui son oncle maternel Tong-Tching; promenade dans la galerie des portraits; l'Empereur écrit avec son sang un édit que l'Impératrice coud dans une ceinture et qui est remis à Tong-Tching; Tsao-Tsao cherche à découvrir ce que renferme ce vêtement, et il n'y trouve rien; Tong-Tching aperçoit par hasard l'édit impérial; ses projets; il se concerte avec Wang-Tsé-Vou; liste des conjurés.

LIVRE V.

CHAP. I. — Suite du complot contre Tsao-Tsao. 117

Hiuen-Té est associé au complot; il se retire dans son jardin pour écarter les soupçons; Tsao-Tsao le mande près de lui; ils soupent ensemble; dialogue entre ces deux personnages sur les grands hommes de leur temps; apparition d'un dragon; coup de tonnerre et frayeur simulée de Hiuen-Té; nouvelles de la défaite et de la mort de Kong-Sun-Tsan; Hiuen-Té, désireux de s'éloigner de Tsao-Tsao, obtient de lui d'aller combattre Youen-Chu; les conseillers exhortent Tsao-Tsao à lui retirer le commandement de ses troupes. Refus de Hiuen-Té; défaite et mort de Youen-Chu; le sceau impérial revient à Tsao-Tsao; ruse pour faire périr Hiuen-Té ourdie par Tsao-Tsao et déjouée par Tching-Kouey.

CHAP. II. — Tsao-Tsao attaque Youen-Chao. . 136

Hiuen-Té fait écrire à Youen-Chao pour lui demander des secours; Youen-Chao délibère avec ses conseillers; discours de ceux-ci; Tsao-Tsao se met en campagne; ses généraux Liéou-Tay et

Digitized by Google

Wang-Tchong attaquent Hiuen-Té dans Su-Tchéou; celui-ci ne sachant si Tsao-Tsao dont la bannière flotte dans le camp ennemi s'y trouve en personne, envoye en reconnaissance Yun-Tchang; les deux généraux Liéou-Tay et Wang-Tchong, faits prisonniers par Yun-Tchang et par Tchang-Fey dans deux rencontres, sont mis en liberté; Hiuen-Té les charge d'éclairer leur maître sur ses véritables sentiments.

CHAP. III. — Tsao-Tsao est injurié par Ni-Hang. 151

Tsao-Tsao, irrité contre ses généraux vaincus, leur retire leurs grades; il envoye un émissaire à Tchang-Siéou, qui se soumet et veut en expédier un second vers Liéou-Piao; on lui désigne le cynique Ni-Hang; paroles étranges de celui-ci; Tsao-Tsao en fait le chef de ses cymbaliers; conduite fantasque du philosophe; il va trouver Liéou-Piao qui l'envoye vers Hwang-Tsou; hésitations de Liéou-Piao; conseils que lui donne Han-Song; message de celui-ci vers Tsao-Tsao; Han-Song bien traité à la cour conseille à Liéou-Piao de se soumettre; Hwang-Tsou met à mort le philosophe Ni-Hang.

CHAP. IV. — Tsao-Tsao découvre la conspiration tramée contre lui. 162

Tong-Tching tombe malade; il est traité par Ky-Tay-Ping, médecin de l'Empereur; rêve de Tong-Tching; il se trahit; le médecin s'offre d'empoisonner Tsao-Tsao; un esclave de Tong-Tching, maltraité par lui, se réfugie chez Tsao-Tsao; celui-ci invite les grands à un repas; le médecin est mis à la torture; il refuse de nommer ses complices; Tsao-Tsao accourt chez Tong-Tching; il y amène le médecin enchaîné; courage et mort de ce dernier; supplice des conjurés et de la fille de Tong-Tching, épouse de l'Empereur; le jeune souverain est séquestré; Tsao-Tsao s'entoure d'une garde de trois mille hommes et marche contre Hiuen-Té.

CHAP. V. — Défaite de Hiuen-Té. 175

Tsao-Tsao marche contre Hiuen-Té et menace le Su-Tchéou avec deux cents mille hommes; Hiuen-Té envoie demander des secours à Youen-Chao en le priant d'attaquer la capitale dégarnie de troupes; faiblesse et indécision de Youen-Chao que la maladie d'un jeune fils empêche de se mettre en campagne; Tchang-Fey échoue dans son plan de surprendre le camp de Tsao; défaite de Hiuen-Té et de ses deux frères d'armes; il se retire près de Youen-Chao; Yun-Tchang entouré est sollicité de se rendre: ses conditions; Tsao-Tsao les accepte et il fait sa soumission à l'Empereur.

Digitized by Google

CHAP. VI. — Aventures de Yun-Tchang après sa soumission. 188

Yun-Tchang arrive à la capitale avec les deux femmes de Hiuen-Té; l'Empereur le reçoit avec intérêt; prévenances de Tsao-Tsao à son égard; fidélité inébranlable de Yun-Tchang; ses attentions et ses soins assidus envers les deux dames confiées à sa garde; son désintéressement; songes et appréhensions des deux captives; Yun-Tchang est surnommé le héros à la Belle-Barbe; Tsao-Tsao lui fait don du coursier nommé le *Lièvre-Rouge*; joie de Yun-Tchang; il demande à s'acquitter envers Tsao-Tsao pour pouvoir librement rejoindre son frère aîné; Youen-Chao attaque Tsao-Tsao; exploits de Yun-Tchang.

LIVRE VI.

CHAP. I. — Exploits et aventures de Yun-Tchang. 203

Colère de Youen-Chao contre Hiuen-Té; celui-ci s'excuse et demande à combattre; Yun-Tchang reçoit de l'Empereur le titre de prince de Chéou-Ting; premiers succès de l'armée de Youen-Chao; nouveaux exploits de Yun-Tchang; Hiuen-Té averti par les siens s'avance pour reconnaître quel est ce héros redoutable; il voit flotter la bannière de Yun-Tchang; celui-ci revient à la capitale sans avoir pu parler à son frère adoptif; il demande à marcher de nouveau contre des rebelles; Sun-Kien le rejoint et lui apprend où est Hiuen-Té; lettre de celui-ci; réponse de Yun-Tchang; il veut prendre congé de Tsao-Tsao qui lui refuse sa porte; départ du héros; sa lettre d'adieu au premier ministre.

CHAP. II. — Yun-Tchang va rejoindre Hiuen-Té. 222

Tsao-Tsao défend devant ses mandarins la conduite de Yun-Tchang; il envoye vers celui-ci Tchang-Léao sous prétexte de lui offrir un vase précieux et une tunique pour la route; entrevue de Yun-Tchang et de Tsao-Tsao sur le pont de Pa-Ling; Yun-Tchang accepte la tunique et poursuit sa route; ses aventures; il court un grand danger dans un couvent Bouddhique; un Bonze lui sauve la vie; il décapite, chemin faisant, cinq commandants qui veulent l'arrêter et force cinq passages; sa rencontre avec Sun-Kien; il retourne dans le Jou-Nan rejoindre Hiuen-Té qui s'y était retiré lui-même pour fuir les mauvais procédés de Youen-Chao.

Digitized by Google

CHAP. III. — Yun-Tchang retrouve Tchang-Fey. 241

Hia-Héou-Tun attaque Yun-Tchang; quatre courriers expédiés par Tsao-Tsao arrivent successivement et interrompent le combat; entrevue de Tchang-Léao et de Yun-Tchang; celui-ci poursuit sa route; aventure dans une cabane où un jeune homme veut lui voler son coursier; rencontre de l'ancien Bonnet-Jaune Pey-Youen-Chao et de son collègue Tchéou-Tsang; l'un et l'autre se soumettent à Yun-Tchang; ce dernier apprend que Tchang-Fey occupe la ville de Kou-Tching; leur entrevue; Tchang-Fey accuse son frère d'armes d'avoir trahi ses serments et veut le combattre; arrivée d'une division de Tsao-Tsao commandée par Tsay-Yong que Yun-Tchang décapite aussitôt; Tchang-Fey, à qui les deux dames ont tout raconté, reconnaît l'innocence de Yun-Tchang; leur entrée à Kou-Tching.

CHAP. IV. — Yun-Tchang retrouve Hiuen-Té. . 254

Rencontre de My-Tcho et de My-Fang; repas de réjouissance; Hiuen-Té ayant abandonné le Jou-Nan pour repasser au nord du fleuve Jaune, Yun-Tchang et Sun-Kien vont à sa recherche; Hiuen-Té rejoint son frère d'armes dans la cabane du fermier Kouan-Tching dont il adopte le fils; Hiuen-Té, sous prétexte d'attirer Liéou-Piao dans le parti de son allié, quitte Youen-Chao avec le conseiller Kien-Yong; rencontre de Tsé-Long; réunion de tous les généraux et conseillers de Hiuen-Té à Kou-Tching; ils se retirent dans le Jou-Nan.

CHAP. V. — Sun-Tsé décapite un être surnaturel et meurt. 264

Puissance de Sun-Tsé; sa requête à l'Empereur; Tsao-Tsao lui refuse le titre de général en chef de la cavalerie; colère de Sun-Tsé; il surprend un messager de Hu-Kong et le fait mettre à mort; trois partisans de celui-ci attaquent Sun-Tsé dans une partie de chasse et le blessent grièvement; arrivée à Ou-Kiun du Tao-Ssé Yu-Ky; Sun-Tsé, irrité des honneurs que lui prodiguent ses officiers, le fait jeter en prison; il résiste aux prières de ses généraux et aux instances de sa mère; le sorcier est condamné au feu s'il ne fait tomber une pluie surnaturelle; il est décapité; terreur de Sun-Tsé; apparitions multipliées du sorcier; ses miraculeuses vengeances; derniers moments, recommandations et mort de Sun-Tsé.

CHAP. VI. — Tsao-Tsao attaque Youen-Chao. 283

Etat du royaume de Ou à l'avénement au trône de Sun-Kuen;

Digitized by Google

ses ministres et ses mandarins, Tchang-Tchao, Tchéou-Yu, Lou-Siéou, Kou-Yong; Youen-Chao s'apprête à le combattre; Tsao-Tsao se met en marche pour attaquer Youen-Chao; celui-ci jette en prison son conseiller Tsou-Chéou; premiers succès de Youen-Chao; il entoure le camp impérial de tours en bois; Tsao-Tsao fait construire des chars à lancer des pierres; mines et contremines; Tsao-Tsao bloqué dans son camp écrit à Sun-Yu; réponse de celui-ci; les convois de Youen-Chao sont interceptés et brûlés; Tsao-Tsao manquant de vivres expédie à la capitale des courriers qui sont arrêtés par Hu-Yéou; ce mandarin propose à Youen-Chao de se porter sur la capitale; ses avis sont rejetés; il passe dans le camp de Tsao-Tsao.

CHAP. VII. — Tsao-Tsao brûle les vivres rassemblés à Ou-Tchao. 300

Hu-Yéou se rend près de Tsao-Tsao, qui le reçoit bien et accueille ses plans; leur conversation; marche nocturne de Tsao-Tsao sur la ville de Ou-Tchao; pronostics de Tsou-Chéou; colère de Youen-Chao; la ville est enlevée pendant l'ivresse du gouverneur; défaite des divers corps de l'armée du nord; vengeance exercée par Tsao-Tsao sur les prisonniers; défection de Tchang-Hou et de Kao-Lan; nouvelles ruses de Tsao-Tsao; Tsou-Chéou fait prisonnier refuse de se soumettre; Tsao-Tsao le fait mettre à mort.

LIVRE VII.

CHAP. I. — Tsao-Tsao détruit l'armée de Youen-Chao. 315

Les vaincus se rallient autour de Youen-Chao; il revient à Ky-Tchéou; désolation de ses troupes; Tien-Fong condamné à mort par Youen-Chao se tue dans sa prison; faiblesse de Youen-Chao pour son plus jeune fils; il se remet en campagne avec les renforts que ses enfants lui amènent; prophétie d'un vieillard dans le camp de Tsao-Tsao; les armées se rencontrent; Tsao-Tsao dispose dix corps de troupes en embuscade; défaite et fuite de Youen-Chao et de ses fils; maladie et découragement de Youen-Chao; Hiuen-Té veut marcher sur la capitale.

CHAP. II. — Défaite de Hiuen-Té. 323

Premiers combats dans lesquels l'avantage reste à Hiuen-Té; ruse de Tsao-Tsao; il enlève le Jou-Nan et repousse les lieutenants de

Digitized by Google

Hiuen-Té; celui-ci est réduit à fuir avec moins de mille cavaliers; son désespoir; ses frères d'armes refusent de l'abandonner et soutiennent son courage; Tsé-Long lui propose de se retirer près de Liéou-Piao dont il va d'abord sonder les dispositions; opposition de Tsay-Mao; Liéou-Piao va recevoir Hiuen-Té; Tsao-Tsao attaque de nouveau Youen-Chao; il va camper à Kouan-Tou.

CHAP. III. — Discorde entre les fils de Youen-Chao. 335

Témérité du jeune Youen-Chang; il est battu; douleur de Youen-Chao; vers sur sa mort; Liéou-Ssé fait déclarer son fils Youen-Chang héritier du trône; vengeance qu'elle exerce sur le corps de ses rivales assassinées; cruautés de Youen-Chang; il cède à Youen-Tan son conseiller Fong-Ly; défiance mutuelle des deux frères; conseils de leurs affidés; Youen-Chang, apprenant que son frère veut se soumettre à Tsao-Tsao, va le secourir; réunion des trois fils de Youen-Chao; Tsao-Tsao se tourne contre Liéou-Piao; Youen-Tan se décide à se soumettre à Tsao-Tsao; Youen-Chang, apprenant que son frère veut l'assassiner dans un repas, l'attaque et le défait; Sin-Py, envoyé vers le premier ministre par Youen-Tan, le décide à accepter la soumission de celui-ci et à marcher contre Youen-Chang.

CHAP. IV. — Tsao-Tsao s'empare de Ky-Tchéou en arrêtant la rivière 349

Tsao-Tsao marche contre Ky-Tchéou; défection de Liu-Kwang et de Liu-Tsiang; défiance de Youen-Tan contre Tsao-Tsao qui découvre ses desseins; siége de Ky-Tchéou; châtiment et défection de Fong-Ly; Chen-Pey bouche le souterrain que fait creuser Fong-Ly et l'y fait périr; il chasse de la ville les vieillards et les infirmes et fait une sortie; prise de la ville de Ky-Tchéou envahie par les eaux; Chen-Pey fait prisonnier refuse de se soumettre; Sin-Py demande sa tête pour se venger du massacre de sa famille; Tsao-Py entre dans la ville prise et pénètre dans le palais de Youen-Chang.

CHAP. V. — Tsao-Tsao s'empare du passage de Hou-Kwan. 362

Colère de Tsao-Tsao contre son fils; celui-ci épouse Tchen-Ssé; Tsao-Tsao sacrifie sur la tombe de Youen-Chao; Hu-Tcho décapite Hu-Yéou; Tsao-Tsao consulte le mandarin Tsouy-Yen; défaite de Youen-Tan; il est tué par Su-Hwang; Wang-Siéou va pleurer sur

Digitized by Google

son cadavre; Youen-Chang et Youen-Hy se réfugient chez les Mongols; trahison du commandant de Yéou-Tchéou; fermeté de Han-Heng; le passage de Hou-Kwan est enlevé par surprise.

CHAP. VI. — Kouo-Kia s'empare du Léao-Tong. 373

Les Mongols refusent de prendre parti pour Kao-Kan; il meurt assassiné par Wang-Yen; conseils donnés par Kouo-Kia; Tsao-Tsao franchit les frontières de la Tartarie; Tien-Tchéou lui indique la route à suivre; défaite des Mongols; Tien-Tchéou refuse le titre de prince; Tsao-Tsao récompense les mandarins qui lui avaient donné des avis prudents, bien qu'il eût refusé de les suivre; mort de Kouo-Kia; Youen-Chang et Youen-Hy, qui méditaient de s'emparer du Léao-Tong, sont assassinés par Kong-Sun-Kang, gourverneur de la province; billet écrit par Kouo-Kia; un petit oiseau de cuivre jaune est découvert sur l'indication de Sun-Yéou.

CHAP. VII. — Liéou-Hiuen-Té assiste à un banquet dans la ville de Hiang-Yang. . . . 384

Tsao-Tsao fait élever trois tours; détails sur son second fils Tsao-Tchy; il adresse une requête à l'Empereur en faveur de Kouo-Kia et des fils de celui-ci; Hiuen-Té combat et détruit les troupes de Tchang-Hou; le cheval *Ty-Lou*; Tsay-Mao et sa sœur, seconde femme de Liéou-Piao, veulent l'animer contre Hiuen-Té; Y-Tsy donne des conseils à ce dernier; Hiuen-Té se retire à Sin-Yé; conversation entre Hiuen-Té et Liéou-Piao; faiblesse de celui-ci à l'égard de son second fils; observations qui lui sont faites par Hiuen-Té; il s'enfuit à Sin-Yé; Tsay-Mao l'accuse d'avoir écrit des vers qui trahissent ses projets; incertitude de Liéou-Piao; Tsay-Mao invite Hiuen-Té à un banquet pour l'assassiner; Tsé-Long l'accompagne; Y-Tsy fait comprendre par signes à Hiuen-Té le danger qu'il court; Hiuen-Té s'enfuit; son cheval le sauve en franchissant une rivière; il se dirige vers Nan-Tchang.

CHAP. VIII. — Liéou-Hiuen-Té rencontre Ssé-Ma-Hoey. 402

Tsé-Long court à la recherche de son maître; Hiuen-Té, errant dans la campagne, rencontre un petit pâtre; l'enfant le reconnaît et le conduit chez son maître le docteur Chouy-King; le docteur apprend par le son du luth l'approche du héros; conversation entre le docteur et Hiuen-Té; vers prophétiques; le Dragon et le Phénix; conversation du docteur avec un inconnu pendant la nuit; Hiuen-Té interroge vainement le docteur, qui lui répond par des phrases mystérieuses.

Digitized by Google

CHAP. IX. Liéou-Hiuen-Té rencontre Su-Chu à Sin-Yé. 410

Tsé-Long retrouve enfin Hiuen-Té, que ses frères d'armes, Tchang-Fey et Kouan-Kong, rejoignent bientôt; colère de Liéou-Piao contre Tsay-Mao; Liéou-Ky va porter à Hiuen-Té les excuses de son père; vers chantés dans la rue par Tchen-Fo; cet inconnu donne de mauvais conseils à Hiuen-Té pour s'assurer de ses vertus; Hiuen-Té le renvoie; Tchen-Fo s'explique et reste près de lui avec le titre de conseiller militaire; Liu-Kwang et Liu-Tsiang attaquent imprudemment Hiuen-Té; ils sont défaits et perdent la vie; Tsao-Jin veut les venger; Ly-Tien cherche à le retenir; Tsao-Jin le force à le suivre et se met en marche.

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OCKER
SEP 9 1982

Digitized by Google

Digitized by Google